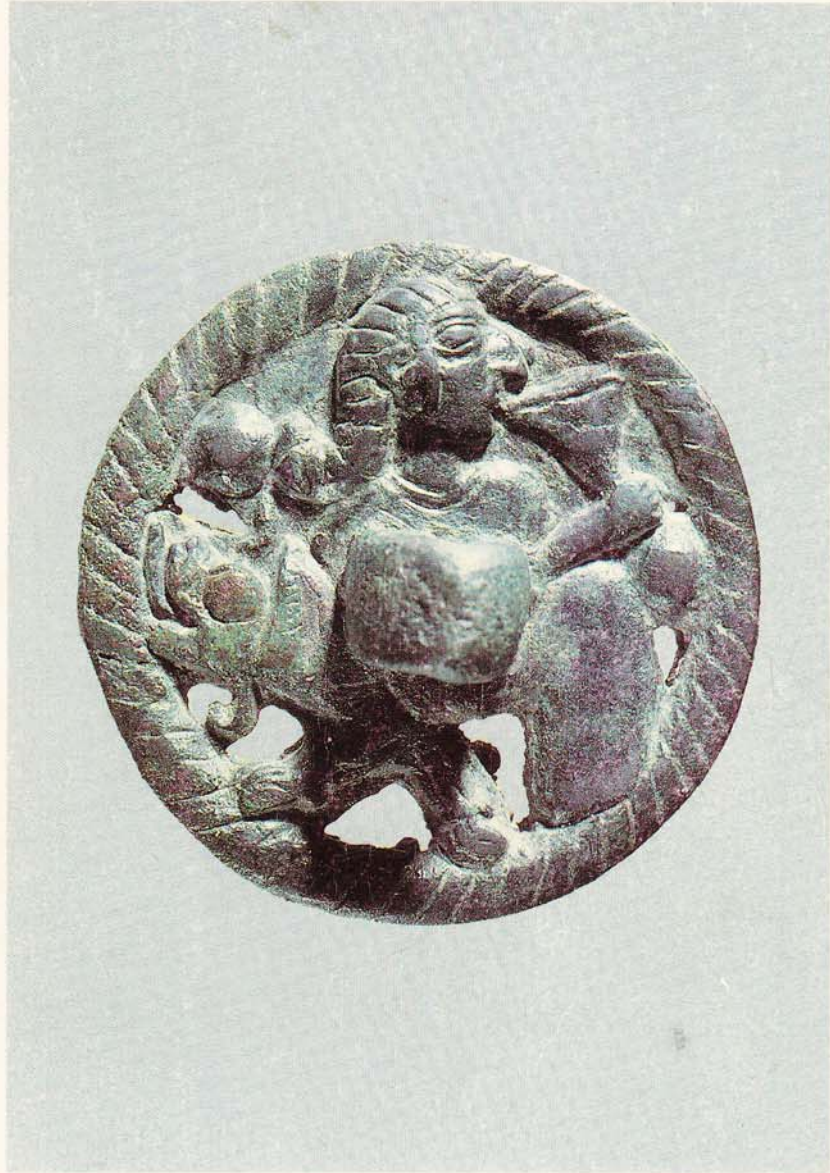


NOTES ET DOCUMENTS



Musée du Louvre. Département des antiquités orientales

L'âge des échanges inter-iraniens

3500 - 1700 avant J.-C.



Editions de la Réunion des musées nationaux

**L'âge des échanges
inter-iraniens**

3500 - 1700 avant J.-C.

En couverture : *Cachet compartimenté en cuivre,
Bactriane, début du II^e millénaire avant J.-C.*

ISSN : 0293-6771
ISBN : 2-7118-0290.6

© Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1986
10, rue de l'Abbaye, 75006 Paris

L'âge des échanges inter-iraniens

3500 - 1700 avant J.-C.

par Pierre Amiet

*Conservateur en chef
du Département des antiquités orientales
du Musée du Louvre*



Ministère de la Culture et de la Communication
Éditions de la Réunion des musées nationaux
Paris 1986

Table des matières

Préface	
Les antiquités iraniennes du Louvre.....	7
Carte	9
Tableau chronologique	12-13
Introduction	15
Cadre géographique de l'Elam	24
Chapitre I.	
La fondation de Suse et les premières communautés spécialisées de l'Iran	29
Chapitre II.	
L'époque d'Uruk et la naissance de la civilisation potentiellement historique	47
Uruk Moyen.....	51
Uruk Récent	54
Tépé Sialk IV	66
Godin Tépé V	70
Chapitre III.	
Comptabilité et proto-écriture à l'époque d'Uruk	75
Chapitre IV.	
L'époque proto-élamite en Susiane	91
L'époque proto-élamite ancienne	93
L'époque proto-élamite classique ou « récente »	96
Les tablettes proto-élamites	101
Chapitre V.	
L'époque proto-élamite sur le Plateau	105
Le bassin du Kur	105
Tell-i Ghazir	109
Tépé Sialk	110
Tépé Yahya IV C	112
Shahr-i Sokhta	113
Chapitre VI.	
L'essor des échanges inter-iraniens au III ^e millénaire	121
Suse	121
Les Zagros	129
L'Iran du Sud-Est	132

Chapitre VII.

Les échanges inter-iraniens à l'époque des premiers empires mésopotamiens	141
I. Suse	141
II. Luristan	154
III. Anshan	157
IV. Iran du Sud-Est	160

Chapitre VIII.

Essor et effondrement de l'Iran Extérieur	171
Les communautés du Golfe Persique.	
La péninsule d'Oman	171
L'île de Bahrein	175
La vallée de Bampur	180
La civilisation de l'Hilmand	182
La civilisation de la plaine de Gorgan et de Tépé Hissar	184
La Turkménie méridionale	187
Le Bassin deltaïque du Murghab	189
La civilisation de Bactriane	190
Au nord de l'Oxus	192
La Bactriane Méridionale	193
La Bactriane Orientale	204

Conclusion	209
-------------------------	-----

Bibliographie : Périodiques et collections	215
---	-----

Références des figures	217
-------------------------------------	-----

Index	227
--------------------	-----

Préface

Les antiquités iraniennes du Louvre

La découverte archéologique de l'Iran est relativement récente, du fait sans doute de l'ampleur des vestiges visibles qui, tout naturellement, commencèrent par retenir l'attention, alors que pour la plupart, ils n'illustraient que des époques, brillantes certes, mais postérieures en particulier à celles des grandes civilisations mésopotamiennes. Pour mettre ces dernières au jour, il fallut porter la pioche sur les monceaux de décombres qu'étaient les *tells*, seuls visibles sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. C'est pourquoi, alors que l'art des Perses Achéménides avait été connu très tôt grâce aux voyageurs, il fallut l'initiative des vrais pionniers de l'archéologie orientale, les Botta, les Sarzec, pour que fussent révélées successivement les civilisations assyrienne, à Khorsabad, et sumérienne à Tello. L'archéologie orientale commença donc par être largement mésopotamienne, et cela se justifia bientôt par la découverte des archives cunéiformes qui apparurent comme les plus anciennes connues et firent de l'histoire de la Mésopotamie une référence majeure de celle des pays voisins. Botta déjà envoya en France un choix des sculptures découvertes par ses soins, et qui constituèrent le premier « musée assyrien », où pourraient désormais être étudiés les témoins originaux de la civilisation nouvellement révélée. Et ce fut l'arrivée des œuvres sumériennes découvertes par Sarzec qui suscita en 1881 la création au Louvre d'un Département des Antiquités Orientales distinct de celui des « Antiques », et qui allait avoir pour vocation non seulement de montrer les collections orientales au public, mais aussi d'assurer une part capitale de la recherche d'érudition, et ceci d'emblée, grâce à l'exceptionnelle compréhension de son premier conservateur, Léon Heuzey.

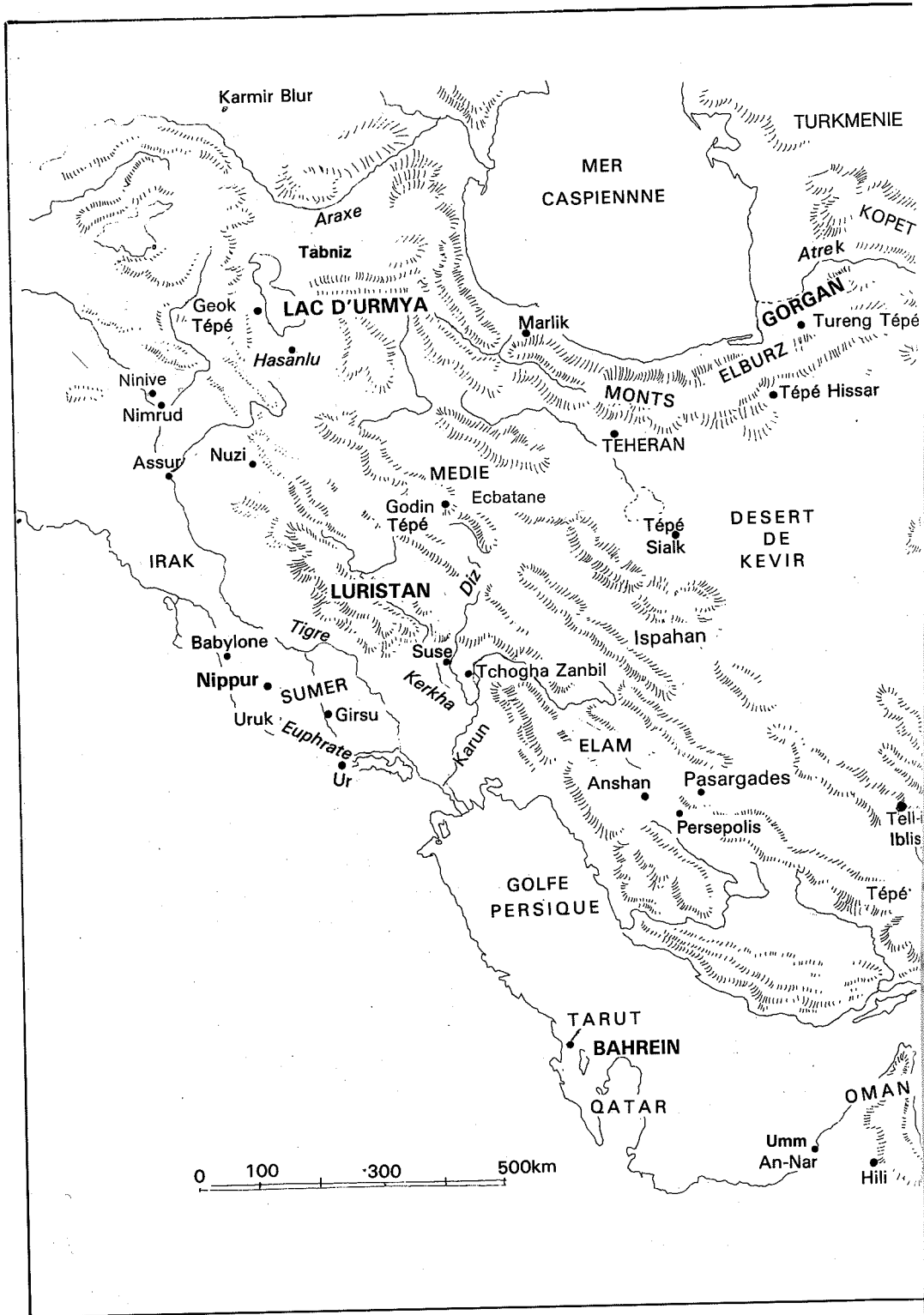
En Iran, le site de Suse avait été sondé sans résultats considérables dès 1851-54 ; il fallut attendre l'initiative d'un autre pionnier, M. Dieulafoy, pour que ce site célèbre fût exploré sur une grande échelle. Le décor émaillé du palais de Darius fit immédiatement sensation, et fut reconstitué au Louvre où il forma la première collection iranienne, qui complétait en somme ce que l'on connaissait déjà par les monuments de Persépolis. Il appartenait à J. de Morgan de s'attacher à l'Iran

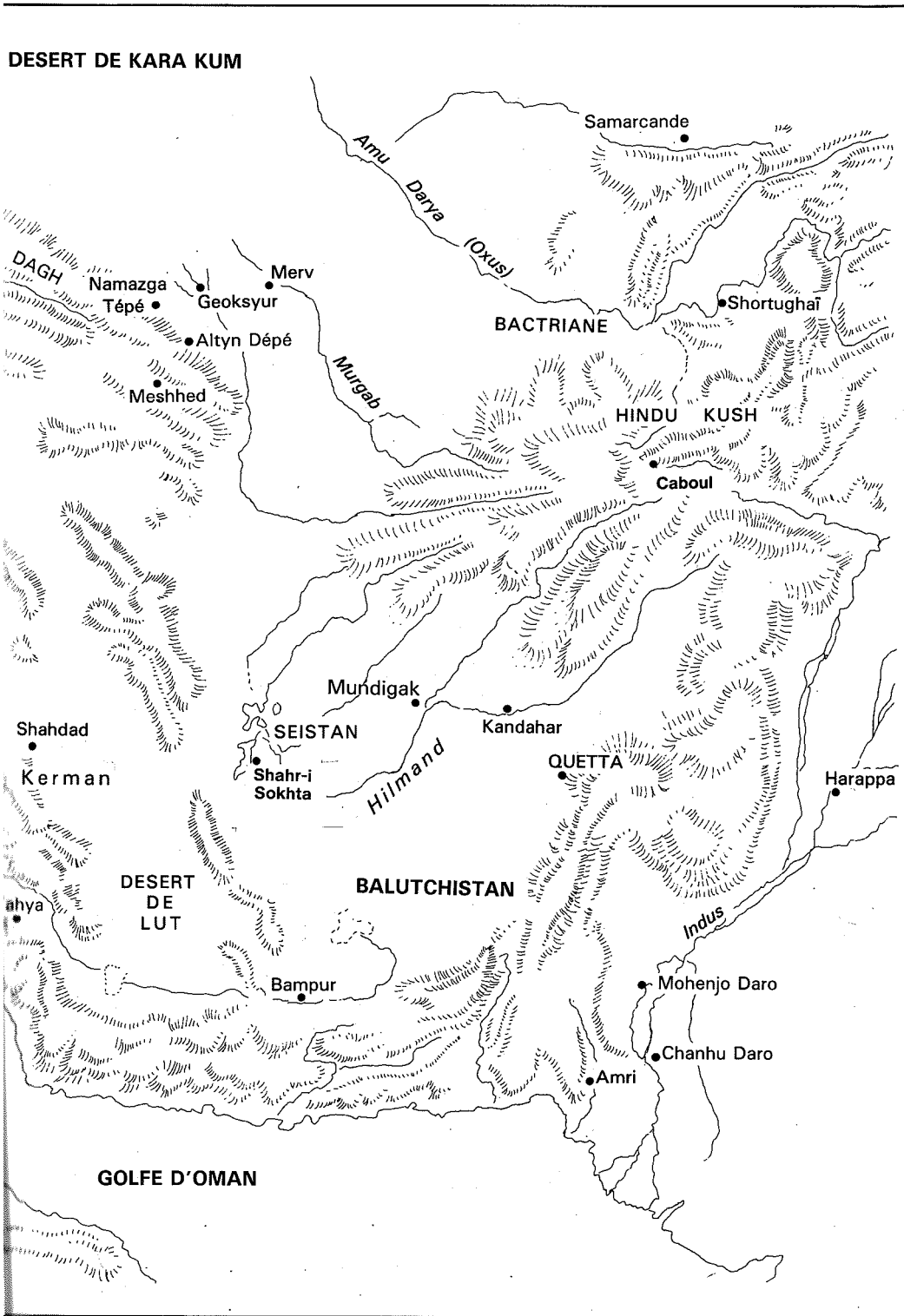
« préhistorique » d'avant les Achéménides, et plus spécialement à ce même site de Suse où il ambitionnait de mettre au jour les témoins de la civilisation élamite, connue alors indirectement par les allusions des documents assyriens nouvellement déchiffrés. Ainsi fut fondée la *Délégation en Perse* qui avait le monopole de la recherche archéologique dans ce pays, en attendant qu'un acte diplomatique spécial, en 1900, ne concédât à la France la totalité des antiquités découvertes en Susiane. Désormais, furent donc engrangées au Louvre, fonctionnant comme un dépôt de fouilles, tous les objets, prestigieux ou modestes, rapportés par la Délégation. Certes, les méthodes balbutiantes de l'exploration empêchaient alors de classer convenablement une part considérable de ce matériel, qui n'en constitua pas moins une documentation irremplaçable.

L'exploration du Plateau proprement dit ne commença guère qu'après 1928, tandis que la dynastie Pahlavi ayant ouvert davantage le pays à la civilisation moderne, les clandestins commençaient leurs ravages qui ne portèrent guère au début que sur les hautes vallées du Luristan et certains sites riches en belle poterie. Dans ces conditions, une double démarche s'imposait. D'une part, des chantiers furent ouverts sur les sites menacés ; d'autre part, des séries d'antiquités jetées sur le marché furent sauvées pour la recherche, par leur entrée dans les musées. Le Louvre joua un rôle décisif en suscitant les fouilles de Tépé Giyan, puis de Tépé Sialk, qui permirent à Roman Ghirshman d'établir la première histoire archéologique du plateau, en référence aux découvertes faites précédemment à Suse. Et les objets découverts, désormais partagés avec le Musée de Téhéran, allèrent rejoindre au Louvre ceux de ce dernier site. Il en fut de même au lendemain de la seconde guerre mondiale, quand Ghirshman y prit en mains les fouilles avec plus de rigueur, et en étendant ses recherches au site voisin de Tchoga Zanbil. Plus tard, à partir de 1960, J. Deshayes entreprit l'exploration de Tureng Tépé, au sud-ouest de la Mer Caspienne, alors que s'intensifiait la recherche, grâce à l'initiative de nombreuses missions. Parallèlement, le Louvre comme d'autres musées, s'enrichit par des dons et achats qui permirent de compléter certaines séries, d'en constituer d'autres, toutes nouvelles, en provenance particulièrement d'Iran oriental et de Bactriane.

Les collections ainsi engrangées depuis les dernières décennies du XIX^e siècle avaient été publiées très inégalement, et souvent avec des interprétations incertaines. Il importe désormais d'entreprendre une publication systématique, qui a été effectivement menée à bien en ce qui concerne des séries telles que la métallurgie susienne, par Françoise Tallon, en attendant la métallurgie du plateau, la sculpture susienne sur bitume, les inscriptions des briques... Mais il nous a semblé important de tenter une synthèse dans laquelle seraient présentés les faits archéologiques et leur interprétation historique, tels qu'on peut les considérer à l'heure actuelle, en nous limitant à une période singulière, un « âge » que nous nous sommes attachés à définir en tentant une approche de compréhension globale de données très diverses. Notre démarche a été double, fondée à la fois sur les résultats des découvertes les plus récentes et sur une documentation choisie par prédilection dans les collections du Louvre. Il

s'agissait d'une part de classer les œuvres connues depuis longtemps, mais mal datées et surtout isolées de leur véritable environnement, et d'autre part, de présenter nombre d'œuvres inédites, provenant des fouilles de Suse ou d'ailleurs, ou acquises par achat ou par don. Nous avons voulu donner ainsi une introduction à une compréhension d'ensemble de ces collections, qu'il sera difficile de publier dans leur totalité dans un avenir proche. Le choix que nous avons fait des œuvres les plus significatives devrait permettre de rendre mieux utilisables les publications anciennes, en attendant de nouvelles.





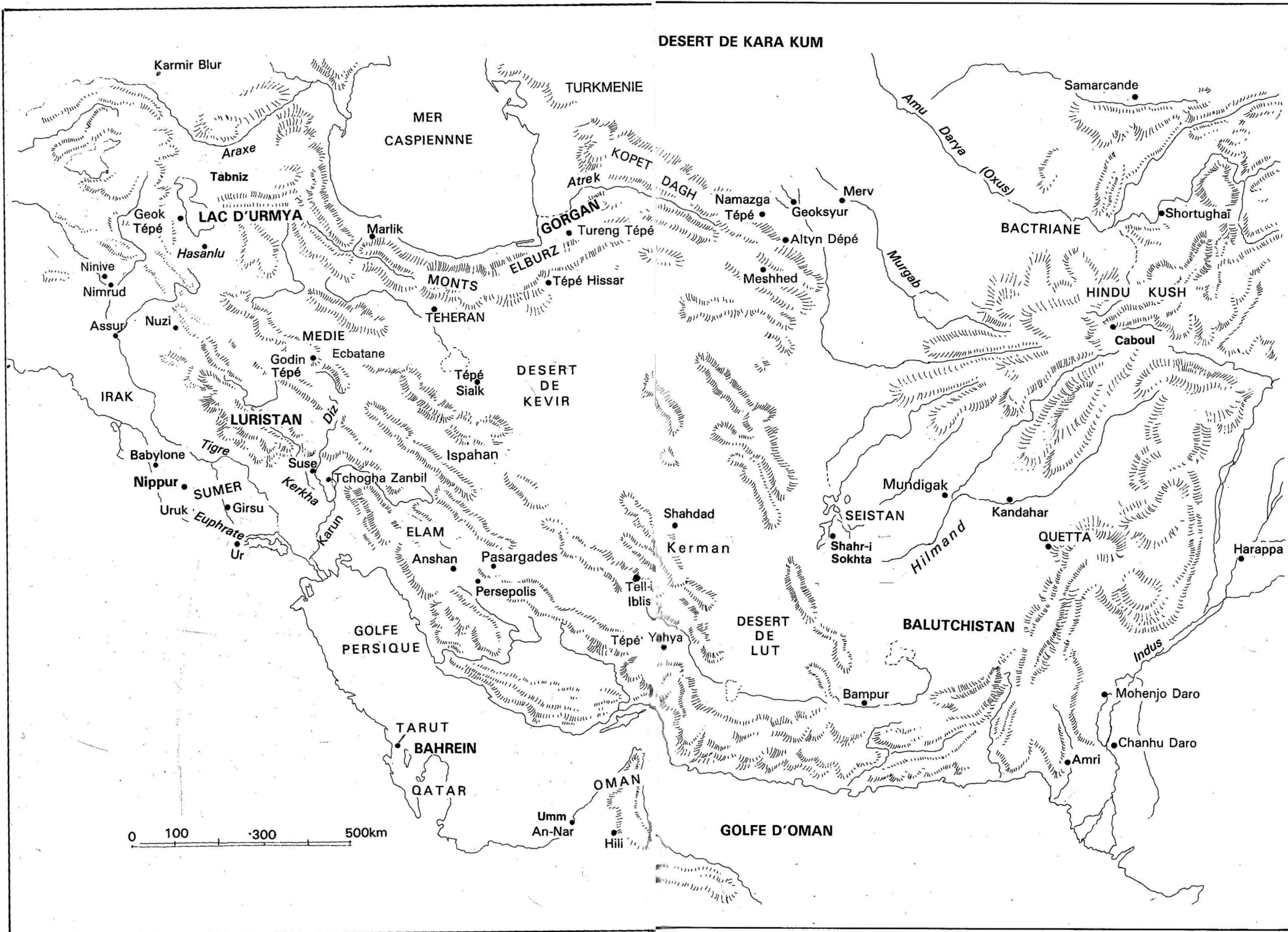


Tableau chronologique

Dates	Mesopotamie	Suse	Luristan	Godin-Tepe	Anshan Fars	Tepe Yahya	Shar i Sokhta	Bampur	Namazga Tepe	Tureng Tepe	Inde
1600	1 ^{re} Dynastie de BABYLONE 1894-1595	DYNASTIE DES SUKKALMAHUU			GALEH				VI	III c2	
1700											
1800	Hammurapi 1792-1750	Ebarat Dyn. de SIMASHKI									
1900	ISIN et LARSA		« Bronzes » hors-contexte		KAFTARI	IV A	IV	VI	V	III c1	HARAPPA tardif
2000	UR III 2112-2004	PÉRIODE V	2 ^e phase	III				V	(ULUG-DEPE)	III B	Apogée de HARAPPA
2100		Puzur-Inshushinak	KALLEH-NISAR A II			IV B 1 2 3 4 5 6	III	IV 3 2 1		III 1	
2200	AGADÉ 2334-2154	AGADÉ	MIRKHAIR						IV		
2300											
2400	III B	Dyn. d'Awan	1 ^{re} phase BANI-SURMAH KALLEH-NISAR				II	III			
2500	III A		TAKHT-I KHAN					II			
2600	II							I			
2700	I				BANESH TARDIF					II B	PROTO HARAPPA
2800											
2900	DJEMDET-NASR	PÉRIODE III		IV			I				
3000	WARKA III	PROTO-ELAMITE			Fondation d'ANSHAN	IV C					
3100	WARKA IV	URUK RECENT		VI-A V	BANESH MOYEN				III	II A	CHALCO-LITHIQUE RECENT

3200	EPOQUE D'URUK	18	PÉRIODE II	VI-B	BANESH ANCIEN	BANESH INITIAL	V A	V B	V C	VI	I	II	Néolithique
3300		19											
3400		20											
3500		21											
3600	Warka XIV	22	URUK ANCIEN	VII	LAPUI	LAPUI	V B	V C	VI	IX	I	II	Néolithique
3700		23											
3800		24											
3900	EPOQUE D'OBEID 4	25	PÉRIODE I	VIII	HAKALAN	DUM-GAR-PARCHINAH	V C	V C	VI	IX	I	II	Néolithique
4000		26											
4100		27											
4200		Acropole 1											

Dates	Mesopotamie	Suse	Luristan	Godin-Tepe	Anshan Fars	Tepe Yahya	Shar i Sokhta	Bampur	Namazga Tepe	Tureng Tepe	Inde
1600	1 ^{re} Dynastie de BABYLONE 1894-1595	DYNASTIE DES SUKKALMAHHU			QALEH				VI		
1700											
1800	Hammurapi 1792-1750										
1900	ISIN et LARSA	Ebarat Dyn. de SIMASHKI	« Bronzes » hors-contexte	III		KAFTARI		VI	V	III c1	HARAPPA tardif
2000											
2100	UR III 2112-2004	UR III Puzur-Inshushinak	2 ^e phase					V	(ULUG-DEPE)	III B	Apogée de HARAPPA
2200	AGADÉ 2334-2154	AGADÉ	KALLEH-NISAR A II			IV B 1 2 3 4 5 6		IV 3 2 1		III 1	
2300											
2400	III B	Dyn. d'Awan	MIRKHAIR				III		IV		
2500	III A		1 ^{re} phase BANISURMAH KALLEH-NISAR								
2600							II	II			
2700	II		TAKHT-I KHAN		BANESH TARDIF			I		II B	PROTO HARAPPA
2800	I										
2900	DJEMDET-NASR	13 14 15 16		IV							
3000		PROTO-ELAMITE			Fondation d'ANSHAN	BANESH MOYEN	IVC	I			
3100	WARKA III	?		VI-A V					III	II A	
	WARKA IV	17	URUK RÉCENT								

3200	EPOQUE D'URUK	18		VI-B							
3300		19			BANESH ANCIEN						
3400		20	URUK MOYEN			BANESH INITIAL	V A				
3500		21									
3600		22							II		
3700	Warka XIV	23	URUK ANCIEN	VII	LAPUI	V B					
3800	Warka XV	24									
3900	EPOQUE D'OBEID 4	25		VIII		V C					Néolithique
4000		26	HAKALAN		BAKUN						
4100		27	↑ Acropole 1	IX		VI			I		
4200			DUM-GAR-PARCHINAH								

Introduction

Le vaste ensemble de territoires constituant l'Asie Antérieure, qui s'étend de la Méditerranée aux confins orientaux du plateau iranien, apparaît de nos jours, après une période de recherche intense, comme le cadre privilégié d'étapes décisives de l'histoire humaine. C'est là, en des régions d'ailleurs plus diverses qu'on ne le présumait *a priori*, que pour la première fois des hommes ont établi leurs demeures stables et sont passés de l'état de prédateur à celui de producteur de la nourriture, lors de la mutation que Gordon Childe appela la « Révolution néolithique ». Toutefois, ce complexe géographique présente trop d'ampleur et de diversité pour que cette « révolution » se soit déroulée partout suivant le même rythme. Alors que les pays du Levant avaient pris un essor précoce, suivi de périodes de recul ou de stagnation, la Mésopotamie du Nord, puis celle du Sud sumérien connurent un développement remarquable quoique discontinu, qui aboutit le premier, dans le courant du IV^e millénaire, à une seconde « révolution » que Childe encore définissait comme celle de la civilisation spécifiquement urbaine. Certes, nous savons maintenant que des agglomérations de type urbain sont apparues déjà précédemment, de sorte qu'il vaudrait mieux se référer à l'éclosion des premiers Etats, qui permit une entrée potentielle, puis effective, dans la période historique du développement humain. Quoi qu'il en soit, la Mésopotamie de culture sumérienne mérite dès lors d'être considérée comme la référence majeure, eu égard à sa primauté dans l'élaboration de la *civilisation* au sens premier du mot.

Les populations montagnardes des confins iraniens sont apparues assurément comme associées à ce grand mouvement, mais on a pu les tenir pour marginales ou provinciales, jusqu'au moment où l'on a découvert l'évidence d'un processus simultané d'élaboration de types de civilisation originaux, quoique largement solidaires, dans l'ensemble très vaste que l'on peut appeler le *monde iranien*. Cette découverte a été progressive. Au départ, on ne connaissait guère que le pays appelé globalement Elam par les gens de Mésopotamie, avec Suse sa capitale, qui avait adopté l'écriture suméro-accadienne. Mais dans sa complexité et l'ambiguïté de son appellation, cette entité historique unique en Iran ne faisait que davantage figure de dépendance provinciale de la Mésopotamie. Or pendant une vingtaine d'années, jusqu'à la révolution de 1978, l'Iran s'est plus largement ouvert que d'autres à la recherche archéologique, fortement encouragée par ses gouvernants. Les préhistoriens qui avaient débuté en Iraq, en se fondant sur les conditions écologiques présumées de la grande mutation néolithique, trouvèrent

dans les vallées de l'Ouest iranien maints témoins significatifs du passage de l'homme à l'état de producteur de sa nourriture. La plaine susienne, actuel Khuzistan, fut l'objet de prospections intenses qui permirent, plus clairement parfois que dans celle de Sumer, d'illustrer les étapes de la naissance de la conception d'Etat et de cité proprement dite. Simultanément, l'exploration du plateau a révélé l'extension impressionnante du domaine élamite, dans le Fars et dans le Kerman, au contact de civilisations tenues précédemment pour étrangères à l'Iran. Du coup purent être reconstitués les itinéraires d'échanges à très longue distance, grâce auxquels des matériaux indispensables avaient dû être acheminés vers les plaines alluviales de Mésopotamie. Du coup aussi purent être intégrées dans une vue globale des observations éparses, faites dans les plaines ceinturant l'Iran oriental et septentrional, jusqu'à la lointaine Bactriane. En somme, quelques années de recherche intense ont permis de préciser ce que l'on ne pouvait qu'entrevoir précédemment, et dans une large mesure, de découvrir l'importance, la complémentarité et la riche complexité du monde iranien dont l'essor avait interféré avec celui des grandes plaines plus largement urbanisées.

L'Iran n'a pas été simplement un vaste gisement de matières premières, ni le lieu de transit de ces matières : il a été le berceau de civilisations dont on peut présumer que la diversité était adaptée aux conditions régionales, mais qui furent façonnées essentiellement par le génie de populations dont cependant l'identité historique trop souvent nous échappe. Seule celle d'Elam, pratiquement, a pris une telle identité, au cours d'un développement dont les fluctuations apparaissent comme particulièrement significatives. Dans sa plaine de piémont, Suse a été associée à l'essor sumérien, tout en s'insérant dans la culture propre au plateau, avec ses cités relais, fondées ou restaurées selon un rythme auquel furent plus ou moins soumises d'autres communautés plus spécialisées, telles que celle des métallurgistes, présumés nomades, du Luristan. Or il nous est apparu que la double vocation susienne, son appartenance alternée au monde du plateau et à celui de la Mésopotamie, permettait une compréhension meilleure de l'histoire, au cours d'une époque longue de quelque 1700 ans, étrangement limitée dans le temps, puisqu'elle se termina par l'effondrement complet du système des échanges qui avait fleuri précédemment. Depuis lors, les régions ainsi vivifiées retournèrent au désert dans leur ensemble, ou tombèrent en léthargie, révélant une solidarité difficilement compréhensible. Ni changement de climat, ni invasion dévastatrice ne paraît avoir pu affecter dans sa totalité un territoire aussi vaste. Il importe donc de mettre en évidence le problème que pose à la fois cette désertion et les échanges qui prirent ainsi fin.

Au moment où la recherche archéologique se trouve interrompue, nous avons donc entrepris, en dépit des lacunes de notre information, de tenter l'esquisse d'un aperçu d'ensemble de cette longue époque de création discontinuée de types de civilisation à la fois multiformes et très spécifiques. Ainsi donc, nous ne retracerons pas l'histoire de la civilisation de l'ancien Iran, ni même celle du seul Elam : nous nous attacherons plutôt à la grande époque que nous avons brièvement définie, et à la communauté élamite élargie, avec ses prolongements orientaux, extérieurs au plateau iranien, dans des communautés apparentées, et que pour cette raison nous proposons de grouper sous l'appellation d'*Iran Extérieur*, en empruntant et modifiant dans son acception une expression chère à René Grousset.

Les pionniers de l'archéologie orientale constatèrent rapidement que la plus ancienne civilisation historique, dotée de l'écriture, avait été mésopotamienne, et plus précisément sumérienne. Foncièrement historiens, ils s'attachèrent à mettre

au jour les documents permettant de reconstituer d'abord la trame des événements successifs : les découvertes faites à Tello permirent ainsi dès le début de notre siècle d'atteindre une époque que nous situons maintenant vers le milieu du III^e millénaire avant J.-C., avant laquelle les écrits compréhensibles autres que de brèves épigraphes, font pratiquement défaut. A Suse au contraire, Jacques de Morgan qui avait une formation de préhistorien et de géologue, s'intéressait assurément à la civilisation élamite dont l'importance historique était attestée par les annales assyriennes, mais son souci majeur était de mettre au jour les témoins des « origines » mêmes de la civilisation. Il espérait les découvrir en ce lieu parce qu'à l'issue de son voyage de reconnaissance archéologique en Iran occidental, de 1889 à 1891, il avait recueilli au pied du tell énorme de l'Acropole des tessons archaïques et des silex qu'il croyait nécessairement préhistoriques, et auxquels il attribuait la date fabuleuse de 80 siècles avant notre ère.¹ Ce désir de découvrir la plus ancienne civilisation humaine, qui aurait rayonné ensuite, fécondant notamment l'Égypte prédynastique, s'apparente à celui des préhistoriens-anthropologues de l'époque contemporaine, à ceci près que la méthode des fouilles en était encore à ses balbutiements. Mais cela explique sans doute en partie la hâte apportée par Morgan à explorer les profondeurs du site, sans s'arrêter aux vestiges architecturaux réputés informes, des époques historiques. Ce souci explique aussi en partie la mise en œuvre de l'extravagante méthode d'« exploitation industrielle » que, sauf erreur, André Parrot a été le premier à dénoncer avec la clarté et la vigueur qui convenaient². Quoi qu'il en soit, quand en 1906 fut atteinte la nécropole contemporaine de la fondation de Suse, la déception fut grande de trouver une métallurgie attestant une date incompatible avec la haute époque envisagée. Mais du coup, Suse apparut, avec sa magnifique céramique peinte, comme le site le plus ancien connu, et quand au lendemain de la Grande Guerre de 1914-1918, apparut à Eridu puis à el Obeid une poterie peinte comparable, on l'attribua à des immigrants de Suse ou du plateau iranien. Mais bientôt la méthode de Morgan et de son « digne successeur » (disait-il), Mecquenem, ne put que déconsidérer des fouilles qui livraient pêle-mêle les vestiges souvent analogues à ceux qui, en Mésopotamie, étaient classés convenablement. En effet, tenant pratiquement la Susiane pour marginale et provinciale, on s'attacha dès lors à découvrir dans le pays des Deux Fleuves les étapes de plus en plus reculées de la civilisation. On y parvint progressivement dans l'entre-deux guerres mondiales, pour parvenir à une classification pratiquement définitive au lendemain de la seconde de ces guerres, notamment à la suite des fouilles de Tell Hassuna qui révélèrent la succession d'époques archaïques tenues auparavant pour sensiblement contemporaines. Ces époques étaient encore déterminées en fonction du style du décor des vases, bien que l'on s'efforçât déjà d'approcher globalement de la réalité plus complexe, en tenant compte des progrès technologiques, en particulier ceux de la métallurgie.

Pour les époques précédant immédiatement les premiers documents écrits, utilisables par l'historien, le problème de l'origine de la civilisation tendait à se confondre avec celui de l'origine des Sumériens et de la date de leur immigration présumée dans le sud mésopotamien. Le rapprochement des céramiques répandues dans l'ensemble du Proche et Moyen Orient suggérait des mouvements de peuples susceptibles d'expliquer les changements observés, voire les progrès décisifs tels que l'invention de l'écriture. C'est ainsi que dans la synthèse remarquablement documentée que Frankfort publia dès 1932, *Archaeology and the Sumerian*

1. Jacques de Morgan, *La Délégation en Perse du Ministère de l'Instruction Publique, 1897 à 1902*. Paris, 1902, p. 16 ; 81-82.

2. André Parrot, *Archéologie mésopotamienne, II. Techniques et Problèmes*. Paris, 1953, p. 37-39.

Problem, les céramiques peintes de Samarra, Obeid et Suse I étaient considérées comme originaires, avec leurs porteurs, du plateau iranien, alors que la céramique monochrome d'Uruk serait venue d'Anatolie¹ ; et les Sumériens étaient tenus pour des autochtones.

Or après la Seconde Guerre mondiale, les préhistoriens anthropologues, parmi lesquels Robert Braidwood joua un rôle majeur, s'attachèrent à faire la théorie du développement humain, à partir de quoi ils voulaient mettre en œuvre une recherche sur le terrain en sens inverse de celle qui avait été précédemment menée, c'est-à-dire en partant des origines effectives de la culture humaine, pour suivre les progrès ayant abouti à la civilisation historique. Déjà dans sa synthèse de 1934, Gordon Childe² avait noté qu'avant de s'établir dans les trois bassins fluviaux : le Nil, la Mésopotamie et l'Indus, considérés comme le triple berceau de la civilisation, les hommes avaient dû trouver les plantes et animaux domesticables dans les régions des collines adjacentes. Braidwood s'attacha à montrer que précisément les régions vallonnées dominant le *Croissant Fertile* avaient été le théâtre de la mutation considérée comme la plus importante de l'histoire humaine avant l'ère industrielle : le passage de l'état de prédateur à celui de la production de la nourriture. Dans ces conditions, les époques préhistoriques que l'on avait reconnues précédemment devaient correspondre foncièrement à des « ères » ou étapes du développement économique et technologique³, alors que s'estompait l'intérêt pour les « styles », ou même pour les Sumériens. Simplement, parmi les étapes du développement s'inséraient progressivement celles de la civilisation au sens fondamental du mot, avec pour caractère premier une production pleinement efficiente, puis l'urbanisation, l'État, les lois, une société hiérarchisée, l'écriture, l'art monumental...

A la même époque, au contraire, Gordon Childe⁴ insistait sur le caractère abrupt, « révolutionnaire », des principales mutations, appelées *révolution néolithique* et *révolution urbaine*, cette dernière étant survenue à l'époque d'Uruk, en Sumer comme en Elam. En dépit de ce que ces vues pouvaient avoir d'artificiel, puisque les « révolutions » s'étaient en fait échelonnées sur plusieurs millénaires, pour la première, et sur plusieurs siècles, pour la seconde, elles avaient le mérite de mettre en évidence un fait que les préhistoriens tendaient à négliger, à savoir le caractère décisif et irréversible de l'avènement de la civilisation urbaine de type sumérien, prélude aux temps historiques. Pour l'heure, en effet, l'engouement suscité par la recherche des origines néolithiques absorba bon nombre des chercheurs qui, partis des rebords du *Croissant fertile*, portèrent bientôt leurs efforts dans les hautes vallées de l'Iran occidental, puis, avec F. Hole et K. Flannery, au pied de ces vallées, dans la plaine de Deh Luran, pour ne rien dire de ceux qui exploraient les pays du Levant.

Les sociologues cependant s'intéressaient à la civilisation urbaine, mais souvent d'une manière théorique, en comparatistes ou à partir de textes sumériens bien postérieurs à l'époque supposée de l'urbanisation⁵. La documentation était

1. Henry Frankfort, *Archaeology and the Sumerian Problem*, Chicago, 1932, p. 18, s. et 30, s.
2. Gordon Childe, *New Light on the most ancient East* (1934), éd. française : *L'Orient préhistorique*, Paris, 1935, p. 45 et 125.
3. R. Braidwood, *The Near East and the Foundation for Civilization*, Eugene, Oregon, 1952 p. 41-43 et fig. 28.
4. Notamment dans la 2^e édition de *New Light on the most ancient East* ; éd. française : *L'Orient Préhistorique*, Paris 1953, p. 166-196.
5. Notamment J. Steward, « Culture Causality and Law : a trial formulation of the développement of Early Civilization », *American Anthropologist*, 51 (1949), p. 1-27. — J. Steward et al., *Irrigation civilization : a comparative study*. Pan American Union, Social Science Monographs, I (1955), Washington. Robert McC. Adams, *Level and Trend in Early Sumerian Civilization*. Thèse de doctorat non publiée. Université de Chicago, 1956. *City Invincible : a Symposium on urbanization and cultural development in the ancient Near-East*. Or. Inst. Publications, Chicago, 1960.

presque exclusivement mésopotamienne, car celle qui provenait de Susiane risquait de décourager par son imprécision et ses lacunes¹. Il appartenait à Louis Le Breton de mettre en œuvre les données confuses des publications, jointes aux souvenirs du vieux R. de Mecquenem et à son expérience personnelle sur le terrain. Son travail posthume² était une classification d'ensemble, portant sur des époques s'échelonnant de la préhistoire à la fin de l'époque des dynasties archaïques. L'archéologie traditionnelle s'y associait à celle des anthropologues, si bien que référence était faite, pour l'époque dite « intermédiaire » de Suse, à la civilisation urbaine telle que la concevait Childe, aussi bien qu'à la *Cité-Temple* sumérienne selon Falkenstein³. Cette synthèse apparut désormais comme l'indispensable instrument de travail des chercheurs attirés par les possibilités exceptionnelles qu'offrait la Susiane, du fait des grands travaux d'aménagement du territoire qu'envisageaient des gouvernants intelligents. Ce fut en utilisant les données mises en œuvre par Le Breton que Robert McC. Adams fut en mesure d'effectuer une prospection générale de la plaine susienne en dressant, époque par époque, la carte de l'occupation du sol, reflète des fluctuations de mise en valeur par l'homme⁴. Par la suite, Adams s'attacha de la même manière à la Basse Mésopotamie⁵, en montrant comment l'agriculture par irrigation avait constitué le fondement de la production de sa nourriture. Ayant affiné sa méthode de prospection, il était en mesure de reconstituer le réseau des canaux, d'après les sites antiques qui le jalonnaient, et de déterminer l'ampleur et les limites des terres cultivées. L'analyse de la hiérarchie des sites aux différentes époques déterminées par la collecte des tessons dûment datés, donnait des indications sur la densité de la population et l'organisation politique. Et il avait l'ambition, toujours en recourant à la prospection de surface éventuellement complétée par quelques sondages, de repérer même les quartiers d'artisanat spécialisé, les centres administratifs et résidentiels et les différences locales ou régionales dans l'organisation de la production de la nourriture. Les recherches portèrent sur plusieurs secteurs du pays de Sumer, dont le développement urbain put être retracé depuis l'époque des nombreux villages, au IV^e millénaire, remplacés par un type intermédiaire de bourgs ou petites villes (towns), avant qu'Uruk ne devienne une vaste agglomération protégée par une enceinte, au détriment de l'habitat rural, vers 3000 avant J.-C. Ce processus aurait abouti au milieu du III^e millénaire à la cité-État, pleinement urbaine, avec sa dynastie rivale de ses voisines, connues par les plus anciens documents historiques. L'exploration du pays d'Akkad, au nord de Sumer, révéla un habitat moins centralisé, dans lequel les communautés villageoises étaient restées nombreuses. Et la plaine élamite apparaissait comme une zone de transition entre la Mésopotamie et le plateau iranien. On y observait comme à Uruk à la fin du IV^e millénaire la disparition de l'habitat rural au profit de Suse, la métropole, et même l'urbanisation y était peut-être apparue légèrement avant celle de Sumer.

Tout cela méritait d'être précisé en ce qui concernait la Susiane, actuel Khuzistan où, à partir de 1968, les disciples d'Adams sous la direction de Henry

1. Henry W. Eliot, *Excavations in Mesopotamia and Western Iran : Sites of 4000-5000 B.C.* Cambridge, 1950.
2. Louis Le Breton, « The Early Periods at Susa, Mesopotamian Relations », *Iraq*, 19 (1957) p. 79-124.
3. L. Le Breton, *op. cit.*, p. 112.
4. Robert McC Adams, « Agriculture and Urban Life in Early South Western Iran », *Science*, 13 avril 1962, vol. 136 (n° 3511), p. 109-122.
5. Aperçu général : Robert McC Adams, « The Study of Ancient Mesopotamian Settlement Pattern and the Problem of Urban Origins », *Sumer*, 25 (1969), p. 111-123. Robert McC. Adams, *The Heartland of Cities. Surveys of Ancient Settlement and Land Use on the Central Floodplain of the Euphrates.* University of Chicago Press. Chicago & London 1981.

T. Wright, reprisent le travail de reconnaissance systématique inauguré par leur maître en 1961. Ces recherches aboutirent dès 1973 à la publication de la thèse de Gregory A. Johnson¹ sur les origines de la notion d'État d'après les faits observés dans cette région. Cet ouvrage était fondé sur la théorie des « places centrales » entourées d'agglomérations-satellites hiérarchisées et interdépendantes : plus nettement que ses devanciers, l'auteur recourait au comparatisme sociologique, puisque la théorie en question avait été établie à partir d'un modèle d'économie de marché observé de nos jours en Allemagne du Sud². Les cartes de l'occupation des sols, époque après époque, esquissées par Adams, furent revues avec soin, et quatre d'entre elles : les seules qui concernaient directement cette thèse, s'y trouvèrent publiées. L'établissement de ces cartes n'aurait pas été possible sans références aux fouilles de type traditionnel que d'autres effectuaient simultanément, à Chogha Mish, depuis 1961, et à Suse. Roman Ghirshman ayant pris la lourde succession de Mecquenem en 1946, s'était attaché d'abord aux époques réputées « tardives », toujours négligées, puis au II^e millénaire. Sous sa direction, le R.P. Stève avait eu le courage de chercher à sauver ce qui pouvait l'être des lambeaux bouleversés à la surface de l'Acropole.³ Il était parvenu ainsi à découvrir que le puissant massif de briques crues constituant le noyau du tell remontait à l'époque initiale de Suse, alors que les vases peints du « II^e style » n'étaient apparus que vers le milieu du III^e millénaire.

En prenant en 1968 la succession de Roman Ghirshman, Jean Perrot eut pour programme de poursuivre dans la même voie, en ouvrant une série de chantiers complémentaires, destinés à clarifier ou à établir la stratigraphie. Les petits sites préhistoriques circonvoisins furent confiés à Geneviève Dollfus, en commençant par Tépé Djaffarabad, parce que L. Le Breton avait montré que ce site avait été le plus anciennement occupé. Les époques archaïques de Suse, sur l'Acropole, furent explorées par Alain Le Brun : on choisit le point où Mecquenem avait découvert une importante série de documents de l'époque d'Uruk et de l'époque initiale, afin d'en éclaircir le contexte. Par la suite la stratigraphie du III^e millénaire, au sud de la Ville Royale, fut confiée à Elizabeth Carter. Ainsi fut établie une nouvelle séquence méritant d'être substituée à la classification largement typologique de Le Breton, et appelée à servir de référence aux séries mises au jour antérieurement⁴. Simultanément, depuis 1961, P. Delougaz et H. Kantor exploraient à l'est de Suse le grand site de Chogha Mish, où les vestiges de l'époque d'Uruk recouvraient une suite d'installations plus anciennes que Suse. Durant les mêmes années, une intense activité archéologique fut déployée sur le plateau. Au nord de la Susiane, les nécropoles du Luristan pillées depuis 1928 par les clandestins avaient livré un énorme matériel difficile à classer. Il a fallu attendre les explorations de Clare Goff et celles de Louis Vanden Berghe à partir de 1965, pour donner un aperçu de la succession des époques d'occupation des sites habités et des nécropoles utilisées apparemment par des nomades⁵.

1. Gregory A. Johnson, *Local Exchange and Early State Development in Southwestern Iran*, Ann Arbor, Michigan, 1973.

2. Walter Christaller, *Die Zentralen Orte in Süddeutschland*. Trad. anglaise : *Central Places in Southern Germany*. Engelwood Cliffs, 1966.

3. M.J. Stève et H. Gasche, *L'Acropole de Suse. Mémoires de la Délégation archéologique en Iran*, vol. 46. Leiden et Paris, 1971.

4. Première synthèse dans : *Actes de la Rencontre Internationale de Suse (Iran) du 23 au 28 octobre 1977. Paléorient*, 4 (1978), p. 133-245.

5. C.L. Goff, « Luristan before the Iron Age », *Iran*, 9 (1971) p. 131-151. L. Vanden Berghe, « Le Luristan avant l'âge du Bronze. La nécropole de Hakalan », *Archeologia* n° 57 (1973), p. 49,s. — « La nécropole de Dum Gar-Parchinah », *Archeologia*, n° 79 (1975), p. 46,s. « Le Luristan à l'âge du Bronze. Prospections archéologiques dans le Pusht-i Kuh central », *Archeologia*, n° 63 (1973), p. 24,s.

Dès 1933, Roman Ghirshman avait découvert une tablette proto-élamite au niveau IV de Tépé Sialk, sur le rebord occidental du désert central. Cela semblait attester une pénétration lointaine des Susiens¹. Or à partir de 1970, des découvertes semblables se sont multipliées, qui ont confirmé l'ampleur de ce qu'on peut appeler le « monde élamite ». C'est ainsi que la fouille profonde de la forteresse mède de Godin Tépé amena la découverte d'une installation attribuée à des « marchands susiens » du IV^e millénaire². De même, C.C. Lamberg-Karlovsky mit au jour des tablettes proto-élamites à Tépé Yahya, dans la province de Kerman³ où il avait précédemment reconnu une suite d'installations dont à vrai dire, la stratigraphie et la chronologie appelaient des ajustements. Et en 1972, W. Sumner découvrait le jalon intermédiaire par rapport à la Susiane, à Tell-i Malyan dans le Fars occidental : ce très grand site a pu être identifié avec la ville d'Anshan⁴, métropole en quelque sorte jumelle de Suse à l'époque historique, avec déjà des documents épigraphiques proto-élamites. Et tandis que Ali Hakemi⁵ fouillait des nécropoles du III^e millénaire sur les franges occidentales du désert de Lut, près de Shahdad, la mission italienne, qui explorait Shahr-i Sokhta au Séistan iranien⁶, de l'autre côté du désert de Lut, découvrait en 1975 des sceaux et une tablette proto-élamites dans un contexte étranger à l'Elam, mais offrant des affinités avec les cultures d'Asie Centrale, notamment la Turkménie. Ces cultures nées dans des bassins alluviaux indépendants, répartis sur le pourtour de l'Iran oriental, ont été reconnues pour commencer sans que l'on envisageât que des liens aient pu les unir. Dans la plaine de Gorgan, située au sud-est de la Mer Caspienne, le site majeur de Tureng Tépé où aurait été trouvé en 1841 le « Trésor d'Astrabad »⁷ avait été sondé par Wulsin en 1931 ; il était apparu ainsi que sa céramique grise était semblable à celle de Tépé Hissar, situé juste au sud, sur le plateau⁸. L'exploration de Tureng Tépé fut reprise à partir de 1960 par Jean Deshayes, qui affina et compléta la stratigraphie, puis reconnut sur le tell principal une « terrasse haute » de la fin du III^e millénaire⁹.

Au nord-est de la plaine de Gorgan et de la vallée de l'Atrek, la plaine de Turkménie méridionale s'allonge entre les monts du Kopet-Dagh et le désert de Kara Kum. Son exploration systématique a permis de reconnaître la suite complète des étapes du développement humain, depuis la préhistoire¹⁰. Le site de référence est Namazga Tépé, bien que désormais, celui d'Altyn-dépé apparaisse sans doute comme plus important, avec sa puissante construction à degrés, comparable à celle de Tureng-Tépé.

1. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk, près de Kashan, I*. Paris 1938, p. 65-68.

2. Harvey Weiss & T. Cuyler Young, « The Merchants of Susa. Godin V and Plateau-Lowland Relations in the Late Fourth Millennium B.C. », *Iran*, 13 (1975), p. 1-17.

3. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Excavations at Tepe Yahya, Iran, 1967-1969*. Progress Report I. Cambridge, 1970. Id., « Proto-Elamite Settlement at Tepe Yahya », *Iran* 9 (1971), p. 87-95.

4. William Sumner, « Excavations at Tall-i Malyan, 1971-72 », *Iran*, 12 (1974), p. 155-180.

5. *Catalogue de l'exposition LUT, Xabis (Shahdad)*. Premier Symposium de la Recherche archéologique en Iran Téhéran, 1972.

6. Giuseppe Tucci et Al., *La Citta' bruciata del Deserto salato (The Burnt City in the Salt Desert)*, Roma, 1977. P. Amiet & M. Tosi, « Phase 10 at Shahr-i Sokhta : Excavations in Square XDV and the Late 4th Millennium B.C. Assemblage of Sistan » ; *East and West* 28 (1978), p. 9-31.

7. M. Rostovtzeff, « The Sumerian Treasure of Astrabad », *The Journal of Egyptian Archaeology* VI (1) (1919), p. 4-27.

8. F.R. Wulsin, « Excavations at Tureng Tépé, near Asterabad », *Suppl. to the Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology*, vol. 2, march 1933, E. Schmidt, « Tepe Hissar Excavations, 1931 », *Museum Journal* 23/4 (1933), p. 316-483. *Excavations at Tepe Hissar, Damghan*. Philadelphia, 1937.

9. J. Deshayes, « Les fouilles récentes à Tureng Tépé. La terrasse haute de la fin du III^e millénaire », *CRAI*, nov. déc. 1975, p. 522-530.

10. En dernier lieu : Philip Kohl, *Central Asia. Palaeolithic Beginnings to the Iron Age. L'Asie Centrale des origines à l'âge du Fer*. Paris, A.D.P.F., « Synthèse », n° 14, 1984.

De Turkménie, les archéologues soviétiques sont passés à partir de 1968 dans la plaine de Balkh, antique Bactriane, qui la prolonge à l'est et s'étend au nord des monts Hindu-Kush, en Afghanistan. Cette plaine avait déjà été occupée à l'époque dite chalcolithique, à la fin du IV^e millénaire, mais c'est à partir des derniers siècles du III^e millénaire, semble-t-il, que l'on assiste à sa rapide urbanisation, avec l'édification de forteresses au plan très élaboré, notamment dans l'oasis de Dashly tépé¹. Or au voisinage immédiat se trouvent des nécropoles que les paysans ont mises au pillage, en allant porter leur butin au bazar de Kaboul. Ainsi a été dispersé un matériel d'un intérêt unique, dont de rares collectionneurs ont eu l'intelligence de sauver pour la recherche une faible part². Constatant la grande ressemblance de ces antiquités avec celles d'Iran oriental, les marchands les ont vendues en les présentant comme provenant de cette dernière région, ce qui impose une critique difficile et cependant indispensable. Et d'autre part la mission française en Afghanistan entreprenait à Shortughai à l'est de la plaine bactrienne, l'exploration d'une installation proprement coloniale, dépendant culturellement de l'Inde harappéenne et post-harappéenne, de sorte que ce pays apparaît comme un carrefour où ont pu coexister des communautés très diverses³. Au sud de l'Hindu-Kush, dans la plaine de Kandahar, le site de Mundigak exploré de 1951 à 1958, est apparu à J.-M. Casal⁴ comme un village prospère qui noua dès le IV^e millénaire des relations avec la Turkménie, pour passer ensuite au rang de « ville » avec des constructions monumentales, plus anciennes que celles de Tureng Tépé et d'Altyn-dépé.

Après des vicissitudes qui restent mal éclaircies, Mundigak dut être abandonné vers le XVII^e siècle, alors qu'avait pris fin la civilisation harappéenne, comme celle de Turkménie, tandis que s'étaient éteintes celles de Gorgan, du Séistan et du Kerman. Cette identité de destin pose des problèmes que nombre d'érudits⁵ ont abordés récemment, et qu'il importe de considérer dans leur ensemble.

La masse des informations appelant une synthèse et une interprétation n'est malheureusement pas disponible dans son intégralité, du fait que leur mise en œuvre n'est pas achevée, en vue de leur publication définitive. En outre, les recherches ont été menées suivant des méthodes dont il convient de noter les limites. Certes, l'archéologie traditionnelle, qui s'attachait avec prédilection aux sites majeurs, à leurs bâtiments officiels et à leurs œuvres d'art, ou à des sites dont la stratigraphie donnait lieu à une classification essentiellement typologique, offrait bien des insuffisances. La méthode des anthropologues comparatistes, en s'attachant plutôt aux faits mesurables et à tout ce qui relève de la subsistance, de la technologie et de l'économie, apparaît comme plus conforme à l'idéal scientifique, et à une philosophie de l'histoire peut-être discutable. On peut lui reprocher d'être trop souvent sélective, en considérant comme dépourvues d'intérêt les « œuvres d'art », dans leur style comme dans leur iconographie. Or ce que nous appelons le *style* peut exprimer une identité culturelle d'importance capitale, à condition que soient évitées des assimilations indues, fondées sur des similitudes secondaires. De même, le répertoire iconographique a été un mode

1. V.I. Sarianidi, « Bactrian Centre of Ancient Art », *Mesopotamia*, 12 (1977), p. 97-110.

2. Notamment J.-P. Carbonnel ; voir P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p. 89. Marie-Hélène Pottier, *Matériel funéraire de la Bactriane méridionale à l'âge du Bronze*, Paris, 1984.

3. H.-P. Francfort et M.H. Pottier, « Sondage préliminaire sur l'établissement harappéen et post-harappéen de Shortughai (Afghanistan du N.E.) », *Arts asiatiques*, 34 (1978), p. 29-79.

4. Jean-Marie Casal, *Fouilles de Mundigak*, 2 vol., Paris 1961.

5. Notamment dans les contributions au colloque : *Le Plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques*. Paris, 22-24 mars 1976. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Urban Interaction on the Iranian Plateau : Excavations at Tepe Yahya, 1967-1973*. Proceedings of the British Academy, vol. LIV (1973).

d'expression privilégié de la pensée antique, qu'il importe d'analyser d'abord pour lui-même, ensuite en se référant éventuellement à la documentation littéraire, dans la mesure où elle relève de la même culture. A cet égard, le recours aux seuls textes mésopotamiens risque d'être redoutable quand il s'agit du monde iranien.

L'analyse critique du style et du répertoire doit s'appliquer tout spécialement aux objets mis au jour accidentellement : à la suite de travaux d'aménagement du territoire, grands destructeurs de gisements archéologiques, aussi bien que de fouilles clandestines. Ces objets, même privés de leur contexte, constituent cependant des « faits archéologiques » qu'il n'est pas permis de tenir pour négligeables, dès lors qu'on a pris la peine de leur restituer leur identité même approximative. Les campagnes menées contre ce que nous proposons d'appeler les *antiquités orphelines* sont désastreuses à tous égards, puisqu'elles visent à éliminer de tels faits, tout en incitant à la démission les archéologues aussi bien que les autorités responsables¹. Nous intégrerons donc dans notre étude les « bronzes du Luristan » puisque les fouilles de L. Vanden Berghe ont montré de façon éclatante que cette région avait été effectivement occupée par des métallurgistes ayant déployé une activité exceptionnelle. Il en est de même pour les antiquités de Bactriane et d'ailleurs. De même doit être critiquée de façon constructive la documentation provenant de fouilles anciennes, tout particulièrement celles de Suse, qui risquent de décourager le chercheur moderne. Ce dernier a volontiers recours, dans ses reconstitutions de modèles sociologiques, à la comparaison avec des sociétés plus ou moins archaïques d'Afrique ou d'ailleurs, ou aux civilisations du Nouveau Monde. Nous pensons cependant que plus probants sont des rapprochements avec les faits observés à des époques diverses dans la communauté proche et moyenne orientale en général, et iranienne en particulier. Par exemple, la géographie politique et ethnique de l'Iran occidental à l'époque hellénistique revêt à cet égard un grand intérêt, pour une approche de la géographie fort obscure de l'époque élamite.

Enfin, la méthode très séduisante de reconnaissances s'étendant à des régions entières, avec estimation de la population antique par le décompte des surfaces occupées, implique une connaissance effective de la céramique de chaque époque, alors que d'importantes lacunes subsistent dans notre information. En outre, il est difficile de savoir si tous les sites datés d'une époque donnée ont été effectivement occupés pendant toute cette époque, dès lors que sa durée a été longue. Or cette durée même peut être objet de discussion, comme l'a montré la critique de H. Weiss².

Le découpage et la terminologie des époques successives posent des problèmes difficiles en ce qui concerne l'Elam, car en prenant la Mésopotamie pour référence, on risque d'admettre que de fait, sa civilisation a joué constamment le rôle de maître par rapport à sa province présumée. Et le rattachement effectif de tout ou partie de l'Elam à des empires mésopotamiens semble justifier un tel choix. Mais en réalité, un des traits spécifiques de l'histoire et de l'archéologie élamites est le rattachement, non pas permanent, mais périodique et alterné de la plaine susienne à la Mésopotamie et au monde du plateau, car cette plaine constituait une composante d'importance décisive de ce qu'on peut appeler l'ensemble élamite. S'il est donc justifié d'adopter la terminologie mésopotamienne pour certaines périodes : Uruk et Agadé par exemple, il est indispensable d'en

1. C'est ce que nous avons exprimé dans l'introduction du catalogue de l'exposition *Art et Histoire de l'Iran avant l'Islam. Collections du Musée du Louvre*, organisée en 1978 par l'Inspection générale des Musées classés et contrôlés, Paris, p. 3-4.

2. Harvey Weiss, « Periodisation, population and early state formation in Khuzistan », *Bibliotheca mesopotamica*, 7 (1977), p. 347-369.

adopter une autre, spécifique, pour celles que caractérise la dépendance à l'égard du haut-pays.

Cadre géographique de l'Elam

La recherche dont nous avons esquissé les étapes est partie de Susiane pour s'étendre progressivement à l'ensemble du plateau iranien, pour révéler finalement le rattachement culturel à ce dernier d'autres plaines intérieures ou extérieures, telles que le bassin de l'Hilmand et la plaine de Gorgan. L'Iran ainsi élargi constitua un ensemble spécifique, au cours d'une époque bien délimitée dans le temps. De barrière dressée entre les grandes civilisations des plaines de Mésopotamie, de l'Indus et de Turkménie, il devint alors un pont, grâce à l'éclosion de civilisations montagnardes intermédiaires et d'un réseau routier qui emprunta les régions méridionales, de préférence à la route traditionnelle dite du Khorassan. Cette dernière à vrai dire reste mal connue à l'époque considérée. La route du sud-est dut être préférée parce que les échanges avaient pour point de départ le pays d'Elam, situé au flanc sud-ouest de l'Iran et qu'il importe de décrire plus attentivement que les autres régions. Seul dans l'ensemble iranien, ce pays connut l'écriture dès une époque très ancienne, et il acquit une primauté culturelle qui en fit un agent civilisateur majeur.

La formation géologique de la Susiane qui constitue une part essentielle de l'ensemble élamite, s'est faite tard dans le Pliocène¹. Le heurt des masses continentales d'Arabie et d'Iran a provoqué alors le soulèvement « en accordéon » de la bande orientale de la plaine mésopotamienne. Ainsi furent déterminés les longs plissements parallèles des Zagros, qui flanquent depuis lors le plateau iranien à l'ouest. Mais au sud-ouest se produisit au contraire un affaissement correspondant à la fosse du Golfe Persique, que la mer n'a envahie qu'il y a quelque 7000 ans, quand son niveau a monté à la suite de la fonte des glaces, après la dernière époque glaciaire. Le rivage antique du golfe, au nord, reste difficile à délimiter, parce qu'il a été l'objet de fluctuations. Au nord, le prolongement de la fosse est ridé par des anticlinaux de faible altitude (fig. 9), alternant avec de larges synclinaux qui ont été comblés par des alluvions. De ce fait, cette région a pris son aspect de basse plaine, s'élevant doucement au dessus du golfe et inclinée autant vers l'ouest que vers le sud : elle apparaît ainsi comme le prolongement de celle de Mésopotamie. Les anticlinaux tertiaires, fortement érodés et par suite, à peine sensibles, comprennent à l'ouest, celui de Hamrin, qui marque pratiquement la frontière entre l'Iraq et l'Iran, et qui se prolonge à l'est pour former le « seuil » ou anticlinal d'Ahwaz, puis jusqu'aux confins de la plaine de Behbahan. Cet anticlinal constitue la limite de la zone méridionale, faiblement arrosée par les pluies et pratiquement inhabitée avant l'époque parthe. Cette plaine reste une zone de subsidence active, où se poursuit l'alluvionnement.

La Susiane proprement dite, au nord d'Ahwaz, est ridée du sud au nord par les anticlinaux parallèles du Chaour, puis de Haft-Tépé composé de grès et de gypses miocènes, et enfin de Dezful, composé de conglomérats pliocènes. La plaine étroite qui borde ce dernier anticlinal au nord vient buter contre le front montagneux. Dans leur ensemble, les plaines ainsi compartimentées sont recouvertes d'alluvions quaternaires. Ainsi, contrairement à la Mésopotamie, la Susiane apparaît-elle comme enclavée dans un décrochement des monts Zagros

1. G.-M. Lees & N.-L. Falcon, « The Geographical History of the Mesopotamian Plain » *Geographical Journal*, 118 (1952), p. 24-39. J.-S. Veenenbos, *Unified Report of the Soil and Land Classification of Dezful Project. Khuzistan, Iran* (March, 1968), p. 26, s.

qui la domine de près, au nord et à l'est. Cet enclavement explique la solidarité humaine de la plaine et des proches montagnes du Luristan d'une part, des Bakhtiari d'autre part.

Un réseau de fleuves indépendant de celui de Mésopotamie, issu du plateau, a fait de la Susiane une petite Mésopotamie, comparable à certains égards à sa grande voisine. Cette ressemblance a été renforcée dans l'antiquité par la proximité du rivage du golfe, loin au nord du rivage actuel. Lees et Falcon, dont l'étude a fait autorité depuis qu'elle a entraîné l'abandon des conclusions de Jacques de Morgan, semblent en effet avoir méconnu cet aspect important d'une évolution géologique particulièrement complexe. D'après Curtis E. Larsen¹ en effet, les constatations récentes ne contredisent pas, sur ce point, celles de Morgan selon lesquelles le rivage se trouvait dans l'antiquité bien plus au nord que de nos jours. Une première zone géographique, dont l'intérêt historique apparaît notamment à propos des campagnes de Sennachérib et d'Assurbanipal, se trouve entre la Susiane proprement dite et la Mésopotamie. R. de Mecquenem² situait dans cette plaine la ville forte néo-élamite de Madaktu, qu'il identifiait à Badaka sur le fleuve Eulaeos où s'arrêta Antigone dans sa guerre contre Eumène (Diodore, LII : XIX, 6). Madaktu/Badaka correspondrait au grand tépé Patak; à l'est du Duwairidj³. La plaine qu'arrose cette rivière avec une autre, la Mehmeh, comprend de vastes surfaces désertiques à l'est du Tigre, et les grands marais de Hawizieh la limitent au sud. Cette région est adossée au nord aux monts Zagros d'où s'écoulent les cours d'eau qui traversent des terrains gypseux, de sorte que leurs eaux sont chargées de sels qui les rendent saumâtres. Ils délimitent avec le prolongement méridional du Djebel Hamrin, avant de le traverser, la plaine de Deh Luran qui a été l'objet des études particulièrement soignées, des archéologues de l'Université de Michigan⁴. La surface délimitée, sensiblement quadrangulaire, mesure environ 25 km de côté ; il y tombe de 350 à 400 mm de pluie par an, essentiellement en hiver, et les rivières peuvent fournir le complément d'eau nécessaire. Malgré la salinité du sol, ces conditions ont permis l'essor d'une agriculture « sèche », la plus anciennement attestée dans cette région, associée aux diverses formes de cueillette, puis l'apprentissage de l'irrigation, entre 7500 et 3000 avant J.-C. Ce piémont des Zagros est ouvert sur les vallées par où descendent en hiver les nomades montagnards Lours, qui lui ont donné son nom moderne de plaine de Deh Luran. Son occupation au III^e millénaire, reconnue autour du grand site de Tépé Mussian, reste mal connue⁵.

La Susiane proprement dite est mieux arrosée, d'une part, par les pluies : de 250 mm au sud à 400 mm en moyenne au nord, et d'autre part, par un réseau de rivières pérennes qui ont creusé chacune un large lit dans lequel elles se répandent lors de leur crue annuelle. Ces rivières divisent la plaine, large d'une soixantaine de kilomètres, en secteurs allongés du nord au sud et coupés eux-

1. Curtis E. Larsen, « The Mesopotamian Delta Region : a Reconsideration of Lees and Falcon », *JAOS*, 95 (1) (1975), p. 43-58, spécialement p. 56. W. Nützel, « The Formation of the Arabian Gulf from 14 000 B.C. », *Sumer*, 31 (1975) p. 101-109. Id., *Sumer*, 32 (1976), p. 11-24 et 34 (1978), p. 17-26. Robert McC. Adams, *The Heartland of the Cities*. Chicago & London, 1981, p. 14, s. ; 54.
2. R. de Mecquenem et J. Michalon, *Recherches à Tchogha Zembil. Mémoires*, 33 (1953), p. 9.
3. Cf. P. de Miroschedji, « Prospections archéologiques au Khuzistan en 1977 », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 12 (1981), p. 172, s.
4. F. Hole, K. Flannery, J.A. Neely, *Prehistory and Human Ecology of the Deh Luran Plain*. Memoir n° 1. Ann Arbor, University of Michigan, Museum of Anthropology. 1968. Frank Hole, *Studies in the Archaeological History of the Deh Luran Plain. The Excavations of Chagha Sefid*. Ann Arbor, 1977.
5. Voir Henry T. Wright ed. : *An Early Town on the Deh Luran Plain. Excavations at Tepe Farukhabad*. Memoirs of the Museum of Anthropology. University of Michigan, n° 13. Ann Arbor 1981.

mêmes par les anticlinaux mentionnés précédemment. La partie méridionale de cette plaine, au sud de l'anticlinal de Haft Tépé, a des capacités agricoles moindres¹ et a été peu peuplée avant le I^{er} millénaire. La Kerkha qui limite la plaine susienne à l'ouest est issue des confins de la Médie où elle prend sa source sous le nom de Gamas-Ab. Après avoir reçu les eaux du Qara-Su, elle prend au Luristan le nom de Saimarreh ou Seinméré, et longe le rebord intérieur du Pucht-i Kuh. Elle est appelée Kerkha ou Karkheh à son débouché en Susiane, au nord du pont de Pa-i Pul qu'emprunte la route menant en Babylonie. La steppe qui borde cette rivière à l'ouest semble avoir été peu peuplée avant l'époque sassanide, lors de la fondation d'Eywan-e Kerkha par Chapur I^{er}. La rivière torrentueuse poursuit son cours sinueux jusqu'au nord d'Ahwaz, avant d'obliquer vers les marais de Hawizieh où elle se perd. Mais dans l'antiquité, elle se jetait dans l'Ab-e Diz ou dans le Karun, en empruntant le lit actuel du Chaour, qu'elle a tracé². Parallèlement à la Kerkha coule en effet le Chaour, petite rivière aux eaux légèrement saumâtres, née de résurgences au nord de Suse. Elle permet, avec de nombreuses sources, l'irrigation intense de la plaine alluviale, cultivable aussi grâce aux pluies qui tombent en quantité suffisante³. En outre, les graviers sous-jacents assurent le drainage du sous-sol, suffisamment en général pour en éliminer les sels de sodium et de calcium, apportés par les eaux des fleuves ou provenant des roches-mères du sol. Ces conditions favorables ont permis à cette plaine de nourrir une population importante, groupée dans des villages, puis plusieurs chefs-lieux dont Suse est resté le principal.

Au sud de Suse, près de l'anticlinal de Haft Tépé, le site d'Abu Fanduweh fut important à l'époque d'Uruk, non loin du site même de Haft Tépé occupé au milieu du II^e millénaire. Plus à l'est, celui de Tchogha Zanbil domine le cours de l'Ab-e Diz. La plaine susienne proprement dite est bordée à l'est par cette dernière rivière, issue de la vallée de Burudjird et que rejoint à l'ouest de Dezful son affluent, le ruisseau appelé le Bala-Rud. La partie orientale de la plaine ainsi délimitée, entre Diz et Karun, est drainée par de petits cours d'eau dont le principal est le Shur, qui délimite moins nettement, avec ses affluents une plaine centrale faisant pendant à celle de Suse. D'après E. Carter⁴, beaucoup de petits sites antiques sont répartis le long des cours d'eau, ce qui implique l'absence d'un système d'irrigation à grande échelle. Comme celle de Suse, cette plaine possédait deux chefs-lieux : au centre, Chogha Mish, jusqu'à la fin du IV^e millénaire et passagèrement au début du II^e, puis Chogha Pahn, grand site double arrosé par le petit cours d'eau appelé l'Obji-Rud d'une part, et d'autre part au sud, Deh-i Now, identifié avec la ville de Hupshen qui est mentionnée déjà dans les textes de Puzur/Kutik-Inshushinak, entre 2200 et 2100 avant J.-C. La partie orientale de la plaine, située à l'ouest du Karun, ne semble pas avoir accueilli une population aussi dense que celles de l'ouest et du centre ; elle a dû plutôt être livrée à l'élevage, sauf dans le petit territoire de Gotwand, à une vingtaine de kilomètres au nord de Shushtar. Cette plaine triangulaire, délimitée par un affluent du Karun et par ce dernier, est située au débouché de sa longue vallée qui traverse les monts Bakhtiari. Le site même de Tépé Gotwand commandait de ce fait la route d'accès au plateau, empruntant la haute vallée du Karun.

1. Robert McC Adams, « Agriculture and Urban Life in Early Southwestern Iran », *Science*, vol. 136 (1962), p. 110.
2. M.-J. Kirkby, « Land and Water Resources of the Deh Luran and Khuzistan Plains », in F. Hole, *Studies in the Arch. History of the Deh Luran Plain*. Ann Arbor, 1977, p. 276, fig. 108.
3. R. McC. Adams, *Science*, 136 (1962), p. 110.
4. Elizabeth Carter, *Elam in the second Millenium B.C. The Archaeological Evidence*. Thèse inédite (1971), p. 183. Nous remercions vivement l'auteur de nous avoir communiqué ce travail important.

La plaine de Ram Hormuz occupe une position comparable, à quelque 150 km au sud-est, au confluent de la rivière Ala, descendue des monts Bakhtiari, et du Jarrahi dont la vallée est enserrée par les longs plissements qui prolongent ces montagnes vers le sud-est, en s'adossant aux monts Kuhgalu. La plaine ainsi arrosée, largement ouverte sur l'ouest, commande deux voies de pénétration vers le haut-pays. Des reconnaissances y ont été effectuées en 1948-49 par D. McCown, et en 1969 par H. Wright et E. Carter¹. Les meilleures terres cultivables se trouvent au nord de l'Ala, qui a permis leur irrigation. Les sites antiques sont répartis le long des cours d'eau ; le plus important, Tell-i Ghazir est un groupe de tells situé au nord-ouest de la plaine ; à 20 km au sud-est, Tépé Bormi a livré des briques inscrites en élamite.

La voie de pénétration vers l'est, qui emprunte la vallée de l'Ala, mène au cœur des monts Bakhtiari, dans une suite de petites plaines intérieures que domine à l'ouest le site montagnard élyméen de Tang-i Sarwak². Et le site élyméen de Shami est situé à l'extrémité nord de ces plaines dont la principale est celle d'Izeh/Malamir, fortement occupée à l'époque proto-élamite. A 30 km au sud, le grand site de Qala-i Tul apparaît avec vraisemblance comme le chef-lieu élamite de cette région³.

La vallée du Jarrahi remonte vers le sud-est et constitue la voie naturelle menant au Fars. Elle s'élargit en une série de petites plaines intérieures : en venant de Ram Hormuz, on traverse d'abord celle de Behbehan, puis celle de Fahlyan où se dresse le site élamite de Tell-i Spid, près du sanctuaire rupestre de Kurangun. De là partent deux routes divergentes. Celle du sud-est, la plus commode, rejoint la route montant de Bushir à Chiraz, au cœur du Fars. Celle de l'est, plus rude, a dû être empruntée par Alexandre le Grand⁴. Elle aboutit à une gorge qu'il est vraisemblable d'identifier avec les Portes Persiques, à 2500 m d'altitude. Cette gorge aboutit au seuil du plateau qui s'étend en contrebas, vers l'est.

En ce point, les longs plissements des Zagros qui constituent le front occidental du plateau obliquent vers l'est et s'écartent les uns des autres en déterminant de larges vallées ou bassins intérieurs, dont le premier est celui de la rivière Kur, à 1600 m d'altitude. Ce bassin⁵ de 120 km de long sur 20 à 30 de large, situé au nord de celui de Chiraz, est dominé par les hautes chaînes de calcaire crétacé qui l'enserrent, et divisé intérieurement par des croupes basses en plusieurs bassins secondaires. A l'ouest, celui de Dasht-i Bayda ou Baiza est arrosé par d'abondantes sources dont les eaux finissent par se rassembler en un marais saisonnier. C'est dans cette région occidentale commandée par les Portes Persiques que fut fondée Anshan, la première capitale historique identifiée en 1972, à l'emplacement de Tell-i Malyan⁶. Ce grand site de 130 hectares, à l'intérieur d'un rempart enserrant 200 hectares, commandait donc l'accès aux plaines situées plus à l'est : le Dasht-i Ramgird, puis le Marv Dasht, arrosés par

1. E. Carter, *op. cit.*, p. 250.

2. Sir Aurel Stein, *Old Routes...*, London, 1941, p. 97, s. H. Nissen & A. Zagarell, « Expedition to the Zagros Mountains, 1975 ». *IV^e Symposium*, Tehran, 1975, p. 159-189. H.-T. Wright et al., « Archaeological Survey... », *IV^e Symposium*, Tehran, 1975, p. 430-445.

3. Sir Aurel Stein, *Old Routes...*, p. 125-128. E. Carter, *Elam in the Second Millenium B.C. The Archaeological Evidence*. Thèse, 1971, p. 225, note 1.

4. Sir Aurel Stein, *Old Routes...*, p. 18, s.

5. William M. Sumner, *Cultural Development in the Kur River Basin, Iran*. An archaeological analysis of Settlement patterns. University of Pennsylvania, 1972. University Microfilms, Ann Arbor, Michigan, p. 3, ss. John R. Alden, *Regional Economic Organization in Banesh Period, Iran*. University of Michigan, 1979. University Microfilms, Ann Arbor, 1983, p. 20, ss.

6. J. Hansman, « Elamites, Achaemeniens and Anshan », *Iran*, 10 (1972), p. 111, s. W. Sumner, « Excavations at Tall-i Malyan, 1971-72 », *Iran*, 12 (1974), p. 155, s.

la rivière Kur et son affluent le Siwand ou Pulvar qui prennent leur source au nord. Ces rivières ont permis l'irrigation du sol marneux des hautes vallées, faiblement arrosées par les pluies et dont le climat est rude en hiver. Cependant, la salinisation est telle que dans son ensemble, la vallée et ses dépendances n'est que partiellement cultivable. Ce pays devint la terre d'élection des Perses après avoir été apte à nourrir déjà une population nombreuse, nomade et sédentaire, répartie dans un nombre variable, d'une époque à l'autre, d'agglomérations villageoises. De tous temps, les agglomérations urbaines y furent rares. L'une d'elles, correspondant au Tépé Sauz, est située dans la plaine de Marv Dasht en bordure de laquelle Darius édifia Persépolis, à proximité du débouché de la vallée du Pulvar, menant à Pasargades. A l'entrée de cette vallée, la falaise de Naqsh-i Rostem a été utilisée comme lieu de culte élamite, avant d'être l'emplacement de la nécropole royale achéménide.

Les civilisations antérieures aux Achéménides ont été classées de façon cohérente grâce aux reconnaissances effectuées par L. Vanden Berghe¹. Cette classification a été complétée par W. Sumner², au cours des recherches effectuées à partir de 1967 et qui ont abouti à la découverte d'Anshan. Ce pays est une des rares terres cultivables de quelque ampleur que l'on rencontre sur le plateau iranien, mais cela ne justifie qu'en partie sa prestigieuse destinée, liée à sa situation au carrefour des routes venant de Susiane et menant vers le nord, en direction d'Ispahan, et vers l'est, vers les provinces de Kerman et de Séistan.

1. L. Vanden Berghe, *Archéologie de l'Iran Ancien*, Leiden, 1959, p. 41, s.

2. W. Sumner « Excavations at Tall-i Malyan, 1971-72 », *Iran*, 12 (1974), p. 156, tableau I.

I

La fondation de Suse et les premières communautés spécialisées de l'Iran

Bien que marginale par rapport au plateau qui la domine de près au nord et à l'est, la plaine susienne avec ses dépendances immédiates a joué dans l'histoire de celui-ci un rôle décisif, du fait de son intégration à la communauté humaine du plateau, attribuable à la part montagnarde de sa population. Dès une très haute époque, on peut penser que des transhumances analogues à celles qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours ont dû se produire régulièrement et amener dans cette plaine, pour hiverner, des nomades et semi-nomades venus des hautes terres adjacentes : les vallées du Luristan¹ et celles des Bakhtiari, voire de plus loin encore². Or cette civilisation de la Susiane a été marquée par celle de la Mésopotamie dont elle a très tôt fait figure de prolongement et de dépendance, périodiquement annexée. Sur une échelle assurément moindre qu'en Mésopotamie, et d'une manière que nous connaissons encore imparfaitement, l'homme a trouvé dans cette région qui correspond à l'actuel Khuzistan les conditions comparables d'un développement parallèle, en profitant pour commencer des possibilités d'une agriculture « sèche », offertes par les pluies qui arrosent suffisamment sa partie septentrionale. Cela a été bien constaté dans la plaine intermédiaire de Deh Luran, dont cependant l'exiguïté n'a jamais permis un développement d'une ampleur comparable à celle de la Susiane proprement dite. Par suite, les observations intéressantes qui ont été faites dans cette petite plaine³ ne peuvent être considérées comme totalement exemplaires, ni donc servir de référence parfaite. Cependant, l'irruption dans cette plaine, à Chagha Sefid, de la céramique originaire de la plaine du Moyen Tigre, dite de *Chogha Mami Transitionnel*⁴, associée à des progrès décisifs, dès la seconde moitié du VI^e millénaire, suivie au V^e par l'introduction de la céramique sud-mésopotamienne jusqu'en Susiane proprement dite⁵, a une signification exemplaire. Car pour la première fois, à

1. Frank Hole, *Studies in the Archaeological History of the Deh Luran Plain. The Excavations of Chagha Sefid*. Memoirs N° 9. University of Michigan, 1977, p. 32-34.
2. F. Hole, *Studies in Archaeological History...* (1977), p. 37 : phase de Sabz.
3. F. Hole, K. Flannery, J. Neely, *Prehistory and Human Ecology of the Deh Luran Plain*. Ann Arbor, 1969. F. Hole, *Studies in the Archaeological History of the Deh Luran Plain. The Excavations of Chagha Sefid*. U. of Michigan, 1977.
4. F. Hole, *Studies in the Archaeological History...*, 1977, p. 10-16 et 34-37.
5. L. Le Breton, « The Early Periods at Susa. Mesopotamian Relations », *Iraq*, 19 (1957), p. 87-88 ; fig. 6(7). G. Dollfus, « Djaffarabad, Djowi, Bendebal. Contribution à l'étude de la Susiane au V^e millénaire et au début du IV^e millénaire », *Paléorient*, 4 (1978), p. 155 et fig. 14 (7-9). P. Delougaz & H. Kantor, « New Evidence for the Prehistoric & Protoliterate Culture Development of Khuzestan », *Vth International Congress, 1968* ; vol. 1 (Tehran, 1972), p. 22 et pl. V-b.

notre connaissance, nous assistons ainsi, sous une forme archaïque, à une intégration de la Susiane à la Mésopotamie, bien que la tradition montagnarde ait survécu parallèlement, comme l'atteste l'originalité de toute une part de la céramique. Le nord de la plaine centrale, entre Diz et Karun, avait été occupé au moins depuis la seconde moitié du VII^e millénaire, et vit s'élaborer longuement à Chogha Mish, avec une continuité peut-être unique, une des plus anciennes traditions connues de développement en communauté humaine assez ample pour annoncer directement celle des villes, cœurs des premiers États nés au IV^e millénaire. L'agglomération¹ atteignit une superficie de 18 hectares dès le V^e millénaire, au cours de la période dite de « Susiane Moyenne ». Son existence même, comme chef-lieu d'une centaine de villages et hameaux, dut avoir des implications démographiques et sociologiques dont nous ne connaissons pas de vrais équivalents dans le futur pays de Sumer. Car à supposer qu'il y ait existé alors des agglomérations aussi importantes, complètement recouvertes par les vestiges ultérieurs, l'enquête menée par Adams dans ce pays tend à montrer que la population campagnarde, au moins, était fort peu dense². Or au cours des derniers siècles du V^e millénaire approximativement, à partir de 4200 avant J.-C., nous voyons d'une part naître un second chef-lieu, Suse, à l'ouest du premier qui subit un net déclin, et d'autre part, les liens se distendre avec la Mésopotamie obeidienne, tandis qu'inversement s'affirment des affinités montagnardes. Désormais Suse est appelée à faire figure de métropole majeure de la plaine à laquelle elle a donné son nom. La chronologie absolue de cette époque appelée « Susiane Récente » par les fouilleurs de Chogha Mish semble à peu près établie par plusieurs dates C 14, en dépit de grandes hésitations³ ; mais l'émancipation à l'égard de la Mésopotamie méridionale, paradoxalement moins bien connue, rend moins assurée la chronologie relative. D'une manière approximative, nous pouvons du moins admettre que la première époque susienne à laquelle nous rendons l'appellation *Suse I* de préférence à « Suse A », correspond aux phases 3 et surtout 4 de la longue époque d'Obeid telle que l'a définie et classée Mme Joan Oates⁴. Et il importe de rejeter l'assimilation factice de la céramique de Suse et de celles du plateau, à celle d'Obeid, assimilation périmée qui exprimait un « panmésopotamisme » abusif.

L'habitat de cette époque reste mal connu du fait qu'à Suse, il a été exploré certes sur une grande échelle par Mecquenem, mais selon la méthode désastreuse héritée de son maître J. de Morgan, de sorte que les vestiges de maisons font presque totalement défaut. Il en est sensiblement de même à Chogha Mish pour une autre raison : la partie sud de l'agglomération, facile à explorer, a été pour une grande part abandonnée alors, le peuplement se concentrant dans la partie

1. P. Delougaz & H. Kantor, « New Evidence for the Prehistoric & Protoliterate Culture Development of Khuzestan », *Vth International Congress, 1968* ; vol. 1 (Tehran, 1972), p. 14-33. « The Fourth Season of Excavations at Chogha Mish in Khuzestan (1969-1970) », *Bastan Chenasi va Honar-e Iran*, 7-8 (1971), p. 36-43. « The 1971 Season of Excavation of the Joint Iranian Expedition », *Bastan Chenasi va Honar-e Iran*, 9-10 (1972), p. 88-96. H. Kantor, « The Čoqa Miš Excavations, 1972-73 », *IInd Annual Symposium, 1973* (Tehran, 1974), p. 15-22. P. Delougaz & A. Kantor, « The 1973-74 Excavations at Čoqa Miš », *IIIrd Annual Symposium, 1974* (Tehran, 1975), p. 93-102. H. Kantor, « The Excavations at Čoqa Miš, 1974-75 », *IVth Annual Symposium, 1975* (Tehran, 1976), p. 23-41.
2. Robert McC Adams, *The Heartland of the Cities. Surveys of Ancient Settlement and Land Use on the Central Flood Plain of the Euphrates*. Chicago, 1981, p. 60-61.
3. Harvey Weiss, « Early State Formation in Khuzistan », *Bibliotheca Mesopotamica*, 7 (1977) p. 350-351, corrige les dates proposées par H.-T. Wright & G.-A. Johnson, « Population, Exchange and Early State Formation in Southwestern Iran », *American Anthropologist*, 77(2) (1975), p. 269-289. D'après ses conclusions, l'époque Suse I aurait duré de 4200 à 3800 avant J.-C.
4. Joan Oates, « Ur and Eridu, the Prehistory », *Iraq*, 22 (1960), p. 32-50.

nord, qui tendit à constituer une acropole dont les couches profondes sont difficiles à atteindre¹. L'important site de Qabr Sheykheyn, dans la partie nord de la même région, a été fouillé par H. Weiss², mais ne nous est connu que par un rapport sommaire qui ne permet pas de connaître les normes de l'architecture domestique. En Mésopotamie, celle-ci se réduisait à l'époque néolithique ancienne, à des agrégats de locaux très petits, associés éventuellement à des entrepôts organisés de façon plus systématique, par exemple à Umm Dabaghiyah. Mais dès l'époque initiale de Tell es-Sawwan, dans le courant du VI^e millénaire, apparaît un type d'architecture beaucoup plus élaboré, avec des chambres réparties symétriquement de part et d'autre des longs côtés d'une salle principale³. Ces dispositions reflètent un sens de l'organisation et de l'harmonie significatif d'un développement appelé à se poursuivre longuement. Ce parti se répandit dans l'ensemble de la Mésopotamie à l'époque d'Obeid : dans les temples d'Eridu et d'Uruk comme à Tépé Gaura⁴ et dans les maisons de la région du Hamrin⁵. Il serait donc d'un grand intérêt de savoir si ce parti fut introduit aussi en Susiane. Or il ne semble l'avoir été ni à Chogha Mish, ni à Djaffarabad, à l'époque précédente. Toutefois, la description des maisons de Qabr Sheykheyn peut donner à penser qu'un parti apparenté, plus simple, y est attesté à la phase ancienne du site. Par la suite, cette architecture fut remplacée par des maisons plus grandes, qui pourraient correspondre, pense le fouilleur, à une organisation sociale plus élaborée. En fait, il semble bien que la Susiane en soit restée à un stade relativement archaïque de l'habitat, en ignorant le parti si remarquable, répandu du nord au sud de la Mésopotamie obeidienne.

Quoi qu'il en soit, nos informations les plus précises proviennent de la région de Suse, occupée postérieurement à celle de Chogha Mish, mais dès le VI^e millénaire⁶. Après une période d'abandon, le petit village de Djaffarabad⁷ fut reconstruit (niveau 3), mais ses maisons réparties autour d'une cour sont réduites à l'état de lambeaux, de sorte que nous ignorons quel parti elles pouvaient avoir. Leurs vestiges apparaissent comme ceux de locaux peu élaborés, qui abritaient les installations domestiques : silos, foyers et fours. Les plus grands de ces derniers servaient à la cuisson de la poterie, fabriquée sur place par des artisans spécialisés. Ensuite seulement fut établie à 7 km au sud, sur le bord du Chaour, la première installation appelée à devenir la ville de Suse. Plusieurs agglomérations s'échelonnaient le long du talus de hauteur variable qui dominait d'une dizaine de mètres la petite rivière, sur une longueur de 400 à 500 mètres, c'est-à-dire, actuellement, de la pointe sud de l'Acropole à l'emplacement du palais de

1. P. Delougaz & H. Kantor, *Ve Congress...* (1968) (Tehran, 1972), p. 15-16 et pl. IV a-c. H. Kantor, *Oriental Institute Annual Report, 1975/76*, p. 15-16.
2. Harvey Weiss, « Qabr Sheykheyn », *Iran*, 10 (1972), p. 172-173.
3. Dr. Faisal el Wailly & Behnam Abu Al-Soof, « The Excavations at Tell es-Sawwan. First Preliminary Report », *Sumer*, 21 (1965), p. 17, s ; fig. 24 ; 31.
4. Naji al Asil, Seton Lloyd, Fuad Safar, « Eridu », *Sumer*, 3 (2) (1947), p. 84, s. Jürgen Schmidt, « Zwei Tempel der Obed-Zeit in Uruk », *Baghdader Mitteilungen*, 7 (1974), p. 173-188. A.-J. Tobler, *Excavations at Tepe Gawra, II. Levels IX-XX*. Philadelphia, 1950, pl. VIII ; XI ; XIV ; XV ; XIX.
5. Robert Killik & Michael Roaf, « Excavations at Tell Madhkur », *Sumer*, 25 (1979), p. 535-542 ; fig. 1 ; 2 ; 3. Ch. Forest-Foucault, « Rapport sur les fouilles de Kheit Qasim III-Hamrin », *Paléorient*, 6 (1980), p. 221-224.
6. G. Dollfus, « Djaffarabad, Djowi, Bendebal : Contribution à l'étude de la Susiane au V^e millénaire et au début du IV^e millénaire », *Paléorient*, 4 (1978), p. 141-167. F. Hole, « The Comparative Stratigraphy of the Early Prehistoric Periods in Khuzistan », *Paléorient*, 4 (1978), p. 229-232.
7. G. Dollfus, « Les fouilles à Djaffarabad de 1969 à 1971 », *Cahiers de la D.A.F. I.*, 1 (1971), p. 23, s. : niveaux 1 à 3 *Id.* « Djaffarabad, Djowi, Bendebal : Contribution à l'étude de la Susiane au V^e millénaire et au début du IV^e millénaire », *Paléorient*, 4 (1978), p. 156. Une installation de même époque que celle de Djaffarabad a été trouvée à Tépé Bendebal : G. Dollfus, *op. cit.*, et *Iran*, 16 (1978), p. 187 : niveau 10.

Darius¹. J. de Morgan et R. de Mecquenem ont atteint sur une surface considérable du sud de l'Acropole les installations les plus anciennes, établies sur le sol vierge constitué par un loess jaune-rouge. La seule architecture qu'ils aient identifiée fut prise par Morgan pour une section du rempart qui aurait séparé la « ville » primitive du cimetière établi hors les murs. Mecquenem réexplora ce secteur et révéla que le pseudo-rempart était une « butte funéraire ». Il considérait comme plus récent un énorme *massif* de briques crues et terre pilée, qui constituait le noyau de l'Acropole, au nord de cette butte. Or la partie supérieure du massif a été explorée par le P. Stève² qui a eu la surprise de le trouver associé aux témoins incontestables de la première occupation. Sa façade sud (« Acropole 2 ») a été récemment fouillée par J. Perrot et D. Canal³ tandis qu'A. Le Brun⁴ établissait plus à l'est (« Acropole 1 ») la stratigraphie de référence, des origines à l'époque d'Agadé. D'après cette dernière fouille, l'époque initiale de l'histoire archéologique de Suse correspond aux niveaux 27 (au contact du sol vierge) à 23 : il convient de s'y référer de préférence à la classification pleine de mérite en son temps, mais essentiellement typologique, de L. Le Breton. Nous appelons donc désormais *Suse I* cette première époque prise globalement, avec les styles qui s'y rapportent.

Au départ, nous trouvons au niveau 27 un habitat analogue à celui de Djaffarabad 3, dont peu de chose aussi a pu être reconnu, en ce qui concerne l'architecture domestique. On peut toutefois y rattacher les observations de Mecquenem, faites dans sa tranchée large de 28 mètres. Des fours de potiers dont certains étaient assez élaborés⁵ révèlent une activité artisanale intense et apparemment spécialisée. Les seules tombes découvertes, creusées sans doute sous le sol des maisons, étaient celles d'enfants enterrés sur un lit de tessons, avec de petits vases, des figurines humaines et animales et un cachet⁶. A la même époque, à côté d'autres maisons (chantier « Acropole 2 : niveau 11 »), était érigée, aussi sur le sol vierge, une terrasse rectangulaire longue d'au moins 14 mètres, en briques crues très longues, conformes à une tradition archaïque (fig. 1 et 3). Cette terrasse a été très malmenée par les premiers fouilleurs, qui la prirent pour un rempart et lui trouvèrent encore une hauteur de 3 à 4 mètres. De très nombreuses tombes d'adultes : environ 2 000, étaient serrées et superposées les unes contre les autres.

Une seule a pu être fouillée convenablement, en 1972 ; elle était enchâssée dans la maçonnerie comme dans une case, couverte de briques. Elle contenait

1. Les témoins en ont été repérés :

- 1) dans la « Grande Tranchée » de Morgan puis dans le « sondage n° 2 » de Mecquenem, au sud de l'Acropole : J. de Morgan, *Mémoires*, 1 (1900), p. 184 : galerie B. *Id. Comptes rendus de l'Académie*, 35 (1907), p. 402. *Id.*, 36 (1908), p. 373. *Id.*, *RA*, 7 (1909), p. 1-10. *Id.*, *Mémoires*, 13 (1912), p. 1-25, avec la coupe aussi « théorique » que fautive, fig. 113 p. 23. R. de Mecquenem, *Mémoire*, 25 (1934) p. 188, s ; *Mémoires*, 29 (1943), p. 5, s.
- 2) au nord-est de l'Acropole, dans le « sondage n° 1 » de Mecquenem : *Mémoires*, 20 (1928), p. 101 ; *Mémoires*, 25 (1934), p. 179, s. Coupe dans : U. Pope, *A Survey of Persian Art*, vol. I, London & New York, 1938, fig. 8 p. 139.
- 3) au fond des sondages exécutés dans les cours du palais de Darius : *Mémoires*, 20 (1928), p. 105. *Mémoires*, 30 (1947), p. 17, fig. 12.
2. M.-J. Stève et H. Gasche, *L'Acropole de Suse. Mémoires*, 46 (1971) p. 27, s ; 31, s ; 164, s.
3. D. Canal, « La Terrasse haute de l'Acropole de Suse », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 11-56. *Id.*, « La Haute Terrasse de l'Acropole de Suse », *Paléorient*, 4 (1978), p. 169-176.
4. A. Le Brun, « Recherches stratigraphiques à l'Acropole de Suse, 1969-1971 », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 163, s. *Id.*, « Suse, Chantier "Acropole 1" » *Paléorient*, 4 (1978), p. 177-192.
5. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 204 et fig. 42. G. Delcroix et J.L. Huot, « Les fours dits » de potiers « dans l'Orient ancien », *Syria*, 49 (1972), p. 52. Fours plus simples, R. de Mecquenem, *Mémoire*, 29 (1943), p. 5.
6. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29 (1943), p. 5.

des ossements qui n'étaient plus dans leur position naturelle : cette observation confirme celle de Mecquenem selon qui les inhumations étaient au second degré, c'est-à-dire que les ossements avaient été rassemblés après décharnement du cadavre lors d'une inhumation préliminaire. Parfois, le crâne aurait été placé dans une coupe profonde, et les os longs, dans de grands boisseaux¹. Toutefois, l'unique dessin (fig. 2) qu'ait publié J. de Morgan² atteste que dans certaines tombes au moins, le squelette complet était en position contractée, mais naturelle. On ne doit donc pas rejeter totalement la relation de Morgan, décrivant le squelette comme allongé : une certaine diversité pourrait avoir prévalu. Le mobilier de la tombe dessinée semble caractéristique ; il comprenait uniquement des vases peints : deux boisseaux, un gobelet, une coupe profonde et une marmite, plus une hache en cuivre et trois petits objets ressemblant à des fusaiöles. Il ne paraît pas douteux que la *plate-forme* initiale ait été conçue en fonction d'un rite funéraire impossible à préciser, puisque son couronnement et ses superstructures ont disparu. Le mode de construction des cases en briques constituant les tombes solidaires de l'ensemble suggère que la construction s'éleva en hauteur au fur et à mesure des nouvelles inhumations, de sorte que l'on devait se trouver finalement devant une sorte de haut massif qui paraît impliquer un souci d'affirmer la solidarité du groupe jusque dans la mort. Denis Canal a supposé que la plateforme servait à l'exposition des corps en vue de leur décharnement³ ; cela est possible, mais reste du domaine de l'hypothèse invérifiable. Il importe de noter que nous sommes en présence d'un cimetière d'adultes, les enfants étant enterrés sous le sol des maisons. C'est là un témoin important d'un stade du développement sociologique, comme J.-D. Forest⁴ l'a bien montré, à propos des vestiges stratifiés de Tépé Gaura.

Avant d'illustrer des croyances religieuses ou des affinités avec d'autres populations, le groupement des morts d'une agglomération dans un cimetière révèle l'apparition de statuts sociaux différents de l'indifférenciation des origines et liés à la redistribution des tâches au sein de la cellule familiale. Et l'on peut présumer que la thésaurisation du cuivre dans une faible proportion des tombes (cf. *infra*), révèle un enrichissement de quelques-uns, et annonce l'éclosion d'une hiérarchie sociale.

Dans les maisons, la céramique d'usage courant présente une plus grande diversité⁵ : grossière, commune, claire, rouge lustrée aux formes simples, grise, d'une part ; peinte de l'autre : soit claire, chamois ou verdâtre, soit rouge. Cette dernière pourrait avoir été importée du Luristan où on la retrouve dans la nécropole de Hakalân, et sur des sites où elle a été attribuée indûment à l'époque d'Uruk⁶. La poterie claire et peinte n'est autre que celle qui a été déposée aussi dans les tombes et que l'on utilisait donc quotidiennement. Elle a été assimilée de façon trompeuse à celle d'Obeid tardif, alors que son originalité la distingue de tout ce que nous connaissons en Mésopotamie, eu égard à ses affinités avec la production du plateau. Son riche décor noir brillant évoque avec prédilection des capridés montagnards, insérés dans un cadre organisé avec rigueur. Certaines figures telles que l'« animal-peigne » ont reçu une stylisation si poussée qu'on ne

1. R. de Mecquenem, *op. cit.* et « Note sur les modalités funéraires susiennes et leur chronologie », *Vivre et Penser* (= *Revue Biblique*) 3^e série, 1943-44, p. 133-134.

2. J. de Morgan, *La Préhistoire Orientale*, III (1927), p. 52, fig. 65.

3. D. Canal, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 38-39.

4. Jean-Daniel Forest, *Les Pratiques funéraires en Mésopotamie du cinquième millénaire au début du troisième*, Paris, éditions Recherche sur les Civilisations, 1983, p. 108 ; 146.

5. G. Dollfus, *Cahiers de la D.A.F.I.*, I (1971), p. 30, s. A. Le Brun, *id.*, p. 172-175. G. Dollfus, *Paléorient*, 4 (1978), p. 156 et 165.

6. G. Dollfus, *Paléorient*, 4 (1978), p. 156 ; fig. 18-19. *Mémoires*, 13 (1912), pl XXV-2. Clare Goff, *Iran*, 9 (1971), p. 143, fig. 5(3-5). P. Mortensen, *IV^e Symposium*, 1976, p. 44, fig. 5 (b-c).

peut identifier le modèle éventuel. Cette abstraction diffère radicalement de celle qui caractérise une écriture, car les figures sont distribuées en fonction du décor et non d'un discours, aussi élémentaire soit-il. Et cette répartition très élaborée, comme la stylisation qui s'éloigne délibérément de la réalité, reste spécifique de la mentalité préhistorique, quelles qu'en soient les implications sociologiques ou autres. Cet art si particulier apparaît comme un phénomène propre au monde du plateau où il resta en vigueur plus longtemps, alors qu'en Basse Mésopotamie, la tradition de la céramique peinte était en plein déclin. Il n'est pas possible d'affirmer que les céramiques non peintes de même époque soient des témoins de la préparation ou la première manifestation des profonds changements liés à la culture dite d'Uruk : une grande prudence s'impose à cet égard. L. Le Breton déduisait des faits observés que Suse I devait être postérieur à l'époque d'Obeid, et donc en grande partie contemporain des débuts de l'époque d'Uruk¹. Nous verrons qu'effectivement, il y a eu chevauchement, mais seulement partiel, l'époque initiale de Suse ayant duré longtemps et s'étant prolongée durant sa phase tardive, parallèlement aux premières manifestations de la culture d'Uruk.

Il est étrange que les Susiens n'aient presque jamais été enterrés avec leur sceau. Le seul qui ait été trouvé dans une tombe² a la même forme que celui qui provient du niveau 27 du chantier 1 de l'Acropole³ ; tous deux sont des hémisphéroïdes que l'on rapprochera de la série assez importante découverte à Suse dans des circonstances mal assurées⁴. Ces cachets spécifiquement susiens sont caractérisés par un décor ténu, comme gratté, filiforme, avec des figures presque évanescents. D'autres cachets, très différents, sont de grandes estampilles de terre cuite, rencontrées aussi à Djaffarabad⁵. Ni les uns ni les autres n'ont laissé d'empreintes et ne semblent donc pas avoir été utilisés pour sceller. R. de Mecquenem a trouvé aussi des cachets plus variés, notamment des *boutons* au décor trop simple pour être personnel⁶ et qui permettent d'attribuer globalement à la même époque plus de 200 cachets de provenance stratigraphique incertaine⁷, quoique trouvés à Suse. Ils illustrent avec une diversité significative une tradition opposée à la Basse Mésopotamie, qui ignore pratiquement le cachet avant l'époque d'Uruk⁸. Les plus remarquables sont des hémisphéroïdes, le plus souvent en stéatite ou chlorite⁹, très semblables à ceux qui ont été trouvés dans les nécropoles archaïques du Luristan et jusqu'à Tépé Giyan V-C¹⁰, ou qui proviennent de fouilles clandestines dans la même région¹¹. Ces derniers cachets (fig. 5) paraissent attester l'existence de nécropoles contemporaines de celle de Suse I,

1. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 89-91.

2. J. de Morgan, *Mémoires*, 13 (1912) p. 10, fig. 25 bis.

3. A. Le Brun ; P. Amiet, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 38(5).

4. L. Delaporte, *Musée du Louvre, Catalogue des cylindres orientaux*, I (1920), pl. 13 : S. 17 ; pl. 23 : S. 23-32. P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972), n° 127-144.

5. G. Dollfus, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 58, fig. 23. *Id.* « Cachets en terre cuite de Djaffarabad et "cachets" apparentés », *RA* 67 (1973), p. 1-19. P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972), p. 6, s.

6. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 187, fig. 17-19. *Mémoires*, 29 (1943), p. 8, fig. 3 (5 ; 6).

7. L. Delaporte, *Musée du Louvre, Catalogue des Cylindres Orientaux*, I (1920), pl. 13-28 : S. 6 ; S. 17 ; S. 20 ; S. 29 ; S. 30 ; S. 31 ; S. 64 ; S. 71-74 ; S. 89 ; S. 94 ; S. 95 ; S. 228 ; S. 231 ; S. 232 ; S. 240 ; S. 241 ; S. 249 ; S. 268 ; S. 297 ; S. 336 ; *id.*, pl. 36-37 : S. 31 b ; S. 49 ; S. 88 ; pl. 38 : S. 3 ; S. 4 ; S. 34. Pierre Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1-200.

8. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e ed. (1980), 154 ; 155 ; 1516 ; 1517.

9. L. Delaporte, *Musée du Louvre, Catalogue des Cylindres Orientaux*, I (1920), pl. 16, s. : S. 72 ; S. 89 ; S. 240 ; S. 249 ; S. 268 ; S. 336. P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972) n° 127-144.

10. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e ed. (1980), pl. 4, n° 84 ; pl. 116, n° 1548-1552.

11. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e ed. (1980), pl. 4, n° 95-99 ; pl. 7, n° 146-151 ; pl. 116-118, n° 1553-1583.

alors que celles qui ont été explorées par L. Vanden Berghe semblent un peu plus anciennes ; toutefois, l'archaïsme de leur céramique pourrait être trompeur. Les cachets du Luristan sont de beaucoup les plus nombreux, de sorte que l'on peut admettre qu'ils illustrent un art originaire de cette région, et que les cachets semblables trouvés à Suse y ont été importés. Ils doivent donc être de remarquables témoins de la descente de montagnards dans la plaine. Ils offrent l'intérêt de révéler un art animalier assez élaboré et un répertoire mythologique directement apparenté à celui qui était à peine attesté à l'époque précédente, par exemple sur des vases peints de Djaffarabad. Ce répertoire est très proche de celui des cachets contemporains de Tépé Gaura¹. Il est dominé par la figure certainement mythique d'un *maître des animaux* domptant sans les frapper le plus souvent des serpents ou des capridés, et qui fusionne avec eux, de sorte qu'il a une tête de bouquetin, parfois des chaussures en forme de telles têtes, et son corps peut être moucheté comme le pelage des bouquetins, ou même ressembler à celui d'un serpent (fig. 5 : b). Il s'agirait donc d'un génie-bouquetin et serpent, qui pourrait personnifier l'esprit vivifiant les animaux. En réalité, d'ailleurs, il s'agit d'un type de génie multiplié parfois à plusieurs exemplaires (fig. 6), notamment au revers d'un grand cachet sur la face duquel est représenté un bâtiment très semblable aux « temples » représentés à l'époque de Djemdet-Nasr à côté d'animaux en liberté. La diversité stylistique de ces cachets, trouvés au Luristan et à Suse I, correspond vraisemblablement à une longue durée. On peut admettre que la stylisation géométrique rappelant celle des vases peints susiens est caractéristique d'une phase ancienne, par opposition à un réalisme plus poussé, avec des formes plus souples et un modelé moins sommaire, à une phase ultérieure, qui pourrait s'être prolongée parallèlement à l'époque d'Uruk, si l'on songe qu'on l'observe aussi sur de rares sceaux-cylindres (fig 5 d)².

La nécropole de Suse I a livré au moins sept miroirs³ en forme de disques, quelques petits outils : burin, ciseau, aiguille à chas obtenu par enroulement, une petite spatule⁴ et enfin, une soixantaine de haches plates en cuivre presque pur, allié naturellement à de l'arsenic. Cela paraît indiquer qu'elles ont été fondues à partir de cuivre natif du type de celui du gisement de Talmessi, près d'Anarak, à quelque 300 km au sud-est de Tépé Sialk⁵. Ces haches ne devaient pas être emmanchées quand elles ont été déposées dans les tombes, car beaucoup ont conservé dans leur oxydation une partie du tissu dans lequel elles étaient enveloppées⁶. Il faut les considérer parfois comme des herminettes qu'on ligaturait à plat sur l'extrémité d'un manche en forme de crochet, de manière que le tranchant fût perpendiculaire à ce manche, afin de permettre ce que Leroi-Gourhan appelle la « frappe oblique »⁷, particulièrement adaptée au travail du bois. Quelques haches ont été déposées brisées ; les autres s'échelonnent très régulièrement de 232 mm à 87 mm de longueur, avec des largeurs variables. Cet échelonnement est étonnant, car des outils utilisés effectivement auraient dû avoir des dimensions sensiblement identiques, correspondant à une normalisation de fait, qui s'est reproduite au III^e millénaire pour les haches à collet. Ce fait, joint

1. A.-J. Tobler, *Excavations at Tepe Gawra, II* (1950), pl. CLXII, s., n° 76, s. P. Amiet, *GMA* 2^e édition (1980), pl. 1-2, n° 30-50 : époques d'Obeid et post-Obeid.
2. Voir dans notre *GMA*, 2^e éd. (1980), fig. 1585, et aussi 1577 : cachet zoomorphe.
3. J. de Morgan, *Mémoires*, 13 (1912), p. 12, fig. 33-34. R. de Mecquenem, « L'emploi des métaux dans les civilisations susiennes », *Métaux et Civilisations*, vol. 1 (1946) n°4, p. 78.
4. J. de Morgan, *Mémoires*, 13 (1912), p. 11, fig. 30-32 et pl. XXIII-4 : peut-être plus récente.
5. Th. Berthoud et J. Françaix, *Contribution à l'étude de la métallurgie de Suse aux IV^e et III^e millénaires*. Laboratoire de Recherche des Musées de France, Paris, 1980, p. 8.
6. M.-L. Lecaisne, « Note sur les tissus recouvrant les haches de cuivre » *Mémoires*, 13 (1912), p. 163-164. R. Pfister, « Les Textiles de Suse », *Mémoires*, 29 (1943), p. 192-194 et pl. XI a.
7. André Leroi-Gourhan, *L'Homme et la matière*, Paris 1943 et 1971, p. 185 et fig. 339.

à celui que ces haches n'étaient pas déposées emmanchées dans les tombes, ou que des haches fragmentaires semblent y avoir aussi été déposées, peut susciter un doute quant à une utilisation effective. On peut se demander s'il ne s'agirait pas de lingots en forme de haches : de fait, les douze plus grandes, qui mesurent de 232 à 174 mm de longueur, sont très lourdes et devaient être difficiles à ligaturer et à manier. Bien que les objets de cuivre n'apparaissent approximativement que dans un peu plus de 5 % des tombes de la nécropole de Suse I, en supposant une seule hache ou un miroir par tombe, ils représentent une masse impressionnante de métal, unique pour longtemps en Orient. Cette masse semble avoir été thésaurisée à l'intention des morts, puisque très peu d'objets de métal ont été trouvés en dehors des tombes¹. Il n'en est que plus remarquable que les tombes des nécropoles archaïques du Luristan n'aient livré aucun objet de métal, si l'on songe qu'à partir du III^e millénaire, le Luristan fut au contraire un centre important de métallurgie. Faut-il en déduire que Suse était fournie en cuivre non à partir des hautes régions qui la dominent au nord, mais à partir de celles de l'est ? — C'est ce que tend à confirmer l'identité de composition de son cuivre avec celui de Tépé Sialk à la même époque, et avec le cuivre natif qui reste abondant de nos jours encore dans le gisement de Talmessi près d'Anarak, en Iran central. Aussi remarquable est l'absence de métal en Basse Mésopotamie à la même époque, notamment dans le cimetière d'Eridu, où le cuivre n'est même pas signalé. On peut en conclure que Suse, rattachée au système des échanges spécifiquement iranien, recevait son cuivre en quantité considérable, alors que la population obeidienne en était pratiquement privée. Au contraire, deux haches comparables à celles de Suse I, trouvées sous le niveau XI de Gaura et dans les couches de l'époque d'Obeid à Arpatchiyah² attestent que la future Assyrie était plus favorisée que le futur pays de Sumer³.

A l'époque de la fondation de Suse, un quartier d'habitation s'étendait donc immédiatement au nord (chantier 2) et à l'est (chantier 1) de la plateforme funéraire. Celle-ci resta ensuite en usage, mais après un certain temps, les maisons situées à l'est furent normalement rénovées (niveau 26) alors que celles qui se trouvaient au nord de la plate-forme furent nivelées, remblayées (chantier 2 : niveau 10), et recouvertes par une énorme terrasse⁴ qui constitua le socle d'une « ville haute » dominant les bas-quartiers repérés au sud-est (Acropole 1), ainsi qu'à 200 m au nord, dans le « sondage n° 1 » de Mecquenem⁵. Cette terrasse (fig. 1) était constituée par des caissons de briques crues, bourrés de terre pilée et dont le parement n'était pas lié à la maçonnerie intérieure. Sa façade sud, seule reconnue, était longue d'au moins 80 mètres et comprenait un socle haut de 2 m, puis en retrait de 4,30 m à 3,75 m, un étage haut d'environ 8 mètres et décoré à partir de 3 mètres de hauteur de groupes de 4 à 5 grands « clous » de céramique enfoncés dans la maçonnerie. Cette façade comportait en son milieu un large saillant, long d'au moins 37,50 mètres. L'exploration du sommet de cet édifice donne à penser qu'il était carré et mesurait quelque 80 mètres de côté, les voies d'accès restant inconnues. Les fouilles du P. Stève⁶ ont permis de reconnaître des lambeaux de constructions édifiées dessus : un ensemble de

1. A Djaffarabad ont été trouvés une épingle et un miroir : L. Le Breton, *Mémoires*, 30 (1947), p. 126.
2. A.J. Tobler, *Excavations at Tepe Gawra, II* (1950), pl. CLII(3). M. Mallowan & C. Rose, *Iraq* 2 (1935), pl. X-1 et p. 104.
3. Les objets en cuivre de Suse I sont publiés par Françoise Tallon, *Métallurgie susienne* (sous presse).
4. D. Canal, « La Terrasse Haute de l'Acropole de Suse », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 34.
5. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 179, s.
6. M.J. Stève et H. Gasche, *Mémoires*, 46 (1971), p. 188.

bâtiments satellites que l'on peut interpréter comme des greniers, des entrepôts et des ateliers devait entourer un temple dont rien n'a été mis au jour, mais dont une maquette fragmentaire, trouvée sur place, donne quelque idée¹. Avec ses deux portes jumelées et sa mince corniche, elle a un aspect monumental très semblable à celui des temples de l'époque d'Uruk. On peut noter qu'un grand cachet du Luristan² reproduit un bâtiment analogue (fig. 6), associé d'autre part à trois figures mythiques différentes. On peut admettre que la haute terrasse à étage portait des aménagements importants en bois, dont l'incendie allait prendre l'ampleur d'une catastrophe. Quoi qu'il en soit, la haute terrasse représentait une entreprise sans égale à une époque aussi ancienne, et nettement plus grande notamment que le temple contemporain d'Eridu dont la terrasse n'avait pas d'étage. Ses proportions approchaient bien plutôt celles de la ziggurat néo-babylonienne de Babylone, de 91 m de côté. Il est évident que sa construction implique non seulement des surplus de nourriture permettant de faire vivre l'indispensable main-d'œuvre mobilisée longuement, mais aussi et surtout une autorité organisatrice des travaux. Que cette autorité ait été foncièrement religieuse peut être présumé dès lors que l'on admet la présence d'un temple au centre de la terrasse, mais les dépendances de cet édifice indiquent que dès cette époque était en vigueur la tradition du temple-centre économique de ce qu'on peut bien appeler la cité. Car d'une manière ou d'une autre, nous sommes en présence des témoins et des réalisations d'une forme d'État administrateur et maître d'œuvre de cette construction exceptionnelle. Suse groupait donc désormais deux édifices comparables, en dépit de leurs proportions très différentes³. Dans ces conditions, on peut formuler une hypothèse différente de celle que nous avons proposée précédemment à propos de la première plate-forme. Lors de sa construction contemporaine de la fondation de Suse, elle aura pu avoir pour fonction de porter un premier sanctuaire encore modeste, qui sera devenu secondairement un lieu de culte funéraire. Par la suite, cet édifice fut jumelé à la haute terrasse devenue le cœur religieux, économique et sans doute administratif de l'agglomération qui s'étendait à son pied, et de la campagne circonvoisine.

Peu de temps après, un grand incendie ravagea la haute terrasse⁴, et les débris des éléments combustibles des constructions qui la couronnaient s'accumulèrent à son pied (couche 9 du chantier Acropole 2) (fig. 3). Cela n'empêcha pas des gens de venir construire leurs maisons sur ces débris, jusqu'au moment où la façade maladroitement plaquée contre les caissons intérieurs, et minée par les eaux d'infiltration, s'effondra par pans entiers, provoquant la désertion de tout le secteur : la plate-forme funéraire fut aussi recouverte par les décombres, et abandonnée. On cessa donc d'enterrer les morts en ce lieu. Cependant, le quartier d'habitation situé au sud-est (Acropole 1 : niveau 25) ne semble pas avoir été affecté par ce désastre⁵. Si peu de changements significatifs peuvent être notés dans la céramique en dehors de types nouveaux de bassins et de jarres sans décor peint, les sceaux, (fig. 4 : 1-4) révèlent en revanche un développement d'une importance considérable⁶. On y trouve d'une part des motifs cruciformes très élaborés, et d'autre part, le thème du *maître des animaux*,

1. M.J. Stève et H. Gasche, *Mémoires*, 46 (1971), p. 183-184 et pl. 39 (27) ; 97 (1).

2. P. Amiet, *GMA*, 2^e éd. (1980), pl. 118, n° 1578 et pl. 116, n° 1559 B.

3. Ce jumelage est à rapprocher de la construction d'un massif dans la cour de la ziggurat de l'Eanna III — I à Uruk : H. Lenzen, *Die Entwicklung der Zikurrat*, Leipzig, 1941, pl. 3(H) et 4(B).

4. D. Canal, *Cahiers de la D.A.F.I.*, (1978), p. 40-41.

5. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 169 ; fig. 31 : 2.

6. Un fragment d'empreinte trouvé en place, au niveau 25 (*D.A.F.I.*, 1 ; 1971, p. 219 et fig. 35 : 3) permet de dater une série trouvée par Mecquenem : L. Le Breton, *RA* 50 (1956), p. 134, s. et *Iraq*, 19 (1957), p. 93 ; 103, fig. 15. P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972), n° 208-236.

plus riche qu'autrefois à Suse ou au Luristan en détails significatifs d'une élaboration plus poussée. Le personnage garde sa tête de capridé pouvant ressembler à un masque ; il empoigne des lions ou des serpents et il peut être associé à des poissons-scies impliquant des affinités maritimes inattendues. Pour la première fois, d'autre part, il est vêtu d'une jupe brodée en cloche, qui le fait ressembler à un personnage bien humain dans son comportement, que l'on trouve dans des scènes de culte représentées sur des sceaux de la même série (fig. 4 : 4). La tête de ce personnage, toujours simplifiée conformément à la tradition préhistorique, n'est pas celle d'un capridé, et il a un compagnon, sorte d'*alter ego* plus petit. L'un et l'autre sont entourés par des orants qui présentent des offrandes. Ce sont les plus anciennes scènes de culte connues, dans lesquelles le personnage principal semble tenir le rôle du « génie » maître des animaux, vêtu comme lui. Avec une stylisation encore très archaïque, tout cela révèle une élaboration bien plus poussée que celle des cachets du Luristan où n'apparaissent jamais des officiants.

Ces sceaux annoncent les documents figurés d'Uruk¹ sur lesquels le *roi-prêtre*, avec sa jupe en cloche, apparaît comme l'héritier du potentat des cachets susiens. Ces derniers sont ainsi des témoins d'un développement de la religion lié à celui du culte et dans lequel nous entrevoyons comment peut-être un potentat jouant le rôle du génie très archaïque qui domine les animaux, achemina les Susiens vers un anthropomorphisme de qui dépendait la conception de divinités proprement dites.

L'époque d'abandon de la haute terrasse (niveau 8 du chantier Acropole 2) correspond, d'après les observations faites dans les maisons situées au sud-est (niveau 24 du chantier 1) à un déclin de la tradition spécifique de Suse I, puisque nous voyons diminuer le nombre des vases peints et des vases rouges lustrés, et apparaître des vases sans décor, notamment des bassins à décor plastique d'impressions digitales et de bols à lèvres minces, taillée en biseau, qui semblent préfigurer les *écuelles grossières* caractéristiques de l'époque d'Uruk. Et comme le module des briques aussi est modifié, plus petit, G.A. Johnson a cru pouvoir considérer cette courte époque comme *transitionnelle*, ou comme la *phase finale* de Suse I². Elle serait caractérisée en outre par la désertion d'une grande partie du territoire de la Susiane : seulement 18 sites de villages, alignés le long du tracé vraisemblable de 3 ou 4 canaux antiques, étaient alors habités par une population estimée à 6 000 âmes. Ces observations tendraient à faire admettre que la ruine de l'acropole susienne correspondit à un déclin général. H. Weiss³ a cependant fait observer qu'il était trompeur de comparer, selon la méthode du décompte des sites et de leur surface, une époque longue telle que celle des phases initiales de Suse I, avec la courte phase transitionnelle, car du coup, la population des premières apparaît indûment comme très dense et doit être « étalée » plus largement, de sorte qu'elle doit avoir été proportionnellement moins nombreuse. Dans ces conditions, la phase dite de transition ne correspondrait nullement à un déclin : elle pourrait plutôt illustrer un léger progrès démographique.

Il n'est pas possible d'en discuter sans connaître le détail des données de l'enquête ; il reste que le seul exemple précis que nous puissions citer est celui des villages de Bendebal et Djaffarabad, qui avaient existé dès avant la fondation

1. P. Amiet, *GMA*, 2^e éd. (1980), p. 71-72 ; cf. fig. 639, s.

2. Nous traduisons ainsi l'appellation *Terminal Susa A* adoptée par G.A. Johnson, *Local Exchange and Early State Development in Southwestern Iran*, Ann Arbor, Michigan, 1973, p. 59-60 ; 68 ; carte p. 82 fig. 11 ; p. 87, s., fig. 15.

3. H. Weiss, « Periodization, Population and Early State formation in Khuzistan », *Bibliotheca Mesopotamica* 7 (1977), p. 351, s.

de Suse et furent abandonnés à l'époque de la destruction de la haute terrasse, époque qui semble donc bien avoir été celle d'un déclin effectif. Et cependant, cela n'empêcha pas les Susiens, à une époque voisine de celle qui est considérée comme transitionnelle (Acropole 1 : niveau 24), de rebâtir les installations couronnant leur Acropole (sous l'appellation Suse A 1) ; ils les répartirent autour d'une plate-forme sur laquelle devait se dresser le temple¹. Les murs étaient en briques plus petites que précédemment, et ils reçurent un décor de « clous » en céramique, différents de ceux de la première période et enchâssés dans des carreaux perforés qui devaient être alignés en frises. A cette époque, la céramique peinte traditionnelle était encore utilisée, à côté d'une proportion notable de céramique sans décor, comprenant des bassins décorés d'une bande marquée d'impressions digitales, qui appartiennent au répertoire de la fin de l'époque de Suse I (fig. 3). On a trouvé aussi deux cachets en forme de boutons², taillés dans de la stéatite devenue blanche à la suite d'une cuisson modérée. De tels cachets constituent à Suse un groupe restreint parmi la masse des autres, bien plus nombreux. Au contraire, des cachets semblables, avec plusieurs variantes qu'on ne saurait dissocier, constituent la quasi-totalité de la glyptique de certains sites du plateau tels que Tépé Sialk III et surtout Tépé Hissar I. Il est dès lors difficile de croire avec J. Deshayes³ qu'ils aient une origine susienne. On admettra plutôt qu'ils ont été importés à Suse comme ceux du Luristan, et qu'ils attestent la présence de montagnards, déjà illustrée précédemment.

Finalement, mais sans qu'il soit possible de coordonner nettement ce qui concerne le sommet de la haute terrasse et sa façade sud, explorée par D. Canal, cette dernière fut restaurée (niveau 7 du chantier Acropole 2)⁴. On se contenta de chemiser les bords croulants de l'énorme maçonnerie par une sorte de coffrage épais de 4 mètres, construit en briques assez semblables à celles des constructions que nous venons d'évoquer. Cet ouvrage maladroît devait s'écrouler rapidement à son tour, et la haute terrasse fut abandonnée. A l'époque de la tentative de restauration de l'Acropole, les habitants de la ville basse⁵ (chantier 1 de l'Acropole, niveau 23) utilisaient encore la céramique peinte de Suse I, dont cependant la tradition était en cours d'extinction. Simultanément, une céramique identique à celle d'Uruk au lendemain de l'époque d'Obeid tendait à s'imposer : les « proto-écuelles grossières » à bord en biseau, apparues précédemment, étaient plus nombreuses, avec les bassins décorés d'une bande à impressions digitales et des jarres globuleuses sans col. Non moins significatif est un cachet en forme de calotte sphérique (fig. 4 : 5), avec des bourrelets ou « collerettes » aux extrémités de sa perforation⁶, car c'est un des types les plus anciens apparus en Mésopotamie à l'époque d'Uruk⁷. Tout ceci confère à cette époque de l'histoire de Suse un caractère mixte, plus effectivement transitionnel que la phase précédente. Comme en Mésopotamie, on assiste à la désagrégation de la tradition préhistorique

1. M.J. Stève et H. Gasche, *L'Acropole de Suse. Mémoires*, 46 (1971), p. 31-32 et 163-179. Plan 2 (rose).
2. *Op. cit.*, pl. 37 (21-22). P. Amiet, *GMA*, 2^e éd. (1980), p. 195 ; n° 1535-1536. Le Laboratoire de Recherche du Musée du Louvre a analysé la pierre de tels cachets : il s'agit d'une stéatite chauffée à environ 380°.
3. J. Deshayes, « Cachets susiens et chronologie iranienne », *Syria*, 51 (1974), p. 253-264, considère ces cachets comme spécifiquement susiens. Il a eu le tort, à notre sens, de dissocier les séries très homogènes du plateau pour isoler les seuls cachets à décor organisé symétriquement de part et d'autre d'une ligne médiane, indûment rapprochés des vases de Suse I.
4. D. Canal, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 43.
5. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 175-176. *Paléorient*, 4 (1978), p. 180. D. Canal, *Paléorient*, 4 (1978), p. 174 ; fig. 25 (6-10).
6. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 35 (7).
7. P. Amiet, *GMA*, 2^e éd. (1980), p. 24. Briggs Buchanan, « The Prehistoric Stamp Seal, a reconsideration of some old excavations », *JAOS* 87 (3-4) (1967), p. 534.

caractérisée par la céramique peinte, et en outre, à celle de la tradition montagnarde illustrée par cette poterie et par les sceaux, et inversement, à la gestation d'une tradition toute différente, encore incertaine dans ses implications. Ces observations justifient que les fouilleurs aient rattaché cette époque à la grande période initiale de Suse dont elle constitue la phase finale, mais on peut comprendre aussi que G.A. Johnson ait préféré l'en détacher pour la rattacher à la phase initiale ou *ancienne* de l'époque suivante, à laquelle Uruk a donné son nom¹. Il s'ensuit une confusion difficilement évitable, que nous tenterons de surmonter en disjoignant cette dernière de l'époque Suse I.

Tableau récapitulatif des chantiers de Suse I

Classification Wright & Johnson	Acropole 1 (A. Le Brun)	Acropole 2 (D. Canal)	Haute Terrasse (Stève & Gasche)	
Uruk Ancien	23	7		<ul style="list-style-type: none"> • 2^e effondrement et abandon. • Restauration de la haute terrasse.
Transition ou Suse I terminal	24	8	A 1	<ul style="list-style-type: none"> • Effondrement de la façade de la haute terrasse.
Suse I	25	9		<ul style="list-style-type: none"> • Incendie de l'Acropole.
	26	10	A 2	<ul style="list-style-type: none"> • Construction de la haute terrasse.
	27	11	A x	<ul style="list-style-type: none"> • Plate-forme funéraire. • Sol vierge.

Les fortes affinités de Suse I avec le plateau, illustrées par sa céramique peinte profondément différente de celle de Mésopotamie à l'époque d'Obeid finale, par ses cachets importés comme par la parenté du répertoire de ses cachets avec celui du Luristan, expliquent aussi l'importance de sa métallurgie et invitent à considérer les développements survenus sur le plateau à la même époque.

Le Luristan s'ouvre directement sur le nord des plaines de Deh Luran et de Susiane proprement dite. Les reconnaissances de Clare Goff et de P. Mortensen² ont révélé qu'après l'époque néolithique ancienne, caractérisée par des céramiques archaïques, une culture villageoise apparentée à celle de Susiane y avait pris son essor aux alentours de 5000 avant J.-C., notamment dans la vallée de Hulailân, qui fut mise en culture en recourant à l'irrigation, à l'exemple des paysans de la plaine. La céramique chamois et surtout verdâtre à peinture noire brillante ressemble certes superficiellement à celle d'Obeid, mais au Luristan comme à Suse, il serait trompeur de prendre cette dernière pour référence, car cela suggérerait l'existence d'une communauté culturelle à dominante mésopotamienne englobant aussi le plateau. La céramique de certains villages est très semblable à celle de nécropoles apparues alors, qui en sont totalement isolées, et qui de ce fait, peuvent être attribuées à des nomades³. Celles de Hakalân et de Dum Gar

1. G.A. Johnson, *Local Exchange and Early State Development in Southwestern Iran*, Anna Arbor, Michigan, 1973, p. 41 ; 54 ; 90, s. L'auteur propose de joindre à l'époque du niveau 23 de l'Acropole 1, celle du niveau 22, postérieure à Suse I d'après le fouilleur.
2. Clare Goff, « Luristan before the Iron Age », *Iran*, 9 (1971), p. 131-151. P. Mortensen, « The Hulailan Survey », *Iran*, 13 (1975), p. 190-191. *Id.*, « A Survey of Prehistoric Settlement in Northern Luristan », *Acta Archaeologica*, 45 (1974), p. 1, s.
3. P. Mortensen, « Chalcolithic Settlements in the Hulailan Valley », *IVth Symposium, 1975*, p. 43. L. Vanden Berghe, « Fouilles au Lorestan. La nécropole de Dum Gar Parçineh », *IIIrd Symposium, 1974*, p. 45, s.

Parchinah, qui ont été explorées par Louis Vanden Berghe¹ groupaient des tombes construites en gros moellons à faible profondeur. Leur mobilier comprenait des vases peints, pauvrement exécutés, et qui présentent plus de ressemblance avec ceux de la plaine de Deh Luran à l'époque dite de Bayat, un peu antérieure à Suse I, plutôt qu'avec cette dernière. L'inspiration animalière, qui en vient à réduire les figures à leur tête, voire même à leurs cornes, est cependant de même esprit qu'à Suse I, de sorte qu'on peut se demander s'il ne s'agirait pas d'une production archaïsante, du fait des conditions de vie d'une population largement contemporaine de celle, plus raffinée, de Suse I. De fait, les masses d'armes et surtout les cachets sont interchangeables avec ceux de Suse I ; et l'absence totale de métal n'en est que plus étonnante. Ce qu'on peut appeler la première civilisation des nécropoles du Luristan s'éteignit ensuite, tandis qu'étaient désertés les villages contemporains, à la veille de l'essor décisif des plaines adjacentes, à l'époque d'Uruk. On peut certes considérer les gens enterrés dans les nécropoles comme des nomades, mais ils paraissent devoir être distingués de transhumants qui dès le début de l'époque néolithique allaient hiverner au Deh Luran. Ils semblent avoir constitué une communauté spécifique, appelée à renaître vers le milieu du III^e millénaire, avec cette fois une riche métallurgie qui pourrait avoir été leur raison d'être. Dans ces conditions, nous pourrions être en présence d'une première manifestation d'un phénomène spécifique, lié peut-être à une activité particulière de nomades, bien distincts des pasteurs qui n'ont cessé de circuler dans ces régions.

A l'est du Luristan, le site de Tépé Giyan a servi longtemps de référence, mais sa stratigraphie est trop sommaire pour être retenue. En revanche, celle du niveau III de Tépé Sialk et des sites d'Iran septentrional, témoins de la même culture, est riche d'enseignements. Dans l'histoire archéologie de Sialk III², les niveaux 4 et 5 présentent de grandes affinités avec Suse I, puisque les êtres animés, en dehors du serpent, y font leur apparition dans le décor des vases, et que se répandent les cachets-boutons de types archaïques rencontrés à Suse I. Au niveau III-5 un cachet à collerettes³ doit être contemporain de celui de niveau final de Suse I, et invite à aligner le niveau 4 avec Suse I proprement dit : plus précisément peut-être, avec l'époque du niveau 25 du chantier 1 de l'Acropole. Or ce même niveau 4 est marqué par un progrès très net de la métallurgie, représentée précédemment par de modestes objets en cuivre natif martelé. La pièce majeure est une houe en cuivre fondu, à collet d'emmanchement⁴ attestant une maîtrise technologique surprenante.

Or la fouille de Tépé Ghabristan dans la plaine de Qasvin⁵ à 120 km à l'ouest de Téhéran, a permis une approche très précise des procédés des premiers métallurgistes. Elle a mis au jour une installation contemporaine de Sialk III-4, avec plusieurs ateliers de fondeurs détruits brutalement, de sorte que le matériel caractéristique était resté en place. Dans l'atelier le mieux conservé, un four portait encore, posé sur son bord, un creuset intact (fig. 7, en haut à gauche) ; à côté était aménagée une banquette ; une auge était destinée à une provision

1. L. Vanden Berghe, « Le Luristan avant l'âge du Bronze. La Nécropole de Hakalan, *Archeologia*, 57 (1973), p. 48-57. Id. « Luristan. La Nécropole de Dum Gar-Parchinah », *Archéologia*, 79 (1975), p. 46-61.
2. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk près de Kashan, 1933, 1934, 1937*. Vol. I, Paris 1938, p. 36, s. Y. Majidzadeh « Sialk III and the Pottery Sequence at Tepe Ghabristan. The Coherence of the Culture of the Central Plateau », *Iran*, 19 (1981), p. 141-146.
3. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk, I*, pl. LXXXVI : S. 172.
4. R. Ghirshman, *op. cit.*, pl. XXIII (8).
5. Y. Majidzadeh, « An Early prehistoric coppersmith Workshop at Tepe Ghabristan, Iran », *Akten des VII. Internationalen Kongress für iranische Kunst und Archäologie. München 7.-10 September 1976. Archäologische Mitteilungen aus Iran, Ergänzungsband 6*. Berlin 1979, p. 82-92.

d'eau, et un panier dont l'empreinte était conservée, devait être prévu peut-être pour le combustible. Un bol contenait des morceaux de minerai de cuivre, et un fragment de moule ouvert était destiné à la fonte d'une hache allongée. Tout ceci atteste que l'on procédait en ce lieu à l'ensemble des opérations métallurgiques, depuis le traitement du minerai jusqu'à la fonte d'outils simples. Dans d'autres ateliers du même site furent trouvés des moules de terre cuite (fig 7), révélant avec quelle simplicité on pouvait obtenir déjà des haches-herminettes à trou d'emmanchement. Un trou ménagé dans ces moules devait être destiné à un mandrin de bois mouillé, enfoncé à l'emplacement du collet. Une hache-herminette ainsi fondue a été recueillie, à côté d'un poignard, d'épingles à tête conique et de tiges à extrémité renflée, des types rencontrés à Tépé Sialk III 4-5.

Nous devons être en présence d'un village d'artisans utilisant le minerai des collines voisines et dont on peut douter qu'ils aient travaillé pour les seuls besoins locaux. Ainsi apparaissait à l'aube du IV^e millénaire un type spécifique de communauté de techniciens exploitant les richesses métalliques, vraisemblablement en vue de l'exportation. Cette interprétation est suggérée aussi par une hache trouvée au niveau 5 de Sialk III¹, dont la forme est singulière (fig. 8). Elle est plano-convexe, et a dû être coulée dans un moule ouvert qui lui aura donné une face convexe, alors que l'autre face, plane, a conservé des traces irrégulières, comme si le métal en fusion avait été recouvert par une matière meuble telle que du sable. On n'observe aucune reprise par martelage ou affûtage, et le talon n'a pas été ébarbé. En somme, cette pièce inutilisable apparaît soit comme inachevée, laissée brute, soit plutôt comme un lingot en forme de hache. Cela la rapproche de celles de la nécropole de Suse, qui bien qu'utilisables, pourraient avoir revêtu un caractère identique.

L'existence d'une communauté villageoise de métallurgistes est attestée aussi, à une époque voisine, en Iran du Sud-Est, à Tell-i Iblis, situé à 80 km au sud-ouest de Kerman² dans la vallée de Bardsir. Le site, profondément bouleversé par les paysans qui en ont utilisé la terre comme engrais, était difficile à fouiller. J. Caldwell a pu y reconnaître d'abord une installation archaïque (niveau 0)³ à céramique grossière, puis au niveau I, les maisons d'un village dans lesquelles les locaux d'habitation enserraient des entrepôts dont la conception s'apparente à celle des installations mésopotamiennes bien plus anciennes de Chogha Mami et d'Umm Dabaghiyah⁴. Cette dernière a été interprétée comme un « avant-poste commercial », et les maisons de Tell-i Iblis pourraient avoir eu la même fonction de relais routiers. On y a trouvé quelques creusets de fondeurs qui révèlent une activité artisanale qui se développa ensuite (niveau II) sur une grande échelle, comme l'attestent des centaines de fragments de creusets. Ceux-ci n'étaient pas en terre réfractaire et ne pouvaient supporter la température de fusion du cuivre⁵. Ils ne pouvaient donc être utilisés pour la fonte du cuivre natif, à 1083°, mais pour la réduction de minerais tels que la malachite, à une température voisine (990°) de celle de la fusion de l'argile dont ils étaient faits. Précisément, la malachite ainsi que l'azurite ont été identifiées parmi les minéraux trouvés sur

1. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, vol I, pl. XXIII-6. Le cuivre de cette hache (Louvre AO 17917) contient de 4,8 à 5,3 % d'arsenic.
2. J.-R. Caldwell, *Investigations at Tal-i Iblis*. Springfield, Illinois, 1967.
3. L'existence du niveau 0 est contestée par Mohammad Rahim Sarraf, *Die Keramik von Tell-i Iblis* (AMJ, Ergänzungsband 7 ; Berlin, 1980), p. 60.
4. Joan Oates, « Choga Mami, 1967-68 », *Iraq*, 31 (1969), p. 115-152. D. Kirkbride, « Umm Dabaghiyah : A Trading Outpost », *Iraq*, 36 (1974), p. 85-92. *Id.*, *Iraq*, 37 (1975), p. 3-10.
5. J.-D. Muhly, « Kupfer », dans : *Reallexikon der Assyriologie*, 6 (5-6) (1983), p. 352. Les fragments de creusets de Tell-i Iblis devraient être interprétés comme donnant l'évidence de la simple fusion du cuivre métallique, non la fonte du minerai de cuivre. La fonte réclame une opération plus ample, recourant à un fourneau.

place. Leur utilisation atteste des capacités supérieures à celles des gens qui se contentaient d'exploiter le cuivre natif. Les installations de cette époque sont anéanties, mais le fait que les creusets aient été trouvés dans une décharge, mêlés à des débris domestiques, ne saurait interdire de les considérer comme des témoins d'une communauté spécialisée de métallurgistes villageois, travaillant comme à Ghabristan dans leurs maisons. Et leur production devait être beaucoup trop importante pour répondre aux seuls besoins locaux.

Iblis II est daté par le radio-carbone (non corrigé) des alentours de 4000 avant J.-C., et doit être proche dans le temps de la seconde installation (niveaux V C et B) de Tépé Yahya, situé dans la même région¹ et chef-lieu d'un canton montagnard dont la population s'accrut considérablement à cette époque. Si l'on n'y a pas trouvé d'ateliers, la présence d'assez nombreux objets en cuivre arsénié et de pierres exotiques : tuquoises, albâtre, lapis-lazuli, indique une insertion à vrai dire modeste dans un réseau d'échanges significatif. Certes, la masse des matières premières importées est faible, mais nous entrevoyons ainsi, en dépit des lacunes de notre information², quelques aspects de l'arrière-pays montagnard de Suse, à l'époque de son impressionnant essor. Nous ne pouvons affirmer que le cuivre de Suse I provienne du Kerman, car sa composition suggère plutôt la région centrale d'Anarak, comme pour Tépé Sialk³. Mais l'éclosion de communautés de métallurgistes spécialisés en des points aussi éloignés que Ghabristan et Iblis mérite d'être mise en relation avec la présence à Suse de la masse du cuivre thésaurisé dans les tombes.

En conclusion, la nouvelle métropole de la plaine mérite déjà d'être considérée comme une *ville*, en dépit de son appartenance à la culture de tradition préhistorique, et même de l'absence de témoins directs d'une administration proprement dite, recourant à l'écriture. A cet égard toutefois, si bon nombre de cachets se semblent pas avoir revêtu le caractère de sceaux proprement dits, l'usage effectif d'une série assez diverse est très révélateur⁴. On trouve en effet des empreintes sur des « bulles » ayant servi à garantir les nœuds de liens, comme les plombs de nos sacs postaux, et sur des bulles semi-lenticulaires appliquées sur les ficelles qui ligaturaient des objets lisses, impossibles à identifier. Il existe aussi des pseudo-cachets ou bulles, c'est-à-dire des objets en forme de cachets sur lesquels on a imprimé un sceau, peut-être à titre de marque de reconnaissance ? — D'autre part, on fermait les jarres en les coiffant d'un tissu grossier, ligaturé sur le col. Et la ligature était garantie par un scellement en section d'anneau sur lequel on imprimait un cachet-bouton à décor très élaboré. On encore, on plaçait sur l'ouverture de la jarre un bouchon plat ou lenticulaire qui a gardé sur sa face inférieure l'empreinte du tissu sur lequel il reposait, et à la surface duquel on imprimait un cachet élaboré, à décor mythologique.

Plus intéressants sont les scellements tronconiques qui enserraient le fût cylindrique d'un pommeau de bois qui devait être enfoncé dans le chambranle

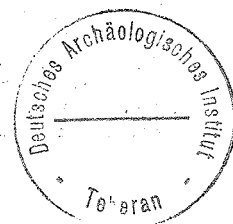
1. C.-C. Lamberg-Karlovsky, « Tepe Yahya, 1971. Mesopotamia and Indo-Iranian Borderlands », *Iran*, 10 (1972), p. 97. *Id.* *Urban Interactions on the Iranian Plateau: Excavations at Tepe Yahya, 1967-1973*. British Academy, 1973, p. 28-30. *Id.*, « Foreign relations in the third millennium at Tepe Yahya », Colloque n° 567 du C.N.R.S., *Le Plateau iranien et l'Asie Centrale*, Paris 1977, p. 33, s.
2. Notamment le Fars ne nous a pas encore livré de site comparable à Iblis ou Yahya, pour cette époque du moins. Tell-i Bakun A apparaît comme un village prospère, non comme un lieu de production de denrées exportables.
3. Th. Berthoud et J. Françaix, *Contribution à l'étude de la métallurgie de Suse aux IV^e et III^e millénaires*, Paris 1980.
4. Ceci ressort de l'examen du revers des empreintes de cette époque, dont nous avons donné un aperçu dans *MDP 43* (1972), p. 24-25. Les traces portées au revers sont souvent floues, comme si les scellements avaient été appliqués sur de la terre.

d'une porte et auquel une ficelle était attachée, pour contrôler l'ouverture et la fermeture de la porte. Ce procédé¹ qui devait se répandre dans tout le monde oriental est ainsi attesté pour la première fois à Suse, où il implique dès avant la naissance de la comptabilité et de l'écriture, l'existence de magasins gérés par une autorité de type administratif. Le plus souvent, les cachets utilisés sur ces scellements étaient moins élaborés que ceux dont on trouve les empreintes sur les scellements des jarres. Ils sont ainsi comparables aux sceaux-cylindres schématiques, utilisés de la même manière à l'époque d'Uruk, et cela peut s'interpréter comme révélant une diversité de statut social dans une hiérarchie administrative déjà constituée. Et de toute manière, la diversité d'usage des sceaux révèle une créativité hautement significative, en harmonie avec celle des graveurs de cachets. Précisément, nous avons montré que le décor alors élaboré pouvait n'être plus simplement abstrait ou animalier, ou même mythologique comme sur nombre de cachets du Luristan. Les évocations de cérémonies du culte n'intéressent pas les seuls historiens de l'art et des religions, car les personnages qui président ces scènes (fig. 4 : 4) font figure d'ancêtres directs de celui qui, à Uruk, peut être défini par ses fonctions comme *roi* et *prêtre*², voire comme personnification de la puissance divine. Il est dès lors vraisemblable que ces fonctions étaient en passe d'être institutionnalisées, et assumées par un potentat en qui nous pouvons raisonnablement reconnaître le maître d'œuvre de la construction de l'Acropole susienne. Les empreintes de sceaux ne nous révèlent donc pas simplement une iconographie et un style ; elles constituent des documents administratifs, que l'on peut appeler « proto-royaux » puisqu'elles sont les premiers témoins effectifs d'une activité administrative dominée par un ancêtre ou antécédent de la fonction royale et sacerdotale.

A une telle interprétation peut-être objecté que l'environnement campagnard de Suse n'apparaît guère comme structuré, avec ses villages épars que ne pouvait guère unir un réseau d'échanges dûment organisé. Les recherches récentes des anthropologues américains ont porté précisément sur l'interprétation de la hiérarchie de l'habitat rural et urbain, reflet présumé de l'organisation économique et administrative spécifiquement étatique, liée à l'essor de la civilisation urbaine proprement dite. Nous constaterons au chapitre suivant dans quelle mesure les faits observés à l'époque d'Uruk peuvent illustrer cette théorie. Mais en l'occurrence, il importe de prendre en considération l'ensemble de l'histoire élamite pour en tirer des exemples comparables. Après l'époque d'Uruk en Susiane, lors du retour de cette plaine dans l'orbite montagnarde à l'époque proto-élamite, Suse apparaîtra comme une puissante agglomération vouée aux transactions lointaines et relativement isolée dans un territoire apparemment peu peuplé, où l'habitat était à peine hiérarchisé. Suse I pourrait être un premier exemple d'une métropole-relais où aurait été concentrée la masse de la population active, tandis que les nomades à peine saisissables par l'archéologie jouaient éventuellement un rôle d'intermédiaires non négligeable avec les communautés du plateau. On peut se demander si l'expérience susienne n'aura pas été décisive par un appel implicite mais impérieux à élaborer les instruments bientôt

1. Enrica Fiandra, « Ancora a proposito delle cretule di Festos : Concessione tra i sistemi amministrativi centralizzati e l'uso delle cretule nell'età del bronzo ». *Bolletino d'Arte* 1975 (1-2), p. 1-25. Martha Heath Wiencke, « Clay Sealings from Shechem, the Sudan, and the Aegean », *JNES* 35 (1976), p. 127-130. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e éd., Paris, 1980, p. 194. Scellements de Suse I portant au revers l'empreinte d'un pommeau ficelé : P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972), n° 158 ; 161/164 ; 213. L. Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux du Musée du Louvre*, I (1920) ; pl. 38 (6) : S. 26 ; pl. 47 (7) : S. 447.
2. Le potentat de Suse I fait figure d'ancêtre du « roi-prêtre » qui figure sur les documents d'Uruk que nous avons décrits dans *GMA* 2^e éd., p. 72 et 87, s.

indispensables d'une administration proprement dite. Tout se passe comme si la fondation de Suse avait répondu à l'essor de l'industrie métallurgique sur le plateau. L'alliance des paysans de la plaine et des fondeurs montagnards se sera révélée féconde, en suscitant l'apparition d'une autorité archaïque, certes, « proto-royale » dirions-nous, mais assez puissante pour drainer les richesses, unir les hommes et bâtir l'ensemble architectural le plus considérable qui ait jusque alors été conçu.



II

L'époque d'Uruk et la naissance de la civilisation potentiellement historique

Dès les premières étapes de la longue époque initiale de l'histoire archéologique de Suse, nous avons vu la manifestation parallèle d'un fait nouveau, dont nous ne pouvons qu'entrevoir les implications profondes. Avec la dissolution progressive de la tradition de la céramique peinte, c'est autant un style relevant de l'histoire de l'art que tout un « style de vie » foncièrement préhistorique et montagnard qui a disparu. Simultanément est née une glyptique nouvelle, révélée à Suse par le cachet à collerettes, et une céramique appelée à s'imposer, caractérisée d'abord de façon ambiguë par l'absence de décor peint, mais bientôt fabriquée selon des normes nouvelles, qui en ont fait le premier témoin de la culture appelée à trouver son aboutissement dans la naissance de l'écriture. Cette culture a été identifiée clairement pour commencer sur le site sumérien d'Uruk, qui mérite effectivement de servir de référence, puisque ce fut sans conteste la métropole pouvant désormais être considérée comme sumérienne, pratiquement unique par son architecture, à la fin de l'époque qui a reçu son nom.

La stratigraphie d'Uruk, établie en 1931-32 dans le secteur du temple Eanna par les archéologues allemands, constitue aussi notre référence traditionnelle, en dépit de ses lacunes dues à l'étroitesse du sondage. Dans ces conditions, nous ne disposons que de séries restreintes pour les phases anciennes, et seulement pour les plus récentes, d'une documentation très riche, et pourtant incomplète, comme Eva Strommenger s'est plu à le mettre en évidence. Le découpage de cette époque d'Uruk en sous-périodes a donné lieu à plusieurs variantes. Il reste aussi conventionnel, car il repose sur un corpus typologique de la seule céramique, redoutablement restreint, dont nous devons nous contenter, à défaut d'un ensemble plus complet des témoins de l'activité humaine. Dans ces conditions, nous adoptons la classification de H.T. Wright et G.-A. Johnson en trois phases, qui offre l'intérêt d'avoir été établie en référence à la stratigraphie susienne. Dans le sondage de l'Eanna d'Uruk, après l'époque d'Obeid représentée dans les niveaux XVIII à XV, une phase de transition (niveau XIV) précède celle

1. A. Nöldecke, E. Heinrich, H. Lenzen, A. von Haller, *UVB, IV* (1932). H.-J. Nissen, « Grabung in Quadraten K/L XII in Uruk Warka », *Baghdader Mitteilungen*, 5 (1970), p. 109-191
2. Eva Strommenger, « The Chronological Division of Archaic Levels of Uruk-Eanna VI to III/II : Past and Present », *American Journal of Archaeology*, 84 (1981), p. 479-487.
3. G.-A. Johnson, *Local Exchange and Early State Development in Southwestern Iran*. Ann Arbor, 1972, p. 49-51. H.-T. Wright & G.-A. Johnson, « Population, Exchange and Early State Formation in Southwestern Iran », *The American Anthropologist*, 77 (2) (1975), p. 267-289.

qui est appelée *Uruk Ancien*, durant laquelle la céramique peinte d'Obeid reste en usage, à côté de témoins de la nouvelle tradition (niveau XIII). La céramique classique d'Uruk, avec les « écuelles grossières » produites massivement, ne s'impose qu'ensuite à *Uruk Moyen* (niveaux XII à VIII), et la phase finale, *Uruk Récent* est la seule à laquelle corresponde une architecture consistante (niveaux VII à IV). Le dernier niveau (IV b et a) est celui d'un grand ensemble supposé culturel, contemporain de l'apparition des premiers documents écrits. A elles seules, ces découvertes justifient le choix d'Uruk comme site de référence, car elles attestent une primauté non seulement archéologique, mais apparemment aussi « historique ». Si l'on admet que l'écriture apparue à Uruk, ancêtre direct de celle des Sumériens, est sumérienne, on doit convenir que c'est à Uruk qu'a pris en quelque sorte consistance le « fait sumérien », et qu'a été franchi le pas décisif de la préhistoire à l'histoire au moins potentielle. La culture devenue civilisation proprement dite, née à Uruk, apparaît comme spécifiquement mésopotamienne et plongeant ses racines dans le passé obeidien, si l'on considère en particulier les normes de l'architecture.

C'est cependant une rupture que Robert McC Adams¹ a cru devoir déduire de l'essor démographique extrêmement rapide, constaté par lui dans la région de Nippur et d'Adab, au nord d'Uruk, dès la première moitié de cette époque. Par suite, il a suggéré d'attribuer cet essor à une immigration autant qu'à la sédentarisation de nomades autochtones et insaisissables à l'enquête fondée sur le décompte des surfaces habitées. Ensuite, à l'époque d'Uruk Récent, la région de Nippur et Adab, secteur nord du pays de Sumer, se serait dépeuplée, apparemment au profit de la région plus méridionale d'Uruk² qui aurait acquis dès lors sa primauté, appelée à se prolonger à l'époque des dynasties archaïques. Adams a cru devoir envisager aussi une certaine antériorité de Sumer par rapport à la Susiane, en se fondant sur une date C14. Mais il nous semble difficilement croyable que les mêmes types de céramique ne se soient pas développés simultanément dans les deux régions adjacentes. Et surtout, nous nous refusons à admettre la réalité d'une immigration massive en provenance d'on ne sait quel réservoir humain, qui aurait donc comme vidé son trop plein de population sans raison plausible. Une sédentarisation de nomades ou semi-nomades est plus vraisemblable, mais elle a dû être associée à ce qui nous paraît l'essentiel, à savoir un essor démographique lié à la fois à une prospérité et une organisation humaine que nous ne pouvons qu'entrevoir. Mais le dynamisme de cette organisation, dès le début de l'époque d'Uruk, a dû être comparable à celui que l'on constate plus clairement à la phase récente de la même époque. Il s'est manifesté alors, notamment, par le phénomène d'une colonisation déplaçant un nombre limité de personnes jusqu'en Syrie du Nord et au-delà³.

La Susiane a dû être associée d'entrée de jeu au même phénomène de

1. Robert McC. Adams & Hans J. Nissen, *The Uruk Countryside. The Natural Setting of Urban Societies*. Chicago & London, 1972, p. 9-11. R. McC. Adams, *The Heartland of the Cities. Surveys of Ancient Settlement and Land Use on the Central Flood Plains of the Euphrates*. Chicago & London, 1981, p. 60, s.
2. R. McC. Adams, *The Heartland of the Cities*, Chicago & London, 1981, p. 69, s.
3. E. Heinrich, E. Strommenger, D.-R. Frank, W. Ludwig, D. Sürenhagen, E. Töpferwein, « Vierter vorläufiger Bericht... Habuba Kabira, 1971 und 1972 ». *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft*, 105 (1973), p. 6-33. E. Strommenger et Al., « Fünfter Vorläufiger Bericht... Habuba Kabira, 1973, 1974, 1975 ». *MDOG*, 108 (1976), p. 5-23.
G. Van Driel & Driel-Murray, « Gebel Aruda, 1977-1978 », *Akkadica*, 12 (mars-avril 1979), p. 2-28. Une civilisation fortement apparentée est attestée en Turquie jusqu'à Malatya (Arslantepe) : A. Palmieri, « Excavations at Arslantepe (Malatya) », *Anatolian Studies*, 31 (1981) p. 104, s., fig. 2(1-8) ; pl. XV-XVI.

civilisation dit d'Uruk¹ sans que l'on puisse attribuer cette association à une colonisation. Les témoins en sont en effet apparus en même temps qu'en Sumer, au niveau 23 de l'Acropole susienne, niveau qui du coup a été attribué à la fois à *Uruk Ancien* par Wright et Johnson, et à la fin de Suse I par Le Brun. Mais alors qu'à Uruk, la céramique de type archaïque et la céramique nouvelle coexistaient simplement, sans que nous en sachions davantage, à Suse, nous avons assisté à une tentative de restauration de la haute terrasse, témoin majeur de la tradition initiale, culturellement montagnarde. Cette restauration avorta, alors qu'inversement, nous assisterions au repeuplement progressif de la campagne susienne. Il peut être tentant d'en déduire que la civilisation d'Uruk fut introduite par une immigration. Mais comme en ce qui concerne le pays de Sumer, nous tenons pour très douteux qu'une population de paysans ait massivement quitté sa terre pour aller en cultiver une autre. Une telle immigration, toute hypothétique, diffère radicalement des colonisations effectuées par de petits groupes de spécialistes, dont nous constatons la réalité à la phase récente de cette époque. A défaut d'explication, nous devons constater que l'intégration de la Susiane à la Mésopotamie, alternant avec son rattachement au monde du plateau, a correspondu à une des constantes de l'histoire de cette région, selon des modalités qui ont dû varier. A l'époque d'Uruk en tout cas, c'était au moins le second exemple d'un tel phénomène, le premier ayant correspondu à l'introduction de la céramique de *Chogha Mami Transitionnel* et de la culture dite de *Susiane Moyenne* à Chogha Mish. L'effondrement de la haute terrasse de Suse I pourrait avoir correspondu à un affaiblissement de l'élément montagnard de la population, dont aura profité l'élément antithétique, aux affinités mésopotamiennes. Un modeste mouvement de population aura suffi alors à entraîner la Susiane dans l'orbite mésopotamienne, et à l'associer à l'essor de civilisation générateur d'un essor démographique. Et ce dernier fut éventuellement lié à la sédentarisation de nomades ou semi-nomades précédemment insaisissables. Du coup, l'essor de cette civilisation a été lié à l'éclosion d'une communauté humaine plus vaste, et partant, riche d'échanges internes entre Susiens et Proto-Sumériens. Il semble qu'au contraire en Mésopotamie, l'avènement de la civilisation d'Uruk ait été au départ un phénomène interne de mutation par le développement de la tradition autochtone² dont on peut supposer qu'il se sera effectué essentiellement dans des centres pré-urbains tels qu'Eridu : cela expliquerait peut-être la pauvreté démographique de la campagne, à la fin de l'époque d'Obeid. L'interprétation d'Adams relative à une immigration en Mésopotamie repose sur l'hypothèse d'un changement brutal, alors que les dates indiquées par le radio-carbone tendent à montrer qu'Uruk Ancien dura longtemps. Il est extrêmement fâcheux qu'aucune installation correspondant à cette phase initiale n'ait pu être explorée de façon consistante, et que partant, nous connaissions aussi mal un « moment » aussi décisif de l'histoire. Mais en admettant les dates proposées par H. Weiss³, l'époque correspondante à Suse (niveaux 24 et surtout 23 de l'Acropole 1) aurait duré de 3800 à 3400. Il faut avouer que cela ne laisse pas d'étonner pour une époque qui a laissé aussi peu de vestiges, et que la date finale au moins semble trop tardive.

Il s'agit donc de coordonner des faits complexes, car à la documentation

1. H.-T. Wright, J.-A. Neely, G.A. Johnson, J. Speth, « Early Fourth Millenium Development in Soutwestern Iran », *Iran*, 13 (1975), p. 133, s.- Clare Goff pense avoir reconnu le même phénomène dans certaines vallées du Luristan : « Luristan before the Iron Age », *Iran*, 9 (1971), p. 143 ; 145.
2. Joan Oates, « Ur and Eridu, the Prehistory », *Iraq*, 22 (1960), p. 44, s.
3. H. Weiss, « Periodization, Population and Early State Formation in Khuzistan », *Bibliotheca Mesopotamica*, 7 (1977), p. 351.

spécifiquement susienne s'ajoute celle qui ressort des reconnaissances effectuées en Susiane par Wright et Johnson¹. Nous avons indiqué au chapitre précédent qu'appliquant la méthode du décompte des sites et des surfaces, et en en déduisant le chiffre de la population, ces derniers avaient cru pouvoir constater d'abord un fléchissement inexplicable, au temps de *Suse I final* (Acropole 1, niveau 24), puis un impressionnant essor, correspondant à *Uruk Ancien* (niveau 23, le dernier de la période Suse I, d'après Le Brun). En effet, la surface occupée en Susiane serait passée de 30 à 95 hectares, répartis sur 49 sites. Plus important serait d'après les deux chercheurs la diversification de l'habitat en 45 villages, 3 petits centres et le grand centre de Suse, qui à lui seul aurait eu alors une surface de 12 hectares². En effet, une telle diversité serait en réalité significative de la naissance d'une hiérarchie de sites habités, dont l'interdépendance refléterait pour la première fois une organisation proprement étatique.

Les enquêtes menées en Sumer et en Susiane avaient en effet pour ambition d'élucider le problème de la date et des circonstances de l'éclosion des premiers États, problème étudié au préalable de façon théorique et selon la méthode comparatiste par nombre de sociologues³. L'État a été défini par eux comme un organisme de prise de décision différencié et spécialisé, qui est hiérarchisé en un minimum de trois niveaux représentés par exemple par un roi dans sa capitale, les chefs de provinces et les maires des villes et villages. Une hiérarchie plus simple ne pourrait correspondre qu'à une chefferie, comme le montrent des exemples ethnographiques pris dans les sociétés archaïques observées à une époque récente en Afrique et en Océanie. La répartition de l'habitat apparaît ainsi comme un reflet de l'organisation hiérarchique que l'on doit pouvoir déceler même en l'absence de documents écrits.

Cette première définition interfère avec la théorie dite des *places centrales*, relative à l'organisation des échanges, et par suite aussi, de l'administration conçue comme une gestion de l'économie. Des études faites en Allemagne moderne par Christaller⁴ auraient démontré que la meilleure efficacité serait obtenue en répartissant autour de chaque centre important une constellation hexagonale d'agglomérations subalternes, équidistantes. Ces agglomérations à leur tour pourraient faire fonction de centres secondaires, entourés de leur propre constellation et emboîtées hiérarchiquement. Cette théorie, dans la pensée de Wright et Johnson, pourrait être facilement modifiée pour être adaptée aux systèmes économiques antiques. Tels sont les présupposés théoriques selon lesquels les habitants de la Susiane d'avant l'époque d'*Uruk Ancienne* devaient avoir ignoré la notion d'État, puisqu'on n'a trouvé qu'une hiérarchie élémentaire à deux degrés de « petits centres » et de villages à l'époque finale de Suse I⁵. Au contraire, nous voyons surgir à l'époque d'*Uruk Ancienne* un grand centre, Suse,

1. G.-A. Johnson, *Local Exchange and Early State Development in Southwestern Iran*, Ann Arbor, 1972, p. 87, s.
2. G.-A. Johnson, *op. cit.*, p. 90. Il faut avouer que l'estimation de la surface est souvent sujette à caution. Elle a été contestée en ce qui concerne Suse I par H. Weiss (ci-dessus, p. 49 note 3), qui a fait observer que Johnson avait négligé le secteur de l'Apadana, de sorte que Suse I devait occuper non pas 12, mais 17 hectares.
3. A l'ouvrage de G.-A. Johnson, que nous citons le plus souvent parce qu'il est le premier et le plus détaillé, il convient de joindre l'étude plus dense de H.-T. Wright et G. Johnson, citée p. 47 note 3. Un autre aperçu substantiel de la même thèse est donné par G.-A. Johnson : « Early State Organization. Preliminary Report », *Proceedings of the IVth annual Symposium... Tehran, 1976*, p. 190-223. Voir enfin Jean-Louis Huot, « La Naissance de l'État. L'exemple mésopotamien », dans *Archéologie au Levant. Recueil R. Saidah*. Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen, n° 12. Série archéologique, 9. Lyon, 1982, p. 95-106.
4. G.A. Johnson, *Local Exchange...*, p. 13-15. W. Christaller, *Die Zentralen Orte in Süddeutschland* ; trad. anglaise : *Central Places in Southern Germany*, Prentice Hall Inc. Engelwood Cliffs, 1966.
5. G.A. Johnson, *Local Exchange...*, p. 87-90 ; carte p. 88 fig. 15.

entouré comme une « place centrale » d'une constellation de villages sensiblement équidistants, puis au sud, près de Haft Tépé, le petit centre de Abu Fanduweh, entouré d'une couronne plus simple de villages subalternes¹. De la similitude avec les places centrales de Christaller, il est déduit que les deux « centres » livraient les biens et services dont ne disposaient pas les villages. Leur répartition serait le témoin d'une centralisation de la production, notamment de la céramique désormais faite au tour rapide selon un mode industriel, dans des ateliers spécialisés. Tout cela est brillant, très séduisant, mais dépend de façon redoutable d'une assimilation du mode de vie antique à celui qu'a modelé la révolution industrielle.

D'autre part, attribuant à cette époque des cachets à décor très élaboré (fig. 4 : 1-4) que nous savons maintenant remonter à une phase récente de Suse I (niveau 25), mais antérieure à la phase finale correspondant déjà à *Uruk Ancien* d'après Johnson, ce dernier en tirait la conclusion que l'accroissement de la complexité du décor confirmait l'apparition d'un système d'administration plus complexe des échanges locaux. Mais précisément, puisque ces sceaux datent de l'époque précédente, nous pensons qu'ils pourraient impliquer déjà une organisation étatique, directement évoquée par les figures « proto-royales » représentées.

De toute façon, la période considérée revêt un intérêt considérable, puisqu'elle correspond à la première manifestation du phénomène complexe dit d'Uruk, c'est à dire à la fois à la rentrée de la Susiane dans le monde mésopotamien, et au début d'une organisation différente de la production de la céramique. Est-ce à dire que cette organisation ait été d'entrée de jeu le fait d'un État créé alors, comme l'affirment Wright et Johnson en invoquant essentiellement la naissance de la hiérarchie à trois degrés de l'habitat ? Nous pensons devoir nuancer fortement une telle conclusion. D'une part, une forme d'État archaïque, de conception toute différente, semble bien attestée précédemment, aussi bien que par la suite, à l'époque proto-élamite, qui vit cependant, au moins en Susiane, l'effondrement de la hiérarchie de l'habitat. L'État archaïque, lié à la tradition préhistorique de Suse I, semble avoir encore existé à l'époque d'*Uruk Ancien*, tout en subissant les assauts dont sont témoins les vicissitudes de la haute terrasse. En somme, on observe des indices de *continuité* dans la reconstruction de cette dernière, et dans la préparation à une organisation d'ensemble du territoire, dès l'époque très longue de Suse I, et des preuves de *rupture*, avec l'éclosion d'une nouvelle tradition et surtout l'insertion dans le monde mésopotamien, antithétique de celui du plateau et riche d'un potentiel culturel et humain en plein essor.

Uruk moyen :

le début de la période II de l'histoire archéologique de Suse.

L'essor amorcé paradoxalement à l'époque où s'effondrait de façon définitive la haute terrasse de Suse I, se poursuit au cours de la deuxième période susienne, qui a été reconnue par A. Le Brun dans les niveaux 22 à 17 du chantier I de l'Acropole. La « ville basse » continua d'être occupée de façon si intense que son niveau tendit à rejoindre celui du massif démantelé de la haute terrasse. Une première phase appelée *Uruk moyen* par Wright et Johnson, et représentée dans les niveaux 22 à 19, reste mal connue, en partie du fait de l'interruption des fouilles depuis 1979, et en attendant la publication des tout derniers travaux, qui portèrent sur les niveaux 19 et 20. La rupture avec le passé est du moins

1. G.A. Johnson, *Local Exchange...*, p. 90-101 ; fig. 16.

bien marquée d'emblée (niveau 22) par le changement d'orientation des maisons, l'adoption d'un modèle de brique différent, plus petit et donc plus maniable¹ et la généralisation de la céramique nouvelle. Celle-ci², d'aspect commun, plus solide et fonctionnelle que celle de Suse I, diffère de celle d'*Uruk Ancien* par la diversification rationnelle des formes, exécutées au tour de potier, en grande série, et cuite dans des fours élaborés³. On y note d'emblée des vases globuleux à goulot droit ou oblique qui ensuite tend à s'allonger en s'incurvant vers le bas, de grandes « tasses » à anse plate, des jarres portant sur l'épaule un décor incisé et de petites anses funiculaires en forme de têtes d'oiseaux.

La forme la plus répandue est l'*écuelle grossière* à bord biseauté, à quoi s'ajoutent dans la production du potier, les faucilles en terre cuite, héritage archaïque de l'époque précédente⁴. Tout ceci correspond sensiblement au matériel de référence beaucoup plus pauvre de l'Eanna d'Uruk (niveaux XII à VIII), et a permis d'identifier 52 sites couvrant 127 hectares, dans la plaine de Susiane dont la population est ainsi estimée à 25 000 âmes⁵. La répartition de cet habitat a été l'objet d'une étude attentive, de la part de Johnson, qui a constaté le passage à une hiérarchie de 4 niveaux, par suite de la différenciation survenue entre petits et gros villages, dominés désormais par trois grands centres : Suse et Abu Fanduweh à l'ouest, et Chogha Mish réoccupé dans la plaine centrale (fig. 9). En outre, la découverte dans certains villages d'éléments de mosaïques de cônes qui décoraient normalement les temples a amené à les considérer comme des sièges d'administrateurs délégués, puisque les temples devaient fonctionner comme des centres économiques, et partant, administratifs. Ces villages se trouvent jalonner l'itinéraire qui relie Suse à Chogha Mish, soit donc le réseau majeur des échanges vivifiant l'ensemble de la plaine. Certes, Chogha Mish n'était pas entouré par une constellation de villages, mais cela s'expliquerait par sa situation excentrique et par la nécessité de disposer pour chaque habitant de surfaces arables suffisantes : l'ingéniosité de Johnson surmonte toutes les objections... Tout cela aurait drainé une économie et même une industrie centralisées, comme l'attestaient les fours de potiers découverts dans les seuls grands centres, jusqu'au jour où, explorant les sites de trois villages, en 1975, on eut la surprise d'y trouver aussi des fours avec des témoins d'architecture importante et des matériaux précieux⁶. Cela rappela utilement que la céramique antique ne saurait être assimilée à la production de l'industrie moderne qui nécessite des circuits de distribution spécifiques.

De tous les vases, les *écuelles grossières* sont les plus répandus, et leur fabrication en quantités massives pose un problème souvent abordé⁷. Comme très souvent, une fonction religieuse leur a été attribuée par ceux qui ne comprenaient pas leur raison d'être. Mais adoptant le point de vue de l'anthropologie, H.J. Nissen⁸ a supposé qu'elles étaient destinées au conditionnement de

1. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 177 ; 209. *Paléorient*, 4 (1978) p. 180 ; 183.

2. Quelques exemples provenant du chantier 2 sont reproduits par D. Canal dans *Paléorient*, 4 (1978), p. 175, fig. 26 (légende à corriger d'après p. 173).

3. P. de Miroschedji, « Un four de potier du IV^e millénaire sur le tell de l'Apadana », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 13-46.

4. R.McC. Adams & H. J. Nissen, *The Uruk Countryside*, Chicago & London (1972), p. 208.

5. G.A. Johnson, *Local Exchange...*, p. 101-143.

6. G.A. Johnson, « Uruk villages on the Susiana Plain », *Iran*, 14 (1976), p. 171-172

7. Nous renvoyons à la synthèse d'A. Le Brun, « Les écuelles grossières. État de la question », dans *L'archéologie de l'Iraq...* Colloque n° 580 du C.N.R.S., Paris, juin 1978 (Paris, 1980), p. 59-70. De telles écuelles en Égypte : T. Burton-Brown, *Studies in Third Millenium History*. London (1946), p. 36-38.

8. H.J. Nissen, « Grabung in Quadraten K/L XII in Uruk-Warka », *Baghdader Mitteilungen*, 5 (1970), p. 136, s.

rations, à l'intention d'ouvriers soumis à la corvée, à la manière de ceux de Mésopotamie pendant la seconde moitié du III^e millénaire. Ces derniers toutefois, n'utilisaient pas des récipients particuliers pour leurs rations. Quoiqu'il en soit, nous aurions là une « preuve » de l'existence d'un système de redistribution de la nourriture, gérée par l'administration d'un État, qui aurait assuré de la sorte de grands travaux d'aménagement du territoire. Reprenant et complétant cette hypothèse, G.A. Johnson¹ s'est attaché à montrer que les écuelles étaient de trois modules différents, correspondant effectivement à la quantité d'orge nécessaire à la ration quotidienne respective d'un homme, d'une femme et d'un enfant.

En fait, l'examen des écuelles montre qu'elles sont loin de la standardisation supposée, et qu'en réalité, les rations ainsi calibrées eussent été dérisoires. La fabrication extrêmement simple de ces récipients en faisait une vaisselle polyvalente, à laquelle il est vain d'attribuer une fonction précise. En effet, ils n'étaient pas faits au tour, mais moulés en quelque sorte dans un trou tronconique creusé dans la terre dure, et dans lequel on enfonçait avec la main une galette d'argile qui en prenait la forme. N'importe qui était capable de façonner de tels récipients, qui illustrent donc le contraire d'une spécialisation du travail, même si on les faisait cuire dans les fours de potiers spécialisés, aussi bien, sans doute que dans des foyers rudimentaires. Leur fabrication pourrait avoir répondu à la demande d'une population devenue pléthorique mais encore archaïque, et qui manquait de spécialistes dûment formés. Cela pourrait suggérer l'existence d'une sorte de prolétariat dont cependant rien ne permet d'affirmer qu'il ait été soumis à la corvée, et encore moins encadré avec la terrible rigueur qu'impliqueraient des rations calibrées.

Comme au temps de Suse I, mais bien plus souvent désormais, on appliquait des sceaux sur les bulles garantissant la fermeture de paniers et ballots, sur les bouchons et scellements des jarres et sur les scellements des portes. La question est de savoir si ces dernières fermaient des entrepôts d'État ou ceux des particuliers. Les documents trouvés à Suse ne permettent pas de le savoir, mais ils révèlent l'adoption progressive d'un nouveau type de sceau, cylindrique au moins au niveau 20, et peut-être dès le précédent². L'usage effectif, simultané, des deux types : cachet et sceau-cylindre, paraît montrer que la nouvelle forme n'était pas adaptée à une fonction particulière qui eût été nouvelle. Elle n'a pas été expliquée de façon satisfaisante, et semble donc relever de la culture générale plus que de l'économie. Elle allait ouvrir aux graveurs des possibilités remarquables de création artistique, du fait que le décor pouvait être répété indéfiniment.

Le sceau-cylindre s'imposa plus tôt dans le cadre plus développé de la métropole que dans les villages, comme le montre l'exploration de l'un d'eux, le tépé Sharafabad, situé au nord, entre Suse et Chogha Mish³. Les scellements avec empreintes de sceaux, brisés après usage, ont été trouvés dans une décharge, remplie au rythme des travaux saisonniers. C'est ainsi que les scellements de portes furent trouvés dans les strates correspondant à l'ouverture des entrepôts au milieu et à la fin de l'hiver, sans doute pour la répartition des réserves de grains gérées, d'après Wright, par l'administration de l'État. Cela est possible, mais des documents comparables un peu plus récents ont été trouvés dans une

1. G.A. Johnson, *Local Exchange...*, p. 129, s.

2. Le sceau-cylindre trouvé au niveau 21 pourrait être intrusif : *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971) fig. 43 (10). En revanche, A. Le Brun nous dit avoir trouvé des empreintes de sceaux-cylindres au niveau 20, le plus ancien qu'il ait pu explorer sur une surface assez considérable.

3. H.T. Wright, N. Miller, R. Redding, « Time and Process in a Uruk rural center » *Colloque n° 580 du C.N.R.S.*, « *L'Archéologie de l'Iraq...* » (Paris 1980), p. 265-284, spécialement p. 277, fig. 6.

maison particulière de Suse, et suggèrent que l'administration étatique n'était pas omniprésente. On a trouvé aussi à Sharafabad de petits objets d'argile : sphères, cônes et bâtonnets cylindriques utilisés comme des jetons pour compter, selon une tradition remontant aux temps néolithiques¹. Ils furent dès lors élaborés de manière à permettre une comptabilité proprement dite. Wright suppose qu'on groupait ces « jetons » symboliques d'une opération comptable dans des coupelles de terre crue, destinées à être fermées et à recevoir la forme de boules, caractéristiques de la phase suivante : cette interprétation est assurément vraisemblable, mais non certaine puisqu'aucune boule n'a été trouvée à Sharafabad.

Les cachets de ce village ressemblent à certains de ceux qui ont été trouvés à Suse et portent des sujets animaliers dans lesquels figure avec prédilection un gros singe évocateur du monde plaisant de la fable. Les sceaux-cylindres utilisés plus rarement qu'à Suse étaient aussi plus archaïques. Plus précisément, seule l'empreinte de l'un d'eux porte un décor assez élaboré, avec à nouveau des singes ventrus qui imitent les humains en banquetant comme eux et à côté d'eux. On utilisait aussi des cylindres aux figures massives² abondamment répandus par la suite, mais rarement utilisés en général pour sceller, tout au moins dans les grands centres tels que Suse et Uruk. Ces observations suggèrent que les usagers, à Sharafabad, étaient des paysans plus rudes que les citadins, sans que nous puissions préciser si la gestion de leurs biens dépendait d'une administration. Tels quels, leurs sceaux révèlent d'un seul coup la naissance d'un art très différent de celui de Suse I, quoique les figures humaines semblent encore schématiques, comme dans la tradition préhistorique.

Uruk récent

Les deux niveaux supérieurs (18 et 17) de la période II de Suse, datent de la phase finale, « récente » d'Uruk dans la stratigraphie de référence établie par A. Le Brun au chantier 1 de l'Acropole. Ils ont été explorés de façon exhaustive sur une surface suffisante pour permettre de tirer des conclusions fermes. Ces découvertes permettent de dater avec assurance nombre des documents mis au jour au voisinage immédiat, dans le « sondage n° 2 » de Mecquenem³. Ces niveaux correspondent à ceux du sommet du second chantier de l'Acropole⁴ et au moins en partie aux lambeaux explorés par Stève et Gasche⁵ au sommet de l'Acropole. Celle-ci portait à cette époque une terrasse à deux étages composée d'une plate-forme haute de 3 mètres, et d'un socle haut d'un mètre, édifiés immédiatement au-dessus de l'ouvrage beaucoup plus considérable de Suse I, peut-être après l'arasement de vestiges intermédiaires. Des alignements de longs cônes décoratifs en terre cuite jalonnaient l'emplacement de murs disparus et ont permis d'estimer la surface de la nouvelle terrasse, qui aurait mesuré 45 m d'est

1. Denise Schmandt-Besserat, « The Use of clay before pottery in the Zagros », *Expedition*, 16 (2), 1974, p. 11-17.
2. H.-G. Wright et al., *supra*, p. 53 note 3 : fig. 6 (7-8). Cf P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972), n° 703-712 (empreintes) ; 717-718 (cylindres) ; 762. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e éd., 1980 (abréviation : *GMA*), fig. 297 ; 299 ; 301 ; 302 ; 304-308 ; 310.
3. A. Le Brun, « Recherches stratigraphiques à l'Acropole de Suse, 1969-1971 » ; *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 177, s. A. Le Brun et F. Vallat, « L'origine de l'écriture à Suse », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 11-60. A. Le Brun, « La glyptique du niveau 17 B de l'Acropole (Campagne de 1972) », *id.*, p. 61-80. A. Le Brun, « Le niveau 17 B de l'Acropole de Suse (Campagne de 1972) », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 17, s. A. Le Brun, « Suse, Chantier 'Acropole I' », *Paléorient*, 4 (1978), p. 183. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 191, s. *Mémoires*, 29 (1943), p. 15, s.
4. D. Canal, *Paléorient*, 4 (1978), p. 173. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 49-50 : niveaux 1-2
5. M.-J. Steve et H. Gasche, *L'Acropole de Suse. Mémoires* 46 (1971), p. 150-151.

en ouest et plus de 60 m du nord au sud. On peut tenir pour vraisemblable qu'il s'agit là du soubassement du temple majeur de Suse. Nous rapprochons du décor de cônes trois blocs de calcaire fin et de gypse, recueillis autrefois par J. de Morgan (fig. 12). Ils portent sur deux de leurs côtés trois alignements de cercles pointés et doivent être rapprochés de plaques de terre cuite trouvées à Uruk, et d'éléments du décor d'un autel de Tell Brak, évoquant aussi une mosaïque de cônes¹.

Le matériel recueilli par Stève et Gasche est semble-t-il mêlé, de sorte qu'il est préférable de se référer à celui du *Chantier 1*. Il s'agit d'un quartier d'habitation périphérique, situé désormais à peine en contrebas des installations que nous venons d'évoquer, sans constituer une « ville basse » à proprement parler. Il importe cependant de noter d'emblée que ce quartier revêtait un caractère à la fois domestique et non-officiel, évident dans la conception des locaux.

Cette appréciation se fonde sur le parti de la maison (incomplète) qui a été explorée au niveau 18 (fig. 10)², car avec sa salle principale en équerre, elle s'inscrit dans la très vieille tradition locale, illustrée autrefois à Djaffarabad³. Ce parti archaïque ignore les nobles dispositions des maisons et des temples d'Uruk, caractérisés par une grande salle médiane. Cependant, le matériau de construction est sensiblement le même : la petite brique proche de celles que les archéologues allemands ont appelées *Riemchen*⁴. L'occupation correspondant à ce niveau 18 dura assez longtemps, puisque quatre états successifs ont été observés.

Le matériel recueilli à ce niveau correspond à celui que Le Breton avait classé « Bd et Ca-b » : il est désormais possible de préciser et de distinguer ainsi une étape importante du développement général. La céramique (fig. 17 : 1-5), publiée encore incomplètement⁵, peut être classée en quatre catégories : 1) *grossière*, avec les écuelles à bord biseauté ; 2) *commune* : jattes et écuelles, cruches à anse torsadée, jarres à décor incisé et pastillé et 4 anses-oreillettes ; 3) *fine* : cruches fortement galbées, à anse plate et goulot conique, et cruches ovoïdes à goulot courbe ; 4) *engobe rouge* : vases carénés à 4 anses-oreillettes.

La vaisselle de pierre n'est représentée que par un bassin de grès. Une idole aux yeux démesurés, d'un type répandu en Mésopotamie, notamment à Tell Brak⁶ illustre une tradition en quelque sorte attardée dans la préhistoire, à une époque où au contraire, nous voyons l'art figuratif prendre son essor sur les sceaux qui marquent désormais les documents d'une comptabilité proprement dite.

De ces documents⁷, les plus archaïques étaient de pseudo-bulles, ou *enveloppes sphériques*, contenant de petits objets d'argile ou *calculi*, et portant parfois à leur surface des chiffres correspondant au nombre de ces derniers (cf. fig. 26-31). Simultanément sont attestées des tablettes grossièrement modelées, oblongues ou arrondies, portant les empreintes d'un sceau seulement sur la face où étaient tracés des chiffres, alors que le revers, convexe, était nu. Des bulles oblongues, à quatre facettes, servaient à sceller les nœuds des liens fermant des ballots ou paniers. Tous ces documents, au nombre de 28, gisaient dans la même

1. J. Jordan, *UVB*, 2 (1931), p. 32, fig. 19. H. Lenzen, *UVB*, 25 (1974), Tf. 21 d-e. M. Mallowan, *Iraq*, 9 (1947), pl. III-IV.

2. A. Le Brun, *Paléorient*, 4 (1978), p. 184, fig. 31.

3. G. Dollfus, « Les fouilles à Djaffarabad de 1972 à 1974. Djaffarabad, périodes I et II ». *Cahiers de la D.A.F.I.*, 5 (1975), fig. 6 et 7. *Id.*, *Paléorient*, 4 (1978) p. 148, fig. 4.

4. D. Canal, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 50, note 127.

5. A. Le Brun, *Paléorient*, 4 (1978), p. 183 et fig. 32.

6. M. Mallowan, « Excavations at Brak and Chagar Bazar », *Iraq*, 9 (1947), p. 33, s.

7. A. Le Brun et F. Vallat, « L'Origine de l'écriture à Suse », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 11-59.

chambre, sur le sol ou dans certains des vases qui y étaient entreposés. C'est ainsi qu'une bulle-enveloppe sphérique et deux tablettes furent trouvées dans une écuelle grossière, et que deux bulles-enveloppes sphériques et une bulle oblongue étaient déposées dans un même vase. En somme, ces documents n'étaient pas déposés dans des archives, mais étaient restés associés aux denrées et à leurs récipients, entreposés dans la même chambre.

Une glyptique abondante est ainsi révélée, qu'il n'y a pas lieu de dissocier cependant de celle de l'ensemble de l'époque d'Uruk récente.

De même, la comptabilité appelle une étude globale que nous esquisserons plus loin (chapitre III).

Des quatre états qui furent reconnus au niveau 18, le plus important était le deuxième, avec la majorité des bulles et tablettes. La découverte de toute cette documentation en place laisse supposer une interruption subite, du fait de quelque accident dont les modalités ne semblent pas avoir été reconnues.

Le niveau 17, le plus récent¹, a été divisé aussi en deux états successifs, B puis A, ce dernier n'étant représenté que par une couche de tessons et de terres cendreuseuses. Le niveau 17 B a connu lui-même deux phases de construction ; deux unités d'habitation y ont été explorées (fig. 11). La principale, dont nous ignorons si elle se prolongeait au-delà du secteur fouillé, ressemblait à un petit sanctuaire² avec sa salle principale allongée. Un petit podium était adossé au mur du fond, et un foyer était creusé dans l'axe, dans le sol soigneusement entretenu. Peu de chose s'y trouvait, par contraste avec la richesse du mobilier de la salle adjacente, parallèle, qu'une cloison séparait d'un vestibule. On a trouvé dans cette chambre des vases d'albâtre et de poterie, des objets de métal, des tablettes et des sceaux. La seconde maison, parallèle à la première, comprenait aussi une salle principale, avec un foyer construit et un foyer creusé comme une cuvette. Un objet exotique : le rostre d'un poisson-scie, et deux tablettes numérales y ont été trouvés. Une petite pièce adjacente pourrait avoir abrité un atelier de tailleur de pierre.

Lors de la reconstruction de ces deux maisons (17 B 1), la première perdit ses aménagements domestiques pour abriter une quantité telle de matériel qu'elle ressemble à un entrepôt. La seconde maison contenait aussi de nombreux objets qui pourraient avoir été fabriqués sur place.

Ce mobilier, par sa diversité, donne une idée remarquablement complète de la civilisation de cette époque, et il permet de préciser la date de nombre d'objets recueillis autrefois, dans des conditions incertaines.

La céramique³ ressemble à celle du niveau 18, avec quelques différences (fig. 7 : 6-10). Il semble que ce soit alors qu'apparaissent les très grandes jarres ovoïdes, plus ou moins fuselées, à goulot incurvé vers le bas, tandis qu'à côté des écuelles grossières, on trouve des vases de même facture, mais plus profonds et ressemblant à des « pots à fleurs ». Des cruches ovoïdes, mais à panse carénée, portent un long bec verseur oblique. Les cruches à épaule parfois horizontale et anses funiculaires en becs d'oiseaux, plus une anse annulaire plate, peuvent porter un décor incisé, tandis que disparaît le décor en pastillage. Des

1. A. Le Brun et F. Vallat, « Recherches stratigraphiques à l'Acropole de Suse (1969-1971) », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 178, s. *Id.*, « Le Niveau 17 B de l'Acropole de Suse (Campagne de 1972) » *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 57-154.

2. Par ex., P. Delougaz & S. Lloyd, *Pre-Sargonic Temples of the Diyala Region*, Chicago, (OIP 58), 1942, pl. 17 A-E.

3. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 183-187 ; fig. 45-53. *Paléorient* 4, (1978), p. 183 et fig. 34. — *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 73, s.

cruches très semblables, trouvées par Mecquenem, portent à l'opposé de l'anse annulaire un ou deux boutons en forme de faux goulots¹.

La *vaisselle de luxe, en pierre*² connaît un grand essor, significatif d'enrichissement. Elle est taillée dans du grès, et surtout dans de l'albâtre gypseux. Elle permet de dater de cette époque plutôt que de la suivante, l'importante série découverte autrefois³. À côté des formes simples, parmi lesquelles les pièces les plus remarquables sont d'énormes vasques hémisphériques⁴ (jusqu'à 72 cm de diamètre), Mecquenem avait trouvé des répliques de vases de céramique, parfois montées sur un support imitant la vannerie, soit en miniature, soit de grandes dimensions. Les plus attrayants⁵ des vases découverts récemment ont la forme d'animaux ; ils permettent de dater deux séries regroupées en deux « dépôts »⁶ à l'époque suivante, durant laquelle on leur adjoignit des œuvres plus récentes, reconnaissables à une matière différente : le marbre blanc, et un style apparenté à celui des sceaux proto-élamites. Ces séries comprennent, outre les vases, des statuettes d'hommes et surtout de femmes (fig. 19) et d'animaux caractérisées par une stylisation très large, dépouillée, et une pureté de formes qui en fait de petits chefs-d'œuvre. L'orante agenouillée dans une attitude désormais traditionnelle dans le monde élamite, évoque soit une dévotion intense, soit un humour plein de finesse. La stylisation de ces œuvres minuscules permet d'attribuer à la même époque une grande tête en grès (fig. 18) dont la stylisation est plus poussée, avec des yeux excessivement grands et une singulière étroitesse du visage : c'est à Suse un témoin unique d'une statuaire de grandes dimensions⁷.

On peut joindre à ces sculptures des objets énigmatiques en forme de « sac à main » à anse annulaire (fig. 13 ; 14 ; 15 ; 16), qui ressemblent à des objets en chlorite considérés parfois comme des poids et caractéristiques de la production d'Iran oriental, vers le milieu du III^e millénaire⁸. Les objets de Suse semblent bien remonter à la fin du IV^e millénaire, comme le confirme un fragment d'objet de même type trouvé au niveau IV de Tépé Sialk. Ils se distinguent par la matière : un albâtre gypseux généralement fin. Le seul qui soit intact, seul publié autrefois par Mecquenem (fig. 13), est très petit et porte comme un signe linéaire qui tendrait à confirmer qu'il s'agit d'un poids. Un deuxième (fig. 14), en gypse grossier, est couvert de fortes rainures verticales pouvant être tenues pour un décor. Le troisième (fig. 15) dont l'anse est brisée comme celle du précédent, mesure près de 50 cm de longueur ; on pourrait donc penser à un grand poids. Mais le dernier (fig. 16) est plus étonnant, car du fait de sa faible épaisseur, il apparaît comme une grande plaque ansée, vraisemblablement trapézoïdale, brisée dans l'antiquité. Les deux angles inférieurs ont été réparés, comme l'attestent des paires de trous destinés au passage de liens qui ne semblent pas avoir été métalliques, car on n'observe nulle trace d'oxyde. Quoi qu'il en soit, la minceur de cet objet le rendait fragile et encombrant, et paraît surtout incompatible avec

1. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 98, fig. 11 (36). Même type à Habuba Kabira : D. Sürenhagen, « Keramikproduktion in Habuba Kabira-Süd » ; *Acta Prähistorica et Archaeologica*, 5/6 (1974/75), Tab. 9 ; 10 ; 12.
2. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 54-55 ; *id.*, 9 (1978), fig. 36-38.
3. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 110-111, fig. 29 ; 30 ; 32.
4. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 110, fig. 29 (13 ; 26-29). Les grands bassins sont mentionnés par R. de Mecquenem, *Mémoires*, 20 (1928), p. 101.
5. Vases miniature : A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 54 (1 ; 2 ; 4). *Id.*, 9 (1978), fig. 37 (5 ; 6).
6. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 111, fig. 32. P. Amiet, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 62-63.
7. P. Amiet, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 61 et pl. XVII. Les yeux énormes s'apparentent à ceux des têtes de Tell Brak : M. Mallowan, *Iraq*, 9 (1947), pl. I-II.
8. Voir *infra*, p. 124 ; 136. Un fragment d'un objet de même type en albâtre, de même époque, a été trouvé à Tépé Sialk : R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, I. Paris, (1938), pl. LXXXV : S. 223.

un poids. Et du coup, on peut douter aussi que les autres objets ansés aient été des poids. Le soin avec lequel les deux derniers ont été polis semble interdire une fonction banale, mais il serait hasardeux de leur attribuer un caractère culturel. De toute manière, ces objets doivent être considérés comme les ancêtres de ceux d'Iran oriental qui en diffèrent par un riche décor, et dont la fonction n'est pas plus claire. C'est sans doute un tel objet, plutôt qu'une « situle », que tient un porteur d'offrande ayant appartenu à un panneau de mosaïque en coquille de Mari¹, mais ce rapprochement ne permet pas davantage d'interpréter ce type d'objet, qui reste donc énigmatique.

Il est capital de noter que l'essor du travail de la pierre, et en particulier de la sculpture à Suse n'a aucun antécédent, ne procède d'aucune évolution préalable, et illustre donc un saut culturel dans une époque nouvelle du développement humain. Avec la glyptique sur sceau-cylindre inaugurée précédemment, il correspond au point de départ absolu de toute la tradition artistique des temps historiques. A cet égard, il constitue un fait historique et sociologique majeur.

La métallurgie révèle pour la première fois la maîtrise d'un polymétallisme, avec le travail du cuivre, du plomb, de l'argent et de l'or². Le cuivre n'est représenté dans les fouilles récentes que par quelques pointes et épingles simples³. Mais on peut y joindre une petite houe et une lourde hache bipenne à trou d'emmanchement, trouvées par Mecquenem et dont nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de contester la date⁴. La facilité avec laquelle les fondeurs de Tépé Ghabristan avaient exécuté des outils comparables permet de ne plus considérer ceux-ci comme insolites, à une époque aussi haute. Le cuivre des objets de cette époque⁵ est allié à du plomb, parfois en forte proportion (jusqu'à 20 %), ainsi qu'à de l'arsenic (de 2 à 5 %). On y trouve aussi des traces d'argent, d'antimoine et de bismuth, caractéristiques avec le plomb et l'arsenic de ce qu'on appelle les « cuivres gris » qui sont des sulfo-arsénio-antimoniures complexes de cuivre, rencontrés dans la région de Talmessi près d'Anarak. Le cuivre de Tépé Sialk et de Tépé Giyan à la même époque présente des caractéristiques semblables et doit avoir la même provenance. Quoi qu'il en soit, on peut penser que la teneur en plomb, variable, est intentionnelle et exprime les tâtonnements d'une recherche d'alliage en vue de rendre le cuivre plus fusible à une température moindre, et plus malléable.

Les fouilles de 1972 ont permis de découvrir au niveau 17 une épingle surmontée d'une figurine de femme nue⁶ qui confirme l'attribution à la même époque d'une belle série d'épingles ornées, trouvées par Mecquenem⁷. Ces pièces

1. André Parrot, « Les Fouilles de Mari ». Douzième campagne (automne 1961) *Syria*, 39 (1962), pl. XII : 2 a.
2. Cf. P.R.S. Moorey, « Archaeology and Pre-achemenid Metalworking in Iran : a fifteen Year Retrospective », *Iran*, 20 (1982), p. 98.
3. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 57 (1-5). *Id.*, 9 (1978), fig. 40 (4-8).
4. R. de Mecquenem, *Mémoires* 25 (1934), p. 181, fig. 4 ; p. 196, fig. 32 (25-26). L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 109, puis J. Deshayes, *Les Outils de Bronze*, I (1960), p. 259, ont supposé que la hache bipenne avait pu glisser d'un niveau plus récent, mais les pièces de comparaison invoquées sont trop différentes pour mériter d'être retenues. Bien plus probant est le rapprochement avec une hache bipenne en ardoise de Tépé Gaura XI-A : A.-J. Tobler, *Excavations at Tepe Gawra*, II (1950), pl. XCIV d.
5. Th. Berthoud et J. Françaix, *Contribution à l'étude de la métallurgie de Suse aux IV^e et III^e millénaires*. Paris, 1980, p. 8 ; 40-43.
6. J. Perrot, « Travaux de la Mission de Suse depuis 1969 », *Proceedings of the 1st Annual Symposium of Arch. Research in Iran*, nov. 1972, p. 2 et fig. 10.
7. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 197, fig. 34. *Mémoires*, 29 (1943), p. 16, fig. 13. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 47 A-D. Cette dernière (D) provient d'un des « dépôts » de vases et sculptures mentionnés plus haut. *Id.* (E) est tardif. — P. Amiet, *Collection David Weill. Les Antiquités du Luristan* Paris, 1976, p. 5, fig. 2-3.

parfois très élaborées, surmontées par exemple d'une chèvre avec son petit, d'un bouquetin aux très grandes cornes, ou d'un félin assis, sont des témoins de la maîtrise de la technique de la cire perdue, tout en illustrant des capacités artistiques égales à celles des sculpteurs et des graveurs. Suse est le seul site de l'époque d'Uruk à avoir livré une métallurgie aussi riche ; toutefois, nous savons que la métallurgie presque absente précédemment en Basse Mésopotamie, y prit alors un essor identique, témoin d'une communauté de civilisation. C'est ce qu'attestent tout particulièrement les découvertes faites à Tello, où une épingle surmontée de deux « danseuses » est exactement comparable aux épingles susiennes¹. Tello a livré en outre des vases en cuivre², premiers témoins d'une technique qui n'est pas encore attestée à Suse et qui ne s'est vraiment répandue qu'à l'époque des dynasties archaïques. Mais les Susiens ont utilisé le plomb, probablement extrait de la galène qui est parfois aussi argentifère, de sorte que, par coupellation, ils en ont extrait de l'argent pour leurs bijoux. En plomb ont été exécutés des bols grossiers, et une bonne réplique de cruche carénée à bec verseur, normalement exécutée en céramique³. En argent ont été fondus des pendentifs champlevés en forme de croix et de grappes, avec incrustations de rutile⁴, qui témoignent d'une maîtrise technique remarquable et identique à celle qu'illustrent des bijoux contemporains de Tépé Sialk IV-1. Des pendeloques minuscules, en argent et en or, représentent des chiens et ont été soit fondues, soit exécutées au « coquillé » à partir d'une feuille de métal.

La glyptique (fig. : 21).

Les fouilles récentes donnent à penser que les bulles-enveloppes de calculi sont tombées en désuétude au niveau 17. Toutefois, ces fouilles ont porté sur une faible surface, et la finesse des sceaux imprimés sur certaines des bulles que Mecquenem a mises au jour impose de rester réservé sur ce point⁵. De toute manière, la comptabilité sur tablettes numériques s'est alors imposée⁶, ces tablettes ayant dès lors reçu une forme plus régulière et soignée : carrée, rectangulaire ou arrondie (fig. 32 ; 33), d'une épaisseur régulière et en moyenne plus petites que celles qui sont inscrites en écriture proto-élamite, à l'époque suivante. Leurs faces principales sont sensiblement planes ou à peine convexes, de sorte que la comparaison avec un « coussin » ne leur convient pas. Ce n'est qu'à une époque apparemment postérieure à celle du niveau 17 que les tablettes ont pu recevoir une forme fortement bombée, qui autorise cette comparaison due à R. Ghirshman à propos des tablettes de Tépé Sialk IV-1. Les tablettes en forme de coussins, trouvées par Morgan et Mecquenem, sont souvent difficiles à classer parce qu'elles ne portent pas de sceaux, dont le style est un guide sûr. Cependant, deux d'entre elles au moins (fig. 34 ; 36) ont été imprimées avec des sceaux caractéristiques de l'époque d'Uruk, alors que d'autres, plus nombreuses, ont été scellées avec des sceaux de style proto-élamite (fig. 46). Elles paraissent donc se situer à la charnière des deux époques : nous tenterons de préciser ce point ultérieurement, en considérant les inscriptions.

Simultanément, on a continué de façonner des bulles proprement dites, fusiformes et destinées à sceller des nœuds, et de sceller les liens ligaturant les

1. H. de Genouillac, *Fouilles de Telloh, I*, Paris 1934, pl. 10 (2-5). Cf. L. Le Breton, *Iraq, 19* (1957), p. 109, note 2.
2. H. de Genouillac, *Fouilles de Telloh, I* (1934), p. 46-50 et pl. 9 (3) ; 11 (1).
3. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29 (1943), p. 17, fig. 14. *Id.*, « L'Emploi des métaux dans la civilisation susienne », *Métaux et Civilisations*, I (4) (1946), p. 87.- L. Le Breton, *Iraq, 19* (1957), p. 109 fig. 27 (3).
4. R. de Mecquenem, *Mémoires* 29 (1943), p. 15, fig. 12. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 46.
5. Nous songeons à des bulles de petites dimensions telles que *Mémoires*, 43 (1972), n° 556 ; 689.
6. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, I (1971), fig. 44. F. Vallat, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973), p. 103, fig. 14. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 72-79, fig. 8-9.

pommeaux solidaires des portes pour en garantir la fermeture. Or ces derniers sceaux sont en majorité (mais non exclusivement) schématiques, c'est-à-dire qu'ils portent un décor non figuratif, ou avec des figures : « poissons », « yeux », « araignées » dont la stylisation très poussée est due à l'emploi massif d'un outillage très simple : petite meule ou plutôt lime et bouterolle¹. Les sceaux-cylindres ainsi gravés furent longtemps considérés comme caractéristiques de la glyptique postérieure à l'époque d'Uruk, parce que le hasard des fouilles les avait fait découvrir pour la première fois sur le site de Djemdet-Nasr². Il est remarquable que seuls de tels sceaux³ aient été trouvés, aussi bien à Suse qu'à Uruk, à l'exclusion de ceux qui ont été imprimés sur la plupart des documents de comptabilité. Ils pourraient donc avoir appartenu à une catégorie inférieure de magasiniers, par opposition aux « scribes » qui utilisaient des sceaux plus élaborés sur les bulles et tablettes. Il convient d'observer que ces derniers sceaux ont parfois été appliqués aussi sur les scellements de portes, ce qui confirme leur utilisation à Suse même. Il n'en demeure pas moins étrange que pratiquement aucun de ces sceaux n'ait été trouvé dans les grandes métropoles des plaines de Sumer et de Susiane, alors que les régions lointaines colonisées à cette époque en ont livré une série⁴ (fig.37). Ce fait ne saurait donc s'expliquer par l'hypothèse de sceaux gravés dans des matières périssables ; il semble plutôt que leurs utilisateurs aient été des marchands qui les auront gardés par devers eux lors de leurs voyages, voire dans leur tombe creusée *extra muros* : mais une telle hypothèse ne pourra être vérifiée que par l'exploration de telles tombes.

Les sceaux que nous connaissons donc presque exclusivement par leurs empreintes ont peu évolué du niveau 18 au niveau 17 et peuvent être considérés globalement. On notera cependant que nombre de bulles-enveloppes, attribuables en principe au niveau 18, portent des empreintes en relief massif, avec des figures très lourdes, alors que celles des tablettes ont un décor plus fin ; mais cela n'est pas général. L'inspiration du décor comprend essentiellement deux thèmes : les ébats des animaux réels, mythiques ou fantaisistes, et les activités des hommes à l'ouvrage. Le premier thème⁵ correspond à la complaisance constante des orientaux pour le règne animal, illustrée dès les temps préhistoriques. Il intéresse plutôt l'historien de l'art avec des normes semblables à celles que l'on observe au niveau IV de l'Eanna d'Uruk (fig.20 : 4), vraisemblablement contemporain. Mais il est désormais acquis que les documents susiens s'échelonnent sur une durée plus longue, à partir d'une date plus ancienne. Il n'est certes pas possible d'en déduire que les Susiens aient eu l'initiative, dans la création de cet art. Il reste que les ancêtres des Sumériens d'Uruk, à l'époque d'Obeid, ignoraient pratiquement la glyptique et l'art dont elle était le témoin, alors que c'est en Susiane et au Luristan, comme en Assyrie, que nous observons les seuls antécédents incontestables de l'art mis en œuvre par les graveurs de sceaux-cylindres. Cependant, il est indéniable que les sceaux d'Uruk, au niveau IV de l'Eanna, offrent souvent plus d'élégance sculpturale que la plupart de ceux de Suse. Les animaux aux formes amples et sobrement modelées sont disposés en une ou plusieurs rangées superposées, parfois affrontés en groupes symétriques.

1. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I. I* (1971), fig. 44 (4 ; 18 ; 19 ; 20).

2. E. Mackay, *Report on Excavations at Jemdet-Nasr, Iraq*. Chicago, 1931, pl. LXXIII.

3. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I., I* (1971), fig. 44 (11). *Id.* 8 (1978), p. 73, fig. 8 (4) et fig. 9 (1). Les exceptions sont rares : P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972), n° 603 et peut-être 917.

4. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*. 2^e éd., Paris, 1980, n° 287 ; 291 : Tépé Sialk ; n°s 1673 et 1674 : Godin Tépé. n° 1633 ; 1644-1649 : Syrie du Nord.

5. Aux références données plus haut, il convient de joindre celles de documents non stratifiés : P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 463, s., et « Glyptique élamite, à propos de documents nouveaux », *Arts Asiatiques*, 26 (1973), p. 6-10 et pl. I ; III-VI.

Le lion caractéristique, avec sa crinière qui ressemble à une mantille, poursuit une proie impassible : l'absence de mouvement, qui n'est nullement absence de vie ou raideur, oppose cet art à celui de l'époque proto-élamite. Les animaux symétriques, dont les cous et les queues sont démesurés et entrelacés, sont des figures de fantaisie plutôt que des êtres proprement mythiques, et on les rencontre également à Uruk¹. En revanche, le griffon, mi-aigle, mi-lion (fig.20 : 5) dont il existe des variantes, est bien un être mythique spécifiquement susien, quoique attesté une fois à Uruk où l'aigle léontocéphale apparaît déjà², alors qu'il est inconnu à Suse. Le héros-dompteur, maître des animaux aux formes sculpturales, figure certainement mythique héritée des temps préhistoriques, n'est ni un berger, ni un chasseur d'animaux malfaisants. Il apparaît aussi à plusieurs exemplaires, et parfois, étendu horizontalement conformément à une tradition qui aboutit, à l'époque d'Agadé, à son identification aux flots, domaine d'Enki son dieu-patron. Les simples humains se mêlent aux animaux, comme chasseurs et fermiers ; on les a représentés avec prédilection dans les travaux d'engrangement des récoltes ou de rangement de denrées diverses dans des magasins où souvent un personnage se penche familièrement sur l'épaule d'un de ses compagnons, un peu comme le « donneur de conseils » égyptien (fig.20 : 6)³. Cependant, ce détail saisi sur le vif pourrait exprimer davantage et évoquer un type de figure plus important : le contremaître ou surveillant-comptable occupant un poste-clé dans l'organisation du travail.

La boulangerie et le tissage ont aussi été évoqués, ainsi que la guerre (fig.21 : 1), et beaucoup plus rarement, les cérémonies du culte qui occupent une place bien plus considérable à Uruk. Des bâtiments, avec parfois un étage, ou une nef centrale flanquée de pavillons latéraux, ont cependant été représentés, associés rarement, soit à des griffons qui doivent en être les gardiens mythiques, soit à des poteaux emblématiques, symboles de l'appartenance au domaine sacré⁴. L'image la plus remarquable (fig.21 : 1)⁵ offre de telles affinités avec celles d'Uruk qu'on pourrait penser à un document importé s'il ne s'agissait d'empreintes d'un sceau-cylindre sur des scellements, forcément apposé sur place. Elle représente d'une part un temple sur haute terrasse, du type de ceux qui ont été explorés à Eridu, à Uruk et à Tell Uqair, dont elle atteste ainsi l'existence certaine à Suse ; et d'autre part, un archer vainqueur de ses ennemis. Ce personnage a l'attirail caractéristique du *roi-prêtre* bien connu par les documents d'Uruk, c'est-à-dire qu'il porte la lourde barbe, il est coiffé du serre-tête, avec un chignon, et il est vêtu d'une jupe en cloche qui n'a pas encore la texture d'un filet qu'elle reçut seulement à l'époque de Djemdet-Nasr⁶. Un tel document, unique à Suse, révèle avec Uruk une identité d'institution d'une importance majeure. A Uruk, mais seulement sur des documents plus récents tels que le

1. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e éd. (1980), pl. 9-13 et 120.

2. P. Amiet, *op. cit.*, pl. 13 bis, 1 et n° 1602-1603.

3. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 646-648 ; 654 ; 655 (?) ; 2317 et p. 79.- *Arts Asiatiques* 26 (1973), pl. VI (22).- A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 51, fig. 6 (9 ; 11), p. 53, fig. 7 (3).

4. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 692-A (bâtiment avec griffons) ; n° 2316 (bâtiment à étage) ; n° 693 (bâtiment à pavillon central) ; n° 456 (bâtiment flanqué d'un poteau ansé, sur empreinte de cachet). Cf. *id.*, n° 694 et A. Le Brun et F. Vallat, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 53, fig. 7 (8).

5. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 695.

6. Nous avons appelé « Roi-prêtre » le personnage ainsi paré, parce qu'il assume les fonctions d'officiant, donc apparemment de prêtre, et de chef de guerre vainqueur, donc apparemment de roi, sur les documents d'Uruk. Sa jupe est lisse, comme sur l'empreinte susienne représentant le temple sur terrasse, sur les empreintes d'Eanna IV et sur la stèle de la chasse. Elle a l'aspect d'un filet sur les sceaux du « Sammelfund » d'Uruk, Eanna III et sur les « Monuments Blau ». Cf. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e éd. (1980), p. 87, s.

célèbre vase d'albâtre et les sceaux-cylindres du *Sammelfund*¹, le roi-prêtre officie dans une cérémonie qui peut être interprétée comme le prélude au mariage sacré, car il rencontre à la porte du temple une femme qui paraît jouer le rôle de la déesse Inanna elle-même, puisqu'elle tient son emblème, le poteau à anse et banderole. Or une tablette du niveau 17 B de Suse (fig.21 : 2)² porte les empreintes d'un sceau-cylindre où figure une femme dans un attirail semblable : longue robe et bonnet à pointes(?), et qui tient le poteau dressé devant un temple. Il est vraisemblable que cette femme est revêtue d'un caractère identique à celui de la prêtresse qui, à Uruk, jouait traditionnellement le rôle de la déesse. Le rite de la *rencontre* cultuelle paraît avoir été décisif dans le processus d'élaboration de la conception anthropomorphiste de la divinité. Or les documents que nous venons de décrire sont antérieurs à leurs équivalents d'Uruk, et en outre, c'est à Suse seulement que nous avons rencontré, à l'époque initiale, (niveau 25), des cachets (fig.4 : 4) représentant un potentat officiant qui apparaît comme une préfiguration ou un ancêtre du roi-prêtre, première incarnation effective de l'être mythique qu'est le maître des animaux, seul connu alors au Luristan et en Assyrie. Tout ceci tend à montrer que si la Susiane bénéficia beaucoup de son rattachement au monde sumérien, ce dernier en retour partagea à son contact un patrimoine iconographique spécifique. Il s'agit d'un répertoire qui reflète des conceptions qui allaient rester dans le trésor traditionnel, fixé par les scribes néo-sumériens un millénaire plus tard, dans les textes relatant précisément le *mariage sacré* du roi tenant la place de Dumuzi, époux d'Inanna. Une telle observation revêt une grande importance historique et sociologique, car si l'on a représenté un roi-prêtre, c'est qu'il existait déjà une monarchie sacerdotale, fondement d'une institution spécifique et pour le moins, d'une forme d'État de type sumérien. La civilisation correspondante peut être définie comme potentiellement historique, par opposition à celle de l'époque précédente.

Les documents provenant du niveau 17 de l'acropole susienne et ceux qui, découverts antérieurement, datent de la même époque, illustrent une phase d'apogée de l'époque d'Uruk, et peuvent à ce titre être tenus pour contemporains du niveau IV de l'Eanna. Mais là, cet apogée fut marqué d'une part, par une activité architecturale probablement unique, aux réalisations certainement plus amples que celles de Suse, et d'autre part, par l'apparition des premières tablettes portant une écriture proprement dite. A ces dernières ne correspondent à Suse que des tablettes numérales et de très rares tablettes où les chiffres sont déterminés par un seul signe comparable à ceux d'Uruk (fig. 33 ; 34) : Suse accuse donc un net retard dans ce domaine. La correspondance chronologique de Suse 17 et de l'Eanna IV-a appelle toutefois des corrections dont nous ne pouvons qu'entrevoir l'importance. Un sceau représentant des bovins stylisés à la manière de ceux d'un sceau-cylindre de Khafadjé, au début de l'époque de Djemdet-Nasr³ a été en effet utilisé à Suse sur quantité de fragments de scellements et sur deux tablettes purement numérales (fig. 35)⁴ et donc, en principe, caractéristiques de

1. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, pl. 45.

2. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 75, fig. 9 (3). P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e éd. (1980), fig. 1653 et p. 203.

3. H. Frankfort, *Stratified Cylinder Seals from the Diyala Region*, Chicago, OIP 72 (1955), n° 33 : Temple de Sîn, II.

4. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 922. On peut admettre l'absence de signes, quoique la tablette soit incomplète, car normalement, quand il y a des signes, ils précèdent les chiffres à partir de l'angle supérieur de droite de la tablette ; or cet angle est préservé.

l'époque d'Uruk. De même, deux tablettes en forme de coussins bombés¹ portent un sceau de style d'Uruk (fig. 34 ; 36) : or la forme de ces tablettes semble caractéristique le plus souvent du début de l'époque proto-élamite. Nous avons là des indices d'une prolongation de la culture d'Uruk à Suse, au début de l'époque subséquente, qui correspond au niveau III de l'Eanna, c'est à dire à l'époque de Djemdet-Nasr². Il se pourrait donc qu'un hiatus séparât les niveaux 17 et 16 du chantier 1 de l'Acropole, tout au moins dans le secteur en cours d'exploration, cet hiatus ayant dû ne pas exister dans les secteurs malencontreusement fouillés par Mecquenem.

Les découvertes faites au niveaux 18 et 17 qui correspondent ensemble à la phase dite *Uruk Récent*, illustrent un apogée, aboutissement nullement statique des étapes précédentes, puisque des progrès significatifs ont pu être observés, notamment dans la pratique de la comptabilité. L'essor ainsi constaté mérite d'être comparé à celui de la ville d'Uruk au niveau IV de l'Eanna, l'anéantissement de la plupart des vestiges architecturaux de Suse étant pallié en partie par les documents iconographiques qui représentent de grands monuments.

Certes, Uruk accuse une avance sensible dans le domaine de l'écriture proprement dite, dans lequel les Susiens ne faisaient que de timides essais. L'ampleur de l'habitat reste incertaine : il s'étendait, outre l'Acropole, à la butte de l'Apadana où malheureusement, la céramique dite grossière d'Uruk n'a été signalée que sommairement³. Il ne nous paraît pas possible de proposer une estimation sérieusement motivée de la surface de l'agglomération, qui de toute manière était nettement inférieure à celle de la ville même d'Uruk. Or dans son enquête, G.-A. Johnson⁴ a cru pouvoir constater en Susiane un déclin général de la population à cette époque finale. D'une part, la surface habitée de Suse aurait diminué de près des deux tiers par rapport à celle de l'époque d'Uruk Moyen, passant de 25 à 9 hectares, la seule acropole restant occupée. D'autre part, la couronne de villages entourant la ville aurait été presque totalement abandonnée (fig. 9), ce qui est interprété en application de la théorie des « places centrales » comme une rupture de la hiérarchie de l'habitat, reflet de la structure même de l'État. Ce phénomène refléterait donc « un déclin de la complexité administrative », alors que précisément, les documents trouvés à Suse illustrent un essor de cette dernière. Au sud de Suse, le grand centre d'Abu Fandueh aurait perdu une partie de sa surface habitée, en conservant plusieurs villages circonvoisins. Et Chogha Mish était désormais isolé, du fait de la désertion de la plus grande partie de la plaine intermédiaire, ce qui est interprété comme le signe d'une rupture de l'unité politique et de l'éclosion d'un État rival de Suse⁵.

Mais à l'inverse de Suse, Chogha Mish aurait grandi, atteignant à nouveau ses dimensions maximales de 18 hectares, tandis que les villages environnants étaient eux aussi pratiquement abandonnés. Il semble donc que l'on assiste là

1. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 559. V. Scheil, *Mémoires* 17 (1923), n° 740 (Louvre, Sb 6372) qui porte l'empreinte d'un sceau-cylindre avec un archer de même type que *Mémoires*, 43, n° 601-602.

2. E. Strommenger a bien vu que le niveau 16 de l'Acropole faisait suite au niveau 17 après un certain temps (trop long selon nous) : « The Chronological Divisions of the Archaic Levels of Uruk-Eanna VI to III/II : Past and Present » ; *AJA* 84 (1980), p. 483.

3. R. de Mecquenem, « Fouilles de Suse (Campagnes 1923-24) », *RA* 21 (1924), p. 111. Il semble que des bulles-enveloppes aient été trouvées. Cf. la coupe dans : *Mémoires* 30 (1947), p. 17, fig. 12 : niveau 0.

4. G.-A. Johnson, *Local Exchange...* (1973), p. 143 en bas. L'auteur ne précise pas sur quelles données il fonde son estimation des surfaces occupées du site de Suse.

5. G.-A. Johnson, *Local Exchange...*, p. 145.

moins à une dépopulation qu'à une concentration de la population campagnarde dans le chef-lieu, qui cependant devait finalement être totalement déserté.

Le site de Suse ayant été irrémédiablement saccagé, on est en droit d'attendre beaucoup de la fouille de Chogha Mish, qui, à l'heure actuelle, n'est connue que par des rapports préliminaires.

La *ville haute* où devaient se trouver les temples et autres édifices monumentaux, n'a presque pas pu être explorée, du fait de la présence d'une forteresse du début du II^e millénaire. On n'a pu y repérer qu'un grand bâtiment aux murs épais de 4 m. La *ville basse*, au sud, a été explorée par de nombreux sondages qui ont montré une occupation exclusivement domestique, avec des maisons apparemment dépourvues de normes comparables à celles qui, en Mésopotamie, ont été adoptées aussi pour les temples : le thème architectural de la grande salle médiane, bordée de chambre-passages sur ses longs côtés, ne semble pas attesté. Les rares maisons dont nous possédons une description groupaient des chambres très petites, comparables, semble-t-il, à celles des habitations préhistoriques¹. Le seul édifice considérable était une sorte de tour ronde, sans porte², de 11 m de diamètre, aux murs épais de 1,20 m et dont l'affectation reste incertaine. Lors d'une reconstruction, des ossements animaux et apparemment humains y furent massivement déposés.

Une comptabilité identique à celle de Suse aux niveaux 18 et 17 est représentée par des bulles-enveloppes de calcul³ et par des tablettes purement numériques, parfois dépourvues d'empreintes de sceaux⁴. En dehors de ceux qui portent un décor schématique, comme à Suse, aucun de ces derniers n'a été découvert ; les empreintes (fig. 22) illustrent un répertoire de même style qu'à Suse et de même inspiration, mais avec des sujets nouveaux⁵. Une empreinte, notamment, porte l'image d'un édifice qui ressemble de façon sans doute trompeuse à une tour à trois étages, ou de façon plus probante, aux villes iraniennes à enceintes concentriques, telles qu'elles ont été représentées quelque 2500 ans plus tard sur les reliefs du palais de Sargon à Khorsabad⁶. Une autre empreinte représente probablement le personnage que nous avons appelé le *roi-prêtre*, reconnaissable à sa jupe et à sa poitrine puissante, beaucoup plus grand que les hommes qui l'entourent et assis sur un taureau à bord d'une barque. Sa taille et le taureau qui semble faire fonction d'animal-attribut suggèrent un rapprochement avec les figures divines traditionnelles, mais la prudence impose une grande réserve à cet égard. De toute façon, la présence d'un tel personnage à Chogha Mish confirme la diffusion loin d'Uruk des institutions monarchiques et religieuses qui apparaissent comme une préfiguration de l'État de type sumérien.

Chogha Mish apparaît donc comme une ville prospère où se sera concentrée la population agricole qui exploitait la campagne environnante. La vacuité relative de cette dernière dut cependant provoquer (ou être en partie provoquée par) un afflux de montagnards, éleveurs transhumants, sans doute pillards, qui auront transformé certaines terres arables en pâtures. Ainsi dut se préparer la rupture de l'équilibre démographique et culturel qui contribua à provoquer la disparition

1. P. Delougaz & H. Kantor, « The Fourth Season of Excavations at Chogha Mish... » *Bastan Chenassi va Honar-e Iran*, n° 7 et 8 (été-automne 1971), p. 38-39.
2. P. Delougaz, « Exc. at Chogha Mish, Iran », *The Oriental Institute, Report for 1965/66*, p. 34.
3. P. Delougaz & H. Kantor, « New Evidence for the Prehistoric & Protoliterate culture development of Khuzestan », *The Memorial Volume. The International Congress. Iranian Art & Archaeology, 1968*, vol. I (Tehran 1972), p. 27-30 ; pl. IX a-b.
4. H. Kantor, « The Excavations at Čoqa Miš, 1974-75 », *Proceedings of the IVth annual Symposium on Archaeological Research in Iran*, novembre 1975. Tehran, 1976, p. 34, fig. 5-6.
5. P. Delougaz & H. Kantor, *The Memorial Volume. Vth International Congress. Iranian Art & Archaeology... April 1968* ; vol. I (1972) p. 32 ; pl. X a-d.
6. P.E. Botta, *Monument de Ninive, II*, pl. 68 ; 77 ; 90.

en Susiane de la civilisation d'Uruk. Quoi qu'il en ait été, la Susiane constituait bien une entité jumelle de celle de Sumer. Une troisième entité de même type se trouvait plus au sud-est, dans la plaine de Ram Hormuz, que domine le grand site double de Tell-i Ghazir¹. Une exploration à peine ébauchée, pauvrement publiée, permet d'entrevoir un processus identique à celui de Suse, c'est-à-dire une intégration à la communauté culturelle d'Uruk. Cette dernière se développa donc foncièrement dans des plaines indépendantes, quoique peu éloignées les unes des autres et offrant des conditions écologiques identiques.

Ce n'étaient cependant que des conditions, et il faut nécessairement attribuer à la diffusion de la civilisation d'Uruk une intervention de porteurs, comparables à ceux qui, en des temps récents, ont fait de ce même pays l'Arabistan. C'est-à-dire que nous devons assister aux effets d'une expansion spontanée, qui n'a pas obligatoirement été suscitée par des puissances politiques comparables aux empires mésopotamiens qui, aux temps historiques, ont annexé plusieurs fois la Susiane. En effet, le rattachement au monde mésopotamien s'est fait dès l'époque formative de la civilisation d'Uruk, alors que ne pouvaient pas encore exister d'États dûment organisés. Or cet expansionnisme s'est prolongé au point d'être une des caractéristiques de cette civilisation à son apogée, de sorte que des colonies ont été implantées loin au nord du pays de Sumer, sur les bords du Haut-Euphrate et au-delà. On a découvert en effet depuis peu l'implantation sur la rive droite de l'Euphrate, à la latitude d'Alep, des cités de Habuba-Kabira-sud et de Djebel Aruda². Ces agglomérations dont la première était fortifiée et dominée par l'acropole de Tell Kannas, étaient caractérisées par une architecture sacrée et domestique de même conception, aussi élaborée qu'à Uruk, en même temps que par une comptabilité utilisant les bulles-enveloppes de calculi et les tablettes exclusivement numériques, comme en Sumer, juste avant l'apparition de l'écriture, et à Suse, au niveau 18 de l'Acropole. Il est vraisemblable que l'Assyrie accueillit aussi des communautés de porteurs de la civilisation d'Uruk : Ninive IV pourrait avoir été l'une d'elles³, isolée dans un pays où régnait la culture dite de Gaura, plus archaïque mais élaborée certainement en interférant avec celle d'Uruk.

La notion de colonie antique est difficile à cerner. Il est courant de nos jours, à propos des installations de l'Euphrate et de Médie, de la prendre en un sens très moderne de création artificielle d'un pouvoir central, lançant des marchands organisés pour l'exploitation des terres lointaines. Le grand exemple grec doit cependant être pris en considération, avec son mouvement colonisateur souvent lié aux luttes civiles, aux pressions extérieures, et peut-être surtout à l'« étroitesse du sol », aux « territoires qui ne suffisent plus à nourrir la population » (Platon, *Lois*, IV, 707 e). Il importe donc d'envisager une expansion largement spontanée qui, sur le plateau iranien, peut être supposée originaire de la plaine susienne ; cependant, elle pourrait avoir interféré parfois avec un

1. R.-J. Caldwell, « Ghazir, Tell-i », *Reallexikon der Assyriologie*, III (5), Berlin 1968, p. 348-355. La fig. 14 montre une « proto-écuelle grossière » apparue aux niveaux 11-15 et analogue à celles du niveau 23 de l'acropole de Suse. Les vraies écuelles apparaissent ensuite : fig. 18 et 27.

2. Eva Strommenger, *Habuba Kabira, eine Stadt vor 5 000 Jahren*. 12. *Sendschrift der Deutschen Orient-Gesellschaft*. Mainz am Rhein 1980, avec bibliographie (p. 81-84).

André Finet, « Les temples sumériens du Tell Kannas », *Syria* 52 (1975), p. 157-174. C. Van Driel & C. van Driel-Murray, « Gebel Aruda, 1977-1978 », *Akkadica* 12 (mars-avril 1979), p. 2-28.

3. La céramique d'Uruk ne serait pas un indice suffisant, mais des documents de comptabilité : tablette fragmentaire, étiquette et bouchons scellés avec des sceaux-cylindres de pur style d'Uruk, permettent de supposer l'existence d'une installation comparable à celles de Syrie : *LAAA*, 20 (1930), p. 82 et pl. XXII-10 ; LXV. Dominique Collon & Julian Reade, « Archaic Nineveh », *Baghdader Mitteilungen*, 14 (1983), p. 33-41.

mouvement originaire de Mésopotamie. Cette expansion se présente comme si elle avait fait un saut au cœur du plateau, par-dessus les régions limitrophes de la plaine qui sont très pauvres en témoins de la civilisation d'Uruk. De même, c'est un site très éloigné de la plaine : Tépé Sialk, en bordure du désert central, qui a peut-être livré les témoins les plus anciens.

Tépé Sialk IV

Nous avons fait brièvement allusion, à propos de la préhistoire, à ce site dont les habitants, à la fin de sa période II, désertèrent l'habitat primitif pour fonder un nouveau village, sur la colline sud¹. La stratigraphie de cette colline (périodes III et IV) a été présentée avec beaucoup de clarté par Roman Ghirshman dans le rapport définitif de ses fouilles. Il importe cependant de rappeler que ce rapport était le fruit de la mise en œuvre de données complexes. Quand il entreprit les travaux en 1933, le fouilleur ne disposait pas d'ouvriers dûment formés au dégagement des sols et murs de pisé et brique crue. En ouvrant deux « sondages de reconnaissance » sur le flanc ouest de la colline, il dut se borner à noter la cote des objets jugés importants, par rapport à un sommet qui devait être accidenté. Une séquence approximative en fut tirée², qui permit une classification préliminaire, plus stylistique que vraiment stratigraphique. Mais l'année suivante, des ouvriers devaient avoir été formés, et les vestiges architecturaux commencèrent à apparaître. Après une interruption de deux ans, les travaux reprirent en 1937. C'est alors qu'élargissant son premier chantier vers l'intérieur du site, mais sur une surface restreinte, Ghirshman établit la stratigraphie de référence de sept substrata du niveau III, illustrée par la coupe que dessina l'architecte Hardy³. Dans ces conditions, le fouilleur s'attacha à intégrer à cette stratigraphie les premières découvertes, dont certaines étaient restées uniques. Les données mises en œuvre étaient affectées par les préjugés de l'époque qui avaient fait privilégier la céramique peinte et ses « styles », et négliger la céramique non-peinte, réputée « grossière », dont ne furent enregistrés et conservés que les témoins entiers et pas trop encombrants. C'est ce que révèlent en partie les carnets de notes et le fichier, déposés au Musée du Louvre, où apparaissent un certain nombre d'inédits, tandis que les simples tessons ne sont mentionnés qu'occasionnellement.

Pour plus de clarté, nous commencerons par faire abstraction des tombes, creusées à des profondeurs très variables à partir de leur niveau d'origine, mais que leur mobilier permet d'attribuer à une même époque. La fouille initiale avait reconnu d'abord une couche (a) qui correspond sensiblement aux substrata III 1 à 3 de la stratigraphie de référence. Puis venait une couche (b) correspondant aux substrata 4 et 5, marqués par le début de l'usage de la tournette, une métallurgie beaucoup plus élaborée, et un cachet « en forme de dôme »⁴ qui se trouve, avec ses collerettes, être caractéristique du début de l'époque d'Uruk : un cachet de ce type a été trouvé au niveau 23 de l'Acropole susienne (fig. 4 : 5). Venait enfin la couche (c), entre —4 et —7 mètres de profondeur, correspondant aux substrata 6 et 7, avec une céramique peinte remarquable. Or on trouva dans cette dernière couche, respectivement à —7 et —6 mètres, deux cruches en terre grise non peinte, pansues, à col étranglé et long goulot oblique dont une seule

1. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk, I* (1938), p. 35 et 79, s.

2. R. Ghirshman, « Rapport préliminaire sur les fouilles de Tépé Sialk, près de Kashan (Iran) » *Syria* 16 (1935), p. 229, s.

3. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk, I* (1938), pl. LIX.

4. *Op. cit.*, pl. LXXXVI : S. 172, attribué au substratum III-5, trouvé à la profondeur — 7,40 m.

fut reproduite dans la publication¹ et attribué à la couche III-6. Elle fut correctement rapprochée d'un type rencontré au niveau VII du sondage de l'Eanna d'Uruk. Ces deux vases font particulièrement regretter que les tessons de même céramique « grossière » n'aient pas été observés, car selon toute vraisemblance, de tels tessons ont existé et devaient permettre d'étoffer ce qu'il faut considérer comme une série. A eux seuls, ces deux vases sont mieux qu'un repère chronologique attestant le parallélisme de la culture de Sialk III finissante avec celle d'*Uruk Moyen*. Ils impliquent une présence de gens qui les ont importés, c'est-à-dire, plus vraisemblablement, qui en ont introduit le mode de fabrication, en même temps qu'un apport culturel impondérable. Et cette présence dont nous ne pouvons pas non plus mesurer l'ampleur est en soi un fait majeur, car elle révèle le début d'une pénétration appelée à devenir une forme spécifique de colonisation. La période III s'achevait, dans les premiers sondages (où elle était initialement numérotée I) par un « lit de pierres et de cendres » à la profondeur de —4 mètres, au-dessus de quoi s'étendait sur une épaisseur de 3 mètres environ la couche qui fut appelée globalement *proto-élamite*, et à laquelle correspond, dans la fouille stratigraphique de 1937, une seule couche d'habitations représentative de la période IV-1, à partir de la profondeur de —5 m (soit 9 m au-dessus du sol vierge). On peut ainsi noter un décalage entre les deux fouilles. La partie supérieure de la couche (IV-2) fut reconnue difficilement, mais signalée. La même époque apparaissait donc de façon différente dans les fouilles de 1933 et de 1937 ; dans la première, elle était représentée par une épaisseur bien plus considérable, et il est intéressant de noter ce qu'on y avait recueilli :

C'est à —3,90 et —4 m qu'ont été trouvés les derniers vases peints². Or à la même profondeur et un peu plus bas furent trouvés un plat ovale du type dit de Banesh (fig. 55), ainsi qu'une cruche carénée à bec oblique, caractéristique d'*Uruk Récent* à Suse, et un sceau-cylindre décoré de « potières » assez schématiques³. Ces deux derniers objets pourraient avoir encore appartenu à la couche III-7, mais comme pour le plat ovale, la prudence impose une grande réserve sur ce point. Dans la couche sus-jacente appelée globalement *proto-élamite* par Ghirshman, les objets de même époque furent découverts largement échelonnés, de sorte qu'ils suggèrent une occupation intense du secteur périphérique du tell situé à l'ouest de la fouille de 1937, où ne fut observé qu'un niveau d'habitations. Deux observations doivent être faites. A la profondeur de —3,80 m fut trouvé un groupe important d'objets (fig. 37) qui fut dispersé dans la publication. Ce groupe semble avoir été déposé le long de murs d'une construction en briques crues, et « pierres écroulées » (fig. 37 : 12) qui aura échappé en partie aux piocheurs inexpérimentés. Il comprenait trois grandes jarres « à fond bombé et large ouverture » (fig. 37 : 13 ; 14 ; 15)⁴, deux vases carénés à bec verseur oblique (fig. 37 : 3 ; 8 ; 11)⁵ et un vase sphérique à deux ouvertures et décor en pastillage (fig. 37 : 9)⁶. Dans une cruche globuleuse (fig. 37 : 4) étaient cachés de petits disques (fusaïoles ?) et un sceau-cylindre (fig. 37 : 16) de bon style

1. *Op. cit.*, pl. LXIX : S. 135 ; p. 47, note 1.

2. Il s'agit des gobelets évasés S. 71 ; S. 116 (*op. cit.*, pl. LXXII en bas), et du grand calice S. 116 (pl. LXX) trouvé à —4 m.

3. *Op. cit.*, pl. LXXXVIII à g. : S. 117. Ce vase fut trouvé le même jour que le calice peint S. 116. *Op. cit.*, pl. XCIV en bas : S. 89, trouvé à —4,10 m.

4. Mentionnés dans le rapport préliminaire : *Syria 16* (1935), p. 235. Elles ne furent pas inventoriées.

5. R. Ghirshman *Fouilles de Sialk, I* (1938), pl. XXVII (5 et 7).

6. Cf. M.E.L. Mallowan, *Iraq 4* (1937), p. 143 et fig. 19 (5). E. Speiser, *Excavations at Tepe Gawra, I* (Philadelphia, 1935), pl. LXIII-39. R.-F. Starr, *Nuzi, II* (Cambridge, 1937), pl. 42-P. Le pastillage est attesté à l'époque proto-élamite à Tépé Yahya IV-C : C.C. Lamberg-Karlovsky et M. Tosi, *East and West*, 23 (1973), fig. 89 et 108.

d'Uruk, comme on en possède seulement des empreintes à Suse et à Uruk¹. Ce groupe d'objets n'en révèle pas moins une certaine originalité par rapport aux séries des sites de référence de la plaine. Or d'autre part, à une profondeur un peu moindre, mais toujours avec des vases carénés à bec verseur oblique, particulièrement nombreux, complets et fragmentaires, parfois en plomb, ainsi qu'avec un sceau-cylindre décoré d'ovales, et une masse d'armes à rainures², fut trouvé un vase à panse carénée et décor peint³ qui se rattache à la tradition autochtone de l'époque précédente.

L'extension des travaux permit de mettre au jour en 1937 un ensemble restreint de locaux d'habitation⁴, avec une céramique d'Uruk bien caractérisée, comprenant une écuelle profonde ou « pot de fleur », à côté de types originaux⁵. La découverte la plus remarquable fut celle de 18 tablettes en « forme de coussins bombés sur les deux faces »⁶ dont deux seulement portaient l'empreinte d'un sceau, de bon style d'Uruk. La rareté de ces empreintes, la forme bombée, la présence de rares signes d'écriture et enfin, de chiffres plus complexes que sur la plupart des tablettes susiennes de l'époque du niveau 17, indiquent une date vraisemblablement plus tardive dans l'époque d'Uruk, voire transitionnelle par rapport à l'époque suivante, représentée par l'unique tablette vraiment proto-élamite, qui avait été trouvée au début des travaux de 1933, à un niveau supérieur.

Cet ensemble reste imparfaitement caractérisé, faute d'une collecte systématique des tessons. Il convient d'y rattacher les tombes creusées dans le sol sous-jacent et dont le mobilier, complètement inventorié, est nettement plus révélateur. La première qui ait été découverte (fig. 38)⁷ est bien datée par une écuelle grossière (S.34), mais elle contenait en outre un vase pansu à décor peint (S.32) qui appartient à la tradition locale, comme un gobelet cintré (S.31) identique à celui qui a été trouvé dans une autre tombe qui, dans la publication, porte le n° 1⁸. De fait, la forme de ces gobelets est attestée déjà, avec un décor peint, dans le répertoire de la période III⁹. La « tombe n° 1 » contenait aussi un vase caliciforme qui n'appartient pas non plus à la tradition d'Uruk : avec quelques autres vases relativement grossiers, il illustre une désaffection de la population autochtone pour le décor peint, probablement dès la fin de la période III. On a enfin trouvé dans cette même tombe n° 1 des bijoux analogues à ceux de la tombe n° 2¹⁰. Cette dernière a été découverte presque immédiatement sous le niveau IV, à partir duquel elle a vraisemblablement été creusée. Or elle contenait un vase peint appartenant à la période III par son décor comme par sa forme¹¹. Tout cela confirme l'existence simultanée de deux cultures qui ont interféré.

1. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk, I* (1938), pl. XCIV en bas : S. 79 Cf. P. Amiet, *Glyptique Susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 561 ; 643-645.

2. Vase à goulot oblique (S. 44) à la profondeur — 2,70 m. Vases à bec verseur (S. 52 et 53) à — 2,70 m et — 2,60 m. En outre, une série de becs et goulots : *op. cit.*, pl. LXXXIX en haut. Un bec de vase en plomb, S. 51 bis, a été trouvé à — 2,80 m. Masse d'armes S. 80, à — 2,80 m. Sceau-cylindre décoré d'ovales, S. 42, à — 2,50 m.

3. *Op. cit.*, pl. LXXXVIII, S. 56 en haut à g., trouvé à — 2,80 m.

4. *Op. cit.*, p. 58-59 et pl. XXXII ; LX ; LXXXVII.

5. *Op. cit.*, pl. XXVII (4 a-b) ; LXXXIX : S. 1645 ; 1645 a ; 1649 b.

6. *Op. cit.*, p. 65-68 ; pl. XXXI (2-7). La forme de coussin bombé apparaît clairement sur le n° 6. En outre, pl. XCII-XCIII.

7. Le mobilier de cette tombe a été divisé : *op. cit.*, pl. LXXXVIII, en haut à dr. : S. 32 et pl. XC au milieu à dr. : S. 31 ; S. 33 ; S. 34. Nous l'appelons la « Tombe O » dans notre étude : « La Période IV de Tépé Sialk reconsidérée », à paraître dans *Mémorial Jean Deshayes*.

8. R. Ghirshman, *op. cit.*, p. 60, fig. 9 à gauche.

9. *Op. cit.*, pl. XXII (2) et LXXXIII en bas : S. 94 ; S. 112.

10. *Op. cit.*, p. 60, fig. 9 à droite.

11. Cf. pour le décor, *op. cit.*, pl. XVII-1 ; XVIII-4 ; LXVIII en bas. Pour la forme, pl. LXXIV : S. 1748.

Les bijoux trouvés dans ces tombes sont apparentés à ceux qui constituent un « trésor », dans un vase peint caliciforme, trouvé « sous les maisons de la période proto-élamite »¹. Le vase porte un décor quadrillé et en échiquier identique à celui d'un des vases de la fin de la période III². Les bijoux du trésor, comme le vase qui les contenait, doivent bien remonter à l'époque d'Uruk, comme les pendentifs cloisonnés en argent de Suse, qui méritent d'en être rapprochés. Leur ressemblance avec ceux des tombes royales d'Ur est donc fortuite et trompeuse. Or ces bijoux d'or et d'argent sont associés à des pierres exotiques : cornaline et lapis-lazuli, nécessairement importées d'Asie centrale pour la seconde, en quantité proportionnellement considérable si l'on considère la surface assez faible qui a été explorée. Cela implique donc déjà des relations lointaines, directement mises à profit par les habitants de tradition autochtone de Tépé Sialk, alors que la population susienne n'en bénéficiait encore que bien plus modérément. Tout cela révèle la richesse de Tépé Sialk et la complexité de sa civilisation, même si l'on préfère supposer que les tombes et le petit trésor sont immédiatement antérieurs au niveau IV. Cela confirmerait simplement la présence des porteurs de la civilisation d'Uruk au sein de la communauté autochtone, attestée déjà précédemment. De toute manière, tirée de son isolement montagnard, cette communauté fut fécondée sans être éliminée, de sorte qu'une civilisation mixte semble avoir été élaborée, qui préparait et annonçait celle que nous appelons proto-élamite. La civilisation illustrée par les tombes et le trésor, mieux que par l'habitat, correspond à un enrichissement local de gens ayant leurs racines sur place, de sorte que Sialk IV ne saurait apparaître comme un simple relais sur une route drainant des richesses vers une lointaine métropole colonisatrice. Au contraire, les immigrants semblent avoir été largement intégrés, au lieu de former une colonie indépendante, comparable à celle de Godin Tépé. Et s'il en est bien ainsi, c'est que l'expansion susienne à l'époque d'Uruk n'a pas été systématiquement suscitée et prise en main par l'autorité gouvernementale. Situé en bordure du désert central de l'Iran, Tépé Sialk a pu être atteint par les porteurs de la civilisation d'Uruk en traversant les vallées des monts Bakhtiari, qui restent mal connues³. Cette région apparaît aux temps préhistoriques comme englobée dans la même zone culturelle que le Fars, d'après sa céramique dite de Bakun, quoique celle de Sialk III y soit sporadiquement représentée, sur de rares sites où aurait été trouvée aussi une céramique dite « Uruk récent — Djemdet-Nasr », qui semble en fait plus récente que celle d'Uruk proprement dite⁴. De toute manière, une référence à Djemdet-Nasr ne peut qu'être trompeuse et demanderait donc à être corrigée. En revanche, la présence de la céramique de Bakun dans cette région pourrait être un indice d'un grand intérêt historique. Elle atteste le regroupement en une même province culturelle des deux régions adjacentes, le Fars et les vallées bakhtiari. De même aux temps historiques, le

1. *Op. cit.*, pl. XXVII-1 ; XXX-1 et XC en haut : S. 1689. La forme du vase à pied est identique à celle que l'on observe dans les couches III 5-6 : *op. cit.*, pl. LXVI en haut.

2. *Op. cit.*, pl. LXXIV en bas à dr. : S. 106. Terre brune, décor rouge.

3. H.-J. Nissen & A. Zagarell, « Expedition to the Zagros Mountains, 1975 », *IVth annual Symposium... 1975* (Téhéran, 1976), p. 159-189. A. Zagarell, « The Mountain Zone of South-West Iran-Meeting Point of Lowland and the Central Plateau in the Late Prehistoric Period », *Akten des VII. Internationalen Kongresses für iranische Kunst... München 1976. AMI, Ergänzungsband 6* (Berlin, 1979), p. 56-63.

4. A. Zagarell, *op. cit.*, p. 61, note 2, rapproche en effet cette céramique de celle de Tépé Yahya IV-C, qui date de l'époque proto-élamite.

pays d'Elam proprement dit, dont Anshan était la capitale, a dû englober aussi ces vallées.

Le Fars est constitué par une série de bassins déterminés par les plissements des Zagros, qui cessent de ne délimiter que d'étroites vallées pour s'écarter les uns des autres en obliquant vers l'est. Le bassin de Chiraz, au centre, est lui-même divisé en plusieurs systèmes de drainage dont le plus important est celui de la rivière Kur, à une altitude moyenne de 1 600 m. Ce bassin comprend une plaine centrale, irrigable à partir des eaux de la rivière et de son affluent le Siwand, tandis que les régions périphériques sont arrosées par des sources. W. Sumner¹ a montré que ce bassin avait été progressivement mis en culture par des paysans sédentaires, à partir du début du VI^e millénaire. Une civilisation néolithique prospère avait culminé à la fin du V^e millénaire, à l'époque dite de Bakun, caractérisée par de nombreux villages très petits, dominés par trois gros bourgs, répartis dans la plaine centrale. Celle-ci avait dû être mise en culture grâce à l'irrigation, ce qui paraît impliquer l'existence d'une autorité coordinatrice des efforts. D'autre part, la belle céramique peinte, indépendante de celles de Sialk et de Suse, mais comparable, est représentative d'une civilisation apparentée, de type néolithique.

On peut penser qu'une exploitation excessive, liée à un drainage insuffisant, entraîna au début du IV^e millénaire la salinisation des sols, qui perdirent leur fertilité et durent être abandonnés. La fondation de nouveaux villages dans les régions périphériques doit être significative d'une reconversion dans l'élevage et le passage à un mode de vie semi-nomade. Mais l'abandon de la vieille céramique peinte au profit des vases rouges sans décor, dits de Lapui, pourrait refléter un changement plus profond, d'ordre culturel, sans rapport avec la civilisation d'Uruk, parce que totalement indépendant et différent.

Une grande prudence s'impose en ce qui concerne le Luristan où Clare Goff a signalé des céramiques d'une grande diversité, parmi lesquelles celle d'Uruk seraient minoritaires². En revanche, la civilisation d'Uruk s'est incontestablement implantée en faisant comme un saut au-delà du Luristan, dans la haute plaine de Kermanshah³, dans des installations plus importantes que celles de l'époque antérieure et qui attendent d'être fouillées pour que des conclusions fermes puissent être tirées. Un saut encore plus lointain atteint Tépé Ghabristan dans la plaine de Qasvin⁴ donc loin au nord, à l'ouest de Téhéran, et la présence de la céramique d'Uruk est attestée aussi à l'est du Luristan, à Tépé Giyan⁵.

1. W. Sumner, « The Development of an Urban Settlement System in the Kur River Basin, Iran » dans : C.-C. Lamberg-Karlovsky editor : *First USA/USSR Archaeological Exchange*. Harvard University. Nov. 9-14 1981 (à paraître). W. Sumner, « Proto-Elamite Civilization in the Fars », *Tübingen Conference*, nov. 1983.
2. Clare L. Goff, « Luristan before Iron Age », *Iran* 9 (1971), p. 139, s., § 4 et p. 145 où l'auteur observe que la plupart des rapprochements ne peuvent guère être faits qu'en ce qui concerne l'époque d'Uruk Ancienne. Ecuelles grossières : fig. 5 (19).
3. Louis D. Levine, « Archaeological Investigations in the Mahidasht, Western Iran-1975 », *Paléorient* vol. 2 (1974), p. 488-489. L. Levine & Mary M.A. McDonald, « The Neolithic and Chalcolithic Periods in the Mahidasht », *Iran* 15 (1977), p. 43 : Deshavar.
4. Y. Majidzadeh, « Sialk III and the Pottery Sequence at Tepe Ghabristan. The Coherence of the Culture of the Central Plateau », *Iran* 19 (1981), p. 146. Id., Excavations in Tepe Ghabristan : The First Two Seasons, 1970 and 1971. *Marlik* 2 (1977), p. 61.
5. R. Dyson, dans R.W. Ehrich, *Chronologies in Old World Archaeology*. Chicago & London, 1965, p. 232.

Au nord-est, la vallée de Kangavar, voie naturelle menant vers le nord et l'est du plateau, resta occupée par les autochtones utilisant la céramique peinte préhistorique, sauf sur le grand site de Godin Tépé, seul vraiment comparable aux colonies sumériennes de l'Euphrate.

Godin Tépé V

La communauté autochtone de la période VI de Godin Tépé accueillit les porteurs de la civilisation d'Uruk Récent dont l'installation représentative de la période V de l'histoire du site est donc contemporaine¹. Les nouveaux venus étaient concentrés dans une petite citadelle ovale (fig. 39), délimitée par un mur que perçait vraisemblablement une seule porte, conçue comme une sorte de tour. Cet édifice comprenait, outre la salle-passage centrale, une cuisine et un entrepôt où étaient rangées des tablettes de comptabilité qui devaient concerner les denrées déchargées en cet endroit.

On accédait de là à une cour bordée sur trois côtés par des constructions résidentielles, comprenant chacune une salle principale aux murs décorés de longues niches verticales, et chauffées par un foyer mural. Dans la construction principale, située au nord, cette salle comportait deux fenêtres, et son foyer construit à l'opposé s'appuyait à un mur dans lequel était ménagée une double cheminée. La conception de ce mode de chauffage apparaît comme exceptionnellement élaborée, si l'on songe que dans les splendides « temples » contemporains d'Uruk, il n'y avait que des foyers rudimentaires creusés dans le sol et dont rien n'assurait le tirage ni l'évacuation de la fumée². Cette salle était, dans son état final, bordée sur trois côtés par des chambres annexes constituant avec elle un ensemble remarquable de cohésion et d'harmonie. En bref, nous sommes en présence d'une vraie architecture, quoique le parti adopté soit différent de celui de Mésopotamie à la même époque. Les pièces annexes étaient dotées de foyers muraux, sans cheminées ; on a trouvé dans l'une d'elles des tablettes de comptabilité mises au rebut.

Les habitants utilisaient principalement la céramique d'Uruk, et en faible proportion celle des autochtones, alors qu'en dehors de la citadelle, les proportions étaient inverses. Cela est significatif de ce que les deux communautés se côtoyaient sans vraiment se mêler. La céramique d'Uruk est celle du stade final, avec des écuelles grossières, parfois profondes comme des « pots de fleurs », et des jarres globuleuses à quatre anses en becs d'oiseaux, notamment³. Cela délimite étroitement dans le temps l'occupation, postérieure à *Uruk Moyen* et antérieure à l'époque proto-élamite, et à celle de Djemdet-Nasr de Mésopotamie.

Les 43 tablettes complètes ou fragmentaires ont le module rencontré au niveau 17 de l'acropole susienne, c'est-à-dire qu'elles sont rectangulaires, plus petites que les tablettes proto-élamites et d'épaisseur sensiblement régulière, quoique légèrement bombées parfois. Elles se distinguent ainsi des « coussins » de Tépé Sialk. Comme sur les tablettes susiennes, le sceau a été appliqué sur les faces et les côtés, mais certaines de ces tablettes ne sont pas scellées, et il en est même de « blanches », c'est-à-dire préparées sans doute sur place et restées inutilisées. Une seule porte un signe autre que numéral, mais non pictographique

1. T. Cuyler Young, Jr., *Excavations at Godin Tepe: First Progress Report*, Occasional Paper 17. Art And Archaeology. Royal Ontario Museum. Toronto, 1969, p. 6 : Période V. Harvey Weiss & T. Cuyler Young, Jr., « The Merchants of Susa. Godin V and the Plateau-Lowland Relations in the Late Fourth Millenium B.C. », *Iran 13* (1975), p. 1-17.
2. Par ex. : H. Lenzen, *XXII. vorläufiger Bericht...* in *Uruk-Warka*, Berlin 1966, pl. 3 ; 5 b.
3. H. Weiss & T. Cuyler Young, Jr., *Iran 13* (1975), p. 6-8 ; fig. 3.

puisqu'il ne reproduit pas un objet réel¹. Les chiffres qui y sont portés correspondent à 5 ordres de grandeur ; l'un d'eux, le croissant obtenu avec l'extrémité d'un stylet cylindrique appliqué obliquement, ou avec un ongle, n'est pas attesté à Suse avant l'époque proto-élamite. Tout ceci révèle donc une maîtrise au moins égale à celle des comptables susiens de l'époque d'Uruk. Les sceaux utilisés sont de style d'Uruk, avec des sujets animaliers et une scène de chasse². Il est remarquable que, comme à Tépé Sialk, deux sceaux-cylindres eux-mêmes aient été trouvés, qui font défaut dans les grandes villes de la plaine où n'ont pratiquement été trouvés que des sceaux-cylindres schématiques. L'un de ces sceaux³ a été gravé pauvrement, avec des figures maigres à peine modelées ; on y observe de petits cercles pointés qui n'apparaissent qu'à l'époque de Djemdet-Nasr en Mésopotamie. L'autre sceau relève sans conteste de l'art d'Uruk, avec cependant une lourdeur qui apparaît comme « provinciale » et implique une exécution locale.

Tout ceci montre que la communauté de Godin Tépé avait une certaine autonomie par rapport à celles de la plaine. L'emplacement et les dispositions de son habitat suggèrent une position dominante de « colonisateurs » à l'égard des autochtones, et donc différente, par exemple, de celle des marchands assyriens de Cappadoce. Leur citadelle offre une certaine ressemblance avec celle de Tépé Gaura à la fin de l'époque d'Obeid (niveaux XIII), avec ses trois « temples » qui ont en fait le parti de résidences soignées, sans accessoires de culte⁴. On peut penser qu'à Godin Tépé aussi, trois familles importantes avaient groupé leur logement et leurs entrepôts, avec un « bureau » commun, aménagé dans la tour-porte, pour y régler les transactions. Les tablettes rédigées sur place pouvaient être des reçus préparés pour être remis aux gens qui apportaient des produits de l'extérieur, mais aussi des bordereaux d'envoi destinés à être joints à ce qui devait être expédié ou réexpédié. Certaines tablettes ont dû, comme à Suse, être jointes à des produits apportés et entreposés à Godin Tépé, qui apparaît ainsi comme un centre d'échanges très actif. Qui étaient les agents de ces échanges ? Les auteurs de cette belle découverte ont cru pouvoir identifier des « marchands de Suse » qui auraient été chargés de drainer vers leur métropole la production locale et les produits acheminés depuis des régions encore plus lointaines. Godin Tépé aurait fonctionné plutôt comme un relais, sur un très long itinéraire. Cette séduisante interprétation est vraisemblable, mais ne peut être assurée, du fait que nous ignorons la nature profonde de l'expansion de la civilisation d'Uruk. En ce qui concerne Suse, il s'agit manifestement d'une intégration à la communauté mésopotamienne, plutôt que d'une conquête analogue à celle que réalisèrent les Néo-Sumériens. C'est à dire que Suse apparaît comme une capitale indépendante d'Uruk, quoique moins brillante. L'expansion vers le plateau à partir de la Susiane a pu présenter de nombreuses variantes : présence de marchands comparables aux Assyriens de Cappadoce, à la fin de l'époque III de Tépé Sialk, puis installation de type colonial à l'époque IV. Cette installation a pu être une dépendance lointaine, mais fermement rattachée à la métropole, ou une cité-fille autonome capable d'élaborer une culture provinciale. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. De telles colonies n'en ont pas moins dû maintenir des liens avec les cités-mères, contribuer à les enrichir, s'enrichir elles-mêmes tout en initiant les autochtones à leur mode de vie supérieur. De fait, surtout à Tépé

1. H. Weiss & T. Cuyler Joung, Jr, *op. cit.*, p. 9, fig. 4 (2).

2. Les dessins sommaires publiés permettent difficilement une étude très poussée.

3. H. Weiss & T. Cuyler Joung, Jr., *op. cit.*, pl. IV b.

4. A.-J. Tobler, *Excavations at Tepe Gawra*, vol. II. Philadelphia, 1950, pl. XI et XXXIX b.

Sialk, les immigrants ont dû fusionner avec les autochtones et préparer l'élaboration d'une civilisation originale : celle que nous appelons proto-élamite.

On peut penser enfin que la tradition préhistorique survécut dans la population autochtone du plateau, parallèlement à l'irruption de la civilisation d'Uruk. C'est ce qu'illustrent de rares sceaux d'Iran occidental dont la forme cylindrique (fig. 5 : d)¹ a été empruntée à cette civilisation, alors que leur décor est fidèle, par son style comme son inspiration, à la tradition des cachets préhistoriques du Luristan et de Suse I. Ces cachets représentaient avec prédilection des génies à tête de bouquetin et dont les bottes étaient constituées parfois par des têtes cornues (fig. 5 : c). Or deux statuettes en cuivre d'origine iranienne² représentent un tel personnage, chaussé de bottes en forme de cornes, et dont le visage est empreint d'un réalisme qui ne peut avoir été inspiré au plus tôt que par la civilisation d'Uruk. Alors que dans les métropoles de la plaine, le roi-prêtre prenait la place d'un tel génie et ouvrait la voie à l'anthropomorphisme divin, des communautés montagnardes durent se contenter d'en affiner la personnalité complexe. Cette figure étrange allait désormais survivre dans le trésor traditionnel du plateau, jusque sur les « bronzes » du Luristan du VII^e siècle, sans qu'ait pu être conçue une notion de la divinité proprement dite, comparable à celles des grandes civilisations urbaines.

1. P. Amiet, « L'iconographie archaïque de l'Iran. Quelques documents nouveaux », *Syria* 56 (1979), p. 348, fig. 20. *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2^e éd., 1980, p. 197-198 et pl. 119.
2. Richard Barnett, « Homme masqué ou dieu-ibex ? », *Syria* 43 (1966), p. 265 et pl. XIX-XXI.

III

Comptabilité et proto-écriture à l'époque d'Uruk

Jacques de Morgan découvrit dès 1901 sur l'acropole susienne une importante série de tablettes rédigées en une écriture inconnue, qui fut appelée *proto-élamite*, et auxquelles étaient mêlées, du fait de la méthode de fouilles, quelques tablettes plus anciennes, ne portant que des chiffres¹. Dès 1907, à une plus grande profondeur², fut trouvée au moins une boule d'argile couverte d'empreintes de sceaux et que Legrain³ confondit avec une « bulle » destinée à sceller le nœud fermant un sac ou un ballot. L'appellation, inexacte, resta attachée à ce type de document dont Mecquenem⁴ découvrit en 1924 d'autres exemplaires au niveau des vases réputés grossiers de la couche dite « intermédiaire ». Il constata que les pseudo-bulles contenaient de petits objets d'argile, considérés par lui comme des marques personnelles de témoins ou de fournisseurs. Peu après, les archéologues allemands explorant le site de Warka définirent à la fois la civilisation d'Uruk, avec sa céramique non peinte identique à celle dite grossière de Suse, avec ses sceaux et ses tablettes archaïques, premiers témoins de l'écriture⁵ apparus au niveau IV b de l'Eanna, et de petits objets d'argile épars⁶, apparus dès le niveau VI mais attestés encore à l'époque des premières tablettes et considérés comme des amulettes. Ces objets dans leur diversité étaient identiques à ceux qui avaient été trouvés à Suse par Mecquenem, qui put préciser au cours des années suivantes que les « bulles » étaient sensiblement contemporaines des tablettes ne portant que des chiffres. C'est ce que L. Le Breton mit bien en évidence⁷ en posant une équivalence générale avec la civilisation d'Uruk, dans sa classification publiée en 1957.

En 1965, préparant la publication des sceaux susiens, je fus amené à ouvrir quelques « bulles » sphériques, et constatai que les petits objets de terre crue, de forme géométrique, qu'elles contenaient, correspondaient par le nombre et la

1. V. Scheil, *Textes de comptabilité proto-élamites* (Nouvelle série). *Mémoires*, 17 (1923), n° 82, 108, 138, 165, 434.
2. J. de Morgan, « Les Résultats des derniers travaux de la Délégation Scientifique en Perse. Campagne de 1907-1908 ». *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 36 (1908), p. 374, avait attribué cette boule à la nécropole de Suse I.
3. L. Legrain, *Empreintes de cachets élamites*. *Mémoires*, 16 (1921), p. 7 et n° 298, 301.
4. R. de Mecquenem, « Fouilles de Suse (Campagnes 1923-24) », *RA* 21 (1924), p. 106-107. La même interprétation fut reprise dans *Mémoires*, 29 (1943), p. 18-19.
5. J. Jordan, *UVB*, 2 (1931), p. 29 ; 44, s.
6. J. Jordan, *UVB*, 2 (1931), p. 47, fig. 41. *UVB*, 3 (1932), p. 19.
7. L. Le Breton, « The Early Periods at Susa... », *Iraq*, 19 (1957), p. 104.

forme aux encoches portées à la surface de certaines d'entre elles. J'en conclus qu'il s'agissait de documents comparables à la tablette-sachet de Nuzi, publiée peu auparavant par Leo Oppenheim¹ et qui contenait autant de petits cailloux que de têtes de bétail mentionnées dans son inscription. A la suite d'Oppenheim, j'appelai donc *calculi* les petits objets dont cependant je m'abstins de préciser la valeur, parce que leur diversité suggérait une assez grande complexité. Je pensais que ces objets pouvaient symboliser à la fois la nature et le nombre des denrées comptabilisées².

En outre, mon attention était vivement attirée par une tablette que son sceau permettait de dater de la même époque³ (fig. 33) et qui portait un signe triangulaire, autre que les habituelles encoches numériques. En effet, ce signe abstrait apparaissait comme un premier témoin de l'écriture proprement dite à Suse, en montrant que cette écriture la plus archaïque qui fût n'était pas pictographique, contrairement à la théorie généralement admise. Je me demandais donc si cette écriture ne s'inspirait pas de certains des calculi enfermés dans les bulles.

A la même époque furent dévouverts à Uruk⁴ et en Susiane, à Chogha Mish⁵, puis un peu plus tard, sur les sites du Moyen Euphrate⁶, des « bulles » de même conception et portant des empreintes de sceaux de même style, révélant l'immense aire de diffusion de la civilisation d'Uruk en tant que communauté bien plus homogène que celles des temps préhistoriques, plus lâches et diverses. L'art révélé par les sceaux est un témoin majeur de cette communauté culturelle, diversifiée cependant sur un point capital : la présence d'un système cohérent d'écriture au niveau IV de l'Eanna d'Uruk seulement, par opposition aux rares témoins rencontrés à Suse et sur les sites du plateau : Godin Tépé et Tépé Sialk.

En 1972, je publiai l'ensemble des documents sigillographiques de Suse⁷, en attirant l'attention sur le fait que les calculi placés dans les « bulles » s'éloignaient parfois de l'habitude simplifiée géométrique et avaient peut-être une valeur autre que numérique, correspondant à la nature des objets comptabilisés. Cette publication parut sensiblement en même temps, et sans pouvoir en tenir compte, que le premier compte rendu des fouilles de l'acropole susienne, confiées par Jean Perrot à Alain Le Brun⁸. Une vraie stratigraphie de référence était enfin établie, grâce à laquelle pourraient être reclassés les documents autrefois mis au jour.

Simultanément, Mme Denise Schmandt-Besserat⁹, au cours d'une enquête très large, découvrit que des petits objets d'argile comparables aux calculi se

1. A. Leo Oppenheim, « On an Operational Device in Mesopotamian Bureaucracy », *JNES*, 18 (1959), p. 121-128. Tzvi Abusch, « Notes on a Pair of Matching Texts : A Shepherd's Bulla and An Owner's Receipt », *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians*, in honor of Ernest R. Lacheman... edited by M.A. Morrison and D.I. Owen. Winona Lake, Indiana, 1981 ; p. 1-8.
2. Maurice Lambert interprétait le grand cône, les 3 disques et les 3 petits cônes de *Mémoires*, 43 (1972), n° 539, comme symbolisant respectivement 60 ; 3×10 et $3 \times 1 = 93$
3. P. Amiet, « Il y a 5000 ans, les Elamites inventaient l'écriture », *Archeologia* n° 12 ; sept.-oct. 1966, p. 21-22. *Id.* *Elam* (1966), fig. 31 et 32
4. H. Lenzen, *UVB*, 21 (1965), p. 31, s. ; pl. 17-19 a.
5. P. Delougaz & H. J. Kantor, « New Evidence for the Prehistoric and Protoliterate Culture Development of Khuzistan », *5th International Congress of Iranian Art & Arch. ; Tehran 1968*. Vol. I (Teheran 1972) p. 30.
6. E. Töpperwein ; D. Sörenhagen, « Habuba Kabira 1971-1972 » ; *MDOG*, 105 (1973), p. 20-33 ; fig. 5, p. 26 : bulle et calculi.
7. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), p. 67, s.
8. A. Le Brun « Recherches stratigraphiques à l'Acropole de Suse (1969-1971). *Cahiers de la D.A.F.I.*, I (1971), p. 163-216.
9. D. Schmandt-Besserat, « The use of clay before pottery in the Zagros. », *Expedition*, 16 (2) (1974), p. 11-17.

rencontraient dès l'époque néolithique dans tout l'Orient. Nombre de fouilleurs n'y avaient pas attaché d'importance, et avaient à peine signalé ces objets dont certains cependant avaient été trouvés groupés dans des *loci* bien déterminés, notamment à Qalaat Jarmo. En 1977, D. Schmandt-Besserat présenta un mémoire¹ proposant l'identification des objets préhistoriques et des calculi de l'époque d'Uruk, qui du coup, apparaissaient comme dérivés de lointains ancêtres. Or ces derniers étaient parfois élaborés de façon à ressembler à certains signes abstraits de l'écriture archaïque d'Uruk. Il était tentant d'en déduire que telle était l'origine de cette écriture même. Puis le même auteur² publia les petits objets qu'il appelait aussi des jetons, *tokens*, mais souvent plus élaborés et trouvés épars sur les sites de l'époque d'Uruk, tout spécialement à Suse. Dans leur diversité, ils apparaissent plus précisément comme des antécédents de l'écriture d'Uruk. Il s'attacha enfin³ en 1980 et 1981 aux « jetons » (plutôt que « calculi ») enveloppés dans les « bulles » et à leur transposition graphique sur la surface de celles-ci et sur les tablettes. Il s'attacha à montrer que leur diversité correspondait à la nature des choses comptabilisées, et donc à une forme d'écriture dépassant le simple calcul abstrait. Parallèlement, Mark Brandes⁴ s'attachait à préciser les identifications des petits objets, appelés respectivement *calculi* en tant qu'ancêtres des signes abstraits, et *realia*, ancêtres des signes pictographiques répertoriés par A. Falkenstein sur les tablettes d'Uruk.

En 1978, A. Le Brun et F. Vallat⁵ s'intéressèrent à la question en publiant les documents qu'ils venaient de mettre au jour au niveau 18 de l'acropole susienne et qui, pour la première fois, illustraient une séquence chronologique précise, et donc les étapes d'un développement, avec d'abord des « bulles » sphériques, à côté de tablettes assez grossières ne portant que des chiffres, et de « scellements fusiformes » ayant garanti des nœuds, puis au niveau 17, des tablettes plus soignées, mais purement numériques comme les précédentes, et enfin, au niveau 16, les premières tablettes rédigées en écriture proto-élamite. Certaines des « bulles » découvertes au niveau 18 portaient des marques correspondant aux calculi enfermés à l'intérieur, et semblaient prouver qu'il s'agissait d'un système de comptabilité purement abstraite. Des valeurs purent même être proposées, en référence à celles des signes semblables, tracés sur les tablettes proto-élamites. Les hypothèses de D. Schmandt-Besserat étaient rejetées, du fait qu'elles se référaient à une documentation éparse dans l'espace et dans le temps.

De façon plus détaillée, Stephen J. Lieberman⁶ a rejeté aussi la théorie plaçant les « jetons » à l'origine de l'écriture d'Uruk, en faisant valoir que les

1. D. Schmandt-Besserat, « An Archaic Recording System and the Origin of Writing », *Syro-Mesopotamian Studies*, 1 (2), July 1977.
2. D. Schmandt-Besserat, « An Archaic Recording System in the Uruk-Jemdet-Nasr Period », *AJA*, 83 (1979), p. 19-48. *Id.* « The Earliest Precursor of Writing », *Scientific American* 238 (1978), p. 50-59.
Id. « Reckoning before Writing », *Archaeology*, 32 (3) (1979), p. 22-31.
3. D. Schmandt-Besserat, « The Envelopes that bear the First Writing ». *Technology and Culture*, vol. 21 (3), July 1980, p. 357-385. *Id.* « Decipherment of the Earliest Tablets », *Science* 211 (1981), p. 283-285. *Id.*, « From Tokens to Tablets : A Re-evaluation of the So-called « Numerical Tablets », in : *Visible Language*, vol. XV, n° 4, Autumn 1981, p. 321-344.
4. Mark A. Brandes, « Modelage et Imprimerie aux débuts de l'Écriture en Mésopotamie », *Akkadica*, 18, mai-août 1980, p. 1-30. *Id.*, *Siegelabrollungen aus den archaischen Bauschichten in Uruk-Warka* Freiburger Altor. Studien, 3 ; 1979
5. A. Le Brun & F. Vallat, « L'Origine de l'Écriture à Suse », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 11-59.
F. Vallat, *Paléorient*, 4 (1978), p. 193-195 ; fig. 37.
6. Stephen J. Lieberman, « Of Clay Pebbles, Hollow Clay Balls, and Writing : A Sumerian View », *AJA*, 84 (1980), p. 339-358. Voir la critique de Marvin A. Powell, dans : *Visible Language*, vol XV (4), 1981, p. 423-424.

petits objets ou « jetons » élaborés de façon comparable n'étaient pas antérieurs mais contemporains et épars, tandis que les vrais calculi, recueillis dans les « bulles », correspondaient à la surface de celles-ci à des encoches de deux types seulement, permettant de les ramener aussi à deux séries : cônes et sphères, de plusieurs ordres de grandeur, comme les signes de la numération de position sumérienne.

Une querelle s'est ainsi développée, à propos de données pour le moins ambiguës et donc difficiles à interpréter. En nous efforçant d'être impartial, nous devons constater que les uns et les autres ont fait des observations justes, mais les données sont si complexes qu'ils ont parfois été amenés à les simplifier, en faisant un choix entre ce qui semblait réellement significatif et ce qui ne l'était pas. L'existence de petits objets semblables aux calculi dès l'époque néolithique est en soi intéressante, mais sa signification ne saurait être majorée indûment : il s'agit de toute évidence de témoins épars, indépendants d'une tradition continue et homogène. Il n'en va pas de même des témoins de la civilisation d'Uruk, qui méritent d'être considérés globalement, avec cependant assez de prudence pour ménager les éventuelles originalités locales ou l'incertitude de relations effectives entre les différentes catégories de petits objets d'argile. Comme l'a bien fait observer Eva Strommenger¹, nous pouvons suivre désormais en Susiane mieux qu'en Mésopotamie le développement de la civilisation qui mérite cependant de garder Uruk pour référence, eu égard à l'ampleur unique que prit cette ville en fin de période, précisément lors de l'apparition de l'écriture. Nous assistons donc en Susiane, déjà précédemment, dès « Uruk Moyen », à l'apparition successive ou parallèle de témoins de plusieurs procédés plus ou moins systématiques, que l'on peut rattacher à la notion de comptabilité ou plus simplement de calcul, parce que liés à des modes originaux de numération. On peut et doit admettre en effet que les marques portées sur des objets maniables, exécutés en série, correspondent à des signes numériques et donc à des chiffres, dès lors que ces marques ont une régularité de formes simples qui ne peuvent être qu'intentionnelles, par opposition à la fantaisie décorative ou autre. Cette définition implique une certaine normalisation des signes qui, de fait, ont reçu l'aspect de points, petits cercles, cupules ou disques, de lignes incisées ou d'encoches allongées ou courtes, plus ou moins profondes. Des objets comparables apparaissent dès *Uruk Moyen* en Susiane : H.-T. Wright² en a signalé à Tépé Sharafabad, mais il convient d'attendre leur publication pour en faire état.

On peut attribuer à la fin de la même époque « moyenne » une série susienne assez nombreuse de petits bouchons coniques (fig. 23) qui devaient être posés plutôt qu'enfoncés sur le goulot de 35 mm de diamètre de vases d'un modèle qui nous échappe (fig. 23 en bas à droite). Dans ces conditions, ces bouchons pourraient avoir plutôt fait fonction de « fiches » placées sur ces vases, pour en indiquer la contenance. En effet, ils portent de 0 à 6 cupules faites avec le doigt, ce qui invite à supposer une correspondance avec des divisions ou « mesures » du tout constitué par la capacité totale du vase. De toute manière, le nombre six, maximum certainement intentionnel des cupules, doit être significatif de la référence à un système sexagésimal. Nous sommes ainsi en présence des premières

1. Eva Strommenger, « The Chronological Division of the Archaic Levels of Uruk-Eanna VI to III/II : Past and Present », *AJA*, 85 (1980), p. 479, s.
2. Henry T. Wright, N. Miller, R. Redding, « Time and Process in an Uruk Rural Center », dans *L'Archéologie de l'Iraq du début de l'époque néolithique à 333 avant notre ère. Colloques internationaux du C.N.R.S.*, n° 580, juin, 1978. Paris, 1980, p. 277.

notations pouvant être appelées « graphiques », puisqu'à deux dimensions, liées à une forme de comptabilité empirique.

Puis au niveau 18 de l'acropole susienne se répandent les « bulles » sphériques (fig. 26-30), avec ou sans marques à la surface et qui regroupent des calculs incontestables, c'est-à-dire revêtus d'une valeur numérale, la question étant de savoir s'ils sont en outre spécifiques des denrées comptabilisées. Ces bulles apparaissent, au moins en l'état actuel de la recherche, comme caractéristiques de la première moitié ou phase du stade final de l'époque d'Uruk, à côté de tablettes grossièrement modelées, scellées et portant des marques de même type que les bulles, donc apparemment numérales. Enfin, au niveau 17 b¹, des tablettes plus soignées remplacent les précédentes et pratiquement aussi les « bulles » sphériques. Il importe de rappeler que ces tablettes sont plates (fig. 32 ; 33), et n'ont pas la forme de petits coussins bombés (fig. 34 ; 36), apparue ultérieurement. A ce même niveau ont été trouvés deux objets fort différents : une petite tête d'animal finement modelée et percée latéralement, en terre cuite², et une plaquette triangulaire sur laquelle sont portées 5 lignes³. Ces deux objets ont été considérés par le fouilleur respectivement comme un *pendentif* et comme un *jeton*, car dans leur isolement, ils ne semblaient guère plus significatifs. Cependant, il importe désormais de les joindre aux séries d'objets semblables, mises au jour autrefois par Mecquenem et répertoriées par D. Schmandt-Besserat (fig. 24-25)⁴. Ces séries, déjà signalées plus haut, sont identiques à celles qui proviennent de la plupart des sites de l'époque d'Uruk, et qui, sur le chantier de l'Eanna, sont apparues dès le niveau VI⁵, donc *avant* les bulles-enveloppes et les tablettes inscrites, bien qu'elles aient continué à être représentées parallèlement à ces dernières.

Les têtes d'animaux (fig. 24 : 1-5) sont les objets les plus parlants et les plus soignés, en dépit de leur appartenance incontestable, à Suse, à une série. On peut les considérer comme des pictogrammes à trois dimensions, que l'on pouvait grouper éventuellement en les enfilant sur une ficelle, ou autrement. Elles sont très proches de têtes plus simples mais facilement reconnaissables, en forme de plaquettes (fig. 24 : 1-4). Les plus simples sont perforées comme les précédentes et doivent désigner chacune une « tête de bétail », comme le signe AB, qui désigne la vache en sumérien. Celles qui ne sont pas perforées sont de deux modules différents (fig. 24 : 1-2), ce qui pourrait être intentionnel ; elles portent chacune deux rangées de trois points ou petites cupules rondes, manifestement pour symboliser une série de 6 bêtes, donc selon le système sexagésimal, déjà noté à propos des « bouchons » (fig. 23). Il est intéressant d'observer que le même signe : la petite cupule ronde, a été utilisé à propos de mesures de capacité, sur les « bouchons », et d'animaux par définition indivisibles, sur les plaquettes en forme de bucranes. Nous appellerions volontiers les séries ainsi notées des *sizaines*, exactement comparables à nos « demi-douzaines ». On peut supposer que la tête de grand module implique un multiple ; par exemple 60 bêtes, cela restant du domaine de l'hypothèse à envisager simplement.

Fort proches d'un tel réalisme sont de petits objets semi-ovoïdes, moulurés

1. François Vallat, « Les tablettes proto-élamites de l'Acropole (Campagne 1972) », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973), p. 93-100. A. Le Brun, « Le niveau 17 B de l'Acropole de Suse (Campagne de 1972) », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 71-72.
2. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 145 ; fig. 41 (16).
3. A. Le Brun, *op. cit.*, p. 143, fig. 40 (9).
4. Denise Schmandt-Besserat, « An archaic Recording System... », *AJA*, 83 (1979), p. 19-48. L'auteur a intégré la série susienne aux autres, de même époque, en précisant en appendice (p. 27-40) ce qui appartenait à chaque site.
5. J. Jordan, *UVB*, 3 (1932), p. 19.

au sommet (fig. 24 : 8), et qui évoquent des cruches dont l'une porte aussi 2×3 points. On peut admettre qu'il s'agit d'une mesure de capacité et de son multiple sexagésimal, qui pourrait s'appliquer à un liquide spécifique tel que l'huile, sans que nous puissions l'affirmer¹. De même, un petit objet gonflé (fig. 24 : 7) ressemble à une outre devant correspondre aussi à une mesure de capacité et portant de même 2×3 points, soit une « sizaine », de nature distincte de celle que désignaient les cruches. On retrouve les 2×3 points sur des objets qui ne ressemblent directement à rien de clairement identifiable, et donc plus ou moins abstraits, c'est-à-dire revêtus d'un symbolisme plus conventionnel, tels que le disque (fig. 24 : 6). D'autre part, on trouve 2×5 points sur les longs côtés de tablettes miniatures, rectangulaires (fig. 24 : 9), ce qui suggère une référence au système décimal. Des tablettes analogues peuvent porter un plus grand nombre de points régulièrement alignés².

Une série de petits disques souvent percés en leur centre, porte au contraire des lignes (fig. 24 : 10-14) : soit 6, évoquant le système sexagésimal, soit une au milieu et qui partage donc le disque en deux moitiés, soit plus souvent en deux groupes généralement symétriques de 2 ; 4 ; 5 lignes. Ces disques ont été rapprochés³ des idéogrammes TÚG, *vêtement*, SÍG, *laine*, UDU, *mouton*. Nous pensons qu'il s'agit d'abord de comptabiliser ce dont la nature nous semble encore incertaine, mais qui apparaît comme essentiellement divisible. L'identification avec l'idéogramme du *mouton* peut de ce fait être difficilement retenue. Les triangles, percés ou non (fig. 25) portent exceptionnellement 2×3 points, et le plus souvent des lignes incisées : de 0 à 10. La ligne médiane unique paraît couper le triangle, comme le disque, en deux moitiés et devoir être symbolique de $1/2$, les lignes plus nombreuses devant correspondre aux fractions suivantes dans une même série. Il semble ainsi que les *points* ou *cupules* rondes symbolisent des multiples, et les *lignes* des sous-multiples. Le triangle a été rapproché par D. Schmandt-Besserat du signe KÛ, supposé désigner le *métal*, alors qu'il signifie « brillant » à l'époque sumérienne classique. Il reste donc incertain que les triangles portant un nombre certainement intentionnel de lignes, soient des modèles du signe KÛ, dont le nombre de lignes intérieures semble au contraire indifférent. Nous devons être en présence de la notation de fractions de nous ignorons quoi, qui différerait des fractions notées à l'aide des disques.

D. Schmandt-Besserat a constaté qu'une « cruche » du type de fig. 24 : 8 avait été imprimée en creux à la surface d'une bulle-enveloppe de Habuba-Kabira. Il n'y a pas de raison de rejeter cette observation d'un fait qui cependant reste *exceptionnel*. Toutefois, une plaquette triangulaire à barre médiane a été imprimée, comme un cachet, sur la surface d'une boule d'argile pleine, trouvée au niveau 18 de l'acropole susienne⁴. D'autre part, une tablette (fig. 32)⁵ porte quatre signes qui semblent être la reproduction de telles plaquettes, en forme de demi-cercles plutôt que de triangles (fig. 25), avec une forte incision médiane, sous deux petits signes ronds, barrés verticalement aussi. Dans ces conditions, une des rares tablettes de même époque (fig. 33) où nous avons pensé devoir reconnaître un signe d'écriture abstrait, en forme de triangle portant 3 barres⁶,

1. Cf. D. Schmandt-Besserat, *AJA*, 83 (1979), p.44, type VI.

2. Cf. D. Schmandt-Besserat, *op. cit.*, p. 37 : type XI-2. De même : V. Scheil, *Mémoires*, 17 (1923), n° 355 ; 362 ; 475.

3. D. Schmandt-Besserat, *op. cit.*, p. 42, type II.

4. A. Le Brun et F. Vallat, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 23, note 12 ; fig. 6 (2) et pl.VI (7b).

5. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 641. D. Schmandt-Besserat, « From Tokens to Tablets : A Re-evaluation of the So-called « Numerical Tablets », in Marvin A. Powell editor : *Aspects of Cuneiform Writing* ; Special Issue of *Visible Language*, vol. XV (4), Cleveland, autumn 1981, p. 328, fig. 4 b et p. 336.

6. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 474

apparaît comme moins isolée : le signe en question peut-être considéré comme la réplique graphique d'une plaquette du type de fig. 25. Pour interpréter le triangle (ou demi-cercle) barré porté à quatre exemplaires sur la tablette, fig. 32, D. Schmandt-Besserat¹ s'est référée à l'interprétation de A. Vaiman et du mathématicien Jöran Friberg, selon laquelle avant les chiffres abstraits, chaque catégorie de biens comptabilisés aurait été comptée selon une numération spécifique, reproduisant des jetons spécifiques. On devrait donc distinguer plusieurs systèmes, adaptés respectivement au grain et aux surfaces ensemencées divisibles, et aux êtres vivants, par définition indivisibles. C'est ainsi que le triangle nu (fig. 25 : 1) symboliserait l'unité de capacité et de métrologie : 1/5 de *ban*, et que le triangle barré (fig. 25 : 2) représenterait l'unité de mesure : 1. Cette hypothèse tient sa force de ce qu'elle s'appuie sur la numération sumérienne classique. Mais précisément, cette numération ignore les signes triangulaires à plusieurs lignes (fig. 25 : 3 ; 4 ; 5), qu'on ne saurait éliminer, puisque le nombre de ces lignes est certainement intentionnel. Il est donc difficile d'adopter une telle hypothèse, au moins en ce qui concerne ce cas particulier. Il demeure que le procédé de la comptabilité à l'aide de jetons simples : sphères, cônes, tétraèdres..., ou complexes comme ceux que nous venons de commenter, a interféré avec les procédés plus élaborés des bulles-enveloppes et des tablettes. Mais cette interférence est restée très partielle, comme occasionnelle, chaque procédé restant largement indépendant, de sorte qu'il n'est guère possible de retracer un développement continu permettant une interprétation globale. Les modalités d'usage des jetons nous échappent. La perforation que portent nombre d'entre eux doit être significative d'une possibilité, soit d'attacher ces objets comme des étiquettes, soit de les grouper ensemble ou avec d'autres. L'absence de traces de liens ne saurait contredire cette interprétation, car ces objets sont en terre bien durcie par la cuisson. Et du coup, on peut supposer que ceux qui n'ont pas de perforations pouvaient être groupés autrement : dans ces vases, comme les bulles sphériques et les tablettes, ou des sachets de tissu ou autres. Tant qu'ils n'auront pas été trouvés groupés de façon plus significative et attestant un même usage, comme l'importante série réunie dans une cachette du niveau IV b de l'Eanna et comme la série des figurines minuscules de la *Maison Ronde* de Tépé Gaura XI-A², directement comparable, nous ne pourrions préciser ce point.

Bulles-enveloppes et tablettes

Les « bulles » contenant des calculi (fig. 26-31) doivent être plutôt appelées des *enveloppes*, par analogie avec les contrats néo-sumériens et plus récents, garantis par une enveloppe qu'il fallait briser pour en vérifier le contenu. Les bulles oblongues, destinées à garantir des nœuds, sont plus directement comparables aux pièces que la sigillographie occidentale appelle des *bulles*, et méritent donc mieux cette appellation.

Nous avons exposé plus haut que les fouilles de 1977 avaient révélé l'apparition

1. D. Schmandt-Besserat, « Decipherment of the Earliest Tablets », *Science*, 211 (1981), p. 238-285 ; fig. 2, col. 17-18. *Id.*, « From Tokens to Tablets... », *Visible Language*, XV (4) (1981), p. 334, s. Cf. A.A. Vaiman, « Über die Protosumerische Schrift », *Acta Antiqua Academiae Hungaricae*, vol. 22 (1974), p. 17-22. Jöran Friberg, *The Third Millenium Roots of Babylonian Mathematics : Method for the Decipherment, through Mathematical and Methodological Analysis of Proto-Sumerian and Proto-Elamite demi-pictographic Inscriptions*. Chalmers University of Technology and University of Göteborg (1978-79).
2. H. Lenzen, *UVB*, XXV, p. 40. A.-J. Tobler, *Excavations at Tepe Gawra*, vol. II. Philadelphia, 1950, pl. LXXXIV-a : 6 cylindres, 2 tétraèdres, 2 lentilles aplaties, trouvés ensemble dans la salle K de la Maison ronde.

au niveau 18 de l'Acropole susienne de la quasi-totalité des bulles-enveloppes, en même temps que des tablettes d'un type lui-même archaïque. Mais il est vraisemblable que ces bulles soient apparues déjà précédemment, dès *Uruk Moyen*, comme le suggère celle qui a été trouvée par Henry T. Wright à Tépé Farukhabad¹. Logiquement, en effet, ce type de document de comptabilité semble le plus archaïque et a dû être inventé avant les premières tablettes. La vérification de cette hypothèse présenterait l'intérêt de lier l'invention de la glyptique sur sceau-cylindre à celle de la comptabilité, sitôt créée sous sa forme la plus archaïque.

Précédemment en effet, à Suse I, les sceaux étaient utilisés déjà sur des documents dépourvus de toute indication chiffrée, et ne réclamant pas d'être entièrement couverts par leurs empreintes : scelléments de portes et surtout de jarres, et bulles appliquées sur des nœuds. La continuité observée ensuite entre la comptabilité et l'écriture archaïque, puis cunéiforme se trouverait dès lors coïncider avec l'usage du sceau-cylindre, qui fut abandonné de même, au I^{er} millénaire, en même temps que se répandait l'alphabet n'utilisant pas habituellement la tablette d'argile comme support. Ainsi pourrait donc être expliquée l'adoption de la forme cylindrique qui allait se révéler si féconde par les possibilités qu'elle ouvrait à la créativité artistique des graveurs.

L'interprétation des calculi est fondée en principe sur leur correspondance avec les signes numériques portés à la surface d'un nombre relativement restreint de bulles. Or leurs données confrontées avec celles des calculi enfermés dans les bulles dépourvues de signes sont d'une telle diversité qu'une interprétation d'ensemble reste incertaine (fig. 31). Pour surmonter cette difficulté, S.-J. Lieberman² a proposé une simplification qui serait justifiée par la comparaison avec les signes numériques correspondants, qui sont de deux types seulement, avec plusieurs ordres de grandeur. Si nous le suivons bien, il lui a semblé logique de considérer les cônes et les tétraèdres (à quoi il faudrait joindre aussi les bâtonnets, trouvés aussi dans les bulles-enveloppes) comme équivalents des signes longs, et les sphères et disques comme équivalents de signes ronds et de leurs dérivés cunéiformes respectifs. Précisément, une bulle contenant des calculi d'une diversité exceptionnelle (fig. 27 et 31, n°5) ne porte que des chiffres de deux types appelés à devenir traditionnels. Nous devons avouer que cette simplification n'est pas pleinement satisfaisante, d'autant moins qu'elle ne permet pas d'éliminer toutes les difficultés soulevées par la confrontation entre calculi et signes portés à la surface, comme nous le montrerons plus loin.

A. Le Brun et F. Vallat³ d'autre part, ont analysé la documentation exceptionnellement cohérente qu'ils venaient de mettre au jour en 1977, et ils en ont tiré des conclusions plus générales, en considérant ces documents susiens comme des témoins de la même tradition que les tablettes proto-élamites proprement dites, apparues ensuite. Selon eux, le *bâtonnet* correspond à l'*encoche fine*, symbolisant le chiffre 1.

Le *petit sphère* correspond au *petit cercle* obtenu en enfonçant verticalement un calame mince, et symbolise 10.

Le *disque* correspondrait au *grand cercle* obtenu en enfonçant soit le doigt, soit un grand calame. Il symboliserait 100.

Le *petit cône* correspondrait à la *grande encoche* connue par les tablettes

1. Henry T. Wright, *An Early Town on the Deh Luran Plain. Excavations at Tepe Farukhabad*. Ann Arbor, 1981.

2. Stephen J. Lieberman, *AJA*, 84 (1980), p. 343, note 18.

3. A. Le Brun et F. Vallat, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 30-33.

proto-élamites. Le *grand cône* perforé correspondrait à la *grande encoche* surchargée du *petit cercle*, connue de même.

Ce système serait donc décimal, au moins pour les trois premiers ordres de grandeur, par opposition à la tradition sumérienne. Or les jetons portant une « sizaine » de points suggèrent plutôt (ou simultanément) un système sexagésimal, comme dans la tradition sumérienne à laquelle la Susiane était rattachée à cette époque. En outre, les faits qui se dégagent si l'on prend en considération la totalité de la documentation susienne sont d'une complexité difficilement réductible à la simplicité de ces conclusions. Nous nous attacherons aux documents les plus caractéristiques (fig. 31).

La bulle n°1, contenant 5 bâtonnets et 3 petites sphères, porte 5 encoches fines et 3 petits cercles : la correspondance est parfaite, et l'empreinte circulaire de la base du sceau-cylindre, imprimé comme souvent à la surface de la bulle, semble dépourvue de signification. Or la bulle n° 2 contient 1 bâtonnet correspondant à 1 encoche fine ; 4 petites sphères correspondant à 4 petits cercles, mais en outre, un grand cône à 2 perforation latérales, à quoi rien ne correspond à la surface, à moins de prendre en considération le grand cercle obtenu en imprimant la base du sceau-cylindre qui, sur le document n° 1, était apparemment sans signification ! Mais de toute manière, l'identité proposée pour le grand cône avec la grande encoche n'est pas vérifiée.

La bulle n° 3 contient 3 disques et 3 bâtonnets, à quoi correspond à la surface les signes suivants : 3 cupules obtenues en enfonçant le petit doigt, dont l'ongle est bien visible, et 3 encoches allongées.

La bulle n° 11 contenant 1 bâtonnet, 1 petite sphère et 1 disque, semble illustrer 3 ordres de grandeur successifs : il s'agirait de 1 ; 10 et 100 d'après Le Brun et Vallat, qui proposent l'équivalence du disque et du « grand cercle » ou cupule digitale.

Mais la bulle n° 4 vient rompre ces certitudes, avec ses calculi de trois types différents, pouvant correspondre à 3 ordres de grandeur : 3 petits cercles y correspondent non pas à de petites sphères, comme sur les bulles n°1 et 2, mais à des petits cônes. Et 3 cercles-cupules y correspondent à 3 disques, comme sur la bulle n° 3, et une encoche conique perforée correspond à un grand cône brisé, mais qui a gardé la trace d'une perforation. Il est donc identique à celui de la bulle n° 2, qui correspond à un grand disque ! — Donc un même calculus : le grand cône perforé, a pour correspondants deux signes différents : le disque et le cône perforé. De même, le petit cercle correspond à deux calculi différents : la petite sphère et le petit cône.

On peut rapprocher la bulle n° 4 d'une tablette déjà commentée (fig. 35)¹, qui peut être datée de l'extrême fin de cette époque, d'après le style de son sceau, directement apparenté à celui de l'époque de Djemdet-Nasr. Cette tablette purement numérale diffère par sa forme des tablettes proto-élamites, et doit donc être datée de l'époque susienne d'Uruk. Brisée, elle porte encore 5 petits cercles, un grand cercle plat et 3 cônes de plus grand module, qui n'ont pas été obtenus avec le calame : comme l'a noté D. Schmandt-Besserat, ils n'ont pu être obtenus qu'en imprimant un calculus conique. Nous sommes donc en présence d'un type de chiffre différent du cône perforé de la bulle n° 2, auquel ne correspond apparemment qu'un grand cercle. De toute manière, le scribe de la tablette a voulu noter un nombre correspondant à 3 ordres de grandeur, comme celui de la bulle n° 4. L'usage d'un calculus pour imprimer un signe révèle au moins qu'à Suse, les calculi continuèrent d'être utilisés après l'abandon des bulles sphériques. Cet usage resta exceptionnel, parce qu'il était bien plus commode d'utiliser un

1. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 922.

calame, ou simplement un doigt. Si cependant on a imprimé occasionnellement des calculi, on peut supposer, sans aucune certitude, que ce fut du fait d'un rite de conclusion d'un contrat, analogue à l'apposition des sceaux.

La surface de la bulle n° 5 (fig. 27) a subi des accidents qui ont un peu brouillé les signes qui s'y trouvent portés. Cette bulle contient 2 bâtonnets ; 1 petit tétraèdre ; 2 disques et 2 plaquettes insolites, à 4 moignons. Or les signes portés à la surface ignorent cette diversité : 3 encoches longues correspondent aux 2 bâtonnets et sans doute (?) au tétraèdre ; 4 cupules ou petits cercles ne peuvent correspondre qu'aux 2 disques et aux 2 plaquettes à moignons. Le Brun et Vallat ont cependant proposé d'assimiler ces dernières aux signes numériques groupant 2 encoches tête-bêche, dans l'écriture proto-élamite et déjà sur une tablette de Godin Tépé. Mais de tels signes n'apparaissent pas à la surface de la bulle, de sorte que j'ai pensé naguère à la possibilité d'un symbolisme autre que numéral¹ : par exemple, des têtes de bétail. Une telle hypothèse n'apparaîtra comme scandaleuse que si l'on admet un système obligatoirement numéral et pleinement cohérent. Mais puisqu'il est avéré que les calculi sont plus complexes que les signes numériques qui y correspondent à la surface des bulles, il faut au moins envisager la possibilité d'un symbolisme plus large, apparenté à celui des jetons.

La bulle n° 10 contenait 1 sphère nettement plus grande que celles des autres bulles, et 1 disque plus large et plus épais, qui représente au moins un ordre de grandeur ou multiple supérieur à celui des petits disques placés dans les bulles n°s 4 et 11. La grande sphère pourrait correspondre aux cercles de 19 mm de diamètre, plus grands que les cupules digitales, que l'on observe sur les fragments de plusieurs grandes tablettes (fig. 35) portant un même sceau². Il pourrait donc avoir existé 3 ordres de grandeur des sphères et des cercles.

Or la grande bulle n° 9 contenait 15 calculi (fig. 26), répartis en deux séries : a) *sphères* : 2 « moyennes », c'est-à-dire plus petites que celle de la bulle n° 10 et plus grandes que celles des bulles n°s 1 ; 2 et 11 ; et 4 petites sphères semblables à ces dernières. b) *tétraèdres* : 3 grands ; 3 moyens, dont une face porte un point ; 3 petits. On a donc symbolisé 5 ordres de grandeur, concernant soit un chiffre global, soit les chiffres de deux types de denrées symbolisées respectivement par les sphères et les tétraèdres. Il est particulièrement regrettable que la bulle soit endommagée, et que les signes correspondant aux calculi et éventuellement portés à la surface, aient disparu. Or une autre bulle permet d'envisager une autre possibilité pour certains types de calculi : celle de symboliser des fractions.

Près de la moitié de cette bulle, n° 6, est aussi perdue (fig. 28). En outre, son contenu a souffert de l'humidité, de sorte que quelques calculi sont restés collés à l'intérieur et sont mal identifiables. Ceux qui ont pu être extraits sont de 4 types différents : 1 disque épais, comme celui de la bulle n° 10 ; 2 petites sphères (plus d'autres restées collées à l'intérieur) ; 3 petits cônes semblables à ceux de la bulle n° 4 ; 1 grand et 1 petit objet plat, en forme de « pétale », donc de 2 ordres de grandeur. Ces données étaient reportées à la surface de la bulle où il n'en subsiste qu'un signe qui a la forme d'une grande croix constituée par 4 encoches minces et longues. Un tel signe est connu comme symbole d'une fraction dans le répertoire proto-élamite³. Par sa forme, il ne saurait reproduire un des calculi auxquels il doit, semble-t-il, nécessairement correspondre : on peut songer à une forme rare telle que le « pétale ». De toute manière, on constate

1. P. Amiet, *op. cit.*, p. 69-70

2. P. Amiet, *op. cit.*, pl. 67, n° 536.

3. V. Scheil, *Mémoires*, 17 (1923), p. 51, signes 1034-1036 ; tablettes 22 ; 32 ; 52 ; 116, 422

ainsi la création d'un signe nouveau, indépendant quant à sa forme d'un calculus-modèle à trois dimensions. D'autre part, ce signe nous révèle que des fractions ont pu être symbolisées par des calculi, dont cependant la forme n'était pas particulièrement significative : cette forme était donc purement conventionnelle. Enfin, si un calculus a pu symboliser une fraction, il est vraisemblable qu'il en était de même pour d'autres, et du coup peut s'expliquer la multiplicité des formes symboliques de ce que nous considérons comme des « ordres de grandeur ».

L'examen par le laboratoire¹ des bulles bien conservées que nous ne pouvions nous permettre d'ouvrir à montré qu'elles avaient subi une légère cuisson, impliquant le souci de les conserver, et que les calculi pouvaient différer complètement quant à leur forme des signes portés à la surface. C'est ainsi qu'une bulle (n° 7) dont le sceau porte l'image d'un grand griffon (fig. 29 et 31 : 7) a dû recevoir ses indications numériques alors qu'elle était déjà durcie, ce qui a dû empêcher d'y imprimer ces indications avec un calame. On y a gravé en effet assez brutalement avec une pointe : 6 lignes verticales, avec comme en surcharge un petit trou ovale, et à côté, un très petit triangle. On pouvait s'attendre à trouver à l'intérieur 6 bâtonnets correspondant aux 6 lignes, les deux autres signes pouvant apparaître comme accidentels, vu leurs faibles dimensions. Or la radiographie révèle la présence de 6 petites sphères, une grande sphère et un disque épais de même module que cette dernière. Il y a donc correspondance quant au nombre des signes gravés à la surface et des calculi placés à l'intérieur, et cela confirme que les premiers devaient avoir le même symbolisme que les seconds, alors que par leur aspect, ils en diffèrent complètement. Il semble que le comptable ait procédé en toute indépendance individuelle.

Une autre bulle, n° 8 (fig. 30 et 31 : 8) porte à la surface un seul signe : une large encoche semi-circulaire, obtenue en enfonçant latéralement la tête d'un gros calame. Juste au-dessous, la surface de la bulle est ébréchée, mais trop légèrement, pensons-nous, pour que d'autres signes aient disparu. Or la radiographie a révélé à l'intérieur la présence de 7 petites sphères dont on peut supposer qu'elles doivent correspondre aux subdivisions de l'unité symbolisée par la grande encoche. Il est difficile de ne pas conclure de cet exemple surprenant que chaque comptable pouvait se permettre des initiatives, en toute indépendance.

Les autres bulles radiographiées ne portent pas de signes à la surface, et ne révèlent pas de types de calculi nouveaux en dehors d'un triangle de grand module, attesté aussi à Chogha Mish. Cela confirme, s'il en était besoin, que Suse appartenait à la vaste communauté culturelle dite d'Uruk, dont les autres sites ont livré une documentation semblable. Il convient d'en tenir compte pour avoir une vue plus complète de la comptabilité de cette époque. C'est ainsi que la collection des calculi placés dans les bulles de Chogha Mish² comprend des sphères, disques et tétraèdres de 3 modules différents, plus un croissant difficile à intégrer à ce système déjà fort complexe. Plus instructive est la série des calculi placés dans les bulles d'Uruk³, un peu avant l'apparition des premières tablettes inscrites. Cette série est en effet plus diversifiée⁴, car elle comprend des bâtonnets,

1. Nous nous référons à l'étude par radiographie et par scanner effectuée au Laboratoire de Recherche des Musées de France et au Service de Radiologie de l'Hôpital Saint-Louis par F. Drilhon, le Professeur M. Laval-Jeantet et A. Lahmi.
2. P. Delougaz & H. Kantor, « New Evidence for the Prehistoric and Protoliterate Culture Development of Khuzistan », *5th International Congress of Iranian Art & Arch.* ; Tehran, 1968. Vol. I (Tehran, 1972), p. 30, pl. IX-b.
3. Mark Brandes, « Modelages et Imprimerie aux débuts de l'écriture mésopotamienne », *Akkadica*, 18, mai-août 1980, p. 3.
4. H. Lenzen, *UVB*, 21 (1965), Tf. 19 b.

peut-être de 2 modules, des sphères d'un seul module, des tétraèdres de 2 modules et un croissant, comme à Suse et Chogha Mish, à côté de calculi en forme de « pétales » comparables à ceux de fig. 31 : 6 et, plus significatifs, d'ovoïdes à moulure horizontale évoquant des cruches, rencontrés aussi dans des bulles, à Habuba Kabira, et en dehors des bulles, à Suse (fig. 24 : 8). Enfin, le répertoire des calculi des bulles d'Uruk comprend des objets semi-ovoïdes dont une échancrure détermine deux petites cornes, de sorte qu'ils ressemblent à des bucranes¹. De tels objets, comme les cruches présumées, s'apparentent bien davantage aux jetons (fig. 24 : 1-4) qu'aux calculi auxquels ils ont été mêlés dans les bulles. Ils suggèrent que les premiers comptables cherchèrent avec une créativité quelque peu désordonnée à améliorer un système trop abstrait : plus précisément, ils pourraient avoir voulu symboliser non seulement des nombres, mais aussi la nature des biens comptabilisés.

A Suse, les calculi de forme simple tels que les sphères et les disques ont reçu ou pu recevoir 3 ordres de grandeur correspondant vraisemblablement à des multiples, décimaux ou sexagésimaux. Il importerait impérativement d'intégrer ces multiples au système cohérent présenté par Le Brun et Vallat, sous peine de devoir renoncer à ce système, car nous sommes en présence d'un nombre excessif de signes numériques. Ce nombre peut être restreint si l'on suppose que certains calculi symbolisaient non pas des multiples, mais des sous-multiples, c'est-à-dire des fractions. La bulle fig. 31 : 6 prouve que l'on a effectivement noté des fractions. Faut-il supposer que les jetons en forme de plaquettes triangulaires nues ou, plus souvent barrées (fig. 25), absentes des bulles (à une exception près : un triangle nu), y correspondent aux tétraèdres pour symboliser des fractions, et correspondent aux signes triangulaires barrés, portés sur des tablettes (fig. 32 ? et 33). Cela est possible, mais rien ne permet actuellement de le prouver, du fait des dommages subis par la bulle fig. 26 et 31 : 9. Il n'est plus possible en effet d'y confronter calculi et chiffres portés à la surface. Ces derniers, tels qu'ils peuvent être reconnus à Suse, sont de 5 ou 6 types : a) cône pointé (bulle n° 4) ; b) grand cercle (?) (bulle n° 2), c) cercle moyen ou cupule faite avec le doigt ; d) petit cercle profond ; e) encoche large (fig. 31 : 8) ; f) encoche fine allongée. On peut y ajouter les simples traits et les deux autres signes, gravés sur une seule bulle (fig. 29 ; 31 : 7). Ces chiffres correspondent à ceux qui sont portés sur les tablettes de même époque : grand cône (fig. 35 ; 36)² ; grand cercle (fig. 35)³ ; cercle moyen (fig. 36)⁴ ; petit cercle (fig. 34 ; 36)⁵ ; encoche large⁶ ; encoche fine (fig. 34)⁷. Mais en outre, certains signes attestés une seule fois, comme le cône pointé⁸ peuvent n'avoir pas de correspondant actuellement attesté sur les bulles : c'est le cas des grands demi-cercles (ou triangles fig. 33) barrés et des petits cercles barrés (fig. 32). Enfin, ces signes n'ont pas la complexité observée sur les tablettes proto-élamites (cf. p. 103)⁹.

Un des résultats les plus troublants de la confrontation entre calculi et signes portés à la surface des bulles est de montrer la plus grande diversité des premiers, diversité qui ne peut être évacuée de la manière assurément élégante, mais peu probante, proposée par Lieberman. Les choses se présentent en somme à l'inverse

1. M. Brandes, *Akkadica*, 18 (1980), p. 6, note 15.

2. P. Amiet, *Glyptique Susienne, Mémoires*, 43 (1972), n° 922.

3. *Mémoires*, 43 (1972), n° 536 ; 620/642.

4. *Mémoires*, 43 (1972), n° 620/642.

5. *Mémoires*, 43 (1972), n° 521 ; 534, etc.

6. *Mémoires*, 43 (1972), n° 545 ; 559.

7. *Mémoires*, 43 (1972), n° 479 ; 520.

8. *Mémoires*, 17 (1923), n° 165.

9. Piero Meriggi, *La Scrittura Proto-élamica. Parte I a : La Scrittura e il Contenuto dei Testi*, Roma. 1971. p. 159.

de ce qu'illustre la tablette-sachet de Nuzi, où les cailloux apparemment uniformes correspondaient à des animaux dont la diversité était précisée dans le texte. Il se pourrait ainsi que les premiers comptables aient cherché à améliorer le système des calculs en s'inspirant de celui des jetons, qu'ils intégrèrent partiellement, sans être capables d'en faire autant en ce qui concerne le système de notation que l'on peut appeler graphique, des signes portés à la surface des bulles. Or ces chiffres dans la mesure où ils sont semblables à ceux qui sont portés sur les tablettes provenant d'Uruk et de Djemdet-Nasr, pourraient correspondre à deux systèmes utilisés simultanément, l'un sexagésimal, spécifiquement sumérien, et l'autre décimal, appelé à être préféré par les scribes proto-élamites. D. Schmandt-Besserat a rappelé à ce propos que F. Thureau-Dangin¹ avait déjà noté qu'« on peut se demander si le système décimal est à proprement parler un système de numération. Langdon a très à propos fait remarquer que ce système paraît n'avoir été employé que pour exprimer des quantités de grain. Les chiffres que nous lisons 1, 10, 100 ont pu avoir une valeur plus métrologique que numérale... ». De telles observations sont une invitation à tenir au moins la porte ouverte à une interprétation plus large des premiers documents de comptabilité, dont la diversité peut difficilement ne correspondre qu'à la seule abstraction des chiffres.

Les interférences constatées entre les trois systèmes de comptabilité (ou plutôt *procédés* plus ou moins systématiques) méritent d'être prises en considération. Les jetons en forme d'objets reconnaissables tels que des récipients-mesures de capacité (fig. 24 : 7-8), ont dû avoir un symbolisme spécifique. Il a pu en être de même en ce qui concerne les jetons portant notation de multiples ou de sous-multiples, dont la diversité a pu correspondre à des significations spécifiques. Les calculs placés dans les bulles sont généralement plus simples que les jetons sensiblement contemporains. Quand ils correspondent aux signes tracés à la surface, ils semblent ne symboliser que des chiffres entiers ou des fractions. Mais leur plus grande diversité par rapport à ces signes, et leur répartition vraisemblable en trois ordres de grandeur, restent difficiles à interpréter : cela donne l'impression de résulter d'une redoutable capacité d'initiative de chaque comptable. La présence de calculs identiques à des jetons permet de supposer qu'un symbolisme spécifique pouvait s'y attacher, au-delà de l'abstraction des chiffres. On peut admettre que les signes portés sur les tablettes dérivent de ceux qui sont portés sur les bulles, et peuvent donc avoir été revêtus d'un symbolisme semblable. Cependant, les valeurs proposées par Friberg et D. Schmandt-Besserat², applicables respectivement aux céréales (mesurées en *ban* et *bariga*), et aux surfaces ensemencées (estimées en *iku*, *eše*, *bur* et *buru*) demeurent incertaines, faute de correspondance parfaite entre signes sumériens classiques et signes observés sur nos documents.

Le mode d'utilisation des jetons, des bulles-enveloppes et des tablettes demeure incertain. Nous savons seulement que bulles et tablettes pouvaient être jointes à des envois de denrées contenues dans des jarres et dans des ballots aux nœuds fermés par des bulles proprement dites, oblongues. A. Le Brun et F.

1. F. Thureau-Dangin, « Notes assyriologiques, LX.-Le système décimal chez les anciens Sumériens », *RA*, 29 (1971), p. 22-23. D. Schmandt-Besserat, « The Envelopes that bear the First Writing », *Technology and Culture*, vol. 21 (3), July 1980, p. 372.
2. Jöran Friberg, *The Third Millenium Roots of Babylonian Mathematics, I. A Method for the Decipherment through Mathematical and Metrological Analysis of Proto-Sumerian and Proto-Elamite Semi-pictographic Inscriptions*. Göteborg (1978-79), p. 10 ; 20 ; 46. D. Schmandt-Besserat, « From Tokens to Tablets : A Re-evaluation of the So-called « Numerical Tablets », *Visible Language*, vol. XV (4), Autumn 1981, p. 337, fig. 6.

Vallat ont examiné avec soin les diverses possibilités que l'on peut envisager : factures et bordereaux d'accompagnement, portant un seul sceau ; contrats scellés peut-être avec les sceaux des deux parties, notamment. Mais un facteur essentiel est resté jusqu'à présent dans l'oubli. Ces documents archaïques étaient et ne pouvaient être que des aide-mémoire et des pièces à conviction à l'usage de témoins de contrats et de messagers accompagnant les biens expédiés vers Suse ou redistribués depuis ses entrepôts. Ces indispensables auxiliaires seuls pouvaient rendre compréhensibles des documents aussi divers dans leur archaïsme.

Dans ces conditions, nos documents apparaissent comme destinés pour l'essentiel à la transmission d'informations d'un « bureau » (privé ou officiel) à l'autre, plutôt qu'à en garder le souvenir. Sitôt disjointes de l'envoi dont ils indiquaient le plus souvent seulement la quantité, et dès que le commissionnaire chargé de les expliciter était parti, ces documents perdaient la plus grande partie de leur valeur. Même leur expéditeur risquait d'être difficilement identifiable, tant les sceaux pouvaient se ressembler, et partant, être méconnaissables. C'est bien pourquoi bulles-enveloppes et tablettes restaient soigneusement jointes aux denrées entassées dans leur entrepôt.

L'architecture de ces bâtiments, à Suse, a pauvre apparence, et des locaux à usage strictement domestique y étaient imbriqués, si bien que l'ensemble évoque des habitations plutôt que des installations officielles. Et pourtant, la présence vraisemblable d'ateliers et l'entassement impressionnant des biens entreposés suggèrent autre chose. Si l'on songe à la nécessité impérieuse d'entretenir un important personnel d'accompagnement, on peut se demander s'il ne s'agirait pas plutôt des officines d'une administration complexe, se chargeant de la mise en œuvre et du stockage des biens reçus, voire de la prise en charge du personnel de gestion. Les « messagers » indispensables, éventuellement hébergés sur place, pourraient être comparés aux *lú-girím*, « courriers », voire aux *aga-uš* néo-sumériens¹, recrutés souvent parmi les Elamites. Comme ces auxiliaires, ils devaient avoir aussi leur sceau, et peut-être participaient-ils à la rédaction des documents de comptabilité et servaient-ils de témoins lors de l'apposition des sceaux destinés à attester la réalité des contrats. Nous sommes tentés de les identifier à des personnages que les graveurs de sceaux ont complaisamment représentés penchés sur l'épaule des magasiniers à l'ouvrage (fig. 20 : 6). De toute manière, on peut entrevoir ainsi l'existence d'un groupe social qui aura joué un rôle essentiel dans l'organisation des échanges. La question se pose dès lors de savoir quel était le statut de tels messagers. En principe, des particuliers devaient être capables d'en entretenir, mais il est aussi vraisemblable qu'un État ait été le maître d'œuvre de l'organisation, en dépit de la discrétion avec laquelle l'effigie royale a été représentée (fig. 21 : 1). En réalité, c'est plutôt un état de chose intermédiaire qu'il faut envisager, en se gardant de concevoir l'État de cette époque comme obligatoirement totalitaire. La créativité révélée par la diversité même de nos documents, jointe à une déroutante capacité d'initiative, nous semble peu compatible avec le carcan impliqué par le mythe du « despotisme asiatique ».

La civilisation d'Uruk doit finalement être identifiée avec la communauté riche de sa diversité, qui naquit lors de l'intégration de la Susiane à la Mésopotamie méridionale. Nous pouvons admettre qu'elle parvint, pour la première fois dans l'histoire humaine, à créer précisément les conditions d'une entrée dans l'histoire, par une prise de conscience qui coïncida avec la création

1. T. Fish, *Toward a Study of Lagash « Mission » or Messengers Texts*. MCS, 4, p. 78-105 ; MCS, 5, p. 1-26. M. Lambert, « Cylindres de Suse des premiers temps des Sukal-mah », *Iranica Antiqua*, 6 (1966), p. 36, s.

des premiers États proprement dits. Une part d'importance majeure, largement impondérable, de son identité se trouve exprimée par un art radicalement nouveau et spécifique, dont la naissance fut le point de départ d'une tradition appelée à se perpétuer en Sumer, dans la suite des époques pleinement historiques. Or la composante susienne de la communauté d'Uruk semble bien avoir pris une part décisive à l'élaboration de cet art, à partir de la tradition antérieure, et tout en gardant son originalité à l'intérieur de cette communauté.

L'éclosion probable de la notion d'État ne peut être disjointe de celle d'une monarchie religieuse qui apparaît comme une forme archaïque de la monarchie sumérienne classique. Elle est liée en outre à l'élaboration d'une comptabilité qui pratiquement ne déboucha alors qu'à Uruk sur la création d'une écriture. Cette communauté fut caractérisée enfin par un dynamisme qui suscita une expansion dont la première étape avait été précisément l'intégration de la Susiane. De là, ce rayonnement se poursuivit au moins sous deux formes. Il paraît avoir été peu sensible vers le sud-est ; vers l'est, son témoin est Tépé Sialk où les immigrants pourraient avoir fusionné avec les autochtones. Vers le nord, Godin Tépé apparaît comme un important relais d'étape organisé avec originalité. Les colons-marchands de ce site semblent avoir eu des liens plus étroits avec la métropole, et n'être pas parvenus à « civiliser » les autochtones, qui en tout cas ne surent pas assimiler leur apport.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que selon toute vraisemblance, l'Égypte de Nagada II fut aussi atteinte par des porteurs de la civilisation d'Uruk, qui contribuèrent au moins à la faire passer de la préhistoire à une proto-histoire annonciatrice de l'unification pharaonique. L'apparition d'un art de bâtir sans antécédents locaux, mais longuement élaboré en Orient, peut difficilement être expliquée autrement que par l'intervention d'immigrants capables d'initier les riverains du Nil à leur méthode de travail. Leur groupe cependant ne semble pas avoir constitué une colonie proprement dite, mais il y introduisit certains aspects spécifiques de leur art, et donc de leur civilisation. La figure imposante du Roi-prêtre, maître des animaux, sur le manche de couteau de Gebel et Arak¹, ne saurait être considérée comme une simple curiosité exotique. De même, dans le répertoire ainsi transplanté, le thème des deux serpents entrelacés, enserrant des fleurs, comme celui du griffon aux ailes stylisées en forme de peigne² semble avoir été conçu par les Susiens (fig. 20 : 3 ; 5). Et si les vases zoomorphes de Nagada II présentent une trop grande diversité, pleine d'originalité, pour que l'on puisse les tenir pour dérivés obligatoirement des modèles susiens, le thème de la petite chienne à collier, aux pattes courtes, pourrait venir de Suse³. Finalement, la question mérite d'être posée d'une intervention spécifiquement susienne en Égypte, quelle qu'ait été la voie suivie⁴. La présence de porteurs de la civilisation d'Uruk en Égypte est peut-être comparable à celle de tels porteurs à Tépé Sialk III 5-6, dans un milieu de tradition néolithique, tandis que des

1. Sur le manche de couteau de Gebel el Arak, voir : R.-M. Boehmer, « Orientalische Einflüsse auf verzierten Messergreifen aus dem prädynastischen Ägypten », *AMI, NF*, 7 (1974), p. 27 et Tf. 6 (1).
2. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), p. 76. R.-M. Boehmer, *Op. cit.*, *AMI, NF*, 7 (1974), fig. 5 ; 6.
3. C. Desroches-Noblecourt : « Quatre objets protodynastiques provenant d'un « trésor » funéraire, *La Revue du Louvre*, 1979, p. 112-113 ; fig. 11. Cf. P. Amiet, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 81 et pl. XIX-6.
4. En outre, la vaisselle de type d'Uruk ne peut avoir été exécutée que sur place, à l'initiative d'une main-d'œuvre immigrée, comme les maçons. Cf. H. Kantor, *Egypt and its Foreign Correlations*, dans R.-W. Ehrich, *Chronologies in Old World Archaeology*, Chicago and London, 1965, p. 14, s.

contacts difficiles à préciser avec les populations du Fars contribuaient à l'éclosion de la civilisation de Banesh.

La civilisation d'Uruk en Susiane et en Iran s'acheva par une catastrophe. Déjà précédemment, une partie de la plaine avait été désertée entre les deux métropoles de Suse et Chogha Mish, dont G. Johnson suppose qu'elles seraient entrées en compétition armée. Une hypothèse plus détaillée a été élaborée par J. Alden, en référence à celle de Johnson¹. Le commerce de Suse, condition indispensable de sa prospérité, était commandé par la route dont Godin Tépé était un des relais. La chute de cette colonie sous les coups des envahisseurs nordiques de Yanik Tépé menaçait Suse d'asphyxie. Les Susiens se seraient alors tournés contre leurs voisins de Chogha Mish, maîtres de la route de l'est, et les auraient forcés à s'expatrier en masse. Et ces gens seraient allés peupler la plaine d'Izeh, dans les vallées bakhtiars, laissant leur pays dépeuplé et leurs vainqueurs susiens fortement diminués. Il est toujours dangereux de reconstituer toute une histoire à partir de faits archéologiques largement imprécis et dont la chronologie relative est incertaine. Nous pensons que la chute de Godin Tépé pourrait aussi bien avoir résulté de celle de sa métropole, trop étroitement solidaire. Mais l'effondrement de cette dernière reste difficile à expliquer. Certes des guerres intestines ont pu ruiner le pays, mais il n'est pas d'exemple d'une émigration vidant totalement un pays pour en peupler aussi totalement un autre. Cette hypothèse ne peut donc être retenue.

Il reste que cette catastrophe mérite d'être tenue pour exemplaire en ce qu'elle fut suivie par un renversement complet, nouvelle illustration d'une alternance spécifique de l'histoire élamite. La Susiane cessa d'appartenir au monde mésopotamien, pour être intégrée à celui des montagnards qui tendaient à prendre à leur tour et pour la première fois, leur identité historique. Dans ces conditions, il n'est pas interdit de supposer que des incursions de ces mêmes montagnards de l'est et du sud-est aient largement ruiné les paysans de Susiane, sur qui reposait une part capitale de la prospérité du pays. Celui-ci fut ainsi préparé à recevoir un équilibre ethnique tout différent, antithétique même, préfiguration de celui que l'on allait observer un millénaire plus tard, après la chute de l'empire d'Ur, suzerain de Suse.

1. J.-R. Alden, « Trade and Politics in Proto-Elamite Iran », *Current Anthropology*, 23 (décembre 1982), p. 37, s.

IV

L'époque Proto-Élamite en Susiane

La civilisation que nous appelons proto-élamite revêt un caractère complexe qui explique la difficulté de la définir. Elle ne fut longtemps connue que sous son aspect susien, que nous savons maintenant avoir été très partiel, et donc trompeur dès lors qu'on le considérait isolément. A partir du moment où Le Breton eut distingué à Suse les documents se rattachant à la tradition d'Uruk et les documents rédigés en écriture appelée proto-élamite par le P. Scheil, on aurait dû cependant prendre conscience de ce qui opposait les deux formes successives de civilisation. Cette opposition fut sans doute masquée par l'existence de documents en quelque sorte transitionnels, et par la permanence à Suse de certains aspects de la tradition mésopotamienne, qui pouvaient donner l'illusion d'une totale continuité. Or il apparaît désormais que la création d'une écriture différente de celle des Sumériens, en même temps que d'un art original, représenté principalement sur les sceaux apposés sur les documents écrits, constituent des faits significatifs d'une rupture culturelle entre Susiane et Mésopotamie. Si précédemment la même communauté d'Uruk, que l'on peut définir comme proto-sumérienne, unissait les deux régions, impliquant une certaine communauté de peuplement ou de langue, il est évident que la nouvelle écriture exprimait la langue différente d'un peuple différent. Et de même que l'art d'Uruk, répandu de Habuba Kabira à Tépé Sialk, symbolisait une communauté culturelle incontestable, même si elle est difficile à définir clairement, de même la glyptique nouvelle apparaît comme représentative d'une culture que son originalité distingue de celle de Mésopotamie. L'appellation *proto-élamite* la définit au mieux, en incitant à l'identifier avec une forme initiale de l'entité historique élamite, telle qu'on peut la définir avec plus de précision depuis peu. Il paraît en effet évident que nous sommes en présence d'un fait d'ordre historique dont la manifestation constitue en elle-même un épisode majeur de l'histoire du plateau iranien et de sa dépendance susienne. Une difficulté déjà signalée vient de ce que la Susiane au moins, a continué à partager avec la Mésopotamie nombre d'éléments de la civilisation matérielle, de sorte que son intégration à la civilisation dite de Djemdet-Nasr¹, continuation dans une large mesure de celle d'Uruk, a pu sembler

1. Edith Porada, « Relative Chronology of Mesopotamia, I », in R.-W. Ehrich, *Chronologies...* Chicago & London, 1965, p. 156. Daniel T. Potts, *The late 4th Millenium Universe of a Highland Community in Iran : Problems of Proto-Elamite and Jamdat Nasr Mesopotamia*. Harvard University. Cambridge, 1975

confirmée à cette époque. Par suite, nombre d'auteurs se sont cru autorisés à appliquer la référence de Djemdet-Nasr, comme précédemment celle d'Obeid, à la Susiane. Cette difficulté tombe dès lors que l'on prend en considération les témoins spécifiques de la civilisation proto-élamite, que sont ceux de la frange supérieure de la culture intellectuelle, par opposition aux aspects matériels d'une forme de civilisation en quelque sorte internationale, puisqu'elle a dû recouvrir les différences ethniques et linguistiques exprimées par les documents écrits. D'autre part, nous savons depuis quelques années que la Susiane n'était pas le berceau unique de la nouvelle civilisation, qui était répandue dans une partie de l'Iran apparue précédemment comme réfractaire à l'expansion d'Uruk, à l'exception de Tépé Sialk : dans les vallées bakhtiars et à l'intérieur du plateau, dans le Fars et même au-delà, dans le Kerman et jusqu'au Séistan.

La civilisation proto-élamite apparaît ainsi comme double, susienne et montagnarde, ce qui l'apparente à celle de l'époque de Suse I, avec cependant de notables différences, dues au déplacement vers le sud-est de l'apparentement des Susiens, et surtout au passage d'un état préhistorique à un état définitivement marqué par la « révolution urbaine » survenue entre temps. Mais dans cette civilisation double, l'élément montagnard, de langue élamite, devait nécessairement avoir la primauté, par opposition à l'élément mésopotamien qui venait de la perdre.

Suse proto-élamite devait être moins vaste que précédemment, du fait de l'abandon vraisemblable du quartier situé au nord de l'Acropole, à l'emplacement de l'Apadana. En revanche, la ville s'étendit alors vers l'est, dans des secteurs du sud de la Ville Royale et même du Donjon¹, avec partout des tablettes économiques impliquant une activité intense. Tenté peut-être d'exagérer son déclin supposé, J. Alden² estime que sa surface habitée était tombée à seulement 11 hectares. Une telle estimation nous paraît sujette à caution, et il importe davantage de noter le dynamisme nouveau acquis par Suse à cette époque.

La plupart des autres localités de l'époque d'Uruk avaient été désertées, de sorte que Suse était largement isolée dans la plaine entre la Kerkha et le Diz. Mais une population clairsemée occupait probablement de façon saisonnière de petits villages nouvellement créés et concentrés pour la plupart au sud de la plaine, entre le Diz et le Karun. Vraisemblablement pastorale, nomade ou semi-nomade, elle devait différer des paysans autochtones de l'époque d'Uruk, et ses mouvements pourraient avoir été ceux de transhumants montagnards. En ce qui concerne Suse, une fois de plus, notre information est obérée par les déficiences des fouilles anciennes, qui ont livré une masse considérable de documents difficiles à classer, même en se référant aux fouilles récentes, conduites avec rigueur. Ces dernières n'ont pu porter que sur des secteurs restreints ou déjà bouleversés. C'est ainsi qu'aucun ensemble architectural consistant n'a pu être reconnu sur l'Acropole par Stève et Gasche, qui ont du moins recueilli d'intéressantes séries. Un grand vase biconique polychrome³ est significatif en ce qu'il offre une certaine ressemblance avec ceux du Fars à l'époque dit de Banesh, bien attestée aussi à Tell-i Ghazir, dans la plaine de Ram Hormuz.

1. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29 (1943), p. 103, n° 314, signale des tablettes proto-élamites au Donjon, dans une couche où ont été creusées des tombes à céramique peinte du « II^e style ». Il nous paraît difficile, à partir de telles données, de tenter une estimation en hectares de la surface occupée par l'agglomération susienne.
2. John R. Alden, « Trade and Politics in Proto-Elamite Iran », *Current Anthropology*, vol. 23 n° 6, décembre 1982, p. 14, s.
3. M.-J. Stève et H. Gasche, *L'Acropole de Suse. Mémoires*, 46 (1971), p. 133, s. (Uruk et Djemdet-Nasr) ; p. 123, s. (proto-dynastique I), pl. 25 (27) : peinture rouge instable.

De même, A. Le Brun¹ n'a pu explorer que des vestiges infimes d'une architecture cependant puissante, échelonnée sur les quatre niveaux 16 à 13 du chantier 1 de l'Acropole. Or ces vestiges ne faisaient pas suite immédiatement à ceux de l'époque d'Uruk (niveau 17) : ils correspondent sensiblement à ceux que Stève et Gasche ont datés du « Proto-dynastique I », et ils précèdent ceux que E. Carter² a mis au jour sur le sol vierge, à la base de son étroit sondage de la Ville Royale 1. Plus précisément, Ville Royale 1 : niveau 18, semble contemporain de Acropole 1, niveau 13.

Nous sommes ainsi conduits à reconnaître la succession suivante :

I.— Une *phase ancienne* définie seulement typologiquement et correspondant aux phases *Cb* et *Cc* de Le Breton, dont la classification reste irremplaçable et doit même être complétée. En l'absence de données stratigraphiques, il convient de se référer aux tablettes postérieures à l'époque d'Uruk et qui apparaissent comme les plus anciennes de la série proto-élamite proprement dite, définie par l'usage de l'écriture proto-élamite et un style particulier de sceaux.

II. Puis une *phase récente* peut correspondre à la fin de l'époque de Djemdet-Nasr et à la phase initiale de l'époque des dynasties archaïques. Elle s'est développée elle-même en deux étapes, représentées dans les niveaux 16 à 14 du chantier de l'Acropole 1 où apparaissent les tablettes de type proto-élamite classique, et au moins aux niveaux 18 et 17 du sondage 1 de la Ville Royale, où a été trouvée une seule de ces tablettes.

III. Enfin, une *phase tardive* a été envisagée, qui correspondrait aux niveaux 16 à 13 du même sondage de la Ville Royale ; on peut contester son appartenance effective à l'époque proto-élamite proprement dite.

L'époque proto-élamite ancienne a dû faire suite à (ou se confondre avec) une phase intermédiaire entre les niveaux 17 et 16 du chantier Acropole 1, et sensiblement contemporaine des maisons du niveau IV-1 de Tépé Sialk, et du début de l'époque de Djemdet-Nasr en Mésopotamie. L'existence d'une telle phase est impliquée par une série de vases classés *Cb*, parfois *Cc* par Le Breton³, et auxquels nous pouvons en joindre quelques autres (fig. 40-42), semblables à ceux qui, en Mésopotamie, sont datés de l'époque de Djemdet-Nasr. En dehors de rares tessons de grands vases polychromes de pur style de Djemdet-Nasr, il s'agit principalement de petits « cratères » dont l'épaule et le milieu de la panse sont carénés, parfois de façon adoucie, avec ou sans anses-oreillettes, et dont le col est presque droit, la lèvre étant en général à peine marquée⁴. Ils sont en terre souvent rose, couverte d'un engobe rouge foncé, parfois lustré. Mais l'un d'eux (fig. 41) est en terre fine, vert clair. Or un vase en terre semblable (fig. 40) diffère par sa lèvre étalée en oblique, caractéristique de la vaisselle de l'époque de Djemdet-Nasr. Un vase en terre moins fine (fig. 42), sans engobe, a une forme plus ovoïde et porte un décor incisé. Il est très proche d'un vase du temple de Sîn II de Khafadjé, que l'on peut tenir pour contemporain⁵.

1. A. Le Brun, « Recherches stratigraphiques à l'Acropole de Suse, 1969-1971 : couches 16 à 13 ». *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 189, s.

2. E. Carter, Suse, « Ville Royale ». *Paléorient*, 4 (1978), p. 197-211. *Id.*, « Excavations in Ville Royale I at Susa : the Third Millenium B.C. Occupation ». *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), § II, p. 13-21

3. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 100-101 et fig. 11 ; 12 ; 13.

4. Cf. H. Lenzén, *UVB*, XXI (1965), Tf. 23-(a-d)

5. P. Delougaz, *Pottery from the Diyala Region*. *OIP LXII* (1952), pl. 22 h et pl. 144, n° A 604.223 (Sin II). Pour notre fig. 42, cf. Delougaz, *op. cit.*, pl. 186, n° C 603.270 (Sin III) et R. Mackay, *Report on Excavations at Jemdet Nasr, Iraq*, 1934, pl. LXIV (1-10) ; LXV. (16-18 ; 22-24).

Il est vraisemblable que ces vases sont contemporains d'un sceau-cylindre décoré de deux rangées de taureaux aux formes assez maigres, de bon style de Djemdet-Nasr ; ce sceau a été apposé sur deux tablettes numérales du type de celles de l'époque d'Uruk, et sur une série de scellements (fig. 35). Inversement, une autre tablette numérale (fig. 36) porte les empreintes d'un sceau de style de l'époque d'Uruk, mais ses dimensions sont exceptionnelles, ainsi que ses chiffres, plus élaborés que de coutume. Cette tablette est caractérisée par sa forme de gros coussin bombé. Or cette forme est spécifique, d'une part, de nombre de tablettes de Tépé Sialk IV-1, et d'autre part, d'une série de tablettes susiennes qu'il faut tenir pour à peine plus récentes¹. On y observe en effet des chiffres révélant une numération plus complexe, et déterminée désormais par des signes encore rares, pictographiques ou abstraits, qui imposent de désigner ces tablettes, les premières, comme proto-élamites au sens propre. Comme celles de Tépé Sialk IV-1, ces tablettes sont enfin caractérisées par la rareté avec laquelle elles portent les empreintes d'un sceau, contrairement à la norme observée à Suse et à Godin Tépé à l'époque d'Uruk.

Elles illustrent donc une série d'innovations, avec cependant un libellé proche de celui de l'époque d'Uruk, c'est-à-dire en général, avec la mention d'une seule opération sur une seule face, plus parfois une autre, sur la tranche. Mais parfois, ce qui est nouveau, une autre opération est portée au revers de la tablette. De même, les chiffres en forme d'encoches sont souvent disposés deux par deux, l'un au-dessus de l'autre, et non-plus simplement les uns à côté des autres. Des chiffres nouveaux apparaissent : les cercles et encoches dédoublés symétriquement ; les encoches en forme de croissant obtenu soit avec l'ongle, soit en imprimant en oblique la tête d'une grand stylet ; les cercles entourés d'une constellation de points ou de clous minuscules (cf., p. 102)². Deux des rares tablettes-coussins qui soient scellées portent l'empreinte d'un même sceau à décor schématique d'aspect floral³, apparenté à celui que l'on trouve à Khafadjé sur des sceaux-cylindres apparus dès le début de l'époque de Djemdet-Nasr, et qui portent de longs fuseaux entourés de même d'un cerne, avec une répartition comparable à des pétales de fleurs⁴. Ce sont au moins des repères chronologiques, mais de toute autre importance sont deux tablettes qui révèlent l'existence d'un art nouveau. La première (fig. 46)⁵ a la forme bombée caractéristique, qui a permis d'appliquer le sceau aussi sur les côtés, ce qui ne sera généralement pas possible sur les tablettes proto-élamites classiques, plus minces. Elle porte sur une face un chiffre indiqué par une rangée de cercles et une encoche, que pouvait déterminer un signe perdu, dans un angle. Elle est donc très proche du libellé des tablettes numérales de l'époque d'Uruk. Mais le sceau représente un double défilé d'animaux : un lion assis comme un gros caniche, avec une crinière tombant comme un jabot anguleux sous le cou, au lieu d'avoir la forme d'une

1. V. Scheil, *Textes de comptabilité proto-élamite (Nouvelle série). Mémoires*, 17 (1923), n° 11 ; 12 ; 20 ; 21 ; 22 ; 24 ; 29 ; 37 ; 39 ; 40 ; 51 ; 57 ; 63 ; 74 ; 84 ; 86 ; 111 ; 113 ; 118 ; 136 ; 137 ; 142 ; 172 ; 179 ; 183 ; 184 ; 186 ; 190 ; 198 ; 209 ; 361 ; 416 ; 427.

R. de Mecquenem, *Epigraphie proto-élamite. Mémoires*, 31 (1949), n° 3 ; 4 ; 5 ; 8 ; 11 ; 18 ; 19 ; 28 ; 34 ; 45 ; 46.

2. Voir : Georges Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*. Paris, Seghers, 1981, p. 197, fig. 103.

3. V. Scheil, *Mémoires*, 17 (1923), n° 57. R. de Mecquenem, *Mémoires* 31 (1949), n° 28 = P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1121.

4. H. Frankfort, *Stratified Cylinder Seals from the Diyala Region*. Chicago, OIP LXXII (1955), n° 8 ; 10 (Khafadjé, Sin II) ; n° 31 (Sin III), etc.

D'autres tablettes portent des pseudo-poissons et des animaux maladroitement dessinés : P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 821 ; 925.

5. L. Delaporte, *Catologue des cylindres... du Musée du Louvre. I. Fouilles et Missions*. Paris, 1920, pl. 43 (3) : S. 341. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, 2e éd. Paris, 1980, fig. 522.

sorte de mantille, et des bêtes à cornes portant des touffes de poils sur les pattes. Ces détails « baroques » étaient ignorés à l'époque précédente, et caractérisent l'art proto-élamite.

Une autre tablette (fig. 47)¹ porte une opération comptable sur chaque face. La première a un libellé aussi archaïque que la précédente, avec simplement le signe présumé de la *femme* et un chiffre. L'autre face porte aussi une opération, mais celle-ci est définie par deux signes qui doivent donc se compléter pour indiquer une notion complexe². Enfin, le sceau appliqué sur cette tablette révèle un sens nouveau du modelé sculptural, en même temps que du mouvement de deux animaux affrontés, pattes tendues en avant. Le mouvement, seulement latent dans l'art d'Uruk, est une des grandes découvertes des Proto-Élamites, dont l'art est ainsi révélé tout constitué d'un seul coup, d'une manière qui permet d'entrevoir sa riche originalité.

Un art nouveau est normalement en Orient le témoin d'un équilibre culturel nouveau, ou d'une entité culturelle originale. L'art révélé par nos deux tablettes diffère profondément de celui de Djemdet-Nasr, son contemporain de Mésopotamie qui au contraire, dans ses réalisations les plus soignées, était fondamentalement fidèle à la tradition inaugurée à l'époque d'Uruk. Cet art, avec une écriture dont les rares signes ainsi connus diffèrent de ceux de Mésopotamie, est un témoin décisif d'une civilisation qui s'est donc dégagée de l'emprise mésopotamienne, emprise sensible cependant encore dans la glyptique que l'on peut qualifier de commune ou de populaire, caractérisée par son schématisme. Les tablettes-coussins constituent donc une série transitionnelle foncièrement double, puisque les premières datent encore de l'époque d'Uruk (fig. 36), alors que les plus nombreuses sont les témoins de l'apparition de l'écriture en Susiane, après les rares essais observés précédemment (fig. 34). Très rapidement, cette écriture a permis la rédaction de documents plus complexes, pouvant grouper plusieurs opérations comptables, réparties soit sur les deux faces d'une même tablette-coussin, soit sur une même face. Dans ce cas³, elles sont alignées sommairement, avec souvent des chiffres de grandes dimensions, alors que sur les tablettes classiques, elles sont alignées régulièrement et avec des signes plus petits et plus serrés, en général (fig. 48). Il est remarquable que les signes de cette première écriture soient abstraits pour la plupart, de sorte que la pictographie proprement dite ne peut être considérée comme première.

D'autre part, alors que les tablettes de l'époque d'Uruk étaient normalement toutes scellées, les tablettes-coussins ne le sont qu'exceptionnellement, comme si cela était devenu inutile. Les notations graphiques permettant de définir les opérations comptables pourraient expliquer ce changement, mais il n'est pas possible d'en avoir la certitude, ni de préciser une telle hypothèse. Enfin, on a trouvé à Susé des sceaux-cylindres de même style raffiné que celui des sceaux apposés sur les tablettes ; or nous avons signalé que de tels sceaux faisaient presque totalement défaut à l'époque d'Uruk, tout au moins sur les sites majeurs de la plaine. Cette absence suivie d'une présence des sceaux eux-mêmes pose aussi un problème irritant, qu'il importe de poser, à défaut de pouvoir le résoudre.

On peut attribuer à la même époque les vases apparentés à ceux de l'époque de Djemdet-Nasr en Mésopotamie, en rappelant l'extrême rareté de la vaisselle à

1. V. Scheil, *Mémoires*, 17 (1923), n° 113. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 969.

2. Le même groupe apparaît sur V. Scheil, *Mémoires* 17 (1923), n° 124.

3. Par ex. : V. Scheil, *Mémoires*, 17 (1923), n° 40 ; 142.

riche décor peint caractéristique, et qui n'est représentée à Suse que par quelques tessons¹.

L'époque proto-élamite classique ou « récente » est connue plus concrètement, et cependant de façon trop limitée, par les deux chantiers de l'Acropole 1 et de la Ville Royale 1, l'un et l'autre de faible surface, de sorte que l'architecture y est à peine représentée. Les installations de l'Acropole sont les plus anciennes. Elles ont livré une céramique (fig. 43) qui ne se rattache plus guère à la tradition mésopotamienne d'Uruk que par des écuelles grossières et des « pots de fleurs ». De grands vases polychromes à décor peint généralement instable et de forme anguleuse peu galbée² n'offrent que des ressemblances lointaines avec ceux de Djemdet-Nasr auxquels il serait certainement abusif de les assimiler. Les autres vases sont très différents, d'aspect commun, avec souvent un enduit rouge et des formes lourdes : jarres globuleuses et bassins à lèvre arrondie. Des gobelets à pied massif (fig. 43 : 4) sont tenus pour caractéristiques de la phase initiale de l'époque des dynasties archaïques en Mésopotamie, bien qu'ils soient attestés peut-être précédemment à Nippur et à Uruk³. Les vases de pierre continuent la tradition antérieure, et la métallurgie⁴ semble plus abondante, mais notre documentation est trop mince pour permettre des comparaisons utiles. Une découverte faite à Malyan (cf., p. 108) permet cependant d'attribuer à cette époque avec vraisemblance de curieuses « assiettes » en plomb, qui à Suse sont enroulées sur leur contenu, destiné sans doute à être déposé en offrande.

Des sceaux-cylindres en stéatite chauffée à faible température, et devenue blanchâtre de ce fait, et des empreintes (fig. 49)⁵ révèlent un art qui s'éloigne délibérément du réalisme au profit d'une stylisation décorative qui semble souvent d'inspiration végétale, avec de rares animaux aux formes géométriques, des croix striées, des « échelles » disposées en arcades ou chevrons (fig. 49 : 1 ; 2). Or cette même glytique est très abondamment représentée aussi dans la région de la Diyala⁶ et le long du piémont iranien, tout à la fin de l'époque de Djemdet-Nasr. C'est là une référence importante, mais incomplète. Elle confirme en principe que la civilisation proto-élamite prit son essor parallèlement à celle de Djemdet-Nasr, en interférant avec elle, au moins sur ce point.

Enfin, une quinzaine de tablettes⁷ sont les premières, sur le chantier 1 de l'Acropole, à porter des inscriptions proto-élamites proprement dites. Par opposition aux tablettes en forme de coussins, non représentées sur ce chantier, elles méritent d'être considérées comme classiques. Elles se distinguent par leur forme de plaquettes minces, rectangulaires, avec assez rarement l'empreinte d'un

1. L. Le Breton, *Iraq* 19 (1957), p. 101, pl. XXVI-2 et p. 100 : types classés Cb et Cc : fig. 11 (22 ; 26 ; 30-35 ; 36 ; 38). Cf. P. Delougaz, *Pottery from the Diyala Region*, pl. 22 b. Un vase susien non reproduit par Le Breton est seul à avoir la lèvre rabattue, caractéristique de l'époque de Djemdet-Nasr. Un vase unique à anses funiculaires en forme de becs d'oiseaux, a un décor peint en brun violacé et une rangée d'incisions horizontales : Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 99 et fig. 13 (7) ; p. 101, signale qu'il n'a pas d'équivalent exact en Mésopotamie.
2. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 64. Ecuelles grossières et « pots de fleurs », *id.*, fig. 60 (12) ; 65 (7-9). L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), pl. XXVI (3-4) attribués à la phase Cc. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29 (1943), p. 18, fig. 15 et p. 30 : vases polychromes à décor évanescent.
3. D. Hansen, in : R.W. Ehrich, *Chronologies in Old World Archaeology*, Chicago & London (1965), p. 208 en bas : Inanna, niv. XII (fin Djemdet-Nasr). P. Delougaz, *Pottery from the Diyala Region*. Chicago (OIP LXIII), 1952, pl. 63 (5 ; 44) ; pl. 148 (B.076.700 ; B.077 a, b). Von Haller, *Die Keramik der archaischen Schichten von Uruk*, *UVB*, IV (1932), pl. 20-B : Eanna, niveaux III/II.
4. A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 68 (vases de pierre) et fig. 67 (métallurgie).
5. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 59 (1-6 ; 8-12 ; 17).
6. H. Frankfort, *Stratified Cylinder Seals from Diyala Region*. Chicago, OIP LXXII, 1955, pl. 10-16 : Temple de Sin IV.
7. F. Vallat, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), p. 237, s., fig. 58. *Id.* 3 (1973), p. 103, fig. 14 (1).

sceau proto-élamite classique, et dont nous avons signalé l'apparition sur de rares tablettes en forme de coussins. L'une de ces tablettes¹, trouvée au niveau le plus ancien de cette époque (niveau 16 C) est plus grande ; elle est comparable à une autre, non stratifiée², où sont portés de grands chiffres déterminés par peu de signes. Ces documents sont à rapprocher des grandes tablettes trouvées autrefois, où figurent souvent des signes pictographiques, et qui pourraient donc être immédiatement postérieures à la série des tablettes-coussins³.

Le chantier n° 1 du sud de la ville Royale⁴ a montré que Suse s'agrandit vers la fin de cette époque, qui vit la création d'un nouveau quartier dans ce secteur inhabité précédemment. Les niveaux inférieurs, 18 et 17⁵, sont les mieux caractérisés comme proto-élamites, par une tablette, des sceaux et empreintes que l'on ne trouve plus ensuite dans les niveaux 16 à 13, rattachés cependant à la même époque III, « proto-élamite », de l'histoire de Suse. La tablette porte un sceau de style très appauvri en comparaison de celui des documents à peine plus anciens du chantier 1 de l'Acropole. Les cylindres et empreintes illustrent encore le style commun, lié aux sceaux de stéatite blanchie par une faible cuisson. Enfin, une empreinte sur scellement de jarre révèle un art nouveau, très différent, grossier, avec des animaux anguleux disposés en tous sens (fig. 50 : 1). Cette empreinte appartient à une abondante série trouvée par Mecquenem au « Donjon » (fig. 50 : 2)⁶ et qui comprend en outre quelques documents importés de Mésopotamie ou maladroitement inspirés par l'élégant style mésopotamien de la phase II de l'époque des dynasties archaïques. Des conclusions d'ordre historique et culturel d'une part, chronologique d'autre part, peuvent en être tirées. L'aspect culturel doit être considéré en fonction d'une analyse globale de la série trouvée par Mecquenem : nous l'examinerons plus loin. E. Carter a préféré s'attacher aux implications chronologiques, en déduisant avec justesse que la dernière phase de l'époque proto-élamite ainsi inaugurée avait été contemporaine de l'époque II des dynasties archaïques de Mésopotamie. Cette déduction est confirmée par le mobilier d'une tombe⁷ creusée au début de l'occupation de ce secteur (niveau 18 ou 17). Outre des vases globuleux sans décor et des paniers, il comprend deux vases en cuivre à long bec-verseur, qui sont les premiers témoins à Suse d'une technique qui s'est répandue largement au milieu du III^e millénaire, en Mésopotamie et au Luristan.

La céramique correspond en partie à celle des niveaux 14 et 13 du chantier 1 de l'Acropole, avec encore des écuelles grossières, des « pots de fleurs » et des jarres et jattes à enduit rouge. Mais les gobelets à pied massif et les vases à décor polychrome évanescents ont pratiquement disparu : la tradition du décor peint n'est guère illustrée que par un petit vase caréné à décor géométrique peint en rouge⁸. Et on assiste d'autre part à l'apparition de types nouveaux, tels que des jarres et des bassins portant en relief des bandes torsadées ou digitées. L'étude comparative de ce matériel reste à faire. Dans sa publication, E. Carter a signalé la similitude avec les céramiques de Malyan dans le Fars et de Yahya

1. F. Vallat, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 58 (14)

2. F. Vallat, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3, p. 103, fig. 14 (1), non stratifié.

3. V. Scheil, *Textes de comptabilité proto-élamites Mémoires*, 17 (1923), n° 79 ; 85 ; 96 ; 97 ; 105 (équidés) ; 124 ; 241 ; 275 ; 276 ; 280 ; 284 ; 285 ; 325 ; 413 ; 440 ; 444 ; 453 ; 455 ; 456 ; 460.

4. E. Carter, Suse, « Ville Royale », *Paléorient*, 4 (1978), p. 197, s. *Id.*, Excavations in Ville Royale I at Susa : The Third Millenium B.C. Occupation. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p. 11-134.

5. E. Carter, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p. 65, fig. 17 (1).

6. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29 (2943), p. 119, fig. 86. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires* 43 (1972), n° 1370-1446.

7. E. Carter, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p. 46-49, fig. 7-9 : tombe 576.

8. *Op. cit.*, p. 56, fig. 13 (2) ; p. 21 et 31 ; Cf. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), pl. XXVI (7).

dans le Kerman à l'époque proto-élamite, mais presque sans citer d'exemple précis, de sorte que son observation apparaît comme largement théorique.

La même céramique a été trouvée dans les niveaux suivants, 16 à 13, qui n'ont livré ni tablettes ni sceaux, ce qui nous paraît significatif de l'extinction de la spécificité proto-élamite, liée à la langue et à l'écriture des montagnards. D'autre part, une céramique particulière est alors considérée comme transitionnelle, car un décor peint y reparaît, discret, qui annonce l'essor de celui que Pottier a appelé autrefois le « Second Style ». Ce dernier semble toutefois avoir été préparé plus longuement par la tradition inaugurée par les vases à décor évanescent et qui a pu être prolongée par les vases peints trouvés principalement dans des tombes par Mecquenem. Leur absence de l'étroit chantier Carter ne facilite pas leur classification, qui reste fondée sur les similitudes avec la série stratifiée de la Diyala : la classification proposée par Le Breton¹ reste unique et garde toute sa valeur.

La plaine de Deh Luran, dans la région intermédiaire entre la Susiane et la Mésopotamie, reste mal connue à cette époque, en dépit des travaux récents de Henry T. Wright², dont les résultats ne permettent pas d'établir une corrélation précise avec la civilisation proto-élamite. Les tombes construites, découvertes au début du siècle à Tépé Ali Abad³ s'apparentent davantage à celles de la vallée du Hamrin en Iraq⁴, avec des vases peints assez semblables à ceux de la région de la Diyala à la même époque. Les deux cultures semblent en somme avoir été assez étroitement imbriquées, et comme le cuivre des outils du Hamrin se trouve être de provenance iranienne⁵, on peut se demander si nous ne serions pas en présence des témoins directs ou, plus à l'ouest, secondaires, de la poussée des montagnards exprimée par l'annexion de la Susiane à la civilisation proto-élamite. Cette hypothèse assurément incertaine s'accorderait cependant avec la diffusion des sceaux-cylindres communs, en stéatite blanchie par la cuisson, en Iran et le long du piémont.

Un vase zoomorphe à décor polychrome évanescent a été trouvé par Mecquenem⁶ avec une série d'objets d'art de deux époques différentes. Nous avons précédemment (*supra*, p. 57) attribué à l'époque d'Uruk les vases et statuettes en albâtre, d'un style très dépouillé (fig. 19). Trois statuettes en marbre blanc doivent au contraire dater de l'époque proto-élamite⁷. L'une représente un oiseau mort, suspendu par le cou ; une autre, un bovin accroupi (fig. 45 a-b), dont une patte postérieure est pliée sous le corps, et dont la tête, rapportée, devait être en métal. Le modelé sculptural, les détails tels que les mèches de poils sur les pattes, diffèrent de la simplicité de l'époque d'Uruk et imposent l'attribution à un art différent. La pièce la plus significative représente un félin bossu, à la musculature puissante (fig. 44). Ce monstre est proche-parent des griffons d'un type nouveau (fig 49 : 5), représentés sur les sceaux connus par les fouilles anciennes et dont l'attribution à l'époque proto-élamite est désormais assurée.

Comme à l'époque d'Uruk, il y avait à l'époque proto-élamite deux

1. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 113-117. E. Carter, *op. cit.*, p. 21

2. Henry T. Wright, *An Early Town on the Deh Luran Plain. Excavations at Tepe Farukhabad*. *Memoirs of the Museum of Anthropology, U. of Michigan*, N° 13. Ann Arbor (1981) p. 188, s.

3. J.-E. Gautier et G. Lampre, *Mémoires*, 8 (1905), p. 75-78

4. J.-D. Forest, « Kheit Qasim I. Un cimetière du début du troisième millénaire dans la vallée de Hamrin, Iraq », *Paléorient*, 6 (1980), p. 213-220.

5. J.-D. Forest, *op. cit.*, p. 217.

6. R. de Mecquenem, « Vestiges de constructions élamites », *Recueil de Travaux*, 33 (1911), p. 51, s. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 111 ; fig. 32 (4 ; 8 ; 9 et 15). P. Amiet, *Elam*, fig. 68 ; *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 63.

7. P. Amiet. *Elam* (1966), fig. 63 ; 64 ; 85.

types de sceaux-cylindres, correspondant à deux usages différents, et donc vraisemblablement à deux catégories d'usagers. Le premier, que sa diversité empêche de décrire en termes simples, peut-être appelé *commun* (fig. 49 : 1-2). Il comprend en majorité les cylindres très nombreux en stéatite blanchie par la cuisson¹ et portant un décor qui comprend à satiété des arcades, des bandes striées sinueuses ou brisées en « échelles », des croix, feuilles et fleurs fortement stylisées. Un animal y est parfois inséré (fig. 49 : 2) stylisé lui aussi, en relief plat ou couvert de fortes hachures. Quand il constitue l'essentiel du décor, il est en général plus pauvrement traité, avec parfois des affinités avec les cylindres de style de Djemdet-Nasr². D'autres sceaux « communs » sont en pierres diverses et portent soit des « yeux », fuseaux et lignes courbes, soit un décor linéaire pouvant évoquer un tissu très lâche³. Nous ne possédons qu'une tablette proto-élamite classique qui ait été scellée avec un cylindre « commun »⁴ dont l'usage habituel était d'être appliqué sur les scellements de portes et de vases, exactement comme les sceaux schématiques de l'époque d'Uruk. En revanche, deux tablettes⁵ sont scellées avec des cylindres rares à Suse et qui peuvent être rattachés à la série mésopotamienne du style « Brocard », caractéristique de la phase initiale de l'époque des dynasties archaïques : c'est là un bon repère chronologique qui confirme les déductions tirées des autres documents.

Les sceaux « communs », principalement ceux qui sont taillés dans la stéatite blanchie, sont très largement répandus le long du piémont iranien, comme l'a bien noté Le Breton⁶. Mais à l'heure actuelle, il n'est plus possible de prendre cette région pour référence majeure, car ces sceaux sont répandus jusqu'en Iran oriental (fig. 58 : 3 ; 4 ; 5), et surtout, au moins à Suse, ils sont restés en usage à l'époque contemporaine du dynastique archaïque I de Mésopotamie où ils étaient tombés en désuétude au profit des cylindres de style « Brocard ». Cela tend à confirmer l'hypothèse de leur origine proto-élamite et de ce que, plus clairement que les vases peints, ils jalonnent une poussée vers l'ouest des Proto-élamites. Plus précisément, ils semblent liés à une catégorie inférieure de la population, vraisemblablement mêlée, et de ce fait, difficile à définir nettement.

L'élite proto-élamite utilisait au contraire, quand elle voulait sceller les tablettes, ou éventuellement les portes et les vases, un type de sceau qui est pour nous le témoin majeur de son art, apparu pour la première fois sur de rares tablettes en forme de coussins (fig. 46-47). De toute manière, il convient de rappeler que les documents écrits étaient scellés, exceptionnellement désormais, et sans qu'apparaisse clairement la raison de leur scellage. A l'époque d'Uruk au contraire, les documents de comptabilité de Susiane étaient régulièrement scellés, alors que ceux de la ville d'Uruk, qui portaient déjà de l'écriture, souvent ne l'étaient pas. En outre, la plupart des sceaux de l'époque d'Uruk ont disparu, alors qu'une bonne série de ceux de l'époque proto-élamite a été trouvée à Suse. Les plus beaux ont été taillés dans une pierre tendre, vert clair, appelée heulandite, et n'étaient pas perforés : il devait en être de même souvent à l'époque d'Uruk. Les sceaux-cylindres et empreintes proto-élamites⁷ se distinguent de ceux de

1. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1042-1231.

2. P. Amiet, *op. cit.*, n° 1031 ; 1032 ; 1037 ; 1038 ; 1314.

3. P. Amiet, *op. cit.*, pl. 93-96 et pl. 123.

4. P. Amiet, *op. cit.*, n° 1128 ; cf. aussi 870.

5. P. Amiet, *op. cit.*, 1308 et 1309. Quelques sceaux-cylindres sont de style apparenté : n° 913-916 ; 1310-1325.

6. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 108.

7. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*, vol. I (1920), pl. 24-27 ; S. 254 ; 262 ; 284 ; 311 ; 323 ; 324 ; 328 ; 337 ; 354 et pl. 39-45. L. Legrain, *Empreintes de cachets élamites. Mémoires*, 16 (1921), où les documents proto-élamites sont mêlés à ceux des époques d'Uruk et d'Agadé. Nous avons redessiné les principaux dans : *La Glyptique mésopota-*

l'époque d'Uruk par un répertoire presque uniquement animalier, d'où l'homme est à peu près exclu. A cet égard, on pourrait parler de régression, de retour à la tradition animalière préhistorique. Mais il n'en va pas de même sur le plan formel, car les animaux aux attitudes extraordinairement vives, disposés souvent comme dans deux plans différents, ceux qui figurent au dessus étant plus petits et comme en arrière, sont presque pour la première fois associés à des notations paysagistes : montagnes ombragées et éléments végétaux épars. Des formes sculpturales ont été obtenues par une gravure profonde en plusieurs à-plat, qui délimitent les masses musculaires et compartimentent les parties du corps. Outre les animaux réels, on a représenté un monstre nouveau : un « griffon » dont une aile cache l'autre (fig. 49 : 5) et qui est donc différent de ceux de l'époque d'Uruk, aux ailes éployées, stylisées en forme de peigne (fig. 20 : 5). Les animaux affrontés symétriquement sont désormais bien réels (fig. 49 : 4), au lieu d'avoir les cous et les queues déformés et entrelacés. Si les scènes de la vie quotidienne ou culturelle des humains ont presque totalement disparu, évoquées indirectement par de rares enclos où s'ébattent des animaux (fig. 49 : 3), ce sont ces derniers qui jouent le rôle de fermiers à l'ouvrage, représentés avec tant de faveur autrefois. Cette transposition fabuleuse existait d'ailleurs déjà dans l'art de l'époque d'Uruk, mais désormais, les animaux ne se contentent pas de s'ébattre dans des fermes ou à bord de barques, ils reçoivent les fonctions proprement mythologiques de génies gigantesques, porteurs de montagnes, soit à bout de bras soit sur leurs épaules (fig. 49 : 6). Les deux ennemis : le taureau et le lion, ont aussi été représentés triomphant alternativement, avec un symbolisme vraisemblablement apparenté à celui dont aux époques historiques sont revêtus les atlantes, garants de l'équilibre du monde. C'est la première fois que de telles entités ont été représentées, apparemment parce qu'on les concevait à peine précédemment, et cela correspond à un développement nouveau des croyances qui ne s'attachent plus exclusivement à des puissances divines incarnées dans des couples humains, comme à Uruk¹. Certes, l'anthropomorphisme ainsi révélé permettait de concevoir des dieux proprement dits, dûment individualisés et personnalisés. Mais les figures fabuleuses conçues par les Proto-Élamites mettent en lumière un intérêt nouveau pour ce qu'on peut appeler les personifications d'entités cosmiques, appelées par la suite à représenter ou à garder le domaine des dieux-maîtres du monde. Une dimension nouvelle allait pouvoir être donnée à ces derniers, quand ils auraient assujéti les éléments ainsi symbolisés. Nous ne sommes donc pas en présence de simples jeux de la fantaisie : ces figures étonnantes permettent d'entrevoir un développement important de l'intérêt pour ce qu'on peut appeler la cosmologie.

L'art des graveurs de sceaux a été transposé dans la sculpture, dont nous avons signalé de rares témoins trouvés à Suse. Il convient d'y joindre des œuvres d'origine inconnue. Une étonnante statuette² représente une lionne-atlante, qui écarte les épaules pour porter une charge avec une grande vigueur, en dépit de dimensions minuscules. Un taureau³ en argent a l'attitude agenouillée, traditionnelle dans le monde iranien, observée déjà chez les dévotes en albâtre que nous attribuons à l'époque d'Uruk (fig. 19). Il ressemble aux acteurs des scènes fermières, en présentant un vase à bec. Comme les sculptures précédentes, il

mienne archaïque, 2^e éd. (1980), pl. 32-38 bis. P. Amiet, *Glyptique susienne Mémoires*, 43 (1972), n° 923-1017.

1. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque*, p. 87, s.

2. E. Porada, « A Leonine Figure of the Protoliterate Period of Mesopotamia », *JAOS* 70 (1950) p. 223, s. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 60.

3. D. Hansen, « A Proto-Elamite Silver Figurine in the Metropolitan Museum of Art », *Metropolitan Museum Journal*, vol. 3 (1970), p. 5-24.

confirme la totale indépendance de l'art proto-élamite à l'égard de la Mésopotamie, et une grande maîtrise technologique.

Les tablettes proto-élamites

Nous avons mentionné précédemment les quelques tablettes recueillies dans les couches stratifiées de l'Acropole et de la Ville Royale. Elles doivent être jointes à la série très nombreuse découverte au début du siècle et qui révèle un usage intensif et largement répandu dans toute l'agglomération susienne, d'une écriture qui, du coup, apparaît difficilement comme le monopole d'une administration étatique. Comme les tablettes-coussins dont nous supposons qu'elles les ont précédées, les tablettes classiques (fig. 48) ont été scellées assez rarement, sans que nous sachions pourquoi le scellage était apparu comme souvent inutile. Si elles ont en majorité la forme d'une plaque rectangulaire relativement mince, il en est qui ont encore la forme de coussins, avec un texte plus long, et surtout, certaines sont énormes, au point de ressembler à des briques, bien que la plupart nous soient parvenues dans un état fragmentaire.

En les publiant dans les volumes VI, XVII et XXVI des *Mémoires*, le P. Scheil a tenté une interprétation qui ne pouvait être qu'une approche, fondée soit sur la signification immédiatement perceptible de signes pictographiques, soit sur la similitude avec des signes sumériens. Mais il importe de noter d'emblée que le nombre des signes pictographiques est largement dépassé par celui des signes que nous appelons abstraits, ou impossibles à identifier, ou de signification ambiguë, de sorte que la plupart des suggestions proposées sont incertaines. Et il en est obligatoirement de même des tentatives plus récentes, proposées par Mecquenem¹, puis par Brice, et enfin par Meriggi².

Ce dernier a adopté, comme ses prédécesseurs, la lecture en lignes horizontales, de droite à gauche, qu'impose la position des signes pictographiques. De même, il a reconnu que la presque totalité des documents devaient être des pièces de comptabilité : factures ou reçus³. Le mérite de Meriggi est d'avoir tenté une étude systématique, dont les conclusions n'en restent pas moins foncièrement hypothétiques et invérifiables. La rédaction de ces documents est normalement la suivante : 1) En tête, une « introduction » peut ne comprendre que le signe rectangulaire identique à DUP sumérien, « tablette » et qui pourrait indiquer qu'il s'agit d'une facture. Ce signe peut être précisé par ce que Meriggi appelle la mention d'une *corporation*, c'est-à-dire plutôt une personne morale telle que le « palais », ou physique, désignée par un nom personnel. 2) Vient ensuite le corps du document, où seraient mentionnées des *corporations* pouvant correspondre à des unités administratives, et des *marchandises*, chiffrées. Ce qui est étrange, c'est que les corporations présumées puissent aussi être chiffrées. Elles peuvent être désignées soit par un signe unique, qui doit donc être un idéogramme, soit

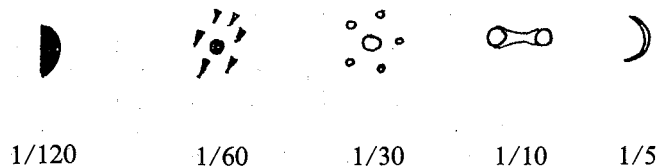
1. R. de Mecquenem, *Epigraphie proto-élamite. Mémoires*, 31 (1949)

2. W.C. Brice, « The Writing and System of the Proto-Elamite Account Tablets of Susa », in W.C. Brice and E. Grumbach, *States in the Structure of Some Ancient Scripts. Bulletin of the John Ryland Library*, 45 (1) (1962). Piero Meriggi, *La Scrittura proto-elamica*. 3 vol., Roma, 1971-1974. Comptes rendus par Ruggero Stefanini, dans *Journal of Cuneiform Studies*, 26 (1974), p. 122-129 et 28 (1976), p. 63-64.

3. Le P. Scheil avait signalé déjà au moins deux documents qui devaient être des exercices de scribes : *Mémoires*, 17, n° 328 *Mémoires*, 26, n° 362.

par un groupe de signes dont le P. Scheil déjà, avait reconnu qu'ils devaient avoir une valeur phonétique, de façon à composer des mots ou plus précisément des noms de personnes. 3) Au revers de chaque tablette est normalement porté le total ou la série des totaux des opérations mentionnées sur le côté face. Leur calcul a permis une estimation des signes numériques, non sans hésitations d'ailleurs. Enfin, des signes ajoutés après le total constituent ce qu'il est convenu d'appeler une « conclusion ».

Tout cela est possible, mais il importe d'observer que seuls peuvent recevoir une approche de compréhension les signes pictographiques. Or ceux-ci ont pu recevoir plusieurs significations, directes ou dérivées métaphoriquement, nominales ou verbales, comme en sumérien. Par exemple, la charrue qui figure parfois dans l'introduction, mais aussi dans le corps du texte, a pu désigner, outre l'instrument aratoire, le laboureur, le verbe labourer, voire l'arpent labourable. Il est remarquable que les signes proto-élamites, contrairement aux signes sumériens, se réfèrent rarement à l'homme, dont la silhouette correspondant au signe sumérien. LÚ, n'est esquissée qu'une fois, alors que la tête, la main, le bras, la jambe, le pied, etc., éminemment utilisables comme idéogrammes de verbes d'actions humaines, n'apparaissent pas. Un des signes manifestement les plus importants, rencontré souvent dans l'introduction et qui a plusieurs variantes, a la forme d'un triangle portant des dentelures. Scheil¹ a supposé qu'il symbolisait une idée d'excellence, et par suite, de ce qui est divin ou royal, et donc le temple ou le palais. Meriggi a préféré considérer que le « triangle hirsute » servait à identifier des groupes humains ou des « corporations », mais est-il vraiment nécessaire de retenir ce qui ne saurait être démontré ? Or le même signe figure aussi dans des scènes gravées sur des sceaux². Il peut être porté comme les montagnes par des animaux-atlantes, de sorte qu'il pourrait avoir une signification voisine de celle du KI sumérien, et désigner une portion de terrain. Mais il ressemble aussi alors à un grand panier, proche d'un vase enserré dans un filet de corde ou d'osier. En présence d'une telle diversité de possibilités, il est difficile de fonder une interprétation solide, et tout particulièrement d'affirmer que nos documents font allusion à un palais et à son administration. De même, s'il est probable que des noms de personnes sont mentionnés, il est totalement incertain que l'on puisse identifier des « corporations » ou des groupes humains définis par leur fonction ou leur place dans une éventuelle hiérarchie. Comme les autres signes, les chiffres sont alignés de droite à gauche, en commençant par ceux qui expriment les plus grands nombres, de sorte que ceux qui se trouvent à gauche de l'encoche symbolique de l'unité, doivent symboliser des fractions de plus en plus petites. C'est ce que confirme le calcul des totaux reportés au revers des tablettes. Ifrah³ est parvenu ainsi à reconnaître les valeurs suivantes aux fractions :

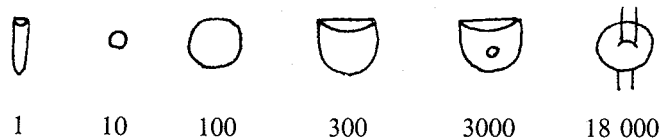


1. V. Scheil, *Mémoires*, 17, n° 5.

2. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque* (1980), n° 577 ; 583 ; 585. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des cylindres orientaux*, vol. I (1920), pl. 39 (5) : S. 181. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1011. Ailleurs, on trouve dans le champ le signe rectangulaire qui ressemble au DUP sumérien : *Mémoires*, 43 (1972), n° 933 et 1013.

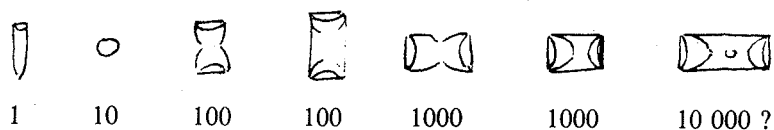
3. Georges Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*. Paris, 1981, p. 197-212.

De même, il a été possible de calculer la valeur des chiffres symboliques de nombres entiers :



Ces chiffres (sauf le plus grand) correspondent aux calculs trouvés dans les bulles-enveloppes récemment découvertes à Suse, mais non à la série complète qui comprend en outre d'autres formes (tétraèdres, etc).

Le P. Scheil avait déjà noté d'autre part¹ que certains chiffres devaient être employés seulement pour certaines catégories d'objets. Ifrah a même supposé l'existence² d'une seconde numération, utilisée pour des comptes distincts, parfois sur les mêmes tablettes que celles où est attestée la première. Cette seconde numération est apparemment plus récente, donc plus spécifiquement proto-élamite, puisque ses signes ne semblent pas attestés à l'époque d'Uruk. Il s'agit de doubles encoches tête-bêche, disposées verticalement ou horizontalement. Ces signes étant placés à droite de l'unité et de la dizaine doivent symboliser des grandeurs supérieures ; ils n'ont pas été utilisés en même temps que les signes de fractions. Le calcul des totaux permet de constater qu'il s'agit d'un système purement décimal, avec les valeurs suivantes :



On peut supposer avec Ifrah que cette seconde numération s'appliquait à des objets spécifiques. De fait, elle a été appliquée sur la célèbre tablette aux équidés³, donc à un compte d'êtres vivants, par définition indivisibles. Inversement, la première numération a été appliquée à des comptes de cruches⁴ et donc, apparemment à des mesures de capacité et sans doute aussi de surfaces, appelant l'usage de fractions. Il semble que nous ayons là une survivance du système des calculs symboliques de nombres moins abstraits qu'il ne paraît à première vue, puisqu'ils pouvaient occasionnellement être symbolisés de façon à permettre une identification, par exemple avec des cruches.

De rares tablettes⁵ doivent être des exercices scolaires. L'une d'elles, comme certains documents de comptabilité, atteste une élaboration très poussée, pouvant correspondre à une époque relativement « récente ». Cependant, nous ne saurions en aucun cas prendre en considération le vieux préjugé, issu des données fausses des fouilles de Morgan, selon lequel l'écriture proto-élamite aurait été en usage tout au long d'une époque contemporaine des dynasties archaïques et d'Agadé de Mésopotamie. La tablette la plus récente dont le contexte soit connu est celle

1. V. Scheil, *Mémoires*, 17, n° 19.

2. G. Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*, p. 201, fig. 106 et p. 209 en bas.

3. V. Scheil, *Mémoires*, 17, n° 105.

4. V. Scheil, *Mémoires*, 17, n° 35.

5. V. Scheil, *Mémoires*, 17, n° 328. *Mémoires*, 26, n° 362. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 31, p. 40, fig. 15.

qu'E. Carter a recueillie au niveau 18 de sa fouille de la Ville Royale. A l'heure actuelle, rien ne nous permet d'affirmer que l'écriture proto-élamite ait été en usage plus récemment, quoique le niveau 13 de l'Acropole constitue l'ultime limite théorique de la civilisation proto-élamite. En effet, il faut garder en mémoire que cette écriture n'est que l'une des expressions d'une civilisation dont l'originalité a été exprimée d'autre part de façon privilégiée par un art spécifique, connu essentiellement par la glyptique. Or cet art semble être en pleine décadence d'après la tablette Carter et l'empreinte grossière trouvée au même niveau (fig. 50 : 1). Cette empreinte, avons-nous écrit, doit être rattachée à une abondante série qui dans son ensemble confirme la décadence de l'art proto-élamite, ou même sa disparition, tout en révélant l'intrusion de la tradition mésopotamienne, soit par des sceaux importés, rares, soit par des emprunts maladroits, assimilés dans un art « mixte », « provincial » et d'une grande indigence. Or la tradition mésopotamienne est l'antithèse de celle qui animait la civilisation proto-élamite, foncièrement « montagnarde ».

V

La civilisation proto-élamite sur le plateau

Le Bassin du Kur

La présence proto-élamite à l'est de la Susiane n'a été attestée que très ponctuellement pour la première fois en 1933 à Tépé Sialk, de sorte que Suse a pu longtemps faire figure de centre créateur, comme à l'époque d'Uruk, et sans que fût perçue la rupture de la continuité de sa civilisation. Or l'exploration récente du Fars¹, marquée par la découverte du site de Tell-i Malyan, bien plus grand que Suse, oblige à reconsidérer la question sur des bases toutes nouvelles. Nous avons montré précédemment (p. 69-70) que le bassin de la rivière Kur avait connu à la fin du Ve millénaire (entre 4500 et 3900) une prospère civilisation néolithique à laquelle le site de Tell-i Bakun, voisin de Persépolis, a donné son nom. L'extinction de cette civilisation villageoise, marquée par ce qui ressemble à une chute de la démographie, est attribuée à une irrigation excessive qui aura entraîné la salinisation des meilleures terres, dans le centre de la vallée, et le passage de la majorité de la population agricole au pastoralisme, et de là au nomadisme, au cours de la période reconnue d'abord au niveau V de Tell-i Bakun², puis définie plus nettement par W. Sumner, qui lui a attribué le nom de *Lapui*³. L'abandon du décor peint sur une céramique désormais rouge ou grise marque de façon implicite la rupture de la longue tradition néolithique qu'exprime mieux la répartition de la population sédentaire dans de petits villages, à la périphérie de la vallée et autour des zones marécageuses offrant des possibilités de pâture pour les troupeaux. Le passage au nomadisme d'une part importante de la population a fait que celle-ci a laissé aussi peu de traces et

1. John R. Alden, *Regional Economic Organization in Banesh Period. Iran*. The University of Michigan, Ph. D., 1979. University Microfilm International. J.-R. Alden, « Trade and Politics in Proto-Elamite Iran », *Current Anthropology*, vol. 25, n° 6 (décembre 1982). William Sumner, « The Development of an Urban Settlement System in the Kur River Basin, Iran », dans : C.-C. Lamberg Karlovsky editor : *First USA/USSR Archaeological Exchange*. Harvard University. Nov. 9-14 1981 (à paraître)
2. A. Langsdorff & D. McCown, *Tall-i Bakun A. Season of 1932. OIP*, 59 (1942), p. 32-33 et pl. 20-21. Clare Goff, « Excavations at Tall-i Nokhodi », *Iran*, 1 (1963), p. 51-52 ; fig. 8 (1-38).
3. W. Sumner, *Cultural Development in the Kur River Basin, Iran. An Archaeological Analysis of Settlement Patterns*. University Microfilm, Ann Arbor, Michigan, 1972, p. 30, s. ; 41, s. ; 58, s. ; pl. XII-XVIII ; p. 258-260.

échappe à l'enquête archéologique, en donnant l'impression d'un effondrement démographique. Des conditions semblables caractérisent la période suivante, dite de *Banesh*, divisée en trois phases¹ qui se seraient échelonnées de 3500 à 2800 approximativement.

Banesh Ancien, considéré comme contemporain d'Uruk Récent, en est indépendant, en dépit de contacts limités que reflète l'adoption de l'écuelle grossière à bord biseauté, puis celle du « pot de fleurs ». La population sédentaire ou semi-sédentaire était répartie dans 26 très petits villages, mais elle devait côtoyer une majorité de pasteurs nomades. L'artisanat était concentré dans 5 petits sites groupés sous le nom de Tal-i Qarib, à proximité des sources de matières premières indispensables à la production de la céramique : l'argile et comme combustible, le bois des arbres poussant sur les montagnes adjacentes. La céramique était de deux types ; d'une part à dégraissant sableux, comprenant les formes nouvelles : écuelles à bord pincé, appelées à disparaître bientôt, et vases à bord plié. La surface pouvait porter un enduit rouge strié ou des bandes noires peintes sur une large bande blanche. D'autre part, les vases à dégraissant végétal comprenaient les « pots de fleurs » de tradition mésopotamienne, et les plats ovales dits « de Banesh » à rebord légèrement éversé. Ils devaient être exécutés par des potiers spécialisés, mais sur d'autres sites, voisins des précédents². Une telle fabrication strictement localisée, liée à une distribution dans l'ensemble du bassin du Kur, implique une certaine forme d'organisation commune. Non moins intéressante est la production des vases de pierre³, principalement d'albâtre (travertin) qui apparaît elle aussi comme concentrée en un site où cependant l'absence de déchets de fabrication donne à penser qu'il s'agit plutôt d'un lieu de transit de vases importés d'ailleurs : il s'agirait donc de témoins d'un commerce à distance plus ou moins lointaine. Cependant, les vases en calcaire fin devaient être exécutés sur place et répartis comme les autres vases de pierre et de céramique, dans l'ensemble du bassin. On peut ainsi admettre que les nomades échangeaient les produits de leur élevage contre ceux de cet artisanat pratiqué par des sédentaires.

Puis à la phase de *Banesh Moyen*, sans que changeât sensiblement le mode d'occupation de la vallée, nous assistons à la fondation d'une ville de 45 hectares pouvant grouper 4000 habitants à Tell-i Malyan, à la périphérie occidentale de la vallée. Des contacts précis avec la Susiane proto-élamite (Acropole 16 à 14 b) ont été interprétés par J. Alden⁴ comme des témoins d'une forte immigration d'habitants de la plaine, alors que W. Sumner a expliqué cette fondation comme l'aboutissement d'un processus purement interne au Fars.

Cette dernière interprétation nous paraît la plus vraisemblable, bien qu'elle appelle une prise en considération de la globalité du fait proto-élamite. Nous nous y attacherons après avoir examiné l'ensemble de la documentation disponible. Tell-i Malyan⁵ paraît avoir été à l'époque de *Banesh Moyen* plutôt un groupement de cinq agglomérations dont une ou deux pourraient avoir été entourées d'un rempart⁶ distinct de celui qui fut édifié au début de la phase *Banesh Récent*, à la veille de la désertion de la ville. Il s'agissait alors d'un triple mur délimitant une

1. W. Sumner, *op. cit.* (1972), p. 30 ; 42-44 ; 58-59. John Alden, *Regional Economic Organization in Banesh Period, Iran* (1979).

2. J. Alden, *op. cit.* (1979), p. 50.

3. J. Alden, *op. cit.* (1979), p. 114, s.

4. J. Alden, *op. cit.* (1979), p. 78. *Id.*, « Trade and Politics in Proto-Elamite Iran », *Current Anthropology*, vol. 23, n° 6 (1982), p. 25 et 29.

5. W. Sumner, « Excavations at Tall-i Malyan, 1971-72 », *Iran*, 12 (1974), p. 155-180. *Id.*, « Excavations at Tall-i Malyan (Anshan), 1974 », *Iran*, 14 (1976), p. 103-115.

6. J. Alden, *op. cit.* (1979), p. 70, s. ; 108 ; 194-195 et fig. 26.

surface de 200 hectares, de loin supérieure à celle qui était habitée effectivement. Cet énorme ouvrage constituait un vaste refuge où l'on peut penser que même des troupeaux pouvaient être parqués en cas d'alerte.

Les fouilles ont porté principalement sur un secteur de 600 mètres carrés, « ABC », au centre du site, où cinq niveaux archéologiques ont été reconnus. La plus ancienne installation (niveau V) n'a pas pu être explorée. Elle fut remplacée (niveau IV) par un bâtiment dont nous ne connaissons qu'une petite partie, située à la périphérie de la fouille. Le peu qui a été mis au jour atteste une maîtrise évidente de l'art de bâtir, et même le sens d'une architecture de grande ampleur, avec en outre un décor mural peint en noir et blanc. Puis cet ensemble fut arasé pour être remplacé par un complexe plus important (niveau III) dont aucune des limites n'a été atteinte. Il était orienté comme précédemment quant aux côtés, et non quant aux angles comme en Mésopotamie. Les murs étaient revêtus de peintures rouge, jaune, noir et parfois gris sur enduit blanc¹ (fig. 52). Le décor semble avoir été réparti en panneaux rectangulaires, bordés de bandes de plusieurs couleurs. Il ne comprenait aucune figure animée, mais seulement des frises d'éléments en forme d'S et des éléments floraux associés à des motifs cruciformes à degrés. Ces derniers ressemblent à ceux qui sont répandus à la même époque dans le décor de la céramique de Sharhr-i Sokhta au Séistan (fig. 59), et jusqu'en Turkménie, mais ils paraissent renouer aussi avec la tradition locale du décor des vases peints de Bakun². Des tablettes proto-élamites et des scelléments indiquent que ce bâtiment abritait des activités commerciales, voire administratives, et révèlent en même temps un art de la glyptique rigoureusement identique dans son inspiration comme dans son style à celui de Suse à la même époque. C'est-à-dire qu'à côté des sceaux à décor animalier très raffiné, que l'on peut considérer comme proto-élamite proprement dit, on observe la série schématique à rosaces, motifs en échelles, etc., répandus le long du piémont iranien.

Le bâtiment du niveau III fut arasé à son tour pour permettre la construction au niveau II d'un bâtiment de même caractère, mais plus ample encore et dont la partie dégagee servait plus clairement d'entrepôt (fig. 51), tout au moins au rez-de-chaussée, qui devait porter un étage à usage résidentiel. Douze grandes jarres étaient alignées dans une même salle allongée. Là encore furent trouvées des tablettes proto-élamites de type classique, à côté d'éléments d'incrustation en nacre et coquille. Finalement, ce bâtiment semble avoir été abandonné avec son contenu, sans destruction ou phase de décadence préalable. Par suite, la série des reconstructions des niveaux V à II semble correspondre à une même grande époque, contemporaine de celles de Djemdet-Nasr et Dynastique Archaique I de Mésopotamie.

Dans l'angle occidental du vaste site délimité par le rempart, le petit tell TUV correspond à une agglomération initialement suburbaine de trois hectares qui se développa parallèlement, dans trois niveaux successifs³. C'est à l'époque de sa fondation (niveau III) que cette installation certainement privée connut l'activité la plus remarquable, qui alla ensuite, semble-t-il en se dégradant. Les premières constructions, encore que de parti peu régulier, étaient en effet mieux

1. Janet W. Nickerson, « Malyan Wall Paintings », *Expedition*, 19 (1977), p. 2-6.

2. A. Langsdorff & D. McCown, *Tall-i Bakun A. Season of 1932*. Chicago, 1942, pl. 33 (11 ; 12 ; 14) ; pl. 34 (1 ; 4) ; pl. 43 (16) ; pl. 49 (14) ; pl. 51 (9 ; 13) ; pl. 55 (2) ; pl. 57 (2) ; pl. 59 (2 ; 3 ; 7).

3. W. Sumner, « Excavations at Tall-i Malyan (Anshan), 1974 *Iran*, 14 (1976), p. 106-109. Irene M. Nicholas, *A Spatial/Functional Analysis of Late Fourth Millennium Occupation at the TUV Mound, Tall-i Malyan, Iran*. University of Pennsylvania, 1980. University Microfilm International. Ann Arbor ; London.

bâties que par la suite, et certaines chambres portaient un décor mural peint en rouge et noir. Il s'agissait de locaux dont l'affectation domestique était étroitement associée à des activités artisanales, spécialisées dans le travail du silex, la fabrication de perles en coquille marine, et surtout la métallurgie du cuivre arsénié naturellement, voire aussi du plomb. Cette métallurgie portait peut-être sur le traitement du minerai importé de fort loin, dont quelques fragments seulement ont été recueillis. En revanche, la fonte de lingots est bien attestée, dans des moules d'argile dont plusieurs ont été trouvés, à côté de fragments de creusets. On peut considérer comme fortuit le fait que le stade suivant : l'exécution d'objets tels qu'outils, armes ou vases à partir du métal ainsi préparé, ne soit pas attesté, en dehors de quelques épingles en cuivre et d'une assiette en plomb, témoins d'une technologie distincte. L'assiette peut être rapprochée de celles qui ont été trouvées à Suse, qui en diffèrent par leur usage singulier, qui amena à les enrouler sur leur contenu. À cette différence près, la fabrication d'assiettes en plomb semble caractéristique de cette époque. La préparation de lingots plutôt que d'objets d'usage pourrait cependant suggérer que les fondeurs de Malyan travaillaient pour l'exportation vers la plaine, comme autrefois ceux de Ghabristan et de Tell-i Iblis, et quelque 500 ans plus tard, ceux d'Oman à qui l'on peut attribuer les lingots déposés dans le « Vase à la Cachette » de Suse. De toute manière, l'activité des artisans-villageois du site TUV paraît s'insérer dans une tradition spécifiquement montagnarde d'artisanat domestique, éventuellement ordonné à l'exportation.

Dans ce même village, la gestion de l'activité privée était assurée sur place par des magasiniers et des comptables qui ont laissé sept tablettes proto-élamites (plus quelques fragments), auxquelles on peut joindre des « bulles » sphériques, différentes de celles de l'époque d'Uruk, car l'enveloppe scellée enferme seulement un noyau sphérique massif en argile, de sorte que sa fonction nous échappe. On peut supposer seulement qu'il s'agit de témoins d'un procédé de comptabilité plus archaïque. De même, quelques petits objets épars, de formes simples, en pierre et en argile, pourraient représenter une survivance du vieux système des *calculi*. De toute manière, la présence des tablettes confirme la large diffusion de l'écriture jusque dans des couches apparemment modestes de la population. Par la suite (niveau II), l'activité artisanale tendit à se limiter au stockage de denrées, à côté d'une activité culinaire, donc plus spécifiquement domestique, plus intense. La céramique commune (fig. 53), liée au mode de vie complexe des habitants de ce village, était pour une part majeure en argile à dégraissant végétal et comprenait essentiellement des plats bas à bord en bourrelet, dits « de Banesh » et faits à la main, et des écuelles grossières à bord biseauté qui tendirent à être remplacées finalement par de hauts gobelets à pied massif, bien attestés aussi à Suse et très proches de ceux de Mésopotamie, à la phase initiale de l'époque des Dynasties Archaiques. Les autres types de vases étaient en argile, avec dégraissant sableux.

Les uns sont de tradition locale ; les autres se rattachent de façon plus ou moins précise à la tradition de Susiane. Au niveau III du chantier ABC sont attestés de grands vases décorés d'animaux et de végétation en relief, dans un beau style rappelant la tradition d'Uruk. Les jarres et vases globuleux, parfois carénés avec ou sans anses en forme de becs, portent un décor peint qui s'apparente à celui des vases susiens proto-élamites et paraît annoncer la série dite du II^e style¹. Les grandes jarres peintes (fig. 53) représentent un des aspects caractéristiques de la céramique proto-élamite, apparentée certes à celle de Djemdet-Nasr, mais distincte. On la retrouve sur deux sites explorés précédem-

1. W. Sumner, *Iran*, 14 (1976), p. 110, fig. 7 et p. 112, fig. 9. Cf. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 116, fig. 35 (1 ; 3 ; 4).

ment : Tépé Sialk IV-2 au cœur du plateau, et Tell-i Ghazir, dont on peut admettre de ce fait l'intégration dans la zone culturelle de Banesh.

Tell-i Ghazir

Situé dans la plaine de piémont de Ram Hormuz, qui commande les routes d'accès au Fars et au centre du plateau par Isfahan, Tell-i Ghazir groupe six tells principaux répartis autour d'une source. Les sondages de D. Mc Cown en 1948-49 étaient extrêmement prometteurs et méritaient de servir de préliminaires à une exploration plus poussée¹. La fouille principale était une tranchée à degrés dans laquelle la céramique peinte apparentée à celle de Bakun plutôt qu'à celle de Suse I est attestée à la base (niv. 1-6). Puis des céramiques sans décor peint s'imposent progressivement (niv. 7-15), avec en particulier des « proto-écuelles grossières » rencontrées à l'extrême fin de la période I de Suse (niv. 23). Une correspondance avec l'époque dite *Uruk Ancien* est donc vraisemblable. Puis des céramiques du type de celles d'*Uruk Moyen* sont longuement attestées (niv. 16-35). Puis (niv. 36-37) la céramique d'*Uruk final* est associée à des jarres à 4 anses en becs d'oiseaux, engobe rouge et bande blanche, ainsi qu'à des vases à engobe rouge, notamment des calices, qui illustrent une parenté avec le Fars à la veille et au début de l'époque de Banesh, et avec Tépé Sialk IV-1. Il semble ainsi que l'on doive assister à l'élaboration d'une civilisation mixte, puis de la civilisation nouvelle, proto-élamite proprement dite. C'est apparemment à cette époque d'*Uruk final* qu'appartient une tablette dite à tort « proto-élamite »², en forme de coussin comme celles de Sialk IV-1. Dans le second sondage (niv. 5-4) est représentée la petite cruche carénée à grand bec verseur oblique, si fréquente sur ce site³ (fig. 37 : 8 ; 11), puis à un niveau sus-jacent, des éléments d'un grand bâtiment⁴ qui abritait une série de grandes jarres polychromes identiques à celles de Malyan et de Yahya IV C, donc enfin *proto-élamites* proprement dites. Ces jarres bi-tronconiques avec 4 anses-oreillettes ont un décor exclusivement géométrique, soit peint en noir sur enduit rouge et chamois, soit peint en blanc sur enduit rouge avec des dessins noirs en surcharge, soit enfin blanc sur enduit rouge.

Entre la plaine de Ram Hormuz et Tépé Sialk, les longs plissements des Bakhtiari restent mal connus, du fait que les reconnaissances archéologiques n'ont pu y être complétées par des fouilles proprement dites. Cependant, la céramique de Banesh y serait attestée localement⁵. Toutefois, les observations faites en 1975 dans la haute vallée d'Izeh-Malamir⁶, à 750 m d'altitude, pourraient révéler un phénomène comparable à celui qui a été observé dans le bassin de la rivière Kur. Cette plaine intérieure de 135 km² de surface, possède des terres arables réparties autour de deux lacs saisonniers. Elle devait être déserte à

1. J. Caldwell, « Ghazir, Tell-i », *Reallexikon der Assyriologie*, III (5) (1968), p. 348-355. D. Whitcomb, *The Proto-Elamite Period of Tall-i Ghazir* (1971) : thèse non publiée à notre connaissance, mais utilisée par certains collègues. Un aperçu sérieusement motivé est donné dans : E. Carter & M.-W. Stolper, *Elam. Surveys of Political History and Archaeology*. University of California, 1984, p. 121-122. L'appellation « proto-élamite » est attribuée aux époques respectivement contemporaines des périodes II et III de Suse.
2. Cette tablette est publiée dans Carter & Stolper, *Elam* (1984), fig. 7 (15).
3. J. Caldwell, *op. cit.*, *RLA*, III (1968), p. 354, niv. 5-4 de la « Stake Trench ».
4. Description sommaire par J. Caldwell, *op. cit.*, p. 354.
5. A. Zagarell, « The Khana Mirza Plain », *Iran*, 13 (1975), p. 193, signale dans cette plaine la présence de céramiques de type de celle de Banesh.
6. Henry T. Wright ed., *Archaeological Investigations in Northeastern Xusestan*, 1976. University of Michigan Museum of Anthropology Technical Report, n° 10 (1979), p. 33,s ; 93-98.

l'époque d'Uruk finale : c'est-à-dire que seuls les nomades insaisissables y vivaient. À l'époque proto-élamite au contraire, une population sédentaire assez nombreuse s'y serait établie, répartie dans le gros bourg de Tépé Sabz'ali Baqeri de 12,6 hectares, et onze villages. La fondation de cette bourgade dont la surface était proche de celle de Suse, est comparable à celle de Malyan et doit pouvoir être expliquée de même par une forte sédentarisation, plutôt que par une immigration difficilement justifiable.

Tépé Sialk

Tépé Sialk est resté de nos jours un site d'un grand intérêt, en dépit de l'ambiguïté des faits observés par Roman Ghirshman, à une époque où ce pionnier était mal préparé à affronter une fouille difficile. En rédigeant son rapport final, le fouilleur eut à coordonner les données de deux chantiers : le premier, situé sur le rebord occidental de la colline, avait été seul à livrer des documents vraiment caractéristiques de l'époque proto-élamite proprement dite, mais sans référence stratigraphique précise. Il s'agissait de la tablette inscrite, demeurée unique, et de deux vases polychromes¹. Le second chantier livra en 1937 la stratigraphie de référence, mais seule une couche de destruction y fut repérée au-dessus du niveau des maisons de l'époque d'Uruk (IV-1). L'analyse des vestiges ainsi mis au jour amena Ghirshman à les dater du début de l'époque des dynasties archaïques, en se référant à la technique de l'engobe réservé des vases polychromes. En 1965, R. Dyson suggéra une date plus tardive pour la fin de l'occupation².

L'étude des notes de chantier permet cependant d'étoffer la série proto-élamite. On constate en effet que dans la fouille de 1933, la masse des témoins de l'époque d'Uruk, correspondant au niveau IV-1 de la stratigraphie établie en 1937³, a été trouvée à partir de la profondeur de — 2 m. Au-dessus venait une couche *apparemment* stérile, épaisse d'environ 0,70 m, puis une série d'objets (fig. 54) qui pourraient être représentatifs d'un niveau archéologique, échelonnés entre — 1 m et — 1,30 m. Il s'agissait d'un « pot de fleurs » (S. 20), type dérivé de l'écuille grossière, apparu à la fin de l'époque d'Uruk mais resté en usage ensuite ; un vase caréné à bec verseur (S. 27), largement répandu lui aussi précédemment, est attesté aussi à Malyan ; un vase caréné plus grand, sans bec (S. 21), avec aussi des lignes peintes horizontales ; un sceau-cylindre (S. 25) se rattachant à la série schématique, avec des oiseaux et des fleurs. Il ne ressemble à rien de précis, à ceci près que les fleurs faites de points appartiennent plutôt au répertoire proto-élamite ou contemporain⁴. Enfin, les deux vases polychromes (S. 22 et 23) avaient servi de cercueils à des enfants. On trouva aussi un fragment de vase de même style, décrit comme une « jarre en terre rose décorée de triangles noirs qui tournent au violet ; avec quatre oreillettes » en forme de becs d'oiseau.

En 1934, avant d'élargir le chantier vers l'intérieur du tell, on démonta un témoin dans lequel on trouva à — 40 cm une hache en cuivre à bords concaves, S. 535, qui pourrait être proto-élamite. Elle est en tout cas plus récente que des objets trouvés à plus grande profondeur : le cylindre décoré d'« yeux », S. 506

1. Roman Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, vol. I (Paris, 1938), p. 58 ; 63 en bas et pl. XXVI (4) ; XXXI (1).
2. Robert Dyson, in R.-W. Ehrich, *Chronologies in Old World Archaeology*. Chicago and London, 1965, p. 226.
3. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, vol. I, pl. LIX. Les vases S. 20 et S. 27 n'ont pas été reproduits, parce que semblables respectivement à S. 537 (pl. XC) et S. 538 (pl. LXXXVIII).
4. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 921 ; 924 ; 1031 ; 1038.

et le « pot de fleurs », S. 537 à — 1 mètre. C'est tout près de ce témoin qu'allait être trouvée, à — 2 mètres de profondeur, la première tablette-coussin, de l'époque d'Uruk. Lors de la reprise des fouilles, en 1937, on trouva sous les vestiges tardifs une couche archéologique située entre les profondeurs — 2,50 m et — 3 m, et qui paraît correspondre à la couche de destruction dessinée sur la coupe publiée, au-dessus des arasements des maisons du niveau IV-1. On y trouva peu de chose, en dehors de tessons dont ne retinrent l'attention que des fragments de jarres polychromes à col rouge et décor en échiquier sur le haut de l'épaule. Dans la même couche sont signalés des petits pots à bec verseur, apparemment du type de S. 27 décrit plus haut, et deux calices décorés de quelques lignes peintes¹, du type de ceux qui, sur le même site à l'époque d'Uruk, apparaissent comme des témoins de la survivance de la tradition autochtone. L'exploration de la couche sous-jacente (entre — 3 m et — 3,50 m) permit de découvrir les premiers murs (niveau IV-1), qui furent dégagés avec soin. Tout au début de cette exploration, donc apparemment au sommet de la couche IV-1, furent rencontrés encore des tessons polychromes, et la première tablette numérale en forme de coussin (S. 1625), brisée. Il semble ainsi que la couche IV-2, sur ce chantier, se soit présentée comme bouleversée, avec des objets mélangés, pratiquement au contact de la couche IV-1 de l'époque d'Uruk. Mais sur le chantier 1, la survivance à côté de l'unique tablette proto-élamite proprement dite de types de vases caractéristiques de cette dernière : « pot de fleurs » et vase caréné à bec verseur, doit être interprétée comme attestant une proximité dans le temps. L'époque IV-2 apparaît ainsi 1) d'abord comme la suite de l'époque d'Uruk où est attesté un « plat Banesh » (fig. 55), et donc vraisemblablement contemporaine de Djemdet-Nasr ; 2) mais avec des calices, témoins comme précédemment de la survivance de la tradition préhistorique et 3) avec une céramique originale, pourpre, crème et noire, différente de celle de Djemdet-Nasr et que nous proposons de considérer comme solidaire de la tablette proto-élamite, témoin de l'éclosion d'une culture nouvelle. En somme, alors qu'à Godin Tépé, la civilisation d'Uruk disparaissait, sans doute faute d'enracinement local, à Tépé Sialk, nous assistons peut-être, comme à Tell-i Ghazir et autrement qu'à Malyan, à la gestation puis à l'éclosion de la nouvelle forme de civilisation, grâce à l'association des autochtones au mode de vie élaboré dans la plaine.

Aussi incertaines soient-elles, et appelant précision et confirmation, les données relatives au proto-élamite proprement dit de Tépé Sialk tendent à montrer que la civilisation d'Uruk, importée sur ce site très éloigné, fusionna avec celle des autochtones au lieu de la côtoyer comme à Godin Tépé. Et cette fusion lui permit de survivre à la crise qui affecta la métropole, mais cela semble s'être fait par une insertion dans la zone culturelle du Fars à laquelle appartient la céramique polychrome qui n'est autre que celle de Banesh. De même à Tell-i Ghazir, avant-poste de la civilisation d'Uruk, nous avons vu l'irruption de cette même céramique de Banesh, témoin d'une poussée de ses porteurs au-delà des hautes terres d'où ils étaient originaires. D'autre part, l'implantation d'un grand centre politique et économique loin à l'est de la Susiane, sur le rebord du plateau, assurait des possibilités nouvelles aux échanges. Alors que la communauté d'Uruk avait colonisé de préférence le secteur nord, traversé par la future « route du Khorassan », la communauté proto-élamite allait s'étendre vers le sud-est, peut-être en y trouvant appui sur des populations apparentées.

La province actuelle de Kerman se trouve largement au-delà de celles qui

1. Il a été inventorié S. 1648. Le croquis porté sur sa fiche montre qu'il était identique au calice S. 244 (pl. XC en haut à gauche).

constituent la façade occidentale du plateau, et qui furent de ce fait favorisées très tôt par des contacts et des échanges directs avec les habitants des plaines de Susiane et de Mésopotamie. De ce fait, les communautés de cette région méridionale restèrent longtemps groupées en villages épars, incapables de s'organiser en États, mais qui surent très tôt exploiter les richesses de leur sol. Et cela suscita des mouvements complexes d'échanges avec les populations des plaines. Nous avons montré que Tell-i Iblis était très représentatif de ces villages de métallurgistes spécialisés, fondés au Ve millénaire. Les affinités de sa céramique avec celles de Bakun attestent au moins une certaine communauté culturelle avec le Fars préhistorique¹. Mais les développements ultérieurs restent mal connus ; il ne semble pas que des porteurs de la civilisation d'Uruk l'aient vraiment atteint, car les écuelles grossières qu'on y a trouvées datent en réalité de l'époque de Banesh, et doivent donc être les témoins d'une présence proto-élamite.

Tepe Yahya IV C

Au sud de Tell-i Iblis, dans la vallée de Soghun, à 1200 m d'altitude, Tépé Yahya a été fondé à une époque voisine, mais abandonné, avec la campagne environnante, vers le milieu du IV^e millénaire². La civilisation d'Uruk n'y est donc pas représentée. La réoccupation par une communauté proto-élamite apparaît ainsi comme une seconde fondation, au niveau IV C. Or ce site archéologique est difficile, perturbé manifestement en certains points au moins, et son exploration n'a pas permis de mettre d'emblée au clair une stratigraphie particulièrement complexe. La fouille en tranchée diamétrale à degrés a mis au jour sur la face sud du site des éléments d'un grand bâtiment bien construit, comparable à celui du centre de Malyan, et semble-t-il, à celui de Tell-i Ghazir, avec de longues salles et des chambres plus petites, abritant à la fois des jarres peintes de style de Banesh et des documents écrits proto-élamites (fig. 56). Trois sols successifs³ ont été observés, correspondant à des tablettes de rédaction de plus en plus complexe. Mais toutes appartiennent à la série classique : aucune n'est du type « coussin » et encore moins du type de l'époque d'Uruk. Elles se distinguent de celles de Suse et de Malyan par leurs petits côtés arrondis, indiquant une exécution locale que confirment les nombreux exemplaires préparés et qui n'ont pas reçu d'inscription. Bon nombre portent dans leur formule d'introduction le signe de la charrue qui indique évidemment une opération agricole ; il n'est pas possible de pousser plus loin sans imprudence⁴. Les sceaux-cylindres utilisés, rarement sur les tablettes, et sur une bonne série de scellements de jarres ou de portes, sont relativement peu nombreux⁵. Ceux qui portent un

1. M.R. Sarraf, *Die Keramik von Tell-i Iblis*. Berlin, 1980, p. 60, s.

2. C.C. Lamberg-Karlovsky, « The Proto-Elamites on the Iranian Plateau », *Antiquity* LII (1978), p. 116, propose que l'époque V A se soit terminée en 3400 et IV C ait commencé en 3200. Dans une thèse inédite, T.W. Beale, *Tepe Yahya : the Early Periods*, p. 8, propose une date plus ancienne pour la fin de V A.

3. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Iran*, 14 (1976), p. 172.

4. C.C. Lamberg-Karlovsky, « Foreign Relations in the Third Millennium at Tepe Yahya », colloque *Le Plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique* Paris, (mars 1976) ; Paris, CNRS, 1977, p. 37 présente les interprétations assez prudentes de W. Hinz et de P. Meriggi. En revanche, nous croyons devoir écarter les audacieuses hypothèses de ce dernier, relatives à des allusions à des membres des communautés de Suse et de Shahr-i Sokhta, présents à Tépé Yahya, et à des alliances matrimoniales. Cité par D. Potts, *Seals and Sealings from the IV C Building at Tepe Yahya*, p. 10.

5. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Iran*, 9 (1971), p. 88 et pl. III (0) ; IV-V. C.C. Lamberg-Karlovsky et M. Tosi, *East and West*, 23 (1973), fig. 115-120. P. Amiet, *La Glyptique mésopotamienne archaïque* ; 2^e ed. (1980), fig. 1692-1694 ; cf. 1699 (Suse).

décor animalier dans un style raffiné, spécifiquement proto-élamite (fig. 57), sont interchangeable avec les plus beaux de ceux de Suse (fig. 49 : 4) et de Malyan, au point qu'on peut les supposer importés. Il n'est pas possible d'être aussi affirmatif en ce qui concerne la série « schématique », facile à imiter localement. Les trois sols superposés attestent que le bâtiment proto-élamite resta en usage un certain temps, et les tablettes préparées et restées inutilisées suggèrent un abandon subit.

Les céramiques identiques à celles de Bampur et de Shahr-i Sokhta III qui ont été signalées¹ doivent y être intrusives, puisqu'elles sont connues par ailleurs comme nettement plus récentes. Dans ces conditions, il n'est nullement assuré, tout au moins dans l'état actuel de notre information, que les Proto-Élamites supposés étrangers aient côtoyé des autochtones. Seule est bien attestée la céramique identique à celle de Malyan, à l'époque de *Banesh Moyen* : écuelles grossières et « pots de fleurs », cornets à pied massif et grandes jarres à panse biconique et décor peint. L'absence de matériel comparable à celui des phases plus anciennes de Banesh confirme une irruption qui se sera produite à l'époque proto-élamite à son apogée. Si donc Tépé Yahya ressemble à une colonie implantée loin de Malyan et comparable par exemple à Godin Tépé, une différence importante doit être notée : les colons présumés n'y côtoyaient apparemment pas d'autochtones détenteurs d'une civilisation propre. Nous avons signalé plus haut que les tablettes qui y ont été trouvées et qui portent en majorité, en tête de leur libellé, le signe pictographique de la charrue ne peuvent être interprétées que comme concernant d'une manière ou d'une autre le travail agricole, forcément local. Cela n'exclut naturellement pas le commerce à courte ou longue distance, mais à nous en tenir à nos documents, ce dernier ne semble pas avoir été le souci majeur de la petite colonie installée dans l'isolement d'une vallée écartée. D'autres colonies analogues durent être établies dans d'autres vallées, selon une vocation spécifique à rassembler les terres iraniennes éparses en une communauté humaine vaste et souple, suscitée autant par le dynamisme proto-élamite que par des autorités coordinatrices.

Shahr-i Sokhta

Situé au-delà de la dépression du Désert de Lut, Shahr-i Sokhta se trouve en fait en dehors du plateau proprement dit. Ce grand site² est le chef-lieu de la plaine formée par le delta de l'Hilmand, dont le bassin s'étend largement au sud-ouest du massif de l'Hindu-Kush depuis son confluent avec l'Argandab, dans la région de Kandahar, où se trouve Mundigak³ qui est l'autre site majeur de ce bassin. Ce dernier forme ainsi comme un pont entre l'Iran et le bassin de l'Indus. S'il ne se trouve plus en Iran, il constitue la partie méridionale de ce qu'on peut appeler l'*Iran Extérieur*, auquel se rattachent aussi les régions situées au nord de l'Hindu-Kush. Mais la Turkménie d'une part, Mundigak de l'autre, avaient eu un passé préhistorique indépendant, tandis que la plaine du Séistan iranien où aboutit l'Hilmand restait apparemment inhabitée. Or la population

1. Notamment C.C. Lamberg-Karlovsky, *Iran*, 10 (1972), p. 95, s., fig. 2 ; 3. De même, des tessons proto-élamites sont intrusifs dans le niveau sous-jacent V A, ce qui a fait croire qu'il datait de l'époque d'Uruk. Il est possible de même que certains objets de cuivre attribués à IV C y soient intrusifs : notamment le petit poignard d'un type rencontré à Suse dans la seconde moitié du III^e millénaire : C.C. Lamberg-Karlovsky & M. Tosi, *East and West*, 23 (1973), fig. 123 à gauche.
2. C.C. Lamberg-Karlovsky ; M. Tosi, « Shahr-i Sokhta and Tepe Yahya : Tracks of the Earliest History of the Iranian Plateau », *East and West*, 23 (1973), p. 21-57. G. Tucci, éditeur : *La Città bruciata del Deserto salato (The Burnt City in the Salt Desert)*. Roma, 1977.
3. Jean-Marie Casal, *Fouilles de Mundigak*. Paris, 1961.

précédemment insaisissable de cette plaine dut se sédentariser et fonder Shahr-i Sokhta précisément à l'époque qui vit l'expansion vers le sud de l'Hindu-Kush de la culture de Turkménie méridionale¹, tout au moins telle qu'elle est représentée par la céramique peinte très caractéristique de Geoksyur. Il n'en est que plus remarquable que cette éclosion et cette fondation aient coïncidé avec l'essor de l'entité proto-élamite, dont les porteurs qui avaient déjà refondé Tépé Yahya furent aussi présents lors de la naissance de la nouvelle métropole.

La première installation de ce grand site, qui paraît avoir occupé d'emblée une surface de 10 à 15 hectares, vit donc interférer deux phénomènes comparables : une expansion à vrai dire restreinte vers le sud de la culture de Turkménie à l'époque de Namazga III, selon la variante élaborée dans le delta de la Tedjen à Geoksyur d'une part, et d'autre part, celle de la civilisation proto-élamite. Il est tentant de considérer cette rencontre comme significative, mais rien ne permet à l'heure actuelle de préciser ce qu'il en est. Une part modeste de la céramique représentative de cette époque de la fondation de Shahr-i Sokhta² est caractérisée par des formes simples et un décor peint où prédominent les figures géométriques à degrés (fig. 59). Elle apparaît à l'évidence comme dérivée de celle de Geoksyur, qui aurait commencé par atteindre Mundigak III, avant de se répandre à l'époque suivante (Namazga IV) vers l'Inde, à Quetta qui lui a donné son nom, et dans ce qu'on peut appeler ses dépendances archéologiques³. Cette céramique si remarquablement homogène permet de définir une vaste communauté culturelle qui reste cependant difficile à caractériser dans ses implications profondes. De toute manière, même dans son berceau de Turkménie, cette culture est plus archaïque que celles de l'Iran proto-élamite et de Mésopotamie, pleinement urbanisées. La présence proto-élamite à Shahr-i Sokhta apparaît en somme à la fois comme étrangère et strictement limitée aux formes supérieures de la civilisation, correspondant à la comptabilité et à l'art révélé par la glyptique⁴. L'unique tablette⁵ qui ait été trouvée dans le sondage de 1975 est nettement plus grossière que celles qui proviennent d'Iran proprement dit. Le sceau en est oblitéré ; le peu qui en subsiste n'est pas de style proto-élamite. Elle porte deux signes maladroitement tracés devant un chiffre. Telle quelle, elle semblerait avoir été façonnée et rédigée par un scribe local, pauvrement formé par des maîtres étrangers. Il n'est pas possible d'en tirer des conclusions générales, quoique sa présence dans un secteur apparemment non officiel suggère la possibilité d'une large diffusion de la comptabilité de type proto-élamite au sein de la nouvelle

1. Sur la diffusion de la civilisation « néolithique récente » (Namazga III) de Turkménie, sous sa forme propre à l'oasis de Geoksyur, voir : Philip Kohl, *Central Asia. Palaeolithic Beginnings to Iron Age. L'Asie Centrale des origines à l'âge du Fer*. Paris, ADPF, 1984, p. 101 et 215-216.
2. C.C. Lamberg-Karlovsky ; M. Tosi, *East and West*, 23 (1973), p. 24, s. P. Amiet ; M. Tosi, « Phase 10 at Shahr-i Sokhta : Excavations in Square XDV and the late 4th Millenium B.C. Assemblage of Sistan ». *East and West*, 28 (1978), p. 21-22.
3. Stuart Pigott, « New Prehistoric Ceramic from Baluchistan » *Ancient India*, III (1947), 113-142. W.A. Fairervis, « Excavations in the Quetta Valley, West Pakistan », *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, XLV, 2, 1956. J.-F. Jarrige, Nouvelles recherches archéologiques en Baluchistan. Les Fouilles de Mehrgarh, Pakistan », *Paléorient*, 2 (1974), p. 495-498. V.-I. Sarianidi, dans : M. Tosi, *Prehistoric Sistan*, 1 (IsMEO-Rome, 1983 p. 183-190, pense que le « complexe de Quetta » du III^e millénaire, a pris sa forme préliminaire à Shahr-i Sokhta I, du fait de l'intrusion de tribus venues de Turkménie du sud-est, à la fin de l'époque Namazga II — début III. (p. 189). Ph. Kohl, *Central Asia...* (Paris, 1984), p. 215-216, note que l'expansion turkménienne à Shahr-i Sokhta I n'est représentée que par une cinquantaine de tessons peints.
4. La céramique de Shahr-i Sokhta est en effet soit identique à celle de Namazga III, soit étroitement apparentée. Seuls 3 tessons de céramique grise polie sont considérés comme « proto-élamites » (*East and West*, 28 ; 1978 ; p. 22, § III et fig. 5) — Mais le rapprochement avec des tessons de Yahya IV C et B est très incertain.
5. P. Meriggi, *East and West*, 28 (1978), p. 24 et fig. 16.

cité. En revanche, les sceaux¹ sont d'une diversité dont on peut tirer des conclusions plus précises (fig. 58). Il s'agit de cylindres, type de sceau étranger à la région, qui ont été appliqués sur des scellements de portes, selon le procédé généralisé au Proche-Orient, au moins depuis l'époque d'Uruk. Leurs empreintes ont été trouvées dans les deux niveaux correspondant à deux sous-périodes de la même phase initiale « 10 », et dont le plus récent est celui d'où provient la tablette que nous venons de décrire. De cette même sous-période date une empreinte (fig. 58 : 1) représentant deux griffons affrontés, dont l'avant-train de lion est soudé à un corps d'oiseau à large queue ressemblant à celle d'un poisson. Ce monstre est une variante du griffon bien attesté à Suse (fig. 49 : 5) ; il est exécuté dans un style aussi pur. Une autre empreinte (fig. 58 : 2) révèle au contraire un art appauvri. On reconnaît un quadrupède passant, disposé verticalement à côté d'un serpent et d'un oiseau. La disposition insolite des figures, comme leur gravure médiocre, apparentent ce document à ceux qui semblent devoir être attribués à la phase tardive de l'époque proto-élamite à Suse, contemporaine en partie du Dynastique Archaïque II de Mésopotamie (fig. 50). La plupart des autres empreintes et quelques sceaux-cylindres appartiennent à la série schématique, utilisée par des magasiniers plutôt que par les scribes, et caractérisée souvent par des arcades, des « échelles », des triangles plats. Ces sceaux sont largement répandus le long du piémont mésopotamien, à l'époque de Djemdet-Nasr, et à Suse (fig. 49 : 1 ; 2), mais le plus caractéristique (fig. 58 : 3) est presque interchangeable avec une empreinte archaïque d'Ur qui date plutôt de la phase initiale des dynasties archaïques, ce qui concorde bien avec l'ensemble des données concernant la chronologie de l'époque proto-élamite. Un tel sceau pourrait bien avoir été importé de Susiane ou du Fars. En revanche, quelques empreintes (fig. 58 : 4 ; 5) offrent, en dépit d'un décor non figuratif assez simple, une originalité qui oblige à les distinguer de la production d'Iran occidental. Et cela amène à admettre l'existence d'ateliers locaux, ou d'ateliers que l'on peut appeler *proto-élamites orientaux*. Dans ces conditions, il n'est pas impossible que l'art proto-élamite proprement dit, figuratif, mis en œuvre pour l'élite des scribes, ait été aussi transplanté loin à l'est du Fars.

Shahr-i Sokhta apparaît actuellement comme le point extrême de la poussée proto-élamite, en dehors de son domaine propre du plateau. Toutefois, un sceau-cylindre acquis à Kaboul avec la masse des antiquités de Bactriane (cf. p. 193, s.), est lui aussi de style proto-élamite, mais de facture provinciale². Il pourrait être un témoin de la pénétration encore plus lointaine des Proto-élamites.

Dès lors qu'aucun texte compréhensible ne peut être invoqué, l'identité proto-élamite ne peut être qu'hypothétique. Elle peut se définir cependant de façon plus précise que celle de la civilisation d'Uruk qui n'a élaboré d'écriture qu'à Uruk même, alors que ses autres filiales ne connaissaient pratiquement qu'une comptabilité sans écriture proprement dite. Il reste important de constater que l'écriture d'Uruk, ancêtre direct de celle qui est pleinement lisible à l'époque historique, put être considérée comme la plus ancienne expression au moins implicite de la langue sumérienne. En outre, cette écriture s'est répandue immédiatement après l'époque d'Uruk en dehors du site éponyme : à Kish et à

1. P. Amiet, dans *East and West*, 28 (1978), p. 25-31. *Id.*, « Les sceaux de Shahr-i Sokhta », dans : J.E. van Lohuizen-de-Leeuw, éditeur : *South Asian Archaeology, 1975*, (Leiden, 1979) p. 3-6.

S. Tusa, dans G. Tucci éditeur : *La Città bruciata del deserto salato*, Roma, 1977, p. 255 ; 259, s.

2. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p. 120 ; fig. 22.

Djemdet-Nasr tout particulièrement, donc seulement en Mésopotamie, mais non en Susiane où nous trouvons l'écriture proto-élamite. Cette dernière a connu une diffusion comparable sur un territoire encore plus vaste : mieux que les témoins de la civilisation matérielle qui diffèrent d'une région à l'autre (époque III de Suse — civilisation de Banesh), elle permet de définir une aire culturelle dont nous savons au moins qu'elle est non-sumérienne. De même, l'art illustré de façon privilégiée par les sceaux s'oppose à celui de l'époque d'Uruk tel qu'il était répandu en Susiane, et peut être caractérisé aussi comme non-mésopotamien. Certes, cet art présente des affinités avec celui de l'époque d'Uruk, qui peut apparaître à certains égards comme son ancêtre, puisqu'on y trouve déjà le thème des animaux en attitudes humaines, à peine représenté en Mésopotamie, et celui des lions affrontés, dont les queues sont dressées symétriquement¹. Cependant les différences sont telles qu'une filiation directe ne saurait en être déduite, ce qui confirme le caractère non-mésopotamien de l'art proto-élamite, témoin majeur de l'identité culturelle.

À cette définition négative correspond désormais une aire d'extension de la civilisation proto-élamite bien plus vaste sur le plateau qu'en Susiane, de sorte que cette civilisation apparaît comme plus particulièrement montagnarde. Deux possibilités quant à l'origine de l'écriture, témoin majeur de cette civilisation, et donc de cette dernière, peuvent être envisagées. L'hypothèse traditionnelle, liée aux circonstances de la découverte, est celle d'une origine susienne, suivie d'une immigration-colonisation du bassin du Kur. Il faudrait supposer que les Susiens aient pris spontanément, après l'effondrement chez eux de la civilisation d'Uruk, une identité culturelle nouvelle, correspondant à une langue particulière, qu'ils auraient imposée au bassin du Kur et au-delà. Cette hypothèse se heurte au constat de l'effondrement démographique en Susiane et surtout à l'invraisemblance d'une émigration massive des citadins et paysans de Susiane : une population sédentaire ne se transplante pas ainsi. L'hypothèse inverse est celle d'un processus interne de développement spécifique dans la vallée du Kur. Elle se heurte à la difficulté d'expliquer l'extension de ce même processus à des régions dont le développement était tout autre : notamment à Tell-i Ghazir et à Tépé Sialk, dont les données sont trop incertaines. Or l'histoire de la vallée du Kur telle que W. Sumner la reconstitue avec vraisemblance à partir de l'effondrement de la civilisation néolithique de Bakun et du passage presque généralisé au nomadisme, puis de l'essor de Malyan, apparaît comme un épisode hautement original. En revanche l'histoire simultanée de la Susiane a obéi à un modèle qui n'a cessé de se reproduire, d'abord sous des formes préhistoriques, puis au cours des temps historiques dont nous connaissons les vicissitudes. Dans ces conditions, il est permis d'invoquer ce modèle pour tenter d'interpréter la civilisation proto-élamite. En somme, plutôt que de nous cantonner dans l'histoire archéologique, puis événementielle de la seule vallée du Kur, nous pensons indispensable de prendre en considération l'ensemble du fait proto-élamite, tel qu'il s'est imposé sur une aire foncièrement double, englobant d'une part la plaine de Susiane et d'autre part le plateau du Fars et ses annexes éventuelles. Or nous savons que les montagnards nomades des Bakhtiari, proches-parents de ceux du Fars, ont de tous temps été conduits annuellement à hiverner au moins sur les confins orientaux de la plaine adjacente, dans laquelle un certain nombre d'entre eux ont été amenés à se sédentariser. Ces mouvements, observés encore de nos jours²

1. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*, I (1920), pl. 41 (7) : S. 314 ; pl. 42 (1) : S. 315 : empreintes proto-élamites. *Id.*, pl. 41 (13) : S. 316 : empreinte de l'époque d'Uruk. L. Legrain, *Empreintes de cachets élamites*. MDP, XVI (1921), pl. XI-182.
2. Voir : Jean-Pierre Digard, *Techniques des nomades baxtyâri d'Iran*, Cambridge & Paris (1981), p. 17-20.

en dépit des perturbations subies du fait de l'État moderne, ont certainement dû prendre parfois le caractère d'agressions, surtout quand les habitants de la plaine étaient affaiblis pour une raison ou pour une autre. L'effondrement de la civilisation d'Uruk en Susiane pourrait s'expliquer à la fois par des guerres intestines, supposées par Johnson, et par de telles incursions. La campagne susienne dut être largement désertée ou plutôt livrée au nomadisme, c'est-à-dire à des tribus dont les chefs durent y affirmer leur hégémonie. Nous pensons pouvoir admettre que ces chefs trouvèrent à Suse, bien mieux que dans le modeste marché de Tal-i Qarib dans la vallée du Kur, les hommes en possession de la culture qui leur manquait, et qui leur permit de franchir le pas décisif, en fondant une capitale montagnarde à l'image de la déjà vieille métropole qu'ils venaient d'annexer. Ce faisant, ils durent amener une partie de la population nomade de la vallée du Kur à se sédentariser en s'installant à Malyan, et à donner ainsi l'impression de proliférer. La fondation de Pasargades, puis celle de Persépolis ne dut pas se faire autrement dans ce même pays, précédemment aussi peu peuplé en apparence. Il est significatif que le nombre des villages de Banesh ait été sensiblement égal à celui des villages de l'époque de l'empire perse¹. Un tel rapprochement est exemplaire, même s'il n'implique nullement que les Proto-élamites aient été des immigrants. Et de même que la volonté d'un Cyrus, puis celle d'un Darius fut décisive, il semble que la rapidité de l'essor de Malyan doive s'expliquer, comme sa fonction de capitale, par l'intervention volontaire d'une autorité personnelle, organisatrice d'un État « impérial », débordant nécessairement des frontières du Fars. Une telle fondation doit être conçue comme une première prise de conscience historique de l'entité ethnique dont l'appellation *proto-élamite* est particulièrement heureuse, puisqu'elle doit n'avoir été autre que l'ancêtre direct de l'Elam, avec sa langue qui dut avoir besoin de l'apport susien pour être fixée par écrit. Cette langue foncièrement non-mésopotamienne pouvait difficilement être autre, déjà, qu'élamite-ancienne. Elle était celle des montagnards répandus dans la plaine à laquelle ils imposèrent leur identité culturelle comme aux époques historiques les Élamites, qui en retour adoptèrent l'écriture cunéiforme empruntée à la Mésopotamie dont Suse était, par sa population, une dépendance. Une telle prise de conscience est un fait qu'il importe de situer au départ de la tradition historique du pays d'Elam dont Anshan est connue comme la capitale par les documents rédigés à partir des derniers siècles du III^e millénaire. François Vallat² s'est attaché à montrer qu'Anshan était la capitale du pays d'Elam proprement dit, comme Suse était celle de la Susiane. Mais cette conclusion importante doit être complétée par une autre, à savoir que l'Elam, pays d'Anshan, ne trouva sa pleine identité culturelle que dans son association avec la Susiane dont la population plus développée lui fut toujours indispensable, comme éducatrice de sa propre élite. Et par suite, pour les grands rois médio-élamites eux-mêmes, comme pour les mésopotamiens, Suse put être considérée comme située « au pays d'Elam »³. Si donc la monarchie élamite dont Anshan était la capitale a pu être occasionnellement isolée : par exemple au temps des rois d'Agadé puis d'Ur III, elle n'a connu le

1. W. Sumner, *Iran*, 12 (1974), p. 156.

2. F. Vallat, *Suse et l'Elam*, Paris, 1980.

3. Shutruk Nahhunte, au XII^e siècle, tout en distinguant habituellement la Susiane, pays de Suse, de l'Elam, pays d'Anshan, déclarait cependant avoir « apporté au pays d'Elam » les œuvres d'art babyloniennes qu'il déposa cependant à Suse : les statues de Manishtusu et la stèle de Naram-Sin, notamment : V. Scheil, *MDP*, X, pl. II, n° 2 et p. 2 ; *MDP*, III (1901), p. 40, s. et pl. II. Ce faisant, le conquérant élamite adoptait la tradition bien attestée en Mésopotamie et qui situait Suse en Elam ; par ex. Zimrilim : Ch. F. Jean, *Archives Royales de Mari*, II. *Lettres diverses*. Paris, 1950, p. 202-203, n° 121, 1.5.

plein épanouissement de ses capacités potentielles que dans le jumelage avec Suse, dans des circonstances historiques qui, pour nous, apparaissent comme des modèles de celles de l'époque proto-élamite.

Précisément, au lendemain de la chute de l'empire d'Ur, marquée par la fin de l'intégration de la Susiane à la Mésopotamie et comparable, *mutatis mutandis*, à la chute en Susiane de la civilisation d'Uruk, Suse était comme toujours habitée par une population fortement apparentée à celle de Mésopotamie, de langue accadienne et de culture élevée. Mais Maurice Lambert¹ a bien montré qu'alors, les princes de la dynastie dite de Simashki, suzerains de Suse, et les bergers (ou au moins certains bergers) portaient des noms élamites : c'est-à-dire qu'ils étaient originaires du haut-pays dont Anshan était la métropole et qui devait englober, outre la vallée du Kur, toute la façade occidentale des Zagros, au nord de cette vallée. Il est permis de supposer que ces bergers ressemblaient aux nomades bakhtiars originaires précisément de ces montagnes et dont nous avons rappelé qu'ils sont venus de tout temps hiverner dans l'actuelle plaine du Khuzistan. Et de même, nous pouvons supposer que c'est aussi à de tels « bergers » que profita la désertion de cette plaine à la fin de l'époque d'Uruk, désertion qu'ils avaient dû fortement contribuer à susciter. L'histoire archéologique, puis l'histoire événementielle à laquelle nous avons fait allusion est caractérisée avec une constance hautement significative par l'alternance de la primauté de l'élément montagnard et de l'élément mésopotamien dans la plaine susienne². L'existence de deux métropoles proto-élamites : Anshan et Suse, nous autorise à admettre déjà celle d'une entité culturelle et vraisemblablement aussi politique double, forme sans doute archaïque mais bien réelle de ce qu'il est convenu d'appeler la « confédération élamite », c'est-à-dire de la *monarchie d'Anshan et de Suse* des temps historiques. Cette entité spécifique ne s'intéressa pas alors aux secteurs septentrionaux, colonisés puis abandonnés à l'époque d'Uruk, à l'exception de Tépé Sialk, du fait de sa situation géographique. Comme M. Stolper³ l'a bien montré en reconstituant la formation de la monarchie de Simashki à la fin de l'époque d'Ur III, cette entité avait une vocation confédératrice des régions ethniquement apparentées, où elle suscita de même la sédentarisation totale ou partielle d'élites administratives, dans des capitales provinciales vouées aux échanges avec la masse de la population restée nomade. C'est ainsi que peut être comprise la seconde fondation de Tépé Yahya. Le cas de Shahr-i Sokhta est différent, puisque ce site se trouve en dehors du monde proto-élamite proprement dit. Il ressemble à certains égards aux colonies assyriennes de Cappadoce, avec leurs marchands isolés dans un monde étranger, moins développé et adoptant ses us et coutumes tout en lui apportant une civilisation supérieure sous la forme de la comptabilité, de l'écriture et de la gravure des sceaux. À ce contact, les indigènes intégrés eux-mêmes dans une communauté comparable à certains égards, quoique nettement plus archaïque, durent se mettre à l'école de tels maîtres. Ces échanges ponctuels ne devaient encore que prélude à l'organisation d'une communauté mixte beaucoup plus vaste, dont l'heure n'avait pas encore sonné.

La comparaison avec les marchands assyriens de Cappadoce invite à admettre l'existence d'une capitale où siégeait l'organisme créateur de la comptabilité proto-élamite. L'invention de l'écriture correspondante, qui n'était que l'aboutissement du processus amorcé à l'époque d'Uruk en Susiane et dans ses dépendances,

1. Maurice Lambert, « Investiture de fonctionnaires en Elam », *Journal Asiatique*, 1971, p. 220.

2. P. Amiet, « Archaeological Discontinuity and Ethnic Duality in Elam », *Antiquity*, 53 (1979), p. 195-204; Id., « Alternance et Dualité. Essai d'interprétation de l'histoire élamite », *Akkadica*, 15 (nov.-déc. 1979), p. 2-22.

3. Matthew Stolper, « On the Šimaški and Early Sikkalmahs », *ZA*, 72 (1982), p. 49, s.

avait été adaptée à la langue d'Anshan, imposée aux Susiens. Cette écriture réclamait un personnel nombreux, pour l'élaboration apparemment rapide dont elle fut l'objet, autant que pour sa diffusion lointaine. Cette organisation délicate était donc fragile, et un « accident » : razzia, guerre malheureuse, suite de mauvaises récoltes ou épidémie, pouvait suffire à décimer irrémédiablement le corps des scribes. L'existence de ce corps d'administrateurs et des gestionnaires de biens privés était d'autant plus fragile que les deux capitales semblent avoir été spécialisées à l'excès, la proportion des « intellectuels » étant trop forte par rapport à celle des producteurs sédentaires de nourriture. Cela pourrait expliquer à la fois le rapide essor de Malyan, et le non-moins brusque déclin, suivi d'une période de stagnation dite *Banesh Récent*, durant laquelle on n'écrivait pratiquement plus, ni à Malyan ni à Suse, et qui ne mérite plus d'être encore appelée proto-élamite. La fragilité de l'entité politico-culturelle proto-élamite venait enfin de sa dualité même, de l'éloignement des deux capitales, si l'on admet l'existence d'une forme de proto-monarchie d'Anshan et Suse, et d'une complémentarité des populations qui ne pouvait aller sans tensions internes. Nous sommes en droit de formuler de telles hypothèses, car nous nous référons à des constantes appelées à jouer périodiquement par la suite. Il est ainsi permis de supposer dans ces conditions que l'entité proto-élamite, foncièrement double, centrée sur une ville appelée déjà Anshan et sur Suse, revêtait un caractère historique comparable à celui de la monarchie d'Anshan et Suse. Dans ces conditions, l'abandon subit du « palais » d'Anshan et du bâtiment de Tépé Yahya IV C pourrait correspondre à la fin du niveau 18 de la Ville Royale de Suse, et à la vraie chute de la monarchie créatrice de la civilisation proto-élamite, à une époque contemporaine du tout début de la seconde phase de l'époque des dynasties archaïques en Mésopotamie.

VI

L'essor des échanges inter-iraniens au III^e millénaire

Suse

Tandis que s'épanouissait la civilisation proto-élamite, la phase initiale de la civilisation dite des Dynasties Archaïques en Mésopotamie n'avait pas correspondu à l'éclosion d'un art expressif d'une culture nouvelle. Il est remarquable en effet que la statuaire comme le bas-relief fasse défaut, et que les arts plastiques ne soient guère représentés que par les sceaux-cylindres, en majorité de tradition de Djemdet-Nasr. Inversement, l'extinction de la civilisation proto-élamite, apparemment brutale sur le plateau, mais masquée à Suse par la survivance de la cité, avec sa céramique traditionnelle (phase III C de l'histoire archéologique de Suse), se trouve avoir coïncidé avec l'essor de la nouvelle tradition artistique en Mésopotamie. Une première étape (Dynastique Archaïque II) apparaît comme archaïque dans la stylisation délibérément étrange des êtres vivants. Son éclosion coïncida aussi avec la reprise de l'expansion vers les régions périphériques, qui avait été brisée depuis l'époque d'Uruk. De fait, le nouvel art, porteur d'un contenu culturel spécifique, quoique difficile à préciser, fut implanté jusqu'à Tell Khuéra, en Syrie du Nord¹. Il en fut de même à Suse, où des statuettes de style mésopotamien et des plaques gravées ou sculptées à mortaise centrale (fig. 60), identiques notamment à celles du Temple VIII d'Inanna à Nippur², ont été trouvées par Mecquenem au centre de l'Acropole, sous les vestiges d'un temple de l'époque d'Agadé. Elles n'ont pu appartenir qu'au mobilier d'un temple de conception mésopotamienne, où les actes pieux des dévots étaient normalement commémorés par le dépôt d'œuvres votives, de même type et de même style. L'existence d'un tel temple implique une intégration à l'univers mésopotamien, intégration sans doute limitée à l'élite dirigeante, si l'on considère la céramique et surtout les sceaux³ sur lesquels le style correspondant à celui de la statuaire et des reliefs est rarement attesté à l'état pur. Si notre raisonnement est juste, la

1. Cette implantation est attestée par la statuaire de même style que celle du sud, alors que pour le reste, la civilisation de Tell Khuéra diffère notablement. A. Moortgat, *Tell Chuera in Nordost Syrien. Bericht über die Vierte Grabungskampagne 1963*. Köln & Opladen, 1965, Abb. 12-28. Id., *Fünfte Grabungskampagne 1964*. Wiesbaden 1967, Abb. 11-15.
2. P. Amiet, « Contribution à l'histoire de la sculpture archaïque de Suse », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 67-82 et pl. IV-IX. Plaques de Nippur : D. Hansen, « New Votive Plaques from Nippur », *JNES*, 22 (1963), pl. III-IV.
3. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1371-1446

survivance de l'écriture proto-élamite, évidemment au sein d'une élite de culture mésopotamienne, donc antithétique, est hautement improbable. Nos documents, principalement des empreintes de sceaux (fig. 50), illustrent un art mixte, largement local, certes, mais affecté par une lourdeur et une maladresse caractéristiques. Rien pratiquement n'y subsiste de l'héritage proto-élamite, et très peu de sceaux eux-mêmes semblent avoir été importés de Mésopotamie. Nous pensons que les empreintes et les « objets d'art » trouvés par les premiers fouilleurs sont contemporains des niveaux 16 à 13 du sondage Carter de la Ville Royale¹. Eu égard seulement à leur céramique, ces niveaux ont été classés dans la phase finale de l'époque proto-élamite (III C), alors qu'en fait, ils semblent n'avoir plus rien de vraiment proto-élamite proprement dit. Ils pourraient être rattachés à la période suivante si nous étions assurés de ce que le mobilier du temple de l'Acropole est bien contemporain.

De même, les données de la période archéologique suivante sont particulièrement complexes. Dans le sondage n° 1 de la Ville Royale², c'est essentiellement la céramique des niveaux 12 à 9 qui a incité à reconnaître une phase culturelle nouvelle, numérotées IV A avec hésitation par E. Carter. Cette phase est en effet caractérisée par la présence de la céramique peinte dite du *II^e style*. Cette céramique avait été ainsi dénommée par Pottier, qui pensait qu'elle dérivait de celle de Suse I. Mackay l'avait rapprochée indûment de celle de Djemdet-Nasr et Mecquenem, suivi par Le Breton, l'avait classée en deux séries successives, polychrome et monochrome, datées respectivement du « XXVIII^e » et du « XXV^e » siècle. La fouille de l'Acropole dirigée par M.-J. Stève³ a montré qu'en réalité, les deux séries avaient dû être au moins partiellement contemporaines, et donc relativement récentes toutes deux. Leur filiation, cependant vraisemblable par rapport aux séries de l'Est mésopotamien, du début de l'époque des Dynasties Archaiques, pose dès lors un problème difficile à résoudre à l'heure actuelle. Ce problème interfère avec celui d'une évidente parenté avec la renaissance de la céramique peinte dans les Zagros, que nous examinerons plus loin. Dans ces conditions, la céramique du *II^e style* peut-être considérée comme autochtone et liée à l'élément montagnard des Zagros, même si elle a été répandue ponctuellement dans le Sud mésopotamien, à Tello, el Hiba et Ur⁴.

La céramique sans décor peint, avec souvent des bandeaux à impressions digitales et des serpents en relief, était abondante à la même époque, et semble spécifiquement susienne. Elle doit cependant être distinguée de la série des jarres à anse-idole et des grandes « coupes à fruits », apparue plus tard à Suse et bien connue par le mobilier des tombes de Kish, Abu Salabikh et Ur, tout au long de la phase III de l'époque des Dynasties archaïques⁵. Cette dernière série est considérée comme caractéristique de la phase susienne plus récente, IV B, représentée dans les niveaux 8 et 7 de la Ville Royale, qui sont datés de l'époque d'Agadé. Elle correspond à l'irruption généralisée de la civilisation mésopotamienne après la disparition de la céramique peinte du *II^e style*.

1. E. Carter, « Excavations in Ville Royale I at Susa : The Third Millenium B.C. Occupation », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p. 20-21.
2. E. Carter, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p.21-26.
3. M.-J. Stève & H. Gasche, *L'Acropole de Suse. Mémoires*, 46 (1971), chapitre VI, p. 87-111.
4. Gaston Cros, L. Heuzey, F. Thureau-Dangin, *Nouvelles Fouilles de Tello*, Paris, 1910, p. 310, fig. 20. D. Hansen, *Artibus Asiae* 35 (1973), p. 69, fig. 14-15. C.-L. Woolley, *Ur Excavations II. The Royal Cemetery*, London, 1934, p. 387 et pl. 186. Id., *IV, The Early Periods*, pl. 26 b.
5. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 117. E. Mackay, *Report on the Excavations of the « A » Cemetery at Kish, Mesopotamia. Part. I.* Chicago, 1925, pl. I-II ; IX-XII. Id., *A Sumerian Palace and the « A » Cemetery at Kish, Mesopotamia. Part II.* Chicago, 1929, pl. XLVIII-L. J.N. Postgate & P.R.S. Moorey, « Abu Salabikh, 1975 », *Iraq*, 38 (1976), p. 148, fig. 7 ; pl. XXIII b ; d ; pl. XXIV d ; pl. XXV.

Au contraire, à l'époque de la floraison de cette céramique peinte, le mobilier du temple disparu de l'Acropole, tel que nous pouvons le reconstituer, illustre un développement très normal, avec la suite des sculptures de type mésopotamien et des œuvres de style local, plus « provincial », qui se répartissent dans les deux périodes successives de l'histoire archéologique de Suse : III C et IV A. Les sculptures les plus dignes d'attention doivent représenter des rois à la manière mésopotamienne (fig. 61), reconnaissables à leur chevelure nattée, disposée en diadème, et à leur chignon, comme sur les casques de Meskalamdug d'Ur et d'Eannatum, sur la Stèle des Vautours¹. Mais à côté de ces œuvres qui confirment l'intégration mésopotamienne, en dépit de leur caractère « provincial », l'originalité susienne s'est manifestée dès la phase précédente au moins, dans la technique très particulière, spécifiquement susienne même, du *mastic de bitume*. Il s'agissait pratiquement d'un matériau artificiel obtenu en mélangeant, probablement à chaud, le bitume naturel, abondant en Susiane, à une matière généralement minérale, sableuse : en général, de la calcite broyée². Cette matière avait en somme la même fonction que le dégraissant de même nature, mêlé à l'argile par le potier pour lui donner plus de cohésion, de dureté, et la rendre moins visqueuse. Cette adaptation du bitume était traditionnelle en Susiane ; dès les temps préhistoriques et à Suse I, on y avait eu recours pour façonner des manches d'outils et des petits objets tels que des cornets à fard. Mais désormais, il fut appliqué à la statuaire³ et surtout à la fabrication d'objets de luxe et de culte. Il s'agit de vases et de supports cylindriques ou tronconiques, ainsi que de gâches de portes zoomorphes, qui s'échelonnent au moins sur les deux périodes consécutives, d'après les détails stylistiques apparentés à l'art mésopotamien de l'époque dynastique archaïque II et III⁴.

On peut même se demander si la production n'en serait pas apparue dès l'époque proto-élamite en ce qui concerne des vases (fig. 62 ; 63)⁵ dont le décor à arcades ressemble singulièrement à celui des sceaux-cylindres en stéatite chauffée, dits « du piémont », mais dont nous avons montré l'appartenance effective au monde iranien. Il est difficilement croyable qu'un tel type de décor ait survécu ultérieurement, dans un art lié à une vaisselle de luxe, après la disparition des sceaux-cylindres en question. S'il était prouvé par des observations stratigraphiques que les vases en mastic de bitume décorés d'arcades ne datent que de l'époque contemporaine du dynastique archaïque II, il faudrait sans doute supposer une ressemblance fortuite avec les sceaux-cylindres proto-élamites, due peut-être à une imitation libre de la vaisselle en chlorite, importée d'Iran oriental à partir de cette époque. En effet, cette vaisselle dont le décor est souvent d'inspiration architecturale a sans conteste servi parfois de modèle aux artistes susiens

1. P. Amiet, *Elam*, fig. 141-142. A. Spycket, *La Statuaire du Proche-Orient Ancien*. Leiden, 1981, p. 90, pl. 58 ; p. 121, pl. 86.
2. Ch. Lahanier, « Analyse d'objets en bitume provenant de Suse », *Annales du Laboratoire de Recherche des Musées de France*, 1977, p. 47-67. Cf. R.F. Marschner, C.J. Duffy, H.T. Wright, « Asphalts from Ancient Sites in Southwest Iran », *Paléorient*, 4 (1978), p. 97-112. Nous avons confié à Mme Odile Deschêne l'étude d'ensemble des objets en mastic de bitume de Suse : thèse de l'École du Louvre « *Le Travail du bitume à Suse. Inventaire archéologique* ».
3. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 133. E. Pottier, *Mémoires XIII* (1912), pl. XXXVI-2, attribuable au dynastique archaïque II.
4. E. Pottier, *Mémoires*, 13 (1912), pl. XXXIII-5 : dynastique archaïque II. Pl. XXXIV-2 ; XXXV-5 : dynastique archaïque III, d'après la stylisation du kaunakès.
5. Le décor à arcades s'observe sur les sceaux-cylindres proto-élamites : P. Amiet, *Mémoires*, 43 (1972), n° 1140-1180. De même, le support en mastic de bitume, *Mémoires*, 13 (1912), pl. XXXIV-4 porte une large croix grecque, qui n'apparaît guère que dans l'art proto-élamite : Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*, I (1920), pl. 41 (3) : S. 302 ; avec des variantes (croix de Malte) : L.Legrain, *Mémoires*, 16 (1921), n° 274 ; 316. P. Amiet, *Mémoires* 43 (1972), n° 999 ; 1001.

travaillant le mastic de bitume, et qui ont notamment reproduit les caractéristiques fenêtres à linteau concave (fig. 64)¹. Une telle imitation, rare, n'implique pas nécessairement des affinités particulières. En revanche, un relief carré en mastic de bitume (fig. 65)² porté pour décor deux orants nus qui ressemblent sans équivoque aux personnages représentés sur les vases en chlorite (fig. 73 ; 74)³, et cela pourrait révéler une parenté culturelle ou un contact privilégié avec les gens qui exécutaient et exportaient au loin ces objets exotiques. Dans leur majorité, les objets taillés dans le mastic de bitume portent un décor fortement original, spécifiquement susien. On y trouve en particulier l'aigle éployant les ailes, au corps ovale comme sur les vases peints contemporains⁴ et placé entre des petits oiseaux, comme la femelle au milieu de sa nichée, ou dominant divers animaux. La stylisation de toutes ces figures est généralement rude, heurtée, archaïsante, avec peu d'affinités mésopotamiennes.

Les vases en chlorite ou serpentine, complets ou fragmentaires, qui ont été trouvés à Suse (fig. 70)⁵, ne sauraient être considérés que très partiellement comme représentatifs de sa personnalité culturelle, puisqu'ils y ont été importés et rarement imités, en mastic de bitume. Il est curieux de constater qu'ils n'y sont pas particulièrement nombreux, et que de tels vases, parfois plus volumineux, ont été importés plus massivement loin à l'ouest, jusqu'à Mari⁶. A de rares exceptions près, ceux de cette époque se distinguent, même en l'absence d'indications stratigraphiques, par leur couleur verte ou noire et un décor très dense. Ils constituent une série qu'avec Pierre de Miroschedji, nous tenons pour *ancienne*, par opposition aux séries *récentes*, caractérisées par des pierres grises ou vert clair, un décor discret, et datées de la fin du III^e millénaire et du début du II^e. La *série ancienne* est attestée seulement à partir de l'époque dynastique archaïque II sur les sites stratifiés de Mésopotamie. Il n'y a pas de raison de la tenir pour apparue plus anciennement, en dépit d'un archaïsme trompeur qui semble l'apparenter à l'art de l'époque de Djemdet-Nasr. Il est difficile de discerner une évolution stylistique au cours de sa longue existence, qui a dû se prolonger jusqu'en pleine époque d'Agadé. Les vases trouvés à Suse, généralement cylindriques et de petites dimensions, portent assez rarement un décor animalier : scorpions, brebis et chèvre, félins et serpents monstrueux. Le décor architectural avec portes et fenêtres à linteau concave est le plus caractéristique, associé ou non à des thèmes tels que ceux des boucles, torsades, nattes et imbrications diverses. Ces vases exotiques impliquent du fait de leur très vaste diffusion des échanges complexes qui ont été l'objet de nombreuses études, au cours des dernières années, à la suite des découvertes faites à Tépé Yahya : nous les examinerons en considérant ce site.

Le sondage de la Ville Royale a permis de mettre partiellement au jour une tombe⁷ dont le mobilier comprend des « bronzes » caractéristiques : ceinture, hache à collet et manchon coupé obliquement et lame à bord inférieur sinueux ; casse-tête tubulaire à bossettes en épis. Certaines des très nombreuses tombes

1. P. Amiet, « Archaeological Discontinuity and Ethnic Duality in Elam », *Antiquity* 53 (1979), p. 200 et pl. XX-b.
2. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 124.
3. Vase du British Museum : Sidney Smith, « Early Sculptures from Iraq », *British Museum Quarterly*, XI (1937-7), p. 117 ; s. ; pl. XXXI-b ; XXXII. Vase de Tell Agrab : H. Frankfort, *Illustrated London News*, 12 sept. 1936, p. 434, fig. 12.
4. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 118.
5. Pierre de Miroschedji, « Vases et objets en stéatite susiens du Musée du Louvre », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973), p. 9-80.
6. A. Parrot, *Mission archéologique de Mari, I. Le Temple d'Ishtar*. Paris, 1956, pl. XLVIII. *Id.* III. *Les temples d'Ishtar et de Ninni-Zaza*. Paris, 1967, pl. LXXI et pl. 181.
7. E. Carter, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p. 22 ; fig. 21-22 : Tombe 555.

contemporaines, fouillées par Mecquenem¹, étaient assez richement pourvues, quoique l'or et l'argent y fussent exceptionnels, avec parfois un char dont seules les roues à jante cloutée ont été observées. En dehors de vases peints, polychromes ou monochromes, ces tombes avaient un mobilier comprenant des vases généralement en albâtre gypseux ou en calcaire assez grossier, de formes simples². La métallurgie, très comparable à celle des tombes d'Ur et de Kish, notamment, est plus pauvre au début, et se répand assez largement ensuite, à la fin de l'époque des dynasties archaïques, sans être jamais particulièrement riche : elle ne comprend presque pas de pièces ornées. Cette observation est importante, en ce qu'elle révèle une certaine opposition par rapport au Luristan tout particulièrement. Il semble indû dans ces conditions de considérer ce dernier comme une dépendance de la Susiane.

La série susienne la plus représentative dont nous disposons est constituée par le « trésor » groupé dans ce qu'il est convenu d'appeler le *Vase à la Cachette*³. En réalité, un vase peint du II^e style, fermé par un grand bol, et un second vase sans décor (non conservé) fermé par un plateau de cuivre, contenaient un ensemble disparate. Cet ensemble est daté par les plus récents de six sceaux-cylindres qui s'échelonnent de l'époque proto-élamite à celle de la I^{re} dynastie d'Ur. Il comprenait une collection de 11 vases en albâtre rubané (fig. 96 : 7 ; 8 ; 9) et 18 vases, un miroir, des outils et des armes en cuivre ou en bronze, ainsi que 5 culots de creusets en cuivre, 3 anneaux d'or et 1 en argent, une grenouille minuscule en lapis lazuli, 9 perles d'or, 13 petits cailloux (fig. 68) ainsi qu'un tesson émaillé⁴. Mecquenem supposait que la grenouille était un poids ; on peut proposer, sans certitude, la même interprétation pour les anneaux d'or et d'argent⁵, et du coup, peut-être aussi pour les culots de creusets, qui auront fait fonction de lingots. Il se pourrait que certains outils au moins n'aient été là aussi que pour leur poids de métal, en perdant toute utilité, puisque une herminette a été placée cassée en deux parties. Mais on ne saurait en déduire qu'inversement, des poids aient été fondus en forme d'outils, comme l'impliquerait l'hypothèse selon laquelle des objets en miniature, tels qu'un petit couteau déposé aussi dans le *Vase à la Cachette*, auraient pu servir de poids ou de monnaie d'appoint⁶. Ces objets en effet, ne semblent pas constituer des sous-multiples des objets de module normal. On ne peut pas prouver davantage qu'une valeur de monnaie ait été attribuée à des outils à lame non tranchante et dépourvus par suite de valeur fonctionnelle. Il en est ainsi des houes de la fin du III^e millénaire et du début du II^e, dont plusieurs sont inscrites, en dépit de leur grossièreté⁷, et dont il existe à Suse des exemplaires en miniature. En ce qui concerne le *Vase à la Cachette*, l'hypothèse d'objets utilisés comme poids ou monnaies, quoique incertaine, s'accorderait cependant avec la présence de petits cailloux qui ont été

1. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 211, s. *Id.*, *Mémoires* 29 (1943), p. 56, s. ; p. 76, s.
2. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 216, fig. 60 (13 ; 14 ; 26). *Mémoires* 29 (1943), p. 86, fig. 10-11. Cf. A. Parrot, *Le Temple d'Ishtar* (1956), pl. LII : 670 ; 1059 ; 1790. C.L. Woolley, *Ur Excavations II. The Royal Cemetery* (1934), pl. 176 en bas. Exception : P. Amiet, *Elam*, fig. 104.
3. J. de Morgan, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et B.-L.*, 1908, p. 376. M. Pézard et E. Pottier, *Catalogue...* (1926), p. 184-186. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1933), p. 189, fig. 21. L. Le Breton, *Iraq*, 19 (1957), p. 117-118 ; fig. 39-40. P. Amiet, *Elam*, fig. 151-153.
4. Le tesson émaillé porte le même dépôt d'oxyde de cuivre que les autres objets placés dans les mêmes vases.
5. John Dayton, « Money in the Near East before Coinage », *Berytus*, 23 (1974), p. 41-52.
6. Sur la valeur de poids des objets miniature, cf. V. Sarianidi, *Current Anthropology XX* (1979), p. 166. P.R.S. Moorey, *Iran*, 20 (1982), p. 90.
7. V. Scheil, *RA*, 27 (1930), p. 188. Cf. H. Samadi, *Les Découvertes fortuites*. Teheran 1960, p. 27-28 ; fig. 39 : énormes houes inscrites, scies et simples barres de « bronze », qui n'étaient donc pas des armes ou outils et n'avaient que la valeur du métal.

soigneusement façonnés (fig. 68). Le plus grand, triangulaire, est en marbre noir ; les autres sont en calcaire dur, blanc ou rose : 11 sont fusiformes, un peu plus grands que des grains de blé ; le dernier, un peu plus petit, est un tétraèdre. Nous sommes manifestement en présence de témoins tardifs de l'usage du système des *calculi*, des 3 ordres de grandeur, en pleine époque historique. Ils doivent être rapprochés des 3 cônes, 4 sphères et 8 objets fusiformes en pierres de couleurs diverses, qui étaient joints à un petit « trésor » de Tépé Hissar III C, donc plus récent¹. Dans le *Vase à la Cachette*, ces calculi joints aux anneaux d'or et d'argent pourraient avoir servi à définir la valeur de tout ou partie du « trésor » composé de lingots bruts, d'objets considérés seulement en fonction de leur poids de métal, voire de lingots en forme d'outils, et aussi, paradoxalement, d'objets tout différents, vraisemblablement importés d'Iran oriental, tels que les vases d'albâtre, et enfin les sceaux-cylindres exécutés sur place ou importés de Mésopotamie, mais dont certains sont plus anciens. Ces sceaux pourraient avoir été joints moins pour leur valeur marchande, très inégale, que pour marquer la personnalité de gens impliqués dans une transaction, donc peut-être de contractants, qui étaient apparemment dans l'impossibilité de les appliquer sur un document écrit. Il s'agirait donc non-pas d'une « cachette », mais d'une livraison faite par des importateurs, ou encore d'un tribut livré par des vassaux : toute hypothèse précise reste invérifiable.

Le métal des objets réunis dans cet ensemble est du cuivre, mais quatre objets ont plus de 7% d'étain, et deux en ont 2%. Il s'agit donc, rarement mais sans conteste, de bronze. D'autre part, le cuivre est associé à des éléments-traces : arsenic, étain, nickel, cobalt, indium, tellure, selenium, bismuth et fer. Or on ne trouve par normalement ces corps dans le cuivre des gisements iraniens, mais plutôt dans celui de la péninsule arabique². Cela tendrait à montrer que Suse se fournissait en cuivre non-plus sur le plateau, mais comme les Sumériens³, en Oman, pays de Magan, en recourant au transport maritime. D'autre part, si l'arsenic continue d'être allié au cuivre, l'étain fait son apparition, mais dans des proportions si variables et faibles dans les outils, que l'on peut se demander soit si les Susiens en disposaient de façon conséquente, soit s'ils avaient reconnu les vraies propriétés du bronze d'étain. Il se pourrait que, comme les Sumériens encore à la fin du III^e millénaire, ils n'aient eu recours à l'étain en faible teneur que pour augmenter la fluidité du cuivre⁴.

Les vases de pierre déposés dans le *Vase à la Cachette* inaugurent pratiquement à Suse une importante production, bien attestée aussi en Mésopotamie, notamment dans les tombes d'Ur⁵, et en Iran oriental. Ils ont été taillés soigneusement avec un foret rotatif du type de celui qui est représenté dans les tombes égyptiennes de l'Ancien Empire⁶. Le répertoire des formes est limité : vase presque cylindrique à bord évasé à plat (fig. 96 : 7), rappelant ceux d'Égypte mais rarement attesté

1. E. Schmidt, *Excavations at Tepe Hissar. Damghan*. Philadelphia (1937), p. 232 et pl. LXX en bas.

2. Th. Berthoud et J. Françaix, *Contribution à l'étude de la métallurgie de Suse aux IV^e et III^e millénaires*. Analyse des éléments-traces par spectrométrie d'émission dans l'ultra-violet et Spectrométrie de masse à étincelles. Paris, Laboratoire de Recherche des Musées de France, 1980, p. 9. Françoise Tallon, *Métallurgie Susienne* (sous presse).

3. Maurice Lambert, « Textes commerciaux de Lagash », *RA*, 47 (1953), p. 61. Henri Limet, *Le Travail du métal au Pays de Sumer*, p. 59.

4. H. Limet, *op. cit.*, p. 52.

5. C.-L. Woolley, *Ur Excavations, II. The Royal Cemetery* (1934), pl. 176-180a. Sur les vases en albâtre de Suse, nous nous sommes référés à la thèse encore inédite de Mme Michèle Casanova, *Étude de la vaisselle d'albâtre d'Iran et d'Asie Centrale de la seconde moitié du III^e millénaire*. Paris, 1982.

6. Pierre Montet, *Les Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire*. Strasbourg, 1925, p. 288, s. ; fig. 40.

encore à Suse et appelé à se répandre à la fin du III^e millénaire ; vase pansu à large col ; écuelles profondes et coupelles carénées (fig. 97 : 8 ; 9). Tous ces vases sont taillés dans un bel albâtre fin, rubané blanc et jaune, appelé « marbre onyx » ou « albâtre antique », qui est un carbonate de calcium, à peu près inconnu précédemment à Suse. Cette production se distingue nettement de celle qui utilise l'albâtre gypseux ou le gypse, blanc parfois translucide, ou grossier, gris, avec des variantes colorées en vert ou en rose. Ce dernier matériau est longuement attesté à Suse où il a servi à tailler, au III^e millénaire, la plupart des statues archaïques, ainsi que des écuelles qui se distinguent par un travail assez grossier. Il semble que ses gisements ne devaient pas être très éloignés, ce qui aura permis cette production essentiellement locale. Au contraire, les gisements d'albâtre rubané ne devaient pas être très proches, et comme les seuls ateliers connus où l'on ait travaillé ce matériau n'ont été mis au jour qu'à Shahr-i Sokhta¹ au Séistan, et peut-être à Shahdad, il est vraisemblable que les vases trouvés dans le *Vase à la Cachette*, identiques à d'autres, trouvés dans des tombes, sont exotiques et ont été importés au début d'une longue époque de relations intenses avec l'Iran Oriental. Et nombre de types de ces vases : gobelet cylindrique à bord plat et coupelles carénées notamment, ont continué d'être fabriqués sans évolution notable, jusqu'au début du II^e millénaire. On exécutait en albâtre rubané essentiellement des vases, auxquels nous pouvons joindre un objet insolite (fig. 69) de date incertaine, voire à une paire de courtes cornes plates, avec un court tenon à la base. La qualité de la pierre utilisée empêche d'y voir un élément fonctionnel quelconque, et il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une sorte d'emblème, dont nous ne connaissons pas d'équivalents dans le monde iranien, alors que l'Anatolie a connu des objets comparables².

Les sceaux de cette époque sont désormais massivement mésopotamiens³, de sorte qu'il faut admettre l'extinction, à de rares exceptions près, de l'art local, et l'importation associée à la production sur place de sceaux de même style. L'ancienne dualité stylistique, avec une série « raffinée » utilisée sur les tablettes et une série « schématique » utilisée plutôt sur les scellements, disparaît pratiquement, en dehors de rares témoins d'une série qu'on peut appeler « pseudo-Djemdet-Nasr », à décor non figuratif⁴. L'empreinte d'un sceau⁵ porte une scène de combat auquel participent deux divinités vêtues de la robe à volants, telles qu'on n'en rencontre pas en Mésopotamie, alors qu'on les rencontre seulement à Ebla, en Syrie. Il est possible que ce document soit un témoin de relations

1. Cf. Roberto Ciarla, « The Manufacture of Alabaster Vessels at Shahr-i Sokhta and Mundigak in the 3rd Millennium B.C. : A problem of Cultural Identity », in *Iranica*, A Cura di Gherardo Gnoli a Adriano V. Rossi. Napoli, Istituto Universitario Orientale. Seminario di Studi Asiatici. Series Minor, X (1979), p. 319-335. *Id.* : « A Preliminary Analysis of the Manufacture of Alabaster Vessels », *South Asian Archaeology, 1979* (Napoli, 1981), p. 45-63.
2. On peut en rapprocher un objet de Bampur : Beatrice de Cardi, *Excavations at Bampur, a Third Millennium Settlement in Persian Baluchistan, 1966*. New York, 1970, p. 327, fig. 48-C. En Azerbaïdjan et en Anatolie : A. Lippert, « Stand der österr. Ausgrabungen am Tappeh Kodlar, Azarbaijan (1971-1974) » ; *IVth Annual Symposium, 1975* (Tehran, 1976) p. 256, Abb.9. A. Lippert, « Die Gluthauber vom Kodlar-Tepe », *Iranica Antiqua*, 16 (1981), p. 76, fig. 4 (1) ; p. 81, fig. 5.
3. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux...*, I. Paris (1920), pl. 28, s. : S. 362 ; 363 ; 406 ; 409 ; 410 ; 411 ; 421 ; 428 ; 430 ; 434 ; 436 ; 459 ; 460 ; 461 ; 464 ; P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972) n° 1450-1468.
4. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1370, à rapprocher de C.L. Woolley, *Ur Excavations, II. The Royal Cemetery* (1934), pl. 192 (3) ; pl. 202 (128). S. Langdon, *Excavations at Kish*, vol. I., Paris, 1924, pl. XXII-3a
5. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1464. Cf. Paolo Matthiae, *Ebla. Un Impero ritrovato*. Turin, 1977, p. 84, fig. 14.

syriennes, illustrées en outre par une empreinte archaïsante sur jarre¹, datée initialement à tort du début du III^e millénaire et une perruque de statuette en schiste gris.

Quelques sceaux² sont inscrits et sont les premiers et seuls témoins de l'adoption par Suse de l'écriture créée par les Sumériens. Un sceau-cylindre inscrit au nom d'un orfèvre, apposé sur un scellement de porte³ (fig. 71), a un décor exceptionnellement riche, dans lequel un combat de héros et d'animaux est stylisé comme sur les « Documents présargoniques » de Tello. Cela invite à le dater des dernières décennies avant Sargon d'Agadé. En outre, une série de figures mythologiques telles que des déesses agenouillées sur leur animal-attribut, mais dépouillées de tiare à cornes, correspond à un panthéon indépendant de celui de Mésopotamie, et que des ressemblances avec celui d'Iran oriental amènent à considérer comme spécifiquement élamite. C'est-à-dire que ce document unique tend à révéler que Suse restait le creuset où la rencontre des montagnards du Sud-Ouest iranien avec les artistes formés au contact des Mésopotamiens a permis d'élaborer une telle imagerie. C'est là un premier témoin de l'éclosion d'une civilisation élamite nouvelle radicalement différente de la civilisation proto-élamite, dont la totale disparition est ainsi confirmée.

Cependant, l'absence à Suse de documents économiques comparables à ceux de Sumer à cette même époque ne laisse pas d'étonner, et ne peut être attribuée aux déficiences des fouilles ni au hasard de l'exploration, puisque la totalité de l'Acropole a pratiquement été fouillée. Ce fait semble confirmer un recul ou une stagnation de l'économie susienne, mais il ne saurait justifier la vieille hypothèse de la survivance de l'écriture proto-élamite jusqu'à la veille de l'époque d'Agadé. En réalité, cette écriture était l'une des expressions d'une culture spécifique, foncièrement montagnarde, que les découvertes faites au début du siècle ont fait croire propre aux Susiens. Solidaire d'un art fortement individualisé, témoin lui aussi d'une culture antithétique de celle de Mésopotamie, cette écriture a dû disparaître simultanément sur le plateau et à Suse, à la veille de la réinsertion de cette ville dans le monde mésopotamien, au dynastique archaïque II. Dans ces conditions, on peut se demander si le nouveau découpage en périodes, fondé sur la céramique du sondage Carter, devra être maintenu. Il serait préférable de rattacher la phase III C à la période IV. Mais pour en décider, une exploration plus ample serait nécessaire, qui permettrait en outre de clarifier le problème posé par la date de l'apparition de la céramique polychrome et par celle de l'art sur mastic de bitume.

Suse entre discrètement dans l'histoire à cette époque, grâce à une unique mention sur la Stèle des Vautours⁴, parmi les villes vaincues par Eannatum. Et elle apparaît très rarement dans les documents économiques sumériens. L'archéologie la montre comme une cité prospère, certes, mais moins riche que ses grandes émules de Mésopotamie. En dépit de sa situation privilégiée au carrefour des routes, elle semble avoir été insérée modestement dans les courants d'échanges qui y ont amené le cuivre d'Oman, les objets de chlorite et l'albâtre d'Iran oriental, et en proportion très faible, le lapis lazuli tant prisé des Mésopotamiens. Cette dernière pierre n'est en effet représentée que par quelques boucles ayant

1. P. Amiet, *Glyptique Susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1023.

2. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*, I (1920) pl. 45 (11-12) : S. 462. P. Amiet, *Glyptique Susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1464 (?) ; 1466 ; 1467.

3. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*, I (1920), pl. 45 (11-12) : S. 462.

4. E. Sollberger et J.-R. Kupper, *Inscriptions Royales Sumériennes et Akkadiennes*. Paris, 1971, p. 55.

dû constituer le pelage d'animaux composites (fig. 67)¹ et par de menus objets épars, tels que deux petits aigles semblables à ceux de Mari (fig. 66). Les vases du *II^e style* doivent être les témoins d'un phénomène complexe auquel Suse fut associée : l'éclosion d'une culture propre aux Zagros, un certain temps après la disparition de la civilisation proto-élamite en Susiane.

Les Zagros

Les fouilles de Godin Tépé² ont montré l'irruption de Nordiques, porteurs de la céramique de Yanik Tépé (niveau IV), dont on peut supposer qu'ils profitèrent du vide laissé en Iran par l'effondrement de la civilisation d'Uruk associée à celle des autochtones. Au moins sur ce site, les nouveaux venus se maintinrent assez longtemps, dans la première moitié du III^e millénaire, et l'on peut supposer que leur disparition permit aux autochtones de manifester à nouveau leur personnalité en ressuscitant la tradition de la céramique peinte, apparentée à celle du *II^e style* de Suse qui apparut dans cette ville sensiblement au même moment, à l'aube de l'époque IV A, contemporaine du Dynastique Archaïque III de Mésopotamie. Une céramique peinte apparentée est largement répandue dans la région de Godin Tépé³, comme dans celle de Tépé Giyan, à l'est du Luristan⁴ où on la trouve dans les tombes du « niveau IV », creusées en fait dans le niveau V. La même céramique est signalée au cœur du Luristan, à Baba Jan⁵, mais l'exploration des lieux habités antiques est trop limitée pour nous permettre de tirer des conclusions précises. La survivance dans les Zagros de la nouvelle céramique peinte, quoique plus grossière qu'à Suse, tout au long de la seconde moitié du III^e millénaire, alors qu'elle avait disparu de Suse, suggère qu'elle n'était pas originaire de cette dernière ville. Elle devait être autochtone dans les monts Zagros et au-delà vers l'intérieur du plateau, où elle n'aura pas été supplantée par la céramique mésopotamienne, comme en Susiane. Ceci montre combien il est difficile de tirer des conclusions précises de la diffusion d'un type de céramique, témoin d'une certaine communauté de culture, mais non pas nécessairement d'une identité de population et de civilisation. Il en était certainement de même en ce qui concerne la diffusion de la céramique de Geoksyur depuis la Turkménie jusqu'au Séistan et à Quetta. Le fait majeur est l'apparition, en même temps que la nouvelle céramique, de nécropoles isolées de tout habitat, et partant, attribuables à des groupes nomades. Un tel état de choses avait déjà été constaté au Luristan à une époque voisine de celle de Suse I, pour s'éteindre longuement ensuite. Nous assistons donc au retour d'un

1. R. de Mecquenem, « Offrandes de fondation du Temple de Chouchinak », *Mémoires*, 7 (1905), p. 115, fig. 388. On les rapprochera des boucles trouvées à Mari : A. Parrot, *Le Temple d'Ishtar*, Paris, 1956, pl. LVIII et p. 158-159. De même dans le Trésor de Tôd : F. Bisson de la Roque, G. Contenau, F. Chapoutier, *Le Trésor de Tôd*, Le Caire, 1953, n° 15251 ; pl. XLIV. Un petit aigle en lapis lazuli, trouvé à Suse, est semblable à ceux de Tôd, *op. cit.*, n° 15249 (pl. XLIII).
2. T. Cuyler Young, Jr. : *Excavations at Godin Tepe. First Progress Report*. Art & Arch. Occasional Papers, 17. Royal Ontario Museum. Toronto, 1969, p. 11-23. T. Cuyler Young, Jr., Louis Levine : *Excavations of the Godin Tepe Project : Second Progress Report*. Occasional Papers, n° 26. Toronto, 1974, p. 18-29.
3. L. Levine, « Survey in the Province of Kermanshah 1975 : Mahidasht in the Prehistoric and Early Historic Periods ». *Proceedings of the IVth annual Symposium...1975* (Tehran, 1976), p. 286-287.
4. G. Contenau et R. Ghirshman, *Fouilles du Tépé Giyan, près Nehavend*, Paris, 1935, p. 66, s. R. Dyson, « Relative Chronology of Iran 6000-2000 B.C. », in Ehrich, *Chronologies...* (1965), p. 232-235.
5. C. Goff, « Luristan before the Iron Age », *Iran*, 9 (1971), p. 146-151. *Id.*, « Excavations at Baba Jan : The Bronze Age Occupation », *Iran*, 14 (1976), p. 19-36.

phénomène spécifique, très remarquable en ce que désormais, il est lié à l'essor d'une métallurgie plus brillante que celle de Suse, et dont les affinités mésopotamiennes sont évidentes.

Ce qu'on peut appeler la *culture du Luristan* n'a été longtemps connu que par les épaves dispersées par les clandestins. L'intérêt archéologique de ces objets épars s'est trouvé confirmé par les fouilles de L. Vanden Berghe, qui ont dûment établi la réalité d'une telle culture à cette époque, en permettant une classification chronologique¹. On observe alors moins des nécropoles que de petits groupes de grands tombeaux construits, atteignant plus de 16 mètres de longueur et destinés à des groupes humains restreints : familles ou clans. Quatre variantes ont été reconnues dans ces caveaux, couverts en encorbellement, ou de dalles plates, ou de dalles disposées en bâtière², et aux parois construites en moellons ou en dalles dressées de chant. Le mobilier de ces tombes montre par ses similitudes mésopotamiennes qu'elles sont contemporaines de l'époque dynastique archaïque III, avec la céramique peinte apparentée à celle de Suse quoique plus grossière, et qui confirme la production simultanée de vases polychromes et monochromes, et de vases communs, sans décor peint. Force est de reconnaître que les grands vases peints ont moins d'élégance que ceux de Suse, que cependant nous ne pouvons considérer comme leurs « modèles ». Inversement, la métallurgie très abondante (fig. 72), est identique à celle de Suse en ce qui concerne l'outillage et la vaisselle, mais nettement supérieure pour ce qui est de pièces d'apparat, avec plus d'affinités mésopotamiennes. C'est ainsi que les poignards (fig. 72 : 4) à lame en forme de grande feuille de laurier et à poignée fondue séparément sont inconnus à Suse, mais s'apparentent aux armes d'apparat d'Ur³, dont ils diffèrent cependant. Certaines tombes devaient abriter des chars sans doute comparables à ceux de Suse, mais équipés d'un passe-guides orné d'une mascotte, (fig. 72 : 2) inconnu à Suse, mais bien attesté dans les tombes princières d'Ur et de Kish⁴. Toutefois, les mascottes du Luristan sont plus élaborées. De même, il semble que ce soit au Luristan que l'on ait pris l'initiative d'orner les armes de figures, exécutées à la cire perdue. C'est ainsi que des casse-tête tubulaires, rares en Mésopotamie mais, à l'inverse de ce que nous observions précédemment, bien attestés à Suse, peuvent porter, les seuls à cette époque, un décor en haut-relief, peu compatible d'ailleurs avec un usage effectif⁵. Le plus beau connu (fig. 72 : 1) est décoré d'animaux et d'un char à deux roues, d'un modèle archaïque, mais peut-être plus maniable dans les régions accidentées du Luristan, que les lourds chars à quatre roues utilisés dans la plaine à cette époque⁶. On peut attribuer à la même époque les premières haches et herminettes portant une figurine d'animal

1. L. Vanden Berghe, « Luristan. La nécropole de Bani Surmah », *Archeologia*, 24 (1968), p. 53-63. *Id.*, « Luristan. La Nécropole de Kalleh Nisar », *Archeologia*, 32 (1970), p. 64-73. *Id.*, « Luristan. Prospections archéologiques dans la région de Badr », *Archéologia*, 36 (1970), p. 10-21. *Id.*, « Le Luristan à l'âge du bronze. Prospections archéologiques dans le Pusht-i Kuh central », *Archéologia*, 63 (1973), p. 24-36.
- P.R.S. Moorey, « Archaeology and Pre-achaeamenid metalworking in Iran. A Fifteen Year Retrospective », *Iran*, 20 (1982), p. 89-90.
2. L. Vanden Berghe, « La construction des tombes au Pusht-i Kuh, Luristan, au 3^e millénaire avant J.-C. », *Iranica Antiqua*, 14 (1979), p. 39-50.
3. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen aus Luristan und Kirmanshah* (Berlin, 1969), p. 17-20. L. Vanden Berghe, *Archéologia*, 63 (oct. 1973), p. 29 : tombe de Takht-i Khan.
4. P. Calmeyer, « Archaische Zügelringe ». *Festschrift Anton Moortgat : Vorderasiatische Archaeologie. Studien und Aufsätze*. Berlin (1964), p. 68-84. *Id.*, *Datierbare Bronzen* (1969), p. 8-9.
5. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen* (1969), p. 20-24. *Id.*, « Some of the oldest « Lorestan Bronzes ». *Proceedings of the IVth annual Symposium... 1975* (Tehran, 1976), p. 368-379.
6. P. Amiet, *Collection David Weill. Les Antiquités du Luristan*. Paris, 1976, n° 6.

sur le talon¹, à côté de haches d'armes identiques à celles des habitants des plaines. La vaisselle de métal enfin est largement identique à celle de Suse, les pièces les plus élégantes (fig. 72 : 3) étant les vases à long bec-verseur horizontal, dont la panse peut porter un décor de volutes ou de torsades². Le métal de tous ces objets est en général du cuivre, associé à des composantes extrêmement variables³ ; toutefois, les fouilles de L. Vanden Berghe ont suggéré la connaissance du bronze d'étain⁴ qui ne paraît pas avoir été généralisée.

Il n'est guère possible actuellement de préciser la nature des liens du Luristan avec la Susiane, impliqués très partiellement par la métallurgie, et plus fortement par la céramique peinte. Il importe toutefois de noter que cette dernière est loin d'être identique. On peut admettre qu'elle implique l'existence d'une certaine communauté culturelle, difficile à définir, mais radicalement différente en tout cas de la communauté proto-élamite qui n'était pas implantée au Luristan. La découverte loin de cette région, à Tépé Jalyan⁵ au sud-est de Chiraz, donc dans l'ancien domaine proto-élamite, d'une nécropole à céramique peinte apparentée, n'est pas vraiment contradictoire, en raison précisément de son isolement. Elle pourrait être interprétée comme un témoin de la présence d'un groupe émigré loin de sa terre d'origine ; un tel groupe pourrait être comparé aux tribus Qashqāi, d'origine turque, répandues de nos jours au sud-est des Bakhtiari. L'isolement de cette nécropole apparemment unique dans le Fars en fait un cas trop particulier pour être considéré comme représentatif de la civilisation du Fars et de son intégration à celle des Zagros. L'existence même d'un tel groupe de porteurs de la céramique apparentée à celle du *II^e style* tendrait à confirmer une diffusion liée aux transhumances traditionnelles de nomades ou de semi-nomades, et à leurs migrations lointaines occasionnelles. Ce qui est étrange, c'est que la communauté culturelle définie par cette céramique ne semble pas avoir coïncidé exactement avec celle que révèle la métallurgie du Luristan, puisque Suse qui a connu la plus belle céramique du *II^e style*, apparaît au contraire à la fois comme nettement plus pauvre dans ce domaine, au début de cette époque, et même à la fin, à l'époque du *Vase à la Cachette*, en ne se fournissant pas en métal sur le plateau. Au contraire, la richesse des montagnards du Luristan implique une association avec les exploitants des gisements métallifères du centre de l'Iran, au sein d'une communauté de civilisation plus vaste, englobant moins la Susiane que la Mésopotamie. C'est ce que pourrait confirmer le cuivre trouvé dans les tombes à vrai dire plus anciennes de la région du Hamrin, dans l'Est mésopotamien, dont la composition serait identique à celle du cuivre de Talmessi⁶. On peut donc supposer que le subit essor du Luristan lui vint au moins en partie de la demande venue de Mésopotamie, même si son originalité reflétait le génie propre à des nomades montagnards. Il importe de distinguer ces derniers des pasteurs qui n'ont jamais cessé d'effectuer leurs transhumances. Nous sommes en présence au contraire de porteurs d'une culture très particulière, dont les éclipses même, alternant avec les époques d'aménagement des nécropoles, pose un problème d'un grand intérêt et qu'il importe de poser clairement. L'apparition

1. L. Legrain, *Luristan Bronzes in the University Museum*. Philadelphia, 1934, pl. XIII, n° 45, P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen* (1969), p. 12, fig. 7 P.R.S. Moorey et Al., *Ancient Bronzes, Ceramics and Seals. The Nasli M. Heeramaneck Collection...* Los Angeles, 1981, p. 20, n° 1.
2. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen* (1969), p. 14-15. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 154.
3. Voir par ex. les analyses données dans P. Amiet, *Collection David Weill. Les Antiquités du Luristan*. Paris, 1976, n° 3 ; 5-8.
4. L. Vanden Berghe, *Archéologia*, 24 (1968), p. 56.
5. P. de Miroschedji, « Tépé Jalyan, une nécropole du III^e millénaire av. J.-C. au Fars oriental », *Arts Asiatiques*, 30 (1974), p. 19-64.
6. Th. Berthoud, cité par J.-D. Forest : « Kheit Qasim I... », *Paléorient*, 6 (1980), p. 217, note 2. Cf. P.R.S. Moorey, *Iran*, 20 (1982), p. 89.

et la disparition des nécropoles, à la fin du V^e millénaire d'abord, puis entre 2600 et 1800 approximativement, et enfin de la fin du II^e millénaire au début du VI^e siècle, est un phénomène trop spécifique dans sa diversité pour n'être pas significatif d'une réalité qu'il s'agit d'identifier. Nous ignorons quelle avait été l'activité particulière des nomades du Luristan contemporains de Suse I : du moins savons-nous qu'ils ont élaboré sur les cachets un répertoire dominé comme à Suse par des maîtres des animaux, qui s'est perpétué avec une étonnante stabilité jusque sur les bronzes du I^{er} millénaire. Les nomades du III^e millénaire, en revanche, apparaissent avec vraisemblance comme des métallurgistes spécialisés, doués d'une créativité artistique, voire technologique propre, que ne possédaient pas les citadins. Ils ont créé une tradition appelée à se perpétuer aussi jusqu'au I^{er} millénaire, par-delà l'éclipse du milieu du II^e millénaire. Des spécialistes comparables, vivant en communautés isolées de celles des sédentaires, sont connus des ethnologues¹ dans d'autres cultures, africaines notamment ; on peut les comparer enfin aux Qénites de *Genèse IV-22*, qui étaient considérés eux-mêmes comme parents de groupes spécialisés dans d'autres activités. Or précisément la même époque a vu l'essor d'autres industries, mises en œuvre principalement en Iran du Sud-Est, et dont la plus remarquable est celle du travail des pierres tendres, vert-noir : chlorite et serpentine.

L'Iran du Sud-Est

L'Iran du Sud-Est n'a été connu longtemps que par des découvertes éparses et incertaines. Comme nous l'avons montré précédemment, notre connaissance de la vaste région correspondant à la province de Kerman a été, en ce qui concerne le III^e millénaire, renouvelée par les découvertes faites à partir de 1967 à Tépé Yahya, qui d'emblée est apparu au fouilleur, C.C. Lamberg-Karlovsky², comme le site de référence permettant de suivre sans interruption toute l'histoire archéologique de ce millénaire. Cette interprétation initiale est restée sous-jacente aux modifications qui se sont imposées progressivement, au cours de fouilles dont la difficulté pourrait avoir été accrues par des puits plus ou moins récents, qui auront perturbé la stratigraphie³.

Après l'époque IV C, dont la date relative est bien établie grâce aux tablettes proto-élamites, le fouilleur a dû admettre une phase d'abandon passée inaperçue au début des travaux, et qu'il a cru devoir supposer brève. La période IV B qui commence ensuite est plus complexe qu'il n'avait semblé initialement. Elle débute⁴ par une occupation dite de « squatters » (niveau IV B 6), qui précède le niveau IV B 5 (précédemment appelé IV B 2), dans lequel a été trouvé, dans une

1. R.-J. Forbes, *Metallurgy in Antiquity*, Leiden, 1950, p. 62-101.

J.-P. Digard, *Techniques des nomades baxtyâri d'Iran*, Cambridge/Paris, 1981, p. 21, rapporte que les nomades Bakhtiari actuels affectent le plus grand mépris pour les spécialistes des techniques de fabrication, notamment les métallurgistes, qui vivent en groupes sous des tentes et suivent les déplacements des nomades, mais par d'autres itinéraires. On pourrait concevoir pour les métallurgistes du Luristan antique un statut comparable.

2. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Excavations at Tepe Yahya, Iran, 1967-1969*. Peabody Museum, Cambridge 1970, p. 5. *Id.*, « The Proto-Elamite Settlement at Tepe Yahya », *Iran*, 9 (1971), p. 87. La stratigraphie et la chronologie ont été corrigées par le même auteur dans : « The Third Millennium of Tappeh Yahya : a Preliminary Statement », *IVth Archaeological Symposium... 1975*. Téhéran 1976, p. 72 et 75-76.

3. De tels puits sont signalés par D. Potts : « Echoes of Mesopotamian Divinity on a Cylinder Seal from South-eastern Iran », *RA*, 75 (1981), p. 135, avec cependant une erreur au sujet du lieu de découverte du sceau-cylindre TY 32 : cf. correction dans *RA*, 76 (1982), p. 189. Cf. E. Carter et M. Stolper, *Elam* (1984), p. 205-206, note 193 : « anomalies » de la stratigraphie.

4. D. Potts, *op. cit.*, p. 136, note 7.

« chambre », un cachet du type de ceux qui caractérisent la civilisation des îles du Golfe Persique à la fin du III^e millénaire et au début du II^e. Ce cachet ne saurait en aucun cas « prouver » que la série à laquelle il appartient soit apparue dès le début du III^e millénaire. Avec d'autres objets de même époque, inédits, il a dû être introduit accidentellement, peut-être lors du creusement de puits ou de fosses. Au même niveau IV B 5, mais en dehors de la « chambre du Golfe Persique », a été trouvé un sceau-cylindre (fig. 132 : 6) à décor mythologique, que ses affinités mésopotamiennes interdisent de dater d'une époque très antérieure à Agadé. Il représente en effet deux divinités dont l'une a des rameaux sortant de son corps, alors que l'autre a des ailes et ne peut être rapprochée que de la déesse astrale telle qu'elle apparaît seulement à partir de l'époque d'Agadé¹. Cette date est confirmée par un cachet² où figure un taureau androcéphale dont la tête de profil est stylisée comme en Mésopotamie, dans la première moitié de l'époque d'Agadé (fig. 138).

Or le niveau IV B 5 est scellé par une suite de quatre minces niveaux architecturaux passés d'abord inaperçus (IV B 4 à 1 désignés initialement de façon globale : IV B 1), et nécessairement plus récents. On y a trouvé les vestiges d'ateliers d'artisans-tailleurs de chlorite, qui exploitaient des carrières proches. La production, représentée par de très nombreux fragments de vases et quelques sculptures, est caractérisée par le style dense, archaïque, qui apparaît comme « ancien » à Suse et que Ph. Kohl a défini comme « interculturel »³. Cette appellation prétend rendre compte de ce que ce style est illustré par les nombreux vases découverts dans les installations de l'Indus, de l'île de Tarut, dans le Golfe Persique (fig. 74) et surtout de Mésopotamie, à l'époque des dynasties archaïques. Des vases campaniformes sans décor ont leurs semblables dans les tombes royales d'Ur. Par suite, les fouilleurs ont daté les ateliers de Tépé Yahya de 2600 à 2400.

Nous pensons que la définition de l'art des tailleurs de chlorite comme un simple « style interculturel » est la négation de son originalité, et partant, de la réalité même de la culture montagnarde dont il est un témoin privilégié. Nous ne croyons donc pas pouvoir la retenir. En revanche, l'existence même des ateliers à Tépé Yahya permet de façon décisive de considérer l'actuelle province de Kerman comme le berceau de cette culture, même si ses porteurs ont essaimé jusqu'en Mésopotamie occidentale. Nous n'oserions pas la désigner cependant comme la « culture de Yahya », principalement eu égard aux incertitudes qui règnent au sujet de son environnement : en particulier, nous ignorons, dans l'attente du rapport définitif des fouilles, quelle céramique lui est spécifiquement associée. Ce pourrait être celle de Bampur, dont l'association est avérée, mais encore imprécise. Non moins irritant est le problème de la chronologie. L'industrie « ancienne » de la chlorite s'est développée, d'après les données mésopotamiennes, du dynastique archaïque II à Agadé inclusivement. Mais cela ne saurait impliquer que les ateliers de Tépé Yahya aient fonctionné durant toute cette longue période. Les sceaux trouvés dans la couche immédiatement antérieure suggèrent le contraire, puisqu'ils ne sauraient être de beaucoup antérieurs à Agadé. Toutefois, puisque la stratigraphie du cachet du Golfe Persique a été bouleversée et que le cachet (au moins) fait figure d'intrusion par rapport aux vases de chlorite, on peut se demander si les autres sceaux ne seraient pas eux aussi intrusifs. C'est ce que pourrait attester la découverte d'un sceau-cylindre apparenté (fig. 132 : 3)

1. R.M. Boehmer, *Die Entwicklung der Glyptik während der Akkad-Zeit*, Berlin, 1965, fig. 377 ; 379 ; 382.

2. P. Amiet, « Antiquités du Désert de Lut, II. » *RA*, 70 (1976), p.2.

3. Cf. p. 135-136.

dans la couche sus-jacente, IV A, bien datée des derniers siècles du III^e millénaire. Or la série de tels cylindres, à décor mythologique, est apparentée à celle du désert de Lut, dont le contexte (mal connu) *semble* correspondre pour une part majeure à l'époque de Yahya IV A. On doit noter d'ailleurs que les perturbations survenues à Tépé Yahya ont provoqué aussi l'inverse, c'est-à-dire la remontée d'objets tels que deux plaques sculptées de la série « ancienne », donc de l'époque IV B, dans la couche IV A¹.

En somme, deux hypothèses s'opposent. Ou bien les cachets et sceaux-cylindres de la couche ancienne de Yahya IV B lui appartiennent effectivement (à l'exception du cachet du Golfe Persique), et imposent de dater cette couche au plus tôt de l'extrême fin de l'époque des dynasties archaïques, et donc de dater les ateliers, plus récents, de la seconde moitié de l'époque d'Agadé. Ou bien tous les sceaux sont descendus depuis le niveau IV A, et ont perdu toute valeur de référence chronologique. Dans ce cas, les ateliers auraient pu fonctionner à une époque contemporaine de celle des tombes royales d'Ur, vers le milieu du III^e millénaire. Cette seconde hypothèse nous paraît la moins vraisemblable. Et nous avons regroupé les cylindres de Tépé Yahya IV B et A avec ceux du désert de Lut, comme témoins de la pensée mythologique en Iran du Sud-Est dans la seconde moitié du III^e millénaire (*cf.* p. 165-169 ; fig. 132).

Tépé Yahya se trouve au sud de la province de Kerman, qui est limitée à l'est par la dépression désertique du Lut, en bordure de laquelle, à proximité de l'oasis de Shahdad, des vestiges importants² ont été explorés depuis 1968. La région est arrosée par des cours d'eau qui la fertilisent, mais se transforment périodiquement en torrents dévastateurs. C'est ainsi qu'au Moyen Age a été détruite la ville de Khabis (ou « Xabis »). Les vestiges préhistoriques sont répartis le long d'un ravin, à l'est de ces ruines, peu éloignées de la ville moderne de Shahdad. Et au lieu d'être superposés, les vestiges antiques sont le plus souvent juxtaposés, chaque secteur correspondant en principe à une occupation de date particulière, dont la chronologie relative est difficile à établir, en l'absence de publication systématique. Hakemi n'a exploré que des nécropoles, sommairement décrites, avec leur mobilier qui suggère qu'elles s'échelonnent sur tout le III^e millénaire, principalement les derniers siècles. Mais une bulle sphérique contenant des calculi et dépourvue d'empreintes de sceau³, a été rapprochées de celles de l'époque d'Uruk. Cette observation concorde avec celles de S. Salvatori, relatées plus loin, et qui ont révélé une occupation importante dès le début du IV^e millénaire.

La plus ancienne nécropole, (chantier C), fouillée par Hakemi, n'a livré que de rares objets de métal, tels que des vases de cuivre et de plomb : ces derniers peuvent être rapprochés de ceux de Suse et de Malyan, de l'époque proto-élamite. Un second secteur (chantier B) est daté du milieu du III^e millénaire. Il est caractérisé par un mobilier plus riche, avec des armes telles que le casse-tête tubulaire (fig. 77) identique à ceux de Suse et du Luristan et des vases plus nombreux en cuivre et en pierre, ces derniers portant un décor très dense.

Un vase publié (fig. 78) appartient à la série « ancienne » de l'industrie de

1. C.C. Lamberg-Karlovsky, « Urban Interaction on the Iranian Plateau : Excavations at Tepe Yahya, 1967-1973 ». *Proceedings of the British Academy*, vol. LIX (1973), pl. XXVII b-c ; pl. XXXIII a et fig. 5-6. Ph. Kohl, « World Economy of West Asia in the 3rd millennium B.C. », *South Asian Archaeology*, 1977, vol. I. Naples, 1979, p. 62 et fig. 8.
2. Ali Hakemi, *Découvertes d'une Civilisation préhistorique à Xabis « Shahdad », Kerman ; époque chalcolithique*. Catalogue de l'Exposition : *Lut Shahdad « Xabis »*. Téhéran, 1972.
3. A. Hakemi, *op. cit.*, p.6 et pl. XXI-A, n° 54.

la chlorite¹. Nous en rapprochons une statuette en terre crue² (fig. 76), déposée aussi dans une tombe et qu'il faut donc tenir pour funéraire. Elle est apparentée à l'art de l'époque dynastique archaïque II de Mésopotamie, par la stylisation géométrique des formes et la disposition de la chevelure. Il est difficile de croire que cette œuvre fragile ne soit pas contemporaine de ses modèles mésopotamiens. Alors que les vases en chlorite révèlent pour l'essentiel un mouvement d'échanges de l'Iran vers la Mésopotamie, cette statuette illustre un mouvement inverse, c'est-à-dire l'adoption par les gens du sud-est de l'Iran des normes mésopotamiennes de la première moitié du III^e millénaire. Mais ces normes ont reçu une transposition significative, puisqu'en Mésopotamie, la statuaire avait pour fonction de perpétuer dans les temples les actes de culte des dévots. Au contraire, au désert de Lut, la statuette qui constitue une tête de série n'a pas été déposée dans un lieu de culte, mais dans une tombe où elle devait perpétuer les traits du défunt, en inaugurant une tradition apparentée à celle qui allait se manifester en Susiane au milieu du II^e millénaire, dans les portraits funéraires.

Les tombes les plus nombreuses découvertes au voisinage de Shahdad sont plus récentes, et leur mobilier correspond sensiblement au matériel de l'époque IV A de Tépé Yahya, couvrant la fin du III^e millénaire et les premiers siècles du second. Ces tombes illustrent une tradition qui semble avoir pris son essor, pour l'essentiel, à l'époque indiquée par la statuette que nous venons de commenter. La découverte des nécropoles isolées de tout habitat pouvait initialement être interprétée d'une manière analogue à celle des tombes du Luristan apparues vers la même époque et attribuées avec vraisemblance à des nomades. Mais une exploration de surface très brève, entreprise en 1977 par S. Salvatori³, a permis d'entrevoir des faits bien plus complexes. Les céramiques archaïques semblables à celles de Tell-i Iblis I et II et de Tépé Yahya V ont montré que la région avait été occupée au moins depuis le début du IV^e millénaire, déjà par des artisans dont des fours de potiers ont été reconnus. La métallurgie et la bijouterie : le travail des perles avec de fines drilles de silex, correspondent vraisemblablement aussi aux époques connues grâce au mobilier des tombes. Certes, l'habitat proprement dit échappe toujours, et en l'absence de vestiges stratifiés ou autres, on peut penser qu'il n'a pu être que léger, puisqu'il a été anéanti. Les fours au contraire ont subsisté, à côté de scories et d'autres déchets. Nous sommes donc en présence de vestiges, échelonnés sur quelque deux millénaires, d'un type de communauté d'artisans comparables à celle des tailleurs de chlorite de Tépé Yahya, des bijoutiers de Shahr-i Sokhta au Séistan et de Tépé Hissar II, et plus anciennement, des fondeurs de Tell-i Iblis. Ce type de communauté d'artisans, les uns sédentaires, les autres nomades, apparaît ainsi comme caractéristique de l'Iran. Au désert de Lut, une forme particulière de semi-nomadisme doit être envisagée, avec des activités plus diversifiées que celles des nomades du Luristan, mais cependant comparables.

Nous avons plusieurs fois fait allusion au travail des pierres tendres vertes ou noires, ressemblant à la stéatite et identifiables à la chlorite ou à la serpentine, qui est une roche composée de cristaux de chlorite. Nous avons signalé que le travail de ces pierres avait donné lieu à un art spécifique que Ph. Kohl⁴ a défini

1. A. Hakemi, *op. cit.*, pl. XI A ; XV C ; XXI D.
2. P. Amiet, « Antiquités du Désert de Lut, II », *RA*, 70 (1976), p. 4, fig. 4.
3. S. Salvatori & M. Vidale, « A Brief Surface Survey of the Protohistoric Site of Shahdad (Kerman, Iran) : Preliminary Report », *Rivista di Archeologia*, anno VI (1982), p. 5-10.
4. Philip Kohl, « Carved Chlorite Vessels : A trade in finished Commodities in the Mid-Third Millenium », *Expedition*, 18 (Fall 1975), p. 18-31. *Id.*, « The "World-Economy" of West Asia in the Third Millenium B.C. », in : M. Taddei editor : *South Asian Archaeology, 1977*, vol. I. Naples, 1979, p. 55-85. — Ph. Kohl, G. Harbottle & E.V. Sayre, « Physical and Chemical Analyses of Soft Stone Vessels from Southwest Asia » : *Archaeometry*, 21 (2) (1979), p.131-159.

comme un simple « style interculturel ». Les analyses des pierres publiées par Kohl ont donné des résultats difficiles à interpréter, du fait de la diversité observée jusque dans la seule région de Tépé Yahya, où d'importants gisements de chlorite ont été repérés, avec des traces non équivoques d'exploitation antique. Il en est de même des vases recueillis dans l'île de Tarut¹ (fig. 74), parmi lesquels ont été observées des pierres différentes, et donc de provenance diverse.

Des gisements de vraie stéatite ont été repérés en Arabie ; or des vases de cette même pierre ont été trouvés sur le site sumérien d'Adab (Bismiya) qui, par ailleurs, a dû jouer un rôle important dans la diffusion des produits du « style interculturel » en Mésopotamie. Un groupe de vases de chlorite, considéré par Kohl d'après sa répartition comme « sumérien » est représenté à Kish, Nippur, Khafadjé et Tarut. Un second groupe, dit « de Yahya », est attesté à Suse et à Mari, qui pourraient donc avoir reçu des objets sortis de l'atelier de Tépé Yahya, *via* Adab. Un troisième groupe, dit « de Suse-Golfe Persique », est répandu à Suse, Adab, Failaka et Tarut. Nous pouvons déduire de ces données que les objets de même style ont été produits au moins dans deux régions distinctes : celle de Tépé Yahya et la côte arabe du Golfe Persique. Toutefois, il y a des indices d'une production située aussi au sud-est de Tépé Yahya, dans la vallée de Bampur, tout au moins en ce qui concerne le gisement de chlorite.

Les tailleurs de chlorite ne s'étant installés à Tépé Yahya qu'à une époque proche de celle d'Agadé, la date de l'essor de cet art ne peut être établie qu'à partir des données mésopotamiennes. De même la date de son extinction, tout au moins sous sa forme « ancienne » peut être établie à partir d'un fragment de vase de Tello (fig. 75) sur lequel figurent des dragons semi-anguiformes, d'un type spécifique des époques d'Agadé² et néo-sumérienne. Parmi les rares objets remontés au niveau le plus récent, IV A de Tépé Yahya, figurent des plaques sculptées³ dont l'une au moins paraît être un fragment d'un type d'objet caractéristique, en forme de sac à main rectangulaire, avec une grande anse⁴. De tels objets attestés à Suse dès l'époque d'Uruk (fig. 13-16) ont connu une diffusion lointaine, illustrée en particulier par un élément de mosaïque en coquille de Mari⁵, datant de la phase finale de l'époque des dynasties archaïques. Ce document confirme que l'époque de la plus grande floraison de l'art « ancien » de la chlorite est la phase III de l'époque des dynasties archaïques. Cela concorde avec ce que nous apprend un gobelet (fig. 73) décoré de figures mythologiques maîtrisant un serpent et un fauve. On peut supposer soit qu'il a été exporté vers la Mésopotamie, où il aura reçu en surcharge une inscription sumérienne, soit qu'un Sumérien s'est rendu en Iran du Sud-Est comme d'autres au Luristan, et y a gravé son inscription. Celle-ci a une graphie caractéristique du début du Dynastique archaïque III.

On peut certes penser que l'essor de cette production répondait à la forte

1. Ph. Kohl, in *South Asian Archaeology, 1977*. Vol. I (Naples 1979), p. 59, s. *Id.*, A Note on Chlorite Artefacts from Shahr-i Sokhta. *East and West*, 27 (1977), p. 111-126. Grace Burkholder : « Steatite Carvings from Saudi Arabia », *Artibus Asiae*, 33 (1971), p. 306-322. E. Porada : « Excursus : Comments on Steatite Carvings from Saudi Arabia and other parts of the Ancient Near East », *Artibus Asiae*, 33 (1971), p. 323-331. Juris Zarins, « Typical Studies Saudi Arabian Archaeology. Steatite Vessels in the Riyadh Museum », *ATLAL*, 2 (1978), p. 65-93.
2. P. de Miroschedji, Vases et objets en stéatite susiens du Louvre », *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973), p. 18 fig. 3 et p. 21.
3. Cf. p. 134, note 1.
4. Cf. p. 57, P. de Miroschedji, « Un objet culturel (?) d'origine iranienne provenant de Nippur » *Iran*, 10 (1972), p. 159-161. Ph. Kohl, *South-Asian Archaeology, 1977*, vol. I (Naples, 1979), p. 66, fig. 9.
5. A. Parrot, « Les fouilles de Mari. Douzième campagne (automne 1961) », *Syria*, 39 (1962), Pl. XII-2 a.

demande de la riche clientèle mésopotamienne, et qu'il est le témoin de contacts suscités, comme le pense Ph. Kohl, par l'organisation d'un réseau d'échanges à longue distance. Mais on peut faire d'autres observations. Cet essor a commencé en fait au lendemain de l'effondrement de la civilisation proto-élamite. Or il a pris fin dans le courant de l'époque d'Agadé, alors que nous voyons apparaître dans les sources historiques le nom d'Anshan, capitale de l'Elam, si bien que l'on peut se demander si les deux faits ne seraient pas liés. D'autre part, la question doit être posée de savoir si le « style interculturel » n'est qu'un style. Il se définit plutôt comme un art original, archaisant, héritier dans une certaine mesure de celui des graveurs de sceaux du Luristan préhistorique. Or un art est normalement lié à un substrat humain qu'il importe de définir. En l'occurrence, celui-ci doit être l'expression d'une culture spécifique, qui devait animer une population particulière, ou au moins un groupe humain qui en aura assuré la production et la diffusion, grâce à une forme de nomadisme totalement distincte de celle des pasteurs.

L'originalité très forte de cet art, reflet de la personnalité de ses porteurs, n'exclut cependant pas des emprunts ponctuels à la Mésopotamie, emprunts pouvant recevoir plusieurs interprétations qui ne s'excluent pas nécessairement. L'aigle léontocéphale d'un grand vase de Mari¹ et l'homme-taureau attaqué par deux lions qui figure sur un vase de Khafadjé² appartiennent au répertoire mésopotamien, ce qui pourrait n'être que le reflet d'une influence limitée sur les gens du plateau. En revanche, les dragons anguiformes, mi-aigles, mi-lions du pied de vase de Tello signalé plus haut (fig. 75), paraissent avoir été exécutés sous la dépendance directe de l'art d'Agadé. Nous sommes ainsi amené à envisager d'une part que des gens de Mésopotamie se sont rendus en Iran et à Tarut où l'aigle léontocéphale est attesté sous un aspect « provincial » (fig. 74 : 5)³ et où ils auront donc influencé les tailleurs de chlorite, tout comme ils auront pu influencer l'auteur de l'une au moins des statues funéraires du désert de Lut. Mais d'autre part, le vase aux dragons de Tello, et à un degré moindre, le vase à l'aigle de Mari incitent à supposer une exécution sur place, par des artistes cependant spécialistes du pseudo-style interculturel. Et les objets en mastic de bitume de Suse, tels que le relief aux orants nus (fig. 65) et les vases à décor architectural (fig. 64 ; 70) suggèrent aussi une présence limitée mais effective de ces gens. Nous verrions donc dans ces derniers, non-pas des Elamites, mais des artisans-marchands d'au-delà de l'Elam, c'est-à-dire du Kerman actuel, travailleurs ambulants qui se seront chargés d'exécuter et de diffuser leurs œuvres, tout en transportant peut-être d'autres produits exotiques : le lapis-lazuli dont ils auront pu être les intermédiaires, et le cuivre abondant dans leur pays. Ils auront colonisé l'île de Tarut, en se faisant navigateurs ou en s'associant à des navigateurs, et enfin, certains de leurs groupes auront pénétré en Mésopotamie pour y travailler à la demande, tout en conservant leur personnalité culturelle. Une telle hypothèse trouve appui sur la présence de villages de « gens de Meluhha », donc originaires d'Iran du Sud-Est ou de l'Inde, établis dès l'époque d'Agadé sur le territoire de Lagash, tout en gardant leur identité pendant plusieurs générations⁴.

1. A. Parrot, *Mission archéologique de Mari, I. Le Temple d'Ishtar*, Paris, 1956, pl. XLVII : 150.
2. H. Frankfort, *Oriental Discoveries in Iraq, 1933/34. Fourth Preliminary Report on the Iraq Expedition*. Chicago, *OIC*, 19 (1935), p. 48, fig. 54-55.
3. Grace Burkholder, *Artibus Asiae*, 33 (1971), p. 310, s ; fig. 2 ; 3 ; pl. V.
4. S. Parpola, A. Parpola, R.H. Brunswig, « The Meluhha Village : Evidence of Acculturation of Harappan Traders in Late third Millenium Mesopotamia ? », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 20 (2) (1977), p. 129-165. E. During Caspers, « Sumerian Traders and Businessmen residing in the Indus Valley Cities », *AJA*, 85 (1980) p. 205.

Seule la concomitance de l'importation des produits de cet art et du lapis-lazuli peut cautionner l'hypothèse d'un lien entre les deux trafics, les spécialistes de la chlorite étant seulement des intermédiaires en ce qui concerne le lapis, qui aurait été joint en somme à titre de supplément à leur propre production. Il est devenu classique, depuis les travaux de G. Herrmann¹, de se référer à l'épopée d'Enmerkar à propos de l'importation du lapis-lazuli, qu'il fallait chercher au-delà d'Anshan, au mystérieux pays d'Aratta. Cette hypothèse se heurte cependant à des objections considérables. A l'époque supposée, « âge héroïque » de Sumer, Anshan n'existait pratiquement plus, ayant été désertée au lendemain de l'effondrement de la civilisation proto-élamite. Les échanges par voie maritime auxquels fait allusion l'épopée n'étaient que potentiels. La référence à Aratta risque donc d'être largement anachronique, et l'épopée paraît refléter un état de choses caractéristiques de l'époque de sa rédaction, au temps de l'expansion des Martu (Amorites), au début du II^e millénaire.

Un vase en chlorite trouvé à Ur² porte une dédicace d'un roi d'Agadé, probablement Rimush, relatant ses victoires sur Elam et Barahshi. Ailleurs, il est question du butin rapporté de ce dernier pays, appelé aussi Marhashi et qui devait être situé au-delà de l'Elam, et donc vraisemblablement en Iran du Sud-Est. En proposant cette localisation, P. Steinkeller³ a rappelé que les mésopotamiens avaient utilisé le nom de ce pays pour désigner la pierre exotique *marhushu*, dans laquelle étaient taillés notamment des vases à parfum. La dédicace du vase en chlorite d'Ur invite à admettre que cette pierre était bien la *marhushu*. Si cette identification était assurée définitivement, elle nous autoriserait à proposer de remplacer l'appellation vague et peu exacte de « stype interculturel » par une référence à l'art ou la *culture de Marhashi*, ou plus largement *trans-élamite*, largement indépendante de celle des pays où elle a été répandue en dépit de l'adoption de quelques figures de leur répertoire.

•

Dans ces conditions, le « commerce à longue distance » si souvent invoqué de nos jours doit être reconstitué au moins à deux degrés. Il a certes porté sur l'acheminement des pierres semi-précieuses qui manquaient à la Mésopotamie, en transitant par l'Iran ou le Golfe Persique. Mais les populations du plateau renouèrent alors, sous des formes nouvelles, avec la vocation inaugurée dès la fin des temps préhistoriques dans les villages où s'étaient établis des artisans fondeurs. Il reste difficile de savoir s'il existe une relation entre l'éclipse de la civilisation proto-élamite, avec ses concentrations urbaines ou administratives, et l'essor de communautés d'artisans instables ou nomades, ou sédentaires, qui mirent en exploitation les régions traversées par les routes reliant la Mésopotamie à l'Asie Centrale : celle des Zagros et celle du Kerman. Ces gens ne furent pas de simples intermédiaires ; ils exploitèrent les richesses naturelles du plateau et les mirent en œuvre en créant deux types de cultures apparentées : celle des nomades métallurgistes du Luristan et celle des tailleurs semi-nomades de chlorite, sans doute aussi métallurgistes et bijoutiers, au pays de Marhashi. Un groupe de ces derniers dut s'installer, périodiquement ou à demeure, au plus tôt vers 2400, à Tépé Yahya, alors que d'autres vivaient en nomades. Les deux communautés, du Luristan et du Kerman, firent revivre avec une singulière vigueur des traditions

1. G. Herrmann, « Lapis Lazuli : the Early Phase of its Trade », *Iraq*, 30 (1968), p. 38-39.
2. C.-L. Woolley, *Ur Excavations, IV. the Early Periods*, London, 1956, pl. 36 : U. 231 ; Cf. *Ur Excavations Texts, I*, n° 19.
3. Piotr Steinkeller, « The Question of Marhaši : A Contribution to the Historical Geography of Iran in the Third Millenium B.C. », *ZA*, 72 (1982), p. 237-265.

reflétant leur originalité montagnarde. La seconde de ces communautés semble curieusement avoir eu peu de contacts avec celles du Séistan et du Gorgan. En revanche, les marchands-artisans semblent s'être fait eux-mêmes navigateurs en participant à l'ouverture de la route maritime aboutissant au fond du Golfe Persique. Et s'ils semblent avoir négligé alors la péninsule d'Oman, riche en cuivre, ils durent en revanche prendre l'île de Tarut pour escale, voire comme filiale de leur activité créatrice, afin d'exploiter les gisements d'Arabie. A cette activité probablement plus diversifiée que ne le laissent entrevoir les seuls objets de pierres tendres, dut correspondre la venue en sens inverse de gens de Mésopotamie, qui auront déjà, peut-être, laissé leurs inscriptions sur des objets exotiques. Malheureusement, la découverte de ces objets par les seuls clandestins en rend le témoignage irrémédiablement incertain à cet égard.

VII

Les échanges inter-iraniens à l'époque des premiers empires mésopotamiens

I. Suse

L'avènement de la dynastie d'Agadé (2334-2154 avant J.-C., selon la chronologie que nous adoptons), constitue une référence d'importance majeure. Le monde mésopotamien entra plus nettement dans son stade historique grâce à l'unité qui lui fut imposée pour la première fois, et surtout, la civilisation mésopotamienne, dans ses formes supérieures, fut désormais prise en main par des princes aux ambitions qu'il est convenu de considérer comme « impériales »,¹ bien symbolisées par le titre de « Roi des Quatre Régions », du monde, pris par Narâm-Sîn (ou Naram-Suen). De leur fait, cette civilisation connut un rayonnement appuyé sur une politique de conquête des marches iraniennes, illustrée de façon impressionnante par la stèle de victoire du même Narâm-Sîn, dressée à Sippar avant d'être apportée à Suse au XII^e siècle². Comme en réponse à l'initiative mésopotamienne, qui ne fut certainement pas exclusivement militaire, les civilisations montagnardes connurent un essor appelé à se développer au temps des rois d'Ur, vrais héritiers de ceux d'Agadé, puis au début du II^e millénaire, et marqué par une prise de conscience historique décisive.

Au départ, l'Iran occidental resta dans une large mesure dans un état plus archaïque, avec sa mosaïque de principautés difficiles à localiser et dont le statut par rapport à l'empire d'Agadé reste souvent incertain : indépendance, vasselage, ou annexion totale. En principe, la suzeraineté sur ces principautés, ou simplement une certaine primauté aurait été assumée dès la fin de l'époque précédente par une obscure dynastie dite d'Awan, qui dut se maintenir dans l'arrière-pays montagnard lorsque Suse en fut détachée pour être annexée à la Mésopotamie agadéenne, en adoptant sa civilisation, déjà largement imposée chez elle à l'époque précédente. Le pays (ou la ville) d'Awan pourrait n'avoir pas été très éloignée de Suse³ ; celui d'Elam pose un problème plus délicat, dans la mesure où il pouvait, aux yeux des mésopotamiens, désigner l'Est en général, déjà pour

1. Sur le caractère conventionnel de cette appellation, voir les réserves de Paul Garelli, « Les Empires mésopotamiens », dans *Le Concept d'Empire*, sous la direction de Maurice Duverger, Paris, 1980, p. 29, s.
2. J. de Morgan, *Mémoires*, I (1900), pl. X.
3. V. Scheil, « Dynasties élamites d'Awan et de Simaš », *RA*, 28 (1931), p. I. D.-O. Edzard & G. Farber, *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, 2 (Wiesbaden, 1974), p. 20.

Eannatum de Lagash, ou pour ses habitants, la seule région de sa capitale, Anshan, c'est-à-dire le Fars occidental actuel¹. Ce dernier était joint vraisemblablement à tout ou partie des vallées adjacentes des Bakhtiari, qui gardèrent son nom jusqu'à l'époque hellénistique sous la forme transparente d'Elymaïde. Un fait demeure, d'importance capitale : la « résurrection » d'Anshan, ou plus précisément sa première attestation dans la documentation écrite, à l'occasion d'une victoire de Manishtusu d'Agadé². Il se pourrait qu'ait déjà été en vigueur un système de gouvernement à trois degrés, sous-jacent à ce qu'il est convenu d'appeler la confédération élamite. On devrait trouver en principe au sommet le roi d'Awan, puis le « vice-roi », *shakkanakku* d'Elam, et enfin le « gouverneur », *ensi* de Suse. Qu'il en ait été ainsi est seulement vraisemblable, mais non certain, car ce système implique l'indépendance de Suse, alors que manifestement, la plupart des potentats que nous connaissons grâce à la documentation susienne étaient réduits à l'état de simples fonctionnaires de l'empire d'Agadé. Les deux systèmes pourraient avoir interféré, nous ignorons comment.

Nous ne connaissons guère que les princes ayant régné à Suse et ceux qui sont mentionnés dans la liste des rois d'Awan, rédigée à une époque plus récente³, avec par suite des possibilités d'omissions. Un sceau nous fait connaître ainsi Eshpum, *ensi* d'Elam⁴, mais aussi vassal, ou plus précisément « serviteur », c'est-à-dire fonctionnaire de Manishtusu, d'après la statue qu'en réalité il usurpa⁵. Ensuite, Epirmupi est mentionné comme *ensi* de Suse sur un premier sceau, puis comme *shakkanakku* d'Elam, sur un deuxième, et enfin il porte le titre théoriquement royal de « Puissant », *dannum*⁶, de sorte qu'il aurait franchi tous les degrés du *cursus honorum*. Vient ensuite vraisemblablement Ilishmani, mentionné lors de son passage par la ville sumérienne de Girsu comme *ensi* de Suse et sur une hache en vrai bronze (fig. 79) trouvée dans cette ville, comme *scribe* et *shakkanakku* d'Elam⁷, manifestement en tant que fonctionnaire agadéen. Au contraire, c'est peut-être Khita (?) qui aura traité d'égal à égal en tant que roi d'Awan avec le grand Narâm-Sîn d'Agadé⁸, en prenant pour garant un panthéon dans lequel les déesses ont la primauté. Tous les documents sigillographiques inscrits au nom de dignitaires susiens ou élamites sont de pur style agadéen et confirment l'intégration culturelle et, selon toute vraisemblance politique, de Suse à l'empire mésopotamien, avec l'adoption de l'écriture et de la langue accadiennes. Cette intégration est directement confirmée par au moins deux briques inscrites au nom de Narâm-Sîn⁹. Au contraire, le traité de Narâm-Sîn avec Khita (?) roi d'Awan est rédigé en langue élamite utilisant l'écriture accadienne, et implique l'indépendance de l'Etat élamite auquel échappait Suse.

En dehors de l'étroit sondage de la ville Royale (niveaux 8 et 7 correspondant

1. F. Vallat, *Suse et l'Elam*. Paris, 1980. Cf. p. 117
2. E. Sollberger et J.-R. Kupper, *Les Inscriptions royales sumériennes et akkadiennes* ; Paris, 1971, p. 104 : II A 3 b.
3. V. Scheil, *RA*, 28 (1931), p. 2-3.
4. D'après son sceau : L. Delaporte, *CCO I* (1921), pl. 47 (3) : S. 471. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 157.
5. E. Strommenger, *ZA NF*, 19 (1959), p. 30-36. P. Amiet, *Elam*, fig. 135.
6. R.-M. Boehmer, « Zur Datierung des Epirmupi », *ZA NF*, 24 (1967), p. 302-310, a réuni les trois sceaux inscrits au nom d'Epirmupi, en considérant que le titre *dannum* était réservé au souverain régnant.
7. M. Lambert, « Le prince de Suse Iliš-mani et l'Elam, de Naramsin à Ibisin », *Journal Asiatique* 267 (1979), p. 11-40. L'auteur pensait que *ensi* était équivalent de GIR.NITA : cela est possible et on peut supposer ainsi que c'était le premier degré du *cursus honorum* en vigueur en Elam.
8. Traité de Narâm-Sîn : V. Scheil, *Mémoires*, 11 (1911), p. 1, s. G. Cameron, *Histoire de l'Iran Antique*. Paris, 1937, p. 54. Sur ce traité, voir Maurice Lambert, « Le Prince de Suse Iliš-mani et l'Elam de Naramsin à Ibisin », *Journal Asiatique*, 267 (1979), p. 28-29.
9. V. Scheil, *Mémoires*, 2 (1900), p. 58.

à la période IV B de l'histoire archéologique de Suse) où se confirme aussi dans la céramique l'emprise mésopotamienne¹, l'époque d'Agadé nous est connue de façon peu précise par le mobilier des tombes datées du « XXV^e siècle » par Mecquenem². Ces tombes contenaient des vases à anse-idole et des objets en cuivre ou, rarement, en bronze, assez rustiques³, parmi lesquels sont attestées de rares haches à crête ou à pointes sur le talon, qui sont caractéristiques de cette époque en Mésopotamie. Sur l'Acropole susienne, la très ancienne statue usurpée par Eshpum au temps de Manishtusu aurait été trouvée avec une série de sculptures présargoniques, associée à un édifice comprenant un dallage et des bassins⁴. Ce sont là les seuls vestiges attribuables à un temple fondé précédemment et qui serait resté en usage aux deux époques consécutives, correspondant aux périodes IV A et IV B. Considérant que le dernier roi d'Awam, Puzur-Inshushinak est plus récent (cf. p. 145) nous pensons qu'aucune sculpture susienne de style d'Agadé n'a été recueillie ; par suite, l'usurpation d'une statue archaïque par Eshpum pourrait indiquer que ce personnage ne pouvait recourir aux services d'un atelier formé à ce style⁵. Les vestiges sommairement décrits par Mecquenem se trouvaient à un niveau à peine inférieur à celui du temple de Ninhursag-Susienne, bâti après 2100 par Shulgi⁶, et dont Stève et Gasche ont montré qu'il devait s'adosser au massif remontant à l'époque de Suse I et correspondant encore à la fin du III^e millénaire à la ziggurat de la ville, ou tout au moins à son noyau, sans doute restauré et rehaussé. Il est donc vraisemblable que les sculptures archaïques constituaient le mobilier d'un temple consacré déjà à la déesse-patronne de Suse à l'époque des dynasties archaïques. Juste au nord de l'emplacement de ce temple, Stève et Gasche ont mis au jour le soubassement ventilé par des galeries voûtées de ce qu'on peut considérer comme un grenier monumental, de même type, quoique moins grand, que ceux de Mohenjo Daro dans la vallée de l'Indus⁷. Cette association montre que le temple devait être un vaste complexe, à la fois cultuel et économique. Elle pourrait être aussi le témoin de relations avec l'Inde harappéenne illustrées précisément à partir de l'époque d'Agadé par l'importation à Suse, comme en Mésopotamie, d'objets dont à la vérité, la série doit s'échelonner sur plusieurs siècles, sans qu'il nous soit possible d'en établir la classification chronologique précise. Les plus significatifs sont un petit poids cubique en jaspe jaune veiné (fig. 93)⁸, un sceau-cylindre et un cachet (fig. 94), tous deux inscrits en écriture indienne⁹, ainsi qu'une série de perles en

1. E. Carter, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980) 25-26.
2. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 211-215. Cf. *Comptes rendus de la Seconde Rencontre Assyriologique Internationale*, Paris, juillet 1951, p. 6 en haut.
3. F. Tallon, *Métallurgie susienne*, (sous presse).
4. P. Amiet, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 52 et fig. 50-51.
5. Il semble que la plupart des sculptures de l'époque d'Agadé qui ont été trouvées à Suse y aient été apportées en butin de guerre au XIII^e siècle. Nous avons réuni ces sculptures dans *L'Art d'Agadé au Musée du Louvre*, Paris 1976. Il se pourrait que la petite tête n° 31 de cet ouvrage, trop modeste pour avoir fait partie du butin, ait été exécutée à Suse. La tête publiée dans *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976) pl. VII-5, avec sa coiffure en forme de calotte, pourrait être postérieure à l'époque des dynasties archaïques.
6. M.-J. Stève et H. Gasche, *Mémoires*, 46 (1971), p. 45 et plan 1.
7. M.-J. Stève et H. Gasche, *Mémoires*, 46 (1971), p. 77 et fig. 5-6.
8. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 7 (1905), p. 110 : « parallélépipède rectangle » de 0,019 X 0,023 X 0,024 m.
9. L. Delaporte, *CCO*, I (1921), pl. 25 (15) : S. 299. P. Amiet, *Glyptique susienne ; Mémoires*, 43 (1972), n° 1643. B. Buchanan a suggéré, à propos des cachets semblables, ronds, trouvés à Ur, mais rares en Inde, qu'ils pourraient avoir été exécutés par des artistes indiens ou imités, pour les besoins du commerce maritime. Il se pourrait que de même, les sceaux-cylindres aient été exécutés dans le monde mésopotamien, par des immigrants indiens. Voir : William W. Hallo & Briggs Buchanan, « A "Persian Gulf" Seal on an Old Babylonian Mercantile Agreement », *Studies in Honor of Benno Landsberger* Chicago, 1965, p. 205.

qu'une série de perles en cornaline à décor blanc¹. Si celles de ces perles trouvées éparses (fig. 92 a) sont identiques à celles qui sont connues en Inde d'une part, à Ur et ailleurs en Mésopotamie d'autre part, en revanche, un collier daté par Mecquenem du « XXV^e siècle », ce qui correspond approximativement à l'époque d'Agadé, voire même à celle d'Ur III, groupe des perles en cornaline traitées selon la même technique, mais insolites, à côté d'autres perles (fig. 92 b). Quatre très grandes perles ovales en cornaline portent pour décor une torsade de 4 filets à deux enroulements ; en outre, une perle cylindrique est décorée de lignes brisées disposées en degrés emboîtés, dont nous ne connaissons pas d'équivalents sur des perles. En revanche, les degrés constituent un des thèmes privilégiés de la tradition décorative en Turkménie, dans d'autres techniques. A côté de perles de forme peu caractéristique, en agate, lapis-lazuli, quartz, calcaire blanc, or et argent, on trouve dans le même collier une perle en stéatite blanche par suite d'une cuisson modérée. Elle est rectangulaire, de section fusiforme, avec des échancrures : elle est ainsi identique à celles d'une petite parure commentée plus loin (fig. 97 : 3 et 100 a) et que nous tenons pour originaire d'Asie Centrale. De telles perles éventuellement associées à des perles cruciformes sont répandues de Tépé Hissar² à la Bactriane. Il serait tentant d'en déduire que tout le collier est originaire des marches nord-est de l'Iran ou de plus loin encore, si la technique de la cornaline à décor blanc était mieux attestée dans ces régions. Or elle l'est à peine à Tépé Hissar, à Shah Tépé et à Tépé Yahya IV A seulement, à notre connaissance. Le collier trouvé à Suse reste dont un *testis unus* dont il est difficile de tirer des conclusions.

En revanche, une tête de statuette assez grossière, trouvée aussi à Suse (fig. 95), présente de telles ressemblances avec des sculptures indiennes qu'on peut la considérer fermement comme importée ou exécutée sous dépendance directe. Suse apparaît ainsi comme intégrée au circuit des échanges avec l'Inde harappéenne, qui constituèrent désormais un des facteurs de l'enrichissement du monde oriental. Enfin, une importante série de sceaux-cylindres de style d'Agadé³ a dû être importée, et confirme d'autre part la dépendance de Suse à l'égard de la Mésopotamie.

D'après la liste dynastique susienne, le roi Khita d'Awan aurait eu pour successeur un prince nommé en accadien Puzur-Inshushinak⁴, connu par une série d'inscriptions susiennes comme *ensî* de Suse et *shakkanakku* d'Elam, puis comme *dannum*, « Puissant », et enfin, comme dernier roi d'Awan, d'après la liste dynastique. Il régnait donc à Suse d'où d'après son nom, on peut présumer qu'il était originaire ; et il utilisait simultanément l'accadien et l'élamite, ce qui exprimait la dualité du peuplement de ses Etats. L'élamite était rédigé en une écriture linéaire nouvelle, trop longtemps tenue pour dérivée de l'écriture proto-élamite, éteinte en fait depuis plus de cinq siècles. D'après W. Hinz, son nom se lisait en élamite Kutik-Inshushinak⁵. Aucune de ses inscriptions ne fait allusion

1. Sur les perles, voir : Julian Reade, *Early etched Beads and the Indus-Mesopotamia Trade*. British Museum occasional Paper, n° 2. London, 1979. Shereen Ratnagar, *Encounters. The Westerly Trade of the Harappa Civilization*. Delhi (Oxford Univ. Press), 1981, p. 126-130.
2. Cf. p. 147.
3. L. Delaporte, *CCO I* (1921), pl. 28 : S. 361 ; 362 ; pl. 30 : S. 415 ; 416 ; 418-426 ; pl. 31 : S. 427 ; 431 ; 432 ; 433 ; 444 ; 445 ; pl. 33 : S. 465 ; 472 ; 473 ; 474 ; 576. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires 43* (1972), pl. 140-152, n° 1473, s.
4. Documentation réunie par R.M. Boehmer, « Die Datierung des Puzur/Kutik-Inšušinak und einige sich ergebene Konsequenzen », *Or*, 35 (1966), p. 345-376.
5. W. Hinz, « Zur Entzifferung der elamischen Strichschrift », *Iranica Antiqua 2* (1962), p. 1-21.

à un roi mésopotamien, et réciproquement ; cependant, R.-M. Boehmer a cru pouvoir le considérer comme contemporain de Narâm-Sîn et de Sharkalisharri d'Agadé. Certes, le style de ses monuments, en particulier celui d'une grande statue assise, présente d'incontestables affinités avec l'art d'Agadé ; mais on est en droit de se demander si la statue n'aurait pas été usurpée, car c'est à l'art du temps de Manishtusu qu'elle s'apparente, avec sa robe largement plissée et bordée de glands. Et d'autre part, les autres monuments offrent avec l'art du temps de Gudea de Lagash une parenté telle que nous pensons devoir les tenir pour à peine antérieurs, et relevant déjà de l'époque néo-sumérienne¹ en dépit de la graphie agadéenne du signe royal. Très significatifs de l'appartenance à l'art néo-sumérien sont la déesse Lama et le dieu qui enfonce un clou, représentés sur un gros galet perforé². En effet, la première est inconnue de l'art d'Agadé, alors que le second est très proche des figurines de fondation d'Ur-Bawu et de Gudea, donc au tout début de l'époque néo-sumérienne. Le dieu au clou fait face à un lion dont ne subsiste que le mufle, qui paraît correspondre à la paire de ceux qui ont aussi été découverts par J. de Morgan³ et dont la stylisation très lourde s'éloigne de ce que l'on connaît en Mésopotamie. De même, les statuette inscrites au nom de Puzur/Kutik-Inshushinak ont été exécutées avec une rudesse que l'on peut qualifier de provinciale. Nous pensons devoir en rapprocher une série de grandes statues⁴, les unes apparemment inachevées, une autre représentant un personnage revêtu, comme Shulgi sur une statuette de Tello, d'une robe ouverte sur la jambe gauche : un tel costume est inconnu à l'époque d'Agadé. En outre, sa texture est une variante originale du kaunakès, traité en languettes anguleuses. Ces œuvres illustrent de toute manière plus qu'une maladresse « provinciale » : une originalité qui, en l'occurrence, doit être considérée comme élamite, en accord avec la langue et l'écriture introduites simultanément. Le bilinguisme de Puzur/Kutik-Inshushinak doit être significatif de la création d'un Etat double, unissant sur un pied d'égalité la population susienne, de langue accadienne, et la population « awanite », de langue élamite. La création d'une écriture adaptée à cette dernière et attestée jusqu'au désert de Lut (cf. p. 163) révèle l'existence d'une entité culturelle considérable, comparable à celle de l'époque proto-élamite, et qui aura été prise en main par la dynastie d'Awan.

Cependant, l'heure n'était pas encore venue d'une affirmation durable de cette entité double, puisque la monarchie d'Awan disparut avec Puzur/Kutik-Inshushinak. Après quoi Suse fut annexée à nouveau à la Mésopotamie, unifiée par la III^e dynastie d'Ur. Ce fut le deuxième roi de cette lignée, Shulgi, qui s'en empara et restaura le temple de la grande déesse, identifiée par lui à Nin-hursag dont il précisa qu'elle était *Susienne*⁵. Il bâtit symétriquement contre la face opposée de la ziggurat le temple d'Inshushinak : l'un et l'autre édifices allaient être longuement utilisés et remaniés au cours des siècles ultérieurs. Malheureusement, le plan qu'en a publié Mecquenem est inutilisable ; il apparaît du moins que leurs dépôts de fondation comprenant chacun une figurine canéphore en cuivre et une tablette en serpentine, étaient de pur style néo-sumérien. Au contraire, un marteau

1. C'est ce que nous avons écrit dans le texte inséré dans l'étude de Maurice Lambert, « Le prince de Suse Iliš-mani et l'Elam de Naramsin à Ibisin », *Journal Asiatique*, 267 (1979), p. 24.

2. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 165. *L'Art d'Agadé* ; Paris, 1976, n° 32.

3. P. Amiet, *Elam*, fig. 167-168. *L'Art d'Agadé*, n° 59-60.

4. P. Amiet, *L'Art d'Agadé*, p. 41 et n° 55-58. Les statuette n° 41-43 et 45-54 sont aussi à rapporter à cette époque plutôt qu'à celle d'Agadé.

5. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 12 (1911), p. 70. P. Amiet, *Elam*, fig. 173, où nous avons signalé que l'inscription des dépôts de fondation nommaient la déesse : Ninhursag-de-Suse. G. Cameron, *Histoire de l'Iran Antique*, p. 117, note 4 signale une tablette d'agate vouée à *Inanna de Suse pour la vie de Shulgi*.

d'apparat¹ portant une dédicace du même Shulgi, appartient à une catégorie d'objets inconnue en Mésopotamie, mais répandue en Iran occidental. Comme la hachette d'Ilishmani, ce marteau a dû être remis comme insigne de sa dignité à un haut fonctionnaire. Il montre que la métallurgie susienne gardait des affinités avec le monde du plateau, affinités respectées par le suzerain néo-sumérien.

D'autre part, une masse d'armes (fig. 80)² a été vouée à Suse pour la vie de Shulgi par un *commerçant maritime*, spécialiste du trafic des denrées exotiques qui allait prospérer par la suite (cf. p. 149-150 et fig. 88-91).

Les fouilles de Mecquenem³ ont mis au jour un important matériel attribué à cette époque, avec comme toujours une fâcheuse marge d'incertitude que ne permettent pas d'éliminer complètement les fouilles récentes. Ce matériel vient essentiellement de tombes qui désormais seraient caractérisées par un sarcophage en terre cuite, mouluré ou lisse. La fouille de Stève et Gasche sur l'Acropole⁴ n'a pas permis de vérifier cette constatation, car elle a rencontré une couche dite « Agadé Récent », attribuée à l'époque de Puzur-Inshushinak, puis en surface, seulement des puits contemporains d'Ur III. On découvre ainsi la réapparition de l'art populaire des figurines de terre cuite, tantôt modelées à la main et archaïsantes, et tantôt moulées et représentant en majorité des femmes nues. La fouille d'E. Carter⁵ a reconnu quatre niveaux (6 à 3) de la *Période V*, où la céramique est analogue à celle de Mésopotamie à la fin du III^e millénaire et au début du II^e. Cela montre une continuité de civilisation, au moins à Suse, au-delà de la III^e dynastie d'Ur. La fouille Ghirshman au sud de la Ville Royale enfin (Chantier B, niveau VII)⁶, a commencé à mettre au jour un quartier d'habitation modeste, dont les tombes n'ont pas été explorées, et ne peuvent donc être comparées à celles qu'a fouillées Mecquenem.

En ce qui concerne les relations extérieures de Suse, illustrées par des importations exotiques et par la masse d'armes du « commerçant maritime » (fig. 80), l'époque de la III^e dynastie d'Ur paraît avoir correspondu à un changement dont les causes et la nature exacte nous échappent. Le témoin principal en est l'industrie des pierres tendres, vertes ou noires, ou plus souvent désormais, grises : chlorite, serpentine, stéatite. Pendant quatre ou cinq siècles, cette industrie avait été liée à un art expressif d'une culture originale, dont le berceau semble s'être trouvé en Iran du Sud-Est. L'extinction de cet art paraît avoir coïncidé avec la fin d'Agadé ; une industrie nouvelle, « récente » et d'ailleurs diverse, lui succéda⁷. On peut, à la suite de P. de Miroschedji,

1. R. de Mecquenem, *RA*, 47 (1953), p. 81, fig. 2 (4 a-b). P. Amiet, *Elam*, fig. 176.

2. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 177 : « A la déesse Nin-uru-a-mu-gub (= la Dame qui assiste la ville), sa Dame, pour la vie de Shulgi, l'Homme fort, roi d'Ur (et) pour Ninkisal, Urniginmu, le commerçant maritime, a voué (cette masse d'armes) ». L'ornement en forme de nœud, sur l'épaule des lions, est identique à celui qui figure sur celle des lions gardant le trône de la déesse de Puzur-Inshushinak, à une époque peu éloignée : *Elam*, fig. 166.

3. R. de Mecquenem, « Fouilles de Suse. Campagnes des années 1914-1921-1922 », *RA*, 19 (1922) p. 134, s. Id., « Fouilles de Suse (Campagnes 1923-1924) », *RA*, 21 (1924), p. 110, s. Id., « Les derniers résultats des fouilles de Suse », *Art Asiatiques*, 6 (1929-1930), p. 83-84. Id., *Fouilles de Suse 1929-1933. Mémoires*, 25 (1934), p. 209, s. Id., *Mémoires*, 29 (1943) p. 55, s.

4. M.-J. Stève et H. Gasche, *Mémoires*, 46 (1971), p. 45.

5. E. Carter, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p. 26-30.

6. R. Ghirshman, « Suse au tournant du III^e et du II^e millénaire avant notre ère », *Arts Asiatiques*, 17 (1968), p. 8, s. H. Gasche, *La Poterie élamite du deuxième millénaire a.C. Mémoires*, 47 (1973), p. 12-13. M.-J. Stève, H. Gasche, L. De Meyer, « La Susiane au deuxième millénaire... » *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 87.

7. P. de Miroschedji, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973), p. 26, s.

distinguer au moins deux séries importées à Suse depuis deux secteurs géographiques différents. D'une part, des communautés du Golfe Persique doivent provenir de nombreux bols à fond arrondi, des godets cintrés (fig. 89), des boîtes compartimentées, décorés discrètement de petits cercles pointés, doubles. Des vases semblables, principalement des bols, furent importés en Mésopotamie néo-sumérienne, notamment à Girsu où plusieurs reçurent une dédicace ; l'un d'eux (fig. 88) fut inscrit au nom d'un « marchand » appelé Shesh-shesh, connu par ailleurs comme contemporain du roi Amar-Sîn d'Ur¹ : c'est là un repère chronologique de grande importance. Un peu plus tard, une série « tardive » fut créée en Oman, mais eut une diffusion moindre (fig. 141). D'autre part, des fioles à base carrée et goulot cylindrique, généralement ornées aussi de petits cercles pointés, mais simples, et une fois, d'une « fenêtre » à linteau cintré, ainsi qu'un godet sur un pied ajouré imitant une maison (fig. 96 : 3), et des types moins caractéristiques, doivent provenir d'Iran oriental. Ils ne furent pas répandus vers l'ouest au-delà de Suse, qui apparaît ainsi comme solidaire de la vaste communauté « iranienne » dont ils sont les témoins. Cette seconde série pourrait correspondre plus précisément aux vases que les textes de la fin du III^e millénaire et du début du II^e rattachent au pays de Marhashi. Elle fut répandue aussi vers le nord-est, jusqu'en Turkménie et en Bactriane (fig. 159) à une époque contemporaine des deux séries, « récente » et « tardive » du Golfe Persique auxquelles elle s'apparente. La céramique des niveaux supérieurs de Bampur (V et VI) (fig. 146), répandue aussi en Oman (fig. 143) et qui porte un décor évoquant l'architecture illustrée par les vases de la série ancienne, à linteaux cintrés, pourrait être contemporaine et être aussi le témoin de la survivance en Iran oriental de la même tradition *trans-élamite*.

Des mêmes régions orientales, particulièrement des installations de la région de Shahdad, en bordure du désert de Lut, pourraient provenir des objets de métal caractéristiques, tels que deux haches plates à lame trapézoïdale et collet (fig. 96 : 4 ; 5), et deux cachets compartimentés (fig. 97 : 6 ; 7 ; fig. 105). Ces derniers ont été répandus largement jusqu'en Asie Centrale, les plus beaux ayant été exécutés en Bactriane (fig. 174-187). Or d'autres objets découverts à Suse apparaissent aussi comme des importations en provenance de la vaste communauté de l'Iran oriental, joint à l'Iran Extérieur. C'est ainsi qu'un pendentif d'or en forme d'aigle aux serres pliées sous le ventre (fig. 97 : 5 et 106), appartient à la série des pendentifs de chlorite (fig. 199) ou d'autres pierres et des appliques de vases précieux (fig. 197) de Bactriane. Mecquenem a aussi trouvé à Suse un collier exotique, aux éléments de calcaire blanc (fig. 97 : 3 ; 100 a). Une de ses perles cruciformes et des perles rectangulaires de section rhomboïdale, dentelées sommairement, n'ont de semblables qu'en Asie Centrale, à Shah Tépé et à Tépé Hissar, en Iran du Nord-Est². Et le pendentif en forme de bélier, attaché à ce collier, est insolite, mais il peut être rapproché de figurines de Tépé Hissar. Nous en rapprochons une idole minuscule (fig. 100 b) considérée à tort comme proto-élamite, alors qu'elle est stylisée d'une manière qui l'apparente précisément aussi à des objets découverts à Tépé Hissar III C, donc au début du II^e millénaire³.

Enfin, à Tépé Hissar comme à Tureng Tépé, en Turkménie, en Bactriane et

1. P. de Miroschedji, *op. cit.*, p. 27, note 116 et p. 39.

2. E. Schmidt, *Excavations at Tepe Hissar. Damghan*. Philadelphia, 1937, fig. 135 (H. 2388), p. 229 ; pl. LXIX : H. 2856 ; pl. LXX : H. 2788. T.-J. Arne, « The Swedish Archaeological Expedition to Iran, 1932-1933 », *Acta Archaeologica*, VI (1935), p. 35, fig. 90 : perles rectangulaires dentelées et perle en cornaline à décor blanc. V.-M. Masson et V.I. Sarianidi, *Central Asia*, London, 1972, fig. 29 a. V.M. Masson, *Altyn-depe* (en russe), Leningrad, 1981., pl. XXII-4.

3. E. Schmidt, *Excavations at Tepe Hissar. Damghan*. Philadelphia, 1937, pl. XLVI en haut : H. 2263 ; pl. XXXIII et pl. XLVII : H. 3832 ; 3500 ; 5178 (idoles).

au désert de Lut ont été trouvées, principalement dans des tombes, des colonnettes caractérisées par une gorge plate, disposée diamétralement sur les extrémités, et remontant latéralement (fig. 148 ; 158). Elles sont très simples ou ornées ; l'une d'elles (fig. 158) a été soigneusement sciée en deux parties. Or deux exemplaires de telles colonnettes, en albâtre gypseux, ont été trouvés à Suse. La première (fig. 97 : 4 ; 101), brisée, est un peu plus grande que la moyenne (diamètre : 17,5 cm). La seconde (fig. 102), haute de 10,4 cm, n'est qu'une section d'un tel objet, scié comme la colonnette de Bactriane que nous venons de citer. Et d'autre part, elle a été récupérée dans l'antiquité pour un autre usage, pour lequel on y a creusé latéralement trois gorges de façon très grossière, ce qui la rend presque méconnaissable. Cet aménagement a dû être fait sur place, à Suse. Il visait à transformer un objet exotique sans doute inutile, en un type d'objet dont les fouilles de Suse ont livré quatre exemplaires (fig. 103-104). Ils ressemblent à des tambours de colonnes semi-cylindriques en albâtre gypseux ou en beau calcaire à fusulines (comme nombre de poids susiens). Tous portent, comme la section de colonnette à gorge, trois fortes rainures sur la face plane, de sorte qu'ils peuvent évoquer trompeusement des moules de fondeurs. Le plus grand, haut de 25,2 cm, très soigné, a des rainures qui s'élargissent légèrement à une extrémité, où elles sont moins soignées. Les trois autres, de module sensiblement égal, ont leurs rainures parfois brutalement élargies. La face qui porte ces rainures a gardé des applications de bitume, que l'on retrouve, plus minces, sur les deux sections perpendiculaires en forme de demi-ovales. Cela semble attester que ces éléments étaient collés au bitume, peut-être les uns sur les autres comme des tambours de colonnes. Mais leurs rainures défient toute explication. On peut seulement noter que ces objets doivent être de facture susienne, contemporaine ou postérieure à l'importation des colonnettes à gorge.

D'autre part, un petit buste féminin en albâtre gypseux blanc très fin (fig. 97 : 2 et 98) est insolite à Suse, avec sa taille excessivement fine, sa lourde poitrine, son visage sans bouche. Seule la chevelure rappelle celle des figurines-clous de fondation sumériennes. Il semble être la transposition d'un type particulier de figurine en terre cuite, rencontré à Mundigak IV et plus à l'est, au Wasiristan¹ et daté du milieu et de la seconde moitié du III^e millénaire (fig. 99). Une telle transposition est insolite, et la question peut se poser d'une importation ou d'une exécution locale, sous l'influence de gens venus de l'actuel Afghanistan. De toute manière, tout ceci montre que Suse était insérée de façon privilégiée dans le circuit des échanges avec l'Iran oriental, et au-delà, avec l'Inde (fig. 92-95).

Sur le plan historique, on peut penser qu'Anshan n'avait pas encore acquis assez de puissance à la fin du III^e millénaire pour que ses princes fussent les maîtres de l'arrière-pays montagnard, dont les destinées furent prises en main à l'époque de l'hégémonie néo-sumérienne par une « dynastie » en partie fictive, dont le pays de Simashki ou Shimashki était le domaine. M. Stolper² a montré qu'il s'agissait en réalité d'une « union inter-régionale » d'au moins six principautés montagnardes, réparties du nord-est au sud-est de la Susiane. Le roi

1. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 112. A. Spycket, *La Statuaire du Proche Orient Ancien*, Leiden, 1981, p. 124 et pl. 87. Le rapprochement avec les figurines d'Afghanistan a été proposé par Ph. Gouin, « Figurines de terre cuite d'Afghanistan et du Waziristan », *Arts Asiatiques*, 19 (1969), p. 37-51. La date proposée : fin du III^e millénaire, pourrait être trop basse à considérer les figurines trouvées à Mehrgarh. Cf. Bridget and Raymond Allchin, *The Rise of Civilization in India and Pakistan*, Cambridge, 1981, p. 147-149.

2. M. Stolper, « On the Dynasty of Šimaški and the Early Sukkalmahs », *ZA*, 72 (1982), p. 42-67.

principautés montagnardes, réparties du nord-est au sud-est de la Susiane. Le roi Kindattu, contemporain de Shu-Sîn d'Ur, dut y ajouter la principauté d'Elam en installant son fils comme prince local d'Anshan. Des unions matrimoniales durent cimenter cette organisation, créée pour faire face à l'expansionnisme néo-sumérien. Ainsi dut naître la lignée royale dite de Simashki, adaptée à gouverner des territoires très dispersés. Finalement, Idadu I^{er}, fils de Kindattu, roi de Simashki et d'Elam, donna le coup de grâce à l'empire d'Ur, déjà ébranlé par les invasions amorites, aux alentours de 2000 avant J.-C. Ainsi prit fin la longue période de sujétion de la Susiane à la Mésopotamie, interrompue momentanément par Puzur-Inshushinak. Un état de choses comparable à celui que laissait entrevoir la civilisation proto-élamite fut alors instauré. Les rois de Simashki conservèrent cependant, tout au moins à Suse, une culture largement dépendante de celle des Sumériens, en se comportant comme des potentats mésopotamiens, éventuellement divinisés de leur vivant¹ et en intervenant constamment, avec des fortunes diverses, dans le vaste concert des nations issu de l'invasion amorite.

Le quartier d'habitation exploré par Roman Ghirshman au sud de la Ville Royale (niveau B VI), est bien daté de cette époque par le sceau de Mekubi (ou Simatkubi), fille de Bilalama d'Eshnunna et épouse de Tan-Ruhuratir de Simashki². Le matériel découvert confirme que la civilisation ne changea pas sensiblement alors. C'est ainsi que les sceaux restèrent conformes à la tradition néo-sumérienne. Cependant, il se pourrait que les tombes sous sarcophages de terre cuite, fouillées par Mecquenem, qui s'échelonnent de l'époque précédente au début de la suivante, illustrent par leur mobilier un accroissement notable de la richesse. Il n'est malheureusement pas possible de savoir si l'art des vases de luxe taillés dans le mastic de bitume prit déjà son second essor : cela est du moins vraisemblable.

De même, nous devrions assister à une élaboration originale de la métallurgie, illustrée indirectement par le sceau de Kuk-Simut, chancelier d'Idadu II, représenté recevant de son souverain, à titre d'insigne de sa dignité, une arme très originale (fig. 83)³. Avec sa lame crachée par la gueule d'un monstre à aileron dorsal, qui se confond avec le manchon coudé, elle s'apparente aux marteaux d'apparat dont un exemplaire d'argent⁴ est contemporain. Comme le marteau voué par Shulgi, signalé plus haut, il s'agit d'un type d'objet illustrant une institution spécifique du monde élamite, et transmise à la civilisation d'Iran oriental, qui en retour exporta vers Suse au moins un exemplaire d'une hache d'apparat (fig. 107) qui fut pieusement conservé, et finalement déposé dans le mobilier d'une tombe princière médio-élamite⁵. Dès le temps des rois d'Ur (fig. 80), Suse avait noué aussi des relations avec le pays maritime de Dilmun, qui correspond à l'île de Bahrein, dans le Golfe Persique. Ce pays avait le dieu Enzak pour patron ; or ce dieu avait un temple à Suse, vers le XIX^e siècle⁶, ce qui pourrait impliquer des liens privilégiés, plus importants que ceux que suggèrent les vases de chlorite mentionnés précédemment et rencontrés aussi en Mésopotamie (fig. 88 ; 89). En

1. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 2326.

2. R. Ghirshman, « Suse au tournant du III^e au II^e millénaire... », *Arts Asiatiques*, 17 (1968), p. 6, s ; fig. 8. P. Amiet, *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 135, n° 3.

3. P. Amiet, *Glyptique susienne, Mémoires*, 43 (1972), n° 1677. M. Lambert, « Investiture de fonctionnaires en Elam », *Journal asiatique*, 1971, p. 217-221.

4. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 175. F. Tallon, *Métallurgie susienne* (sous presse).

5. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 307.

6. F. Vallat, « Le dieu Enzak : Une divinité dilmunite à Suse » dans Daniel T. Potts, ed. : *Dilmun. New Studies in the Archaeology and Early History of Bahrain*. Berliner Beiträge zum Vorderen Orient, Band 2. Dietrich Reimer Verlag, Berlin (1983), p. 93-100.

outre, une tablette trouvée à Suse¹ mentionne un certain Milhi-El, fils de Tem-Enzag, qui devait être un Dilmounite. Or ce document que la paléographie permet de tenir pour contemporain des dynasties d'Isin et Larsa, a été scellé avec un cachet appartenant à la série bien spécifique dite « du Golfe Persique » (fig. 90 : 1), de sorte qu'il pourrait avoir été expédié de Dilmun même. L'empreinte d'un autre cachet de même style a été trouvée à Suse (fig. 90 : 2), ainsi que quatre cachets (fig. 90 : 3 ; 4 ; 5) et que deux rares sceaux-cylindres (fig. 90 : 6 ; 7). D'autre part, l'apex scié d'un coquillage percé latéralement et décoré d'un serpent lové (fig. 91) est très semblable à une série de cachets² trouvés dans quelques-uns des innombrables tombeaux de Bahrein (cf. p. 179). Ces cachets semblent être des répliques populaires de ceux qui, inscrits en écriture harappéenne, ont été soit importés de l'Inde, soit exécutés à Dilmun à cette époque (cf. p. 143 note 9). Enfin, plusieurs cachets en mastic de bitume, trouvés aussi à Suse (fig. 90 : 8 ; 9 ; 10)³ apparaissent par leur forme comme des répliques des cachets du Golfe, habituellement taillés en stéatite chauffée, et devenue blanchâtre de ce fait. Leur décor au contraire est gravé selon la technique des hachures, assez rude, très caractéristique des sceaux-cylindres « populaires » d'Anshan (fig. 112 ; 113), largement répandus à Suse. Comme ces cylindres, les cachets en mastic de bitume pourraient y avoir été importés d'Anshan, dont ils révéleraient les affinités plus intimes avec la communauté dilmounite.

•

On peut dater de la même époque une tablette trouvée à Suse⁴ et qui porte le sceau d'un roi d'Anshan nommé Imazu, fils de Kindattu : ce prince apparemment est représenté remettant un insigne de commandement à un dignitaire. Le style dépouillé de ce sceau échappe largement à l'influence de la Mésopotamie classique. Il paraît évident que désormais Anshan tendait à devenir la métropole majeure de l'Etat élamite, gouverné par les rois de Simashki. L'importance croissante d'Anshan, sensible sur le site de cette ville, fut consacrée vers le début du XIX^e siècle par ce qui fut présenté comme un changement de dynastie. Le roi de Simashki nommé Ebarat II⁵ « fonda » sous le nom d'Ebarat la double monarchie d'*Anshan et de Suse*, expression de la dualité de l'ensemble élamite dans lequel la primauté revenait nettement à l'élément montagnard dont Anshan était la métropole. De fait, c'est sur les documents de cette époque que Maurice Lambert⁶ a constaté que les princes et les bergers de Susiane portaient des noms élamites, alors que la bourgeoisie des scribes susiens portait des noms accadiens. Mais les faits observés sont plus complexes que ne le suggère cette observation, d'autant plus que la trame des événements nous échappe en grande partie. Cette époque correspond certes à l'essor urbain d'Anshan, qui redevint une grande ville entourée d'un rempart, et c'est alors aussi que l'on assiste à

1. M. Lambert, « Tablette avec cachet du Golfe », *RA*, 70 (1976), p. 71-72. Cachets de la même série trouvés à Suse : P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 240 ; 1716-1719 et 1975 ; 2021 (cylindres).
2. S. Cleuziou, P. Lombard, J.-F. Salles, *Fouilles à Umm Jidr (Bahrein)*, Paris, ADPF, 1981, p. 13 et fig. 15 (1-3). Cf. p. 177, n. 3.
3. P. Amiet, *Glyptique susienne, Mémoires*, 43 (1972), p. 212 et n° 1720-1726.
4. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 1679. M. Stolper, « On the Dynasty of Šimaški and the Early Sukkalmahs », *ZA*, 72 (1982), p. 47.
5. W.-G. Lambert, « Elamite Kings named Ebarat », *Iraq*, 41 (1979), p. 38-44. L. De Meyer, « Epart sukkalmah ? », *Symbolae Bibl. & Mes. Fr. M. Th. De Liagre Böhl dedicatae*. Leiden, 1973, p. 293-294. Voir surtout M. Stolper, *ZA*, 72 (1982), p. 54, s., qui date Ebarat I^{er} de Šimaški = Ebarat sukkalmah, vers 1900. Nous adoptons cette date.
6. Maurice Lambert, « Investiture de fonctionnaires en Elam », *Journal Asiatique*, 1971, p. 220.

l'introduction à Suse de Napirisha, dieu patron d'Anshan¹. Mais cela n'implique pas vraiment l'élamisation de la métropole de la plaine, qui garda sa culture accadienne et la confirma même en prenant un essor remarquable. Non seulement elle s'agrandit par la construction d'un quartier neuf², mais la région circonvoisine se peupla largement, comme l'attestent de nombreuses agglomérations nouvelles. C'est ainsi que Chogha Mish fut réoccupé pour la première fois depuis l'époque d'Uruk³. Cela implique une exploitation agricole plus intense, et apparemment la sédentarisation de nombreux nomades selon un processus qui mérite au moins d'être rapproché de celui que l'on observe vers la même époque au Luristan. Nos documents écrits montrent d'autre part que la culture mésopotamienne s'implanta plus fortement en Susiane au cours de cette époque. Il n'est pas moins remarquable qu'à Anshan même, les scribes aient écrit en élamite, leur langue, mais aient utilisé aussi l'accadien et le sumérien⁴ d'après les quelques documents mis au jour. Les Elamites semblent donc avoir été en partie conquis par la culture mésopotamienne, déjà implantée en Susiane.

Non moins surprenant est le fait que l'imposante titulature inaugurée par Ebarat ait été abandonnée par ses successeurs immédiats, qui se contentèrent du titre incontestablement plus modeste de *sukkalmahhu*, emprunté à l'administration mésopotamienne, comme ceux des deux degrés subalternes de la hiérarchie : *sukkal d'Elam et de Simashki* et *sukkal de Suse*. Cet abandon du titre royal n'a pas reçu d'explication satisfaisante, au moins pour le début de cette grande époque⁵. C'est alors en effet que s'imposa avec le plus de netteté le système compliqué des trois coréances, qui contribue à nous empêcher d'établir une liste dynastique pleinement cohérente.

Il est du moins bien établi qu'Ebarat eut pour corégent son fils Shilhaha, dont le « fils de la sœur », Attahushu, régnait simultanément à Suse. Il semblerait que Bala-ishan (fig. 114 : 2)⁶ ait régné ensuite, avant Shirukduh et Siwepalarhuhpak. Ce dernier est connu à Mari dans la première moitié du XVIII^e siècle, sous la forme simplifiée Sheplarpak, Roi d'Anshan⁷. Ce contemporain de Hammurapi de Babylone semble avoir vu le début du déclin de l'Etat élamite⁸, mais c'est là une indication qui reste vague, tant l'histoire événementielle est mal connue. Cependant, nous pouvons considérer ce milieu du XVIII^e siècle comme un repère marquant la fin de la grande époque des interventions élamites en Mésopotamie et un repliement sur soi, significatif d'une crise plus grave que les suites d'une défaite épisodique infligée par Hammurapi. Les modalités d'une telle crise nous échappent en partie, mais elle paraît bien réelle et digne d'être

1. P. de Miroschedji, « Le dieu élamite Napirisha », *RA*, 74 (1980), p. 134.

2. R. Ghirshman, « Suse. Campagne de l'hiver 1965-1966 », *Arts Asiatiques*, 15 (1967), p. 7, s. M.-J. Stève et al., « La Susiane au deuxième millénaire... », *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 88.

3. D'après E. Carter, communication personnelle. H. Kantor, « The Elamite Cup from Chogha Mish », *Iran*, 15 (1977), p. 11.

4. M.W. Stolper, Preliminary Report on texts from Tal-e Malyan, 1971-1974. *Proceedings of the IVth annual Symposium on Arch. Research. Tehran, nov. 1975* (Teheran, 1976), p. 90. Id., « On the Dynasty of Šimaški and the Early Sukkalmahs », *ZA*, 72 (1982), p. 57.

5. W. Hinz, *Cambridge Ancient History, Third Ed., II* (2) (1973), Persia, c.1800-1550 B.C., I. The Dynasty of the « Great Regent » Rulers in Elam, p. 261, pense que *sukkal-mah* implique une dépendance à l'égard de Babylone. Cela paraît incompatible avec la puissance élamite au début de cette époque. Cf. J.J. Van Dijk, « Remarques sur l'histoire d'Elam et d'Eshnunna », *AfO*, 23 (1970), p. 134 ; note 35. Les textes publiés par G. Dossin : « Les Archives économiques du Palais de Mari », *Syria*, 20 (1939), p. 104 et « La Route de l'étain en Mésopotamie au temps de Zimrilim », *RA*, 64 (1970), p. 97, note 3, montrent que le prince appelé *sukkalmahhu* dans les documents susiens pouvait être considéré comme *roi d'Anshan* par le roi de Mari.

6. D'après J. Börker-Klähn, *Untersuchungen zur alt-elamischen Archäologie*. Berlin, 1971, p. 204-205. P. de Miroschedji, « Le dieu élamite Napirisha », *RA*, 74 (1980), p. 134, note 35.

7. G. Dossin, *Syria*, 64 (1970), p. 97, s., note 49.

8. W. Hinz, *Cambridge Ancient History, Third Ed., II* (2) (1973), p. 265.

prise en considération, si l'on songe qu'elle se trouve avoir correspondu à la crise, voire à l'effondrement qui frappa vers cette même époque les civilisations d'Iran du Sud-Est et au-delà, liées à celle de l'Elam.



Nous nous attacherons donc ici à l'époque d'environ 150 ans (entre 1900 et 1750), dont nous entrevoyons qu'elle fut particulièrement brillante, sa fin étant masquée à nos yeux par la prospérité de Suse, qui ne subit pas d'éclipse. Cette époque est représentée à Suse d'abord par la suite sans heurt de l'occupation du quartier exploré au sud de la Ville Royale (niveau B V), datée de l'époque d'Attahushu¹. Une tombe sous sarcophage de cette époque² abritait un mobilier comprenant une hache semblable à la série de celles qui portent une dédicace de ce prince (fig. 84)³ et caractérisées par une lame non tranchante, souvent gonflée et dont la forme de panache est identique à celle de la hache représentée sur le sceau de Kuk-Simut, chancelier d'Idadu II (fig. 83), commentée plus haut. Dans la même tombe ont été trouvés deux vases en mastic de bitume, appartenant à la série importante, caractéristique de la civilisation susienne et dont la date est confirmée par des pièces exportées en Mésopotamie au début de la Première Dynastie de Babylone⁴. Une hache du type de celles d'Attahushu a été trouvée par Mecquenem dans une tombe où avait été placé un char dont les roues portaient de fortes jantes en bronze⁵. La carrosserie d'un autre char⁶, placé aussi dans une tombe, était revêtue de plaques en os portant des torsades gravées (fig. 87), identiques à celles qui ont été trouvées dans une tombe contemporaine d'Anshan. La bijouterie d'or et d'argent déposée dans les tombes à sarcophages en confirme la richesse ; en particulier, des boucles d'oreilles en forme de nacelles sont très semblables à celles de Mésopotamie et de Bactriane⁷. Le quartier neuf établi sur le sol vierge, au nord de la ville Royale, est un peu plus récent (niveau A XV), mais date aussi de la phase initiale de la longue période des *sukkalmahhu*⁸. Il groupait alors des maisons modestes, dont la plus intéressante possédait un lieu de culte qui nous fait regretter d'autant plus la destruction par Mecquenem⁹ d'un temple gardé par des lions en terre cuite¹⁰ comparables à ceux du temple babylonien de Tell Harmal.

1. R. Ghirshman, « Suse. Campagne de l'hiver 1965-1966 ». *Arts Asiatiques*, 15 (1967), p. 7, s. M.-J. Stève et al., « La Susiane au deuxième millénaire... », *Iranica Antiqua*, 15 (1980), 88.
2. R. Ghirshman, *Arts Asiatiques*, 17 (1968), p. 32 et fig. 15-17. H. Gasche, *La Poterie élamite du deuxième millénaire a. C.* ; *Mémoires*, 47 (1973), p. 13, note 7.
3. P. Amiet, *Elam*, fig. 188. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen aus Luristan und Kermanshah* ; Berlin, 1969, p. 46-48.
4. P. Amiet, *Elam*, fig. 185 ; 201-211. H. Kantor, *Iran*, 15 (1977), p. 11-14. Fragments de vases trouvés en Mésopotamie : H. Frankfort, *Progress of Work of the Oriental Institute in Iraq, 1935/35. OIC 20* (Chicago, 1936), p. 99, fig. 78 : fragment de vase d'Ishtchali. C.-L. Woolley, *Ur Excavations IV. The Early Periods* (1955), pl. 36 : U 210-211. C.-L. Woolley & Max Mallowan, *Ur Excavations VI. the Old Babylonian Period* (1976), pl. 59. E. Strommenger, *UVB*, 19 (1963), p. 40, Tf. 28 : poignée en forme de tête de chèvre, du palais de Sin-kashid.
5. R. de Mecquenem, « Fouilles de Suse. Campagnes des années 1914-1921-1922 », *RA*, 19 (1922) p. 138.
6. R. de Mecquenem, *Mémoires* 29 (1943), p. 56. Une plaquette semblable trouvée à Malyan est signalée dans le catalogue de l'*Exposition des dernières découvertes archéologiques, 1976-1977*. Musée Iran Bastan. 6^e Symposium annuel de la Recherche archéologique en Iran, n°65. N° de fouille : 1246.
7. K.R. Maxwell-Hyslop, *Western Asiatic Jewellery C. 3000-612 B.C.* London, 1971, p. 84 et fig. 58-59.
8. R. Ghirshman, *Arts Asiatiques*, 15 (1967), p. 7. M.-J. Stève et Al., *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 88.
9. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29 (1943), p. 54.
10. P. Amiet, *Elam*, fig. 218-219.

Nous attribuons à cette époque deux statuettes en bronze ; l'une représente un dieu souriant¹ ; elle a gardé le placage en or de sa main gauche, et elle est comparable à cet égard aux bronzes de Larsa du temps de Hammurapi. L'autre statuette² représente un dieu trônant sur un serpent lové, avec des serpents rampant sur le dossier. Le serpent servant de trône d'un dieu est bien connu par les reliefs rupestres un peu plus récents de Kurangun et de Naqsh-i Rustom, dans le Fars ; c'est une figure appartenant foncièrement à la mythologie montagnarde, qui pourrait correspondre au dieu Napirisha, patron d'Anshan. A Suse, il apparaît sur les sceaux de hauts fonctionnaires, à partir du règne de Attahushu (fig. 85)³, puis sur les sceaux « royaux », de sorte qu'il fait figure de dieu royal élamite par excellence. Il n'en est que plus surprenant qu'au XIII^e siècle, la stèle d'Untash-Napirisha au sommet de laquelle ce dieu doit certainement figurer⁴, porte une dédicace à Inshushinak, dieu susien par excellence. Cette mention dans une inscription très incomplète ne paraît toutefois par suffisante pour imposer une identification avec le dieu-patron de Suse, plutôt qu'avec Napirisha.

Les sceaux de cette époque peuvent être classés en trois séries pouvant correspondre aux groupes humains qui se côtoyaient en Susiane. Une importante série de style babylonien a dû appartenir à la bourgeoisie de culture mésopotamienne⁵. Dans cette série cependant, certaines pièces se distinguent par leur style provincial et par des détails tels qu'une attitude de la prière, mains tendues, propre à l'Elam⁶. Une deuxième série se rattache à la tradition néo-sumérienne, avec des caractères stylistiques non mésopotamiens et des détails originaux tels que la chevelure « en visière » ou en écuelle⁷. Dans cette série, où apparaît le dieu trônant sur le serpent, on trouve les sceaux de fonctionnaires royaux d'Ebarat et Shilhaha, et d'Attahushu (fig. 85)⁸, qui auront recouru à des graveurs franchement élamites. La dernière série, taillée généralement dans du mastic de bitume, apparaissait comme simplement « populaire »⁹ jusqu'au moment où les découvertes faites à Tal-i Malyan (fig. 112)¹⁰, où elle est représentée exclusivement, ont montré qu'elle était spécifiquement anshanite. Ces sceaux (fig. 113) illustrent en majorité le thème de la présentation, avec des détails tels que la pseudo-barre de justice, qui appartiennent en propre au répertoire paléo-babylonien. Leur style est rude, et leurs inscriptions ont manifestement été gravées par des gens qui ne les comprenaient pas. On y trouve aussi le serpent monstrueux (fig. 113 : 1), non comme trône mais comme compagnon d'un dieu sans autre attribut, et dont l'appartenance au pays d'Anshan est ainsi confirmée. Il semble bien que cette série date essentiellement du début de l'époque des *sukkalmahhu*, puisque Mecquenem ne l'associait qu'aux tombes sous sarcophages¹¹. Si cette interprétation

1. P. Amiet, *Elam*, fig. 1 et 234. A. Spycket, *La Statuaire du Proche-Orient ancien* ; Leiden-Köln, 1981, pl. 152.
2. P. Amiet, *Elam*, fig. 233. P. de Miroschedji, « Le dieu élamite au serpent et aux eaux jaillissantes », *Iranica Antiqua*, 16 (1981), p. 6 et pl. III.
3. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 2327 ; 2015-2017 ; 2330. P. de Miroschedji, *Iranica Antiqua*, 16 (1981), p. 2 et pl. I.
4. P. de Miroschedji, *Iranica Antiqua*, 16 (1981), p. 13, s. ; pl. VIII et p. 23-24 : réunit cependant les arguments contre l'identification avec Inshushinak. F. Vallat, « L'inscription de la stèle d'Untash-Napirisha. *Iranica Antiqua*, 16 (1981), p. 27-33.
5. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoire*, 43 (1972), n° 1731-1735 ; 1739-1808.
6. P. Amiet, *op. cit.*, n° 1736-1738 ; 1756 ; 1762.
7. P. Amiet, *op. cit.*, n° 1682 ; 1684 ; 1685 ; 1687-1689 ; 1703.
8. P. Amiet, *op. cit.*, n° 1685 et 1682 ; 1683 ; 2326 ; 2327.
9. P. Amiet, *op. cit.*, n° 1825-2009 ; 2012 ; 2013.
10. W. Sumner, Exc. at Tall-i Malyan, 1971-72. *Iran*, 12 (1974), p. 172, fig. 12.
11. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 233 et fig. 82 (1 ; 4). *Mémoires*, 29 (1943), p. 129, s ; fig. 96. Il s'agit de découvertes faites sous le niveau des tombes en caveaux, qui apparaissent au niveau XIV de la fouille Ghirshman.

est juste, nous devrions admettre une forte présence des montagnards élamites en Susiane à l'époque où l'association la plus étroite entre haut et bas-pays n'entraînait nullement un décadence de ce dernier, soumis cependant à des princes élamites.

II. Luristan

La civilisation caractérisée par la céramique peinte, apparentée à celle du *II^e style* susien, s'est perpétuée tout au long du *III^e millénaire* et au-delà, dans la vaste région des Zagros située au nord de la Susiane et qui débordait largement le Luristan, en englobant à l'est celle de Tépé Giyan¹ et, au nord celle de Kermanshah et la vallée de Kangavar². Dans cette dernière, elle s'épanouit dans la grosse agglomération de Godin Tépé, qui couvrait alors une vingtaine d'hectares, et dans quantité de villages et de hameaux. Plus importantes pourraient être les découvertes faites à Chogha Gavaneh près de la ville de Chahabad-Gharb, située à 70 km au sud-ouest de Kermanshah³. Le peu qui a été publié illustre la présence de porteurs de la civilisation commune à la Mésopotamie et à la Susiane, au début du *II^e millénaire*. Ces gens utilisaient notamment la vaisselle de luxe grise à décor incisé, caractéristique de l'époque d'Isin et Larsa comme de celle de Simashki⁴. Leurs archives cunéiformes devraient présenter un intérêt décisif. Leur étude n'ayant jamais été entreprise, nous connaissons du moins un sceau-cylindre (fig. 86) inscrit au nom de *Shemitum, fille de Nuriri, servante d'Adad*⁵; de style babylonien ancien, il s'apparente plus précisément à la glyptique susienne de l'époque des *Sukkalmaḫhu*, avec l'effigie du dieu de l'Orage portant une tiare à coiffe arrondie. Cela suggère que nous soyons en présence des témoins d'une sorte de colonie marchande vraisemblablement susienne, comparable à celles des Assyriens de Cappadoce à une époque voisine, mais ayant introduit sur le plateau ses us et coutumes à la manière, en somme, des colons de l'époque d'Uruk. Cette hypothèse doit être gardée en mémoire pour l'interprétation, à notre sens la plus vraisemblable, des objets inscrits au nom de potentats mésopotamiens ou susiens recueillis au Luristan et trop souvent considérés comme du butin de guerre, en référence induite à la masse des monuments apportés de Babylone à Suse à la fin du *II^e millénaire*.

Au Luristan proprement dit, la civilisation des grands caveaux que nous croyons devoir attribuer à des nomades coïncida dans le temps avec l'époque *IV* de Suse, puisqu'elle dut ne prendre fin qu'à l'époque d'Agadé⁶. La tradition de

1. Pour Giyan IV : R. Dyson, « Relative Chronology of Iran 6000-2000 B.C. », in Ehrlich, *Chronologies...*, Chicago & London, 1965, p. 232-235. Clare Goff, « Luristan before the Iron Age », *Iran*, 9 (1971), p. 146-151. *Id.*, « Excavations at Baba Jan : the Bronze Age Occupation », *Iran*, 14 (1976), p. 19, s.
2. T. Cuyler Young, « An Archaeological Survey of the Kangavar Valley », *Proceedings of the IIIrd annual Symposium, 1974* (Tehran, 1975), p. 26 : Godin Tépé III.
3. M. Kordevani, « Les fouilles de Tchogha Gavaneh », *Bastan Chenassi va Honar-e Iran*, n° 7-8 (été-automne 1971), p. 30-35 et 37-54 en persan. Fig. 20 : fragment de vase gris à décor incisé (cf. P. Amiet, *Elam*, fig. 197-198) ; fig. 17 : sceau-cylindre ; fig. 10 : tablette cunéiforme de même époque. L'installation du début du *II^e millénaire* a été recouverte par au moins deux niveaux datés de l'époque néo-assyrienne.
4. P. Delougaz, *Pottery from the Diyala Region*. Chicago, *OIP*, LXIII, (1952), p. 119-120 et pl. 122-125. A. Parrot, *Tello* (Paris, 1948), p. 290, fig. 61. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 228, fig. 75 (6) et pl. XI ; fig. 79. *Mémoires*, 29 (1943) ; p. 111, fig. 43.
5. M. Kordevani, *op. cit.*, fig. 17. P. Amiet et M. Lambert, « Objets inscrits de la Collection Foroughi », *RA*, 67 (1973), p. 157-158, fig. 1.
6. L. Vanden Berghe, « La nécropole de Kalleh Nisar », *Archéologia*, 32 (1970), p. 68 et 71 : sceaux-cylindres de l'époque d'Agadé.

la métallurgie ne semble pas avoir subi ensuite d'interruption, car elle fut reprise au cours des derniers siècles du III^e millénaire par des gens qui préféraient enterrer leurs morts dans des tombes individuelles, donc bien plus petites que précédemment, et revêtues de moellons sur trois côtés, le quatrième, au nord, ayant dû servir de « porte »¹. Leur mobilier illustre une emprise plus forte de la Mésopotamie, avec des vases à panse globuleuse et haut col évasé, et des sceaux-cylindres décorés d'aigles, de guirlandes et d'oies nageuses, caractéristiques de l'époque néo-sumérienne. La réutilisation d'anciens grands caveaux peut illustrer la survivance de la même tradition, au début du II^e millénaire. Il reste difficile d'interpréter le changement survenu dans le mode d'inhumation : en groupes puis individuellement, au cours de la seconde moitié du III^e millénaire. Du moins est-il permis de compléter ces informations en analysant l'importante série des « bronzes » mise au jour par les clandestins, et qui couvre sensiblement la même période (fig. 109)². Il s'agit principalement de haches, pics et herminettes à collet et manchon tubulaire souvent échancré à la base, et crête ou rangée de fortes pointes sur le talon (fig. 109 : 2). Ces pièces sont interchangeable avec celles de Mésopotamie agadéenne³. Plus spécifiques du Luristan sont les haches à nombreuses pointes en forme de boutons, ou à figurine d'animal sur le talon (fig. 109 : 1)⁴. C'est alors aussi que l'on voit s'esquisser, par la présence d'un « œil », l'interprétation du collet comme une tête d'animal qui cracherait la lame ; la rangée de pointes du talon peut alors évoquer une crinière⁵. Propres aussi au Luristan, et à l'ensemble de l'Iran, sont les casse-tête tubulaires (fig. 109 : 3)⁶, héritiers de ceux de l'époque des dynasties archaïques. Il est particulièrement important qu'une telle arme porte une dédicace à Narâm-Sîn de Karshum, « prince », c'est-à-dire en l'occurrence, fonctionnaire impérial, de la ville de Nikum⁷, car son caractère « iranien » interdit de la considérer comme une importation. Elle est exactement comparable au marteau susien de Shulgi (cf. p. 145-146), témoin de la présence néo-sumérienne à Suse. De même, le casse-tête de Karshum doit être considéré comme un témoin de la présence agadéenne sur le plateau. Dès lors, les autres objets inscrits au nom de rois d'Agadé : haches et vases⁸, cessent de faire figure d'importations accidentelles, dues au hasard de pillages ; ils apparaissent comme des témoins de cette présence, personnifiée par des fonctionnaires et vraisemblablement des marchands, qui auront fait travailler les artisans locaux pour l'exécution des objets dédiés à leurs patrons mésopotamiens. Les « situles »⁹ inscrites au nom de dignitaires

1. L. Vanden Berghe. *Archéologia*, 32 (1970), p. 68-70 : secteur A 2. *Id.*, « Le Luristan à l'âge du Bronze. Prospections archéologiques dans le Pusht-i Kuh central », *Archéologia*, 63 (1973), p. 29, s. : Galulal-i Galbi et Sardant. *Id.*, « Excavations in Luristan. Kalleh Nisar. » *Bulletin of the Asia Institute*, n° 3. Shiraz (1973), p. 27, s.
2. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen aus Luristan und Kirmanshah*. Berlin, 1969, p. 25-55.
3. J. Deshayes, *Les outils de bronze de l'Indus au Danube (du IV^e au II^e millénaire)*, Paris 1960, pl. XIX-XX, n° 1335 ; 1340 ; 1342 ; 1347 ; 1349 ; 1350 ; 1362 ; 1364 ; 1367 ; 1379 ; 1382.
4. J. Deshayes, *op. cit.*, pl. XIX, n° 1364 ; 1371 ; 1372.
5. J. Deshayes, *op. cit.*, p. 167. A. Godard, *Les Bronzes du Luristan*. *Ars Asiatica XVII* (1931) pl. XVII-55. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...* (1969), p. 131-132 ; fig. 136-138. R. Dussaud, « Haches à douille de type asiatique », *Syria*, 11 (1930), p. 248, fig. 6 et pl. XLII-1.
6. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...* (1969), p. 26-27. P. Amiet, *Collection David-Weill. Les Antiquités du Luristan*, Paris, 1976, n° 14-15 et p. 9 ; 14.
7. G. Dossin, *Iranica Antiqua*, 2 (1962), p. 158, pl. XXV.
8. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen* (1969), p. 27, s. fig. 25 ; 27 ; 28 ; 33. W. Nagel, « Eine Kupferschale mit Inschrift des Königs Manishtusu », *Acta praehistorica et archaeologica*, 1 (1970), p. 195.
9. P. Calmeyer, *Reliefbronzen in babylonischen Stil. Eine Westiranische Werkstatt des 10. Jahrhunderts v. Chr.* München 1973. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan* (1976), p. 43-47.

babyloniens, au tout début du I^{er} millénaire, illustrent un fait semblable, avec un art mixte, qui n'est qu'une interprétation de celui de Babylone.

Il faut tenir pour accidentelle l'absence d'objets inscrits au nom de rois de la III^e dynastie d'Ur¹, tandis que la série des « bronzes » du Luristan se poursuit à la fin du III^e millénaire, enrichie de types de plus en plus élaborés : marteaux semblables à celui de Shulgi de Suse (fig. 109 : 5)² et surtout haches à décrochement (fig. 109 : 6)³, haches à collet étranglé entre des bords fortement ourlés, l'un et l'autre concaves (fig. 109 : 7)⁴, et haches fenestrées (fig. 109 : 8)⁵. Les unes et les autres de ces haches ont reçu un décor somptueux, associé parfois à une interprétation originale de l'ensemble : gueule de lion crachant la lame (fig. 109 : 7)⁶ et figures en bas-relief et en haut-relief⁷ qui caractérisent désormais la tradition métallurgique du Luristan, éventuellement associée à celle de tout l'Iran occidental⁸. L'historien doit retenir tout particulièrement la série des haches et vases (fig. 84) inscrits au nom de Attahushu, prince de Suse⁹. Ces objets et leurs semblables anépigraphes paraissent, comme ceux de l'époque d'Agadé, être des témoins d'une mainmise du prince susien sur le Luristan, tout en révélant la diffusion de la pratique des insignes de dignité remis à des fonctionnaires ou à des vassaux, telle que l'illustre le sceau de Kuk-Simut, chancelier d'Idadu II (fig. 83). Une variante de cette interprétation s'accorderait avec la valeur d'instrument de transaction ou de poids éventuellement attribuée aux haches¹⁰ qui, par suite, auront pu être remises à titre de récompenses. Des textes de Mari¹¹ font état de hachettes de bronze et d'argent parfois plaqué d'or, données en cadeaux à des fonctionnaires. On peut supposer que des haches non tranchantes, donc inutilisables, aussi bien que des outils miniatures pouvaient avoir une telle valeur. On peut les rapprocher de ce que l'on peut appeler des *modèles* en terre cuite (fig. 81-82), dont une douzaine d'exemplaires de cette époque ont été trouvés à Suse, d'autres au Luristan, à Ur et en Assyrie¹². Par leur forme bien caractérisée, sinon par leur contexte, ces haches sont bien datées. Il s'agit en effet de haches à collet et lame large, peu caractéristiques, mais surtout de haches à trois digitations pointues et de haches à lame en éventail arrondi, du type de celle de Attahushu (fig. 84). On doit y joindre deux

1. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...* (1969), p. 38 en haut, signale en effet des bronzes inédits datés de rois d'Ur III. En revanche, la pique inscrite au nom de Puzur-Inshushinak (*op. cit.*, fig. 37) semble trop isolée pour être vraiment significative. Elle pourrait cependant être un témoin de la poussée élamite dans les Zagros.
2. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...*, (1969), p. 38-39 et fig. 38-39. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan* (1976), p. 10, s. ; n° 17.
3. J. Deshayes, *Les Outils de bronze...* (1960), p. 176, s : type C 1. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...* (1969), p. 39, § 19.
4. J. Deshayes, *Les Outils de bronze...* (1960), p. 170, type B. Le collet étranglé apparaît déjà sur des haches à lame étroite de l'époque d'Agadé. A cette série, on peut rattacher les haches et pics à talon en forme de crochet ou à tête d'animal : P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...*, p. 48, § 24. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan* (1976), p. 18 ; 22 ; n° 26.
5. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...* (1969), p. 44, § 22.
6. P. Calmeyer, *op. cit.*, p. 41, § 20.
7. P. Calmeyer, *op. cit.*, p. 40, fig. 41 ; 42. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan*, n° 22-25.
8. Cela reste vrai, même si des pièces éparses, assez semblables, ont une origine différente. Par ex., la hache de Tell ed-Dhiba'i : *Sumer*, 21 (1965), p. 38-39, pl. 9.
9. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen...* (1969), p. 46, § 23. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan* (1976), p. 19, s. ; n° 28. E. Sollberger, *JCS*, 22 (1968), p. 31.
10. E. Unger, *Reallexikon der Assyriologie*, I (1928), p. 469-470. *CAD*, VI (1956), p. 134 § d.
11. J. Bottero, *Archives Royales de Mari*, VII, n° 156 ; 249 ; p. 185 ; 216 ; 304 ; 307. E. Cassin, *La Splendeur divine*, Paris, 1969, p. 109, note 30.
12. *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire*, Bruxelles, mai 1932, p. 60, fig. 6. C.L. Woolley, *Ur Excavations*, IV. *The Early Periods* (1956), pl. 16 : U. 16.221. E. Speiser, *Excavations at Tepe Gawra*, I (1935), pl. LXXX-6 et p. 77 (niveau V). W. Andrae, *Die Archaischen Ishtar-Tempel in Assur* (1922), Tf. 61 a-b et p. 105 : niveau E.

herminettes (fig. 81 : 6 ; 7), ainsi qu'un modèle de poignard et un de pointe de flèche (fig. 82 : 1 ; 2) : il s'agit donc uniquement de modèles d'armes ou d'outils utilisables comme armes. Ces objets peuvent être rapprochés de ceux de l'époque de Suse I, identiques à ceux de l'époque d'Obeid en Mésopotamie¹ dont cependant l'éloignement dans le temps empêche de les considérer comme des témoins d'une même tradition. On pourrait proposer d'y voir comme des « jetons » destinés à des transactions, ou des objets votifs, comparables aux modèles en pierre, plus soignés (fig. 82 : 3), dont quelques exemplaires sont connus en Mésopotamie². De toute façon, ces modèles, comme les exemplaires ornés en bronze trouvés essentiellement au Luristan, confirment que la hache était revêtue d'une valeur symbolique considérable, bien que difficile à préciser.

Par sa qualité, la métallurgie du Luristan apparaît à son apogée en ces premiers siècles du II^e millénaire. Il n'en est que plus remarquable qu'elle se soit éteinte comme subitement ensuite, vers la fin du XVIII^e siècle, en même temps que les nécropoles qu'on révélées les fouilles de L. Vanden Berghe. Or les travaux de Clare Goff³ ont montré que cette disparition n'était nullement liée à une catastrophe, mais bien au contraire à l'interruption pour quelque cinq siècles de la tradition du nomadisme spécifique, lié aux nécropoles isolées, au profit d'une forte sédentarisation qui suscita une riche civilisation villageoise, dérivée de celle qui fleurissait déjà précédemment à l'est et au nord du Luristan, à Tépé Giyan IV et dans la région de Kermanshah. Nous devons donc admettre que la métallurgie si remarquable dont nous avons sommairement évoqué la diversité, était liée à la forme de nomadisme qui prévalait depuis les environs de 2600 avant J.-C. Un repliement sur soi aura paradoxalement suscité, semble-t-il la prospérité qui semble connexe des deux régions adjacentes, de la Susiane des Sukkalmahhu et du Luristan.

III. Anshan

L'histoire et l'archéologie du Fars au III^e millénaire restent mal connues. La plus ancienne attestation littéraire de l'existence d'Anshan, au temps de Manishtusu d'Agadé, ne correspond sur place, à Tell-i Malyan à aucun vestige archéologique précis, et la découverte hors de tout contexte d'un vase d'argent à inscription linéaire élamite (fig. 110)⁴ demeure isolée. Son inscription dans le même système que celles de Puzur/Kutik-Inshushinak à Suse s'accorde avec les affinités néo-sumériennes des deux femmes qui y sont figurées, l'une debout, l'autre accroupie d'une manière spécifique, et vêtues d'une variante de *kaunakès*. Comme nous l'avons exposé à propos de Puzur-Inshushinak, nous doutons que la création du système d'écriture linéaire soit un fait susien. Il est plus vraisemblable que ce système adapté à la langue des montagnards du pays d'Elam proprement dit en ait été exporté vers la Susiane à une époque voisine de celle de Gudea : vers 2150 avant J.-C. Mais pour l'heure, nous ignorons tout du milieu dans lequel il a dû être créé. Son existence implique du moins l'éclosion

1. Suse : un exemplaire inédit, Sb 11205 : hache bipenne. Seton Lloyd, « Tell Uqair... » *JNES*, 2 (1943), pl. XVIII : 2 ; 5. C.L. Woolley, *Ur Exc. IV. The Early Periods* (London ; Philadelphia 1956), pl. 16 : U. 14985 ; 14993.

2. V. Scheil, « La pierre gišširgallum », *RA*, 14 (1917), p. 89-91 (époque kassite). Mc Guire Gibson, *Sumer*, 31 (1975), p. 39 et fig. 6 : Nippur, époque paléo-babylonienne.

3. Clare Goff, « Luristan in the First Half of the First Millenium », *Iran*, 6 (1968), p. 126-127. *Id.*, « Luristan before the Iron Age », *Iran*, 9 (1971), p. 150-151.

4. W. Hinz, *Altiranische Funde und Forschungen*, Berlin, 1969, p. 11, s.

d'une civilisation spécifique, proprement élamite, vraisemblablement dans la capitale de la dynastie d'Awam, dont nous ignorons l'emplacement.

Les reconnaissances de L. Vanden Berghe dans le Fars¹ ont permis d'identifier sur le site de Tell-i Kaftari une céramique comprenant plusieurs types distincts, caractéristique d'une époque et d'une civilisation particulières. Ce furent les travaux de W. Sumner² qui en révélèrent l'importance, puisque la céramique de Kaftari apparut sur 83 sites hiérarchisés en quatre « niveaux »³, autour de la capitale qui atteignit alors son ampleur maximale de 150 hectares. Cela témoignait d'une expansion démographique comparable à celle de l'époque proto-élamite, mais nettement plus forte. La date de cette *époque de Kaftari* peut être précisée par le radio-carbone, sans certitude, et par des affinités avec la Susiane du début de l'époque des Sukkalmahhu. Cependant, la diversité des céramiques paraît correspondre à une durée assez longue, vraisemblablement à partir de la fin du III^e millénaire : la date de 2000 est une approximation possible pour le début de cette époque. Nous restons dans l'incertitude au sujet de la correspondance avec l'allusion à Anshan dès l'époque d'Agadé, car il ne semble pas que l'époque archéologique de Kaftari puisse remonter aussi haut. Il se pourrait qu'à l'époque d'Agadé, Anshan ait été essentiellement un grand camp temporaire d'un roi semi-nomade, abrité derrière le vieux rempart proto-élamite. Au début de l'époque de Kaftari⁴ aurait prévalu une céramique à enduit rouge, polie, aux formes simples, avec ou sans décor peint (fig. 111 : 1) et dont quelques tessons sont attestés à Suse⁵. Elle aurait été suivie par la céramique blanc-jaunâtre aux formes élaborées, décorée par prédilection de zones quadrillées, d'échiquiers et de petits oiseaux au repos (fig. 111 : 3). Parmi les vases sans décor, certains, tels que les hauts gobelets et les gourdes lenticulaires (fig. 111 : 2) sont identiques à ceux de Susiane aux XIX^e et XVIII^e siècles⁶. Il apparaît ainsi que l'époque de Kaftari correspond à la renaissance du site de Tell-i Malyan, certainement désormais sous le nom d'Anshan, après une très longue éclipse, puis à un apogée qui pourrait avoir été relativement bref, en couvrant quelque deux à trois siècles seulement. En dehors de la céramique et de quelques textes rédigés en élamite, en accadien et en sumérien⁷, le lien le plus précis avec la Susiane est impliqué par les sceaux-cylindres et quelques cachets, d'une remarquable homogénéité stylistique (fig. 112). Ils imposent, comme nous l'avons signalé déjà, de qualifier d'*anshanite* la série qui pouvait initialement n'apparaître que comme « populaire » à Suse. On y trouve le plus souvent le thème de l'acte de culte rendu à un personnage vraisemblablement divin, quoique dépourvu de tiare, mais qui peut être associé au serpent androcéphale, de proportions gigantesques. Ce monstre

1. L. Vanden Berghe, *Archéologie de l'Iran Ancien*, Leiden, 1959, p. 42 et pl. 51. R. Dyson, « Relative Chronology of Iran, 6000-2000 B.C. » in Ehrlich, *Chronologies...* (1965), p. 246-247.

2. W. Sumner, « Excavations at Tall-i Malyan, 1971-72 », *Iran*, 12 (1974), p. 155-156.

3. W. Sumner, *Problems of large Scale... The Malyan Project. Symposium*. Philadelphia (1980), p. 4-5.

4. W. Sumner, *Iran*, 12 (1974), p. 169, fig. 9.

5. H. Gasche, *La Poterie élamite. Mémoires*, 47 (1973), pl. 30 : 3-4 a-c : niveau XIII. Il est difficile de croire que la céramique ainsi datée assez bas dans la première moitié du II^e millénaire soit apparue dès l'époque d'Agadé. L'époque de Kaftari semble dater essentiellement de la première moitié du II^e millénaire. Le Louvre possède aussi des tessons, non stratifiés, de vases rouges, peints de Kaftari.

6. W. Sumner, *Iran*, 12 (1974), p. 168, fig. 8. E. Carter, *JNES*, 38 (1979), p. 122, fig. 3. M.-J. Stève, H. Gasche et L. De Meyer, « La Susiane au deuxième millénaire... » *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 63, notent que le 20^e et presque tout le 19^e siècle sont trop anciens pour les vases de type susien trouvés à Malyan.

7. M. Stolper, « On the Dynasty of Šimaški and the Early Sukkalmahs », *ZA*, 72 (1982), p. 57, note 52.

est bien attesté aussi à Suse (fig. 113 : 1)¹ dans un même style rude, anguleux, aux lourdes hachures. Les affinités de ces sceaux avec ceux du début de la Première Dynastie de Babylone confirment une date encore proche de celle des dynasties d'Isin et de Larsa : donc à partir du début seulement de l'époque des *Sukkalmahhu*. On a utilisé aussi à Anshan à la même époque des cachets carrés (fig. 112 : 3 ; 4)² portant des scènes de culte : l'orant se tient debout devant un personnage dépourvu de tout emblème, comme dans les scènes analogues que portent les sceaux-cylindres. On peut présumer de même qu'il s'agit d'une divinité qui, sur un des cachets publiés (fig. 112 : 3), est installée sur une petite estrade, à l'ombre d'un arbuste. Elle se distingue par son ample robe ressemblant à une crinoline. Une telle figure féminine apparaît sur une série de sceaux-cylindres de style parfois plus raffiné (fig. 113 ; 114). Elle est honorée alors en compagnie d'un personnage masculin qui a parfois la chevelure en « visière », spécifiquement élamite³. Il s'agit donc d'un couple apparemment divin, que l'on retrouve avec une stylisation « cubiste » sur un cylindre de Suse (fig. 113 : 2)⁴. Plusieurs fois, la déesse présumée est assise sur une estrade (fig. 113 : 2 ; 5 ; 114 : 3 ; 4), sous une treille aux tiges sinueuses, de sorte que la scène prise dans son ensemble ressemble au banquet de victoire d'Assurbanipal à Ninive⁵. Sur un sceau du Musée de Téhéran (fig. 114 : 3)⁶, la vigne est comme remplacée par des flots qui jaillissent apparemment du vase que tiendrait la déesse, au-dessus de qui ils forment une arcade, comme sur le relief rupestre un peu plus récent de Kurangun⁷. Cela semble confirmer le caractère divin du personnage.

Sur une empreinte d'Anshan⁸, les deux partenaires sont face à face et honorés chacun par un orant. Ailleurs, ils sont seuls⁹ et c'est le dieu qui tient clairement le vase jaillissant, dont les flots tombent sur les mains tendues de la déesse. Il en est ainsi sur le sceau d'Iitiram, fonctionnaire de Bala-Ishshan (fig. 114 : 2), qui dut être *sukkalmahhu* peu de temps après Ebarat¹⁰. Nous devons reconnaître qu'en l'occurrence, la femme en crinoline ressemble plutôt à une orante, puisqu'ailleurs c'est un orant certainement humain qui reçoit sur les mains l'eau qui jaillit de celles du dieu¹¹. C'est l'appartenance incontestable de ces scènes à la série des illustrations du couple divin qui paraît imposer l'identification avec une déesse. Une difficulté semblable surgit à propos du plus remarquable document de cette série (fig. 114 : 1) : le sceau de l'épouse d'un roi divinisé, très vraisemblablement Ebarat¹². Au centre, le dieu qui ressemble à un

1. W. Sumner, *Iran*, 12 (1974), p. 172, fig. 12. E. Porada, « Iranische Kunst » in W. Orthman, *Propyläen Kunstgeschichte*, 14 (1975), pl. 297 a ; b ; c.
2. W. Sumner, *Iran*, 12 (1974), p. 172, fig. 12 : i et j. Cf. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 2288 et 2289.
3. *Habib Anavian Collection. Ancient Near Eastern Cylinder and Stamp Seals from the Early 6th Millennium B.C. to 651 A.D.* — Habib Anavian Galleries, New York, 1979, n° 125. P.-E. Pecorella, « Un Gruppo di Sigilli cilindrici del Vicino Oriente » ; *Studi mediterranei Piero Meriggi dedicata*, I. Pavia, 1979, p. 451, n° 4. Collection Peter Schmidt, à Fribourg. Collection particulière.
4. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires* 43 (1972), n° 1515. Même sujet, avec une stylisation plus schématique, *Id.* n° 2279. La déesse en crinoline apparaît aussi sur le fragment, n° 1811.
5. A. Parrot, *Assur*, Paris, 1961, fig. 60. Cf. P.-E. Pecorella, *op. cit.* note 106, p. 453.
6. P. Amiet, « Glyptique élamite, à propos de documents nouveaux », *Arts Asiatiques*, 26 (1973), p. 18 et pl. 8, n° 50.
7. P. de Miroschedji, « Le dieu élamite aux serpents et aux eaux jaillissantes », *Iranica Antiqua*, 16 (1981), pl. VI.
8. P. Amiet, « Antiquités de serpentine », *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 164, fig. 2 d.
9. P. Amiet, *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 164, fig. 2 b et c.
10. P. Amiet, *Antiquity*, 53 (1979), p. 202, fig. 3. *Id.*, *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 164, fig. 2 b. Jutta Börker-Klähn, *Untersuchungen...*, Berlin, 1971, p. 205-206.
11. Notamment sur le sceau de Tan-Uli : P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 2330.
12. W.G. Lambert, « Near eastern Seals in the Gulbenkian Museum of Oriental Art. University of Durham », *Iraq*, 41 (1979), p. 15, n° 42.

potentat tout humain, a pour seuls attributs de pseudo-fleurs qui doivent correspondre aux flots représentés sur les autres sceaux. De part et d'autre, deux femmes en crinoline tendent une main vers lui. Nous ne pouvons les comparer qu'aux deux femmes : l'épouse, Napir-asu et la prêtresse Utik, qui se tiennent de part et d'autre d'Untash-Napirisha sur sa stèle trouvée à Suse¹. Le fait qu'Ebarat ait été divinisé pourrait permettre de surmonter la difficulté d'identification, en invitant à supposer que les personnages représentés sont à la fois royaux et divins, et donc que la femme en crinoline est une reine, divinisée elle aussi. La déification des souverains, courante en Mésopotamie avant la Première Dynastie de Babylone, est attestée en Elam par de rares documents écrits². Celle des reines apparaît comme propre à l'Elam : on pourrait songer plus spécifiquement à la « Gracieuse Mère », reine par excellence³. Mais il se pourrait aussi que l'image spécifique de la reine divinisée, revêtue de la crinoline, ait été adoptée pour représenter des déesses dont le rôle aurait pu être joué par des reines-prêtresses lors de certaines cérémonies

Enfin on peut se demander, avec les réserves qu'impose la prudence, si le thème de la femme en tenue de reine associée tantôt à une vigne imposante et tantôt à des flots, n'aurait pas inspiré lointainement les songes qu'Hérodote (I : 107,s.) attribue à Mandane, mère de Cyrus.

Nous ignorons comment prit fin l'époque de Kaftari. La continuité historique de l'Elam, voire une certaine permanence de l'occupation de Malyan à l'époque suivante, dite de *Qaleh*, risquent de masquer une crise assez grave pour s'être traduite par la désertion d'une grande partie de la métropole et de la plupart des sites circonvoisins⁴. Dans ces conditions l'aménagement de lieux de culte *en plein air*, à Kurangun et à Naqsh-i Rستم à une date un peu postérieure : vers le XVII^e siècle, pourrait être le témoin d'un retour des rois d'Anshan à un mode de vie semi-nomade, au moins en été, ce qui ne les empêchait pas d'hiverner dans des palais de Susiane. Quoi qu'il en ait été, il importe de mettre en évidence la crise survenue à Anshan, car elle se trouve coïncider avec celle, bien plus dramatique, qui frappa l'Iran oriental et l'Iran extérieur.

IV. Iran du Sud-Est

En principe, comme aux époques précédentes, la stratigraphie de *Tépe Yahya* constitue notre référence pour l'Iran du Sud-Est, dans la seconde moitié du III^e millénaire. Présentée d'abord comme continue⁵, elle est apparue finalement comme interrompue avant et peut être après la difficile époque IV B. L'époque finale, IV A a été considérée comme très longue, parce qu'elle correspondait sur

1. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 282 ; 285.

2. V. Scheil, *Mémoires*, 23 (1932), n° 292. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), p. 294.

3. E. Sollberger et J.-R. Kupper, *Inscriptions royales sumériennes et accadiennes*, Paris (1971), p. 262, n° IV 08 a : inscription de Temt-agun où le titre de la reine est donné en élamite : *amma haštuk*. Ce titre reparaît à l'époque de Hallutuš-Inšušinak : König, *EKI*, p. 141 n° 65

4. W. Sumner, *Problems of large Scale... Research. The Malyan Project* (Philadelphia, 1980), p. 5, signale que l'occupation à l'époque de Qaleh fut beaucoup plus restreinte et que moins de 16 sites de la région ont livré de la céramique de cette époque. Dans le même ouvrage, voir la contribution de Linda Jacobs : « The Breakdown of Lowland Hegemony in the Highland of Iran in the mid-second Millenium ».

5. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Excavation at Tepe Yahya, Iran, 1967-1969. Progress Report I*, Cambridge, 1970, p. 34-39. Id... « Tepe Yahya 1971. Mesopotamia and the Indo-Iranian Borderlands », *Iran*, 10, (1972), p. 91-92.

la face sud du site à quatre niveaux architecturaux¹ : elle aurait duré de 2200 à 1800 avant J.-C. Mais comme sur la face opposée, trois niveaux seulement ont été reconnus, correspondant à la même durée, on doit admettre la possibilité d'une succession plus rapide des installations méridionales, due à l'intensité de l'occupation, par une population plus nombreuse qu'autrefois. Mais du coup, il cesse d'être évident que cette période ait duré quatre siècles ; elle pourrait avoir débuté approximativement en même temps que la III^e dynastie d'Ur. Quoiqu'il en soit, nous sommes en présence des vestiges d'habitations modestes d'un gros village, témoin d'une prospérité campagnarde, sans implications politiques précises. L'isolement même de ce village dans sa région² paraît contredire l'hypothèse d'un essor démographique généralisé et lié à l'éclosion d'un État dont nous pourrions apprécier la réalité et l'importance. Plus significative paraît être la coïncidence de cet essor avec celui du Fars à l'époque de Kaftari, mais les deux régions, intégrées autrefois dans la même communauté proto-élamite, n'en apparaissent pas moins comme largement indépendantes, à considérer leurs céramiques. Seuls quelques tessons peints de la série la plus récente de Kaftari³ ont été dûment identifiés à Tépé Yahya, qui semble avoir eu plus d'affinités avec la communauté culturelle de l'« Iran Extérieur ». La céramique la plus courante est revêtue d'un enduit rouge, comme celle qui caractérise les installations du Désert de Lut. Il serait évidemment d'un grand intérêt de savoir si elle est apparentée à la céramique rouge de Kaftari ; ce qui a été publié ne permet pas d'en juger.

Comme au Désert de Lut, de nombreux vases portent gravées des « marques de potiers »⁴ qui peuvent ressembler à des signes de l'écriture harappéenne, voire à certains signes proto-élamites dont nous savons qu'ils étaient tombés en désuétude au début du III^e millénaire : les seconds de ces rapprochements sont donc dépourvus de signification. Le fait que les signes en question n'aient pas été groupés pour former des mots ou des phrases impose de les distinguer de ceux d'une écriture proprement dite. Puisqu'au Désert de Lut, on a utilisé de la même manière sur un vase l'écriture élamite linéaire, on peut songer à l'abâtardissement d'une écriture, dans un milieu plus rustique, pour porter sur des vases des indications relatives à leur propriétaire, leur production, leur usage ou leur contenance. Ces « marques » enfin pourraient avoir eu une fonction analogue à celle des empreintes de cachets, rencontrées aussi sur des vases de Tépé Yahya, et dont la plus intéressante est celle d'un sceau harappéen inscrit⁵, qui confirme les affinités avec la civilisation de l'Indus, sans constituer un repère chronologique précis.

Il est remarquable que la chlorite ait cessé alors d'être travaillée massivement à Tépé Yahya, où à côté de quelques fragments de la série « ancienne », évidemment remontés des niveaux sous-jacents n'ont été trouvés que quelques

1. C.C. Lamberg-Karlovsky, « The Third Millenium of Tappeh Yahya... », *Proceedings of the IVth annual Symposium... 1975* (Tehran, 1976), P. 72 ; 76-77. Ann Hastings a reconnu 4 niveaux dans : « Yahya IV A. The Problems », *AJA*, 84 (1980) p. 211.
2. C.C. Lamberg-Karlovsky, « Foreign Relations in the Third Millenium at tepe Yahya » dans *Le Plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la Conquête islamique*. Paris, C.N.R.S., 1976, p. 43, suppose l'existence de nombreux bourgs analogues à T. Yahya. Cela est assurément possible, mais les reconnaissances effectuées dans la région même ne semblent pas avoir permis de repérer des sites contemporains de quelque importance, de sorte de Yahya IV A apparaît comme isolé. Cf. Th.W. Beale *Iran*, 14 (1976), p. 175.
3. C.C. Lamberg-Karlovsky, *IVth annual Symposium... 1975* (Tehran, 1976), p. 77.
4. D. Potts, « The Potter's Marks of Tepe Yahya », *Paléorient* 7/1 (1981), p. 107-122.
5. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Iran*, 10 (1972), p. 92 ; pl. II b. C.C. Lamberg-Karlovsky & M. Tosi, « Shahr-i Sokhta and Tepe Yahya : Tracks on the Earliest History of the Iranian Plateau », *East and West* 23 (1973) p. 34 et fig. 137.

fragments sans décor, ou ornés de petits cercles¹ caractéristiques de l'époque contemporaine d'Ur III et d'Isin/Larsa.

Un sceau-cylindre trouvé à ce niveau (fig. 132 : 3)² porte pour décor deux divinités accroupies, stylisées de la façon très particulière que l'on observe déjà sur une petite figure placée derrière une déesse, sur un sceau-cylindre recueilli au niveau IV B (fig. 132 : 9)³. Si l'on admet que ces documents ont été trouvés en place, il faut en conclure qu'ils illustrent une même tradition culturelle, qui se sera donc développée de façon continue à partir de l'époque IV B, contemporaine de l'empire d'Agadé. Cette tradition, originale certes, a manifestement subi l'influence de l'art élaboré dans ce dernier, dont nous savons que les normes se sont perpétuées en grande partie à l'époque néo-sumérienne. Nous tenterons plus loin (p. 165, s) une approche de l'interprétation de ce répertoire, en considérant les sceaux de même style du Désert de Lut. Nous nous bornerons à conclure ici que Yahya IV A pourrait n'avoir commencé qu'à l'époque contemporaine de l'époque néo-sumérienne, soit vers 2100, pour s'achever comme le pense le fouilleur vers 1800. Nous ignorons s'il y eut décadence préalable, ou catastrophe, ou abandon : le fait demeure que le site fut complètement déserté pour très longtemps, en même temps que s'éteignait la civilisation du Désert de Lut.

Nous avons montré au chapitre VI que la frange occidentale du *Désert de Lut*, alternativement fertilisée et dévastée par les torrents issus des montagnes du Kerman, avait accueilli longuement des communautés d'artisans, groupées semble-t-il dans des campements plutôt que dans des villages proprement dits, dont on ne doit cependant pas exclure que les vestiges aient été anéantis par les inondations. Les recherches de surface ont montré que de telles communautés existaient dès le IV^e, voire la fin du V^e millénaire. Mais ce n'est qu'à partir d'une époque contemporaine du Dynastique Archaique II de Mésopotamie que paraît avoir été inaugurée une tradition comparable à celle des métallurgistes du Luristan, et caractérisée par l'enterrement des morts dans des nécropoles, avec des statues-portraits funéraires. Le petit nombre des objets publiés, attribuables à cette époque qui correspond au second tiers et au milieu du III^e millénaire, suggère que ces communautés spécifiques étaient encore peu nombreuses, mais seule la publication de l'ensemble du matériel de chaque gisement permettrait d'en avoir l'assurance⁴.

En revanche, la majorité de ce qui a été publié présente de nettes affinités avec Yahya IV A et les sites contemporains, et suggère donc l'essor plus marqué à la fin du III^e millénaire et au début du II^e, de communautés non urbanisées (fig. 115), dont l'activité était plus diversifiée que celles des communautés comparables du Luristan. Et cette diversification correspond à une richesse culturelle qui semble supérieure à celle de Tépé Yahya. La céramique peinte⁵ présente une diversité explicable soit par son échelonnement dans le temps, soit par des affinités avec plusieurs traditions plus ou moins apparentées ; mais c'est avec celle de Bampur V-VI, dans la seconde moitié du III^e millénaire (fig. 145 ; 146), qu'elle s'apparente le plus (fig. 117). Et certains vases ressemblent à ceux

1. C.C. Lamberg-Karlovsky, « Urban Interaction on the Iranian Plateau : The Excavations at Tepe Yahya, 1967-1973 ». *Proceedings of the British Academy*, 59 (1973), p. 39 ; fig. 5 (D-F).

2. C.C. Lamberg-Karlovsky, *op. cit.*, pl. XXXI-c.

3. C.C. Lamberg-Karlovsky, *op. cit.*, pl. XXVI-c en bas. D. Potts, « Echoes of Mesopotamian Divinity on a Cylinder Seal from South-Eastern Iran », *RA*, 75 (1981), p. 137, fig. 2.

4. Ali Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT. Xabis (Shahdad)*. Tehran, 1972, p. 6-7, décrit deux chantiers : C puis B, qui seraient de dates différentes. Le plus ancien, C, a livré « des objets en cuivre en petit nombre » et de la céramique « commune ». Faute de références aux illustrations, il n'est pas possible d'en tirer des conclusions quant à la date de ce gisement.

5. Ali Hakemi, *op. cit.*, pl. III-VI.

qui ont la forme de tonnelets, caractéristiques des dernières occupations de Bampur (fig. 145 : 6) et de Shahr-i Sokhta¹. Les vases en forme de cornets sans décor (fig. 116) sont identiques à la fois à ceux de Khurab près de Bampur, et de Turkménie au début du II^e millénaire².

Les vases du Lut de cette époque portent souvent des marques, gravées ou imprimées. 348 « signes » gravés, parfois d'aspect pictographique, ont été répertoriés par Hakemi³ qui a supposé que leurs groupements devaient constituer des « phrases ». En réalité, il s'agit le plus souvent de la répétition d'un même signe, encadrant éventuellement un autre signe, ou associé à des empreintes de cachet (fig. 118). De tels groupements ne sauraient correspondre aux mots d'une phrase, même s'il s'agit vraisemblablement de notations intentionnelles. Il est difficile de considérer de telles notations comme un système dûment organisé, comparable à l'écriture élamite linéaire utilisée par Puzur/Kutik-Inshushinak. Cette dernière est attestée au moins une fois par une courte épigraphe, sur un vase du Lut⁴ qui constitue à la fois une référence chronologique et la preuve de contacts avec la Susiane à l'époque néo-sumérienne. Plus exactement, le berceau de l'écriture élamite est à chercher dans la région d'Anshan, pays élamite par excellence, d'où elle aura rayonné vers Suse d'une part, vers le Lut de l'autre.

Les signes gravés sur les vases du Lut apparaissent ainsi plutôt comme pseudo-graphiques ; ils sont étroitement associés à des empreintes de cachets d'un modèle représenté par une bonne série d'exemplaires en cuivre et caractérisés par un décor compartimenté. Il est regrettable que la plupart soient inédits⁵. Nous savons du moins que ce décor est souvent en forme de croix plus ou moins élaborée, ou de fleur, ainsi que de feuille, d'aigle aux ailes éployées, d'oiseau, de mouche, de pied schématique, de personnage en longue robe et de bâtiment surmonté d'une paire de cornes (fig. 118 : a), comme le temple sur terrasse de Suse à l'époque d'Uruk (fig. 21 : 1) et le temple du sommet des ziggurats mésopotamiennes⁶.

Ces cachets semblent avoir eu pour ancêtres immédiats des cachets de pierre rencontrés au Séistan dès le milieu du III^e millénaire (fig. 147 en haut), et d'où ils pourraient donc être originaires⁷. C'est de là que les cachets compartimentés en cuivre pourraient avoir rayonné, non seulement au Désert de Lut, mais jusqu'à Suse (fig. 97 : 6 ; 7) et même Mari d'une part, vers l'Inde et surtout le Gorgan, la Turkménie et la Bactriane d'autre part.

La métallurgie du Lut comprend des outils en cuivre dont les plus caractéristiques sont des haches à lame plate, trapézoïdale et collet à talon allongé (fig. 119). C'est là une forme caractéristique de l'Iran du Sud-Est à la fin du III^e

1. Ali Hakemi, « Etudes archéologiques de la lisière du désert de Lout », *Bastan Chenassi va Honar-e Iran. Revue d'Archéologie et d'Art iraniens*, n° 2 (printemps 1969), p. 24-25, et en persan, p. 36-51 ; fig. 4-2. Cf. C.C. Lamberg-Karlovsky & M. Tosi, « Shahr-i Sokhta and Têpe Yahya : Tracks on the Earliest History of the Iranian Plateau », *East and West*, 23 (1973), p. 43 et fig. 64. De même, fig. 147-151 : céramique grise incisée, représentée aussi au Désert de Lut.
2. A. Hakemi, *Exposition LUT. Xabis (Shahdad)*, pl. VII-B, n° 74. Cf. V.M. Masson & V.I. Sarianidi, *Central Asia. Turkmenia before the Achaemenids* (1972), pl. 49 : Namazga VI. Sir Aurel Stein, *Archaeological Reconnaissances in North-Western India & South-Eastern Iran*. London, 1937, pl. XV en bas ; XXIV (2 ; 4).
3. Ali Hakemi, *Écriture pictographique découverte dans les fouilles de Shahdad*. Permanent Bureau of the International Congress of Iranian Art and Archaeology. Tehran, 1976.
4. W. Hinz, « Eine altelamische Tonkrug-Aufschrift vom Rande der Lut », *AMI NF*, 4 (1971), p. 21-24.
5. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT. Xabis (Shahdad)*, 1972), pl. XXI-B seul reproduit, et n° 305-319.
6. A. Parrot, *Ziggurats et Tour de Babel*, Paris, 1949, p. 18 ligne 18 ; 19 ; 21 ; fig. 18.
7. S. Tusa, dans *La Città bruciata del Deserto salato (The Burnt City in the Salt Desert)* Roma, 1977, p. 257 ; 259-261.

millénaire, et représentée aussi à Damin près de Bampur¹, à Tépé Yahya, et exportée à Suse d'une part (fig. 96 : 4 ; 5), à Chanh Daro en Inde de l'autre, au début du II^e millénaire². Un exemplaire inédit, trouvé à Shahdad en 1977, porte un lion couché sur le talon ; il est exactement semblable à une hache du Louvre (fig. 121). Et on peut attribuer une même origine à des pièces éparses, de même forme et ornées dans le même esprit³ qui renoue avec la tradition illustrée à la même époque au Luristan. D'autre part, une hache à aileron sur le talon et lame en forme de grand croissant (fig. 120) s'apparente de près à celle d'Idadu II (fig. 83)⁴. En dépit de cette affinité élamite, c'est là un type caractéristique, connu par des pièces d'origine moins précise⁵ et qui s'est répandu jusqu'en Bactriane (fig. 167). La vaisselle de cuivre comprend des formes fortement carénées, proches de celles de Suse au début du II^e millénaire⁶, mais la création la plus caractéristique est le grand plat à décor en bas ou haut-relief (fig. 122), dont un exemplaire a dû être exporté jusqu'à Tépé Hissar⁷, à moins qu'il n'illustre l'insertion de ce site dans la même *koinè*.

L'abondante vaisselle de pierre comprend principalement des vases en chlorite à décor discret, apparu en Mésopotamie et à Suse à l'époque d'Ur III et dont un des modèles les plus représentatifs est le petit flacon à base carrée (fig. 124), décoré de petits cercles pointés⁸. Mais les vases sphériques ou piriformes, bien attestés en Oman (fig. 141), sont encore plus récents et contemporains des dynasties d'Isin et de Larsa⁹. Exceptionnellement, un gobelet porte un décor animalier original, vigoureusement stylisé, très différent de celui de l'époque « ancienne »¹⁰. Comme les flacons à base carrée, les petits vases solidaires d'une base en forme de maison (fig. 125), parfois à linteaux concaves¹¹, devaient être destinés à des parfums. Nous avons signalé précédemment qu'un vase de cette série avait été exporté jusqu'à Suse (fig. 96 : 3), ainsi que sa réplique en cuivre (fig. 96 : 6). Il est évident que le « commerce à longue distance » ainsi attesté présentait une complexité que nous ne pouvons qu'entrevoir. D'une part, ce commerce pourrait avoir été doublé du trafic d'aromates exotiques, comparable à celui de la route arabe de l'encens. D'autre part, les communautés iraniennes qui ont fabriqué et acheminé ces vases et éventuellement leur contenu spécifique, ne sauraient être considérées comme de simples intermédiaires. Elles possédaient

1. M. Tosi, « A Tomb from Damin and the Problem of the Bampur Sequence in the Third Millennium B.C. », *EW*, 20 (1970), p. 36, fig. 17. Nous avons publié deux haches et une hache-herminette trouvées par Hakémi au Lut dans : « La Civilisation du Désert de Lut », *Archeologia*, 60 (juillet 1973), p. 26.
2. J. Deshayes, *Les outils de bronze de l'Indus au Danube, I* (Paris 1960), p. 194.
3. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen aus Luristan und Kirmanshah*. Berlin, 1969, p. 184, fig. 156 et peut-être pl. 1 (3).
4. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT*, pl. XX A, n° 243.
5. P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen*, p. 182-183.
6. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT*, pl. XVI.
7. A. Hakemi, *op. cit.*, n° 252-253 (pl. couleur). E. Schmidt, *Excavations at Tepe Hissar-Damghan ; 1937*, p. 190 fig. 112. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan. Collection David-Weill*. Paris, 1976, p. 13, n° 21. Catalogue de la Vente à l'Hôtel Drouot le 26 septembre 1980, « Collection X..., 2^e vente », n° 107 : bison ; 108 : lionne. *Vente du 11 décembre 1981*, n° 121 : ronde d'oiseaux-pêcheurs.
8. A. Hakemi, « Etudes archéologiques de la lisière du Désert de Lut », *Bastan Chenassi va Honar-e Iran*, n° 2, printemps 1969, p. 24-25 et en persan, p. 45, fig. 10 (3). *Catalogue de l'Exposition LUT*, pl. IX-D, n° 132.
9. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT*, pl. XI-B, n° 128. Cf. K. Frifelt, « On prehistoric Settlement and Chronology of the Oman Peninsula », *EW* 25 (1975), p. 412, fig. 24 ; p. 415, fig. 25. — Serge Cleuziou, « Les deuxième et troisième campagnes de fouilles de Hili 8 », *Archéologie aux Emirats Unis*, vol. II-III (1978-1979), p. 67, fig. 41.
10. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT*, n° 166 ; dessin dans *Bastan Chenassi va Honar-e Iran*, 2 (1969), p. 44, fig. 9 (en persan).
11. A. Hakemi, *Exposition LUT*, pl. XV A ; B ; D.

une civilisation spécifique, illustrée précédemment par l'art « ancien » de la chlorite, dans son originalité à laquelle ne rend pas justice l'appellation de « style interculturel ». De même à la fin du III^e millénaire, la civilisation révélée par le mobilier des tombes du Lut présente une personnalité indéniable.

Outre les objets de chlorite, les vases d'albâtre (fig. 123)¹ connaissent une grande faveur et une diffusion aussi vaste, puisqu'on en trouve d'identiques à Suse, à Tépé Hissar, en Turkménie et en Bactriane. Parmi les objets de pierre, encore inédits, des colonnettes légèrement cintrées, ceinturées par une gorge plate de haut en bas, demeurent énigmatiques. On en retrouve d'identiques en Iran du Nord-Est, à Tépé Hissar (fig. 148) et Tureng-Tépé, ainsi qu'en Turkménie et jusqu'en Bactriane (fig. 157 ; 158), qui jalonnent l'extension d'une très vaste communauté, liée à celle d'Elam (fig. 101 ; 102) (cf. p. 148 ; 185 ; 194).

Un « emblème » en cuivre en forme de drapeau à hampe surmontée d'un oiseau (fig. 126)² porte un décor gravé d'un grand intérêt, dans un style assez maladroit, en comparaison de celui des sceaux-cylindres. Le sujet de ce décor est l'hommage ou le culte rendu à un potentat trônant, à la barbe très courte et dépourvu d'attributs divins ou autres. Il est honoré par quatre personnages dont le principal paraît être une femme agenouillée dans sa robe, à la manière illustrée dès l'époque d'Uruk à Suse, et dans les tombes contemporaines du Lut, par certaines statues funéraires (fig. 130). La tradition de ces statues remonte à l'époque précédente (fig. 76), et elle s'est développée avec une grande originalité à cette époque (fig. 129 ; 130)³. On peut rapprocher de l'« emblème » un « éventail » en palmes tressées, revêtu d'un enduit peint en noir, blanc et rouge⁴ (fig. 131). Il représente un homme à barbe courte, assis à l'ombre d'un arbre très stylisé : précisément, la stylisation de ce curieux tableau diffère par beaucoup plus d'assurance et de maîtrise de celle de l'« emblème » en cuivre.

Un certain nombre de caractères stylistiques et iconographiques communs permettent de joindre les *sceaux-cylindres* découverts à Shahdad⁵ à ceux de Tépé Yahya et à quelques autres, de provenance imprécise. Il est ainsi possible de regrouper ces sceaux en une série cohérente, qui appelle une analyse globale (fig. 132-137) de ces témoins privilégiés de la pensée religieuse. Cette pensée a manifestement été élaborée sous l'influence mésopotamienne, mais la stylisation archaïsante, du fait du travail de la bouterolle, du plus beau cylindre de Shahdad (fig. 132 : 8 et 136) ne saurait être une preuve d'une date proche de celle de l'époque de Djemdet-Nasr. En effet les figures mythologiques ainsi gravées ont des affinités précises avec celles d'une époque dont le début est de peu antérieur à Agadé. Ces figures sont très proches de celles qui sont gravées sur les sceaux trouvés aux niveaux IV B et IV A de Tépé Yahya⁶ (fig. 132 : 1 ; 3 ; 5 ; 6 ; 9), dont on peut admettre qu'ils s'échelonnent sur plusieurs siècles de la seconde moitié du III^e millénaire. La tradition de l'art « ancien » de la chlorite y survit peut-être dans l'image du grand palmier aux très longues branches tombantes⁷ (fig. 132 : 1 ; 2), qui pourrait être l'attribut d'une divinité représentée à côté.

1. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT*, pl. XII-XIII.

2. A. Hakemi, *Op. cit.*, n° 300 pl. couleur. P. Amiet, « Antiquités du Désert de Lut... », *RA*, 68 (1974), p. 103, fig. 7.

3. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT*, revers de la couverture. P. Amiet, « Antiquités du Désert de Lut, II », *RA* 70 (1976), p. 4-5 ; fig. 3-7.

4. *Exposition des Dernières découvertes archéologiques, 1976-1977*. Musée Iran Bastan, 31 oct.-30 novembre 1977, p. 19 et 54, n° 146.

5. Seulement deux sceaux-cylindres trouvés par Hakemi ont été publiés, l'un dans le *Catalogue de l'Exposition LUT*, pl. XXVI, n° 323, l'autre par nous, dans *RA*, 68 (1974), 105, fig. 9-10.

6. M. Tosi & C.C. Lamberg-Karlovsky, *East and West*, 21 (1973), fig. 121 : Yahya IV A.

7. G. Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale, II* (1931), p. 644, fig. 448. P. de Miroschedji, *Iran*, 10 (1972), p. 159-161.

Cette divinité a emprunté à la Mésopotamie la coiffure cornue qui permet de l'identifier comme telle. Malheureusement pour nous, cet attribut n'a pas toujours été associé à des figures dont cependant le caractère divin ne fait pas de doute (fig. 132 : 7), mais aussi à des figures qui, du coup, sont incertaines. Sur le sceau au palmier (fig. 132 : 2), le corps de la divinité est stylisé d'une manière singulière, comme si le buste sortait d'un soubassement couvert de chevrons. Nous avons cru initialement pouvoir rapprocher ce type de figure de Shamash sortant à mi-corps de la montagne¹. Mais un sceau-cylindre découvert ultérieurement à Tépé Yahya (fig. 132 : 9)² représente une divinité assise sur un trône et dont le bassin et les jambes sont revêtus d'une jupe couverte aussi de chevrons. Il est évident dès lors que le même type de personnage pouvait être accroupi sur le sol, tout le bas de son corps étant enveloppé dans ce qui ressemble de façon trompeuse à un large pouf d'où il sortirait. Un tel personnage, minuscule, figure d'ailleurs derrière la divinité trônant, sur le cylindre de Tépé Yahya (fig. 132 : 9). On peut douter que ce petit personnage soit aussi une divinité, car sur un autre sceau (fig. 132 : 12 et 137), cinq petits personnages semblables, dépourvus de tout emblème, sont en prière devant une grande divinité. Cela suggère fortement qu'il s'agit d'orants, ou plutôt d'orantes, car il semble que ce soit plutôt les femmes qui se soient accroupies ainsi.

La divinité accroupie peut être dédoublée simplement, en une paire de jumelles absolument identiques (fig. 132 : 3 ; 4). Il peut en être de même de divinités ailées, debout, représentées sur un cylindre de Tépé Yahya (fig. 132 : 5). Le thème des divinités jumelles, de même sexe, est donc bien attesté. Or un cylindre de Tépé Yahya qui ne saurait être plus ancien que les précédents³ (fig. 132 : 6) représente deux divinités jumelles, mais différentes. L'une est ailée, avec les seins nus ; l'autre est vêtue, et des rameaux sortent de son corps. Ces deux figures doivent évidemment leurs attributs à la Mésopotamie, agadéenne plutôt que présargonique, car si les déesses aux rameaux apparaissent dès l'époque dynastique archaïque III, la déesse ailée est une création de la glyptique d'Agadé⁴. Le problème est de savoir s'il s'agit d'une paire de déesses ou d'un couple, la figure vêtue pouvant être supposée masculine. Selon cette hypothèse formulée par D. Potts et reprise par C.C. Lamberg-Karlovsky⁵, l'influence mésopotamienne autoriserait à identifier le dieu présumé avec Dumuzi, et la déesse ailée avec Inanna, ou leurs équivalents élamites, célébrant leurs noces. Il convient, pour tenter d'élucider cette question, de prendre en considération les autres représentations des mêmes figures. Précisément, les deux sceaux-cylindres du Lut qui ont été publiés par Hakemi (fig. 132 : 7 ; 8 ; 135 ; 136) représentent la divinité de la végétation reconnaissable aux branches sortant de son corps, mais dépourvue de tiare. Sur le premier, plus sommairement gravé, le personnage trône sur deux chèvres, et son sexe n'est pas indiqué ; mais sur le second, finement gravé à la bouterolle, le même personnage reconnaissable aux épis jaillissant de son corps, a les seins nus, stylisés comme ceux de la déesse ailée de Tépé Yahya. Assurément, on peut supposer qu'il s'agit alors d'une déesse du

1. P. Amiet, « Antiquités du Désert de Lut... » *RA*, 68 (1974), p. 106.

2. C'est ce qu'a bien montré D. Potts, « Echoes of mesopotamian Divinity... », *RA*, 75 (1981), p. 137.

3. C.C. Lamberg-Karlovsky, « The Proto-élamite Settlement at Tepe Yahya », *Iran*, 9 (1971), p. 88, fig. 2 A. D. Potts, « Echoes of mesopotamian divinity... », *RA*, 75 (1981), p. 135, fig. 1.

4. R.M. Boehmer, *Die Entwicklung der Glyptik während des Akkad-Zeit*, Berlin, 1965, fig. 377 ; 379 ; 382.

5. D. Potts, « Echoes of mesopotamian divinity... », *RA*, 75 (1981), p. 139. C.C. Lamberg-Karlovsky, « Afterword », dans *The Bronze Age Civilization of Central Asia*, edited with an Introduction by Philip L. Kohl. New York, 1981.

grain, comme il en existe dans l'iconographie agadéenne¹, et qui serait donc la parèdre du dieu du grain représenté sur le cylindre de Tépé Yahya (fig. 132 : 6). Il nous paraît bien plus vraisemblable qu'il s'agisse d'une seule et même divinité féminine, représentée dans la même attitude spécifique, la poitrine tantôt nue et tantôt couverte, l'essentiel étant les rameaux qui indiquent son caractère de maîtresse de la végétation. De fait, au lieu d'agir de concert avec un époux qui serait son parèdre comme en Mésopotamie, elle figure face à un partenaire féminin sur le plus beau cylindre du Lut (fig. 132 : 8 et 136) qui illustre le plus clairement le caractère féminin du panthéon, analogue à celui qu'illustre un sceau susien d'époque voisine (fig. 71), et au panthéon élamite tel que le présente le Traité de Narâm-Sîn (*cf.*, p. 142).

Une action à la fois mythologique et culturelle est illustrée par un autre cylindre de Tépé Yahya (fig. 132 : 9). Cette action est présidée par la déesse ailée, trônant entre deux orantes agenouillées, et d'une part, une petite divinité qui semble avoir des étoiles pour emblèmes. D'autre part, derrière le trône, un petit personnage accroupi comme les déesses, mais dépourvu de tout attribut, semble charmer un serpent. Il peut être rapproché d'une figure sculptée sur un vase en chlorite de la série ancienne, trouvé à Mari². Un sceau-cylindre plus riche en détails de la collection Foroughi (fig. 132 : 10) représente aussi une déesse aux seins nus, qui a des serpents sortant de ses épaules et une tête de taureau pour tiare. Deux orants ou orantes agenouillés l'honorent, tandis qu'un aigle s'envole en emportant un personnage. Ce dernier sujet est un emprunt au répertoire mésopotamien, jusque dans la stylisation de l'aigle³, mais nous croyons devoir nous défendre une fois de plus du *panbabylonisme*, en mettant en doute que cela implique l'introduction du mythe même d'Etana en Iran oriental. C'est seulement le thème de *l'homme emporté au ciel* qui a été illustré, thème largement répandu dans des mythologies très diverses. De même, la déesse aux serpents peut être rapprochée du Ningishzida sumérien aussi bien que de la parèdre du dieu élamite aux serpents⁴, mais en réalité, c'est une figure originale du panthéon féminin d'Iran oriental. Sur le cylindre de Yahya (fig. 132 : 9), entre deux serpents, à côté de la déesse, figure à nouveau une femme aux seins nus, prêtresse ou déesse, on ne peut préciser, du fait que la tête est effacée. Elle est installée dans une sorte de « chaise » portable, sous un dais en arcade, entre les deux moitiés d'un taureau coupé en deux, donc préalablement sacrifié. C'est là à notre connaissance l'unique illustration connue du thème rituel de *l'alliance*, tel que l'évoquent Genèse XV-17 et Jérémie XXXIV-18. Enfin, un sceau-cylindre fragmentaire en lapis-lazuli du Trésor de Tôd⁵ (fig. 132 : 11) devait porter aussi une scène complexe dont ne subsistent que quelques personnages, répartis en deux registres et qui pourraient n'avoir été que des figurants subalternes par rapport à une divinité principale, disparue. En bas, deux femmes sont accroupies dans leur jupe qui ressemble à un large coussin, comme celle des déesses observées précédemment. Il s'agit soit d'orantes, soit de déesses, dépourvues de tiare parce que mineures. En haut, quatre personnages debout, long-vêtus et dépourvus de tiare, sont disposés deux par deux, face à face. De leur buste tombent deux

1. R.M. Boehmer, *die Entwicklung der Glyptik während der Akkad-Zeit*, fig. 538 ; 541 ; 542.

2. André Parrot, *Syria*, 30 (1953), p. 203, fig. 4.

3. R.-M. Boehmer, *Die Entwicklung der Glyptik während der Akkad-Zeit*, fig. 693-701 ; 703 a.

4. P. de Miroschedji, « Le dieu élamite au serpent et aux eaux jaillissantes », *Iranica antiqua*, 16 (1981), p. 1-25.

5. F. Bisson de la Roque, *Catalogue Général du Musée du Caire* (Le Caire, 1950) n° 70753. E. Porada, « Remarks on the Tôd Treasure in Egypt », *Studies in Honour of I.M. Diakonoff*, edited by M.A. Dandamayev, I. Gershevitch, H. Klengel, G. Komoroczy, M.T. Larsen, J.N. Postgate (1982), p. 302, fig. 7.

lignes ondulées qui représentent certainement des flots, comme ceux qui, en Mésopotamie, jaillissent du corps d'Enki. Leur dédoublement doit être comparable à celui des génies-acolytes de ce dernier, et qui paraît correspondre au caractère double de l'abîme, son domaine cosmique. Il s'agirait donc de personnifications de l'eau, distinctes des génies pseudo-Gilgamesh et proches-parentes des déesses-eau qui n'apparaissent en Mésopotamie qu'à l'époque néo-sumérienne¹. Le corps de ces personnages est ponctué de globules qui ne semblent pas être l'effet d'un usage maladroit de la bouterolle, puisqu'on ne les observe pas sur le corps des autres figures. On peut donc se demander si cela ne correspondrait pas aux imbrications traditionnellement évocatrices des montagnes. On sait que les dieux-montagnes apparaissent en Mésopotamie à l'époque d'Agadé², mais ils ne sont personnellement associés aux eaux jaillissantes qu'à l'époque kassite³. Cependant, il n'est pas impossible que les habitants de l'Iran oriental aient fait une telle association dès la fin du III^e millénaire, car elle était conforme à la logique de la mythologie cosmologique. De toute manière, nous sommes en présence de deux groupes de divinités ou génies pouvant personnifier des éléments de la nature, et dont la multiplication indique le caractère mineur, confirmé par l'absence de tiare. Ces figures devaient être associées à une divinité majeure, disparue. C'est ce que confirme un sceau-cylindre inédit (fig. 132 : 12 et 137) où est illustré le culte rendu à une divinité très semblable à celle du cylindre Foroughi (fig. 132 : 10), mais dont la parure de tête est fâcheusement oblitérée. Deux serpents sortent de ses épaules, et l'un d'eux se croise avec une ligne en arcade aboutissant à un petit globe et qui doit correspondre à un flot jaillissant, à peine différent du modèle mésopotamien. Il en diffère en ce qu'on ne peut préciser s'il jaillit du vase globuleux minuscule, tenu à deux mains contre la poitrine. L'association des serpents et de l'eau est un des traits caractéristiques du dieu majeur de l'Elam tel qu'il n'est connu que par des documents du II^e millénaire⁴, mais il est permis de supposer son existence déjà à la fin du III^e millénaire.

Cependant, sur le sceau-cylindre que nous publions, la divinité dont il n'est pas possible de préciser le sexe trône sur une estrade à degré décorée de niches et pilastres, et de ce qu'on peut appeler des « acrotères » d'angles. Une estrade aussi particulière est inconnue au III^e millénaire en Mésopotamie et n'apparaît qu'en Elam, dans la première moitié du II^e⁵. C'est là une référence chronologique importante en ce qu'elle semble attester une date plus récente que celle que suggèrent les autres documents de la même série, et une plus grande indépendance à l'égard de la Mésopotamie. Le rapprochement du dieu aux serpents avec Ningishzidda, en particulier, semble indû. Le dieu aux serpents, très imposant sur son estrade, est honoré par toute une cour. Au premier plan, deux musiciens agenouillés jouent, l'un du tambourin, l'autre d'une harpe arquée fortement et dont les extrémités des cordes tombent en ondulant. Un instrument semblable

1. Vasque de Gudea : E. de Sarzec et L. Heuzey, *Découvertes en Chaldée*, pl. 24 et fig. 4. Des déesses-arbres naissant des flots sur un cylindre agadéen de Mari leur sont cependant apparentées : André Parrot, *Syria*, 31 (1954), pl. 15 (1).
2. R.M. Boehmer, *Die Entwicklung der Glyptik während der Akkad-Zeit* (Berlin, 1965) fig. 38 ; 433.
3. W. Orthmann ed. : *Der Alte Orient. Propyläen Kunst Geschichte*, 14 (Berlin, 1975), fig. 167 Edith Porada, « The Cylinder Seals found at Thebes in Boeotia », *AFO*, 28 (1981), p. 49, s., n° 26 ; 27.
4. Le dieu trônant sur un serpent apparaît dès le XX^e siècle sur le sceau d'un serviteur d'Attahushu, où on ne peut voir s'il tenait le vase jaillissant. Ce dernier n'est bien attesté qu'au XVII^e siècle, sur les sceaux « royaux » de Kuk-nashur et de Tan-uli : P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), pl. 194-195, n° 2327 ; 2330 ; pl. 35, n° 2015-2017. Pierre de Miroschedji, *Iranica Antiqua*, 16 (1981), pl. I : 5-6 ; pl. VI : relief de Kurangun.
5. P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires* 43 (1972), n° 2330. *Arts Asiatiques*, 26 (1973), pl. X, n° 49. Peter Calmeyer, *AMI, NF*, 6 (1973), p. 143, fig. 6.

figure dans le champ du cylindre Foroughi (fig. 132 : 10) ; il est d'un modèle attesté à Suse et à Chogha Mish dès l'époque d'Uruk, puis sur le célèbre vase en chlorite de Bismya/Adab¹. Les deux musiciens sont manifestement des humains ; les autres personnages semblent appartenir au monde divin, bien que dépourvus de tiare. Trois d'entre eux, au-dessus des musiciens, sont debout, long-vêtus, et des flots tombent en ondulant de leur buste. Leurs pieds sont visibles au bas de leur robe que n'orne aucun globule, de sorte qu'ils font simplement figure de génies de l'eau, dont la multiplication à trois exemplaires est difficilement explicable. On connaît cependant sur des sceaux-cylindres d'Agadé des êtres divins rendant hommage de façon comparable à une divinité majeure², mais il ne s'agit pratiquement jamais d'acolytes de cette dernière³, parce que ce type de personnage a seulement pour fonction de garder ou de personnifier le domaine cosmique des dieux. Plus singulier est le groupe de cinq personnages accroupis dans leur jupe, et qui correspondent aux deux déesses présumées du cylindre de Tôd ; ils pourraient donc aussi être divins, en dépit de l'absence de tiare, comme d'attributs indiquant leur domaine. Ils lèvent la main, dans une attitude proche de celle du *niš qâti*, et sont donc très proches, par leur comportement, de leurs voisins, les musiciens humains. Puisqu'il ne s'agit pas de gardiens ou de personnifications d'un domaine divin, on doit leur chercher une autre signification, forcément hypothétique. Sous toute réserve, on peut suggérer d'y voir soit des orants humains, soit des protecteurs et par suite des symboles de groupes humains : tribus ou villages, rendant hommage à la divinité majeure, garante de la prospérité de l'ensemble de la communauté.

La diffusion aussi bien à Shahdad qu'à Tépé Yahya des sceaux-cylindres que nous venons d'examiner atteste qu'une même culture était répandue largement en Iran du Sud-Est, avec des variantes qui permettent d'y rattacher des objets de provenance moins assurée. Il s'agit de deux objets donnés au Louvre par M. Foroughi. Le premier (fig. 127) est une très longue épingle en cuivre dont la tête a la forme d'une plaque ajourée rectangulaire. Mais la partie supérieure concave correspond à un détail caractéristique de l'architecture illustrée très souvent dans le décor de la série ancienne des vases en chlorite ; et l'on sait que cette architecture s'est perpétuée notamment dans le décor des vases gris de Bampur. A l'intérieur de l'habitable ainsi évoqué sont représentés deux personnages accroupis face à face, aux cheveux tombant à la fois dans le dos et par devant, comme ceux des personnages représentés sur des vases « anciens » en chlorite (fig. 73). Ce qui est nouveau et original, c'est l'attitude du couple, manifestement en conversation galante.

Or un thème semblable est illustré par un petit disque épais en lapis-lazuli (fig. 128 a-b) décoré sur ses deux faces en relief, ce qui interdit de le considérer comme un sceau. Deux perforations latérales ont conservé des fragments de monture en cuivre arsénié. Les deux faces portent un décor presque identique, groupant deux figures dont les rôles sont inversés. Sur la première en effet, une femme aux cheveux noués en chignon a le buste nu et porte une jupe mi-longue dont le traitement en écailles rappelle le *kaunakès*. Elle est assise sur un tabouret concave. Elle tend à demi ses bras tombants vers un personnage agenouillé à ses

1. Voir : Agnès Spycket, « La Musique instrumentale mésopotamienne », *Journal des Savants*, Paris, 1972, p. 160, fig. 5. Cet instrument apparaît dès l'époque d'Uruk, *op. cit.*, fig. 2, et P. Amiet, *Glyptique Susienne. Mémoires*, 43 (1972), n° 568-569.
2. R.-M. Boehmer, *Die Entwicklung der Glyptik während der Akkad-Zeit*, fig. 350 ; 440-442, etc. ; 536 avec deux dieux libateurs.
3. La seule exception pourrait être : Henry Frankfort, *Cylinder Seals* (London, 1939), fig. 29 où à côté de deux héros-lutteurs, un troisième héros apporte une tortue et deux poissons, comme s'il était le serviteur du dieu des flots.

pieds et qui semble nu, aux cheveux disposés comme ceux des « amoureux » de la grande épingle. Dans le champ, un vase pourrait être offert par ce personnage, sous un astre ressemblant à une fleur et le croissant lunaire, groupés et traités comme sur le vase en chlorite du British Museum¹. La face opposée représente les mêmes personnages, mais en position inverse, c'est-à-dire que celui qui est apparemment nu, ou vêtu d'une jupe lisse, est assis et semble honoré par la femme agenouillée cette fois par terre, dans sa jupe, comme celle de l'« emblème » de Shahdad (fig. 126), et dont les cheveux sont dénoués. Et elle présente une coupe en forme de cornet. On peut se demander si le petit objet précieux où sont représentés ces deux scènes n'aurait pas été destiné à quelque jeu galant de « pile ou face ». De toute façon, il semble bien conçu selon la même inspiration que la grande épingle, apparentée à celle des sceaux-cylindres de Shahdad et de Yahya, avec un raffinement presque supérieur.

Nous sommes donc en présence des témoins d'une civilisation *trans-élamite* qui a certes subi l'influence mésopotamienne à partir de l'époque d'Agadé, mais qui l'a interprétée avec originalité selon son génie propre, apparenté à celui de l'Elam. Et il est vraisemblable que la série de nos documents s'échelonne sur une assez longue durée, peut-être jusqu'à une époque contemporaine de l'essor élamite, du début du II^e millénaire.

1. Sidney Smith, *British Museum Quarterly*, XI (3) (1937), p. 117, s. ; pl. XXXII.

VIII

Essor et effondrement de l'Iran extérieur

C'est essentiellement à l'époque que nous venons de considérer, dans la seconde moitié du III^e millénaire, puis au début du II^e, qu'une identité de destin et des échanges intenses permettent d'associer la vaste zone qui ceinture tout l'est et le sud du plateau iranien au monde de Mésopotamie et d'Elam qui reste notre référence historique majeure. C'est alors en effet que cette région peut apparaître comme une extension de l'Iran, et mérite à ce titre l'appellation d'*Iran Extérieur*¹. Elle n'en est pas moins compartimentée en entités géographiques et culturelles plus ou moins indépendantes, qui s'ouvrirent alors aux courants tendant à les unir en une vaste *koinè*. Ces entités mériteraient à elles seules des monographies aux proportions considérables ; aussi est-ce un peu artificiellement que nous nous attacherons à mettre en évidence ce qui les unissait. Il importe de rappeler que cet ensemble culturel avait désormais un autre partenaire et pôle d'attraction de première grandeur, dans la civilisation harappéenne de la vallée de l'Indus, qui curieusement s'enfonça elle aussi dans une crise majeure à la fin de cette même époque. On peut identifier une série de civilisations qui participèrent au même essor, en nouant des relations plus étroites qu'autrefois : au sud, celles du Golfe Persique ; au sud-est, celles du Kerman « trans-élamite » et, au-delà, celle du bassin de l'Hilmand, prolongée jusqu'aux confins de l'Inde ; au nord-est, celle de la plaine de Gorgan débordant sur le plateau, à Tépé Hissar, puis celle de Turkménie méridionale avec ses dépendances de l'Atrek et de Murghab ; loin à l'est enfin, celle de Bactriane.

Les communautés du Golfe Persique

I. La péninsule d'Oman

Les documents sumériens, dès l'époque des dynasties archaïques, puis surtout les textes historiques des rois d'Agadé et ceux des rois d'Ur, font état d'échanges intenses avec les pays maritimes que l'on peut identifier avec ceux que baigne le

1. Maurizio Tosi s'est particulièrement intéressé à cette vaste région, pour laquelle il a proposé l'appellation de *Turan* : « The Archaeological Evidence for Protostate Structures in Eastern Iran and Central Asia at the End of the 3rd Millenium B.C. », in : *Le Plateau iranien et l'Asie Centrale, des origines à la conquête islamique*, Paris 1977, p. 45-46. *Id.*, « The Proto-Urban Cultures of Eastern Iran and the Indus Civilization », *South Asian Archaeology, 1977* ; Naples 1979, p. 149-171.

Golfe Persique¹ : au sud, Magan ou Makkan, riche en cuivre, en pierre dure et en aromates, identifié avec la péninsule d'Oman, et au nord, Dilmun, qui correspond à l'île de Bahrein et peut-être à la côte arabe adjacente². En face, Sherihum, dépendance élamite mal connue, correspond à la rive iranienne du golfe, tandis que Meluhha, situé au-delà, est identifiable au Makrân et à l'Inde.

L'exploration archéologique du Golfe Persique est récente, partiellement publiée, et n'a guère porté que sur la rive arabe, alors qu'à l'époque qui nous intéresse, le golfe apparaît moins comme une barrière que comme un trait d'union avec l'Iran du Sud-Est. Car si la côte iranienne reste à peine explorée³, les sites de l'intérieur, tels que ceux de la vallée de Bampur, permettent d'envisager à certains égards l'existence d'une communauté culturelle qui se serait étendue aux deux rives et à leur arrière-pays.

Originellement, c'est de Mésopotamie que semblent être venus les courants civilisateurs, d'abord avec des porteurs de la céramique d'Obeid⁴, puis surtout à l'époque de Djemdet-Nasr. Les témoins en sont des tombes construites en forme de dôme, au Djebel Hafit et autres lieux, au pied des montagnes du centre de la péninsule d'Oman⁵. Leurs vases peints biconiques à bord éversé sont très proches de ceux de Djemdet-Nasr et du Dynastique Archaïque I ; ils révèlent une présence mésopotamienne qui pourrait avoir été liée à une forme de colonisation commerciale symétrique de celle qui s'éteignit à la fin de l'époque d'Uruk, sur le Moyen Euphrate. Il est remarquable en outre que cette céramique diffère de celle des Proto-élamites, cependant contemporains. Un habitat daté de cette époque a été repéré par S. Cleuziou⁶ à Hili 8, dans l'oasis d'Al Aïn, au nord de Buraimi. Il inaugure la tradition des tours compartimentées, sans porte, appelée à se perpétuer tout au long du III^e millénaire.

La civilisation certainement dérivée qui a été identifiée d'abord dans la petite île d'Umm an-Nar⁷, sur la côte sud-ouest de la péninsule d'Oman, puis sur le site de Hili, paraît avoir pris son plus grand développement de façon progressive, dans la seconde moitié du III^e millénaire. Une empreinte de sceau-cylindre sur poterie, dont le style archaïsant présente des ressemblances avec celui du Dynastique Archaïque I, doit être rapprochée plutôt de la gyptique syrienne, elle aussi archaïsante et souvent appliquée aussi sur la céramique à une époque contemporaine de la fin des dynasties archaïques et d'Agadé : à Tell Khuera, à

1. D.O. Edzard, G. Farber, E. Sollberger, *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, I. Wiesbaden, 1977, p. 114 ; 121 ; 151 ; 158. Un aperçu des fondements de ces identifications est donné par D. Potts : « Towards an integrate history of culture change in the Arabian Gulf area : Notes on Dilmun, Makkan and the Economy of ancient Sumer », *Journal of Oman Studies*, 4 (1978), p. 36.
2. Bendt Alster, « Dilmun, Bahrain and the alleged Paradise in Sumerian Myth and Literature. 1. The identification of Dilmun », in : D. Potts, ed. : *Dilmun*. New Studies in the Archaeology and early History of Bahrain. Berliner Beiträge zum Vorderen Orient, 2. Berlin, 1983, p. 39,s.
3. E.C.L. During-Caspers, « New Archaeological Evidence for maritime Trade... », *East and West*, 21 (1971), p. 22-23.
4. J. Oates, T.E. Davidson, D. Kamilli, H.Mc Kerrell, « Seafaring Merchants of Ur », *Antiquity*, LI (1977), p. 221-234.
5. Tombes de Dj. Hafit, Qarn Bint Sa'ud, Ibri, Bat. Cf. E.C.L. During-Caspers, *EW*, 21 (1971), p. 21-44. D. Frifelt, « A Possible Link between the Jemdet Nasr and the Umm an-Nar Graves of Oman », *Journal of Oman Studies*, 1 (1975), p. 67. D. Potts, « Towards an Integrated History... », *JOS*, 4 (1978), p. 35.
6. S. Cleuziou, « Les deuxième et troisième Campagnes de fouilles à Hili 8 », *Archéologie aux Emirats Arabes Unis, II-III* (1978-1979), p. 20 : Bâtiment III.
7. K. Frifelt, « On Prehistoric Settlement and Chronology of the Oman Peninsula », *East and West*, 25 (1975), p. 359,s.

Ebla, au niveau J de Hama¹. Bien loin de révéler un essor précoce, ce document confirme un développement qui s'accéléra au cours du dernier tiers du III^e millénaire, en même temps que des liens d'un grand intérêt avec le monde syrien. Du fait de la rareté des documents stratifiés, la classification des autres témoins de la civilisation d'Oman se réfère pour une large part aux affinités mésopotamiennes. Il apparaît que ces témoins deviennent progressivement plus nombreux, comme si l'occupation était devenue plus intense au cours des derniers siècles du III^e millénaire.

C'est ainsi que l'art « ancien » de la chlorite est à peine attesté en Oman², alors qu'il est représenté dans l'île de Tarut, au nord-ouest de Bahrein, par une masse de vases (fig. 74) provenant soit d'un habitat, soit de tombes détruites. Tarut peut ainsi faire figure d'île de pêcheurs qui aura servi d'escale presque unique sur la voie maritime par laquelle les objets exotiques d'Iran du Sud-Est auront transité vers la Mésopotamie.

A Umm an-Nar comme à Hili, et plus au sud, à Bat près d'Ibri (fig. 139)³ en Oman, on se trouve en présence d'ensembles cohérents, comprenant chaque fois une vaste nécropole, non pas isolée comme on pouvait le penser initialement, mais associée à un habitat dominé en quelque sorte par quelques tours rondes, isolées les unes des autres et dérivées de celles qui étaient apparues au début du III^e millénaire. Les tombes, circulaires elles aussi, construites en pierres sèches et couvertes d'un dôme, avaient une ou deux portes et étaient compartimentées en plusieurs chambres. Les plus belles étaient enserrées dans un mur en blocs appareillés, et des reliefs encadraient alors leurs portes et représentaient des chameaux, des personnages et des oryx, un âne et son cavalier. De grandes maisons rectangulaires en pierres, abritant des ateliers de fondeurs, ont été dégagées à Umm an-Nar, alors qu'à Bat, cinq tours et à Hili, trois ou quatre, pouvaient atteindre 24 m de diamètre. De tels édifices, hauts parfois encore de 5 à 6 m, étaient régulièrement compartimentés en petites chambres au sol cimenté. Comme autrefois à Hili⁴, ils étaient dépourvus de porte et ressemblent de ce fait au soubassement de greniers auxquels on aurait accédé par le haut. Des ateliers, avec des fours utilisés notamment par des fondeurs de cuivre ont été repérés auprès de la tour III de Hili⁵. Cet édifice, avec ses semblables, dominait probablement des installations légères, encore mal reconnues. En tout cas, les débris végétaux analysés⁴ sont variés : le blé, l'orge à 2 rangs, et même le sorgho d'origine africaine étaient cultivés et révèlent une économie agricole capable de faire vivre un artisanat important. Et il semble évident que cette agriculture était remplacée par la pêche dans l'île d'Umm an-Nar. La découverte d'ateliers de fondeurs, jointe à celle d'un trésor de lingots de cuivre⁵ confirme la vocation de la communauté de Magan à l'extraction et à l'exportation du métal.

La céramique associée à des cruches d'un type rencontré à Ur depuis

1. P. Amiet, « A Cylinder Seal Impression found at Umm an-Nar », *East and West*, 25 (1975) p. 425-426. Les découvertes récentes faites à Ebla et Tell Khuera ont confirmé ou révélé l'archaïsme de la glyptique syrienne de la 2^e moitié du III^e millénaire. Cf. A. Moortgat & U. Moortgat-Correns, *Tell Chuera... 8* (Berlin, 1978), p. 22, s. S. Mazzoni, *Akkadica*, 37 (mars-avril 1984) p. 18-45.
2. Un unique fragment de vase en chlorite de la série ancienne, trouvé à Umm an-Nar, est publié par S. Cleuziou dans : *Archéologie aux Emirats Arabes Unis, II-III* (1978-1979) p. 43.
3. K. Frifelt, « Evidence of a Third Millenium B.C. Town in Oman », *Journal of Oman Studies*, 2 (1976), p. 57-67. *Id.*, « Oman during the Third Millenium B.C. : Urban Development of Fishing/Farming Communities », dans : M. Taddei ed., *South-Asian Archeology, 1977*. Naples, 1979, p. 566-587.
4. S. Cleuziou et L. Costantini, « Premiers éléments sur l'agriculture protohistorique de l'Arabie Orientale », *Paléorient*, 6 (1980), p. 245-251.
5. G. Weisgerber, *Der Anschnitt*, 33 (1981), p. 206-209. J.-D. Muhly, article *Kupfer* dans *Reallexikon der Assyriologie*, VI (5-67 (1983), p. 364.

l'époque du cimetière royal jusqu'à la fin d'Agadé, voire d'Ur III, comprend des vases dont la diversité, croissant avec le développement de l'exploration, rend la classification ardue (fig. 140). Les vases peints en noir sur fond rouge ont été rapprochés de ceux de Bampur et de Tépé Yahya IV B et A ; cela demanderait à être précisé, bien que l'image d'un taureau à bosse (fig. 140 : 3) soit très proche de celle que l'on trouve à Tépé Yahya IV A¹. Les cruches globuleuses décorées de degrés (fig. 140 : 4) ou d'un bandeau sinueux en relief (fig. 140 : 2) ressemblent à celles de Bampur V et VI². De même, les vases gris qui ressemblent à des tonnelets, décorés de frises de capridés fortement stylisés (fig. 140 : 1), sont rigoureusement identiques à ceux des occupations les plus récentes de Bampur (V-VI), de celles de Shahr-i Sokhta et de Mundigak³. Enfin, la céramique grise à décor incisé (fig. 140 : 5), souvent d'inspiration architecturale, dans la tradition de l'art « ancien » de la chlorite, est identique à celle de Bampur de même époque⁴. Et les vases en chlorite à décor discret de petits cercles doubles, pointés, caractéristiques de la série récente bien datée de l'époque d'Ur III, sont largement représentés et ont dû être taillés sur place et expédiés vers la Mésopotamie, Suse et Tépé Yahya IV A.

La céramique d'Oman apparentée à celle de l'Iran du Sud-Est déborde certainement sur les premiers siècles du II^e millénaire. Or S. Cleuziou a été en mesure de reconnaître alors une période finale, présentant la marque d'une rupture avec la précédente⁵. Les tombes rondes à coupole ont alors été remplacées par des tombes collectives allongées, couvertes de dalles inclinées, et par des tombes individuelles, couvertes de terre. Les tours étaient remplacées par des enceintes qui devaient abriter des habitations légères. Le mobilier suggère que les liens avec l'Iran du Sud-Est étaient rompus, en dépit d'importations en provenance de l'Inde harappéenne. Enfin, un nouveau type de vase en chlorite apparaît (fig. 141) : petit pot piriforme à oreillettes de suspension, décoré comme précédemment de cercles pointés, et en outre, d'un réseau de lignes obliques assez dense. Cette culture nouvelle, attestée à Hili ainsi qu'à la pointe nord de l'Oman, à Shimal, et à l'est, au Wadi Suq paraît correspondre à un repliement sur soi, en dépit de l'exportation des vases en chlorite dans l'île de Bushir et jusqu'au désert de Lut⁶. Il se pourrait que l'Oman ait subi le premier une crise appelée à s'étendre ensuite aux autres collectivités du Golfe, à l'ensemble de l'Iran Extérieur et même à la Mésopotamie méridionale. S. Cleuziou⁷ a supposé pour expliquer la rupture culturelle observée par lui au début du II^e millénaire, que le commerce du cuivre qui faisait la richesse du pays de Makkam avait été accaparé par Dilmun et ses navires. Quoi qu'il en soit, en dépit d'une information

1. K. Frifelt, *East and West*, 25 (1975), fig. 41, que G. Bibby avait indûment rapproché de la céramique de Kulli. Serge Cleuziou, « Dilmun and Makkam during the 3rd and early 2nd millenium BC : a tentative reviw », *Conference Bahrain through the Ages*, december 1983, p. 8, a formulé des réserves au sujet des rapprochements entre céramiques peintes en rouge sur noir d'Oman et de Bampur.
2. K. Frifelt, *East and West*, 25 (1975), fig. 10 c-d.
3. K. Frifelt, *East and West*, 25 (1975), fig. 11 b ; d. Cf. M. Tosi, « The Dating of the Umm an-Nar Culture... », *JOS*, 2 (1976), p. 81-92 : fig. 4.
4. K. Frifelt, *EW*, 25 (1975), fig. 11 e-f. B. De Cardi, *Excavations at Bampur, a Third Millenium Settlement in Persian Baluchistan*, 1966, New York, 1970, p. 320, s., fig. 45 ; 46. C.C. Lamberg-Karlovsky & M. Tosi, « Shahr-i Sokhta and Tepe Yahya... », *EW*, 23 (1973), p. 43, fig. 147-151.
5. S. Cleuziou, « Oman Peninsula in the Early Second Millenium B.C. », in Härtel ed. : *South Asian Archaeology, 1979 ; Berlin 1981*, p. 279-293. *Id.*, « Les deuxième et troisième campagnes de fouilles à Hili 8 », *Archéologie aux Emirats Arabes Unis, II-III* (1978-1979), p. 23 : phase H et p. 28. K. Frifelt, *EW*, 25 (1975), p. 376, s.
6. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT, Xabis (Shahdad)*, Teheran 1972, pl. IX-C ; XI B. M. Pézard, *Mission à Bender Bouchir. Mémoires*, 15 (1914), pl. VIII.
7. S. Cleuziou, *Archéologie aux Emirats Arabes Unis, II-III* (1978-2979), p. 28.

encore partielle, la péninsule d'Oman apparaît désormais comme le berceau d'une civilisation florissante depuis la fin du IV^e millénaire, mais plus particulièrement à la fin du III^e. La multitude des tombes doit y être attribuée à une population organisée en une société complexe, non urbanisée, d'agriculteurs, de fondeurs exploitant les riches gisements de cuivre, et de gens se chargeant de l'exportation de ce cuivre. Ces gens ressemblaient à bien des égards aux habitants des franges du désert de Lut, organisés aussi en communautés ignorant les villes et leur administration. Il se pourrait que des familles de potentats exploitant le cuivre aient régné sur des agriculteurs et artisans, les tours-entrepôts (fig. 139) étant le symbole et l'instrument de leur puissance. Et les tombes répandues aussi dans les autres secteurs plus septentrionaux du golfe pourraient avoir abrité les morts de groupes tribaux ou autres, qui se faisaient les intermédiaires dans l'exploitation et l'exportation du cuivre, voire aussi de parfums transportés dans les vases de chlorite. Ces gens étaient liés à ceux de l'Iran du Sud-Est en formant une communauté qui n'était pas simplement celle du « commerce à longue distance », mais aussi celle de l'exploitation des produits du sol et de leur mise en œuvre spécifique par des gens appartenant à une entité culturelle bien individualisée.

II. L'île de Bahrein

L'île de Bahrein, située entre la péninsule de Qatar et la côte arabe du golfe, possède les nécropoles à tumuli les plus impressionnantes par leur ampleur¹ ; elle se distingue par la présence de tells, correspondant à un habitat comparable à celui de Mésopotamie, même si la pierre y a été largement utilisée. Le site majeur, sur la côte nord, de Qalaat al-Bahrein, de 300 sur 600 mètres, et haut de 15 mètres, a été l'objet de plusieurs fouilles, par la mission danoise de P.-V. Globb et de G. Bibby². C'est dans le sondage nord, le long du rempart antique, qu'a été mise au jour la stratigraphie de référence, en ce qui concerne les époques les plus anciennes. 31 niveaux d'occupation numérotés à partir du sommet ont été reconnus, correspondant à quatre périodes : niveaux 1-3 : islamique. Niveaux 4-7 : hellénistique (les périodes néo-assyrienne et kassite ont été reconnues dans un autre secteur). Niveaux 8-21 : *Cité II*. Niveaux 22-31 : *Cité I*, la plus ancienne, dont la date est controversée, du fait que les archéologues danois ont tendu à lui attribuer une ancienneté excessive.

La *Cité I* reconnue sur une surface restreinte seulement au nord de l'agglomération, correspond à une installation d'ampleur inconnue, mais apparemment limitée, près de la côte de l'île. On peut diviser l'époque correspondante en deux parties. La plus ancienne (niveaux 31 à 26) a livré des céramiques apparentées à celles de la fin de l'époque des dynasties archaïques et de celle d'Agadé en Mésopotamie³. Le type le plus représentatif, appelé à rester en honneur jusqu'au début de la *Cité II*, est la jarre rouge à « chaînettes », c'est-à-dire à bandes appliquées, décorées d'impressions digitales. Très tôt (niveau 28) apparaît aussi la céramique peinte, directement apparentée à celle d'Umm an-Nar et qui illustre donc des relations avec la civilisation de l'Oman. L'époque récente de la *Cité I* (niveaux 25 à 22) voit notamment apparaître une céramique décorée au peigne, comparable à celle de Suse au temps d'Ur III. D'autre part, des poids de type

1. Voir p. 179.

2. On trouvera des informations éparses dans : G. Bibby, *Looking for Dilmun*. Harmondsworth, Pelican Books, 1969. Des indications plus précises sont données par le même auteur dans : « The Origins of the Dilmun Civilization », *Bahrain through the Ages Conference*, 1983.

3. Daniel Potts, « The Chronology of the arch. Assemblages from the Head of the Arabian Gulf to the Arabian Sea (8000-1750 BC) » (1983), à paraître dans R.W. Ehrich, *Chronologies in Old World Archaeology*, 3^e édition.

harappéen (cf. fig. 93) attestent au moins en fin de période des relations avec l'Inde, alors que simultanément, une figurine de femme nue en terre cuite, de style néo-sumérien, est à la fois un bon repère chronologique et un témoin de relations mésopotamiennes. Enfin, durant toute cette seconde partie de l'époque de la *Cité I* (dès le niveau 26) apparaissent les vases en chlorite, décorés d'une rangée de petits cercles doubles (cf. fig. 89), caractéristiques de la série « récente », alors que la série ancienne n'est pas représentée dans les couches sous-jacentes. Ces vases confirment une date correspondant à l'époque de la III^e dynastie d'Ur et représentent l'apport original de l'île, qui fut un relais majeur sur la route maritime reliant la Mésopotamie à l'Oman et à l'Inde, et aussi un producteur de ces vases (et de leur contenu éventuel ?) répandus largement en Mésopotamie et en Iran.

La *Cité II*, marquée par la construction d'un rempart, fut certainement une installation considérable, quoique moins importante que les grandes villes mésopotamiennes. Sa durée semble avoir été longue, à considérer le nombre des niveaux (de 21 à 8) correspondants, qui cependant peuvent simplement être les témoins d'une activité intense. Les vases à chaînettes encore présents au début, y sont bientôt remplacés par des vases à simples stries en léger relief, rencontrés aussi dans les tumuli qui doivent donc être pour la plupart contemporains. Tandis que se poursuit la présence des vases en chlorite de type « récent », on voit apparaître d'abord (niveaux 21 à 18) des cachets en stéatite blanche à grosse bélière et décor seulement animalier, qui semblent dérivés de cachets inscrits en écriture harappéenne : ils représentent une série dite « ancienne » (fig. 141 : 1). Puis viennent (niveaux 12 à 9) des cachets que l'on peut définir comme classiques, du Golfe Persique, à riche décor très varié (fig. 143 : 2 ; 144). Ainsi se trouvent définies deux séries successives de cachets du Golfe Persique ou de Dilmun, qui cependant datent toutes deux de la même grande période, contemporaine de l'époque des dynasties d'Isin et de Larsa. Cette date est confirmée par une tablette¹ trouvée à proximité immédiate du sondage nord, et associée au matériel de la *Cité II* : en particulier, un cachet rond à inscription harappéenne. Cette tablette est de type du début d'Isin-Larsa, et porte la liste de quatre personnes au nom amorite, originaires vraisemblablement de pays du Levant. Or certains détails stylistiques ou iconographiques des cachets du Golfe sont apparentés à l'art syro-cappadocien et concordent avec cette onomastique pour suggérer que Bahrein-Dilmun se trouvait effectivement sur la route commerciale coïncidant avec le cours de l'Euphrate, pour se prolonger au sud jusqu'en Oman où une empreinte sur céramique trouvée à Umm an-Nar (*supra*, p. 172) et datée entre 2400 et 2300 approximativement, correspondait aussi à une pratique spécifique de la civilisation syrienne². Mais alors que ce tesson doit être contemporain de la fin des dynasties archaïques ou d'Agadé, les cachets du Golfe s'apparentent à la glyptique cappadocienne, des XX^e et XIX^e siècles. Le plus grand nombre des cachets actuellement connus ont été recueillis dans l'île de Failaka³, tout au nord du Golfe Persique, et qui apparaît comme une dépendance culturelle de Dilmun à cette époque qui correspond donc essentiellement aux premiers siècles du II^e millénaire. Même la série « ancienne » des cachets du Golfe avait donc été

1. Robert H. Brunswig, E.Jr., Asko Parpola, and Daniel Potts, « New Indus and Related Seals from the Near East », dans Daniel Potts, ed. : *Dilmun. New Studies in the Archeology and Early History of Bahrain*. Berliner Beiträge zum Vorderen Orient, Band 2. Berlin, 1983, p. 107
2. Daniel Potts, « Dilmun's further Relation : the Syro-anatolian Evidence from the Third and Second Millenia B.C. » *Bahrain through the Ages Conference*, 1983.
3. Poul Kjaerum, Danish Archaeological Investigations on Failaka, Kuwait. *Failaka/Dilmun. The Second Millenium Settlement*. Volume 1-1. *The Stamp and Cylinder Seals*. Jutland Archaeological Society Publication, XVII : 1. Aarhus, 1983.

datée précédemment beaucoup trop haut, à partir de données mal assurées des fouilles de Tépé Yahya¹. La glyptique du Golfe Persique, ou plus précisément de Dilmun, apparaît ainsi comme assez complexe : la série archaïsante, représentée dans les premiers niveaux de la *Cité II*, semble déjà contemporaine d'Isin et Larsa. Elle pourrait s'inspirer de cachets circulaires harappéens, importés, voire exécutés sur place par des immigrants, vu leur rareté en Inde même (fig. 94 : 2). La série classique², plus récente d'après les données de la stratigraphie de Qalaat al-Bahrein, pourrait avoir été en partie contemporaine de la précédente. De même, les curieux cachets taillés dans l'apex de coquillages, qui ont été trouvés dans des tombes d'Umm Jidr et surtout de Sar, à Bahrein³ semblent s'inspirer aussi des cachets harappéens. Ces cachets en coquillage pourraient constituer une série populaire archaïsante, contemporaine elle aussi d'Isin et Larsa, et comme la série classique, de la première partie de l'époque de la Première Dynastie de Babylone. Il semble en effet que le site de Qalaat al Bahrein ait été abandonné vers 1750, pour n'être réoccupé que quelque cinq siècles plus tard, à l'époque kassite (*Cité III*).

L'apogée de la civilisation de Dilmun, correspondant à l'époque de la *Cité II*, aurait donc duré quelque deux siècles et demi. Cette grande époque correspond approximativement à l'histoire du temple bâti à proximité du village de Barbar, aussi sur la côte nord de l'île, à l'ouest de Qalaat al-Bahrein⁴.

Le Temple de Barbar. On peut admettre avec les fouilleurs danois que ce temple fut fondé à peu près en même temps que la *Cité II*, ou peut-être un peu auparavant, la céramique à chaînettes étant représentée uniquement dans son premier état. Une publication encore très partielle nous empêche de décrire cet édifice avec la précision souhaitable. Trois étapes successives sont désormais divisées en sous-périodes, de sorte qu'il faut reconnaître cinq états. Le premier temple, I a, comprenait une terrasse quadrangulaire de 23,5 x 15,5 x 25 x 17,5 mètres sur une hauteur de 2 m, enclose dans un mur de pierre, et portant de petites chambres bâties en pierre et disposées irrégulièrement. Cette terrasse reposait sur une plateforme ovale, oblitérée par les reconstructions ultérieures. L'ensemble ressemblait incontestablement aux temples ovales de Khafadjé, d'El Obeid et d'El Hiba, qui cependant ne sauraient servir de référence chronologique précise. La découverte d'un unique tesson peint de Djemdet Nasr à proximité ne peut être qu'accidentelle, et le rapprochement de gobelets évasés grossiers avec les gobelets à pied massif, caractéristiques du Dynastique Archaïque I, est évidemment indu.

Le premier temple fut ensuite agrandi (I b), puis complètement reconstruit, dans ses états les mieux connus : II a et b (fig. 142). La terrasse supérieure fut élargie et mesura 26 x 24 x 27 x 25 mètres, mais il reste difficile de décrire les installations complexes qu'elle portait : à l'ouest, une petite construction très

1. C.C. Lamberg-Karlovsky : « Proto-Elamite Settlement at Tepe Yahya », *Iran*, 9 (1971), p. 91, fig. 2 D ; E. Porada, « Remarks on Seals found in the Gulf States », *Artibus Asiae*, 33 (4) (1971), p. 331-338.
2. W. Hallo & B. Buchanan : « A Persian Gulf Seal on an Old Babylonian Mercantile Agreement », *Studies in honour of Benno Landsberger*, Chicago, 1965, p. 199-209.
3. S. Cleuziou, P. Lombard, J.-F. Salles, *Fouilles à Umm Jidr (Bahrein)*, Paris, ADPF (1981), p. 13, fig. 15. M.-R. Mughal, *The Dilmun Burial Complex at Sar : 1980-82*. Directorate of Archaeology & Museum (Bahrein), 1983, p. 64, s. Moawiyah Ibrahim, *Excavations of the Arab Expedition at Sar el-Jisr, Bahrein*. State of Bahrein, 1982 ; p. 37, s (par H. Khalifa & M. Ibrahim) ; fig. 48-50 ; pl. 57-61.
4. Peder Mortensen, « Om Barbartemplets Datiernig », *Kuml*, 1970, p. 385-298. *Id.* « the Barbar Temple, its chronology and foreign relations reconsidered », *Bahrain through the Ages Conference*, 1983. Les premiers plans ont été publiés dans : *The Temple Complex at Barbar, Bahrein. A Description and Guide*. State of Bahrein, 1983.

soignée en pierre, avec podium de faible hauteur adossé au mur du fond, au sud, peut être considérée comme une cella, apparemment seul local couvert. Le culte était donc célébré essentiellement à ciel ouvert, autour de deux structures circulaires ou « autels », jumelés, d'un petit « autel » cubique associé à une rigole bâtie en pierres appareillées, et près d'un puits. Cette terrasse reposait sur une plateforme ovale de 70 m de longueur, superposée à celle de l'état initial. Cette plateforme fut élargie au sud lors de la réfection II b. A l'est, une rampe longue de 8 m descendait vers un enclos ovale considéré comme une aire sacrificielle, abritant un foyer en son milieu et contenant des cendres d'animaux.

Au sud, un escalier presque perpendiculaire donnait accès à la plateforme ovale. A l'ouest enfin, un escalier appuyé à la paroi de la plateforme, descendait vers un puits, tandis qu'un second escalier, long de 15 m, menait de la terrasse supérieure à une sorte de piscine de 6 x 5 m, très soigneusement bâtie en blocs de calcaire appareillés. Cette dernière installation était certainement destinée à alimenter le temple en eau pour les besoins du culte, mais on peut présumer un symbolisme mythologique en relation avec l'abîme des eaux douces, éventuellement confondu avec le monde infernal, et que les gens de Mésopotamie appelaient l'Apsu. Mais jamais en Mésopotamie on n'observe d'installation comparable. Celle-ci relève certainement de la spécificité religieuse de Dilmun, de sorte que tout rapprochement avec la religion de Mésopotamie doit être proposé avec prudence. Juste au nord de la « piscine », trois stèles adossées à la terrasse ovale évoquent les *masseboth* des peuples sémites de l'Ouest. Elles pourraient donc illustrer dans le domaine du culte la présence amorite à Dilmun.

Le riche mobilier associé à cet état du temple comprenait, à côté de cachets du Golfe de type classique (à l'état II b), bons repères chronologiques, des objets archaisants dont le plus prestigieux est une tête de taureau en cuivre fondu, dont la ressemblance avec celles qui décoraient les lyres d'Ur, de Fara et de Tello à l'époque des dynasties archaïques, est trop lointaine pour être probante. Il en est de même d'une poignée d'objet tel qu'un miroir, en forme de statuette d'homme d'aspect sumérien. Son support en forme de garde de poignard est du type de ceux que l'on trouve à Suse au début du II^e millénaire¹. Vers la fin de cette époque, un second temple, à deux terrasses carrées superposées, fut bâti à quelques dizaines de mètres au nord-est du premier, de sorte que désormais, l'ensemble cultuel de Barbar apparaît comme double et destiné peut-être à un couple divin². Malheureusement, les installations de la plateforme supérieure du temple nord-est ont totalement disparu. Finalement, le temple ovale fut remplacé par un nouvel édifice appelé le *Temple III*, qui lui est superposé. Il était sensiblement carré, avec quelque 38 m de côté, mais après son abandon, il a servi de carrière, de sorte que ses aménagements nous échappent. On peut seulement noter que des vases cylindriques en albâtre que les Danois y ont découverts ont été abusivement considérés comme importés d'Égypte à la fin de l'Ancien Empire, alors qu'ils doivent être rapprochés de vases de Suse et du Séistan du début du II^e millénaire³ (cf. fig. 96 : 7).

Le temple de Barbar apparaît en somme comme un complexe constamment remanié et agrandi au cours d'une époque culturellement très homogène, limitée dans le temps, contemporaine de la *Cité II* et donc d'une durée maximale de 250 à 300 ans. Or nous savons que la route maritime aboutissait à Ur sur le bas-

1. Françoise Tallon, *Métallurgie susienne*, Paris 1986 (sous presse).

2. En Mésopotamie, deux temples sur terrasse ou ziggurats sont construits au voisinage l'un de l'autre à Dur Kurigalzu : Taha Baqir, « Iraq Government Excavations at 'Aqar Quf », *Iraq Supplement*, 1944, 1945.

3. Daniel Potts, *Dilmun. ... Berliner Beiträge zum Vorderen Orient*, 2, Berlin, 1983, p. 129 : « Barbar Miscellanies, II. The so-called "Egyptian" alabaster vases from Barbar Temple III ».

Euphrate, qui faisait fonction de principal emporium de la Mésopotamie. Les documents administratifs qui y ont été découverts¹ révèlent qu'à partir de la fin de la III^e dynastie d'Ur, les produits exotiques importés précédemment de Magan, durent transiter désormais par Dilmun qui s'interposa en faisant fonction de relais obligé.

C'est ainsi que le cuivre et l'ivoire y sont présentés comme provenant de cette île, qui cependant ne les produisait pas. L'image fantaisiste d'un éléphant, sur un cachet du Golfe conservé au Louvre (fig. 144 ; 5) le confirme nettement. Cette époque d'échanges intenses vit aussi l'insertion de Dilmun dans la littérature épique et religieuse de Sumer, non pas pour présenter l'île comme un « paradis », dont la notion était étrangère à la pensée sumérienne, mais, comme l'a montré B. Alster, afin d'expliquer la force des liens qui l'unissaient désormais².

Alors que les habitats de l'île sont concentrés le long de la côte nord, de vastes nécropoles³ sont réparties à l'intérieur et se présentent sous l'aspect d'immenses champs de tumuli, identiques à ceux qui sont répandus aussi en Arabie. Et comme leur mobilier n'est pas exactement identique à celui des habitats, on peut supposer qu'elles ne groupent pas nécessairement les tombes des occupants de ces derniers seulement. Leur nombre est estimé entre 150 000 et 200 000. Les tombes sont le plus souvent individuelles, bâties en moellons bruts au-dessus du niveau du sol, ou creusées dans celui-ci, qui est rocheux. Certaines tombes ont bourgeonné en quelque sorte, la principale étant entourée de tombes annexes pour former un grand tombeau collectif pour un groupe familial ou tribal. De grandes tombes près d'Ali dans le centre de l'île sont même considérées comme « royales ». Les fouilles de Sar, au nord-ouest d'Ali, ont révélé en outre l'existence d'un cimetière d'une extraordinaire densité de tombes individuelles entourées chacune d'un mur circulaire, et associées à des tumuli groupant plusieurs tombes.

Dans un assez grand nombre de tombes, le mobilier ou les ossements faisaient défaut ; cela pose un faux problème, dès lors que l'on considère le nombre des tombes qui ont certainement été violées dans l'antiquité, ou visitées par des animaux. Le mobilier, très homogène, n'est pas très riche et comprend des vases mal représentés à Qalaat al-Bahrein et à Barbar I et II : cruches à large col et fond arrondi, dites « vases à offrandes », apparentées à un type mésopotamien bien connu, et vases rouges à côtes. Les objets de métal ne sont jamais ornés et peu diversifiés : lances à douille, poignards à soie, bracelets et anneaux d'oreilles. Les vases en chlorite de la série *récente* : bols arrondis et boîtes à compartiments, sont bien représentés ainsi que les cachets des trois types reconnus précédemment : « ancien », à grosse bélière ; classiques, et taillés dans l'apex d'un coquillage.

Même si l'on suppose que tous les habitants de Qalaat al-Bahrein et des villages voisins se sont fait enterrer pendant quelque trois siècles loin de leurs habitats, il reste difficile d'expliquer l'ampleur de nécropoles remontant massivement à la même époque et très partiellement à des époques ultérieures. A plus forte raison, l'extension de nécropoles identiques sur le continent arabe

1. W.F. Leemans, *Foreign Trade in the Old Babylonian Period*. Leiden, 1960, p. 117.

2. Bendt Alster : « Dilmun, Bahrain, and the Alleged Paradise in Sumerian Myth and Literature », in D. Potts, ed., *Dilmun...* ; Berliner Beiträge zum Vorderen Orient, Band 2 ; Berlin, 1983, p. 39-74.

3. E. During Caspers, « The Bahrain Tumuli », *Persica*, VI (1972-1974), p. 131-156. Id., *The Bahrain Tumuli*. An Archaeological Catalogue of two Important Collections. Leiden, 1980. Moawihah Ibrahim, *Excavations of the Arab Expedition at Sar El-Jisr*. State of Bahrain, 1982. M. Rafique Mugal, *The Dilmun Burial Complex at Sar. The 1980-1982 Excavations in Bahrain*. State of Bahrain, 1983.

semble confirmer que nécropoles et habitats ne coïncident pas complètement et pourraient correspondre à deux communautés partiellement distinctes.

Les nécropoles pourraient être comparables à celles d'Oman et surtout d'Iran à la même époque, et illustrer un cas particulier d'un même phénomène spécifique. Certes, les nécropoles de Bahrein ont un mobilier relativement pauvre et ne semblent donc pas liées à une industrie exploitant des ressources naturelles, comme en Iran. Mais précisément, Bahrein n'est pas riche en matières premières ; son enrichissement, subit en somme, lui vint du jour où elle servit de relais sur la route maritime. Son « industrie » nationale pourrait donc avoir été d'acheminer vers la Mésopotamie des produits bruts tels que le cuivre de Magan, et des produits finis exécutés sur place : les vases de chlorite *récents*, joints éventuellement aux vases *tardifs* d'Oman. Nous apprenons ainsi que le commerce à longue distance n'était pas organisé ni même apparemment conçu comme tel par les puissantes organisations mésopotamiennes : ce sont les intermédiaires qui s'en chargeaient pour l'essentiel. En l'occurrence, il s'agirait de caboteurs étroitement associés à leurs collègues d'Oman et d'Iran. Dilmun était maîtresse du nord du Golfe Persique, puisqu'elle avait comme colonisé l'île de Failaka. Au sud, la péninsule d'Oman, mieux connue, apparaît avec une riche diversité dans son originalité. Son économie de subsistance était bien adaptée aux conditions locales, et d'une rusticité liée à une organisation sociale reflétée par un habitat qui ne doit rien à la Mésopotamie, alors même que celle-ci était le principal client de la production de cuivre. La céramique suggère en revanche des affinités iraniennes telles que l'on peut entrevoir l'existence d'une communauté culturelle englobant l'Oman et le sud-est de la province de Kerman.

L'existence historique d'une telle communauté est suggérée par le fait que le nom de *Pays de Magan* paraît avoir été attribué par les princes mésopotamiens non seulement à la région située au sud du Déroit d'Ormuz, mais aussi à celle du nord, c'est-à-dire de l'Iran méridional. Cela expliquerait que Gudea ait pu importer de Magan de la diorite proprement dite (par opposition à l'olivine gabbro des statues agadéennes) que l'on ne trouve pas en Oman, mais seulement en Iran¹. De même, les vases d'albâtre dont l'inscription indique qu'ils ont été rapportés en « butin de Magan » par Narâm-Sîn² ne semblent pas originaires d'Oman, où le travail de l'albâtre est à peine attesté. Au contraire, la production de tels vases est bien attestée au Kerman et au Séistan. Malheureusement, l'exploration de l'Iran méridional a été à peine entreprise, de sorte que nous ne pouvons formuler que des hypothèses incertaines au sujet de l'existence d'une telle communauté « maganienne ».

La vallée de Bampur

La vallée de Bampur constitue l'un des bassins irrigables qui s'allongent d'ouest en est à quelque 200 kilomètres au nord de la côte du Golfe d'Oman, et qui constituent une route naturelle reliant le cœur du plateau iranien au Balutchistan. Aurel Stein³ y a reconnu une série de gisements archéologiques, témoins d'une importante concentration humaine qui avait dû profiter de

1. W. Heimpel, « A first step in the diorite question », *RA*, 76 (1982), p. 65-67.

2. R.F.G. Sweet, dans O.-W. Muscarella, *Ladders to Heaven. The Land of the Bible Archaeology Foundation*. Royal Ontario Museum, Toronto, 1981, p. 80, n°33. Daniel Potts, *Southern Iran and Arabia in the Third Millennium B.C. : A New Perspective on the Problem of Magan*. Berlin, 1983.

3. Sir Aurel Stein, *Archaeological Reconnaissance in North-Western India and Southeastern Iran*. London, 1937, p. 104-131.

conditions plus favorables que de nos jours. B. De Cardi¹ a entrepris en 1966 de préciser les données éparses recueillies par Stein, en établissant une stratigraphie de référence sur le site même de Bampur, dont la forteresse pourrait recouvrir un tell important, chef-lieu de la région dans l'antiquité. La fouille n'a porté que sur deux points des tépés situés juste au nord-ouest. Mais il n'a pas été possible de poursuivre ce qui apparaît comme des sondages préliminaires, de sorte que nous ne connaissons guère que la succession des styles de la céramique, plutôt que des « assemblages » complets.

L'histoire du site apparaît comme divisée en deux grandes périodes, dont la plus ancienne est postérieure d'un millénaire à l'époque archaïque que Stein a reconnue à Shah Huseini et à Qal'a-i Sardagh. Cette dernière époque correspond en effet à celle du niveau V de Tépé Yahya, datée de la première moitié du IV^e millénaire. Cela paraît impliquer un rattachement à cette époque de la vallée de Bampur à l'ensemble culturel situé plus à l'ouest. La première époque de Bampur, au contraire, correspond aux niveaux I à IV du site. Elle est caractérisée par une céramique rouge ou grise, à enduit crème, le plus souvent peinte en brun foncé (fig. 145 : 1-4). On rencontre très tôt de grands bols profonds en forme de cloches, décorés d'une bande sinueuse en relief, ou de lignes brisées, ainsi que des jarres globuleuses dont les motifs cruciformes et les triangles à degrés renouent avec la tradition illustrée sur la céramique dite de Quetta, dérivée elle-même de celle de Geoksyur en Turkménie. Le décor figuratif se développe progressivement, avec déjà le grand scorpion au corps ovale (fig. 145 : 2), appelé à une grande popularité lors de la seconde période, voire sur les céramiques de Qaleh et de Shugha dans le Fars, sans que cela implique qu'elles soient contemporaines. D'une manière générale, la céramique de la première période de Bampur présente de fortes affinités avec celles de Shahr-i Sokhta II et III et de Mundigak IV 1-2. Quelques fragments de vases en chlorite de la série *ancienne* confirment un développement vers le milieu du III^e millénaire, alors qu'un cachet compartimenté en cuivre, de la fin de cette période, doit être un peu plus récent.

La seconde période est représentée dans les niveaux V et VI, et doit correspondre à l'apogée de la prospérité dans la vallée de Bampur, si l'on considère le nombre et l'ampleur des installations ou des nécropoles, notamment à Khurab et à Damin². B. de Cardi avait supposé une rupture de tradition et d'orientation des échanges au début de cette période, mais les fouilles de Shahr-i Sokhta³ ont montré qu'il n'en était rien. Il se pourrait simplement que la richesse de la vallée de Bampur ait suscité l'éclosion d'une céramique plus originale, répandue de là au Séistan et surtout en Oman : les grands vases en forme de tonnelets décorés de capridés schématiques (fig. 145 : 6), les petites marmites à bandeau sinueux en relief sur l'épaule, les vases gris à décor incisé d'inspiration architecturale (fig. 146 : 1-2). En outre, les vases sans décor en forme de cornets largement évasés découverts à Khurab (fig. 146 : 3-4) se trouvent aussi à Tépé Yahya et à Shahdad, ainsi qu'en Turkménie ; ils confirment que la vallée de Bampur était le carrefour de courants culturels très amples. Il n'en est que plus étonnant de ne pas y trouver de vases en chlorite de la série *récente*, à petits

1. Beatrice de Cardi, *Excavations at Bampur, a Third Millenium Settlement in Persian Baluchistan, 1966*. Anthropological Papers of the American Museum of Natural History, vol. 51-(3). New York, 1970.

2. Sir Aurel Stein, *Archaeological Reconnaissance...*, 1937 ; pl. XIII-XVII ; XXXI-XXXIV-XXXIV. M. Tosi, « A Tomb from Damin and the Problem of the Bampur Sequence in the Third Millenium B.C. », *East and West*, 20 (1970), p. 9-50.

3. M. Tosi, « Bampur, a Problem of Isolation », *East and West*, 24 (1974), p. 33. Les relations avec le Fars (Qal'eh et Shugha) demanderaient cependant à être confirmées et précisées, si l'on songe à la date relativement récente qu'elles impliquent.

cercles pointés, mais cette absence peut être attribuée à ce que la recherche a d'insuffisant. La métallurgie de cette époque contemporaine de la fin du III^e millénaire et du début du II^e comprend, à Damin, de larges haches à collet et lame trapézoïdale, et à Khurab, un pic à collet apparenté, décoré d'un chameau accroupi sur le talon¹. Tout cela confirme la vigueur de la civilisation de Bampur, bien insérée dans le grand ensemble d'Iran du Sud-Est et cependant dont on entrevoit l'originalité. Il est tentant d'admettre que Bampur ait été le centre créateur de la céramique peinte répandue aussi en Oman, mais la prudence impose de rester réservé sur ce point.

La civilisation de l'Hilmand

Les deux grands sites de Shahr-i Sokhta et de Mundigak illustrent deux aspects complémentaires de ce que M. Tosi a proposé d'appeler une même « civilisation de l'Hilmand ». Dans le delta du fleuve, à l'ouest, Shahr-i Sokhta² avait été fondé vers 3000, apparemment grâce à sa situation au carrefour des courants issus de l'Iran proto-élamite et de la civilisation de Geoksyur en Turkménie. Sur une terrasse naturelle, à proximité des lacs dans lesquels se jettent les bras de l'Hilmand, les habitants de l'agglomération disposaient de possibilités d'exploitation de la faune et de la flore aquatiques, ainsi que du bois des peupliers et des tamaris bordant les cours d'eau. Ils purent organiser une agriculture en irriguant la plaine, tandis que l'élevage était possible dans la steppe herbeuse située au-delà. Après la période initiale bien datée par les documents proto-élamites, la petite ville vit sa surface s'agrandir considérablement et passer de 15 à 45 hectares au cours de sa période II (phases 7 à 5), datée approximativement de 2800 à 2450 avant J.-C.

Dès le début, la cité des vivants établie au nord était séparée de celle des morts, constamment utilisée. Aucun bâtiment autre que privé n'ayant été fouillé, cette période est caractérisée, surtout à sa phase finale, donc au milieu du III^e millénaire, et par la suite, par l'ampleur de l'artisanat réparti dans un quartier spécialisé. Simultanément fut colonisée la plaine méridionale arrosée par une branche de l'Hilmand, le Rud-i Biyaban. De très petits villages s'y implantèrent, qui devaient dépendre de la capitale. Le travail portait particulièrement sur les matériaux bruts importés de loin : lapis-lazuli, cornaline et turquoise, ainsi que coquillages révélant des relations maritimes. La chlorite et le cuivre venaient de gisements proches, et les pierres locales étaient travaillées dans une zone particulière, pour la fabrication d'un outillage rustique. La masse des déchets atteste un intense travail, mais la rareté des objets achevés suggère une réexportation dont on peut supposer sans certitude que la Mésopotamie des Dynasties archaïques aura été le but ultime. Shahr-i Sokhta aura donc fonctionné essentiellement comme un relais, en fonction d'autres civilisations, et la vieille vocation à l'artisanat des communautés du cœur de l'Iran y aura trouvé ainsi une adaptation particulière. Le travail de la chlorite semble en revanche peu attesté, par des cachets et de rares vases de la série *ancienne* qui pourraient aussi

1. Sir Aurel Stein, *Archaeological Reconnaissance...*, 1937, pl. XVIII : E. i 258. K.R. Maxwell-Hyslop, « Note on a Shaft-hole Axe-pick from Khurab, Makran », *Iraq*, 17 (1955) p. 161. C.C. Lamberg-Karlovsky, « Further Notes on the Shaft-hole pick-axe from Khurab, Makran », *Iran*, 7 (1969), p. 163-168.
2. R. Biscione, S. Salvatori, M. Tosi, « Shahr-i Sokhta : The Protohistoric Settlement and the chronological Sequence », dans : *La Città' Bruciata del Deserto Salato*, Roma, 1977, p. 105-112. R. Biscione : « Shahr-i Sokhta : Development and Crisis of a 3rd Millennium Proto-Urban Site in Eastern Iran », dans : *Les Cahiers du CEPOA*, 1. *La Ville dans le Proche-Orient Ancien*. Leuven, 1983, p. 22-37.

bien être des importations. Mais les cachets, qui avaient remplacé les sceaux-cylindres proto-élamites, étaient taillés dans des pierres diverses (fig. 147 : 1-2), principalement la chlorite, et gravés avec de fines drilles en silex. Ils apparaissent comme des ancêtres des cachets compartimentés en cuivre (fig. 147 : 3-6) qui se sont répandus ensuite, à partir du milieu du III^e millénaire. Si l'on admet cette filiation, on est amené à renoncer à considérer les cachets compartimentés comme originaires de Turkménie, et à tenir le Séistan comme le lieu de leur création et de leur diffusion.

La période III (phases 3-4), datée de 2450 à 2100 avant J.-C., vit l'apogée de la ville, qui s'étendit sur 80 hectares, avec peut-être une citadelle englobant le quartier des artisans, mais dont les éventuels bâtiments officiels n'ont pas pu être explorés. L'artisanat spécialisé connut alors son plus grand développement, à Shahr-i Sokhta même et dans les 25 petits villages répartis au sud. Il est remarquable que ces villages aux dimensions uniformes, sans hiérarchie de surface, abritaient parfois des ateliers en plein air, sans habitations, notamment pour la céramique, dont la fabrication n'est pas attestée dans la métropole, et la métallurgie. Cela semble indiquer une participation importante de nomades ou semi-nomades à la vie de la communauté de l'Hilmand.

Cette communauté fut frappée la première par la crise qui devait provoquer l'effondrement général des civilisations de l'Iran Extérieur, jusqu'à l'Inde. Au cours de la Période IV (phases 2-1-0) datée de 2100 à 1800 avant J.-C., l'habitat tomba à quelque 5 hectares ; il était dominé par un grand bâtiment dont les murs puissants devaient porter un étage, mais dont le parti n'a pas d'implications précises ; il fut détruit vers 1800 par un grand incendie, d'où son appellation de « bâtiment brûlé ». Il fut pauvrement réoccupé ensuite, avant la désertion définitive. La céramique peinte disparut en grande partie à cette époque, tandis que se généralisait la fabrication des vases sans décor, sur le tour rapide. Les vases peints en forme de tonnelets, les vases à bandeau en relief et les vases gris à décor incisé illustrent une insertion précise dans l'ensemble culturel de Bampur (fig. 145 : 4, 146), de Tépé Yahya et de l'Oman (fig. 140 : 1-2-5). Dans l'ensemble, nulle décadence ne peut être observée à la veille de la désertion qui apparaît peut-être plus nettement qu'ailleurs comme le résultat d'une crise spécifique d'une forme d'urbanisme sans doute excessive et trop liée à une forme de nomadisme artisanal, elle aussi très particulière.

La grande ressemblance de la céramique, de l'industrie lithique, de la métallurgie, des sceaux compartimentés comme de l'art de construire de Mundigak, situé cependant loin au nord-est de Shahr-i Sokhta, près de Kandahar, a conduit M. Tosi à admettre qu'une même civilisation unissait les deux cités¹. Toutefois, Mundigak² diffère par une architecture monumentale qui n'a pu être observée dans la métropole du Séistan, et paradoxalement, par une pauvreté en matières précieuses qui pourrait s'expliquer par le fait que cette agglomération se trouve en dehors du circuit des échanges avec la Mésopotamie, qui auront enrichi son émule. Son essor de type urbain, correspondant à la longue période IV-1 de son histoire, est relativement ancien, puisqu'il est sensiblement contemporain de la période II de Shahr-i Sokhta, et peut donc être daté entre 2700 et 2500. C'est ce que suggère une céramique très soignée, notamment les coupes « ballons », qui se présente comme une adaptation originale, peinte, de la céramique grise de la

1. Maurizio Tosi & C.C. Lamberg-Karlovsky, « Shahr-i Sokhta and Tepe Yahya : Tracks on the Earliest History of the Iranian Plateau », *East and West*, 23 (1973), p. 26.
2. Jean-Marie Casal, *Fouilles de Mundigak*, 2 vol., Paris, 1961.

plaine de Gorgan et de Tépé Hissar, en Iran du Nord-Est¹. Le décor peint de ces vases, tout particulièrement le thème des fleurs de pipal, invite à regarder vers l'Inde comme source d'inspiration. A côté d'un rempart double, casematé et consolidé par de gros contreforts extérieurs, un « palais » n'a à vrai dire pas de dispositions intérieures révélant un sens particulièrement développé de la conception architecturale. Mais cette indigence est comme masquée par une belle façade à colonnes engagées, supportant une frise de merlons. Il en est de même du « temple » isolé à 200 mètres à l'est de l'agglomération, en dépit d'une répartition plus cohérente des locaux autour d'un espace central. Cet édifice devait l'essentiel de son aspect imposant à l'enceinte casematée qui l'habillait en quelque sorte, au moins sur trois côtés, et que rythmaient des contreforts prismatiques. De telles façades illustrent un sens remarquable de ce qu'on peut appeler la monumentalité de complexes révélant un souci de s'isoler, de se protéger et aussi de paraître, sans être associé à une grande capacité organisatrice des espaces. Puisqu'il y en a deux, en principe contemporains, il est difficile d'y voir les résidences de chefs d'État. On songera plutôt, comme pour les « tours » de l'Oman, à des résidences de chefs de clans ou de grandes familles. Il n'en est pas moins étonnant qu'à Mundigak, la tradition de cette architecture se soit pratiquement éteinte ensuite. Le « palais » et le « temple » ne furent pas rebâties après la catastrophe qui mit fin à la période IV-1, alors même que la ville prenait une plus grande extension, d'abord sans être fortifiée (IV-2), puis avec des maisons pauvrement bâties, et cependant avec un rempart double (IV-3). Après une longue interruption, Mundigak fut réoccupé, probablement dans le courant du XVIII^e siècle, par une population dont la culture était caractérisée par une céramique rouge, faite à la main, et peinte en violet foncé (période V). Ces gens aménagèrent l'emplacement de l'ancien « palais » en y édifiant un « monument massif »² trop ruiné pour que l'on puisse l'interpréter avec assurance. La construction d'une partie de son soubassement peut certes être comparée à celle de la grande construction de Tureng Tépé, sans que cela permette un rapprochement décisif.

La civilisation de la plaine de Gorgan

La civilisation dite de la plaine de Gorgan se trouve en fait chevaucher le nord-est du plateau et la plaine, avec ce qui peut apparaître comme deux métropoles : Tépé Hissar près de Damghan, au sud de l'Elburz, et Tureng Tépé au nord, dans la plaine située au sud-est de la mer Caspienne. C'est dans cette plaine que dut naître vers la fin du IV^e millénaire la culture à céramique grise lustrée qui se répandit sur le plateau, à Tépé Hissar (période II), en éliminant progressivement la culture archaïque autochtone, à céramique peinte.

Exploré plus largement, Tépé Hissar a livré une documentation d'une plus grande diversité, qui souffre cependant de l'imprécision de la stratigraphie établie autrefois par E. Schmidt, comme l'ont mis en évidence les recherches récentes³.

1. J.-M. Casal, *op. cit.*, p. 102-103, signale même 2 vases gris vraisemblablement importés du Gorgan : fig. 82, n°298-299.
2. J.-M. Casal, *op. cit.*, p. 85-88. Jean Deshayes, « A propos des Terrasses hautes de la fin du III^e millénaire en Iran et en Asie Centrale », *Colloque intern. du C.N.R.S. : Le Plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquêtes islamique*, Paris 1976, p. 101. M. Tosi, *ibid.*, p. 62.
3. Erich Schmidt, *Excavations at Tepe Hissar, Damghan 1931-1933*, Philadelphia, 1937. Jean Deshayes, « Hissar, Tepe », *Reallexikon der Assyriologie und vorderasiatischen Archäologie*, IV (1975), p. 426-429. G.-M. Bulgarelli, *Iran*, 11 (1973), p. 206. *Id.*, « Tepe Hissar, preliminary Report on a Surface Survey », *East and West*, 24 (1974), p. 15-27. R. Dyson, « Tepe Hissar, Iran revisited », *Archaeology*, 30 (nov. 1977), p. 418-420. G.-M. Bulgarelli, « The Lithic Industrie

La période II qui vit s'imposer la culture à céramique grise ou noire, correspond approximativement aux deux premiers tiers du III^e millénaire. L'agglomération devait être occupée en forte proportion par des ateliers de fondeurs de cuivre et de plomb, puis surtout de tailleurs de perles en pierres exotiques, tout particulièrement en lapis lazuli.

La période III, divisée en trois sous-périodes, couvre les derniers siècles du III^e millénaire et les premiers du second. Elle vit le développement sans rupture de la tradition de la céramique grise, ou encore rouge finalement, dépourvue de décor peint, mais qui reçut en III B et C un décor lissé. Cette céramique est caractérisée en outre par l'élégance des formes dont les plus remarquables sont les vases à bec-gouttière, appelés à se transmettre aux civilisations du Fer. Ces vases apparaissent à la phase III B, durant laquelle un quartier d'habitation était dominé par un *bâtiment incendié*, dont cependant R. Dyson¹ a contesté, après un nouvel examen, qu'il ait été une forteresse ou un temple, en préférant y reconnaître la demeure privée de quelque riche marchand. Un entrepôt en occupait la partie sud, à proximité de l'entrée unique, qui n'était pas fortifiée à proprement parler, contrairement à ce que supposaient les premiers fouilleurs. Le riche mobilier illustre un apogée de prospérité qui se prolongea à la phase finale, III C, connue principalement par des « trésors » et des dépôts funéraires placés dans des tombes groupées en un cimetière.

La métallurgie qui ignorait le bronze semble avoir développé une production de luxe, à côté de l'armement assez simple et d'un outillage réduit à des haches-herminettes d'une robuste rusticité. La hache d'apparat qui a connu tant de faveur n'est pas représentée, alors qu'on a trouvé deux casse-tête tubulaires dont le plus beau, à tête en étoile, est surmonté d'une figurine d'animal. La vaisselle de luxe, en métal, généralement dépourvue de décor, peut cependant être rattachée à la tradition particulière que l'on retrouve dans la plaine de Gorgan, avec le trésor d'Astrabad, et en Bactriane (p. 200-203). Un plat trouvé dans le bâtiment incendié est décoré en haut relief d'un lion dévorant un taureau et relève de la même tradition que ceux de Shahdad. Des pseudo-épingles à pointe remplacée par un renflement et à tête ornée d'une figurine, pouvaient être fichées dans de petits flacons à fard, comme en Bactriane où de tels objets de toilette sont particulièrement nombreux.

Quelques cachets en cuivre doivent être considérés comme des variantes de la série « compartimentée », dont ils peuvent différer par un long tenon et un décor en faible relief. Certains cachets ont été utilisés pour sceller des bulles et relèvent donc d'une technologie administrative assez élémentaire, alors que ceux de Shahdad ne semblent avoir été utilisés que pour marquer des poteries. Les cachets à tenon apparaissent comme au moins les antécédents de ceux de Marlik, au même titre que les théières qui illustrent de même une continuité culturelle par delà la grande interruption du milieu du II^e millénaire.

L'industrie de l'albâtre est remarquable, certainement locale, quoique apparentée à celle d'Iran du Sud-Est. Mais les coupes à piédestal ou à pied sont très originales. A côté de vases à bec ou goulot oblique, apparentés aux vases en céramique (fig. 148 : 3-4), on trouve de petits vases décorés de cercles doubles, pointés (fig. 148 : 1-2) manifestement influencés par les fioles en chlorite répandues à la même époque de Suse à la Bactriane. D'un particulier intérêt sont les colonnettes à gorge (fig. 148 : 5) répandues à Tureng-tépé, en Turkménie,

of Tepe Hissar at the Light of recent Excavations », in : M. Taddei, editor, *south Asian Archaeology*, 1977, vol.I (Naples, 1979), p. 39-54.

1. R. Dyson, « The Burned Building of Tepe Hissar III B : a restatement », *Bastan Chenassi va Honar-e Iran*, 9-10 (1972), p. 76.

en Bactriane, à Shahdad et jusqu'à Suse. Si leur caractère cultuel est certain, leur appartenance au mobilier de tombes ne prouve pas qu'elles aient été revêtues d'un symbolisme spécifiquement funéraire.

On peut attribuer à l'érosion la disparition des ateliers où ce matériel a dû être produit. Tépé Hissar n'en apparaît pas moins comme une grosse agglomération largement vouée à l'artisanat de luxe, selon une vocation propre à l'Iran et mise en œuvre aussi à Shahr-i Sokhta, par des sédentaires, voire par des semi-nomades, à Shahdad. L'absence, sur ces sites, de palais ou de temple peut certes être le fait du hasard des fouilles. Elle pourrait cependant correspondre à une administration embryonnaire, prise en main par des aristocraties logées dans des résidences du type du *bâtiment incendié*. Ces demeures à peine palatiales peuvent être comparées aux grands édifices un peu plus anciens de Mundigak, qui masquaient l'indigence de leur conception intérieure derrière des façades imposantes. Nous observerons (cf. p. 193) au centre des forteresses de Bactriane des demeures aussi simples, que leur emplacement oblige cependant à considérer comme le siège vraisemblable d'une aristocratie locale.

La richesse de la plaine de Gorgan a été connue d'abord par le « trésor » (fig.149) découvert fortuitement sur un tell voisin d'Astrabad en 1842, et dessiné avant sa disparition par un émigré alsacien, Clément de Bode¹. Il s'agit d'un ensemble dont la diversité pourrait correspondre au mobilier d'une tombe du type de celles de Tépé Hissar, ou d'un temple, d'où l'on aurait éliminé les vases de céramique considérés comme sans intérêt. À côté d'armes et outils, de deux idoles féminines plates, très fortement stylisées comme celles de Tépé Hissar, de vases en albâtre, de deux trompettes comparables à celles de Tépé Hissar et de Bactriane, on reconnaît un vase à long bec du type « théière » en or, décoré d'oiseaux passant, un vase sphérique (fig.149 : 3) décoré de rosaces rappelant celles de la céramique de Nal, à l'ouest de l'Inde², et enfin, un gobelet en or (fig.149 : 1) sur lequel figurent un « maître des animaux » vêtu d'une jupe rappelant le kaunakès, et un guerrier à barbe courte, armé d'une courte hallebarde. Comme pour le trésor dit de Fullol (cf. p 200, s.), on a cédé pour commencer à la tentation de rapprochement avec l'art « sumérien » archaïque, alors que ce trésor illustre une culture présentant une parenté lointaine, mais indépendante, et qui s'insère elle-même dans l'ensemble de l'Iran Extérieur.

Le grand site de Tureng Tépé³, chef-lieu archéologique de la plaine de Gorgan, a une histoire analogue à celle de Tépé Hissar, à partir de la naissance de la culture à céramique grise, dont la tradition s'est poursuivie sans heurt de la fin du IV^e millénaire à la première moitié du second. Par suite, la numérotation des deux stratigraphies se trouve être identique. L'agglomération est dominée par une énorme construction dont Jean Deshayes⁴ avait entrepris la difficile exploration avant sa mort prématurée. Il s'agit d'un édifice massif, long d'au moins 80 m et haut de 13,50 m, à deux degrés emboîtés l'un dans l'autre et constitués intérieurement par des espèces de caissons déterminés par des murs perpendiculaires, avec un coffrage extérieur, sur un soubassement de pierre. On accédait au moins à la base de l'étage par une rampe appliquée contre la façade.

1. M. Rostovtzeff, « The Sumerian Treasure of Astrabad », *Journal of Egyptian Archaeology*, VI (1920), p. 4-27.

2. Stuart Piggott, *Prehistoric India* (1950), fig. 5.

3. J. Deshayes, « Tureng Tépé », *Archeologia* 18 (sept.-oct. 1967), p. 33-37. *Id.*, « New Evidence for the Indo-Europeans from Tureng Tepe, Iran », *Archaeology*, 22 (1969), p. 10-17.

4. J. Deshayes, « Les fouilles récentes de Tureng Tépé : La Terrasse Haute de la fin du III^e millénaire », *CRAI*, 1975, p. 522-530. *Id.* « A propos des Terrasses Hautes de la fin du III^e millénaire en Iran et en Asie Centrale », *Colloque C.N.R.S. : Le Plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la Conquête islamique*, Paris 1976, p. 95-111.

Deshayes supposait qu'il y avait une seconde rampe symétrique et un escalier médian, ce qui aurait rappelé les dispositions des escaliers des ziggurats d'Ur III. Aucune construction n'a été repérée au sommet ; en revanche, un bâtiment s'élevait au pied de la façade, mais n'a pas encore pu être dégagé. Le radio-carbone indique que cette construction remonte à 2050 avant J.-C. Cette date correspond parfaitement à celle que l'on peut attribuer au matériel recueilli sur la plate-forme supérieure : céramique de la période III C 1, pointes de flèches et colonnettes à gorge, analogues à celles qui ont été trouvées dans les tombes de Hissar III C et de Shahdad.

La Turkménie Méridionale

La Turkménie méridionale s'allonge au nord-est du plateau iranien, entre le désert de Kara Kum et les monts Kopet Dagh d'où descendent assez de cours d'eau pour permettre une irrigation importante. Avec ses prolongements orientaux du delta du Murghab, antique Margiane, puis de la plaine arrosée par l'Amu Darya (Oxus), antique Bactriane, elle constitue une entité assez diversifiée et comparable à la Mésopotamie et à l'Inde, avec ses deux grandes agglomérations de Namazga tépé et d'Altyn-dépé. Les étapes de son développement tout au long du III^e millénaire restent difficiles à préciser, du fait qu'après l'abandon des sites de l'oasis de Geoksyur, contemporains dans leur stade final (Namazga III) de la civilisation proto-élamite, la civilisation dite de l'Ancien Bronze (Namazga IV) a laissé généralement des vestiges recouverts par ceux des époques ultérieures. Masson a cru pouvoir définir cette époque, manifestation longue, comme celle de la « révolution urbaine ». De fait, les grands sites de Namazga et d'Altyn atteignent alors leurs dimensions maximales de 50 et 26 hectares respectivement, et sur le second, le rempart édifié précédemment reçut un aspect imposant. Le début de l'usage du tour de potier paraît correspondre à celui d'un artisanat spécialisé qui, dans le domaine de la métallurgie resta cependant archaïque avec des essais maladroits d'alliages cuivre-plomb et argent-cuivre. Ph. Kohl¹ date cette époque de 3000 à 2500 avant J.-C. Nous pensons qu'il faut la rajeunir, eu égard d'une part à la date de la civilisation proto-élamite dont la fin correspond sensiblement à son début, et d'autre part, pour sa fin, au caractère « récent » de son industrie de l'albâtre. Si en effet, il est exact que des vases d'albâtre d'Ulug-dépé (fig.150)² datent bien de la fin de cette époque, une date proche de la fin du III^e millénaire s'impose³. En effet, l'un de ces vases est un petit pot cubique, variante des fioles en chlorite rencontrées à Suse (fig.96 : 1-4), au désert de Lut (fig.124), et en albâtre à Tépé Hissar (fig.148 : 1), caractéristiques de la série récente de l'industrie de la chlorite. L'autre (fig.150 : 2) est un vase tronconique semblable à un vase plus trapu, dont l'inscription indique qu'il a été rapporté en butin du pays de Magan par Narâm-Sîn. Et il peut-être rapproché aussi de vases susiens en cuivre, des époques d'Ur III et de Simashki⁴.

1. Ph. Kohl, *Central Asia. Palaeolithic Beginnings to the Iron Age*. Paris, ADFP, 1984, p. 105, s et 216, s.

2. V.-M. Masson & V.I. Sarianidi, *Central Asia. Turkmenia before the Achaemenids*, London, 1972, pl. 35.

3. Cette date concorde avec celle qu'indique le C 14 : L.B. Kircho, « The Problem of the Early Bronze Culture of Southern Turkmenia », in : Ph. Kohl. ed. : *The Bronze Age Civilization of Central Asia*. Armonk, 1981, p. 100. Au contraire, Ph. Kohl, *ibid.*, p. XXXI, date la fin de Namazga IV de 2500 av. J.-C.

4. O.-W. Muscarella, ed. : *Ladders to the Heaven* (Collection Borovsky), Toronto, 1981, p. 80, fig. 33 : vase inscrit au nom de Narâm-Sîn. Cf. Le vase en bronze : R. Ghirshman, « Suse au tournant du III^e au II^e millénaire avant notre ère » *Arts Asiatiques*, 17 (1968) p. 7 : fig. 14 (1).

L'époque suivante, Bronze Moyen (Namazga V) est la mieux connue, du fait que ses témoins n'ont pas été oblitérés par des installations ultérieures. Il est remarquable que l'habitat soit limité, en Turkménie, à seulement 11 agglomérations correspondant forcément à une population moindre que celle de l'époque précédente. Cependant, cette époque semble bien coïncider avec l'apogée de la civilisation de Turkménie, représentée de façon particulièrement imposante à Altyn-dépé, où elle est datée par Masson¹ entre 2100 et 1750 avant J.-C., alors que Ph. Kohl propose de 2500 à 2200 : la première de ces estimations nous paraît la plus vraisemblable.

Fortifié déjà précédemment, Altyn-dépé couvrait de 26 à 30 hectares, avec une population répartie dans des quartiers spécialisés, tout au moins d'après ce que suggèrent des observations de surface jointes à celles qui ont été faites dans les secteurs fouillés. L'élite riche se serait trouvée dans le centre-est, le cœur religieux se trouvant sur le rebord est ; les potiers étaient groupés au nord, les meuniers (?) à l'est (non fouillé) et les métallurgistes au sud². La céramique, fabriquée en quantités massives, sur le tour rapide et dans des fours élaborés permettant d'atteindre 1000°, était désormais dépourvue de décor peint, dont la tradition survivait cependant dans d'autres techniques. Le répertoire des formes (fig.151)³ comprenait des bols profonds à bord mouluré et fond rétréci, appelés à se perpétuer sous la forme de coupes ressemblant à des cornets, assez semblables à celles du désert de Lut (fig.116). La métallurgie⁴ du cuivre naturellement arsénié connaissait aussi des alliages délibérés au plomb et à l'étain ; elle comprenait un outillage rustique et un armement assez simple. Seuls quelques objets de toilette semblent avoir été plus élaborés : des « épingles » à pointe renflée et tête ouvragée, associées à des fioles à col étroit, que l'on retrouve en Bactriane et à Tépé Hissar. Les nombreuses figurines féminines en terre cuite portent des « signes » gravés, répliques vraisemblables de tatouages et qui ont été indûment rapprochés de signes proto-élamites beaucoup plus anciens⁵. De tels signes sur un tel support ne sauraient prouver l'existence de l'écriture. Et les cachets compartimentés en cuivre (fig.153)⁶ semblent être apparus après ceux du Séistan, leur usage restant indéterminé. Le seul « bâtiment public » qui ait été dégagé à Altyn-dépé (fig.152) est décrit comme une « tour » de 55m de largeur, à quatre degrés, mais adossée à la pente d'un talus. Par suite, le rapprochement avec une ziggurat mésopotamienne est contestable, d'autant plus que cet édifice n'est nullement intégré à un ensemble architectural adapté au culte ou à l'administration, comme le sont les ziggurats mésopotamiennes de cette époque. Comme la « tour » de Tureng-tépé, celle-ci semble revêtir un caractère de prestige presque exclusif, en dehors de son éventuelle fonction culturelle, et sans lien précis avec une organisation spécifiquement étatique.

Perpendiculairement, et en retrait, une construction bâtie au pied de cette « tour » abritait un complexe funéraire qui pourrait en avoir été solidaire. Si l'on admet cette hypothèse, la « tour » dont rien ne prouve qu'elle ait porté un

1. V.-M. Masson & T.-P. Kiiatkini, « Man at the Dawn of Civilization » in Ph. Kohl, ed. : *The Bronze Age Civ. of Central Asia*, 1981, p. 110. Ph. Kohl, *Central Asia. Palaeolithic Beginnings to Iron Age*. Paris, 1984, propose 2500-2200 av. J.-C. Mais p. 261, H.P. Francfort propose une fin plus tardive : vers 1800.
2. V.-M. Masson & T.-P. Kiiatkini, *op. cit.* Ph. Kohl, *op. cit.*, p. 117-134. V.-M. Masson, *Altyn-depe* (en russe), Leningrad, 1981.
3. V.-M. Masson & V.-I. Sarianidi, *Central Asia* (1972), pl. 38 en bas à dr. : vase d'Ulug-depe dont le contexte précis n'est pas publié.
4. V.-M. Masson & V.-I. Sarianidi, *Central Asia* (1972), fig. 30 ; 31.
5. V.-M. Masson & V.-I. Sarianidi, *Central Asia* (1972), pl. 40 ; 42 ; fig. 33.
6. V.-M. Masson & V.-I. Sarianidi, *Central Asia* (1972), pl. 46-47. Ph. Kohl, ed. *The Bronze Age Civ. of Central Asia* (1981), p. 111.

« temple du sommet », pourrait avoir eu aussi une signification funéraire. Quoi qu'il en soit, le complexe funéraire proprement dit¹ comprenait, adossée à un corridor, une série de 5 chambres dont la seconde, après un vestibule, possédait les accessoires d'une sorte de sanctuaire, avec au centre un foyer et au fond, un autel mural sur lequel étaient déposés des ossements humains. Un squelette décapité était déposé dans un angle. Parmi les offrandes figuraient un disque et une colonnette à gorge en pierre, à côté d'une très petite tête de taureau en or dont la stylisation archaïque peut-être comparée à celle de la tête de taureau en bronze de Barbar à Bahrein, pour attester qu'elle n'implique pas nécessairement une date contemporaine des tombes royales d'Ur. Le croissant en turquoise qu'elle porte sur le front ne saurait prouver que ce lieu ait été voué au culte du dieu-lune. Dans la chambre suivante se trouvait seulement un foyer, puis on passait dans une seconde chambre sépulcrale où étaient disposés les ossements de 11 individus, certains crânes ayant été séparés et placés dans des niches murales. Un monceau d'ossements en désordre était placé dans la dernière chambre, à côté d'un squelette intact, apparemment inhumé en dernier lieu. On entrevoit ainsi un rituel complexe, lié à la pratique caractéristique de cette époque, des sépultures multiples.

En dehors de l'importation relativement importante de pierres exotiques : cornaline et turquoise, des objets tels que les colonnettes à gorge et les cachets compartimentés attestent l'insertion de la civilisation du Bronze Moyen en Turkménie dans le vaste ensemble de l'Iran Extérieur. Cependant, les liens avec l'Iran proprement dits semblent faibles, alors qu'inversement, les échanges avec l'Inde harappéenne ont dû être intenses, essentiellement en fin de période. C'est ce qu'indique, outre la similitude d'une forte proportion de vases, une série de cachets dont l'un au moins est inscrit en écriture harappéenne².

La fin de cette grande époque a été aussi celle de la civilisation urbaine en Turkménie ; elle est survenue à une date controversée : vers le début du II^e millénaire. Altyn-dépé fut abandonné, et seul un secteur d'à peine deux hectares de Namazga (époque VI) semble avoir été réoccupé, après un certain temps d'abandon. La céramique nouvelle s'apparente à celle de Margiane (actuel Murghab) et de Bactriane dont les archéologues soviétiques ont supposé qu'elles avaient été peuplées alors, à la suite d'une émigration venue de Turkménie.

Trop de faits nous échappent pour donner un aperçu cohérent de la civilisation de cette époque³, car trop peu de sites ont été explorés, et la publication des plus importants tels que Ulug-dépé, se fait attendre. Des faits nouveaux tels que des cimetières en dehors des lieux habités, une métallurgie plus riche, l'introduction de l'élevage du cheval et de la roue de char à rayons (introduite à la même époque en Anatolie puis en Syrie), celle de céramiques des steppes, suggèrent des mouvements de population. Mais rien ne permet de savoir si les éventuels nouveaux venus sont responsables de la fin de la civilisation urbaine, ou s'ils en ont seulement profité pour pénétrer en Turkménie.

Le bassin deltaïque du Murghab⁴ a été exploré principalement à partir de 1971 par V.-I. Sarianidi, qui a reconnu dans une série d'oasis les vestiges de groupements d'agglomérations dont la « capitale » pouvait atteindre 50 hectares.

1. V.-M. Masson, « Altyn-depe and the Bull Cult », *Antiquity*, 50 (1976), p. 14-19.

2. Ph. Kohl, *Central Asia. Palaeolithic Beginnings to the Iron Age* (1984), p. 132-133.

3. Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p. 141-142.

4. V.-I. Sarianidi, « Margiana in the Bronze Age », in : Ph. Kohl, *The Bronze Age Civilization of Central Asia* (1981), p. 165-193. I.-S. Masimov, « The Study of Bronze Age Sites in the Lower Murghab », *ibid.*, p. 194-220. Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p. 150 et 220.

Elles seraient réparties à la fois géographiquement et chronologiquement du nord au sud, du fait de la désertification commencée au nord. Trois périodes ont été reconnues, dont la plus ancienne serait contemporaine de Namazga V (mais une occupation antérieure a été reconnue) ; elle est représentée dans l'oasis de *Kelleli*. La période suivante dite de *Gonur*, est attestée dans plusieurs oasis dominées par une capitale fortifiée, notamment à Auchin 1 et Taip 1, d'où proviennent plusieurs sceaux-cylindres et empreintes sur céramique (fig.192) identiques aux sceaux de Bactriane. Le décor d'un de ces sceaux (fig.192 : 3) est divisé en deux registres par une torsade, selon une formule inaugurée en Syrie, à l'époque des royaumes amorites, notamment à Mari, au XVIII^e siècle¹. Dans ces conditions, une date C 14 corrigée, indiquant le XXI^e siècle, est difficilement admissible. Des liens étonnants avec le monde du Levant à l'époque des royaumes amorites sont confirmés par des cachets bifaces en stéatite², car l'un d'eux (fig.189 : 1) porte un disque ailé, création égyptienne adoptée en Syrie au plus tôt au XVIII^e siècle. La vraisemblance de l'inspiration syrienne de la torsade divisant le champ en deux registres apparaît dès lors comme plus assurée. Mais il est évident que la contradiction entre le synchronisme ainsi révélé et la date absolue fournie par le C 14 explique les incertitudes de la chronologie.

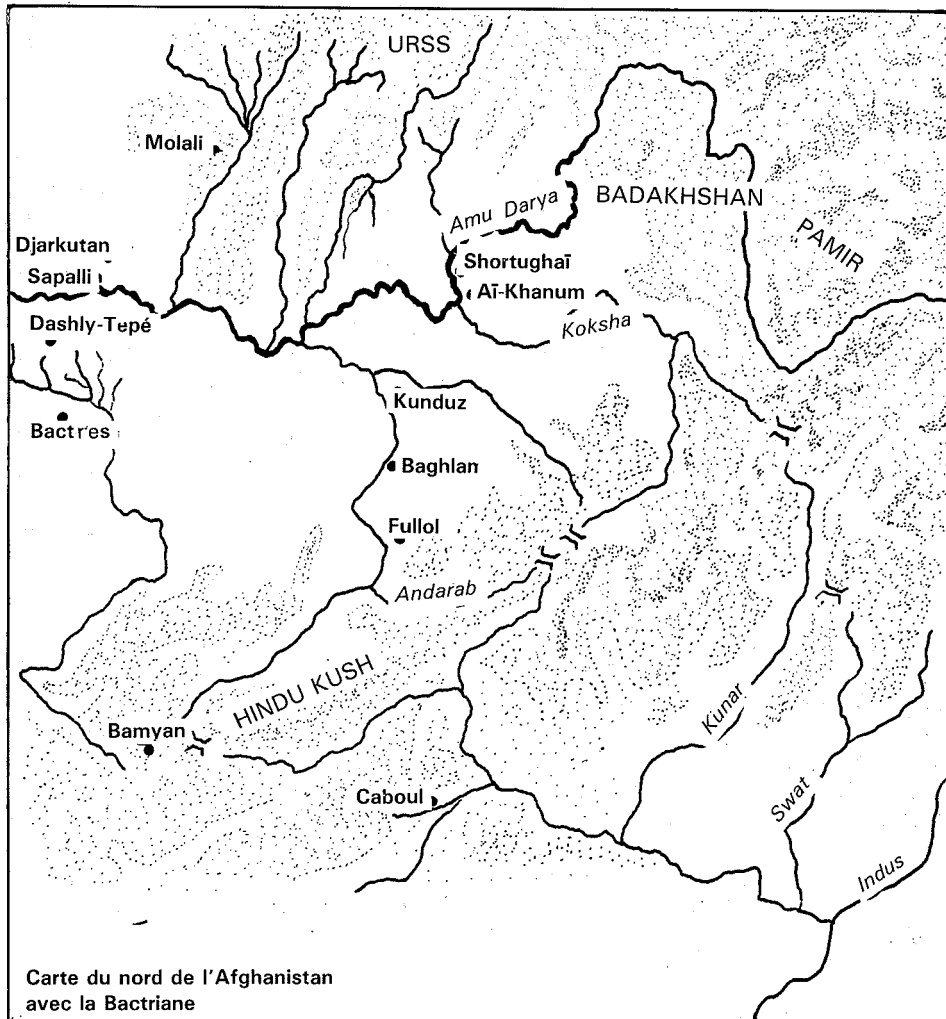
La période supposée finale tient son nom de l'oasis de *Togolok*, la plus méridionale, dont la « capitale » fortifiée couvrirait 50 hectares. Les données de l'exploration en cours sont trop partielles pour être utilisables ; elles ont du moins confirmé une nette identité de civilisation avec la Bactriane.

Nous sommes donc en présence d'une région bien délimitée, occupée de façon impressionnante, puisqu'elle semble avoir largement dépassé la Turkménie, avec 202 hectares contre 105, soit le double du total des surfaces habitées. Cependant, la chronologie de cette occupation reste incertaine, car les périodes supposées successives présentent nombre de traits communs, suggérant qu'elles ont été en partie contemporaines du Bronze Moyen et Récent de Turkménie. Sarianidi a pensé qu'il s'agissait de la création d'immigrants venus de ce dernier pays, puis du Khorassan iranien, tout au long du II^e millénaire, jusqu'à l'âge du Fer. Une telle hypothèse semble dépendre d'une priorité probablement induite accordée à la Turkménie, dont on peut douter qu'elle se soit vidée de sa population au profit de la Margiane. Cette dernière en tout cas, doit être considérée comme solidaire de la Bactriane.

La Civilisation de Bactriane

La plaine alluviale dominée au sud et à l'est par les monts Hindu Kush et du Pamir, est arrosée par l'Oxus (Amu-Darya) et ses affluents qui assurent de bonnes possibilités d'irrigation, et donc d'un enrichissement qui fut discontinu³ et, à l'époque historique tout au moins, réalisé du fait d'interventions extérieures. C'est ainsi que cette plaine entra dans l'histoire lors de sa conquête par les Perses, qui en firent la satrapie de Bactriane. Après la conquête d'Alexandre, des colonies grecques y prospérèrent, qui disparurent après l'époque kouchane.

1. Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p. 148 : date corrigée MASCA : 2000-2130 av. J.-C. Cylindres syriens : A. Parrot, *Mission archéologique de Mari, II. Le Palais (3) Documents et Monuments*, Paris, 1959, pl. XLIII ; XLIV et p. 212-215. P. Amiet, *Syria*, 37 (1960), p. 221, fig. 7. Un sceau-cylindre ainsi composé a été importé à Suse où son empreinte a été trouvée : P. Amiet, *Glyptique susienne. Mémoires*, 43 (1972), n°1727.
2. V.-I. Sarianidi, « Seal-amulets of the Murghab Style », in : Ph. Kohl, ed. *The Bronze Age Civilization of Central Asia* (1981), p. 221-255. P. Amiet, « Antiquités de Bactriane », *La Revue du Louvre et des Musées de France*, 1978, p. 158-159.
3. J.-C. Gardin & P. Gentelle, « L'exploitation du sol en Bactriane antique », *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême Orient*, 66 (1979), p. 1-29.



De même, elle connut une grande prospérité au Moyen Age, entre le X^e et le XII^e siècle, prospérité précédée et suivie de longues éclipses.

La recherche des vestiges antérieurs à l'époque achéménide est récente ; elle a abouti à la découverte de civilisations présentant une diversité significative, dans au moins trois régions distinctes : au nord de l'Oxus, dans l'actuel Uzbekistan méridional soviétique ; au sud de l'Oxus, dans la plaine de Bactres constituant le nord de l'Afghanistan, et à l'est, dans ce qu'on peut appeler la plaine de Shortughai. La civilisation des deux premières régions est très proche de celle de Margiane, alors que celle de Shortughai fut directement suscitée à la même époque par des colons venus de l'Inde harappéenne.

Au nord de l'Oxus, la plaine limitée au nord par des collines, est arrosée par plusieurs petites rivières plus facilement utilisables par les anciens pour l'irrigation, de sorte que c'est sur leurs bords que se trouvent les installations de l'âge du Bronze, qui semblent s'être déplacées d'ouest en est au cours du II^e millénaire. L'exploration de cette région à partir de 1969 présente encore de grandes lacunes ; elle permet cependant mieux qu'au sud de l'Oxus de reconnaître les étapes d'une évolution vraisemblablement analogue à celle de la Margiane. *Sapalli-tépé* est actuellement l'unique témoin de la période initiale, qui apparaît aussi comme la plus importante. Ce petit site de 4 hectares est dominé par une forteresse carrée de 82 m de côté (fig.154), caractérisée par des couloirs allongés deux par deux, parallèles aux côtés ; ils ressemblent ainsi à des casemates qui pourraient en avoir été les modèles, car ils constituent en fait un front de défenses extérieures. Huit blocs d'habitations étaient adossés au rempart intérieur, autour d'une cour centrale irrégulière. Chaque bloc était indépendant, avec des aménagements domestiques, en particulier de nombreux foyers, complétés parfois par des témoins d'activités artisanales spécialisées : poterie, métal, travail de l'os. 138 tombes ont été creusées dans le sol de ces maisons ; elles étaient remarquablement conservées, puisque du bois, des graines et des textiles y ont été trouvés. Des vêtements de soie ont ainsi été révélés, qui sont des témoins vraisemblables de relations avec la Chine ; c'est d'ailleurs ce que confirment les cachets compartimentés (cf. p. 198). La métallurgie du cuivre révèle un outillage simple : essentiellement la hache-herminette, comme à Tépé Hissar, et des objets de toilette plus richement diversifiés : flacons et épingles ou pseudo-épingles à pointe renflée et tête ouvragée, cachets compartimentés, identiques à ceux de Bactriane méridionale. La céramique (fig.160) faite en grande majorité au tour, comprend essentiellement des coupes à pied bas, des calices en forme de tulipe, des « cornets » à base étroite, rencontrés en Turkménie et en Margiane, des jarres à base carénée étroite, et des cruches à goulot oblique.

Askarov à qui l'on doit l'exploration de cette région, suppose que les habitants de Sapalli-Tépé ont déserté ce site pour se rendre plus à l'est, sur les bords de la rivière *Djarkutan* qui a donné son nom à la deuxième période. Le site principal n'est pas un tépé, mais un vaste ensemble de vestiges épars, de 50 à 60 hectares, dominé par une forteresse et qui attend d'être fouillé. Les tombes étaient désormais groupées dans des cimetières qui ont été pillés déjà dans l'antiquité. Une exploration assez poussée n'a pas encore été possible ; il apparaît que les témoins de cette période sont moins riches que ceux de la précédente, mais très semblables, avec les mêmes épingles ornées et des « marteaux » en forme de doigts de gants se terminant en forme de crête, rencontrés aussi en Bactriane méridionale. La céramique diffère peu de celle de l'époque précédente : les cornets ont leur pied plus large, le pied des coupes est plus haut, et on voit

1. A. Askarov, « Southern Uzbekistan in the Second Millenium B.C. », in Ph. Kohl ed, *The Bronze Age Civilization of Central Asia* (1981), p. 256-272. Ph. Kohl, *Central Asia* (1984), p. 151-158.

apparaître des théières à bec-gouttière de même type que celles de la fin de Tépé Hissar et qui annoncent celles de l'âge du Fer.

La période finale, dite de *Molali*, peut-être divisée en deux sous-périodes, ce qui implique une longue durée. Elle est représentée sur de nombreux sites, endommagés par de récents travaux d'aménagement du territoire, et il s'ensuit des incertitudes. Le mobilier des tombes est nettement plus pauvre ; il se caractérise dans la céramique par la disparition de types importants tels que les cornets et les calices. Il apparaît enfin que les premières manifestations de la culture du Fer ancien, dite de Yaz, datent de cette période, en Bactriane comme plus à l'ouest¹.

La *Bactriane méridionale* ou afghane² a connu une civilisation identique, mais semble-t-il, plus riche et dont les témoins ne sont ni vraiment stratifiés, ni répartis dans un ordre chronologique comparable à celui de la Bactriane septentrionale. Sarianidi a reconnu 64 sites répartis dans quatre oasis situées à une trentaine de kilomètres au sud de l'Oxus, dont elles sont séparées par le désert. Il est évident que nombre de sites ont disparu sous le sable ou ont été fortement oblitérés par l'érosion éolienne, de sorte qu'il n'est guère possible de dresser la carte de l'occupation de la région, dans laquelle sont juxtaposés des sites de l'âge du Bronze, achéménides, grecs et kouchans. Les oasis sont les suivantes, d'ouest en est : Daulatabad, avec 4 sites du Bronze ; Dashly, avec 41 sites du Bronze sur une centaine de kilomètres carrés ; Nichkin, avec 8 sites juste à l'est de Dashly, et Farukhabad, avec 10 sites, les plus à l'est.

Les sites reconnus correspondent en majorité à de très petits villages, nombreux, parfois dominés par une forteresse, et à de vastes nécropoles. Sites habités et nécropoles ont été pillés au cours des dernières années par les paysans, qui ont apporté leur butin au bazar de Kaboul. Pratiquement, l'exploration archéologique est limitée à deux sites de Dashly ; elle n'a été que partiellement publiée.

Dashly 1 est une forteresse dominant une « ville basse » de surface inconnue. Le plan d'ensemble n'en a pas été publié : il serait semblable à celui de Sapalli, sans les couloirs en saillie, remplacés par des tours et demi-tours. Le rempart abritait des logis que Sarianidi attribue assez logiquement à des familles patriarcales. Cette installation est superposée aux vestiges d'une petite occupation initiale ; elle semble d'une seule venue, quoique le rempart montre des traces de reprises et réparations. Peu après l'abandon de l'ensemble, des tombes y furent creusées, avec un mobilier identique. Deux dates C 14 corrigées ont été publiées par Ph. Kohl ; elles s'écartent de quelque quatre siècles : 1920/2080 d'une part, et 1500/1640 avant J.-C. d'autre part.

Dashly 3, au nord de l'oasis, a été l'objet de l'exploration la plus poussée. Ph. Kohl³ s'est attaché à présenter une synthèse de données fort complexes. En effet, plusieurs installations dont nous ne possédons pas le plan d'ensemble y sont réparties et s'échelonnent dans une durée assez considérable. Sarianidi y a mis au jour en effet d'une part un « palais » qui semble être l'édifice le plus ancien, contemporain de celui de Dashly 1, et qui, après son abandon, fut

1. Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p. 193, s. ; 262 (commentaire par H.P. Francfort).

2. *Drevnjaja Baktrija (La Bactriane antique. Matériaux de l'expédition afghano-soviétique, 1969-1973)*, Moscou 1976 (en russe avec résumé français). Paul Bernard et Henry Paul Francfort, « Nouvelles découvertes dans la Bactriane afghane », *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, 39 NS, XXIX, Napoli 1979, p.97-110. *Id.*, « Ancient Horasan and Bactria », Colloque du C.N.R.S. : *Le Plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1976, p. 129-142. *Id.*, « New Finds in Bactria and Indo-Iranian Connections », *South Asian Archaeology 1977* (Naples 1979), p. 643-659.

3. Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p.165-166. Sur le « palais » : V.-I. Sarianidi : « Edifices d'architecture monumentale en Bactriane », *Sovietskaia Arkheologia*, 1977, p. 203-224.

recouvert par une forteresse, plusieurs fois reconstruite ; d'autre part un « temple » dans les ruines duquel, après son abandon, furent creusées des tombes. Ces dernières sont donc plus récentes, bien que leur mobilier illustre le même stade de civilisation.

Le *Palais* (fig.155) s'apparente à la forteresse de Sapalli-Tépé, avec son rempart double, presque carré, de 88 sur 84 mètres, d'où sont projetés des couloirs en T et en L, conçus comme pour faire fonction de casemates formant les défenses avancées de l'ensemble. Mais l'harmonie saisissante de ces dispositions n'apparaît guère qu'en plan, c'est-à-dire qu'elle était en quelque sorte idéale et à peine sensible au niveau du sol et pour les usagers. Et en outre, elle s'oppose au caractère élémentaire des locaux d'habitation abrités à l'intérieur, auxquels on accédait par un portail unique. À côté de ces locaux domestiques, très simples, on observe une construction à double rangée de couloirs parallèles, qui correspondent aux dispositions traditionnelles des entrepôts, dans tout l'ancien Orient et jusqu'en Crète. Le remplissage de débris et de cendres qu'on y a trouvé doit donc être dépourvu de signification, au sujet de cette construction qui est seule à illustrer une gestion administrative de type palatial. Car pour le reste, nous sommes une fois de plus, comme à Mundigak et à Altyn-dépé, en présence d'un bâtiment de prestige à peine adapté au siège d'un État digne de ce nom. On pourrait songer plutôt à l'équivalent d'un *karum* assyrien, où une communauté de marchands aurait géré son entrepôt.

Il en est de même du pseudo-« temple » (fig.156) bâti ultérieurement, et qui constituait plutôt comme le donjon d'une forteresse abritée par un rempart simple, presque carré, de 130 sur 150 mètres, puis par deux murs intérieurs concentriques, entre lesquels se serraient des maisons. Au centre, une double enceinte flanquée de tours rondes constituait l'ultime réduit, protégeant un logis comparable au « bâtiment brûlé » de Tépé Hissar, avec une salle principale entourée d'annexes. Cette résidence en somme modeste et dépourvue de caractère spécifiquement religieux, devait abriter un potentat dont l'administration se réduisait à la gestion des biens entreposés dans un magasin adjacent, reconnaissable à ses couloirs parallèles. On peut supposer que le seigneur gouvernait les gens logés entre le rempart extérieur et le « donjon » que devait être le pseudo-temple. En somme, il semble que nous soyons en présence d'un complexe architectural reflétant l'intime solidarité d'un groupe humain presque familial, dominé par un chef-gestionnaire, entouré par ses proches vassaux dont les habitations différaient peu de la sienne et entre elles. Comme les tombes, ces maisons sont les témoins d'une société peu diversifiée, sans « classes » dominantes. Le pseudo-temple dont on a reconnu deux périodes successives de construction, fut lui aussi finalement abandonné, et des tombes furent creusées dans ses ruines. Leur mobilier est identique à celui des locaux d'habitation et à celui des tombes groupées dans des cimetières, autour du site. Ces cimetières, saccagés par les clandestins, avaient une ampleur considérable en comparaison de la surface des habitations, et cela amène à envisager qu'ils aient peut-être pu appartenir à une population nomade ou semi-nomade, socialement peu diversifiée et étroitement unie à celle des forteresses. C'est là un point qui appellerait vérification, comme tout ce qui concerne le mode d'occupation des sols.

Du fait du pillage, une masse considérable de témoins de cette civilisation a été dispersée au bazar de Kaboul, mais une part en a été sauvée pour la recherche par l'intelligence de rares collectionneurs ou chercheurs, avant le brassage dans le commerce international¹.

1. J.-P. Carbonnel a été sur place un collectionneur très averti, qui nous a confié la publication d'une série importante, dans : « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p.89-121, et dans « Antiquités de Bactriane », *La Revue du Louvre et des Musées de France*, 28(1978), p. 153-164.

La céramique, sans décor peint, est faite au tour rapide, avec des formes semblables à celles que l'on observe à Sapalli-Tépé (fig.160). Particulièrement représentatifs sont les cornets et coupes plus larges apparentées, et les grandes coupes à pied. Les cornets se retrouvent en Turkménie, ainsi que dans les tombes du désert de Lut et de Khurab (fig.116 ; 146 : 3-4). Il n'est nullement évident que des vases plus rares, en terre grise lustrée, soient apparentés à ceux de Tépé Hissar et du Gorgan. De toute manière, cette céramique d'une sobre élégance fonctionnelle apparaît, comme l'outillage usuel en cuivre, comme foncièrement locale, bien adaptée, comme l'architecture qu'elle accompagne, au milieu spécifique des confins de l'Asie Centrale. Dès lors, la civilisation de Bactriane, comme sa sœur de Margiane, perçue initialement comme une filiale, voire comme une colonie de celle de Turkménie, apparaît ainsi comme foncièrement autochtone. Elle diffère nettement de sa contemporaine et voisine, la civilisation de Shortughai, implantée juste à l'est par des colons venus de l'Inde harappéenne et que nous décrivons plus loin.

En revanche, les formes supérieures de la civilisation de Bactriane, représentée pour l'essentiel par les industries de luxe : travail des pierres tendres de couleur verte ou jaune que sont la chlorite, le gypse et l'albâtre, métallurgie et orfèvrerie, obligent à la rattacher à la communauté de l'Iran Extérieur. L'existence même de cette communauté ou *koinè* n'est d'ailleurs évidente que dans les formes supérieures de la civilisation, alors qu'une grande diversité règne dans les formes élémentaires, dans lesquelles on doit reconnaître des familles culturelles distinctes.

La vaisselle de pierre appartient déjà à la catégorie des objets de luxe. Elle comprend des vases en albâtre : godets et bols tronconiques, de types répandus en Iran Oriental depuis la seconde moitié du III^e millénaire. Plus significatifs sont les vases en chlorite et serpentine, principalement les nombreuses fioles à base carrée et goulot cylindrique (fig.159 : 1) qui portent habituellement un décor de petits cercles pointés¹. Le décor plus complexe d'une telle fiole est très semblable à celui d'un des vases de même type trouvés à Suse (fig.159 : 2). Par suite, on doit les considérer comme sortis d'ateliers apparentés, soit ambulants, soit établis dans une région intermédiaire telle que l'Iran du Sud-Est, à la fin du III^e millénaire ou au début du II^e.

Les colonnettes à gorge longitudinale, généralement en gypse (fig.157 ; 158) sont des témoins privilégiés de la communauté d'Iran Extérieur, mais si elles semblent bien avoir été exécutées dans chacune des régions composant cette entité : Lut, Hissar, Gorgan, Turkménie, Margiane, les plus élaborées d'entre elles proviennent de Bactriane et sont coiffées parfois de capsules de cuivre (fig.158)². L'une d'elles a été soigneusement sciée en deux parties et revêtue d'écaillés en calcaire blanc, collées au bitume (fig.157). Connaissant par ailleurs les affinités égyptiennes indirectes de la civilisation bactrienne (p. 197), on peut sous toute réserve rapprocher cet objet d'un pillier *djed*, avec un symbolisme comparable qui en aura fait une sorte d'idole bétylique. On peut le rapprocher aussi d'une poignée de miroir (fig.163)³ qui reproduit le tronc écaillé d'un arbre, alors que d'autres ressemblent aux manches de miroirs égyptiens qui évoquent une figure hathorique (fig.162). Or de tels rapprochements ne sont pas isolés, comme l'atteste le répertoire des cachets.

Nombre de pièces de la collection Carbonnel ont été intégrées dans le recueil établi par ailleurs par Mme M.-H. Pottier grâce à l'examen du matériel accessible chez les marchands de Kaboul : *Matériel funéraire de la Bactriane méridionale à l'âge du Bronze*, Paris, A.D.P.F., 1984.

1. P. Amiet, « Antiquités de Serpentine », *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 160-166.

2. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p. 100, fig. 10-11.

3. P. Amiet, « Antiquités de Bactriane », *La Revue du Louvre*, 28 (1978), p.155, fig. 6 et « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p. 115, fig. 19.

La métallurgie bactrienne, le plus souvent en cuivre naturellement arsénié, est très riche. Il s'agit d'armes et d'outils, de vases et d'objets de toilette¹. Les outils cependant, comme ceux de Turkménie auxquels ils s'apparentent, sont simples et fonctionnels, et nombre d'armes : couteaux et lances à soie, sont archaïques et fragiles comme celles de l'Inde à la fin de l'époque harappéenne. Les haches d'apparat², répandues aussi en Margiane, sont absentes de Turkménie et du Gorgan et de Hissar ; elles appartiennent au contraire à l'Iran du Sud-Est, et dérivent, par son intermédiaire, des modèles élamites. Elles sont caractérisées par leur lame non tranchante, parfois largement étalée (fig.165-170), leur collet oblique percé d'un trou de fixation en forme d'œil, et une pointe ou aileron sur le talon. Or cela se retrouve sur les haches du Désert de Lut (fig.120), apparentées elles-mêmes à celles de l'Elam du début du IIe millénaire (fig.83). Considérant le dragon à une seule corne qui figure aussi sur des cachets (fig.183 ; 184), il est permis de tenir pour une importation bactrienne une hache à aileron trouvée à Suse et dont la lame est crachée par un tel monstre (fig.107). Le dragon-serpention ailé, et non-plus seulement sa tête, figure sur une hache d'apparat en argent plaqué d'or du Metropolitan Museum (fig.173)³. Sa tête est très semblable à celle qui, isolée, a été déposée comme la hache à lame crachée par un tel dragon, dans un dépôt funéraire médio-élamite de Suse⁴ et qui pourrait donc être aussi une importation exotique plus ancienne. Mais il se pourrait cependant aussi que le dragon bactrien ait eu pour modèle le monstre élamite, qui connut une grande fortune au IIe millénaire. Sur la hache du Metropolitan Museum, le dragon est maîtrisé par un génie ailé à deux têtes de rapace qui a été comparé à ceux qui figurent sur des cachets compartimentés (fig.181 ; 182). Il saisit en même temps un sanglier dont l'échine constitue la lame non tranchante. Pareille disposition, qui annonce celles qui caractérisèrent l'art scythe, se retrouve, identique, sur une hache du British Museum acquise aux confins de la Bactriane (fig.172)⁵, et sur laquelle est représenté en outre un léopard décoré d'incrustations d'or, poursuivant un bouquetin. Le très beau réalisme animalier s'associe à une adaptation particulièrement originale des formes des figures aux formes de l'arme. À Suse, les haches votives à lame non tranchante pouvaient être remplacées par des marteaux dont le plus remarquable, en argent, a la forme d'une tête de serpent à aileron dorsal⁶. De même un marteau en argent à rivets d'or du Louvre a la forme d'un sanglier accroupi (fig.171)⁷. Nous pensons pouvoir l'attribuer à un atelier bactrien proche-parent de celui à qui l'on doit les haches précédemment décrites, tout en notant sa ressemblance avec un marteau plus grossier, aujourd'hui perdu, trouvé à Suse⁸. De Bactriane aussi provient un marteau à long talon en forme de tête de cheval⁹ qu'il faut rapprocher d'une hache à aileron et lame non tranchante, ornée d'une tête semblable (fig.167) et indûment attribuée autrefois

1. P. Amiet, *Syria*, 54 (1977), p. 197, s.

2. P. Amiet, *Syria*, 54 (1977), pl. V. *La Revue du Louvre*, 31 (1980), p. 113, fig. 15-16. V. Sarianidi, *Mesopotamia*, 12 (1977), p. 107, fig. 64-65.

3. Holly Pittman, *Art of the Bronze Age. Southeastern Iran, Western Central Asia, and the Indus Valley*. The Metropolitan Museum of Art. New York, 1984, p. 76, fig. 36.

4. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 293.

5. O.-M. Dalton, *The Treasure of the Oxus, with other Examples of early Oriental Metal-work*. London, 1964, pl. XXIV, n°193.

6. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 175.

7. P. Amiet. *La Revue du Louvre*, 17 (1967), p. 282, fig. 20. Louvre, AO 21636. Haut. : 0,080 m ; larg. : 0,080 m. Argent. Analyse par Suzy Delbourgo, « Étude métallographique d'un objet en argent », *Bulletin du Laboratoire du Musée du Louvre*, 7 (1967), p. 41-44.

8. R. de Mecquenem, *Mémoires*, 25 (1934), p. 214, fig. 58(6). « Têtes de cannes susiennes en métal », *RA*, 47 (1953), p. 79-82, fig. 2 (5). Musée de Téhéran, où elle a disparu.

9. Holly Pittman (*supra*, note 2), p.70, fig. 32.

au Luristan¹. Ces objets étaient inutilisables comme armes ou comme outils ; ils s'apparentent à ceux d'Elam qui étaient des insignes de dignités (fig.83 ; 84). La conception élamite de ce type d'objet a donc dû être adoptée en Bactriane, vraisemblablement avec l'institution correspondante. Il en est sans doute de même de la harpé (fig.164), réplique libre du modèle néo-sumérien ou plutôt syrien, sous sa forme non anguleuse².

De même, nombre de vases en cuivre sont semblables à ceux de Suse à la fin du III^e millénaire et au début du II^e³, à l'exception du petit vase à long bec verseur (fig.161), rigoureusement identique à ceux de Shahdad⁴ et dont la ressemblance avec ceux du Luristan présargonique (fig.72 : 3) suggère une date plus haute. Mais comme l'ensemble du matériel de Bactriane est plus récent, nous pensons devoir le considérer comme archaisant. C'est là une observation importante, qui concorde avec d'autres archaïsmes observés dans la forme et la technique des sceaux-cylindres (fig.190-191), le décor de certains vases précieux (fig.193 : 3 ; 194 ; 195), comme le traitement du *kaunakès* des statuettes féminines (fig.203 ; 204. Cf. p. 199). Quant aux fioles à fard à col étroit⁵, elles appartiennent aussi à la tradition de Turkménie et de Tépé Hissar, où elles sont associées à des pseudo-épingles à pointe gonflée et tête ornée d'une croix dentelée, d'une double volute ou d'une figurine fondue à la cire perdue. Cette figurine peut ressembler de façon trompeuse à celles de Suse à l'époque d'Uruk, plus anciennes de plus d'un millénaire : le rapprochement est donc indu.

Les très nombreux *cachets compartimentés* en cuivre ou en argent (fig.174-187)⁶ portent un décor élaboré de la manière la plus poussée, qui dépasse largement en diversité et en finesse les cachets de Turkménie, du Séistan et du désert de Lut. Beaucoup portent un décor géométrique, cruciforme (fig.174 ; 176), ou floral. D'autres ont un décor animalier : serpents (fig.180), scorpion, aigle aux ailes éployées (fig.175 ; 177), paire d'oiseaux au repos, face à face (fig.187), singe assis (fig.178). Les plus beaux portent des sujets mythologiques dont l'inspiration révèle des affinités avec des civilisations d'une étonnante diversité. C'est ainsi qu'un dieu ou génie à tête de rapace et ailerons (fig.182) est assis sur un serpent, comme le grand dieu d'Elam apparu à l'époque d'Attahushu (fig.85), donc vers la fin du XX^e siècle. Cela confirme les affinités élamites de la civilisation de Bactriane, tout en donnant un repère chronologique. Les cachets les plus remarquables portent au revers un décor gravé ou en bas-relief que reproduit sommairement la face compartimentée destinée à être imprimée. C'est ainsi qu'un cachet (fig.183) porte l'effigie d'une divinité identifiable comme telle à son animal-attribut sur lequel elle trône : un monstre partiellement léonin, à corne unique et barbiche observé aussi sur une hache de Suse (fig.107). Sur un autre cachet (fig.184), en argent, on voit mieux que ce monstre est partiellement anguiforme, d'après son cou allongé couvert d'écaillés. Certes, il s'apparente au

1. P. Amiet, *Les antiquités du Luristan. Collection David Weill*, Paris, 1976, n°29.

2. Harpé susienne : R. de Mecquenem, *Mémoires*, 29 (1943), p. 89, fig. 73 (6). Une arme sinieuse ressemblant à la harpé bactrienne est représentée sur des cylindres syriens : E. Porada, *Collection Pierpont Morgan*, Washington, 1948, n°958. B. Buchanan, *Early Near Eastern Seals in the Yale Babylonian Collection*. New Haven, 1981, n°1189 ; 1190.

3. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p.109, fig. 16 (2).

4. A. Hakemi, *Catalogue de l'exposition LUT Xabis (Shahdad) ; Teheran, 1972, pl. XX-B*.

5. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p. 114, fig. 18 (9). V. Sarianidi, « New Finds in Bactria and Indo-Irahian Connections », *South Asian Archaeology 1977* (Naples, 1979), p. 646, fig. 1. Cf. en Turkménie : Masson & Sarianidi, *Central Asia* (1972), p. 123, fig. 31.

6. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p. 117, s. ; pl. VI. « Antiquités de Bactriane », *La Revue du Louvre*, 28 (1978), p. 156, s. V. Sarianidi, « Bactrian Centre of Ancient Art », *Mesopotamia*, 12 (1977), fig. 54-59. Holly Pittman (*supra*, p. 195, note 2) p. 54, s., fig. 24-29. Katsumi Tanabe, *Animals in the Art of Ancient Orient*. Tokyo, the Ancient Orient Museum, 1983, p. 46-50.

dragon mésopotamien apparu à l'époque d'Agadé, puis connu comme animal-attribut de Ningishzidda à Lagash, au temps de Gudea¹, mais il en diffère par sa corne unique, sa barbiche, l'absence de tiare, et de serres de rapace. Comme on a pu l'observer sur la hache d'apparat en argent (fig.173), il est tout au plus dérivé secondairement du monstre mésopotamien, mais apparaît comme une créature vraisemblablement apparentée au serpent qui a été associé à l'eau comme compagnon du grand dieu élamite, au II^e millénaire seulement². Sur le cachet d'argent (fig.184), ce dragon porte sur son dos une déesse au buste nu, selon la tradition élamite inaugurée à la veille de l'époque d'Agadé (fig.71), et vêtue d'une robe dérivée du kaunakès, mais sans volants ; de ses épaules bondissent des capridés, qu'en Mésopotamie, on ne trouve jamais associés au dieu au dragon. Le visage de cette déesse est plein de finesse et rappelle celui des deux femmes représentées sur le vase en argent du Marv Dasht (fig.110). Par delà cette ressemblance, il présente de nettes affinités avec l'art inspiré par ce qu'on peut appeler l'humanisme néo-sumérien, dont on sait qu'il a survécu à la chute de l'empire d'Ur. Rien ne s'oppose donc à ce que le cachet d'argent ainsi décoré date plutôt du début du II^e millénaire. Plus étonnant est un cachet (fig.186) dont le revers simplement gravé au trait porte un génie agenouillé, à tête de rapace et aux bras remplacés par des ailes éployées, car une telle figure n'est connue qu'en Syrie, dans l'art qui s'épanouit à l'époque des royaumes amorites, aux XVIII^e et XVII^e siècles³. Il est difficile de croire qu'une telle figure ait pu être conçue en toute indépendance à une même époque en deux régions différentes. Or sur un cachet biface déjà signalé, du type dit du Murghab, mais représentatif aussi de la civilisation de Bactriane (fig.189 : 1), nous trouvons le disque ailé, apparu en Syrie à une époque certainement voisine, sous l'influence directe de l'Égypte⁴.

Le génie agenouillé, comme le disque ailé, invite à admettre une date contemporaine de la I^{re} dynastie de Babylone et des royaumes amorites, pour l'apogée de la civilisation de Margiane et Bactriane. Et c'est pourquoi nous suggérons que les affinités avec l'art d'Agadé soient secondaires, ou résultent de la renaissance de certaines traditions agadéennes à l'époque paléo-babylonienne.

Les cachets dits du Murghab (fig.189) sont bifaces, en chlorite, et portent un décor⁵ en relief plat qui présente une ressemblance certainement trompeuse avec l'art proto-élamite. En dehors du disque ailé, l'inspiration de ce décor offre moins d'affinités étrangères que celui des cachets compartimentés. À côté d'animaux réels : lion, chameau bactrien à deux bosses, sanglier, taureau, aigle, on y trouve des animaux monstrueux aux ailes maladroitement stylisées, quelquefois, un maître des animaux et plus souvent (fig.189 : 1 ; 2 ; 3) un génie agenouillé à tête de rapace, domptant un serpent et qui semble relever d'une tradition apparentée à celles de l'Iran archaïque.

Les relations syriennes de la Bactriane sont confirmées par une pendeloque en pierre en forme d'aigle trouvée dans une tombe d'Ebla, datée de la fin du

1. H. Frankfort, *Cylinder Seals*. London, 1939, pl. XX a ; XXI g ; i ; XXV e et fig. 33 ; 37. R.-M. Boehmer, *Die Entwicklung der Glyptik während der Akkad-Zeit*. Berlin ; 1965 ; fig. 565-572.
2. P. de Miroschedji, « Le dieu élamite au serpent et aux eaux jaillissantes », *Iranica Antiqua*, 16 (1981), p.1-26 ; pl.II-4 (serpent cornu) ; pl.IV-2 ; 3 et VIII-IX(médio-élamite).
3. L. Delaporte, *Musée du Louvre, Catalogue des Cylindres orientaux, II. Acquisitions*. Paris, 1923, pl. 96 (20) : A. 927 : monstre agenouillé sans bras ; une jambe visible.
4. Dominique Collon, *The Seal Impressions from Tell Atchana/Alalakh*. Neukirchen-Vluyn, 1975, p. 192 et pl. XLVII.
5. V. A. Sarianidi, « Cachets-amulettes de style mourgabien », *Sovietskaya Arkheologiya*, 1976, p. 42-68. I.-S. Masimov, « New Finds of the Bronze Age Seals from the Lower Murgab » *Sovietskaya Arkeologiya*, 1981 (2), p. 132 s ; fig. 4-5. H. Pittman, *Art of the Bronze Age*, New York, 1984, p. 59-61.

XVIII^e ou du début du XVII^e siècle¹. Identique à une série de pendeloques bactriennes (fig.199), celle d'Ebla est vraisemblablement une importation. Il en est de même d'un cachet compartimenté en cuivre que J.-C. Margueron nous a signalé avoir trouvé à Mari, dans un contexte d'époque voisine. Un cachet compartimenté qui porte au revers une réplique de son décor en bas-relief (fig.185), illustre le thème du maître des animaux sous un aspect original. Le personnage au buste nu porte un serre-tête et la barbe qui le font ressembler au vieux roi-prêtre (fig.21 : 1)². Le bas de son corps est sans doute enveloppé dans une robe à écailles, qui ressemble à une montagne, et au lieu d'étendre les bras pour empoigner une paire de lions, il les plie en appuyant les poings sur sa poitrine. Cette attitude est semblable à celle que l'on observait chez les animaux-atlantes proto-élamites (fig.49 : 6), mais un tel rapprochement est trop lointain pour être probant. En revanche, tout au long du II^e millénaire, les Crétois ont représenté ainsi certains personnages, en particulier des maîtres ou maîtresses des animaux³, et ces derniers, domptés ou isolés, peuvent tourner la tête en arrière comme sur le cachet que nous commentons⁴. Enfin, la *potnia therôn* crétoise peut apparaître sur une montagne⁵. On peut ainsi se demander si la figure mythologique crétoise n'aurait pas atteint aussi la Bactriane, en prenant la Syrie amorite pour relais : le disque ailé avait dû l'atteindre par la même voie. Dans ces conditions, la ressemblance des manches de miroirs bactriens (fig.162) avec ceux qu'avait créés l'Égypte cesse d'apparaître comme fortuite. Il est permis de supposer que les relations avec l'extrême Occident se sont faites avec Suse pour relais privilégié, à une époque voisine de celle où Zimrilim de Mari entretenait des relations avec les princes élamites. Mais d'autre part, les cachets compartimentés ont été répandus jusque dans l'Ordos, aux portes de la Chine⁶ : bon nombre sont décorés de croix que l'on avait crues « nestorienne », voire « sarmato-gothiques », mais on doit écarter la possibilité d'une similitude fortuite à deux époques toutes différentes, en considérant les cachets qui représentent deux oiseaux affrontés (fig.187 ; 188). Les cachets compartimentés se trouvent ainsi jalonner au moins les extrémités d'une route dont les étapes intermédiaires nous échappent, mais qui ressemblent étrangement à la *route de la soie*, d'autant plus que la soie elle-même est attestée à Sapalli-Tépé (cf. p. 191). Il resterait à préciser le contexte des cachets de l'Ordos, mais d'ores et déjà, nous sommes en droit d'admettre que nous sommes en présence des témoins d'échanges à une distance bien plus longue qu'on ne pouvait l'envisager jusqu'à présent.

Les sceaux-cylindres de Bactriane⁷ sont d'un archaïsme trompeur (fig.190-192), avec leur bélière, leur base gravée pour servir de cachet et parfois leur décor gravé à la fine bouterolle. De nombreux cachets en pierre (fig.191 : 5), gravés aussi à la bouterolle⁸ invitent à admettre plutôt qu'ils sont contemporains de la masse des autres témoins de la civilisation bactrienne, quoique l'un d'eux

1. Paolo Matthiae, « Rapporto sommario, 1977 », *Studi Eblaiti, I* (1979), p. 175 et fig.80 a-c.

2. Un personnage ayant le même visage qui rappelle celui du roi-prêtre de l'époque d'Uruk, figure sur une hache de forme insolite, que nous attribuons aussi à la Bactriane du fait de cette ressemblance : H. Pittman (*op. cit.*, p. 195, n. 2), p. 29, fig. 7.

3. H. Bossert, *Altkreta* (Berlin, 1921), fig. 127 a-b ; 150 b ; 237 e. Sir Arthur Evans, *The Palace of Minos...at Knossos, I*. London, 1921, fig. 169 et surtout 532.

4. A. Evans, *op. cit.*, fig. 310 b.

5. *Annual of the British School of Athens*, VII ; 29, fig.9 : sceau de Cnossos daté du Minoen Récent.

6. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p. 119-120 ; fig. 21 : cachet de l'Ordos avec deux oiseaux face à face. Rafaele Biscione, « The So-called 'Nestorian Seals' : Connections between Ordos and Middle-Late Bronze Age », *Miscellanea in honore di G. Tucci*, Roma, 1983.

7. P. Amiet, « Antiquités de Bactriane », *La Revue du Louvre*, 28 (1978), p. 158-159 ; fig.12-16.

8. Cachets plats publiés avec les autres sceaux cités p. 196, note 5.

doive être considéré comme une importation proto-élamite¹. Il semble en somme que le contact avec la civilisation de l'Iran élamite ait suscité l'éclosion d'une glyptique bactrienne originale, comparable dans son indépendance à celle de l'Égypte proto-dynastique et, de façon plus significative, à celle de la civilisation anatolienne contemporaine des colonies assyriennes.

Dans la bijouterie, il convient de retenir les colliers en calcaire blanc crayeux ou en stéatite chauffée à faible température², aux éléments cruciformes dentelés et aux perles rectangulaires, convexes sur les deux faces. Or une parure trouvée à Suse (fig. 97 : 3 ; 100 a) aux perles identiques et portant un petit pendentif d'une grande originalité, leur est apparentée et pourrait donc provenir, sinon de Bactriane, du moins d'Iran Extérieur.

D'autre part, nous pouvons attribuer à la Bactriane avec certitude des statuettes composites en chlorite verte et en calcaire blanc, représentant des femmes vêtues d'amples « crinolines » (fig. 203-205)³. Il ne semble pas douteux que ces sculptures reproduisent l'image des reines élamites connues par les sceaux-cylindres de Suse et surtout d'Anshan (fig. 112 : 4 ; 113 ; 114). Ces œuvres illustrent donc de façon particulièrement saisissante un contact avec la civilisation élamite à une époque bien déterminée : celle des rois de Simashki et des premiers *sukkalmaḫhu*. Mais alors qu'à Suse comme en Mésopotamie, la statuaire avait été pratiquement créée pour perpétuer dans les temples la prière des dévots, déjà au Désert de Lut, les statues de terre étaient déposées dans les tombes, pour conserver les traits des défunts. Il est tentant d'en déduire qu'en Bactriane, il en était de même, puisque les objets que nous connaissons proviennent massivement de tombes. Cependant, une telle possibilité ne saurait constituer une certitude. Certaines de ces statuettes (fig. 203) ont le visage délibérément simplifié, selon la tradition préhistorique ; d'autres ont un réalisme délicat qui les apparente à l'art néo-sumérien (fig. 204 ; 205). L'une d'elles (fig. 204) a le plastron décoré de petits cercles pointés qui constituent le décor habituel des vases en chlorite de la série *récente*, que nous tenons pour sensiblement contemporains.

Des statuettes masculines⁴ au visage parfois bestial (fig. 206) sont de conception apparentée, puisqu'elles sont aussi composites ; elles paraissent relever de la même civilisation, bien qu'apparues sur le marché avant la masse des antiquités de Bactriane, et présentées, ainsi que les premières statuettes féminines en crinolette, comme originaires d'Iran méridional. Leur archaïsme est donc probablement aussi trompeur que celui du *Kaunakès* des statuettes féminines. C'est ce que pourrait confirmer le serre-tête en fer terrestre de celle qui est conservée au Louvre, bien que cela ne donne pas une indication de date précise⁵.

1. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977) p.120, fig. 22.

2. P. Amiet, *op. cit.*, p. 102, fig. 12. V.-I. Sarianidi, *Mesopotamia*, 12 (1977), fig.68 Cf. V.-M. Masson & V.-I. Sarianidi, *Central Asia* (1972), fig.32.

3. P. Amiet, *Syria*, 54 (1977), p. 101, s. ; pl. I-II. On peut dès lors attribuer à la Bactriane les statuettes publiées par Roman Ghirshman, *Artibus Asiae*, 30 (1968), p.237-248. De même, P. Amiet, *La Revue du Louvre*, 28 (1978), p. 157 ; fig. 8-11. P. Amiet, « Antiquités de serpentine », *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 162, s. et pl. III. Agnès Spycket, *La Statuaire du Proche-Orient*, Leiden, 1981, p. 213-215. H. Pittman, (*op. cit.*), p. 50, fig. 22.

4. Roman Ghirshman, « Statuettes archaïques du Fars (Iran) », *Artibus Asiae*, 26 (1963) p. 151-160. W. Nagel, « Frühe Grossplastik und die Hochkulturkunst aus Erythraïschen Meer », *Berliner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 8 (1968), p. 104-119. J. Börker-Klähn, « Barbaren Kunst », *Jaahrbuch...Ex Oriente Lux*, 23 (1975), p. 381, s.

5. A. Parrot, *Syria*, 40 (1963), p. 231-236. Depuis cette publication, nous avons fait examiner le serre-tête qui s'est révélé être en fer terrestre. Ce dernier est déjà attesté dans une tombe de Chagar-Bazar datée de la première moitié du IIIe millénaire : M.-E.L. Mallowan, « Ninevite 5 », *Vorderasiatische Archäologie (Festschrift Moortgat)*, Berlin, 1964, p. 150, note 30. Lame de Tell Asmar de la fin de l'époque des Dynasties archaïques : P. Delougaz, H.-D. Hill, S. Lloyd : *Private Houses and Graves in the Diyala Region*. Chicago (*OIP*, LXXXVIII), 1967, p. 185.

En revanche, la barbe en collier de certaines d'entre elles présente une ressemblance significative avec celle de statues de Mohenjo Daro¹ qui remontent aux derniers siècles du III^e millénaire. Leur corps couvert d'écaillés peut être traité comme leur barbe, ce qui indique qu'il est supposé velu. A cet égard, peut-être est-il permis de les comparer à Humbaba tel qu'il a été représenté, le corps moucheté, sur un sceau-cylindre syrien attribuable au XVIII^e ou au XVII^e siècle². Un tel rapprochement est autorisé par les contacts syriens qu'impliquent le génie-rapace agenouillé que représente un cachet compartimenté (fig. 186), le disque ailé (fig. 187) et les manches de miroirs égyptisants (fig. 162). Dans cette hypothèse, la balafre incrustée de calcaire blanc qui marque régulièrement le visage du personnage représenté par les statuettes masculines pourrait évoquer une blessure correspondant au meurtre de Humbaba. Nous savons que ce dernier correspondait plus à un thème mythologique qu'à un simple épisode légendaire. En effet, il a pu recevoir une interprétation permettant d'illustrer un thème analogue à celui de la mise à mort de Môt, dans la mythologie d'Ugarit³. Dans ces conditions, nous pourrions aussi être en présence d'un être monstrueux, rituellement mis à mal, conformément au thème mythologique du meurtre nécessaire d'un dieu ou d'un génie. L'orfèvrerie de Bactriane n'est connue, elle aussi, que par le produit de fouilles clandestines. En 1966, les autorités afghanes récupérèrent un « trésor » (fig. 193-196) trouvé dans des circonstances obscures et attribué soit à un site appelé Khosh Tapa, soit à un site apparemment différent appelé Fullol⁴. Les fouilles effectuées n'ayant pas même livré de tessons, on peut se demander si les paysans qui avaient fait la découverte n'auraient pas délibérément trompé les enquêteurs sur l'origine réelle, qui serait plus vraisemblablement la plaine de Bactriane méridionale. Cette plaine où se trouve Dashly Tépé a livré quelques années plus tard d'autres vases précieux, sélectionnés par des amateurs fortunés, mais incontestablement trouvés mêlés à la masse des autres objets.

Quoi qu'il en soit, parmi les vases d'or et d'argent dits « de Fullol », celui qui a la forme la plus significative est une coupe en forme de cornet (fig. 193 : 1), apparentée aux vases caliciformes en céramique. Plusieurs de ces vases portent un décor cruciforme à degrés (fig. 193 : 2), qui se rattache à la tradition inaugurée à Geoksyur, à la fin du IV^e millénaire, mais qui est encore attestée à Altyn-dépé quelque mille ans plus tard. Le décor naturaliste offre des affinités d'une grande diversité. Les serpents à tête triangulaire disposés verticalement (fig. 193 : 3) ressemblent à ceux des vases peints des niveaux 1 à 4 de Tépé Sialk III, approximativement contemporains de Suse I. Ce rapprochement est significatif d'une inspiration prise avec une grande liberté dans un trésor thématique traditionnel. Beaucoup plus tard, les orfèvres de Marlik devaient procéder de façon comparable en s'inspirant notamment de sceaux-cylindres agadéens, syriens, médio-assyriens et élamites. Les plus beaux vases « de Fullol », décorés d'animaux, renouent avec la tradition de l'époque d'Uruk, qui peut être associée à celle de l'époque proto-élamite (fig. 193 : 4 ; 194 ; 195). En revanche, la crinière des taureaux (fig. 195) est traitée en bandes de petites boucles gravées, qu'ignore

1. Sir Mortimer Wheeler : *The Cambridge History of India. The Indus Civilization*. Cambridge (1953), pl. XVI et XVIII-A.
2. H. Seyrig, « Antiquités syriennes, 86. Quelques cylindres syriens », *Syria*, 40 (1963), p. 253, s. ; pl. XXI-1.
3. P. Amiet, « Jalons pour une interprétation du répertoire des sceaux-cylindres syriens du II^e millénaire », *Akkadica*, 28 (mai-août 1982), p. 32 et fig. 15.
4. L. Dupree, P. Gouin & N. Omer, « The Khosh Tapa Hoard from North Afghanistan », *Archaeology*, 24 (1971), p. 28-34. M. Tosi & R. Wardak, « The Fullol Hoard : A New Find from Bronze-Age Afghanistan », *East and West*, 22 (1972), p. 9-17. K.-R. Maxwell-Hyslop, « The Khosh Tapa-Fullol Hoard », *Afghan Studies*, 3-4 (1982), p. 25-37. P. Amiet, « Iconographie de la Bactriane Proto-historique », *Anatolian Studies*, 33 (1983), p. 19-23.

Suse, mais semblables à celles de la barbe d'une tête en chlorite qui a dû appartenir à la statuette composite d'un personnage mythique¹. Et un bol (fig. 196) porte une frise de bisons tournant leur tête de face, apparemment humaine, avec son nez étroit, mais les naseaux sont écartés comme ceux de l'animal réel. Une fois de plus, un contact mésopotamien semble évident, mais l'équivalence n'est pas absolue. M. Tosi² concluait que la série des vases « de Fullol » comprenait des objets d'origine et d'époque diverses, regroupés dans le trésor composite de quelque chef local. L'ensemble s'échelonnait sur plus d'un millénaire. Mais l'exemple des serpents semblables à ceux de vases préhistoriques de Tépé Sialk invite à envisager une autre possibilité. Nous pourrions être en présence d'une série de même époque, mais d'inspiration très éclectique, comme celle de l'orfèvrerie iranienne de la fin du II^e millénaire. Et de fait, si les vases à décor à degrés ont des correspondants dans la céramique de Namazga III, nous savons qu'ils en ont encore à l'époque de Namazga V. C'est donc d'une époque voisine que nous sommes autorisés à dater l'ensemble « de Fullol », en considérant le vase en forme de cornet (fig. 193 : 1). Nous pensons devoir dater de la même époque des vases en argent et en or (fig. 197 ; 200-202) apparus un peu plus tard et associés au matériel qui présente des affinités avec des séries datées de la fin du III^e millénaire et du début du II^e. La plupart ont la forme de gobelets cylindriques, parfois godronnés, mais M.-H. Pottier en a signalé un qui ressemble aux vases en céramique en forme de cornet³. Cela nous autorise à en rapprocher des vases en or de forme analogue, mais à double carénage au tiers de la hauteur. Il est vraisemblable que la coupe incomplète « de Fullol » (fig. 193 : 1) était de ce type. Ces vases portent sous leur bord de petites figures fixées avec des rivets. Sur celui que nous reproduisons (fig. 197), il s'agit d'un aigle et de deux taureaux. L'aigle aux serres pliées sur le ventre, comme sur des pendeloques, apparaît ainsi comme spécifiquement bactrien (fig. 96 : 7 ; 106 ; 199). Les taureaux en bas-relief dont la tête est projetée de même en haut-relief présentent une parenté certaine avec ceux qui décorent les vases en mastic de bitume de Suse. Leur pelage est vigoureusement stylisé par des lignes ondulées sur le corps, et des bandes hachurées sur le cou, comme sur un des vases « de Fullol ». Ce traitement linéaire est identique à celui que l'on observe sur un petit bison en argent⁴ (fig. 198) du Musée de Boston, dont l'attribution à la Bactriane peut ainsi être tenue pour acquise.

Parmi les vases cylindriques en argent, certains portent simplement des godrons, d'autres, des croix dentelées empruntées à la tradition de Namazga III (fig. 200), d'autres sont décorés d'animaux. Parmi les plus remarquables, le premier (fig. 201) est très endommagé. Son décor évoque le retour de la chasse. En tête marche le chef, plus grand, seul à être vêtu d'un simple pagne. Il tient une javeline contre son épaule droite. De sa tête ne subsiste que le haut du visage et une partie de la chevelure disposée en bandeau sur le front, avec un objet ovale au-dessus. Le second personnage est entièrement nu, en dehors d'une mince ceinture. son anatomie est élégante, avec les jambes très longues et la fesse très développée, comme dans l'art grec archaïque. Cet homme porte sur ses

1. B. Meissner, *Die Babylonischen Kleinplastiken*, Leipzig, 1934, Tf. I (A 5). J. Börker-Klähn, « Barbarenkunst », *Jaahrbericht...Ex Oriente Lux*, 23 (1973-74), pl. LII en haut.
2. M. Tosi & H. Wardak, *East and West*, 22 (1972), p. 16.
3. M.-H. Pottier, *Matériel funéraire de la Bactriane méridionale de l'Age du Bronze* Paris, 1984, n° 249. H. Pittman, *Art of the Bronze Age*, New York, 1984, p. 61-62, n° 30 : vases en argent ; p. 68-69 : coupe en forme de cornet en or, avec petits aigles fixés sous le bord. Les vases que nous décrivons ci-dessous (fig. 197 ; 200-202) sont entrés dans des collections particulières. Le plus important avait été photographié à Kaboul, puis publié par J. Deshayes, cf. p. 203 note 1.
4. E.-L.-B. Terrace, « A New Gallery of the Art of the Ancient East », *Bulletin of the Museum of Fine Arts, Boston*, 58 (1960), p. 31, s. ; fig. 15.

épaules un grand herbivore, tué à la chasse. Derrière marche un adolescent nu et coiffé d'un bonnet qui moule le haut du crâne. Il fait fonction de valet d'armes, tenant une brassée de javelines sur l'épaule gauche et une javeline sur l'épaule droite. Les neuf chiens aux formes vigoureuses qui accompagnent ce groupe évoquent une meute, dans une chasse organisée comme un sport princier, plutôt que comme un moyen de se procurer une nourriture indispensable.

Un autre vase, cylindrique comme le précédent (fig. 202) porte un décor qui ne groupe pas moins de quinze figures, disposées en deux registres, sans ligne de séparation. Le labourage est évoqué au registre inférieur par deux attelages marchant à la rencontre l'un de l'autre et derrière lesquels marche un semeur. Ce dernier, comme les laboureurs, est vêtu d'un pagne ; ses formes sont un peu excessives : la rondeur des fesses et des rotules l'apparentent aux personnages du vase précédent. Ces hommes ont le buste de profil, mais le bras et l'épaule gauches sont projetés de face. Leur barbe courte rappelle celle des personnages de l'« étendard » de Shahdad (fig. 126) ; elle se confond avec la moustache qui couvre la bouche. La chevelure est arrangée comme celle des chasseurs du vase précédent ; elle est bordée de même par une sorte de frange qui se prolonge par derrière et tombe dans le haut du dos. Chaque attelage est conduit par un enfant nu, qui brandit une branche effeuillée. Le registre supérieur évoque un banquet entre hommes, groupant un personnage principal, isolé à droite, face à sept hommes alignés devant lui. Tous sont accroupis de la même façon dans leur vêtement de texture diverse, qui enveloppe le bas du corps, qu'il s'agisse d'une jupe ou de la partie inférieure d'une robe couvrant le buste. Cette tenue peut être considérée comme traditionnellement élamite, attestée à Suse sur les statuettes de l'époque d'Uruk (fig. 19), ainsi que sur l'« étendard » en argent du Désert de Lut (fig. 126).

Il est remarquable que l'on ait trouvé à Suse une transposition en ronde-bosse d'un personnage tout à fait semblable (fig. 108), dont le visage fruste pourrait avoir été plaqué de métal¹. Cette statuette en chlorite gris-vert, comme schisteuse, analogue à celle de vases de la série *récente*, a dû être importée à Suse dans l'antiquité, probablement de Bactriane. Sur le vase en argent, le personnage qui fait figure de chef porte une robe dont le tissu est traité en petites boucles évoquant un *kaunakès* élaboré comme le pelage des animaux représentés sur les vases en mastic de bitume, au début du II^e millénaire² ; cela confirme donc les affinités élamites. Le personnage principal, à peine *primus inter pares*, se distingue par un collier composé de perles ovales et par une parure de tête ovale semblable à celle que porte le grand chasseur sur le vase précédent. Cette parure peut-être rapprochée des bractées ovales en or, placées sur le front des morts, à Suse comme en Mésopotamie, tout à la fin du III^e millénaire³. Ce personnage est seul à boire, en portant à sa bouche une coupe à pied ; devant lui est placée une grande coupe garnie, comme présentée par le premier des personnages qui lui font face. Pour saluer son chef, cet homme fait un geste analogue au *niš qâti* babylonien. Il est seul dans son groupe à porter une parure frontale ovale. Les autres personnages sont tous différents par quelque détail, ayant un gobelet à la main, sans boire, ou ayant les mains vides ; l'un d'eux semble présenter un grand sac ou panier quadrillé, comme celui du semeur. Dans cette hypothèse, ce pourrait être le symbole de la récolte présentée au chef du domaine. L'avant-dernier personnage se tourne vers le dernier en le saluant ; ce

1. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 134. Cf. aussi la statuette de Mohenjo Daro : Sir John Marshall, *Mohenjo Daro and the Indus Civilization* (1931), C (1-3).

2. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 202-205.

3. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 192.

détail familial peut être comparé aux gestes d'amitié qu'échangent les nobles mèdes et perses à Persépolis¹. La fête ainsi évoquée rappelle certes celle de la face pacifique de l'« Etendard » d'Ur, mais elle en diffère notamment par l'absence de tout mobilier. Cela peut s'expliquer parce qu'il s'agit manifestement d'une fête agraire, destinée à rappeler les opérations de labourage, puis l'heureuse issue de la moisson. Tout se passe entre hommes, et sans la moindre allusion spécifiquement religieuse.

En publiant deux photographies de ce vase, Jean Deshayes² notait une ressemblance avec les vases du « Trésor d'Astrabad » (fig. 149). Une insertion dans le monde élamite se confirme en outre, tandis que l'inspiration pacifique, l'absence de femmes, la présence de chefs à peine supérieurs à leur subalternes, l'inspiration « campagnarde » et l'absence de mobilier comme de toute architecture, sont autant de données culturelles spécifiques. Les affinités avec l'art des époques archaïques doivent être le fait d'un éclectisme, lui aussi caractéristique. Les vases précieux de Bactriane illustrent en somme un art qui peut apparaître à certains égards comme un antécédent de celui de Marlik, que l'on attribue souvent aux Iraniens et qui prit son essor au cours des derniers siècles du II^e millénaire. Mais une telle hypothèse ne saurait en aucun cas autoriser à supposer, avec M.-H. Pottier, que l'iconographie bactrienne illustre des traditions védiques ou avestiques³. Rien d'assez spécifique dans cette iconographie ne correspond à ces traditions dont rien ne permet de supposer qu'elles existaient déjà à l'époque de l'essor de la Bactriane à l'âge du Bronze.

L'art illustré par l'orfèvrerie constitue un des aspects les plus brillants d'une civilisation qui semble devoir être définie géographiquement comme celle de la Bactriane occidentale, avec une marge d'incertitude due au fait que ses témoins ont été trouvés en grande partie disjoints de leur contexte architectural. Ce dernier est daté du milieu, voire même de la seconde moitié du II^e millénaire par les fouilleurs, qui se fondent sur le C 14. Nous-même en 1977, avons publié une date analogue⁴ qui faisait difficulté eu égard aux nombreuses références à une époque plus ancienne. Or la correction par la dendrochronologie impose de passer de 1630 ± 100 ans avant J.-C., date proposée initialement, à 2080 ± 110 ans, c'est-à-dire à une époque contemporaine de la III^e dynastie d'Ur. Cette date correspond parfaitement au style des objets apparentés à l'art néo-sumérien, alors que d'autres objets sont plus proches de la Première Dynastie de Babylone et des *Sukkalmahhu* d'Elam. Telles pourraient donc être les limites larges, au moins, de l'apogée de la civilisation de Bactriane occidentale, qui pourrait cependant avoir eu des antécédents et des développements ultérieurs.

La Bactriane orientale

La plaine de Bactriane orientale est délimitée par une grande boucle de

1. E. Schmidt, *Persepolis, I. Structures, Reliefs, Inscriptions*. Chicago (OIP LVIII), 1953, pl. 51, en bas à droite ; pl. 52, etc.
2. J. Deshayes, « À propos des Terrasses Hautes de la fin du III^e millénaire en Iran et en Asie Central », Colloque du C.N.R.S. : *Le Plateau iranien et l'Asie Centrale...*1976, p.106.
3. M.-H. Pottier, *Matériel funéraire de la Bactriane méridionale de l'âge du Bronze*, Paris, A.D.P.F., 1984, p. 69, s. : « Cultes et Croyances ».
4. P. Amiet, *Syria*, 54 (1977), p.121 où nous indiquions la date de 1630 ± 100 av.J.-C. pour le bois contenu dans un « marteau » de Bactriane. Le Laboratoire de Gif sur Yvette a corrigé cette date en 1980, par la dendrochronologie.
A.A. Askarov, « Southern Uzbekistan in the Second Millenium », in : Ph. Kohl, *The Bronze Age Civilization of Central Asia*, 1981, p. 268-269, note : l'époque de Sapalli est datée de 1570 à 1250 av.J.-C. Elle correspond à celle de Dashly, daté de 1490 av.J.-C.

l'Amu-Darya, que ferme au sud son affluent, la Kokcha. Cette plaine apparemment inhabitée auparavant, tout au moins par des sédentaires, comme celle de Bactriane méridionale, dut être mise en culture à la même époque, grâce à une irrigation élaborée¹. Le site exploré au sud du village de Shortughai² comprend plusieurs buttes couvrant environ 2,5 hectares, et correspond à une agglomération dépourvue d'installation fortifiée ou monumentale, du type de celles de la Bactriane méridionale. Deux quartiers y ont été explorés, l'un résidentiel, l'autre artisanal et occupé par des fondeurs spécialistes de la bijouterie. Quatre périodes successives ont été reconnues. La plus ancienne, correspondant à l'époque de formation du bourg, est caractérisée par la céramique de l'Inde harappéenne à l'époque de sa maturité (fig. 207), avec notamment des jarres portant des graffiti sur leur bord. Par la suite, les liens avec l'Inde post-harappéenne furent rompus, et une civilisation originale, issue de la première, interféra avec la culture de Sogdiane, dite de Bishkent au nord de la Bactriane³. C'est ce qu'attestent clairement des terrines et coupes à lèvres rentrantes, inconnues en Inde. Avec H.-P. Francfort⁴ nous admettons ainsi que les quatre périodes du développement de ce chef-lieu d'un canton agricole bien délimité s'échelonnent des environs de 2200 à ceux de 1600 avant J.-C.

H.-P. Francfort a interprété ces données en supposant que les fondateurs de Shortughai, porteurs de la céramique de l'Inde, étaient des colons envoyés par l'« empire harappéen », avec pour mission de transformer sur place les matériaux bruts, tout particulièrement le cuivre, et en proportion moindre, le lapis-lazuli, extraits sans doute à proximité, et destinés au ravitaillement de la métropole. Ces gens auraient eu l'intelligence de créer une organisation agricole plus modeste, et partant moins fragile que celle de cette dernière, et adaptée aux conditions locales. Cela leur aurait permis de survivre à l'effondrement de l'« empire harappéen »⁵ en devenant une communauté comparable à ses contemporaines de Bactriane du Nord et de l'Ouest, et de Margiane. Une telle reconstitution est vraisemblable, même si nous ignorons si un véritable empire existait en Inde, capable d'imposer à des groupes de population de s'expatrier pour fonder des colonies mixtes d'agriculteurs chargés de faire vivre les artisans. Un tel exode pourrait avoir été suscité dans d'autres circonstances. Il reste que l'existence d'une colonie harappéenne à Shortughai est incontestable et peut apparaître comme exemplaire, c'est-à-dire comme symétrique des forteresses de Bactriane occidentale, qu'il pourrait être tentant, du coup, de considérer aussi comme des colonies. Cependant, si les deux phénomènes semblent liés, le second a certainement été plus complexe, et sa compréhension dépend en particulier de la chronologie relative qui reste difficile à établir du fait d'une exploration encore très partielle et d'une publication restée au stade préliminaire.

Pour établir cette chronologie, Ph. Kohl⁶ s'est référé à celle de la Margiane, dont assurément la civilisation est très semblable, alors que la classification à la fois topographique et chronologique proposée par Sarianidi reste incertaine. En

1. J.-C. Gardin et P. Gentelle, « L'Exploitation du sol en Bactriane antique », *Bulletin de l'École Française d'Extrême Orient*, 66 (1979), p. 17-18.

2. B. Lyonnet, « Découverte de sites de l'âge du bronze dans l'Afghanistan du Nord-Est », *Annales de l'Institut Oriental de Naples*, 1977. H.P. Francfort et M.-H. Pottier, « Sondage préliminaire sur l'établissement protohistorique harappéen et post-harappéen de Shortughai », *Arts Asiatiques*, 34 (1978), p. 29-79.

3. H.P. Francfort, « The Late Periods of Shortughai and the problem of the Biskent Culture (Middle and Late Bronze Age in Bactria) », dans : H. Härtel ed. : *South Asian Archaeology 1979* p. 191-202.

4. H.P. Francfort, *Arts Asiatiques*, 34 (1978), p. 54, note 2.

5. H.P. Francfort, *op. cit.*, p. 59.

6. Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p.227-228.

revanche, les données de la Bactriane du Nord (Ouzbékistan) sont plus solides. On peut ainsi suivre une tradition originale, vraisemblablement parallèle dans sa période initiale à celle de la Turkménie de Namazga V. La référence à la civilisation de Harappa, d'autre part, manque de précision du fait de l'incertitude où nous sommes des étapes du développement de cette dernière. Nous hésitons donc à admettre un début de la civilisation du Bronze en Bactriane dès le milieu du III^e millénaire, et nous préférons nous en tenir aux témoins de contacts avec l'Elam du dernier quart de ce même millénaire, pour dater les premières forteresses de Sapalli et de Dashly 1 et 3. Il n'y a pas de raison de douter que cette même phase initiale ait connu des nécropoles riches d'un mobilier qui, précisément, illustre des contacts avec l'Elam de la fin du III^e millénaire et des premiers siècles du second. Plutôt qu'importée de Turkménie, la civilisation de Margiane et de Bactriane semble s'y être répandue sous la forme reconnue à Namazga VI¹ après être née sur place dans des conditions difficiles à préciser. Cette naissance suivie d'un essor rapide dut revêtir la forme d'une sédentarisation partielle d'une population précédemment nomade. Une telle hypothèse permet d'éviter celle d'un peuplement complet par immigration, difficilement concevable. Cependant, les faits observés à Shortughai attestent la réalité d'une immigration limitée, de type colonial, et dans ces conditions, on peut envisager un phénomène analogue à l'origine de l'essor si rapide de la civilisation en Bactriane méridionale et septentrionale. Mais là les faits constatés sont plus complexes qu'à Shortughai. D'une part, cette civilisation présente un certain nombre de traits communs avec celles des autres régions de l'Iran Extérieur : Gorgan, Séistan, Kerman, principalement avec la dernière. L'existence de cette communauté trans-iranienne, incontestable dans sa diversité implique des liens et des échanges internes difficiles à préciser, mais que des nomades-artisans pourraient, mieux que d'autres, avoir été en mesure d'assurer.

D'autre part, les formes supérieures de la civilisation de Bactriane-Margiane apparaissent comme des adaptations d'emprunts aux grandes civilisations urbanisées, principalement celle d'Elam qui, inversement, a reçu une série de témoins matériels de cette civilisation, témoins qui paraissent s'échelonner, pour la plupart, des derniers siècles du III^e millénaire au XVII^e siècle. En Bactriane-Margiane, une telle adaptation pourrait s'être faite au sein d'une société certes peu hiérarchisée, mais constituant cependant une élite dont les responsables auront pu se regrouper en permanence ou temporairement chaque année, dans les forteresses comparables à des *Karum* mésopotamiens, destinés à gérer les intérêts communs et à mettre la marchandise à l'abri. Ce sont de tels marchands-initiateurs d'une civilisation cosmopolite et d'échanges lointains, qui auront joué le rôle de colons. L'essor de la civilisation qu'ils suscitèrent semble s'être produit avec un net retard par rapport à celui de la civilisation trans-élamite du Kerman (Lut et Tépé Yahya), dont l'apogée illustré par les sceaux-cylindres dut commencer à une époque contemporaine de la phase finale de l'époque des dynasties archaïques de Mésopotamie, et se terminer vers le XVIII^e siècle.

L'essor de la Bactriane semble plutôt avoir débuté à une époque contemporaine d'Ur III et s'être prolongé davantage au II^e millénaire. La seconde période révélée en Bactriane du Nord : celle de Djarkutan, pourrait correspondre au matériel apparenté à celui de l'Elam de l'époque des *Sukkalmaḫhu*. Les témoins de tels contacts ne semblent guère postérieurs au XVII^e siècle, et cependant, la recherche archéologique sur le terrain suggère que la tradition s'en est poursuivie à une époque finale, dite de Molali, dont la durée aurait été longue. Une épée à

1. H.-P. Francfort, in : Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p.254,s.

soie bifide dont le contexte est perdu¹ est en bronze et diffère ainsi du cuivre arsénié habituellement utilisé en Bactriane. Elle est d'un type indien, rencontré dans des dépôts de fondeurs du milieu du II^e millénaire. Un *testis unus* d'une survivance de la tradition se trouve peut-être sur la hache d'apparat du Metropolitan Museum (fig. 173). Car le génie monstrueux qui occupe le centre de son décor a un aspect « mitannien », voire médio-assyrien, si l'on considère sa maigreur morbide, la complexité de ses composantes, ses deux têtes et ses serres de rapace. Toutefois, ses ailes trop courtes vont à l'encontre d'un tel rapprochement. A ce dernier détail près, important, ce monstre présente avec celui qui décore par exemple la théière en argent doré de Marlik² une ressemblance qui pourrait être significative. Un tel rapprochement, imparfait, appelle une confirmation. Il n'est pas suffisant pour prouver que la tradition culturelle de la Bactriane se soit prolongée aussi tardivement. S'il était confirmé, il offrirait l'intérêt d'illustrer une continuité qui aurait uni la tradition née en Iran Extérieur³ à l'âge du Bronze, et la plus ancienne orfèvrerie attribuable avec vraisemblance à des Iraniens proprement dits, à une époque qui vit précisément l'émergence de la première civilisation du Fer.

1. P. Amiet, « Bactriane proto-historique », *Syria*, 54 (1977), p.110, fig.17.

2. E.-O. Negahban, *A Preliminary Report on Marlik Excavation*. Tehran, 1964, pl.108 et 137.

3. Cf. H.-P. Francfort, in : Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), p.262.

Conclusion

La grande époque, bien délimitée dans le temps, à laquelle nous nous sommes attachés, revêt une complexité qui empêche de l'appréhender en termes simples et en toute clarté, et de comprendre comment et pourquoi elle prit fin vers le XVII^e siècle. Les recherches récentes ont privilégié le *commerce à longue distance*, suscité en principe par les États dûment urbanisés pour répondre à leurs besoins de produits exotiques. Qu'un tel commerce se soit développé à travers l'Iran ne fait pas de doute, mais il est trop souvent conçu comme un simple transit de pierres précieuses telles que le lapis-lazuli, ou comme un acheminement de produits bruts tels que les métaux extraits en Iran. Or dès la fin du V^e millénaire étaient nés deux types de communautés montagnardes, nomades au Luristan, villageoises à Ghabristan et à Iblis, capables pour le second au moins de mettre en œuvre une production métallurgique supérieure aux besoins locaux et donc destinée apparemment à une exportation dont la Susiane fut déjà bénéficiaire. Or ces communautés possédaient une personnalité culturelle qui impose de ne pas les considérer comme de simples pourvoyeuses ou intermédiaires anonymes. Simultanément, la plaine de Susiane, à l'époque de la fondation de Suse, était intimement liée au développement économique et culturel du plateau. Cette plaine comme encastrée dans le front occidental de ce dernier apparaît déjà comme le point focal et le carrefour d'échanges effectifs ou potentiels. Elle était appelée à jouer un rôle capital dans le développement des cultures montagnardes, vouées à des productions spécifiques et au commerce à longue distance.

L'annexion de la Susiane par la Mésopotamie à l'époque d'Uruk rompit en partie ces liens. Mais elle pourrait avoir été décisive dans la genèse de la civilisation sumérienne, en tenant la place attribuée abusivement à une invasion ou une immigration de créateurs de cette civilisation, dont certains des ancêtres ou antécédents ne s'observent que là, et non dans le futur pays sumérien. Un essor démographique considérable, le développement d'une grosse agglomération à Chogha Mish, puis l'élaboration à Suse I d'un répertoire iconographique, témoin d'un développement intellectuel, religieux et peut-être aussi politique, sont significatifs à cet égard.

La civilisation d'Uruk a été définie comme ayant correspondu à la naissance de la notion d'État, mais ce n'est là qu'un aspect d'une réalité plus riche, et qui ne rend pas compte de la rupture avec l'humanité de tradition néolithique. Gordon Childe avait bien vu le caractère « révolutionnaire » de cette civilisation,

jalon aussi important que la « révolution néolithique », dans l'histoire humaine. Mais contrairement à ce que Childe pensait, sa manifestation ne fut pas le simple aboutissement d'un processus d'enrichissement par l'agriculture. Ce fut plutôt un fait culturel complexe que dut susciter la rencontre au sein d'une même entité territoriale élargie, des populations riches de leur nombre et de leur diversité de Sumer et de Susiane. Toute comparaison avec un « État » dont l'ethnographie nous livre des exemples, tel que celui des Yorouba ou autres, est indue, car seule la civilisation d'Uruk, avant même celle d'Égypte qu'elle semble avoir influencée de façon décisive, inaugura une tradition continue, potentiellement puis effectivement historique. Il y a continuité, notamment, entre le contenu de l'iconographie d'Uruk et le message de la littérature sumérienne, à propos du thème majeur du *roi-prêtre* capable d'incarner la divinité. Et cela pourrait impliquer un lien foncier avec l'élaboration de l'écriture qui, au départ, ne semble que superficiellement répondre au simple souci de gérer une richesse collective trop considérable pour la mémoire humaine. Intimement lié à l'écriture créée pratiquement en même temps, l'art d'Uruk à la création duquel les graveurs de sceaux prirent une part majeure, est radicalement différent de celui des temps antérieurs, et son étude ne saurait relever de la simple esthétique. Lui aussi est un témoin majeur d'une révolution culturelle et même intellectuelle que les anthropologues ont trop souvent négligée en s'attachant par prédilection aux faits économiques ou à des modèles théoriques du développement humain.

Enfin, la civilisation d'Uruk, en Sumer comme en Susiane, fut expansionniste en suscitant soit spontanément, soit à l'initiative des États, ce qu'il est convenu d'appeler une colonisation lointaine, orientée surtout vers le nord et le nord-est.

C'est là un phénomène spécifique de cette haute époque, bien que nous puissions entrevoir par la suite la présence de gens des plaines sur le plateau : au Luristan dès l'époque d'Agadé, puis à Chogha Gavaneh. Il se pourrait que l'écart subitement énorme entre le sur-développement des cités de type sumérien, en Sumer et en Susiane, et le mode de vie de tradition préhistorique des régions circonvoisines, ait permis ce genre d'expansion au long de certaines routes dûment choisies plutôt que d'autres. Par la suite, la colonisation originariaire de la Mésopotamie élargie en intégrant la Susiane, allait être largement remplacée par des initiatives des autochtones, qui élaborèrent des civilisations originales.

La première de ces initiatives apparaît comme antithétique. Elle prit corps dans la création de ce qu'on peut appeler le Proto-Elam, forme ancienne de l'Elam pleinement historique et que nous interprétons comme une entité fondamentalement double, organisée autour de deux métropoles : celle de ses créateurs montagnards, nouvellement fondée à Tell-i Malyan et qui dut recevoir déjà son nom historique d'Anshan, et celle de Suse, annexée au préalable. La conquête de la Susiane par les montagnards du Fars ne fut pas due à une immigration subite et massive ; ce fut une prise de la primauté par une population instable, certes, mais de tous temps présente auprès de la population autochtone apparentée à celle de Mésopotamie. Elle aboutit alors à une rupture de l'équilibre qui avait permis l'essor en Susiane de la civilisation d'Uruk qui s'y effondra sous sa forme locale. Les montagnards spécifiquement élamites imposèrent leur langue, comme l'atteste l'écriture originale qu'ils durent créer avec l'aide ou selon l'exemple des citadins de Suse. Comme cela se reproduisit périodiquement au cours des époques ultérieures, la possession de la Susiane permit au Proto-Elam montagnard de réaliser ses capacités potentielles.

Les Susiens plus développés durent apporter à la communauté proto-élamite leur haute culture définitivement marquée par l'influence sumérienne. Et les montagnards apportèrent leur rude dynamisme associé à un génie propre au monde du plateau et partagé par les communautés réparties au nord et à l'est du

Fars. Ce fut en effet en Susiane que se noua périodiquement le sort de l'entité à la fois culturelle et politique de l'Elam, en alternance avec des éclipses correspondant à l'isolement du Haut-Pays et à la désertion de sa métropole, Anshan. En dépit de la place décisive occupée par les Susiens, la nouvelle civilisation n'en était pas moins culturellement montagnarde, mais nous l'interprétons en la considérant selon le modèle de l'Elam historique, comme ayant déjà été mise en œuvre par une forme d'État « confédéral », avec deux capitales : Anshan et Suse. La masse des documents écrits recueillis dans la seconde atteste qu'elle était un grand centre intellectuel et économique, intimement lié à la première. La présence à cette époque d'un important élément ethnique montagnard et nomade en Susiane peut-être supposée par analogie avec l'époque des *rois d'Anshan et de Suse* au début du II^e millénaire. Mais on peut supposer que le déséquilibre de la population intellectuelle, excessivement nombreuse dans les deux capitales par rapport aux producteurs de nourriture, rendait fragile un tel État dont l'originalité reposait sur sa dualité : deux territoires adjacents, deux capitales, deux populations distinctes et capables de vivre leur complémentarité en harmonie. Et la rapidité de l'éclosion d'un tel État, marquée par la fondation d'Anshan, suggère l'hypothèse d'une dynastie fondatrice, dont l'histoire ultérieure révèle les équivalents exemplaires.

Si la Susiane avait été intégrée au royaume présumé fondé par les montagnards du Fars, associés vraisemblablement à ceux des vallées bakhtiars, on peut supposer qu'il existait comme au début du III^e millénaire d'autres régions complémentaires, associées de même, avec leur capitale provinciale dominée, à Tépé Yahya IV C et probablement à Tell-i Ghazir, par un édifice administratif de conception apparentée à celle du palais présumé d'Anshan. Tépé Yahya, déserté précédemment, pourrait avoir été réoccupé de la façon dont Anshan fut fondé, par la sédentarisation d'une population devenue précédemment nomade, de sorte que son site était vacant.

Réoccupé, il dut faire fonction de porte ouverte sur l'est, pour constituer un lieu de passage et d'échanges, une « frontière », avec le monde des gens restés nomades, et au-delà. Nous fondons cette interprétation sur la comparaison avec les forteresses bâties aux confins de l'Asie Centrale, en Bactriane, par Cyrus puis par Alexandre¹, en vue d'assurer la symbiose indispensable à des échanges enrichissants pour les deux communautés. La présence de documents proto-élamites au-delà du désert de Lut, à Shahr-i Sokhta, peut s'expliquer par la comparaison avec les colons-marchands assyriens de Cappadoce ayant adopté les us et coutumes des indigènes urbanisés, à qui ils n'apportèrent que les témoins de leur supériorité : leur technique de gestion, leur écriture, leur glyptique. Ils pourraient cependant avoir contribué en outre, directement ou indirectement, à la formation de cette ville vouée à l'artisanat et liée d'autre part à la *koinè* encore préhistorique, issue de l'expansion de la culture de Geoksyur en Turkménie.

L'effondrement de la civilisation proto-élamite entraîna immédiatement l'extinction des fondations ou refondations proto-élamites, à Anshan, à Ghazir, à Sialk, à Yahya. En Susiane, il fut masqué par la survie de l'agglomération susienne livrée à ses seuls moyens. Mais immédiatement, il provoqua le retour à l'état de choses antithétique, c'est-à-dire le retour dans l'orbite mésopotamienne. Suse devint une modeste cité de type sumérien, tout en s'associant, à considérer sa céramique du « II^e style », aux populations du nord, autrefois visitées par les colons de l'époque d'Uruk. L'éclosion de la civilisation des grands caveaux du Luristan correspondit à celle d'une métallurgie liée à un art, témoin d'une culture originale, en dépit de ses liens avec la Mésopotamie. Nous pensons que cette

1. P. Briant, *États et Pasteurs au Moyen Orient Ancien*. Cambridge & Paris, 1982, p. 232.

culture était mise en œuvre par des artisans nomades dont le mode de vie était bien adapté aux conditions imposées par le plateau iranien.

Symétriquement fut ouverte la voie maritime par où vint le cuivre d'Oman, curieusement préféré alors à celui d'Iran, comme si les routes iraniennes menant à Suse avaient été coupées. L'ancien ensemble proto-élamite était donc contourné par les deux voies, nord et sud, desservies par des spécialistes capables non seulement de transporter les produits bruts d'origine lointaine, mais aussi de participer à leur extraction, en Oman, et surtout de les mettre en œuvre en créant des cultures originales. Ces cultures renouaient avec les traditions archaïques, préhistoriques, tout en les adaptant au nouvel état de choses suscité par l'essor de la civilisation mésopotamienne. Cet essor avait d'abord suscité, à l'époque d'Uruk, la colonisation qui fut donc remplacée par l'éclosion de la civilisation proto-élamite, variante semi-montagnarde de celle de Mésopotamie, puis sur l'apparition de ces cultures d'artisans spécialisés, réponse originale des autochtones peu urbanisables au défi ainsi lancé.

Enfin, au-delà de l'ancien Proto-Elam naquit une civilisation directement comparable qui, au désert de Lut, avait déjà des antécédents dans un artisanat spécialisé, et dont la personnalité s'exprima de façon privilégiée, pour commencer, dans l'art « ancien » de la chlorite dont les témoins furent transportés jusqu'en Mésopotamie occidentale, comme par ses créateurs-porteurs ambulants. Cet art apparaît comme le témoin privilégié d'une culture montagnarde distincte de celle du Luristan, renouant elle aussi avec des traditions très anciennes, et qui pourrait avoir animé un groupe ethnique que nous proposons de considérer comme semi-nomade, installé périodiquement à Tépé Yahya IV B, et intimement associé à des navigateurs qui établirent un relais d'étape dans l'île de Tarut. Cela implique la maîtrise de la navigation maritime et de ses possibilités, pour assurer un trafic intense vers la Mésopotamie, par des gens qui pourraient avoir servi d'intermédiaires dans l'acheminement du lapis-lazuli.

Paradoxalement, c'est à Hili, en Oman, à une époque où cette péninsule était en partie solidaire de l'Iran du Sud-Est, que nous trouvons peut-être l'une des installations les plus représentatives de ce que pouvait être ce dernier. Elle pourrait avoir été dominée par une aristocratie impliquée par les « tours » utilisables comme entrepôts, et peuplée d'agriculteurs, mais aussi de gens industriels, capables d'exploiter et d'exporter les produits miniers du pays. Ces installations ne peuvent être dissociées des innombrables tombes réparties en nécropoles dans la péninsule, puis dans les îles du Golfe et en Arabie. Ces tombes peuvent être attribuées à la part de la population qui, à côté des agriculteurs et des artisans installés au pied des « tours », devait circuler sans être assimilable à des bédouins. Il importe sur ce point comme sur celui du nomadisme artisanal du plateau, de récuser les comparaisons avec le nomadisme pastoral de nos jours.

Le village de Tépé Yahya IV B pourrait avoir été comparable aux installations de l'Oman, avec ses ateliers occupés comme périodiquement. Les installations des confins du désert de Lut pourraient avoir été plus semblables à celles de l'Oman, et cependant bien plus riches culturellement. Et la légèreté de l'habitat proprement dit des trois sites ou régions : Hili, Yahya et Shahdad, ou son absence, au Luristan, pourrait être significative d'un mode de travail lié à une forme particulière de semi-nomadisme, comparable à celle des Qénites bibliques et douée d'une créativité spécifique d'une forte personnalité culturelle.

On assiste au réveil discret d'Anshan lors de l'unification « impériale » de la Mésopotamie par les rois d'Agadé, mais l'Elam reste alors une entité incertaine, composite et mal soudée, faible culturellement en comparaison du dynamisme de ce qu'on peut appeler le Trans-Elam correspondant peut-être au pays de Marhashi.

Cette dernière entité fait figure de « frontière » du monde élamite élargi, face à un au-delà d'où provenaient des produits exotiques. Cet état de choses, archaïque dans la mesure où il s'est instauré à l'époque des dynasties archaïques, est représenté dans l'art par la série « ancienne » des objets de chlorite. Sa fin vers l'époque de l'« empire » présumé et éphémère de Puzur-Inshushinak est restée jusqu'à présent mal expliquée. Elle pourrait avoir correspondu à l'éclosion d'une communauté trans-iranienne que nous appelons l'*Iran Extérieur*. Cette *koinè* a englobé des entités précédemment indépendantes et archaïques, entrées désormais plus nettement dans la voie de l'urbanisation, au Gorgan et à Tépé Hissar, en Turkménie surtout, au Séistan et enfin en Bactriane nouvellement mise en valeur, parallèlement au plein essor de la grande civilisation de l'Inde harappéenne. Du coup, ces régions furent associées à la culture trans-élamite pour en constituer le prolongement oriental en même temps qu'une nouvelle frontière, face aux vastitudes de l'Asie Centrale. Elles furent liées au sein d'une communauté spécifique de gens spécialisés, certes, dans le transport de produits exotiques, mais aussi créateurs d'une culture originale dans sa diversité et son cosmopolitisme.

C'est en Bactriane méridionale et en Margiane que cette culture a connu son développement le plus remarquable. Elle apparaît comme foncièrement double. En effet, d'après ses témoins de la vie courante : céramique et outillage usuel en pierre et en métal, elle est foncièrement autochtone, bien adaptée à un milieu naturel spécifique. En revanche, les formes supérieures de cette civilisation, représentées pour l'essentiel par des industries de luxe : orfèvrerie, métallurgie d'apparat, travail des pierres de couleur verte ou jaune que sont la chlorite, la serpentine et l'albâtre, obligent à la rattacher à la communauté trans-élamite, relais elle-même d'apports très lointains venus du Levant. Les forteresses de Bactriane pourraient avoir été à leur tour les relais d'une expansion lointaine vers la Chine, qui aura envoyé sa soie et reçu au moins les cachets compartimentés, immédiatement adoptés et imités. Ces forteresses pourraient ainsi avoir jalonné une frontière, face au monde complémentaire des nomades et semi-nomades d'Asie Centrale. Comme autrefois le Tépé Yahya proto-élamite, mais désormais bien plus loin, elles devaient être destinées à assurer la symbiose de deux cultures antithétiques, mais indispensables l'une à l'autre. Elles pourraient avoir été les résidences d'une aristocratie analogue à celle des hyarques de la Bactriane achéménide, alliée aux Saces ou Scythes d'Asie Centrale¹. Il s'agirait donc moins de forteresses que de châteaux de prestige servant d'entrepôts et d'ateliers et fondés par une élite dont il est permis d'admettre l'existence en considérant, par exemple, les haches-insignes de dignités. Cette élite devait être apparentée à celle dont on trouve les témoins dans les autres régions composant l'Iran Extérieur et qui présentait des affinités très fortes avec l'Elam. Comme les Proto-Elamites déjà, elle aura eu vocation à pousser vers l'Est la « frontière » de ses activités. Comme les Proto-Elamites, elle devait présenter de fortes affinités avec les nomades-artisans. Mais elle devait constituer une société fragile, qui seule, en Bactriane, se sera effondrée au XVII^e siècle, tandis que la société autochtone survivait longuement, masquant la catastrophe aux yeux des archéologues. Ailleurs, au contraire, l'élite industrielle disparut avec l'ensemble des sociétés qu'elle encadrait.

Cependant, on peut la considérer comme un modèle repris sur des bases très différentes par l'administration impériale achéménide largement animée par la tradition élamite. Du coup, elle rompit avec le modèle assyro-babylonien fondé sur l'extension démesurée de cités-États incapables d'organiser réellement des espaces de paix. Par sa vocation à intégrer le patrimoine culturel des peuples

1. P. Briant, *op. cit.*, 168 ; 181, s.

conquis et à assurer les échanges entre nomades et sédentaires, l'empire achéménide¹ apparaît finalement comme une communauté économique ressuscitant la vieille *koïnè* élamite et trans-élamite dont nous avons tenté de retracer les vicissitudes, de sa naissance au IV^e millénaire à son extinction au XVII^e siècle.

1. Cl.Herrenschmidt, « L'Empire perse achéménide », dans : M. Duverger et al. : *Le Concept d'Empire*, Paris, 1980, p.91.

Bibliographie

Périodiques et collections

Artibus Asiae. Ascona.

AfO : *Archiv für Orientforschung*. Graz.

AJA : *The American Journal of Archaeology*. Cambridge (Mass.).

Akkadica. Bruxelles, Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

AMI : *Archäologische Mitteilungen aus Iran*. Berlin.

Annali del' Istituto Orientale di Napoli. Naples.

Antiquity. Oxford.

Arts Asiatiques. Annales du Musée Guimet et du Musée Cernuschi. Paris.

Bastan Chenasi va Honar-e Iran (Revue d'Archéologie et d'Art iranien).
Téhéran.

ATLAL : *The Journal of Saudi Arabian Archaeology* - Riyadh.

CAH : *The Cambridge Ancient History*, revised edition. Volume I(1), 1970 ;
(2), 1971.

CRAI : *Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Comptes rendus des
séances*. Paris.

Cahiers de la D.A.F.I. (Délégation Archéologiques Française en Iran), Paris.

EW : *East and West*. IsMEO, Roma.

EKI : F.W. König, *Die elamischen Königsinschriften* Graz, 1965.

Iranica Antiqua. Leiden.

Iran, Journal of Persian Studies. London.

Iraq, London.

JCS : *Journal of Cuneiform Studies*. New Haven.

JNES : *Journal of Near Eastern Studies*. Chicago.

JOS : *Journal of Oman Studies*. London.

Mémoires : abréviation pour la collection :

— *Mémoires de la Délégation en Perse*, tomes I-XIII, Paris, 1900-1912.

— *de la Mission archéologique de Susiane*, tome XIV, Paris, 1913.

— *Mission archéologique de Perse*, tome XV, Paris, 1914.

— *de la Mission Archéologique de Perse. Mission en Susiane*, tomes XVI-
XXVIII, Paris, 1921-1939.

— *de la Mission Archéologique en Iran. Mission de Susiane*, tomes XXIX-
XLVII, Paris, 1943-1973.

Mesopotamia. Firenze.

MDOG : Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft. Berlin.

OIC. Oriental Institute Communications. Chicago.

OIP. Oriental Institute Publications. Chicago.

Paléorient. Paris.

RA : Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale. Paris.

Symposium : Proceedings of the IIRD Annual Symposium on Archaeological Research in Iran. Muzeh-e Iran-e Bastan. Tehran, Iran. 29th october-1st november 1973.

Tehran, 1974.

— *Proceedings of the IIIrd Annual Symposium on Archaeological Research in Iran*. Muzeh-e Iran-e Bastan, Tehran, Iran, 2nd-7th november 1974. Tehran, 1975.

— *Proceedings of the IVth Annual Symposium on Archaeological Research in Iran*. Muzeh-e Iran-e Bastan. Tehran, Iran. 3rd-8th november 1975. Tehran, 1976.

Syria, Paris.

UVB : Uruk Vorläufiger Bericht. Vorläufiger Bericht über die von der Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft in Uruk-Warka unternommenen Ausgrabungen.

Nous n'avons pu nous référer utilement à l'important ouvrage reçu trop tard : Elizabeth Carter and Matthew W. Stolper, *Elam. Surveys of Political History and Archeology*. University of California Publications. Near Eastern Studies. Volume 25. Berkeley ; Los Angeles ; London, 1984.

Références des Figures

1. Suse, période I. Plan restitué de la haute terrasse. Voir p 32 ; 36. D'après D. Canal, *Paléorient*, 4 (1978), p. 171, fig. 22.
2. Suse, période I. Tombe de la nécropole archaïque. Dessin de J. de Morgan. Voir p 33. J. de Morgan, *La Préhistoire orientale, III*. Paris, 1927, p. 52, fig. 65.
3. Suse. Coupe stratigraphique de la façade nord de la haute terrasse aux époques I et II. Voir p. 32 ; 37 ; 39. D'après D. Canal, *Paléorient*, 4 (1978), p. 176, fig. 27 et p. 174, fig. 25.
4. Suse, période I. (1-4) : empreintes de cachets contemporains du niveau 25 du sondage 1 de l'Acropole. (5) : cachet à collerettes du niveau 23 (époque d'Uruk Ancienne). Voir p. 37 ; 38 ; 39 ; 44 ; 51 ; 62 ; 66. *Mémoires*, 43 (1972), n° 212 ; 219 ; 231 et *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971) fig. 35 (2) et 37 (7).
5. Luristan. Sceaux archaïques. (a ; b ; c) : cachets hémisphériques en chlorite. Louvre. (d) : sceau-cylindre en chlorite. Collection particulière. Voir p. 34 ; 35 ; 73. D'après P. Amiet, *La Revue du Louvre*, 23 (1973), p. 219, fig. 13 ; p. 221, fig. 18 ; *Syria*, 56 (1979), p. 336, fig. 9 et inédit.
6. Luristan. I^{re} moitié du IV^e millénaire. Grand cachet biface en chlorite. Louvre, AO 25 228. Voir p. 35 ; 37. P. Amiet, *Syria*, 56 (1979), p. 338, fig. 14.
7. Tépé Ghabristan (plaine de Qasvîn). Moules de fondeurs. Fin V^e millénaire. Voir p. 41 ; 42 ; 56. D'après Y. Majidzadeh, *Akten des VII Int. Kongress für iranische Kunst und Arch.*, München, 7-10 sept. 1976 (Berlin, 1979), p. 83, fig. 2-3.
8. Tépé Sialk, niveau III-5. Hache en cuivre. Louvre, AO 17 417. Voir p. 42. Cf. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk, I* (1938), pl. XXIII-6 et pl. LXXXIV : S. 171.
9. Carte de l'occupation de la Susiane aux époques d'Uruk Moyenne (sites en blanc) et d'Uruk Récente (sites en noir). Voir p. 24 ; 52 ; 63. D'après G.-A. Johnson, *Local Exchange and Early State Development in Southwestern Iran*. Ann Arbor, Michigan (1973), fig. 26 et 32.
10. Suse, période II, sondage *Acropole 1*. Plan de maison du niveau 18 (début de l'époque d'Uruk Récente). Voir p. 55. D'après A. Le Brun, *Paléorient*, 4 (1978) p. 184, fig. 31.
11. Suse, période II, sondage *Acropole 1*. Plan de maison du niveau 17 B 2 (époque d'Uruk Récente). Voir p. 56. D'après A. Le Brun, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978), p. 60, fig. 14.
12. Suse, période II. Bloc de calcaire portant sur deux faces perpendiculaires un décor imitant une mosaïque de cônes. Côtés : 0,168 x 0,150 m ; haut. : 0,095 m. Fouilles J. de Morgan, Louvre, Sb 17807. Voir p. 55.
13. Suse, période II. Pseudo-poids à anse. Albâtre gypseux. Larg. : 0,131 m ; haut. : 0,134 m. Louvre, Sb 4922. Voir p. 57 ; 136. *Mémoires*, 25 (1934), p. 182, fig. 6 (2).
14. Suse, période II. Pseudo-poids à anse brisée. Gypse grossier. Haut. : 0,161. m ; larg. : 0,331 m ; épaisseur : 0,066 m Louvre, Sb 17805. Voir p. 57 ; 136.
15. Suse, période II. Pseudo-poids à anse brisée. Gypse fin, poli. Haut. : 0,222 m ; larg. : 0,399 m ; ép. : 0,087 m Louvre, Sb 17804. Voir p. 59 ; 136.
16. Suse. Période II ou III. Pseudo-poids en forme de plaque à anse brisée, avec cassures réparées dans l'antiquité. Gypse fin, poli. Haut. : 0,263 m ; larg. (incomplète) : 0,499 m ; épais. : 0,045 en haut ; 0,013 au centre ; 0,022 à la base. Louvre, Sb 17818 (N 351). Fouilles R. de Mecquenem (1932) : « 30^e siècle ». Voir p. 57 ; 136.
17. Suse, période II : époque d'Uruk Récente. *Acropole 1* : céramique des niveaux 18 et 17 B. Voir p. 55. D'après *Paléorient*, 4 (1978), p. 185, fig. 32 et p. 187, fig. 34 *Cahiers de la D.A.F.I.*, 9 (1978) fig. 24 (9) et 32 (5).

18. Suse, période II. Tête de statue masculine. Grès ; haut. : 0,180 m ; larg. : 0,152 m Musée de Suse. Voir p. 57. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 79, pl. XVII.
19. Suse, période II. Statuette et tête d'orante. Albâtre gypseux. Louvre. Voir p. 57 ; 98 ; 100 ; 102. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 80, pl. XVIII (1-3).
20. Suse, période II : Uruk Récent. Empreintes de cachets (1-2) et de sceaux-cylindres (3-6) sur bulles-enveloppes (1 ; 2 ; 3), tablette (4) et scellement (5). Voir p. 60 ; 61 ; 88 ; 163 ; 199. *Mémoires*, 43 (1972), 457 ; 456 ; 488 ; 474 ; 487 ; 646.
21. Suse, période II : Uruk Récent. (1) Empreintes sur scellements. (2) Tablette avec empreinte de sceau-cylindre. Voir p. 59 ; 61 ; 88 ; 163 ; 199. *Mémoires*, 43 (1972), n° 695. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 75, fig. 9 (3).
22. Chogha Mish, époque d'Uruk Récente. Empreintes de sceaux-cylindres. Voir p. 64. P. Delougaz & H. Kantor, *Vith International Congress of Iranian Art & Arch. ; 11th-18th april 1968*, vol. I. Tehran, 1972, p. 32 : pl. X c-d.
23. Suse, période II. Série de bouchons coniques portant des signes imprimés avec un doigt. En bas à droite : revers d'un bouchon. Louvre, fouilles R. de Mecquenem. Sb 14712 ; 14714 ; 14718 ; 14719 ; 12726 ; 14721. Voir p. 78 ; 79.
24. Suse, période II. Jetons en terre cuite : (1-5) en forme de têtes de bétail dont deux avec indication de « sizaine ». (6-8) en forme de disque, d'outre et de cruche, avec indication de « sizaine ». (9) en forme de tablette avec indication de dizaine. (10-14) en forme de disques avec lignes indiquant des fractions. Louvre, fouilles R. de Mecquenem. Voir p. 79 ; 80 ; 86 ; 87. Cf. D. Schmandt-Besserat, *AJA*, 83 (1979), p. 40, type XIV ; p. 39, type XIII (5 b), p. 33, type VI (3) ; p. 37, type XI (2) ; p. 38-39, type II.
25. Suse, période II. Jetons triangulaires avec lignes indiquant des fractions. Louvre, Voir p. 79 ; 80 ; 81 ; 86. Cf. D. Schmandt-Besserat, *AJA*, 83 (1979), p. 35, type IX.
26. Suse, période II. Époque du niveau 18. Bulle-enveloppe scellée (cf. fig. 20 : 3) et son contenu complet de *calculi*. Louvre, Sb 1967. Voir p. 55 ; 79 ; 81 ; 84 ; 86. *Mémoires*, 43 (1972), n° 488.
27. Suse, période II. Époque du niveau 18. Bulle-enveloppe portant à la surface 7 signes correspondant aux 7 *calculi* placés à l'intérieur. Louvre Sb 6350. Voir p. 55 ; 79 ; 81 ; 82 ; 84. *Mémoires*, 43 (1972), n° 460 bis.
28. Suse, période II. Époque du niveau 18. Bulle-enveloppe endommagée, portant à la surface un signe formé de 4 encoches en croix. A côté : une partie des *calculi* endommagés, contenus à l'intérieur. Louvre, Sb 1938. Voir p. 55 ; 79 ; 81 ; 84. *Mémoires*, 43 (1972), n° 582.
29. (a) Suse, période II. Époque du niveau 18. Bulle-enveloppe avec empreinte de sceau-cylindre sur laquelle sont portés des signes : 6 lignes gravées et en surcharge, un petit trou, et un petit triangle. (b) Radiographie montrant 6 petites sphères, 1 grosse sphère et un cylindre contenus à l'intérieur. Louvre, Sb 1932. Voir p. 55 ; 79 ; 81 ; 85 ; 86. *Mémoires*, 43 (1972), n° 581 et Laboratoire de Recherche des Musées de France.
30. (a) Suse, période II. Époque du niveau 18. Bulle-enveloppe scellée portant un signe en forme de grande encoche, correspondant, d'après la radiographie (b) à 7 petites sphères placées à l'intérieur. Louvre, Sb 1930. Voir p. 55 ; 79 ; 81 ; 85. *Mémoires*, 43 (1972), n° 486 et Laboratoire de Recherche des Musées de France.
31. Suse, période II. Tableau des *calculi* contenus à l'intérieur de bulles-enveloppes (colonne de gauche), et des signes correspondant éventuellement à la surface (colonne de droite). Voir p. 55 ; 81 ; 82 ; 83 ; 85 ; 86.
 (1) *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 15, n° 1 et pl. I (4). La surface porte en outre l'empreinte circulaire de la base du sceau-cylindre, qui ne paraît pas symboliser de chiffre.
 (2) *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 15, n° 2 et pl. I (3).
 (3) *Mémoires*, 43 (1972), n° 555. Louvre, Sb 1940.
 (4) *Mémoires*, 43 (1972), n° 539. Louvre, Sb 1927.
 (5) *Mémoires*, 43 (1972), n° 460 bis. Louvre, Sb 6350. *Supra*, fig. 27.
 (6) *Mémoires*, 43 (1972), n° 582. Louvre, Sb 1938. *Supra*, fig. 28.
 (7) *Mémoires*, 43 (1972), n° 581. Louvre, Sb 1932. *Supra*, fig. 29
 (8) *Mémoires*, 43 (1972), n° 486. Louvre, Sb 1930. *Supra*, fig. 30.
 (9) *Mémoires*, 43 (1972), n° 488. Louvre, Sb 1967.
 (10) *Mémoires*, 43 (1972), n° 467. Louvre, Sb 1936.
 (11) *Cahiers de la D.A.F.I.*, 8 (1978), p. 16, n° 8 et pl. I (2).
32. Suse, période II. Tablette scellée avec signes : en haut, 2 petits cercles barrés ; en bas : 4 grands demi-ovales barrés. Louvre, Sb 1975 bis. Voir p. 59 ; 79 ; 81 ; 86. *Mémoires*, 43 (1972), n° 641.
33. Suse, période II. Tablette scellée (cf. fig. 20 : 4) avec signes en surcharge : 2 petits cercles et signe triangulaire avec 3 barres. Téhéran. Voir p. 59 ; 62 ; 76 ; 79 ; 80 ; 86. *Mémoires*, 43 (1972), n° 474.
34. Suse, période II. Tablette-coussin avec chiffre complété par un signe graphique. Voir p. 59 ; 62 ; 63 ; 79 ; 86 ; 95. *Mémoires*, 17 (1923), n° 176. *Akkadica*, 15 (nov.-déc. 1979), p. 24, fig. 7.
35. Suse, période II. Tablette fragmentaire avec empreinte de cylindre de style Djemdet-Nasr et chiffre. Les grandes encoches, en haut, ont été obtenues en imprimant un *calculus* conique. Louvre, Sb 2313 Voir p. 62 ; 83 ; 84 ; 86 ; 94. *Mémoires*, 43 (1972), n° 922.

36. Suse. Tablette-coussin scellée, avec marque du lien destiné à l'attacher comme une étiquette. Louvre Sb 6293. Voir p. 59 ; 63 ; 79 ; 86 ; 94 ; 95. *Mémoires*, 17 (1923), n° 165 ; *Mémoires*, 43 (1972), n° 559.
37. Tépé Sialk, niveau IV-1 : époque d'Uruk. Dépôt de vases trouvé à la cote — 3,70 m : (1) Couteau S. 76. (2) Assiette. (3) Vase à bec brisé. (4) Cruche contenant le sceau-cylindre (16) et des fusaioles. (5) Vase. (6) Vase S. 74. (7) Vase S 75. (8) Vase à bec. (9) Vase à deux ouvertures, S. 77. (10) Vase. (11) Vase à bec. (12) Pierres écroulées. (13) Grande jarre. (14) Grande jarre de 60 x 50 cm. (15) Grande jarre. (16) Sceau-cylindre, S. 79 D'après le carnet de fouilles de R. Ghirshman. Voir p. 60 ; 67 ; 109.
38. Tépé Sialk, Époque du niveau IV-1. Mobilier de la « Tombe O », avec vases de tradition Uruk (S. 33 et S. 34) et vases de tradition autochtone (S. 31 et S. 32). Voir p. 68. R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, I (1938), pl. LXXXVIII et XC.
39. Godin Tépé (Médie), niveau V. Plan de la citadelle de l'époque d'Uruk. Voir p. 71. D'après *Iran*, 13 (1975), p. 4, fig. 2.
40. Suse, Acropole. Vase caréné de type mésopotamien de l'époque de Djemdet-Nasr. Terre chamois-vert clair. Haut. : 0,084 m ; diam. : 0,098 m Louvre, Sb 15631. Voir p. 93.
41. Suse, Acropole. Vase à carène adoucie et 4 anses en bec d'oiseau. Terre chamois. Haut. : 0,081 m ; diam. : 0,103 m. Louvre, Sb 15632. Voir p. 93.
42. Suse, Acropole. Vase caréné à décor incisé et 4 anses en bec d'oiseau. Terre crème. Haut. : 0,060 m ; diam. : 0,090 m Louvre, Sb 14387. Voir p. 93.
43. Suse, Période III Céramique proto-élamite. (1-5) : *Acropole 1*, niveau 16. (6-8) : *Acropole 1*, niveaux 16-13. (9-11) : *Ville Royale 1*, niveaux 18-13. Voir p. 96. *Paléorient*, 4 (1978), p. 189, fig. 36. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 64. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980) fig. 14 (1) ; 13 (2) ; 12 (7).
44. Suse, Période III. Dépôt archaïque de l'Acropole : statuette de félin monstrueux de style proto-élamite. Marbre blanc. Louvre, Sb 108. Voir p. 98. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 63.
45. a-b. Suse, période III. Dépôt archaïque de l'Acropole. Statuette de bovidé acéphale (tête rapportée perdue), de style proto-élamite. Marbre blanc. Louvre, Sb 110. Voir p. 98. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 64.
46. Suse, période III. Tablette proto-élamite en forme de coussin. Voir p. 57 ; 94 ; 99. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*, I (1920), pl. 43 (3) : S. 341.
47. Suse, période III. Tablette en forme de coussin avec empreinte de sceau de style proto-élamite. Louvre, Sb 6315. Voir p. 95 ; 99. *Mémoires*, 17 (1923), n° 113.
48. Suse, période III. Tablette proto-élamite. Louvre, Sb 3047. Voir p. 95 ; 101. *Mémoires*, 17 (1923), n° 414.
49. Suse, période III. Sceaux-cylindres proto-élamites. Voir p. 96 ; 98 ; 99 ; 100 ; 113 ; 115 ; 118. *Mémoires*, 43 (1972), n° 1195. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 1 (1971), fig. 59 (4) : niveau 14 B. *Mémoires*, 16 (1921), n° 195 et 329. *Mémoires*, 43 (1972), n° 984 et 1012.
50. Suse, période III. Empreintes de sceaux-cylindres de la fin de l'époque proto-élamite. Voir p. 97 ; 104 ; 115 ; 122. (1) *Cahiers de la D.A.F.I.*, 11 (1980), p. 65, fig. 17 (1) ; *Ville Royale*, 1 : niveau 18 B. (2) *Mémoires*, 43 (1972), n° 1429.
51. Tell-i Malyan (Anshan). Bâtiment proto-élamite du niveau II. Voir p. 107. D'après *Iran*, 12 (1974), p. 161, fig. 3.
52. Tell-i Malyan (Anshan). Peinture murale du bâtiment proto-élamite, niveau III. Voir p. 107. *Expédition*, 19 (3) (1977), p. 7.
53. Tell-i Malyan (Anshan). Céramique proto-élamite, époque de Banesh. Voir p. 108. *Iran*, 12 (1974), p. 162-163, fig. 4-d ; 5 h. *Iran* 14 (1976), p. 112, fig. 9.
54. Tépé Sialk, matériel du niveau IV-2, contemporain de l'unique tablette proto-élamite proprement dite. Nous n'avons reproduit que l'un des deux vases polychromes : S.22. Voir p. 110. D'après le carnet de fouilles de R. Ghirshman et : *Fouilles de Sialk*, I (1938), pl. LXXXVIII — XC.
55. Tépé Sialk, chantier I, cote — 4 m : « Plat Banesh » S. 028. Terre grossière jaunâtre. Diam. : 0,343 x 0,228 m ; haut. : 0,046 m Louvre, AO 27923. Voir p. 67 ; 111.
56. Tépé Yahya, niveau IV C. Jarre polychrome et tablette proto-élamite. Voir p. 112. *Iran*, 10 (1972), p. 95, fig. 2 H. *Iran*, 9 (1971), p. 89, fig. 1 (3).
57. Tépé Yahya, niveau IV C. Empreinte de sceau-cylindre proto-élamite. Voir p. 113. D'après *Iran*, 9 (1971), p. 88 et pl. IV-V.
58. Shahr-i Sokhta (Séistan iranien). Période I. Empreintes et sceau-cylindre proto-élamites. Voir p. 99 ; 115. D'après *South Asian Archaeology 1975* (Leiden, 1979), fig. 1 (e ; j) ; 2 (f). *East and West*, 28 (1978), p. 17, fig. 6 (16) ; fig. 7 (20).
59. Shahr-i Sokhta (Séistan iranien). Période I. Vase peint apparenté à la céramique de Geoksyur (Turkménie méridionale : Delta de la Tedjen) Voir p. 107 ; 114. *East and West*, 23 (1973), p. 25, et fig. 11.
60. Suse. Plaque perforée à décor gravé. Époque dynastique archaïque II : vers 2700. Albâtre gypseux. 0,130 x 0,125 m Louvre, Sb 40. Voir p. 121. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 129.

61. Suse. Fin de l'époque des dynasties archaïques. Statue d'orant en tenue royale. Gypse, Haut. : 0,420 m Louvre, Sb 84 (fouilles J. de Morgan). Voir p. 123. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 141.
62. Suse. Fond de vase en mastic de bitume à décor de tradition proto-élamite. Haut. : 0,09 m ; diam. : 0,121 m Louvre, Sb 9418. Voir p. 123.
63. Suse, époque des dynasties archaïques. Vase en mastic de bitume à décor de tradition proto-élamite. Haut. : 0,090 m ; diam. : 0,110 m Musée de Téhéran. Voir p. 123. *Mémoires*, 29 (1943), p. 128, fig. 94.
64. Suse, époque des dynasties archaïques. Partie supérieure d'un vase en mastic de bitume à décor architectural. diam. : 0,107 m ; haut. : 0,059 m. Louvre, Sb 9416. Voir p. 124 ; 137. *Antiquity*, 53 (1979), pl. XX-b.
65. Suse, époque des dynasties archaïques. Relief en mastic de bitume. 0,200×0,200 m. Louvre, Sb 2724. Voir p. 124. P. Amiet, *Elam*, (1966), fig. 124.
66. Suse, époque des dynasties archaïques. Petits aigles en lapis lazuli. Gr. réelle. Louvre, Sb 9116 ; 9117. Voir p. 129.
67. Suse, époque des dynasties archaïques. Série de boucles en lapis lazuli, portant au revers une gorge destinée à la fixation. Louvre, Sb 15711. Voir p. 129. *Mémoires*, 7 (1905), p. 115, fig. 388.
68. Suse, époque des dynasties archaïques. Série de petits cailloux contenue dans le Vase à la Cachette. Louvre, Sb 2723. Voir p. 125 ; 126. Vase à la Cachette : *Iraq*, 19 (1957), p. 118, fig. 40.
69. Suse, seconde moitié du III^e millénaire (?). Objet en forme de chevet ou de paire de cornes. Albâtre rubané. Haut. : 0,094 m ; larg. : 0,149 m ; épais. : 0,062 m Louvre, Sb 17814. Voir p. 127.
70. Suse, époque des dynasties archaïques. Vase double à décor architectural. Chlorite. Long. : 0,183 m ; diam. : 0,063 m Louvre, Sb 2829. Voir p. 124 ; 137. P. Amiet, *Elam*, (1966), fig. 149.
71. Suse, époque dynastique archaïque finale. Empreinte de sceau-cylindre sur scellement de porte. Voir p. 128 ; 167 ; 198. L. Delaporte. *Musée du Louvre. Catalogue des Cylindres orientaux*, I (1920) : S. 462.
72. Luristan. « Bronzes » contemporains des grands cavéaux du milieu du III^e millénaire.
(1) Casse-tête tubulaire avec char. Louvre, AO 24792. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan. Collection David-Weill* (1976), n° 6. (2) Passe-guides. Louvre AO 14056. *Syria*, 13 (1932), p. 227, s. : fig. 1.2. (3) Vase à bec. L. Vanden Berghe, *Het Archeologisch Onderzoek naar de Bronzecultuur van Luristan* (Bruxelles, 1968), fig. 17 : 1. (4) Poignard, d'après A. Godard, *Bronzes du Luristan* (Paris, 1931), pl. IX-2. Voir p. 130 ; 131 ; 197.
73. a ; b ; c. Gobelet en chlorite d'Iran oriental, avec surcharge une inscription sumérienne. Voir p. 124 ; 136 ; 169. P. Amiet, *RA*, 70 (1976), p. 7, fig. 11-12.
74. Ile de Tarut (Golfe Persique). Vases en chlorite provenant de tombes détruites ? Milieu du III^e millénaire. Voir p. 124 ; 133 ; 136 ; 137 ; 173. J. Zarins, *ATLAL* 2 (1978), pl. 66-70, n° 545 ; 546 ; 47 ; 49 ; 69 ; 64.
75. Tello. Pied de vase en chlorite, décoré de dragons. Époque d'Agadé. Louvre. Voir p. 136 ; 137. D'après P. de Miroschedji, *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973), p. 18, fig. 3.
76. Shahdad (Désert de Lut). Statuette funéraire en terre apparentée à l'art mésopotamien de l'époque dynastique archaïque II. Voir p. 135 ; 165. P. Amiet, *RA*, 70 (1976), p. 4, fig. 3.
77. Shahdad (Désert de Lut). Casse-tête en cuivre du type de ceux du Luristan à l'époque dynastique archaïque III. Voir p. 134. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT Xabis (Shahdad)*, 1972, pl. XXI-D.
78. Shahdad (Désert de Lut). Vase en chlorite. Style du milieu du III^e millénaire. Voir p. 135.
79. Suse. Hachette en bronze de « Illish-mani, scribe, shakkankku du pays d'Elam ». Fin de l'époque d'Agadé. Voir p. 142. Maurice Lambert, *Journal Asiatique*, 267 (1979), p. 13, fig. 1.
80. Suse. Masse d'armes vouée pour la vie de Shulgi, roi d'Ur, par Urniginmu, « commerçant maritime », vers 2100. Chlorite. Haut. : 0,115 m Louvre, Sb 2745. Voir p. 146 ; 149. P. Amiet, *Elam*, (1966), fig. 177.
81. Suse. Modèles de haches en terre cuite : fin III^e et début II^e millénaire. Voir p. 156 ; 157. (1) Louvre, Sb 9151. Long. : 0,108 m ; haut. : 0,059 m. *Mémoires*, 25 (1934), p. 203, fig. 41 : 1. (2) Musée de Téhéran. R. 127. Long. : 0,65 m ; haut. : 0,047 m (3) Louvre, Sb 9286. Long. : 0,056 m ; haut. : 0,044 m. (4) Louvre, Sb 9152. Long. : 0,061 m ; haut. : 0,036 m. *Mémoires*, 25 (1934) p. 203, fig. 41 : 2. (5) Louvre, Sb 9155. Long. : 0,053 m ; haut. : 0,034 m (6) Herminette. Louvre, Sb 9153. Long. : 0,058 m ; haut. : 0,031 m (7) Herminette. Louvre, Sb 772. Long. : 0,072 m ; haut. : 0,026 m (8). Hache type Attahushu. Musée de Téhéran, P 501 Long. : 0,075 m ; haut. : 0,078 m (10) Louvre, Sb 9154. Long. : 0,060 m ; haut. : 0,033 m *Mémoires*, 25 (1934), p. 203, fig. 41 : 3. (11) Musée de Téhéran, 471. Long. : 0,072 m ; haut. : 0,050 m.
82. Suse. Modèles d'armes. (1) Partie supérieure d'un poignard. Terre cuite. Long. : 0,091 m ; larg. : 0,060 m. Louvre, Sb 10259. (2) pointe de flèche. Terre cuite. Long. : 0,083 m ; larg. : 0,043 m. Louvre, Sb 9370. (3) Hache en marbre jaune-rouge. 0,022×0,019 m Louvre, Sb 9442. Voir p. 156 ; 157.
83. Suse, empreinte du sceau de Kuk-Simut, chancelier d'Idadu II, ensi du Pays d'Elam, fils de Tan-Ruhuratir. xx^e siècle av. J.-C. Voir p. 152 ; 156 ; 164 ; 196. *Mémoires*, 43 (1972), n° 1677.
84. Luristan. Hachette vouée par « Attahushu, fils de la sœur de Shilhaha, qui tient le peuple de

- Suse, à *Ibni-Adad*, son serviteur, cette hache a offerte ». Collection Foroughi. Voir p. 152 ; 156 ; 196. D'après G. Dossin *Iranica Antiqua*, 2 (1962), p. 156-157, n° 12.
85. Suse. Sceau de Sirahupitir, serviteur de Attahushu, ensi de Suse. XIX^e s. av.J.-C. Voir p. 153 ; 197. *Mémoires*, 43 (1972), n° 2327.
86. Chogha Gavaneh (S.O. de Kermanshah). Sceau-cylindre inscrit au nom de « *Shemitum*, fille de *Nuriri*, servante d'Adad ». Voir p.154. P. Amiet, *RA*, 67 (1973), p. 158, fig. 1.
87. Suse. Éléments de placage en os, sur le bois d'un char, identique à ceux de Tell-i Malyan (Anshân). Tombe du début du II^e millénaire. Louvre. Voir p. 152. *Mémoires*, 29 (1943), p. 56.
88. Tello, ancienne Girsu. Bol en chlorite avec dédicace d'*Ur-Bawu*, fils du Marchand *Shesh-shesh*, contemporain de Amar-Sîn, roi d'Ur (2045-2037 av. J.-C.). Diam. : 0,162 m Louvre, AO 4643. Voir p. 146 ; 147 ; 149. G. Cros, *Nouvelles fouilles de Tello*, Paris, 1910, p. 250 (dessin).
89. Suse. Vases en chlorite de la série récente, importés du Golfe Persique : fin du III^e millénaire. Louvre. Voir p. 146 ; 147 ; 149 ; 176. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973) p. 57, fig. 8 (7 ; 10).
90. Suse. Sceaux du Golfe Persique (1-7) et imitations élamites (8-10) en mastic de bitume. Début II^e millénaire. Voir p. 146 ; 150. (1) empreinte d'après *RA*, 70 (1976), p. 71. (2) Empreinte sur scellement d'après *Mémoires*, 43 (1972), n° 240. (3-7) Cachets et sceaux-cylindres en stéatite cuite. *Mémoires*, 43 (1972), n° 1716 ; 1717 ; 1718 ; 2021 ; 1975. (8-10) Cachets en mastic de bitume, d'après *Mémoires*, 43 (1972), n° 1720 ; 1725 ; 1722.
91. Suse. Pommeau identique aux cachets de Bahrein taillés dans un coquillage. Diam. : 0,038 m ; haut. : 0,018 m Louvre, Sb 9372. Voir p. 146 ; 150.
92. Suse ; perles exotiques. (a) perles en cornaline à décor blanc. (b) Collier de perles en cornaline (dont 5 à décor blanc), agate, lapis-lazuli, quartz, calcaire, chlorite devenue blanche par cuisson ; or et argent. Perles ovales en cornaline : 21×12 mm Louvre, Sb 13099. Suse, fouilles 1932 ; « XXV^e siècle » (Agadé ou Ur III). Voir p. 144 ; 148.
93. Suse. Poids importé d'Inde harappéenne en jaspe jaune veiné ; 26,5 g. Côtés : 0,019×0,023×0,024 m Louvre, Sb 17751. Voir p. 143. *Mémoires*, 7 (1905), p. 110 (description).
94. Suse. Sceau-cylindre et cachet avec inscription en écriture harappéenne. Stéatite cuite. Voir p. 143 ; 148 ; 177. L. Delaporte, *Musée du Louvre. Catalogue des cylindres orientaux*, I (1920), pl. 28 (15) : S. 299. *Mémoires*, 43 (1972), n° 1643.
95. Suse. Tête de statuette importée d'Inde harappéenne. Calcaire. Haut. : 0,070 m Louvre, Sb 80 b. Voir p. 144 ; 148. *Cahiers de la D.A.F.I.*, 6 (1976), p. 73 ; pl. XI (1-2).
96. Suse. Objets importés d'Iran du Sud-Est : 1 ; 2 ; 3 : vases en chlorite « récents ». Voir p. 125 ; 126 ; 147 ; 164 ; 178 ; 187 ; 202. D'après *Cahiers de la D.A.F.I.*, 3 (1973), p. 73 ; pl. XI (1-2). 4 ; 5 : haches en cuivre. Louvre, Sb 8822 et 8821. D'après F. Tallon, *Métallurgie susienne* (sous presse). 6 : coupe à pied en cuivre, Louvre, Sb 9635. D'après F. Tallon, *op. cit.* 7 ; 8 ; 9 : vases en albâtre contenus dans le « Vase à la Cachette » (vers 2400 av. J.-C.), mais de types répandus jusqu'au début du II^e millénaire. Louvre, Sb 2723 (43 ; 49 ; 52). Cf. *Mémoires*, 25 (1934), p. 189, fig. 21. M. Casanova, *Étude de la Vaisselle d'albâtre d'Iran et d'Asie Centrale de la seconde moitié du III^e millénaire* : thèse inédite. (1981-82).
97. Suse. Objets importés d'Iran Oriental ou d'Asie Centrale. (échelle diverse). Voir p. 127 ; 144 ; 147 ; 148 ; 163 ; 200. 1 : statuette en chlorite, cf. fig. 108. 2 : buste en albâtre gypseux, cf. fig. 98. 3 : éléments de parure, cf. fig. 100 a. 4 : fragment de colonnette à gorge, cf. fig. 101. 5 : pendentif en forme d'aigle, cf. fig. 106. 6 : idole féminine, cf. fig. 100 b. 7 : Cachets compartimentés, cf. fig. 105. 8 : hache d'apparat, cf. fig. 107.
98. Suse. Buste de statuette en albâtre gypseux. Importation ou réplique d'un modèle en terre cuite d'Afghanistan. Louvre, Sb 74. Voir p. 148. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 112.
99. Chalgari (Pakistan). Figurine en terre cuite. 2^e moitié du III^e millénaire. Musée de Peshawar. Voir p. 148. D'après Ph. Gouin, *Arts Asiatiques*, 19 (1969), p. 498, fig. 15.
100. (a) Parure importée d'Iran oriental ou d'Asie Centrale : pendeloque en kaolin cuit ; perle échancrée en stéatite cuite. Louvre, Sb 9373.
100. (b) Suse. Idole féminine du type des idoles de Tépé Hissar III C. Kaolin cuit. Haut. : 0,022 m Louvre, Sb 4859 Voir p. 144 ; 147 ; 200. P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 49.
101. Suse. Fragment de colonnette à gorge, importée d'Iran oriental. Gypse. Diam. : 0,174 m ; Haut. conservée : 0,155 m Louvre, Sb 17730 Voir p. 148 ; 165.
102. Suse. Section de colonnette à gorge, retaillée dans l'antiquité, après importation d'Iran Oriental. Gypse. Haut. : 0,104 m ; diam. : 0,138 m Louvre, Sb 17731 Voir p. 148 ; 165.
103. Suse. Bloc semi-cylindrique à trois rainures. Calcaire à fusulines. Haut. : 0,252 m ; diam. : 0,162 m ; larg. : 0,160 m Louvre, Sb 17809. Voir p. 148.
104. Suse. Trois blocs semblables, semi-cylindriques à trois rainures. Gypse et calcaire. Louvre, Sb 17810 (0,130×0,166 m) ; Sb 17812 (0,130×0,161 m) ; Sb 17811 (0,140×0,175 m). Voir p. 148.
105. Suse. Cachets compartimentés importés d'Iran oriental. Cuivre. Diam. : 0,050 m et 0,045 m Louvre, Sb 5891 et 14982. Voir p. 147. *Mémoires*, 1 (1900), fig. 353.
106. Suse. Pendentif en forme d'aigle. Or et pierres incrustées. Larg. : 0,043 m. Musée de Téhéran. Voir p. 147 ; 201. *Mémoires* 25 (1934), p. 210, fig. 53 (3). P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 189.
107. Suse. Hache d'apparat à lame non tranchante crachée par un dragon, provenant d'Iran oriental

- ou de Bactriane. Cuivre. Haut. : 0,076 m ; long. : 0,078 m Louvre, Sb 2888. *Voir p.* 149 ; 196 ; 197. *Mémoires*, 7 (1905), pl. XVII-8.
108. Suse. Statuette d'homme accroupi dans sa jupe, importée d'Iran oriental ou de Bactriane. Chlorite. Haut. : 0,125 m ; larg. : 0,082 m Louvre, Sb 2957. *Voir p.* 203. *Mémoires*, 13 (1912), pl. XLIV (1-2). P. Amiet, *Elam* (1966), fig. 134.
109. Luristan. « Bronzes » contemporains de l'époque d'Agadé (1-3), et de la fin du III^e millénaire et début du II^e (5-8). *Voir p.* 155 ; 156. 1 : R. Dussaud, *Syria*, 11 (1930), pl. XLII : 1. 2 : A. Godard, *Bronzes du Luristan* (1931), pl. XVIII, n° 55. 3 : G. Dossin, *Iranica Antiqua*, 2 (1962), pl. XXV (15). 4 : P.R.S. Moorey, *Ashmolean Museum* (1971), n° 10. 5 : P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen* (1969), fig. 38. 6 : P. Calmeyer, *op. cit.*, fig. 40. 7 : A. Godard, *Bronzes du Luristan* (1931), pl. XII n° 30. 8 : P. Calmeyer, *Datierbare Bronzen*, fig. 46.
110. a-b. Plaine de Marv Dasht, près Persépolis. Vase en argent avec inscription élamite linéaire, du système connu par Puzur/Kutik-Inshushinak de Suse, vers 2100 av.J.-C. Musée de Téhéran. *Voir p.* 157 ; 198. W. Hinz, *Altiranische Funde und Forschungen*, Berlin, 1969, p. 15 ; pl. 4.
111. Tell-i Malyan (Anshân). 1) Céramique à engobe rouge de l'époque de Kaftari. 2) Céramique de type susien. *Iran*, 12 (1974), p. 169, fig. 9 et 168, fig. 8. 3) Céramique peinte de l'époque de Kaftari. *Voir p.* 158. *Iran*, 12 (1974), p. 172, fig. 12.
112. Tell-i Malyan (Anshân). Sceaux-cylindres et cachets anshanites. Époque de Kaftari. *Voir p.* 150 ; 153 ; 158 ; 200. *Iran*, 12 (1974), p. 172, fig. 12.
113. Sceaux-cylindres anshanites. (1) Suse. *Mémoires*, 43 (1972), n° 1901. (2) Suse. *Mémoires*, 43 (1972), n° 2279 (4) Collection particulière. (5) Collection Peters-Schmidt à Fribourg. *Voir p.* 150 ; 153 ; 159 ; 200.
114. Sceaux-cylindres anshanites. (1) Sceau de l'épouse du roi divinisé Ebarat. *Iraq*, 41 (1979), pl. V-42. *Voir p.* 151 ; 159 ; 200. (2) Suse : sceau d'Ilitiram, serviteur de Bala-ishân, *sukkalmahhu d'Elam. Antiquity*, 53 (1979), p. 202, fig. 3. (3) Musée de Téhéran : *Arts Asiatiques*, 26 (1973), pl. X : 50. (4) Suse ; *Mémoires*, 43 (1972), n° 1899. (5) Collection particulière. (6) P.E. Pecorella, *Studia mediterranea Piero Meriggi dedicata* (Pavia, 1979), p. 451, n° 115.
115. Shahdad (Désert de Lut). Ensemble de vases *in situ*. Photo Ali Hakemi. *Voir p.* 162. P. Amiet, *Archeologia*, 60 (juillet 1973), p. 23.
116. Shahdad. Vase en forme de cornet, sans décor. Haut. : 0,115 m ; diam. : 0,115 m. *Voir p.* 163 ; 188 ; 195. A. Hakemi, *Catalogue de l'Exposition LUT Xabis* (Shahdad-1972), pl. VII B, n° 74.
117. Shahdad. Vase peint du type de ceux de Khurab près Bampur. Haut. : 0,200 m ; diam. : 0,178 m. Photo A. Hakemi. *Voir p.* 162. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. IV-C n° 48.
118. Shahdad. Empreintes sur céramiques de cachets compartimentés en cuivre. Photos Hakemi. *Voir p.* 163. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. XXII-B et XXIV-C.
119. Shahdad. Haches plates à collet, en cuivre. Photo Hakemi. *Voir p.* 163. P. Amiet, *Archeologia*, 60 (juillet 1973), p. 26.
120. Shahdad. Hache à collet oblique et aileron sur le talon. Cuivre. Long. : 0,140 m Photo Hakemi. *Voir p.* 164 ; 196. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. XX-A, n° 243.
121. Civilisation du Désert de Lut. Hache à lame mince et félin sur le talon. Cuivre. Long. : 0,135 m ; larg. : 0,067 m Louvre, AO 26757 *Voir p.* 164. P. Amiet, *La Revue du Louvre*, 1981, p. 112, fig. 13.
122. Civilisation du Désert de Lut. Plat décoré d'un bison. Cuivre. Diam. : 0,260 m Louvre AO 26787. *Voir p.* 164. P. Amiet, *La Revue du Louvre*, 1981, p. 112, fig. 14.
123. Shahdad. Vase caréné en albâtre rubané. Haut. : 0,05 m ; diam. : 0,097 m Photo Hakemi. *Voir p.* 165. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. XII-D, n° 143.
124. Shahdad. Fiole à base carrée et décor de cercles pointés. Chlorite. Haut. : 0,040 m ; Diam. : 0,030 m. Photo Hakemi. *Voir p.* 164 ; 187. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. IX-D, n° 132.
125. Shahdad. Petit vase sur support en forme de maison. Chlorite grise. Haut. : 0,077 m ; diam. : 0,033 m. Photo Hakemi. *Voir p.* 164. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. XV-D, n° 193.
126. Shahdad. « Etendard » en cuivre. Côtés : 0,234 m *Voir p.* 165 ; 170 ; 203. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), n° 300. P. Amiet, *RA*, 68 (1974), p. 103, fig. 7.
127. Iran du Sud-Est. Tête de longue épingle en forme de plaque ajourée. Cuivre. Long. de l'épingle : 0,248 m ; plaque : 0,0585 x 0,051 m. Louvre, AO 26058. *Voir p.* 169.
128. Iran du Sud-Est. « Jeton » biface avec restes de monture en cuivre arsénié. Lapis-lazuli. Diam. : 0,026 m ; épaisseur : 0,0105 m. Louvre, AO 26073 *Voir p.* 169. P. Amiet, *RA*, 68 (1974), p. 102, fig. 6.
129. Shahdad. Statue funéraire en terre. Haut. : 0,715 m. Photo Hakemi. *Voir p.* 165. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972) n° 344.
130. Shahdad. Statue funéraire en terre. Photo Hakemi. *Voir p.* 165. P. Amiet, *RA*, 70 (1976), p. 4, fig. 6.
131. Shahdad. Empreinte sur argile d'un « éventail » en palmes tressées, peint en noir, blanc et rouge. Larg. : 0,360 m *Voir p.* 165. D'après A. Hakemi, *Exposition des dernières découvertes archéologiques, 1976-1977*. Musée Iran Bastan, 30 oct.-30 nov. 1977, n° 146 ; p. 19 et 54.

132. Iran du Sud-Est (Kerman). Sceaux-cylindres, (1) Tépé Yahya, sceau-cylindre descendu au niveau IV B. D'après C.C. Lamberg-Karlovsky, *Urban Interaction...* ; *British Academy*, 59 (1973), pl. XXVI-c en haut. (2) Collection particulière ; cf. fig. 141. (3) Tepe Yahya, sceau-cylindre trouvé au niveau IV-A. D'après C.C. Lamberg-Karlovsky, *op. cit.*, pl. XXXI-e. (4) Cylindre en chlorite. Louvre, AO 27581 (5) Tépé Yahya, niveau IV B. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Excavations at Tepe Yahya, 1967-1969*, pl. 21. (6) Tépé Yahya, niveau IV B. D'après *Iran*, 9 (1971) p. 91, fig. 2-A. (7) Shahdad. P. Amiet, *RA*, 68 (1974), p. 105, fig. 10. (8) Shahdad. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. XXVI, n° 323. (9) Tépé Yahya, niveau IV B. D. Potts, *RA*, 75 (1981), p. 137, fig. 2. (10) Collection Foroughi. E. Porada, *The Art of Ancient Iran* (1965), fig. 16. (11) Trésor de Tôd (Haute Égypte) : époque d'Amenemhat II (1929-1895). D'après F. Bisson de la Roque, *Trésor de Tôd. Catalogue Général du Musée du Caire*, n°s 70501-745 (Le Caire, 1950), n° 70753. (12) Collection particulière, New York. Haut. 0,035 m (cf. fig. 145) Voir p. 133 ; 134 ; 162 ; 165 ; 166 ; 167 ; 168 ; 169.
133. Sceau-cylindre d'Iran du Sud-Est. Stéatite noire. 0,0275×0,013 m. Vente Hôtel Drouot 17-18 décembre 1973, n° 490. Voir p. 165.
134. Sceau-cylindre d'Iran du Sud-Est. Chlorite. Haut. : 0,028 m ; diam. : 0,012 m Louvre, AO 27581 Voir p. 165.
135. Shahdad. Sceau-cylindre. Photo A. Hakemi. (cf. fig. 132 : 7) Voir p. 165 ; 166. P. Amiet, *Archeologia*, 60 (juillet, 1973), p. 25 au milieu.
136. Shahdad. Sceau-cylindre en marbre. Haut. : 0,038 m ; diam. : 0,023 m (cf. fig. 132 : 8) Photo Hakemi. Voir p. 165. A. Hakemi, *Catalogue...* (1972), pl. XXVI, n° 323.
137. Iran du Sud-Est. Sceau-cylindre. Collection particulière, New York. Haut. : 0,035 m Cf. fig. 132 (12). Voir p. 165 ; 168.
138. Tépé Yahya, niveau IV B 2 : cachet avec taureau androcéphale, apparenté au style de l'époque d'Agadé : vers 2300 av. J.-C. Voir p. 133. C.C. Lamberg-Karlovsky, *Iran*, 9 (1971), p. 91, fig. 2 E.
139. Bat (Oman) Plan de « tour » compartimentée. Voir p. 173 ; 175. K. Frifelt, *South Asian Archeology*, 1977. (Naples, 1979), p. 583, fig. 15.
140. Umm an-Nar. Céramique de la seconde moitié du III^e millénaire et du début du II^e. Voir p. 174 ; 183. K. Frifelt, *East and West*, 25 (1975), p. 394, fig. 11 b ; 11 c ; fig. 41 ; fig. 10 c ; 11 f.
141. Oman. Vases en chlorite de la série tardive : début du II^e millénaire, provenant de Shimal et de Qattarah. Voir p. 147 ; 164 ; 174 ; 176. S. Cleuziou, *South Asian Archeology*, 1979 (Berlin, 1981), p. 286, fig. 10.
142. Bahrein. Plan du temple de Barbar, état II : début du II^e millénaire.
(1) terrasse supérieure. (2) Cella et dallage. (3) « sièges » circulaires jumelés. (4) Terrasse inférieure ovale, état II a, de 70×28 m. (5) Bassin de 3×4 m. (6) Trois stèles sur podium. (7) Puits datant de l'état I du temple. (8) Enclos ovale avec foyer sacrificiel. (9) Pairement de la terrasse inférieure élargie (état II b). Voir p. 177. D'après : *The Temple Complex at Barbar, Bahrain. A Description Guide*. Ministry of Information, Bahrain (sans date : paru en 1983), p. 29.
143. Qalaat al Bahrein, Cité II. Cachets (1) de type « ancien » (2) de type « récent ». Voir p. 147 ; 176. D'après G. Bibby, *Antiquity*, 32 (1958), pl. XXVII (IV) et XXVI (II).
144. Cachets du Golfe Persique (1) Louvre, AO 8841. (2) Louvre, AO 26501. (3) Louvre, AO 25246. (4) Louvre, AO 25245. (5) Collection particulière. (6) Louvre, AO 26502. Voir p. 176 ; 179.
145. Bampur. Céramique peinte. (1) Période II (première moitié du III^e millénaire). (2 ; 3 ; 4) Période IV (milieu et deuxième moitié du III^e millénaire). (5) Période V (fin du III^e millénaire). (6) Période VI (début du II^e millénaire). Voir p. 162 ; 181. B. De Cardì, *Excavations at Bampur...* (New York, 1970), fig. 19 (63) ; 21 (201 ; 212 ; 224) ; 34 (339) ; 43 (481).
146. Vallée de Bampur. Céramique contemporaine de Bampur VI : première moitié du II^e millénaire. (1-2) Vases gris à décor incisé de Katuban. (3-4) Cornets sans décor de Khurab. Voir p. 147 ; 162 ; 181 ; 195. Aurel Stein, *Archaeological Reconnaissances...*, 1937, pl. XXXII (12) ; XXXI (11) ; XXXIV (1) ; XXXIV (4).
147. Shahr-i Sokhta (Séistan iranien). Cachets compartimentés. (1-2) chlorite : période II. (3-5) cuivre et empreinte sur céramique. Périodes II et III. Voir p. 163 ; 183. D'après *East and West*, 23 (1973), p. 27 et fig. 32 ; 38 ; 47 ; 49 ; 45 ; 48.
148. Tépé Hissar, période III C, vers 2000 av. J.-C. Vases et colonnette à gorge en albâtre. Voir p. 148 ; 165 ; 185 ; 187. Schmidt, *Excavations at Tepe Hissar. Damghan, 1931-1933* (Philadelphia, 1937), pl. LX et LXI.
149. Vases du « Trésor d'Astrabad » (Plaine de Gorgan). Voir p. 186 ; 204. M. Rostovtzeff, *Journal of Aegyptian Archaeology*, 6 (1919), pl. III en haut.
150. Turkménie-sud. Vases en albâtre de Ulug-dépé. Époque de Namazga IV : fin III^e millénaire. Voir p. 187. D'après Masson & Sarianidi, *Central Asia* (1972), pl. 35.
151. Altyn-dépé (Turkménie sud). Céramique de l'époque de Namazga V. Voir p. 188. D'après Masson, *Altyn-depe* (en russe). Leningrad, 1981, pl. XXXII-XXXIV.
152. Altyn-dépé (Turkménie sud). Plan de l'édifice à degrés et des installations annexes : au sud, le

- complexe funéraire. Voir p. 188. D'après Masson, *Altyn-depe* (en russe), Leningrad, 1981, fig. 19.
153. Turkménie sud. Cachets compartimentés en cuivre trouvés à Namazga-tépé et à Altyn-dépé. Voir p. 188. Masson, *Altyn-depe* (en russe), Leningrad, 1981, fig. 26.
154. Sapalli-tépé (Bactriane nord). Plan de la forteresse. Début du II^e millénaire. Voir p. 192. A.-A. Askarof, « Southern Uzbekistan in the Second Millenium », dans P. Kohl, *The Bronze Age Civilization of Central Asia*. New York, 1981, p. 259, fig. 2.
155. Dashly-tépé 3 : Bactriane méridionale. Plan du « Palais ». Début du II^e millénaire. Voir p. 194. V. Sarianidi, *Sovietskaia Archeologia*, 1977 (1), p. 204.
156. Dashly-tépé 3 : Bactriane méridionale. Plan du « temple ». Début du II^e millénaire. Voir p. 194. V. Sarianidi, *Sovietskaia Archeologia*, 1977 (1), p. 204.
157. Bactriane méridionale. Colonnnette à gorge, sectionnée à sa partie supérieure, et ayant conservé une partie de son revêtement d'écaillés en calcaire blanc, collées au bitume. Chlorite grise. Haut. : 0,118 m ; diam. : 0,100 m Louvre, AO 27626. Voir p. 165 ; 195.
158. Bactriane méridionale. Colonnnette à gorge avec capsules en cuivre. Gypse. Haut. : 0,275 m ; diam. : 0,099 m. Louvre, AO 26476. Voir p. 148 ; 165 ; 195. *Syria*, 54 (1977), p. 100, fig. 10.
- 159 (a). (1) Bactriane méridionale. Flacon à base carrée en chlorite. Collection particulière. (2) Suse. Flacon à base carrée en chlorite. Louvre, Sb 3088.
- 159 (b). Dessin du décor des quatre faces des deux flacons. Voir p. 147 ; 195. *Iranica Antiqua*, 15 (1980), pl. II a-c et p. 161, fig. 1.
160. Sapalli-tépé (Bactriane du Nord). Céramique. Voir p. 192 ; 195. D'après Ph. Kohl, *Central Asia...* (1984), pl. 22 : « Sapalli assemblage ».
161. Bactriane méridionale. Vase en cuivre à long bec. Haut. : 0,100 m ; diam : 0,075 m Louvre, AO 26455. Voir p. 197. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 154, fig. 1.
162. Bactriane méridionale. Miroir en cuivre. Collection Carbonnel. Voir p. 195 ; 199 ; 201. *Syria*, 54 (1977), p. 115, fig. 19.
163. Bactriane méridionale. Manche de miroir en cuivre. Haut. : 0,170 m Louvre, AO 26558. Voir p. 195. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 155, fig. 6.
164. Bactriane méridionale. Harpe. Long. : 0,505 m ; 2,2% d'étain et 2,2% d'arsenic. Louvre, AO 26438. Voir p. 197. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 155, fig. 7.
165. Bactriane méridionale. Hache en cuivre. Type rencontré aussi à Togolok, en Margiane. Collection Le Berre. Voir p. 196 ; 197.
166. Bactriane méridionale. Hache en cuivre à aileron sur le talon. Collection particulière. Voir p. 196.
167. Bactriane méridionale. Hache d'apparat à aileron sur le talon et lame non tranchante ornée d'une tête de cheval. Cuivre arsénié. Long. : 0,150 m ; larg. de la lame : 0,086 m Louvre, AO 24799. Voir p. 164 ; 196. P. Amiet, *Les Antiquités du Luristan*. Collection David-Weill, Paris, 1976, n° 29.
168. Bactriane méridionale. Hache à collet et lame non tranchante. Cuivre arsénié. Long. : 0,115 m Louvre, AO 26434. Voir p. 196. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 154, fig. 3.
169. Bactriane méridionale. Hache à talon en forme de protome de sanglier. Cuivre. Long. : 0,135 m Louvre, AO 26759. Voir p. 196. *La Revue du Louvre*, 1981, p. 113, fig. 15.
170. Bactriane méridionale. Hache à talon en forme de protome de félin. Cuivre. Long. : 0,0122 m Louvre, AO 26788. Voir p. 196. *La Revue du Louvre*, 1981, p. 113, fig. 16.
171. Bactriane (?). Marteau de type élamite en forme de sanglier. Argent et rivets en or. Haut. : 0,080 m ; larg. : 0,080 m Louvre, AO 21636. Voir p. 196. *La Revue du Louvre*, 1967, p. 282, fig. 20.
172. Bactriane. Hache d'apparat en bronze avec incrustations d'or. Long. : 0,178 m British Museum. Voir p. 196. O.-M. Dalton, *The Treasure of the Oxus*, London, 1964, pl. XXIV, n° 193.
173. Bactriane. Hache d'apparat en argent partiellement doré. Long. : 0,150 m Metropolitan Museum of Art. New York. Voir p. 196 ; 198 ; 206. H. Pittman, *Art of the Bronze Age*. The Metropolitan Museum of Art, 1984, p. 76-77, n° 36.
174. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection Carbonnel. Voir p. 147 ; 197.
175. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Louvre, AO 26578. Voir p. 147 ; 197.
176. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection particulière. Voir p. 147 ; 197. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 162, fig. 31.
177. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection particulière. Voir p. 146 n. ; 147 ; 197.
178. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection particulière. Voir p. 147 ; 197.
179. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection particulière. Voir p. 147 ; 197.
180. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection particulière. Voir p. 147 ; 197. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 162, fig. 32.

181. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection particulière. Voir p. 181 ; 196 ; 197. *Syria*, 54 (1977), pl. VI-1.
182. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en argent. Collection particulière. Voir p. 147 ; 196 ; 197. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 162, fig. 33.
183. Bactriane méridionale. Revers d'un cachet compartimenté en cuivre. Louvre, AO 26067. Voir p. 147 ; 196 ; 197. *RA*, 68 (1974), p. 100, fig. 5.
184. Bactriane méridionale. Revers d'un cachet compartimenté en argent. Diam. : 0,065 m. Collection particulière. Voir p. 147 ; 196 ; 197 ; 198. M.-H. Pottier, *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 167 et pl. I.
185. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en argent. Diam. : 0,067 m. Collection particulière. Voir p. 147 ; 165 ; 197 ; 198. Katsumi Tanabe, *Animals in the Art of the Ancient Orient*. The Ancient Orient Museum, Tokyo, 1983, p. 50, n° 26.
186. Bactriane méridionale. Revers de cachet compartimenté en cuivre. Diam. : 0,054 m. Musée du Louvre, AO 26494. Voir p. 147 ; 197 ; 198 ; 201. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 163, fig. 35.
187. Bactriane méridionale. Cachet compartimenté en cuivre. Collection particulière. Voir p. 147 ; 197 ; 199 ; 201. *Syria*, 54 (1977), pl. VI-6.
188. Ordos (Asie Centrale, nord de la Chine). Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 199. D'après Paul Pelliot, *Revue des Arts Asiatiques*, 7 (1931-32), pl. V en haut.
189. Bactriane et Margiane. Cachets dits « du Murghab » en chlorite. (a) Louvre, AO 22924. (b) Collection particulière. (c) Louvre, AO 26500. (d) Louvre, AO 26069. Voir p. 190 ; 198. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 161, fig. 29 : Louvre AO 22924.
190. Bactriane méridionale. Sceau-cylindre-cachet. Turquoise. Collection particulière. Voir p. 197 ; 199. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 158, fig. 14.
191. Bactriane méridionale. Sceaux-cylindres à bélière et base-cachet, et cachet biface. Collection particulière. Voir p. 197 ; 199. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 158-159, fig. 12-17.
192. Plaine de Murghab, antique Margiane. Sceaux-cylindres (1 ; 2 ; 4 ; 5) et empreintes sur un tessou de poterie (3 ; 6). Voir p. 190 ; 199. D'après *Sovietskaia Archeologia*, 1981, p. 141, s., fig. 6-12.
193. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Quatre vases fragmentaires en or et en argent. Voir p. 197 ; 201 ; 202. D'après *Archaeology*, 24 (1) (1971), p. 28, s., n° 14 ; 1 ; 1 ; 5.
194. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Vase en argent. Voir p. 197 ; 201. *Archaeology*, 24 (1) (1971), p. 32, fig. 7.
195. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Vase en argent. Voir p. 201. *Archaeology*, 24 (1) (1971), p. 33, fig. 8.
196. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Vase en or. Voir p. 201. *Archaeology*, 24 (1) (1971), p. 31, n° 4.
197. Bactriane. Coupe en or décorée de figurines rivetées. Vue d'ensemble et de détail. Haut. : 0,096 m Diam. : 0,120 m. Collection particulière. Voir p. 147 ; 202.
198. Bactriane (?). Statuette de bouquetin en argent. Musée de Boston. Voir p. 202. *Bulletin of the Museum of Fine Arts, Boston*, 58 (1960), p. 31, s. ; fig. 15.
199. Bactriane méridionale. Pendentif en forme de rapace. Chlorite ; restes d'attaches en cuivre sur les ailes. Haut. : 0,052 m ; larg. : 0,065 m Louvre, AO 27252. Voir p. 147 ; 198 ; 202.
200. Bactriane méridionale. Gobelet en argent. Haut. : 0,120 m ; diam. : 0,095 m Collection particulière. Voir p. 202.
- 201 (a-d). Bactriane méridionale. Gobelet en argent. Haut. : 0,123 m ; diam. : 0,117 m. Collection particulière. Voir p. 202. *Anatolian Studies*, 33 (1983), pl. V a-b.
- 202 (a-f). Bactriane. Gobelet en argent. Haut. : 0,129 m ; diam. : 0,121 m Collection particulière. Voir p. 202. *Anatolian Studies*, 33 (1983), pl. VI-VII.
203. Bactriane. Statuette composite de femme. Chlorite et calcaire blanc. Haut. : 0,183 m Louvre, AO 22918. Voir p. 197 ; 200. R. Ghirshman, *Artibus Asiae*, 30 (1968), p. 237 ; s.
204. Bactriane méridionale. Statuette composite de femme. Chlorite et calcaire blanc. Collection Foroughi. Voir p. 197 ; 200. *Iranica Antiqua*, 15 (1980), p. 163 et pl. III.
- 205 (a-b). Bactriane méridionale. Têtes de statuettes composites. Calcaire blanc. Haut. : 0,035 m et 0,027 m Louvre, AO 26489 et 26490. Voir p. 200. *La Revue du Louvre*, 1978, p. 156-157, fig. 9 et 10.
206. Bactriane (?). Statuette composite masculine. Chlorite et albâtre ; serre-tête en fer terrestre. Haut. : 0,117 m Louvre, AO 21104 Voir p. 200. R. Ghirshman, *Artibus Asiae*, 26 (1963), p. 151, s.
207. Shortughai (Bactriane orientale). Céramique de type harappéen. Voir p. 205. J.-C. Gardin & B. Lyonnet, *Mesopotamia*, 13-14 (1978-79), p. 108-109, fig. 3-4.

Index

1) — Géographique et historique

A

Ab-e Diz 26.
Abu Fanduweh 26, 51, 52, 63.
Abu Salabikh 122.
Achéménides 7, 28, 191, 193, 213.
Adab 48, 136, 169.
Adad 154.
Afghanistan 22, 148, 149.
Agadé 23, 32, 61, 100 n 103, 117, 122 s, 128, 133, 137 s, 141 s, 154 s, 158, 162, 165 s, 171 s, 174, 180, 197 s, 201, 210, 212.
Ahwaz 24.
Ala 27.
Al Ain 172.
Alep 65.
Alexandre 27, 190, 211.
Ali Abad 98.
Altyn-depe 21, 22, 187 s, 194, 201.
Amar Sîn 147.
Amorites 138, 149, 176, 190, 198.
Amu Darya 187, 190, 205.
Anarak 35, 43, 58.
Anatolie, anatolien 18, 27, 189, 199.
Anshan (cf. Malyan) 21, 27, 70, 117 s, 138, 142 s, 148 s, 151, 158-160, 163, 200, 210 s.
Apadana 50 n, 63, 92.
Apsu 178.
Arabie, arabe 23, 126, 139, 179, 212.
Arabistan 65.
Argandab 113.
Arpachiya 36.

Aruda (Djebel) 65.
Asie Centrale 21, 69, 138, 144, 147, 195, 211, 213.
Assurbanipal 25, 159.
Assyrie, assyrien 7, 17, 36, 60, 62, 65, 118, 154, 156, 175, 194, 199, 211, médio-assyrien 208, 213.
Astrabad 21, 185 s, 204.
Atrek 171.
Attahushu 151 s, 156, 168 n, 197.
Auchin 190.
Avestique 204.

B

Awan 141 s, 145, 158.
Baba Jan 129.
Babylone, babylonien 26, 37, 117 n, 151, 154 n, 156, 159, 177, 198, 203 s, 213.
Bactres 191.
Bactriane 8, 16, 22, 23, 115, 144, 147, 152, 165, 171, 185, 188 s, 190 s, 201 s, 213.
Badaka 25.
Bahrein 149, 150, 172 s, 175 s, 189.
Bakhtiari 26, 27, 29, 69, 90, 109, 116, 131, 142, 211.
Bakun (Tell-i) 69, 70, 105, 107, 112, 116, 118.
Bala-ishân 151, 159.
Bala Rud 26.
Balkh 22.
Balutchistan 180.
Bampur 113, 127 s, 133, 136, 147, 162 s, 169, 172, 174, 180 s.
Banesh 67, 90, 92, 106 s, 112 s, 116.

Barahshi (cf. Marhashi) 138.
Barbar 177 s, 179, 189.
Bat 173.
Bayat 41.
Behbahan 24, 27.
Bendeбал 31 n, 38.
Bilalama 149.
Bishkent 205.
Boston 201.
Bormi (Tépé) 27.
Brak (Tell) 54, 57 n.
British Museum 170, 196.
Buraimi 172.
Bushir 27, 174.

C

Cappadoce, cappadocien 72, 118, 154, 176, 211.
Caspienne (Mer) 8, 21, 184.
Chagha Sefid 29.
Chaour 26, 31.
Chanhu Daro 164.
Chahabad-Gharb 154.
Chapur I^{er} 26.
Chine 192, 199, 213.
Chiraz 27, 70, 131.
Chogha Gaveneh 154, 209.
Chogha Mami 29, 42, 49.
Chogha Mish 20, 26, 30, 31, 49, 52, 64, 76, 85, 86, 90, 151, 169, 209.
Chogha Pahn 26.
Crête, crétois 194, 199.
Cyrus 17, 160, 211.

D

Damghan 184.
Damin 163, 181, 182.
Darius 7, 28, 32, 117.

- Dashly tépé 22, 192 s, 201, 206.
Daulatabad 192.
Deh-i Now 26.
Deh Luran 18, 25, 29, 41, 98.
Dezful 24.
Dilmun, dilmounite 149, 150, 172, 175, 177 s.
Diyala 96, 98.
Diz (Ab-e) 26, 30, 92.
Djaffarabad (Tépé) 20, 31, 32, 35, 38, 55.
Djarkutan 191, 206.
Djebel Hafit 172.
Djemdet Nasr 35, 61 s, 69, 71 s, 83, 88, 91 s, 107 s, 111, 115 s, 121, 124, 165, 172, 177.
Donjon 92, 97.
Dum Gar Parchinah 41.
Dumuzi 62, 106.
Dur Kurigalzu 178 n.
Duwairidj 25.
- E**
- Eanna 47, 52, 60, 61 n, 62, 67, 75, 76.
Eannatum 123, 128, 141.
Ebarat 150, 153, 159, 160.
Ebarti 150.
Ebla 127, 173, 197.
Egypte, égyptien 17, 61, 89, 126, 178, 195, 198, 201, 209.
Elam. *Passim*, spécialement 88, 91, 92, 117, 131, 141 s, 150, 209.
Elburz 184.
El Hiba 172, 177.
Elymaïde, élyméeen 27, 142.
Enki 61, 168.
Enmerkar 138.
Enzak 149.
Epirmupi 142.
Eridu 17, 31, 36, 37, 49, 61.
Eshnunna 149.
Eshpum 142, 143.
Etana 167.
Eulaeos 28.
Euphrate 172, 176, 178.
Eywan-e Kerkha 26.
- F**
- Fahlyan 27.
Failaka 136, 176, 180.
Fara 178.
Farukhabad (Deh Luran) 78, 82.
Farukhabad (Bactriane) 193.
Fullol 186, 201 s.
- G**
- Gamas Ab 26.
- Gaura (Tépé) 31, 35, 36, 58 n, 65, 72, 81.
Gebel el Arak 89.
Geoksyur 114, 129, 181 s, 187, 201, 211.
Ghabristan 42, 43, 58, 70, 108, 208.
Ghazir (Tell-i) 27, 65, 92, 108, 109, 111 s, 116, 210.
Gilgamesh (pseudo) 168.
Girsu 142.
Giyan (Tépé) 8, 34, 41, 58, 70, 129, 154, 157.
Godin Tépé 21, 69, 70 s, 76, 84, 90, 93, 111, 113, 129, 154.
Golfe Persique 24, 133, 136, 138, 147, 150, 171 s, 177, 212.
Gonur 190.
Gorgan 21, 22, 23, 139, 163, 171, 184 s, 195, 196, 206, 213.
Gotwand 26.
Grec 190, 193.
- H**
- Habuba Kabira 57 n, 65, 80, 85, 91.
Haft Tépé 24, 26, 51.
Hakalân 33, 40.
Hama 173.
Hammurapi 151 s.
Hamrin 24, 25, 31, 98, 131.
Harappa, voir : Inde.
Harmal 152.
Hassuna 17.
Hawizieh 25, 26.
Herodote 160.
Hili 172 s, 212.
Hilmand 24, 113, 171, 182 s.
Hindu Kush 22, 113, 190.
Hissar (Tépé) 21, 39, 126, 135, 144, 147, 165 s, 171, 184, 187 s, 191, 194 s, 213.
Hulaïlan 40.
Humbaba 200.
Hupshen 26.
- I**
- Iblis (Tell-i) 42, 43, 108, 135, 207.
Ibri 173.
Idadu 149, 152, 156, 164.
Ilishmani 142, 146.
Ilturam 159.
Imazu 150.
Inanna 61, 121.
Inde (harappéenne) ; Indus 18, 22, 24, 113, 137, 143 s, 148, 161, 164, 171 s, 174 s, 183, 186, 189, 192, 195, 205 s, 213.
Inshushinak 153.
Iran Extérieur 16, 113, 147, 161, 171 s, 174, 183, 186, 188, 195, 200, 206 s, 213.
Isin 150, 154, 158, 162, 164, 176 s.
Ispahan 28, 109.
Izeh/Malamir 27, 90, 109.
- J**
- Jalyan 131.
Jarrahi 27.
- K**
- Kaftari 158 s, 161.
Kaboul 22, 115, 194 s.
Kandahar 22, 113, 183.
Kangavar 70, 154.
Kannas (Tell) 65.
Kara Kum 21.
Karshum 158.
Kassites 168, 175, 177.
Kelleli 190.
Kerkha 26, 92.
Kerman 16, 21, 22, 28, 42, 43, 92, 98, 111, 132 s, 137, 138, 162, 206.
Kermanshah 70, 154, 157.
Khabis (ou Xabis) 134.
Khafadjé 62, 93, 136, 137, 177.
Khita 142, 144.
Khorassan 24, 111, 190.
Khorsabad 7, 64.
Khosh Tapa 201.
Khuera (Tell) 121, 172.
Khurab 163, 181, 182, 194.
Khuzistan 16, 19, 29, 117.
Kindattu 149.
Kish 115, 122, 125, 130, 136.
Koksha 205.
Kopet Dagh 21.
Kuchans 190, 193.
Kuh Galu 27.
Kuk Nashur 168 n.
Kuk-Simut 149, 152, 156.
Kulli 174 n.
Kur 27, 70, 105 s, 116 s.
Kurangun 27, 153, 159, 160, 168 n.
- L**
- Lagash 137, 142.
Lama 145.
Larsa 150, 153, 154, 159, 162, 164, 176.
Lapui 70, 105.
Levant 15, 18, 176, 190, 213.
Louvre 25, 164, 179, 196, 200.
Luristan 8, 16, 20, 23, 26, 29, 33-41, 44, 60, 70, 73, 125,

130 s, 134, 137, 139, 151, 154 s, 162, 164, 196 s, 208.
Lut 21, 134 s, 137, 145, 147 s, 161 s, 166, 174 s, 187, 195 s, 200, 202, 211 s.

M

Madaktu 25.
Magan/Makkan 126, 172 s, 179 s, 187.
Makran 172.
Malatya 48 n.
Malyan (Tal-i) 21, 27, 96, 97, 105 s, 111 s, 116 s, 119; 153, 157, 210.
Mandane 160.
Manishtusu 117 n, 142 s, 145, 157.
Margiane 187, 190 s, 195 s.
Marhashi (cf. Barahshi) 138, 139, 147, 213.
Mari 58, 124, 129, 136, 137, 151, 156, 163, 167, 190, 198.
Marlik 185, 100, 204, 207.
Martu 138.
Mèdes, Médie 21, 26, 65.
Mehmeh 25.
Meluhha 137, 172.
Mekubi 149.
Meskalamdug 123.
Metropolitan Museum 196, 207.
Milhi-El 150.
Mitannien 207.
Mohenjo Daro 143, 201, 203 n.
Molali 192, 206.
Mot 201.
Mundigak 22, 113, 114, 148, 174, 181 s, 186, 194.
Murghab 171, 187, 189 s, 198.
Mussian 25.

N

Nagada 89.
Nal 186.
Namazga tépé 21, 114, 187 s, 202, 206.
Napiyasu 160.
Napiyisha 150, 153.
Naqsh-i Rostem 28, 153, 160.
Narâm-Sîn 117 n, 141 s, 145, 155, 167, 180, 187.
Nikum 155.
Nil 89.
Ningishzida 167, 168, 197.
Ninhursag-de-Suse 143, 145.
Nuriri 154.
Nuzi 76, 86.

O

Obeid 17, 18, 30, 31, 33, 34, 36, 40, 47, 48, 60, 72, 92,

156, 172, 177.
Obji-Rud 26.
Oman 108, 126, 129, 147, 164; 171 s, 181, 183, 212.
Ordos 199.
Ormuz 180.
Oxus 187, 190 s.

P

Pa-i Pul 26.
Parthes 24.
Pasargades 28, 117.
Persépolis 7, 105, 117, 204.
Perses 7, 105, 117.
Platon 65.
Proto-Elamite 21, 45, 51, 57, 59, 60, 67-69, 71 s, 75, 83 s, 91s, 105 s, 121 s, 128, 131, 137, 145, 158, 161, 172, 183, 187 s, 198, 199, 201, 209, 212 s.
Pulvar 28.
Pusht-i Kuh 26.
Puzur/Kutik Inshushinak 143 s, 146, 149, 157, 213.

Q

Qabr Sheyreyn 31.
Qalaat al-Bahrain 175, 177, 179.
Qalaat Jarmo 77.
Qala-i Tul 27.
Qal'a-i Sardagh 181.
Qarib (Tal-i) 106, 117.
Qashqai 131.
Qasvin 42.
Qenites 132, 212.
Quetta 114, 129, 181.

R

Ram Hormuz 27, 64, 92, 109.
Rimush 138.
Rud-i Biyaban 182.

S

Sabz'ali Baqeri (Tépé) 110.
Saces 211.
Saimarreh/Seinméré 26.
Samarra 18.
Sapalli tépé 192 s, 199, 206.
Sar 177, 179.
Sargon 63, 128.
Sauz (tépé) 28.
Sawwan (Tell el) 31.
Scythes 196, 213.
Seistan 21, 22, 28, 92, 107, 127, 129, 135, 138, 163, 178, 180 s, 188, 206, 213.
Sennacherib 25.
Shahdad 21, 127, 134, 147,

164 s, 165, 169, 170, 181, 185, 187, 197, 203, 212.
Shah Huseini 181.
Shahr-i Sokhta 21, 107, 112 n, 113 s, 118, 127, 135, 163, 174, 181 s, 211.
Shah tépé 144, 147.
Shamash 166.
Shami 27.
Sharafabad 53, 54, 78.
Sharkalisharri 145.
Sheplarpak 151.
Sherihum 172.
Shilhaba 151, 153.
Shimal 174.
Shirukduh 151.
Shortughai 22, 193, 195, 204 s.
Shulgi 143, 145 s, 149, 155 s.
Shugha 181.
Shur 26.
Shu-Sîn 149.
Shushtar 26.
Shutruk-Nahunte 117 n.
Sialk (Tépé) 8, 21, 35, 36, 39, 41-43, 57-59, 65 s, 71, 76, 89, 91 s, 105, 109 s, 110 s, 116, 118, 201 s.
Shimashki/Simashki 118, 148 s, 151, 154, 187, 200.
Simatkubi 149.
Sippar 141.
Siwand 28, 69, 76.
Siwepalarhuhpak 151.
Sogdiane 204.
Soghun 112.
Spid (Tell-i) 27.
Sumer 7, 15, 16, 17-19, 30, 36, 47, 48, 49, 60 s, 64, 88, 101, 128, 138, 167, 179, 208 s, Néo-sumérien 72, 88, 145, 148 s, 155, 168, 176.
Syrie, syrien 48, 121, 127, 176, 189, 190, 198, 201.

T

Taïp 190.
Talmessi 35, 58, 131.
Tang-i Sarwak 27.
Tan Ruhuratir 149.
Tan-Uli 168 n.
Tarut 133, 137, 139, 173, 212.
Tchoga Zanbil 8, 26.
Tedjen 114.
Teheran 8, 189.
Tello 7, 17, 59, 128, 136, 137, 145, 178.
Tem-Enzag 149.
Temt-agun 160 n.
Tôd 129 n, 167, 169.
Trans-élamite 138, 147, 170, 171, 213, 214.
Tureng-Tépé 8, 21, 22, 148, 165, 184 s.

Turkménie 22-24, 107, 113 s, 129, 144, 148, 162, 165 s, 181 s, 187 s, 196, 206, 211, 213.

U

Ugarit 201.
Ulug-tépé 187, 189.
Umm an-Nar 173, 175 s.
Umm Dabaghiyah 31, 42.
Umm Jidr 177.
Untash Napirisha 153, 160.
Ur 69, 90, 115, 117, 118, 122, 125, 126, 130, 133 n, 138, 141, 144, 147 s, 155 s, 161, 164, 165, 171, 173, 178 s, 186, 187, 189, 198, 203 s.
Ur Bawu 145.

2) — Varia.

A

Aga-uš 88.
Aigle 61, 124, 129, 137, 147, 155, 163, 167, 197, 198, 202.
Albâtre 43, 56, 57, 100, 106, 125 s, 127, 128, 148, 165, 178, 180, 185, 187, 195, 213.
Amma haštuk 160 n.
Anneau 125 s.
Argent 58, 59, 69, 100, 125, 144, 149, 152, 156 s, 187, 196 s, 202.
Arsenic 35, 58, 126.
Atlante 100, 102, 199.

B

Bijou 59, 68 s, 135, 138, 198 s, 205.
Bitume 8, 124 s, 137, 150, 152, 195, 202.
Brocard 99.
Bronze 124, 126, 131, 142, 155, 185, 207.
Bucrane 79.
Bulle 43, 53, 55 s, 59 s, 63 n, 65, 75, 108, 134, 185.

C

Cachet 32, 34, 35, 38-41, 43, 44, 51, 53 s, 62, 66, 72, 138, 158, 163, 176 s, 179, 183, 196, 199.
Cachet compartimenté 147, 161, 163, 181, 183, 185, 188, 189, 192, 196 s, 213.
Cachette (vase) 108, 125 s, 131.
Calculi 55, 59, 65, 76 s, 108, 125 s.

Uruk : site 19, 31, 38, 44, 47, 52, 54, 60-63, 65, 66, 85 s, 99.

Uruk : époque 18, 20, 23, 26, 33-35, 37-41, 44, 47, 49, 51, 58, 59, 60, 63, 65, 70 s, 75 s, 92 s, 105, 108, 110 s, 116, 117 s, 129, 134, 136, 151, 168, 172, 197, 203, 208 s, 212.

Uruk Ancien 40, 48-50, 52, 70 n, 109.

Uruk Moyen 48, 51 s, 63, 67, 71, 78, 82, 109.

Uruk Récent 48, 54 s, 63, 67, 70, 106, 109.

Utik 159.
Ouzbékistan 192, 206.

V, W

Védique 204.
Wadi Suq 174.
Warka 75.
Wasiristan 148.

X, Y, Z

Xabis : voir Khabis.
Yahya (Tépé) 21, 43, 98, 112 s, 119, 124, 132, 133 s, 138, 144, 160 s, 164 s, 169, 174, 177, 181, 183, 206, 211 s.
Yahik Tépé 90, 129.
Yaz 192.
Yorouba 210.
Zagros 24, 25, 27, 69, 118, 122 s, 129, 131, 154.
Zimrilim 117 n, 199.

Calice 111.
Chameau 197.
Char 125, 130, 131, 152, 189.
Charrue 102, 112, 113.
Chasse, chasseur 61, 72, 202.
Cheval 189, 196.
Chlorite 34, 57, 123, 124, 128, 133 s, 137 s, 164, 165, 167 s, 173 s, 176, 179 s, 187, 195, 200 s, 213.
Cimetière : voir nécropole.
Colonnnette à gorge 148, 165, 185, 189, 195.
Comptabilité 44, 54, 60, 63 s, 71, 76 s, 89 s, 108, 118.
Cône 52, 54 s.
Coquille, coquillage 107, 108, 177, 179.
Cornaline 69, 144, 182, 189.
Corne 127, 128, 163, 196, 197 s.
Coussin (tablette) 59, 62, 68, 71, 79, 93, 94, 95, 97, 101, 110-112.
Creuset 42, 43, 108, 125.
Culte, cultuel 28, 37, 38, 44, 48, 61, 123, 135, 152, 157, 165, 189.
Cylindre (sceau) 44, 53, 54, 58 s, 67 s, 71 s, 97, 99, 100, 107 s, 112, 123, 125, 134, 144, 150, 153 s, 158 s, 161, 165 s, 172, 197, 199, 206.

D

Dannum 142, 144.
Dieu, déesse, divinité 34, 44, 61 s, 73, 100, 127, 142, 145, 150, 153, 154, 158 s, 160 s, 166 s, 197 s, 210.

Disque ailé 198, 199.
Djed 195.
Dragon 136, 137, 196 s.

E

Écrit, écriture 15-18, 34, 44, 47, 48, 62 s, 65, 75 s, 91, 95, 101 s, 108, 112, 115 s, 117 s, 122, 128, 136, 142, 143, 151, 157, 161, 163, 176, 188, 189, 210 s.
Écuelle grossière 38, 39, 48, 52 s, 55 s, 64 n, 68, 96, 97, 106, 108 s, 113.
Émaillé 125.
Ensi 142, 144.
Entrepôt 31, 37, 42, 53, 56, 71, 107, 175, 185, 194, 213.
Étain 126, 131, 188.
État 15, 16, 18-20, 30, 37, 50 s, 63 s, 88 s, 117, 145, 184, 209 s.

F

Fer 200.
Fondeur 41, 45, 173, 185, 205, 206.
Forteresse, fortifié 22, 64, 181, 185, 186, 190, 191 s, 206, 213.
Four 31, 32, 41, 52 s, 135, 173, 188.

G

Gâche de porte 123.
Grenier 36, 143.
Grenouille 125.
Griffon 60, 61, 89, 98, 100, 115.

H

Hache 35, 36, 42, 58, 110, 124 s, 130 s, 142 s, 145, 147, 149, 152, 155 s, 163 s, 185, 191, 196 s, 206.
 Harpé 197.
 Herminette 35, 42, 125, 130, 156, 185, 192.
 Homme-taureau 137.
 Houe 126 n.

I, J

Idole 55, 122, 143, 147, 186, 195.
 Jeton 54, 77 s, 157.

K, L

Kaolin 221, n° 100.
Karum 194, 205.
 Lapis lazuli 43, 69, 125, 128, 137 s, 144, 167, 169, 182, 184, 205, 209.
 Lingot 36, 42, 107, 108, 173.
Lú-gírm 88.

M

Maître des animaux 35, 37, 38, 61, 62, 89, 186, 198 s.
Marhushu (pierre) 138.
 Marteau 145, 149, 156, 192, 196.
 Masse d'armes 41, 68, 145.
Masseboth 178.
 Miniature (outil) 126, 156.
 Métal, métallurgie 8, 16, 17, 35, 36, 40-43, 45, 58 s, 66, 96, 107 s, 112, 125 s, 130 s, 134 s, 138, 143, 147, 149, 154 s, 162, 171, 179, 183, 185, 187 s, 191, 195 s, 209, 211, 213.
 Monnaie 125.
 Moule 42, 107.
 Musique 169.

Mythe, mythologie 35, 44, 61, 62, 165, 168, 197.

N

Nécropole, cimetière 17, 20, 22, 28, 33 s, 40-42, 107, 130 s, 157, 162, 173, 179 s, 185, 192, 193.
 Néolithique 15, 18, 31, 40, 70, 77, 78, 89, 105.
 Niš qâti 169, 203.
 Noeud 146 n.
 Nomades, semi-nomades 16, 20, 29, 41, 44, 48, 49, 70, 92, 105 s, 110, 116 s, 129, 131, 132 n, 135, 137 s, 157 s, 185, 194, 206, 212 s.

O, P

Or, orfèvrerie 58 s, 125, 144, 153, 156, 189, 196, 201, 213.
 Os 152, 192.
 Palais 101, 102, 184, 186, 193 s, 211.
 Palmier 166.
 Paradis 179.
 Perruque 128.
 Plat 67, 106, 111.
 Plateforme 33, 36, 39, 40, 54.
 Plomb 58 s, 67, 96, 107, 108, 134, 184, 187, 188.
 Poids 57, 125 s, 143, 156, 176.
 Poisson 38, 56, 60, 94 n, 115.
 Pommeau (de porte) 43, 53, 60, 99, 123, 128.

R

Rempart 32, 106 s, 150, 158, 175, 184, 187, 192, 193.
 Reine 160, 200.
 Roi, royal 44, 62, 123, 151, 158.
 Roi-prêtre 38, 44, 61 s, 64, 73, 89, 199, 210.

S

Sacrifice (alliance) 167.
Sammelfund 62.
 Sarcophage 146, 149, 152 s.
 Sculpture, voire : statue.
 Scorpion 196.
 Serpent 35, 38, 41, 89, 115, 122, 124, 136, 149, 153, 158, 167 s, 196 s, 198.
 Serpentine (voir : chlorite).
Shakkanakku 142, 144.
 Silex 17, 107, 135, 183.
 Singe 54, 197.
 « Situle » 58, 155.
 Soie 191, 199, 213.
Sukkal 151.
Sukkalmahhu 151 s, 154, 159, 200, 204.
 Statue, sculpture 57 s, 98, 100, 101, 121 s, 128, 134, 135, 137, 142 s, 144, 162, 165, 178, 197, 200.

T

Tablette 55 s, 59 s, 62 s, 71, 75 s, 92 s, 100 s, 107 s, 112 s, 149.
 Taureau androcéphale 133.
 Temple 19, 35, 39, 52, 55, 61 s, 64, 71, 72, 93, 102, 143, 152, 163, 177 s, 184, 185, 186, 188, 193 s, 200.
 Terrasse 21, 32, 36, 38-40, 49, 51, 54, 61, 163, 177 s.
 Tour 173 s, 184, 193, 212.
 Tour à étages 64, 188.
 Trompette 186.
 Tumuli 179.
 Turquoise 43, 182, 188.

Z

Ziggurat 37, 143, 163, 186, 188.

3) — Auteurs cités dans le texte**A**

ADAMS R. McC., p. 19, 20, 30, 148.
 ALDEN J., p. 90, 92, 106.
 ALSTER B., p. 179.
 ASKAROV A.A., p. 192.

B

BIBBY G., p. 175.
 BOEHMER R.M., p. 145.
 BODE Cl. de, p. 186.

BOTTA P.-E., p. 7.
 BRAIDWOOD R., p. 18.
 BRANDES M., p. 77.
 BRICE W.C., p. 101.
 BUCHANAN B., p. 143 n.

C

CALDWELL J., p. 42.
 CANAL D., p. 32, 33, 39.
 CARBONNEL J.-P., p. 194 n.
 CARDI D.De, p. 181.
 CARTER E., p. 20, 26, 27, 93,

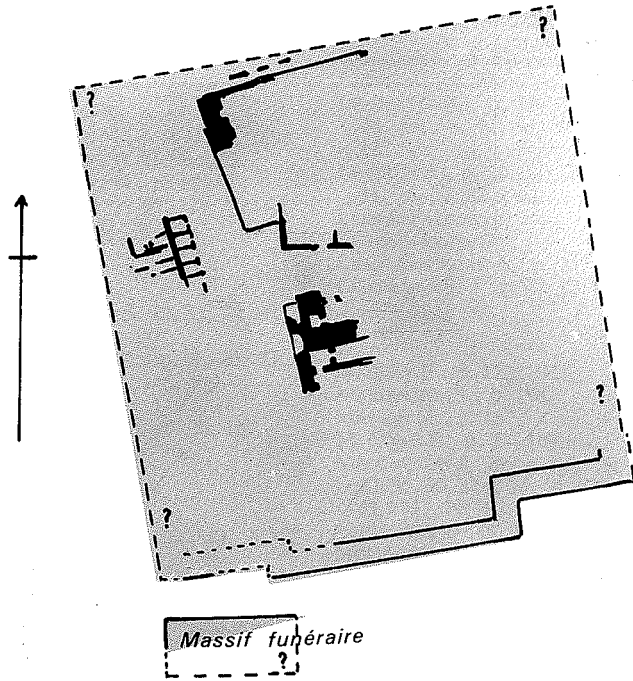
97, 98, 104, 122, 128, 146.
 CASAL J.-M., p. 22.
 CHILDE G., p. 15, 18, 19, 209 s.
 CHRISTALLER W., p. 50, 51.
 CLEUZIOW S., p. 172, 174.

D

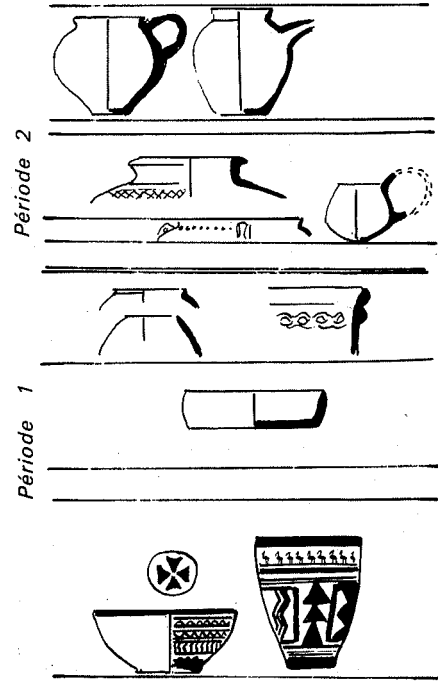
DELOUGAZ P., p. 20.
 DDESHAYES J., p. 8, 21, 39, 186, 204.
 DIEULAFOY M., p. 7.

- DOLLFUS G., p. 20.
DYSON R., p. 110, 185.
- F**
- FALKENSTEIN A., p. 59, 77.
FLANNERY K., p. 18.
FOROUGH M., p. 167, 168, 169.
FRANCFORT P.-H., p. 205.
FRANKFORT H., p. 17.
FRIBERG J., p. 81.
FOREST J.-D., p. 33.
- G**
- GASCHE H., p. 40, 55, 92, 93, 143.
GHIRSHMAN R., p. 8, 20, 21, 59, 66, 110, 146, 149.
GLOBB P.V., p. 175.
GOFF C., p. 20, 40, 70, 157.
GROUSSET R., p. 16.
- H**
- HAKEMI A., p. 2, 134, 163, 166.
HARDY P., p. 66.
HERRMANN G., p. 138.
HEUZEY L., p. 7.
HINZ W., p. 144.
HOLE F., p. 18.
- J, K**
- JOHNSON G., p. 20, 38, 40, 49-51, 53, 63, 81, 90, 117.
KANTOR H., p. 20.
KOHL Ph., p. 133, 135-137, 187, 193, 205.
- L**
- LAMBERG-KARLOVSKY C.C., p. 21, 132, 166.
- LAMBERT M., p. 76 n, 118, 150.
LANGDON S., p. 87.
LARSEN C., p. 25.
LE BRETON L., p. 19, 20, 32, 34, 55, 75, 91, 93, 98, 99, 122.
LE BRUN A., p. 20, 32, 40, 49-51, 76, 77, 82 s, 92.
LEES & FALCON, p. 25.
LEGRAIN L., p. 75.
LEROI-GOURHAN A., p. 35.
LIEBERMAN S.-J., p. 77, 82, 86.
- M**
- MACKAY E., p. 122.
MARGUERON J., p. 198.
MASSON M., p. 187.
Mc COWN E., p. 27, 109.
MECQUENEM R. de, p. 17, 19, 20, 25, 30, 32 s, 36, 54, 57 s, 63, 75, 79, 97, 101, 121, 125, 143 s, 149, 152 s.
MERIGGI P., p. 101 s.
MIROISCHEDJI P. de, p. 124, 146.
MORTENSEN P., p. 40.
MORGAN J. de, p. 7, 17, 25, 30, 32, 33, 54, 59, 75, 103, 145.
- N, O**
- NISSIN H.-J., p. 52.
OATES J., p. 30.
OPPENHEIM L., p. 75.
- P**
- PARROT A., p. 17, 20, 32.
PERROT J., p. 20, 32, 76.
- POTTIER E., p. 98, 122.
POTTIER M.-H., p. 202, 204.
POTTS D., p. 166.
- S**
- SALVATORI S., p. 134.
SARIANIDI V.L., p. 26, 189, 193, 205.
SARZEC E. de, p. 7.
SCHEIL V., p. 91, 101 s.
SCHMANDT-BESSERAT D., p. 76 s.
SCHMIDT E., p. 184.
STEIN A., p. 181 s.
STEINKELLER P., p. 138.
STEVE M.-J., p. 20, 32, 36, 40, 55, 92, 122, 143, 146.
STOLPER M., p. 118, 148.
STROMMINGER E., p. 47, 63 n, 78.
SUMNER W., p. 21, 28, 70, 105 s, 116, 158.
- T**
- TALLON F., p. 8.
THUREAU DANGIN F., p. 87.
TTOSI M., p. 182, 202.
- V, W**
- VAIMAN A., p. 81.
VALLAT F., p. 77, 82 s, 117.
VANDEN BERGHE L., p. 20, 23, 28, 33, 35, 41, 130, 158.
WEISS H., p. 23, 31, 38, 49, 50 n.
WRIGHT H., p. 20, 27, 40, 47, 49-51, 53, 54, 82, 98.
WULSIN, p. 21.

Illustrations



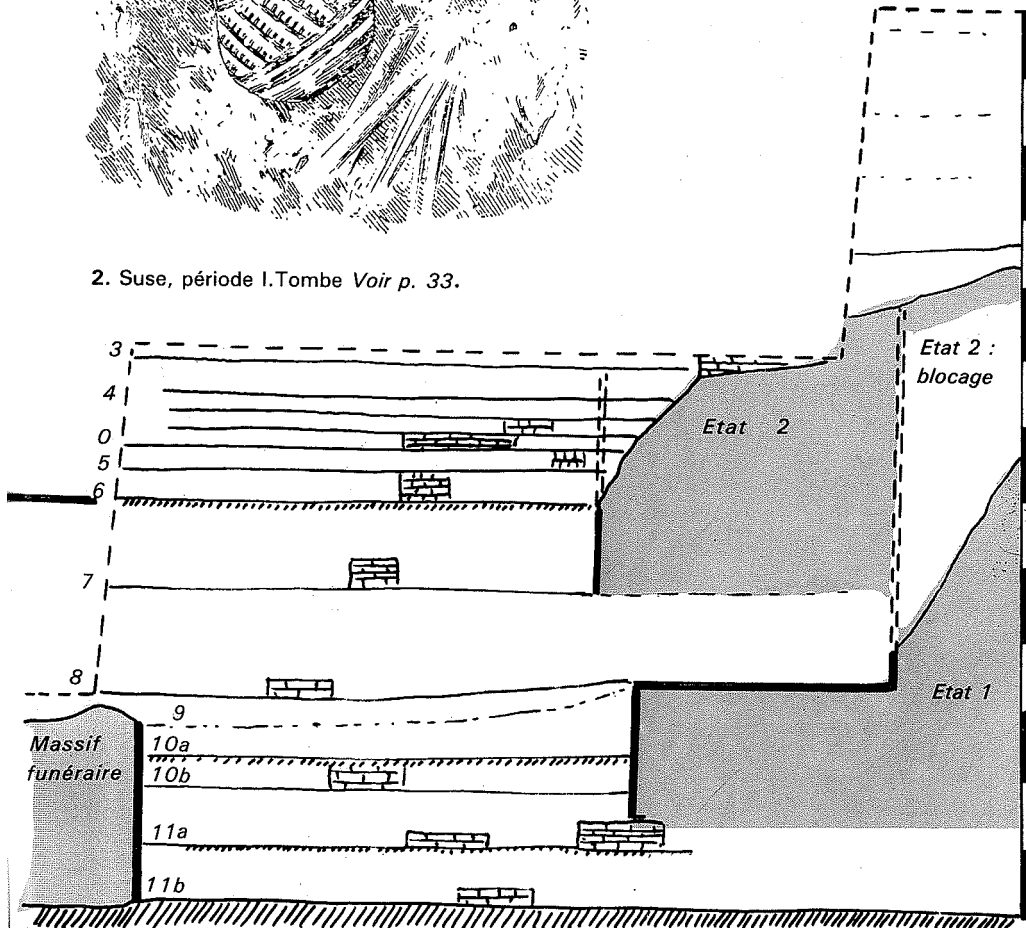
1. Suse, période I. Plan restitué de la haute terrasse. Voir p. 32, 36.



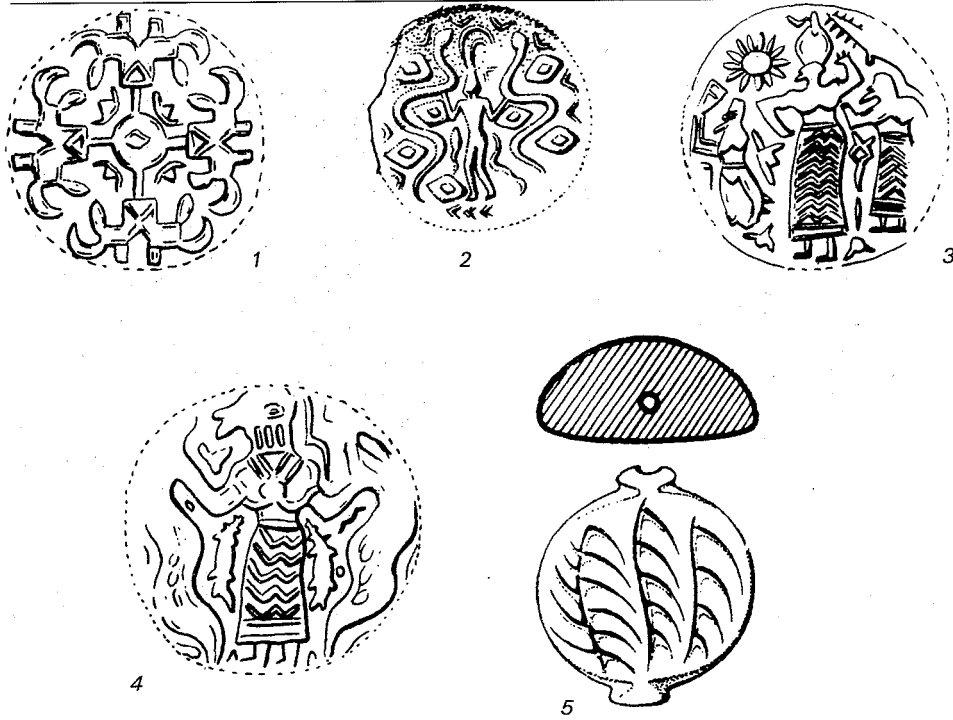
3. Suse. Coupe stratigraphique de la façade



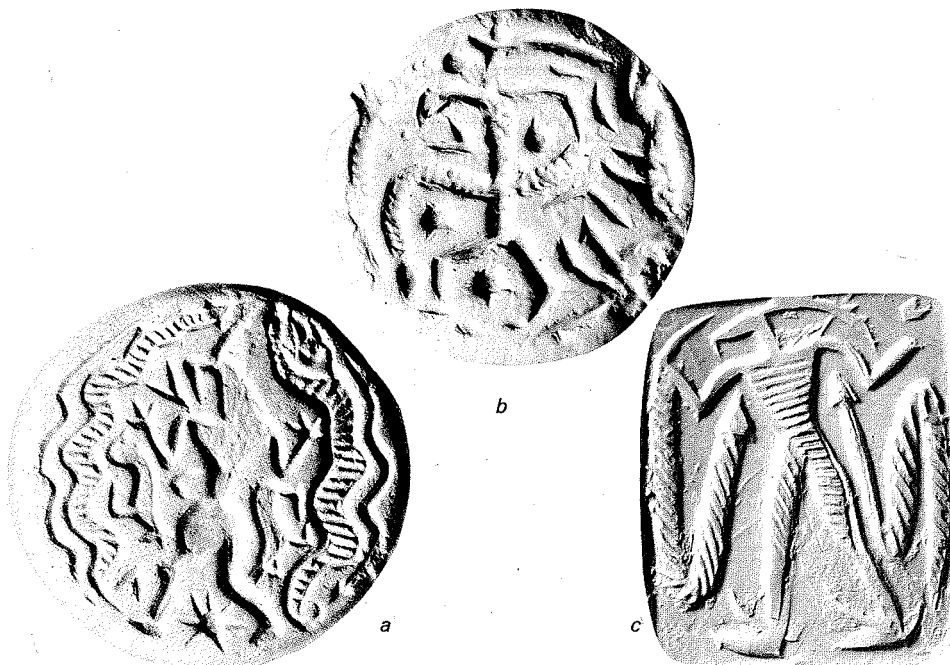
2. Suse, période I. Tombe Voir p. 33.



de la haute terrasse Voir p. 32, 37, 39.



4. Suse, période I. (1 - 4) Empreintes de cachets contemporaines du niveau 25. (4) Cachet du niveau 23. Voir p. 37, 38, 39, 44, 51, 62, 66.



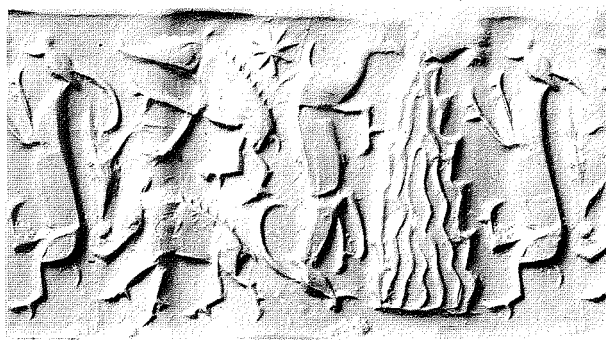
5. Luristan. Cachets archaïques Voir p. 34, 35, 73.



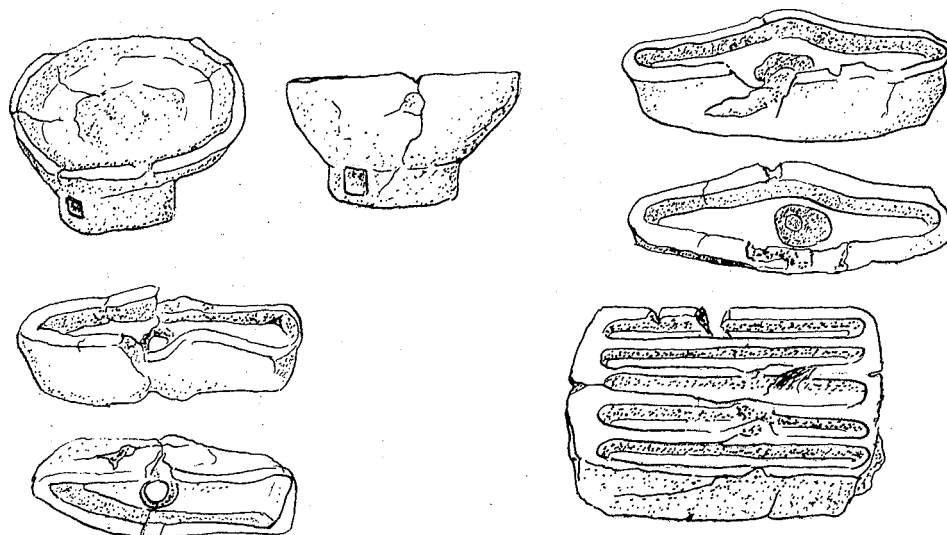
6. Luristan. Grand cachet archaïque biface Voir p. 35, 37.



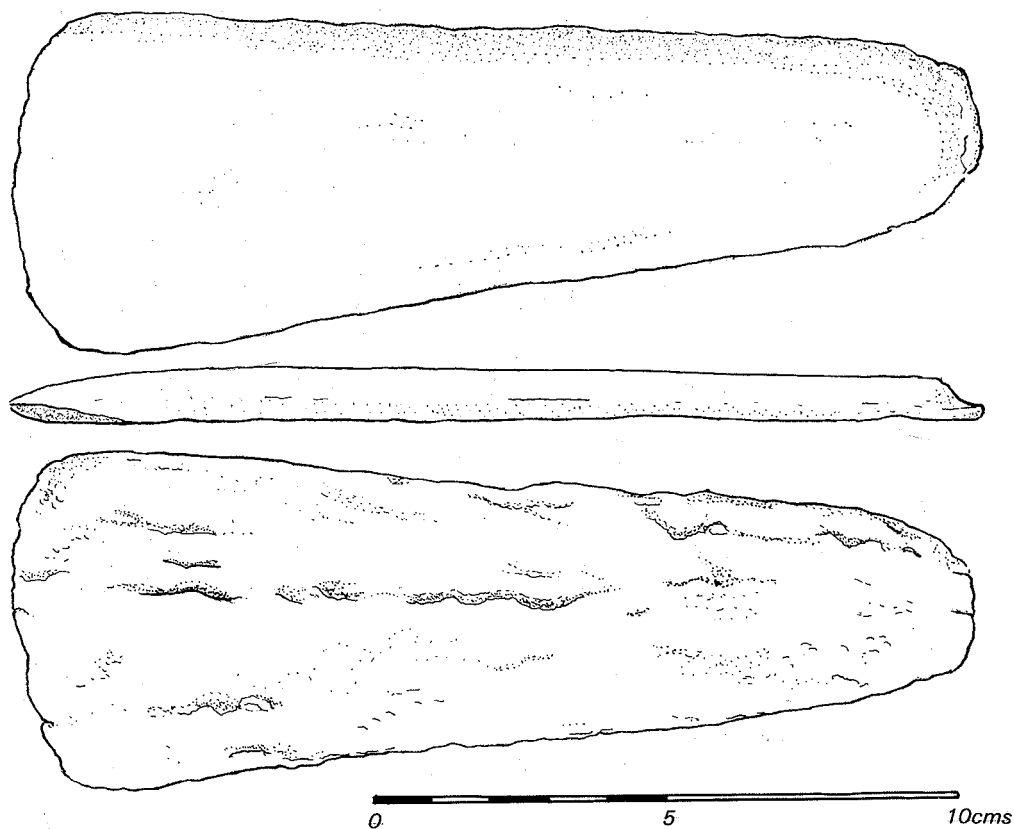
d



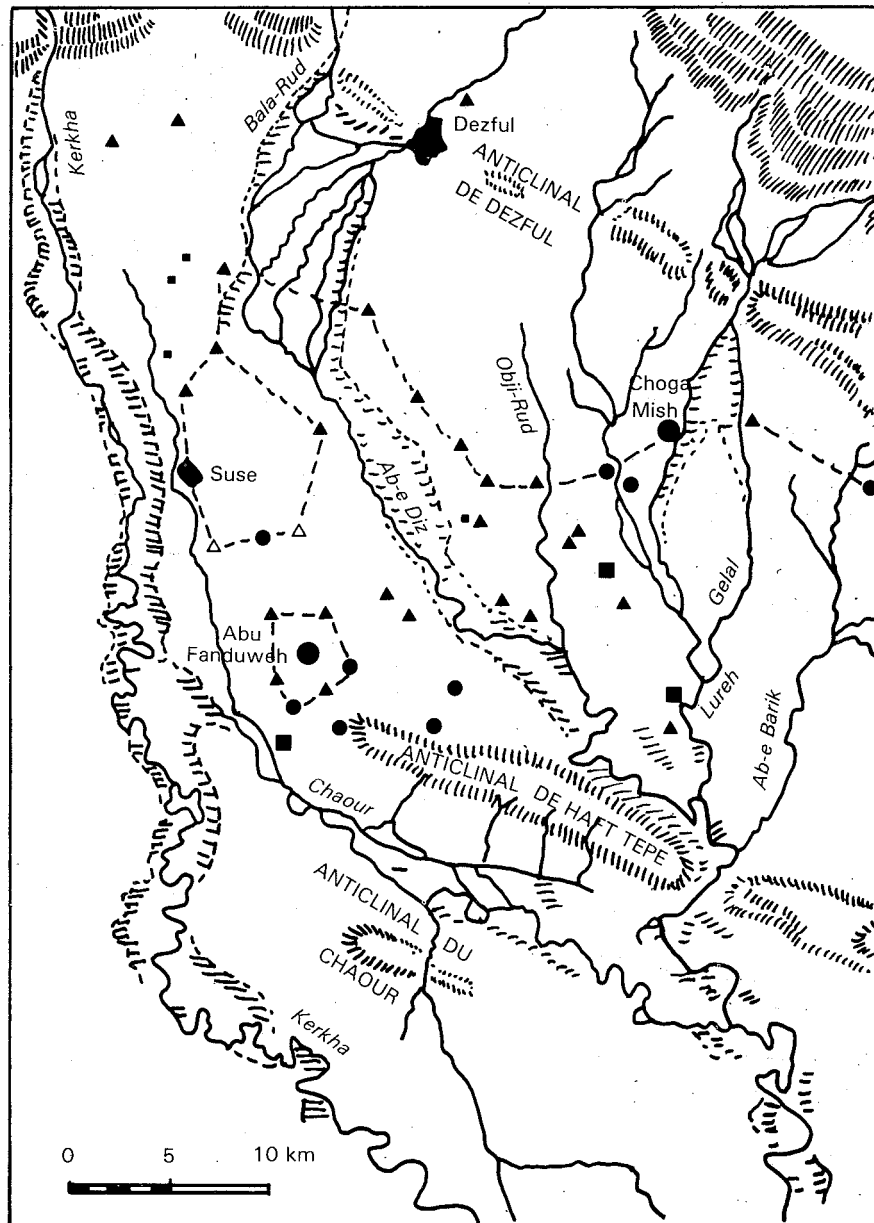
e



7. Tépé Ghabristan (Plaine de Qasvîn). Moules de fondeurs Voir p. 41, 42, 56.

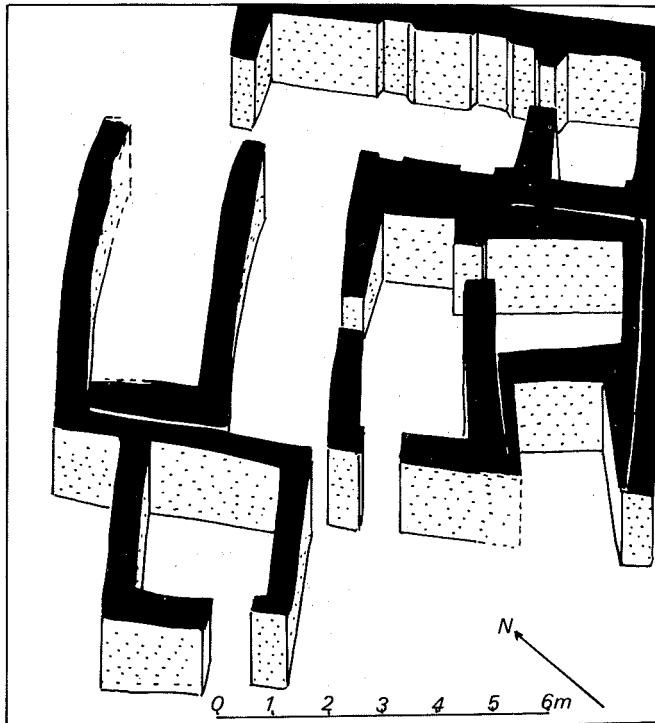


8. Tépé Sialk, niveau III-5. Hache en cuivre Voir p. 42.

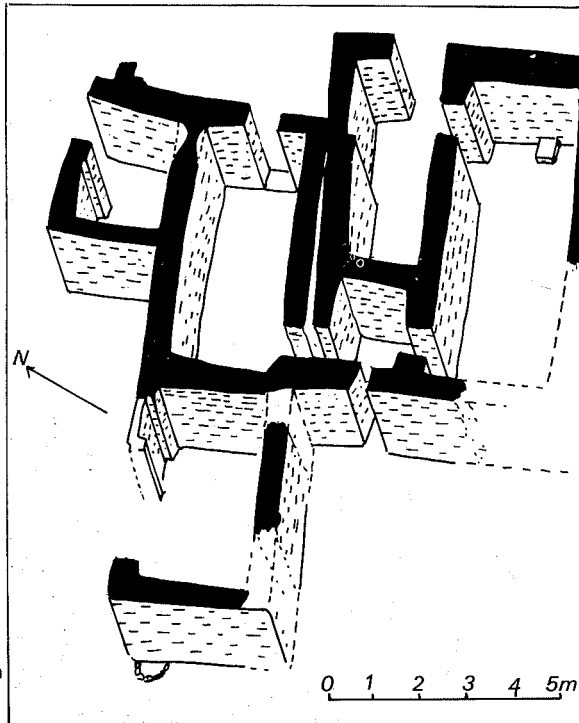


- ○ Grand centre
- □ Petite ville
- ○ Grand village
- ▲ △ Village
- ○ Village spécialisé
- ▬ Limites des zones d'inondation des fleuves

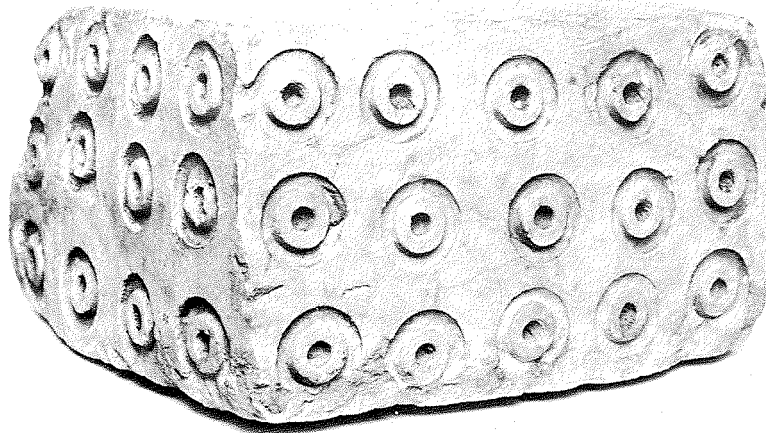
9. Carte de l'occupation de la Susiane aux époques d'Uruk Moyenne et Récente. Les sites en blanc ont été abandonnés après Uruk Moyen. Voir p. 24, 52, 63.



10. Suse, période II. Plan de maison du niveau 18 de l'acropole Voir p. 55.



11. Suse, période II. Plan de maison du niveau 17 B 2 (Uruk Récent) Voir p. 56.

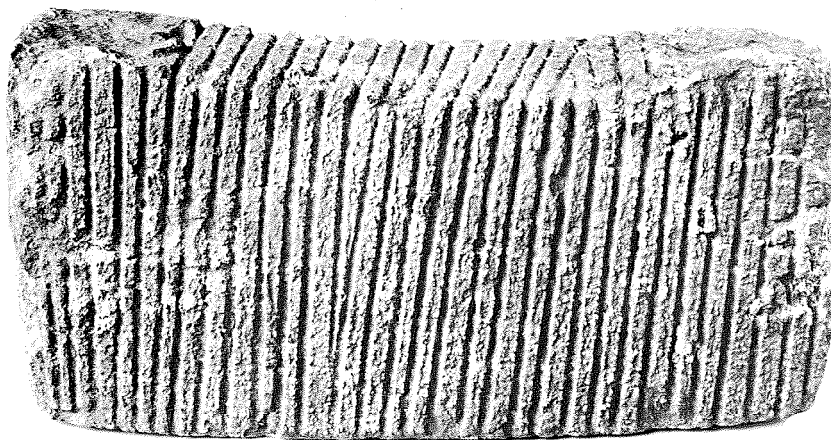


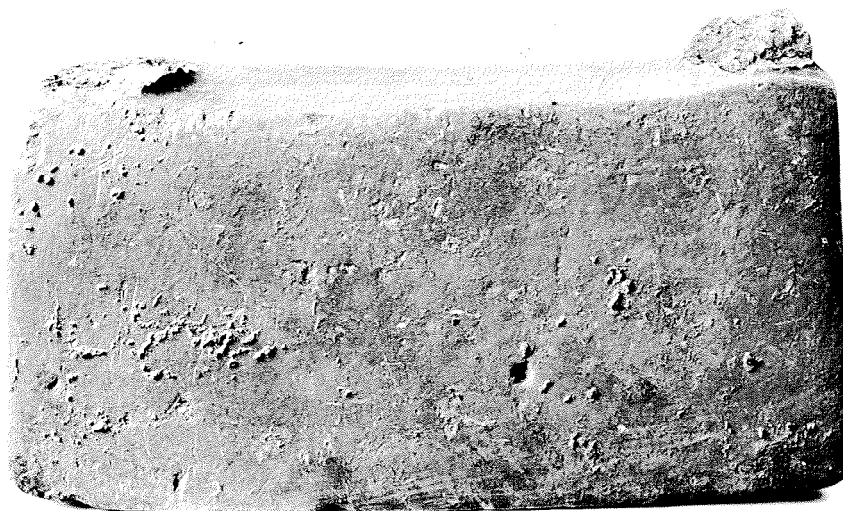
12. Suse, période II. Bloc de calcaire à décor imitant une mosaïque de cônes *Voir p. 55.*



13. Suse, période II Pseudo-poids à anse *Voir p. 57, 136.*

14. Suse, période II Pseudo-poids à anse brisée *Voir p. 59, 136.*

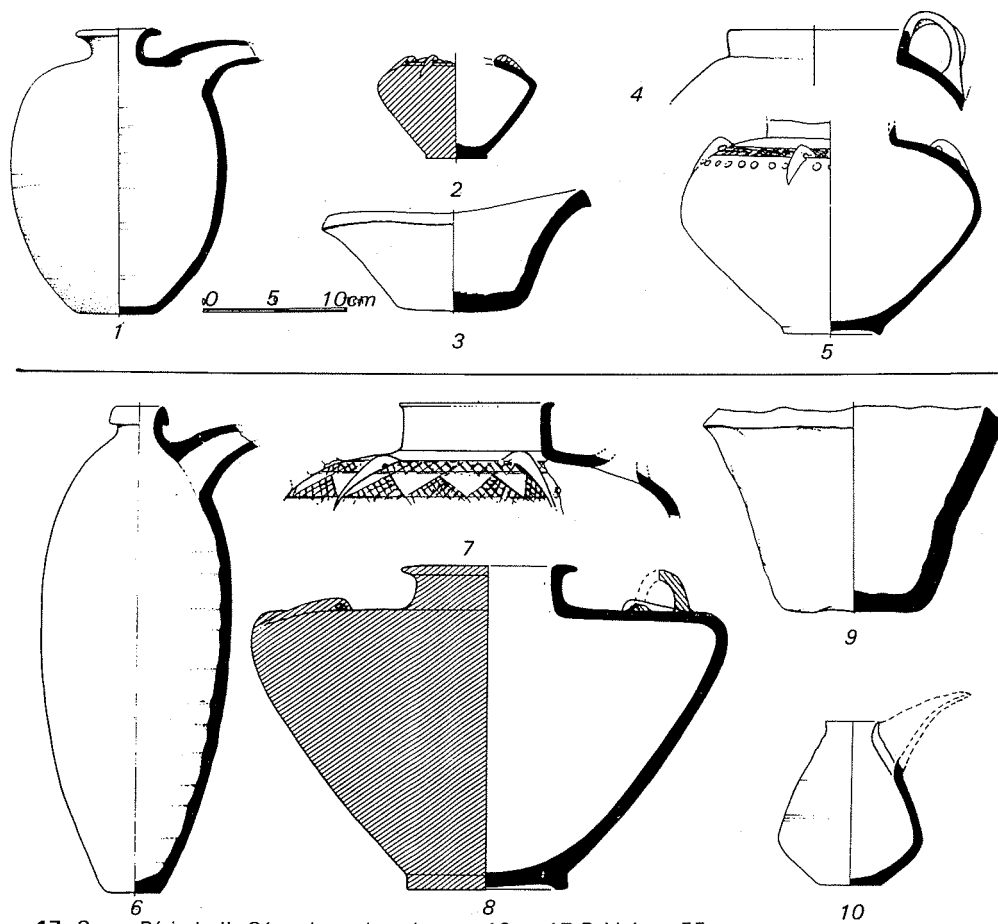




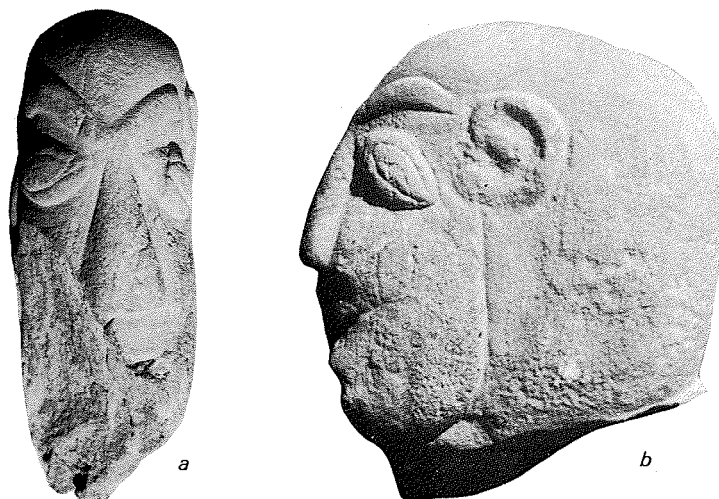
15. Suse, période II. Pseudo-poids à anse brisée Voir p. 57, 136.



16. Suse. Période II ou III. Pseudo-poids en forme de plaque à anse, brisée. Voir p. 57, 136.



17. Suse. Période II. Céramique des niveaux 18 et 17 B. Voir p. 55.



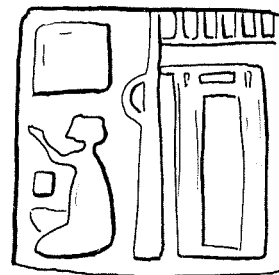
18. Suse. Période II. Tête de statue. Grès. Musée de Suse Voir p. 57.



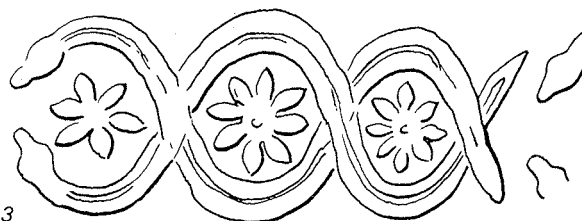
19. Suse. Période II. Statuette et tête d'orante Voir p. 57, 98, 100, 102.



1

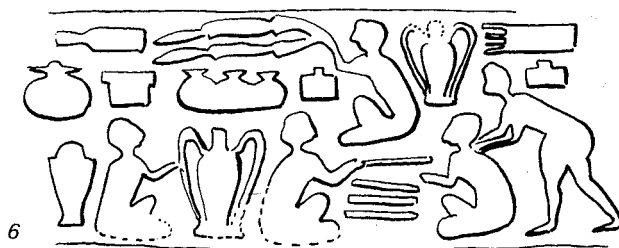
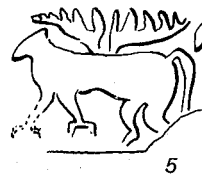
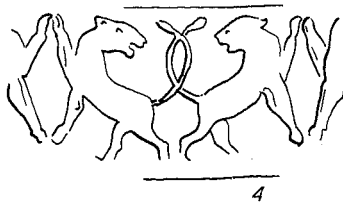


2

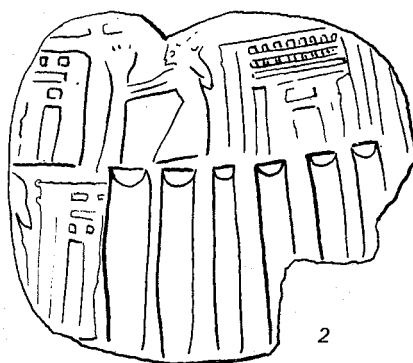
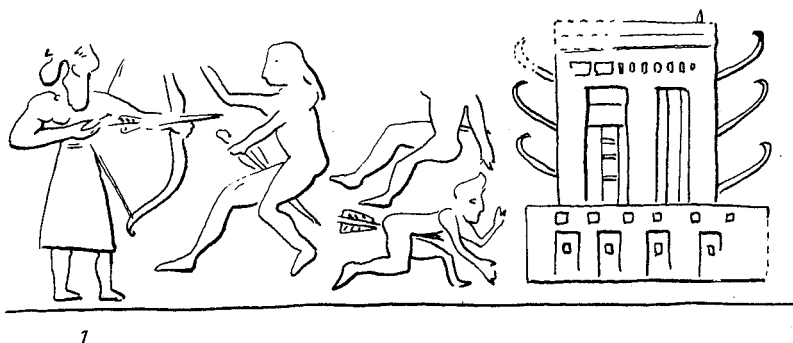


3

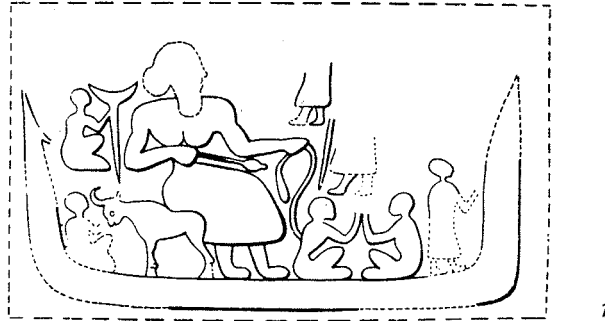
20. Suse. Période II. Empreintes de cachets et sceaux-cylindres. Voir p. 60, 61, 88, 89, 100.



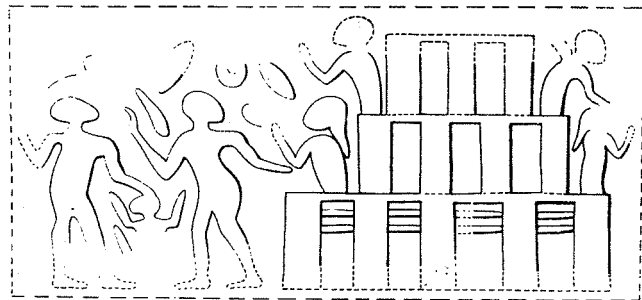
20. Suse. Période II. Empreintes de cachets et sceaux-cylindres. Voir p. 60, 61, 88, 89, 100.



21. Suse. Période II. Empreintes de sceaux-cylindres Voir p. 59, 61, 88, 163, 198.



1

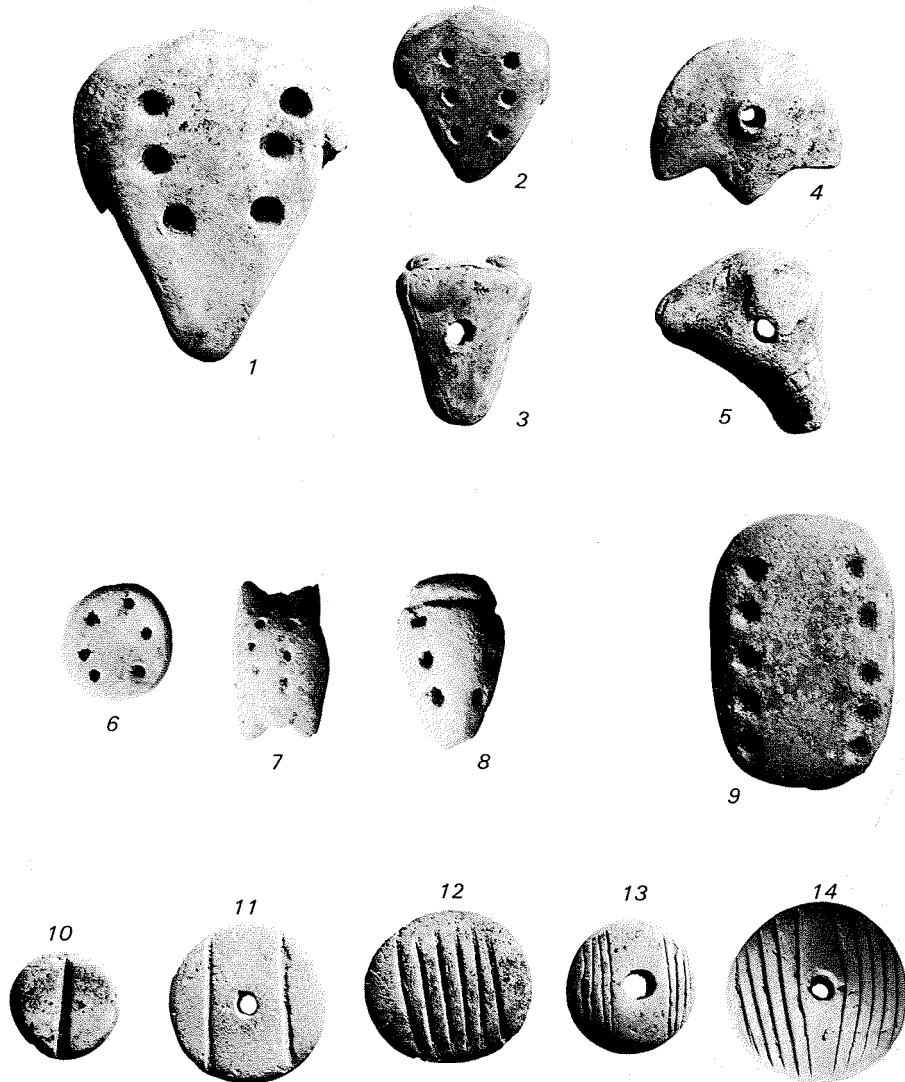


2

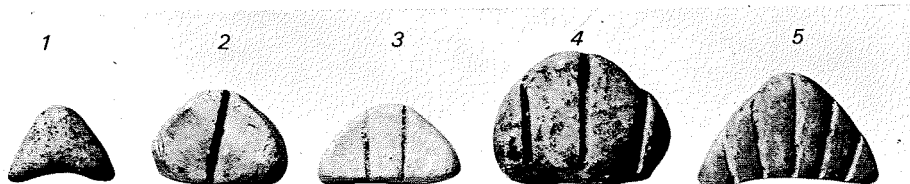
22. Chogha Mish. Epoque d'Uruk récente. Empreintes de sceaux-cylindres Voir p. 64.



23. Suse, période II. Bouchons coniques avec signes numériques Voir p. 78, 79.



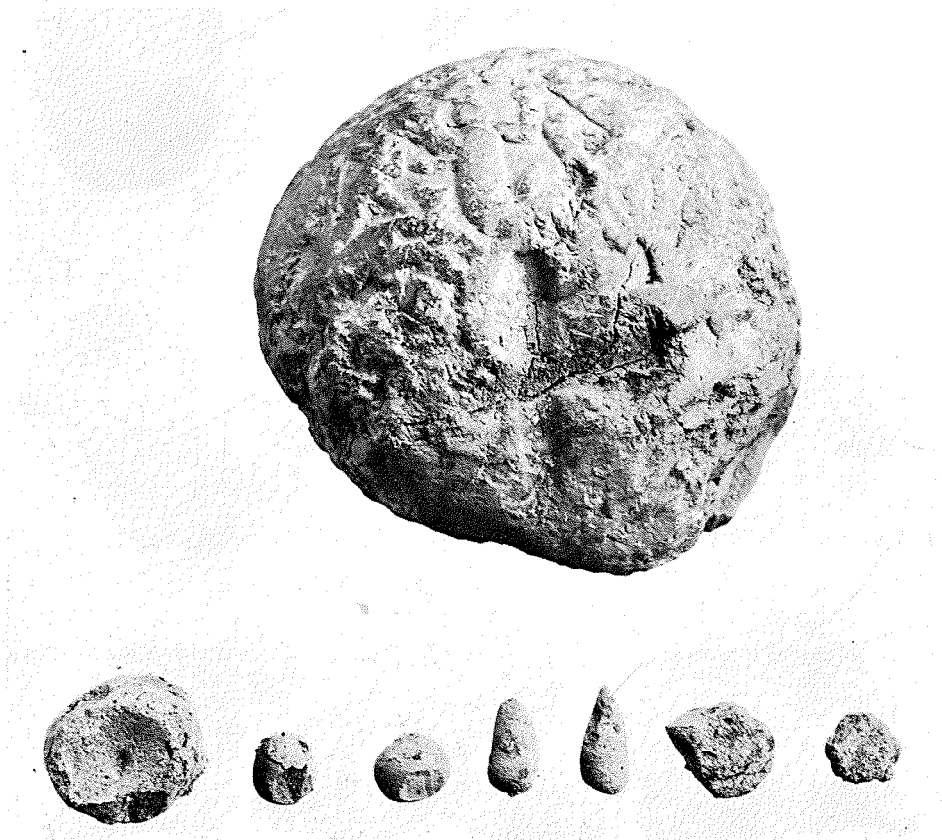
24. Suse, période II. Jetons en terre cuite Voir p. 79, 80, 86, 87.



25. Suse, période II. Jetons triangulaires Voir p. 79, 80, 81, 86.



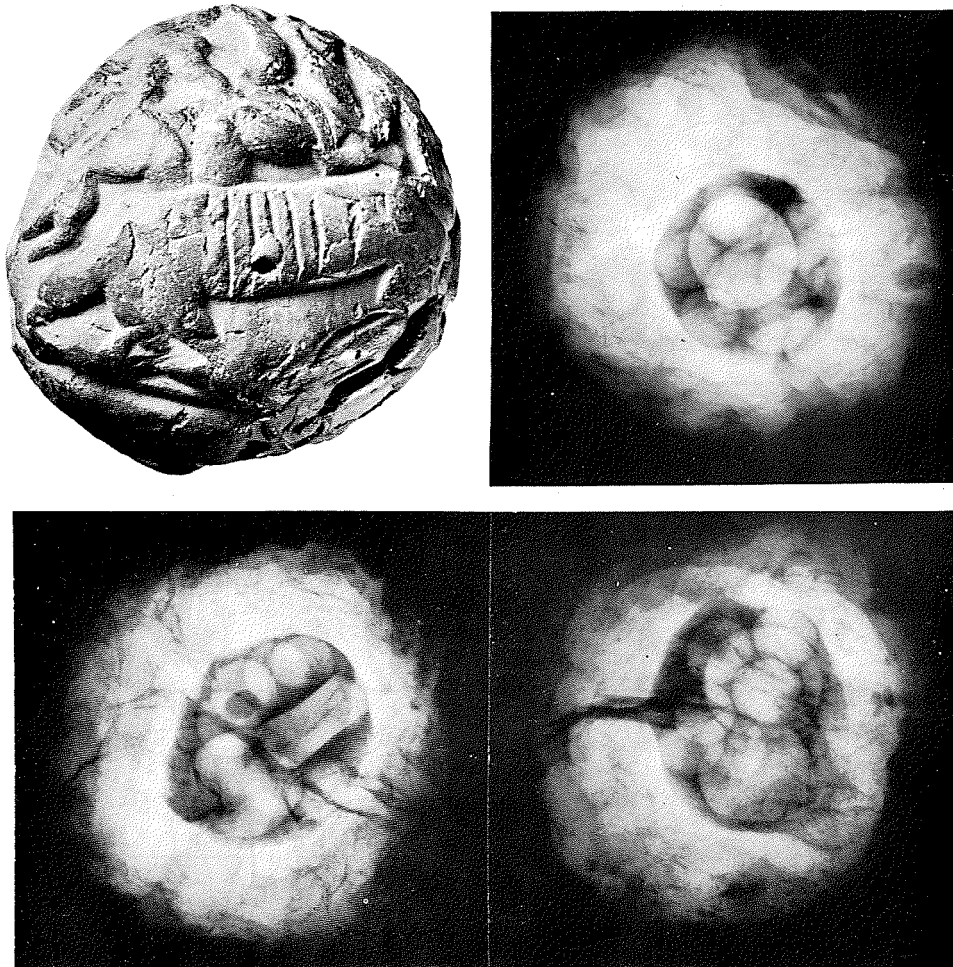
26. Suse, période II. Bulle-enveloppe et son contenu Voir p. 55, 79, 81, 84, 86.



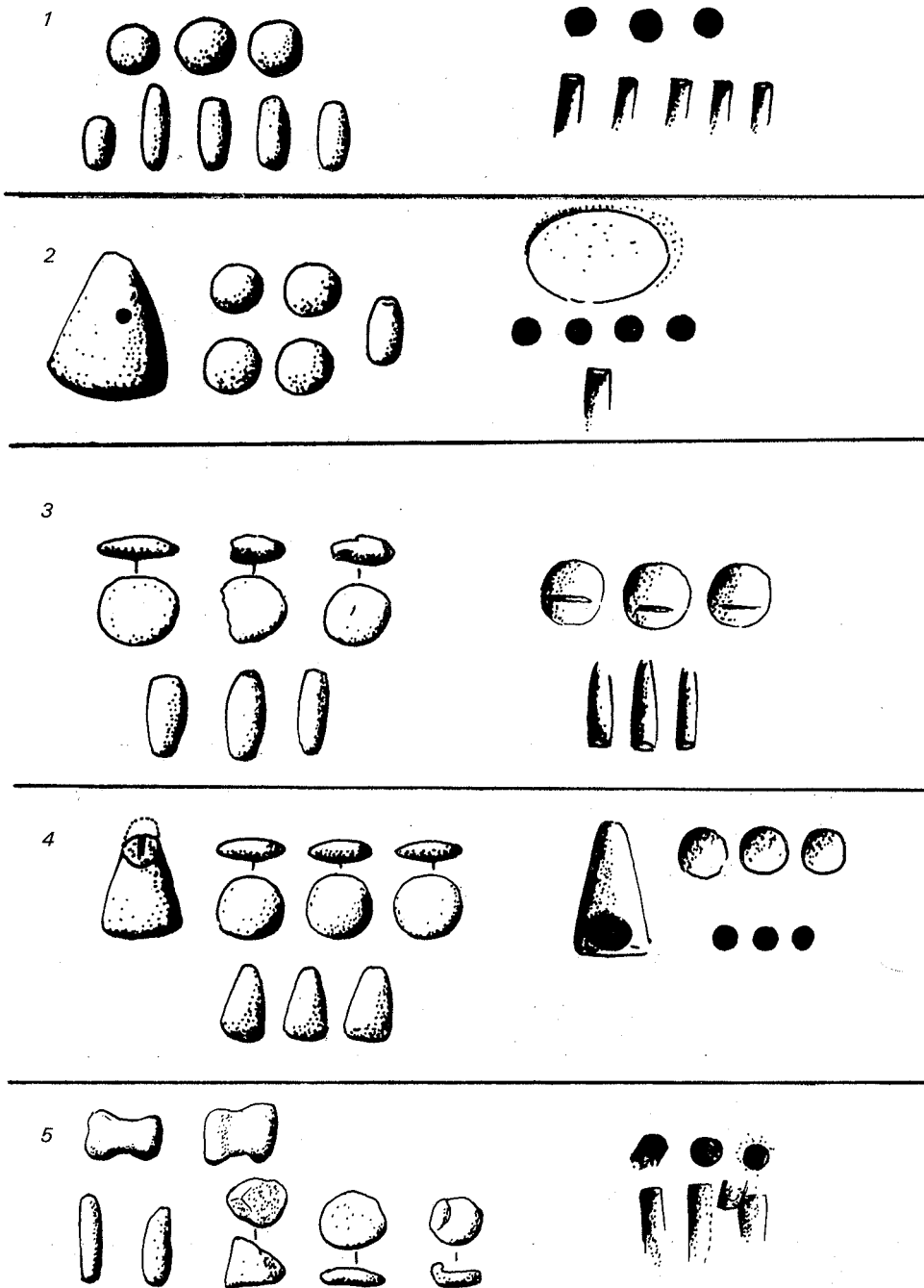
28. Suse, période II. Bulle-enveloppe et une partie de son contenu Voir p. 55, 78, 81, 84.



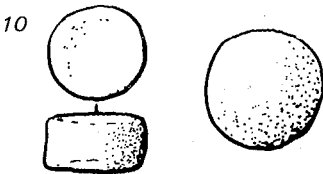
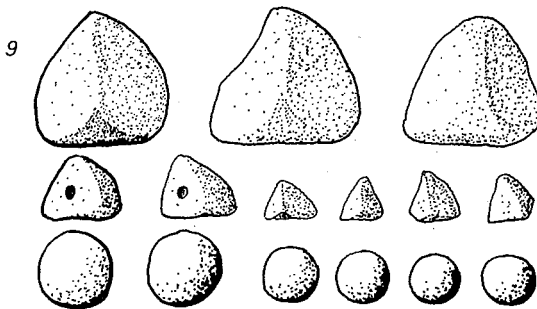
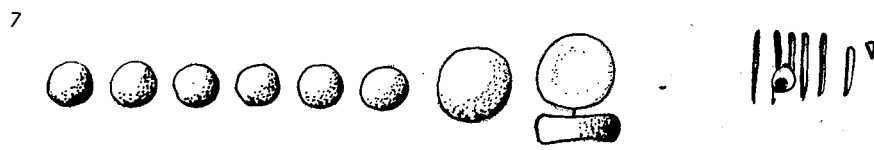
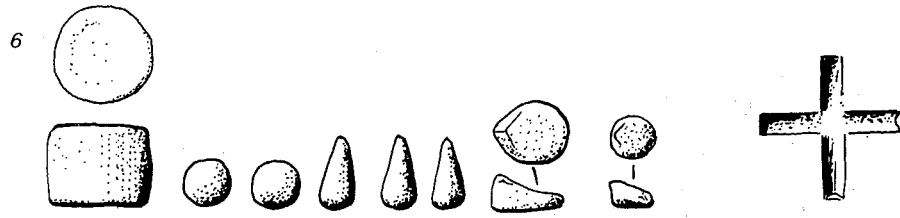
27. Suse, période II. Bulle-enveloppe et son contenu *Voir p. 55, 79, 81, 82, 84.*

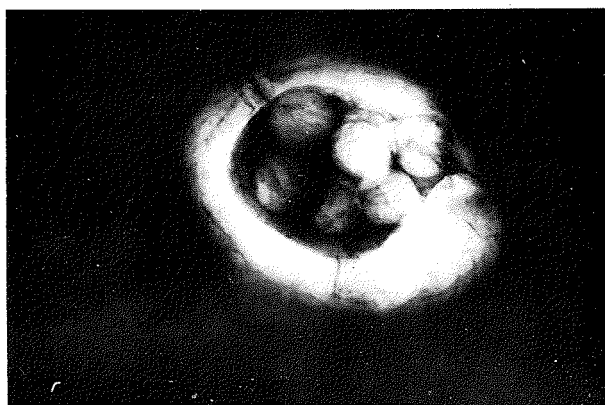


29. Suse, période II. Bulle-enveloppe. Vue extérieure et radiographie. *Voir p. 55, 79, 81, 85, 86.*



31. Tableau des calculi contenus à l'intérieur de bulles-enveloppes de Suse, et des signes correspondant éventuellement à la surface. Voir p. 55, 81, 82, 83, 85, 86.





30. Suse, période II. Bulle-enveloppe. Vue extérieure et radiographie. Voir p. 55, 79, 81, 85.



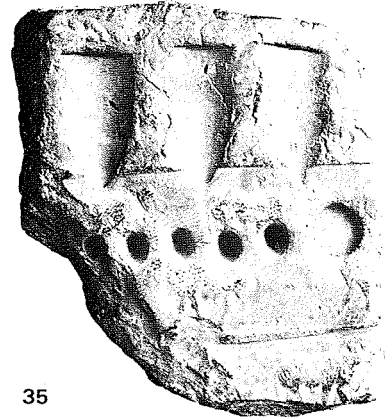
32. Suse. Période II. Tablette scellée avec signes numériques. Voir p. 59, 79, 81, 86.



33. Suse. Période II. Tablette scellée avec signes Voir p. 59, 62, 76, 79, 80, 86.



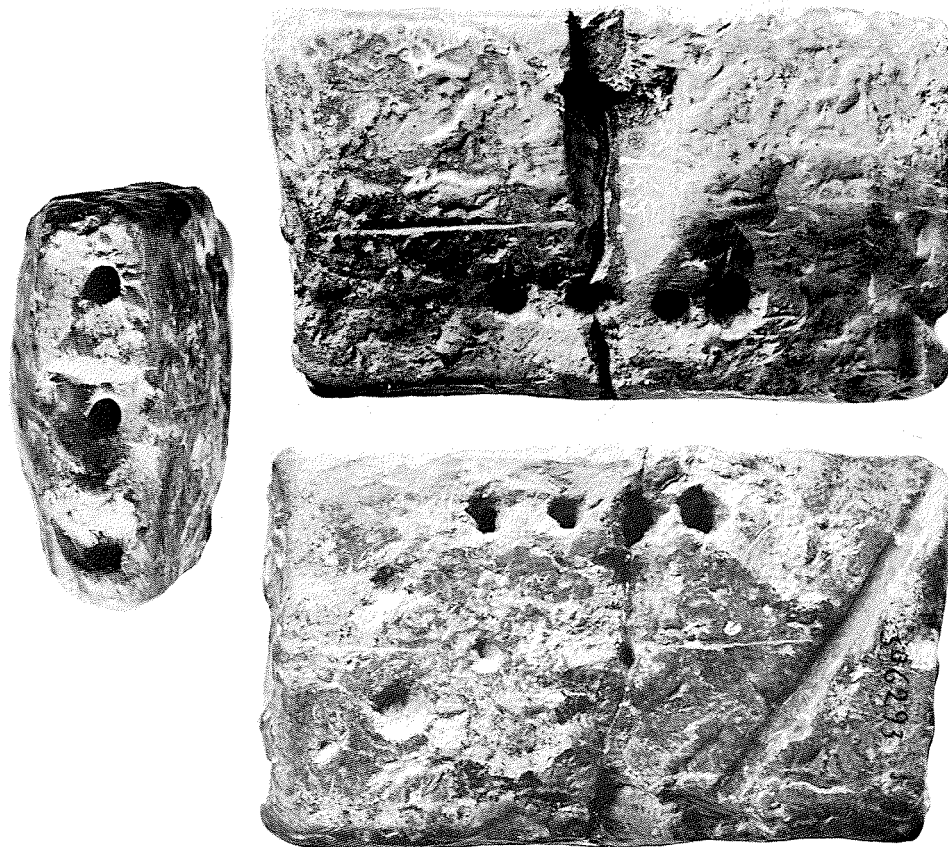
34



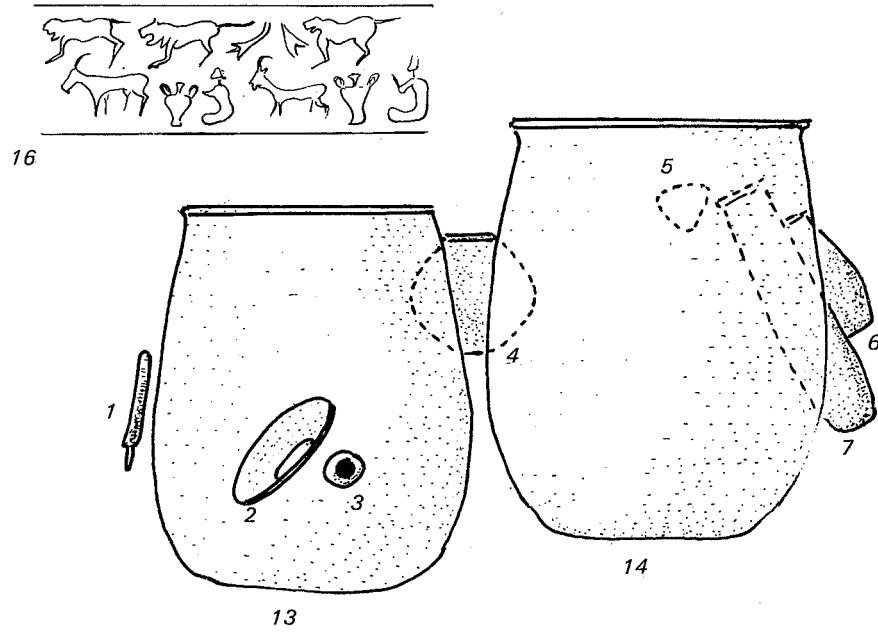
35

34. Suse Période II. Tablette-coussin portant un signe graphique. Voir p. 59, 62, 63, 79, 86, 95.

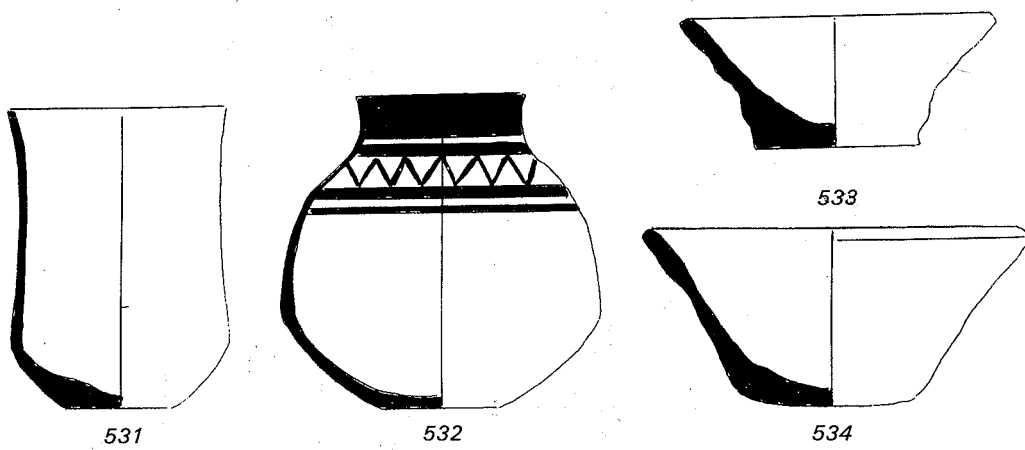
35. Suse. Période II. Tablette avec sceau de style de Djemdet-Nasr Voir p. 62, 83, 84, 94.



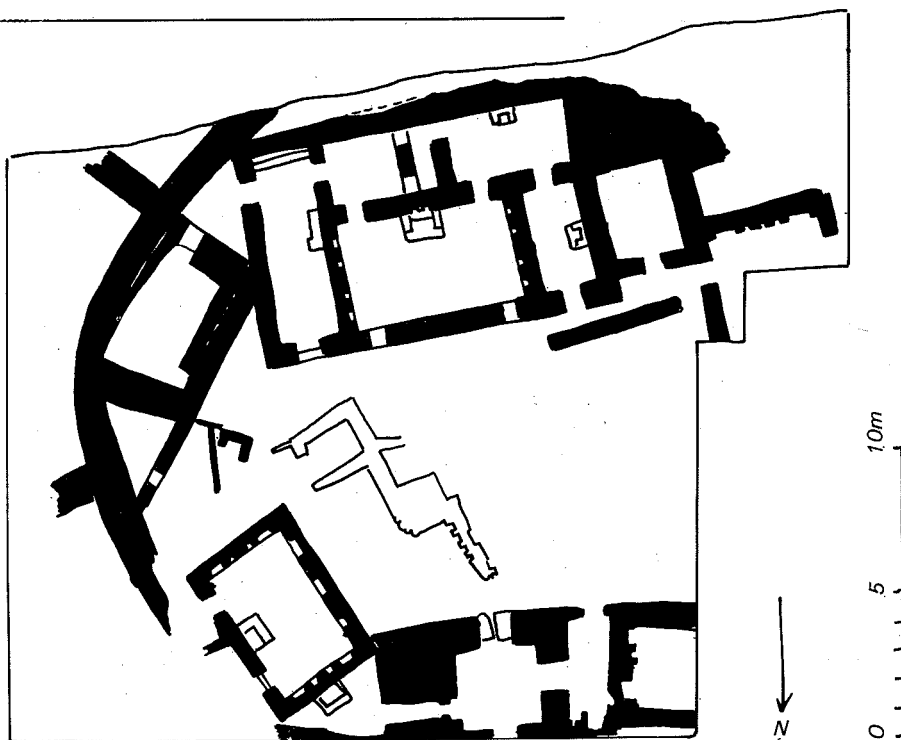
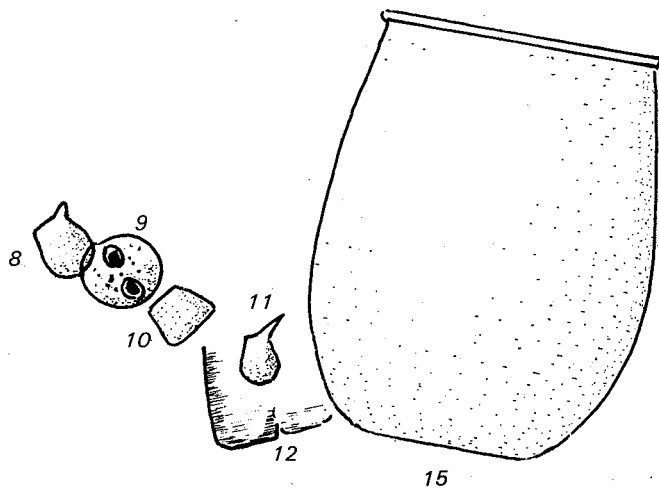
36. Suse. Période II. Tablette-coussin. Voir p. 59, 63, 79, 86, 94, 95.



37. Tépé Sialk, niveau IV. Epoque d'Uruk. Dépôt *in-situ* Voir p. 60, 67, 109.



38. Tépé Sialk. Epoque IV. Mobilier de la « Tombe O » Voir p. 68.



39. Godin Tépé. Niveau V. Plan de la citadelle. Voir p. 71.



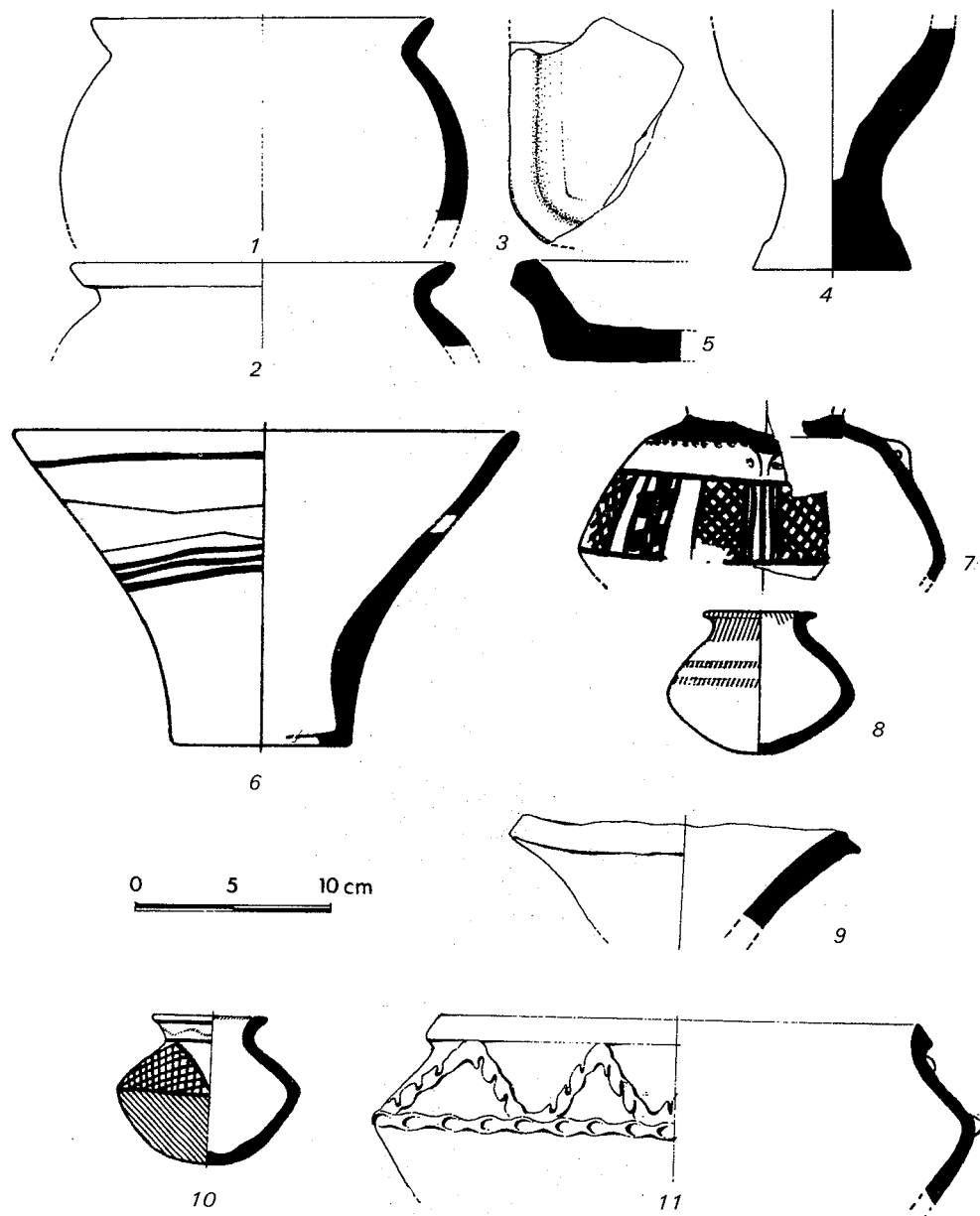
40. Suse. Vase de type de l'époque de Djemdet-Nasr. Voir p. 93.



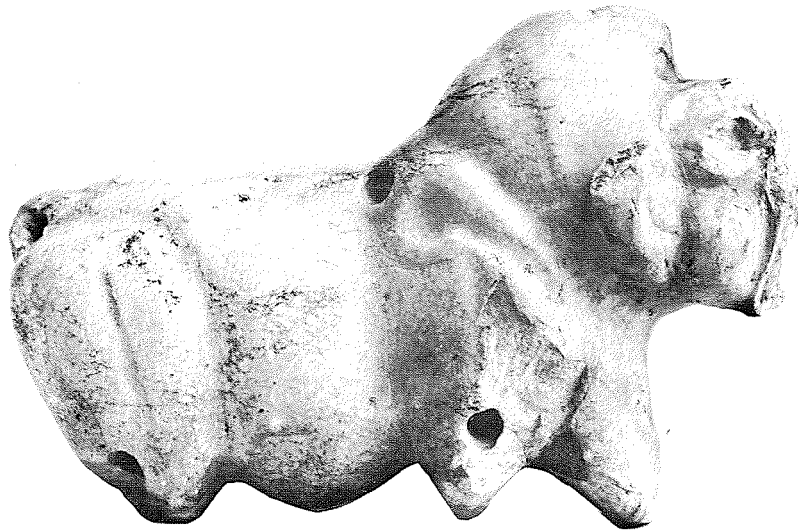
41. Suse. Vase de type de l'époque de Djemdet-Nasr. Voir p. 93.



42. Suse. Vase de type de l'époque de Djemdet-Nasr. Voir p. 93.



43. Suse. Période III, proto-élamite. Céramique Voir p. 96.



44. Suse. Période III, proto-élamite. Statuette de félin monstrueux *Voir p. 98*



a

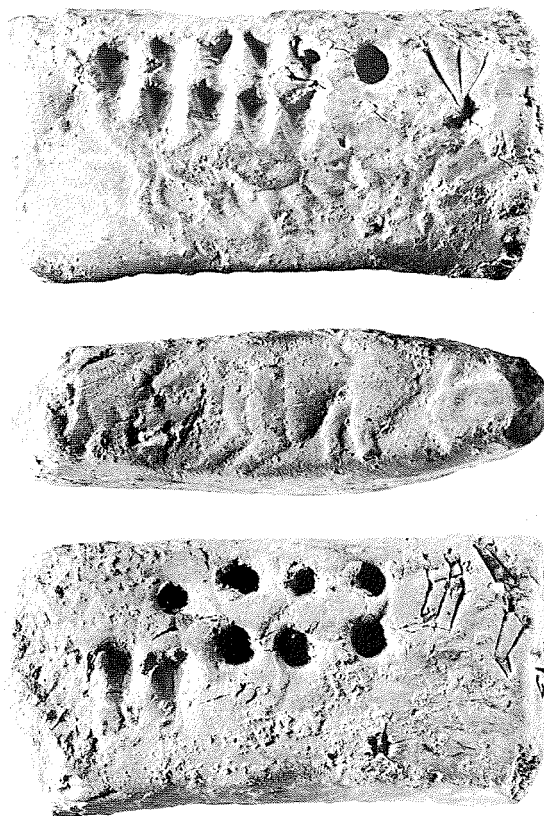


b

45. Suse. Période III, proto-élamite. Statuette de bovidé acéphale. *Voir p. 98*



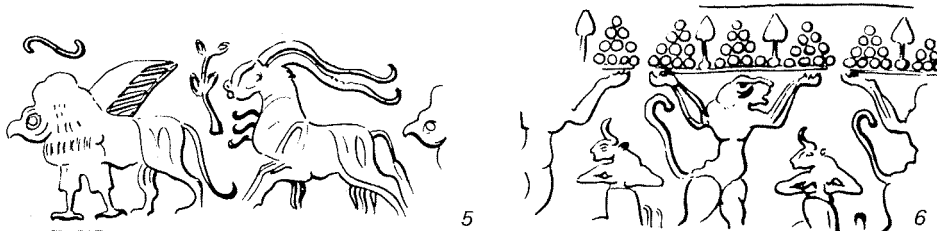
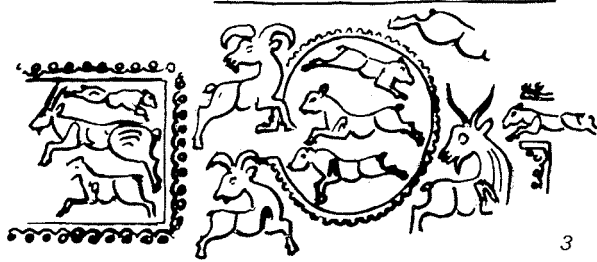
46. Suse. Période III, proto-élamite. Tablette en forme de coussin Voir p. 57, 94, 99.



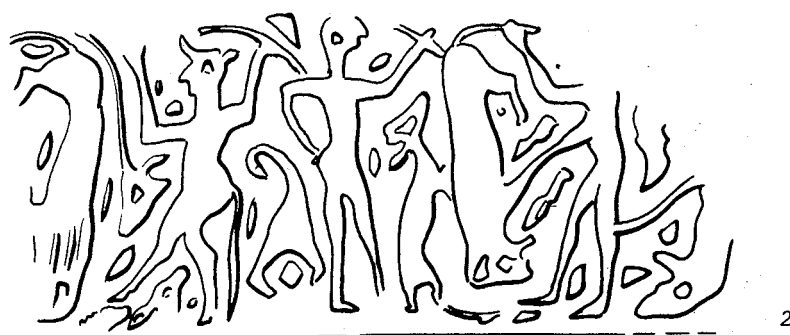
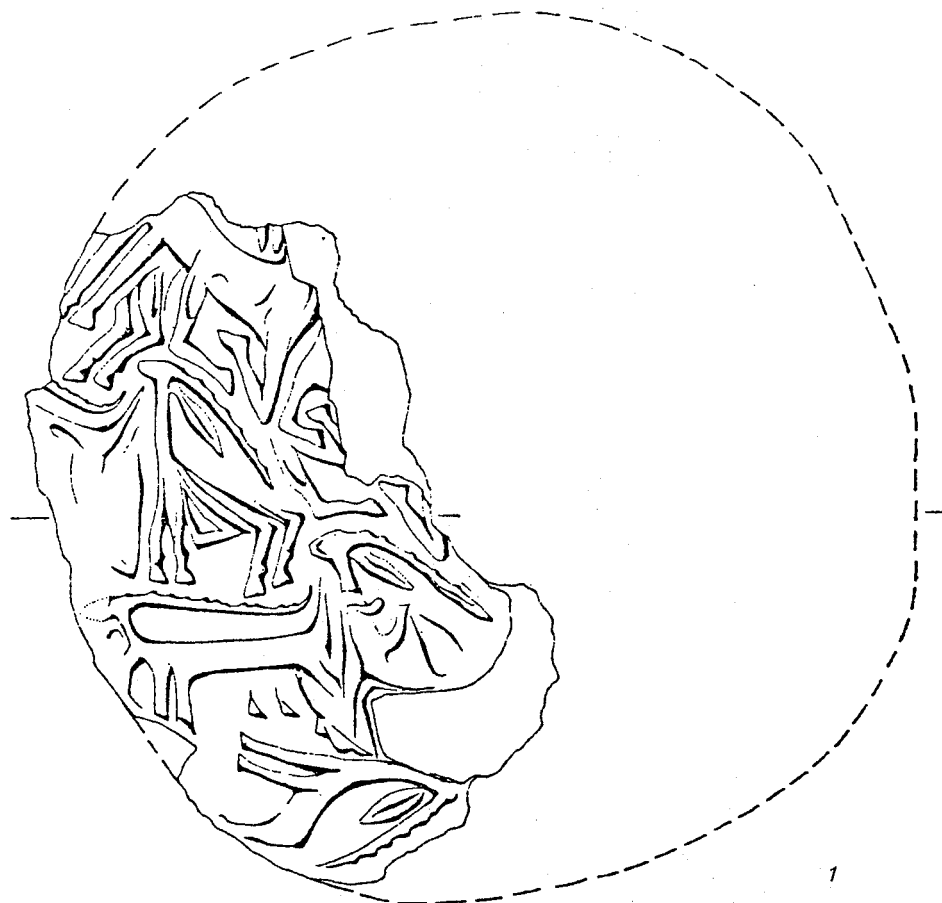
47. Suse. Période III, proto-élamite. Tablette en forme de coussin Voir p. 95, 99.



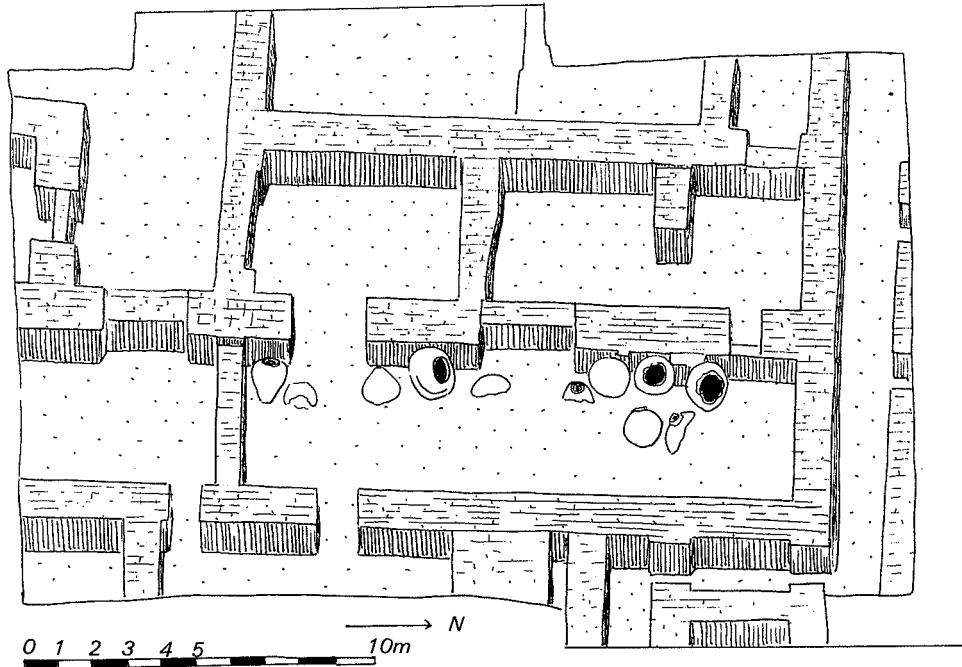
48. Suse. Période III. Tablette proto-élamite. Voir p. 95, 101.



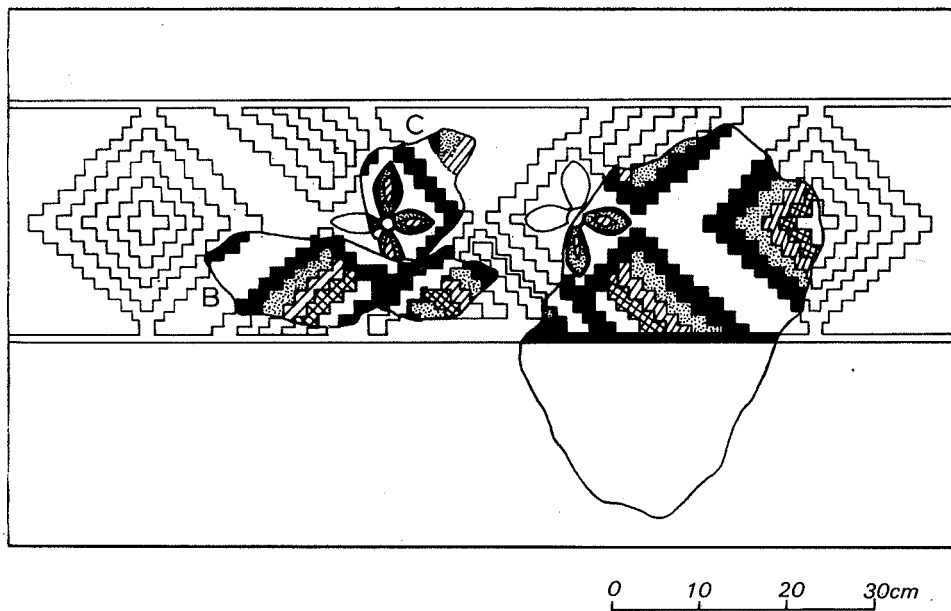
49. Suse. Période III. Sceaux-cylindres proto-élamites. Voir p. 96, 98, 99, 100, 113, 115, 118.



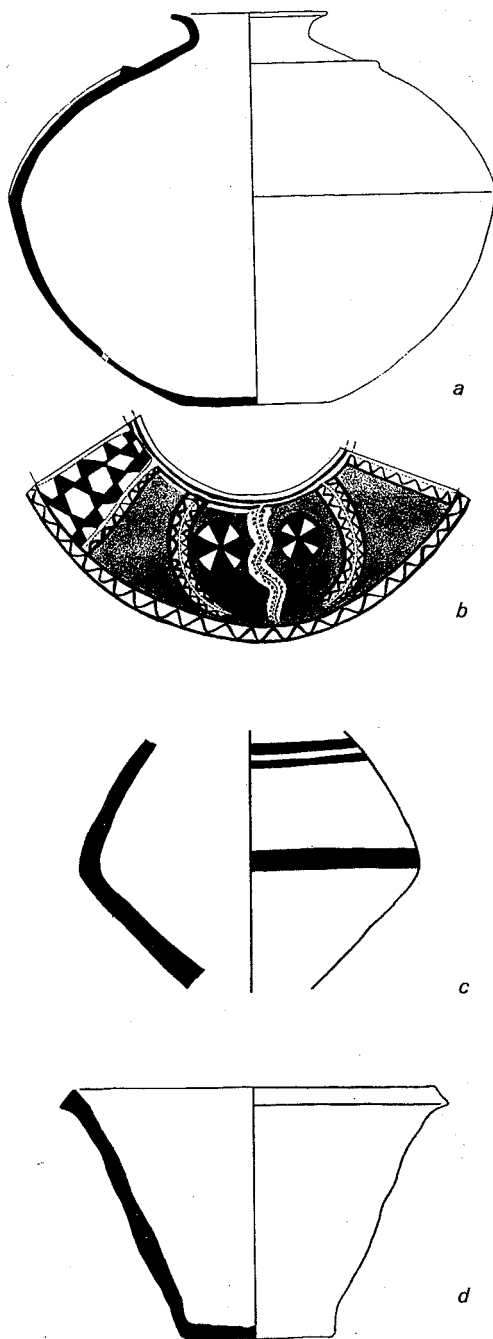
50. Suse. Période III. Empreintes de sceaux-cylindres. Voir p. 97, 104, 115, 122.



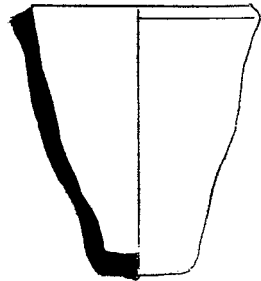
51. Tell-i Malyan (Anshan). Bâtiment proto-élamite. Niveau II Voir p. 107.



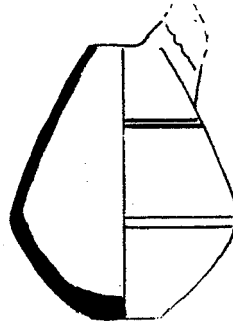
52. Tell-i Malyan (Anshan). Peinture murale proto-élamite. Niveau III Voir p. 107.



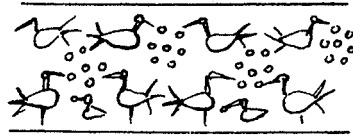
53. Tell-i Malyan (Anshan). Céramique proto-élamite « époque de Banesh » Voir p. 108.



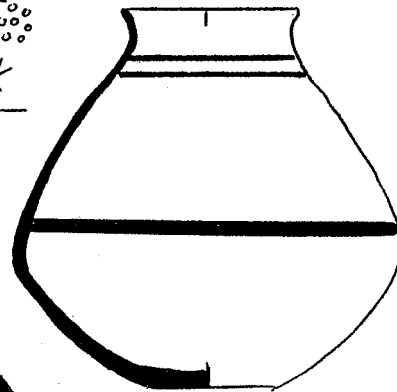
S.20



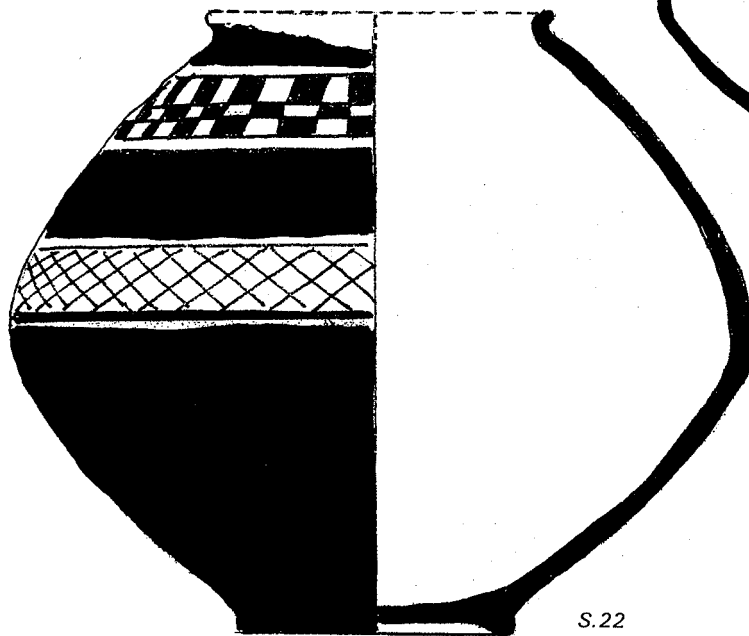
S.27



S.25



S.21

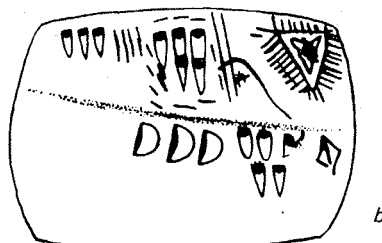
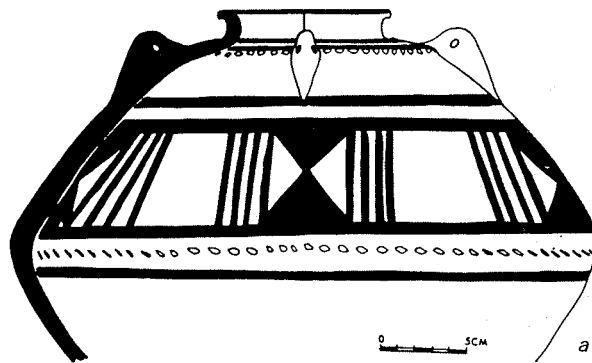


S.22

54. Tépé Sialk. Niveau IV-2. Matériel proto-élamite Voir p. 110.



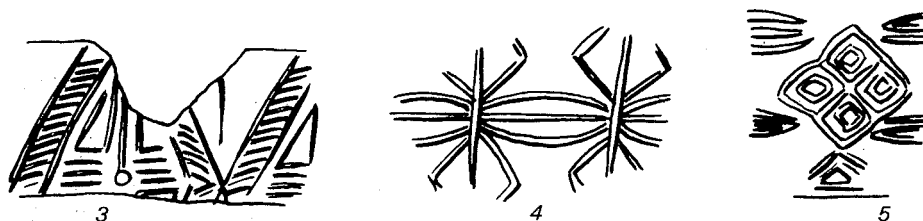
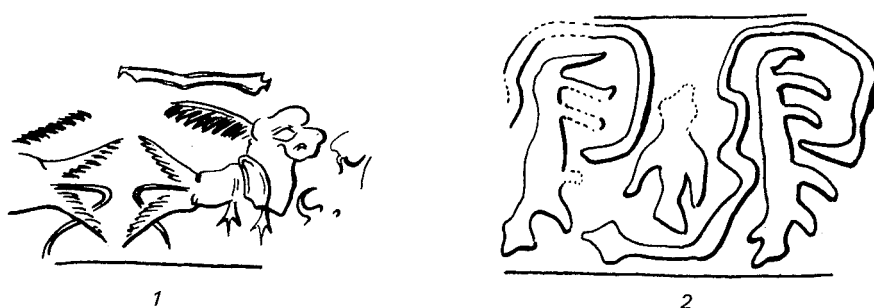
55. Tépé Sialk. « Plat Banes h » Voir p. 67, 111.



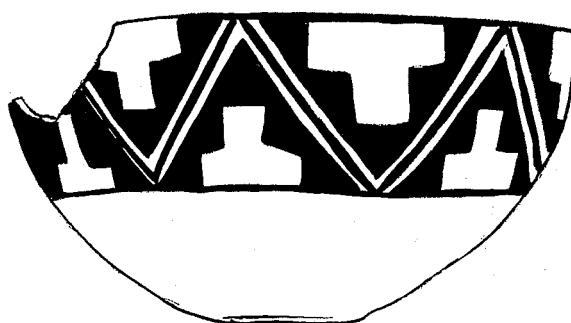
56. Tépé Yahya. Niveau IV C. Jarre et tablette proto-élamites. Voir p. 112.



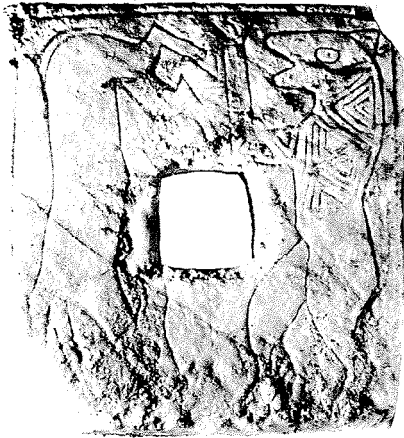
57. Tépé Yahya. Niveau IV C. Empreinte proto-élamite. Voir p. 113.



58. Shahr-i Sokhta. Période 1. Glyptique proto-élamite Voir p. 99, 115.



59. Shahr-i Sokhta. Période 1. Vase peint de type de Géoksyur (Turkménie). Voir p. 107, 114.



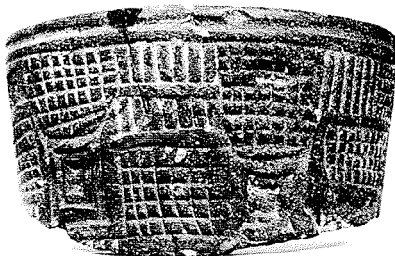
60. Suse. Plaque perforée de style dynastique archaïque II. *Voir p. 121.*



61. Suse. Epoque des Dynasties archaïques. Statue royale. *Voir p. 123.*



62. Suse. Vase en mastic de bitume. *Voir p. 123.*



64. Suse. Vase en mastic de bitume à décor architectural. *Voir p. 124, 137.*



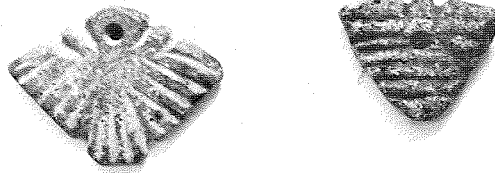
63. Suse. Vase en mastic de bitume. *Voir p. 123.*



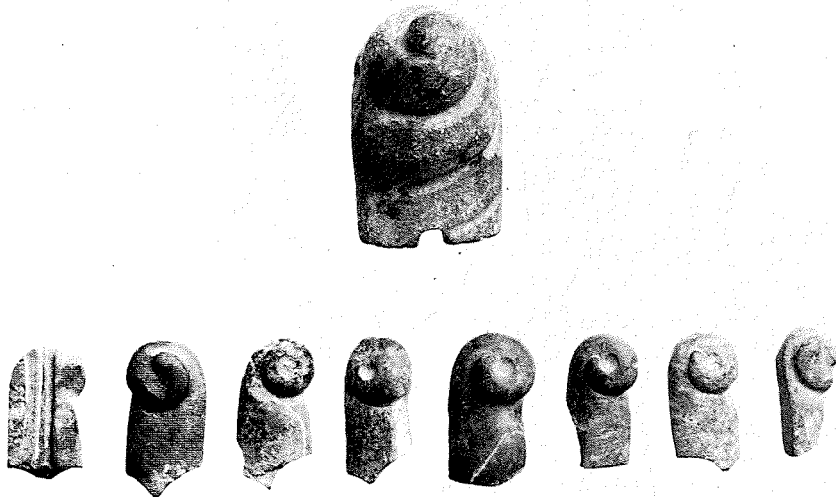
65. Suse. Relief en mastic de bitume. Epoque des dynasties archaïques. Voir p. 124.



69. Suse. Seconde moitié du III e millénaire. Objet en albâtre Voir p. 127.



66. Suse. Petits aigles en lapis lazuli. Epoque des dynasties archaïques. Voir p. 129.



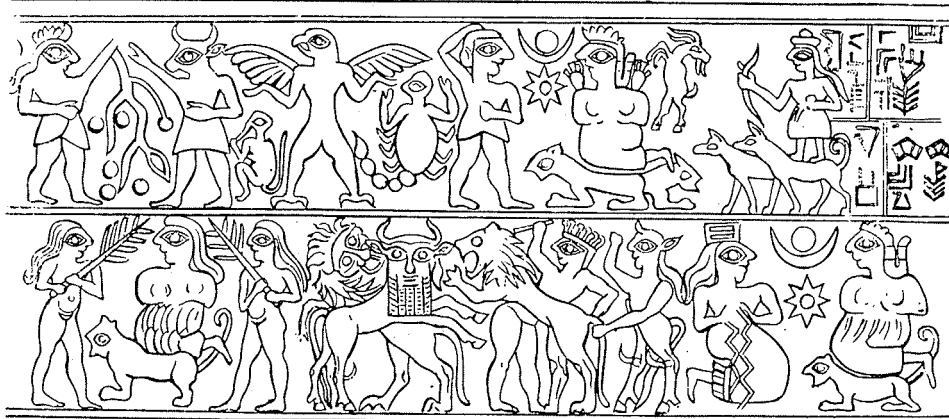
67. Suse. Boucles en lapis lazuli. Epoque des dynasties archaïques. Voir p. 129.



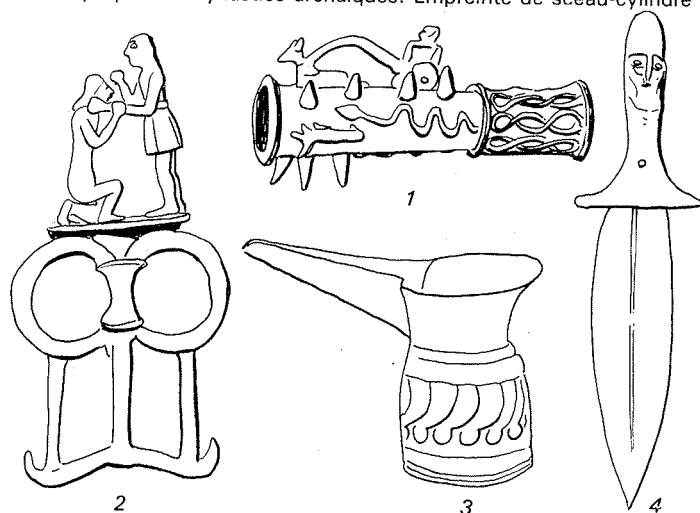
68. Suse. Epoque des dynasties archaïques. Calculi contenus dans le Vase à la cachette. Voir p. 125, 126.



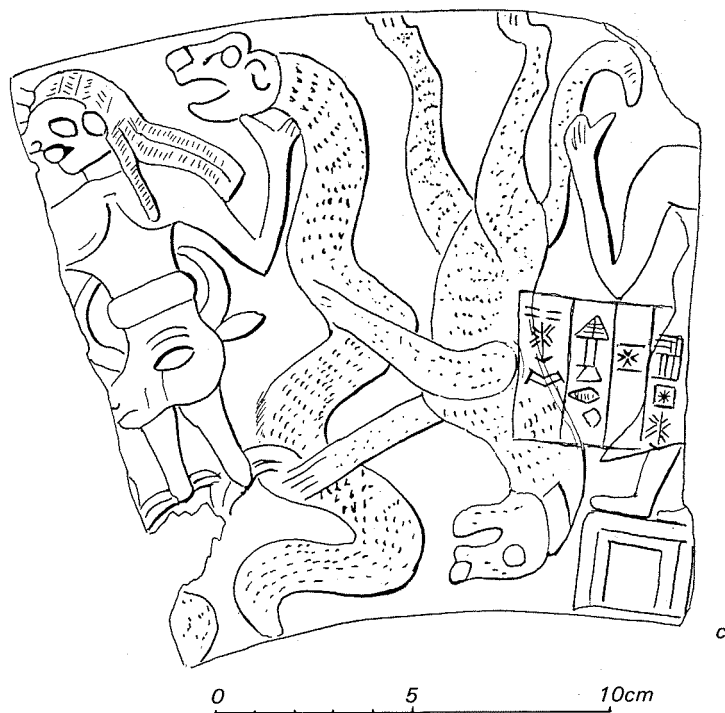
70. Suse. Epoque des dynasties archaïques. Vase à décor architectural . Chlorite
 Voir p. 124, 137.



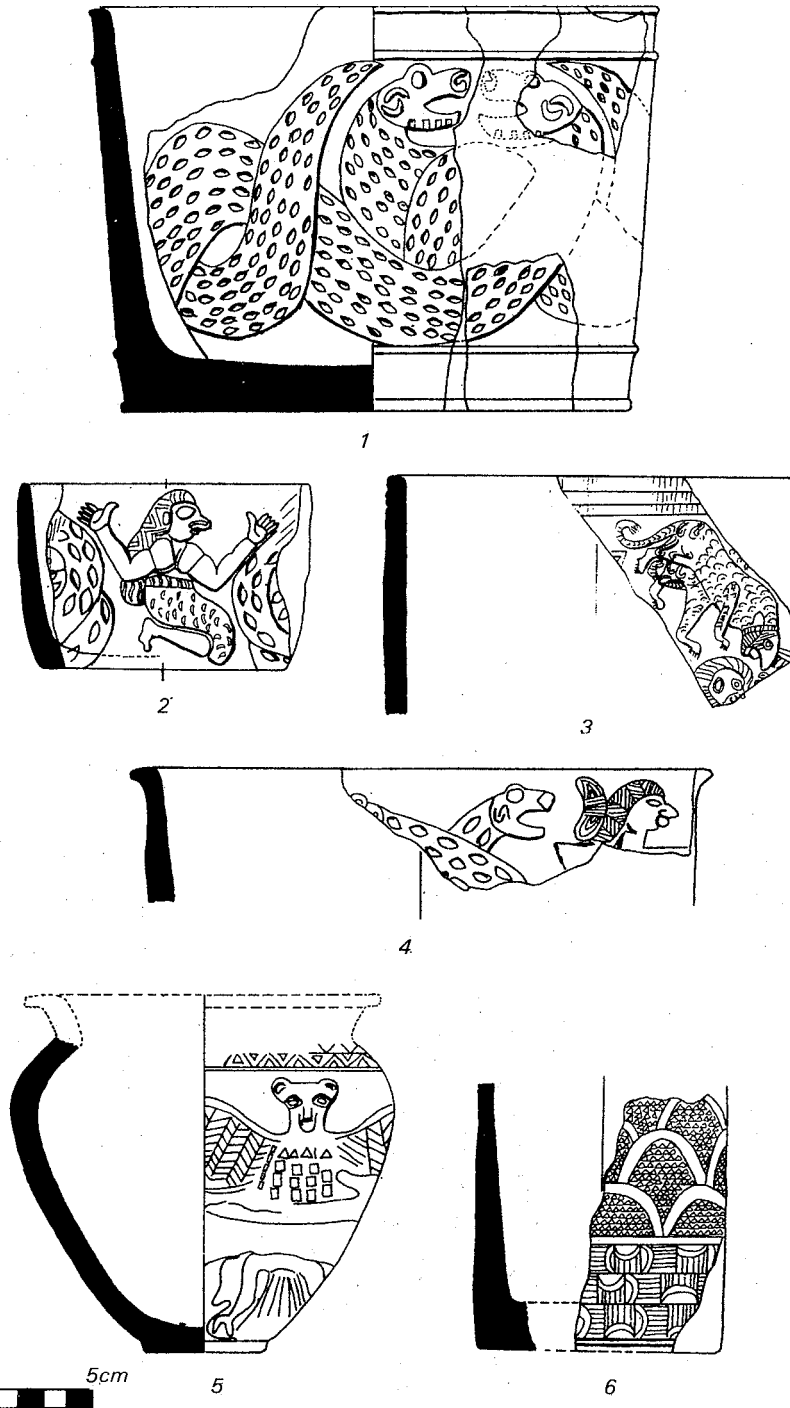
71. Suse, fin de l'époque des dynasties archaïques. Empreinte de sceau-cylindre Voir p. 128, 167, 197.



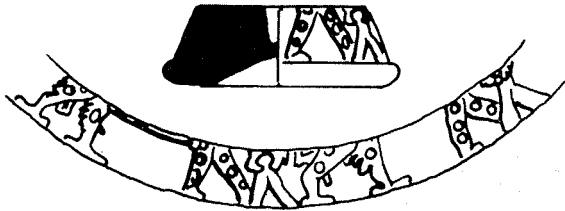
72. Luristan. « Bronzes » du milieu du III^e millénaire. Voir p. 130, 131, 196.



73. Iran du Sud-Est. Gobelet en chlorite avec inscription sumérienne. Milieu du III^e millénaire
 Voir p. 124, 136, 169.



74. Ile de Tarut. Vases en chlorite. Milieu du III^e millénaire Voir p.124, 133, 136, 137, 173.



75. Tello. Pied de vase en chlorite. Epoque d'Agadé. Voir p. 136, 137.

76. Shahdad (Désert de Lut) Statuette funéraire apparentée à la statuaire mésopotamienne de l'époque dynastique archaïque II. Voir p. 135, 165.

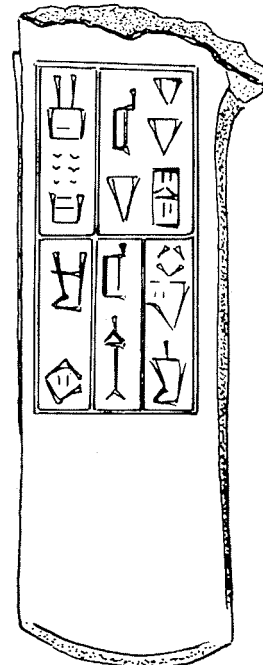


77

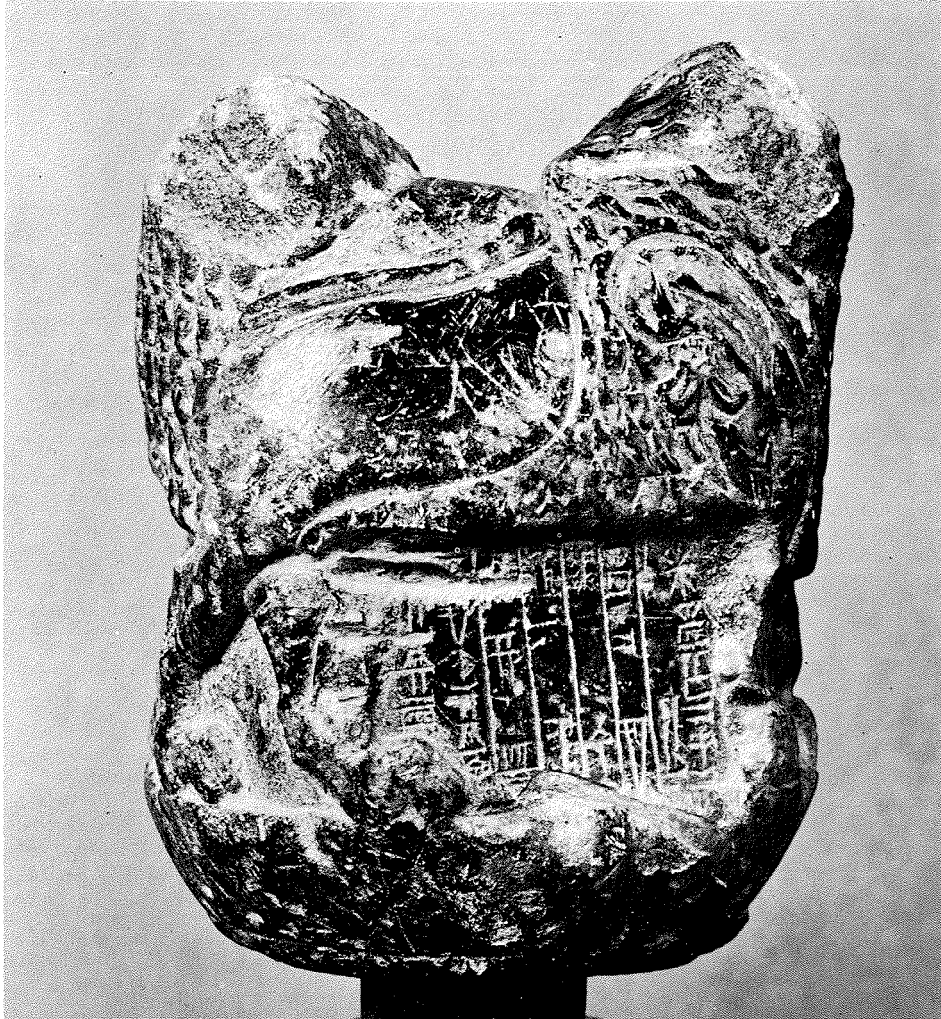
78

77. Shahdad (Désert de Lut). Casse-tête en cuivre. Milieu du III^e millénaire. Voir p. 134.

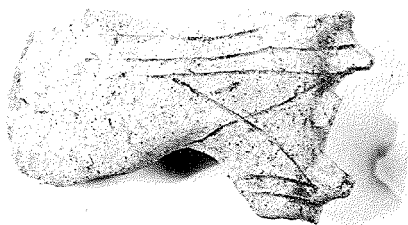
78. Shahdad (Désert de Lut). Vase en chlorite. Milieu du III^e millénaire. Voir p. 135.



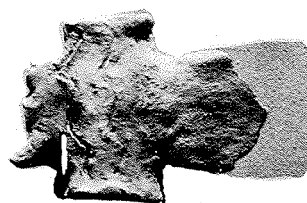
79. Suse. Hachette en bronze d'Ilishmani. Fin de l'époque d'Agadé. Voir p. 142.



80. Suse. Masse d'armes vouée par un « commerçant maritime » au temps de Shulgi. Voir p. 146, 149.

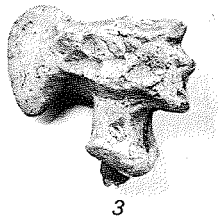


1



2

81. Suse. Modèles de haches en terre cuite. Fin III^e - début II^e millénaire. Voir p. 156, 157.



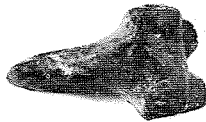
3



4



5



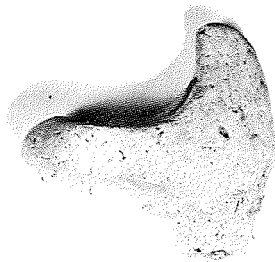
6



7



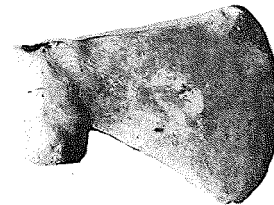
8



9

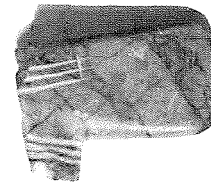
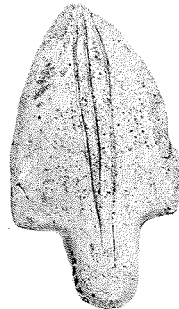
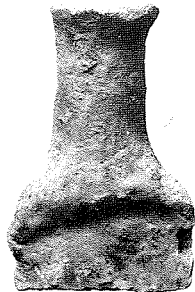


10



11

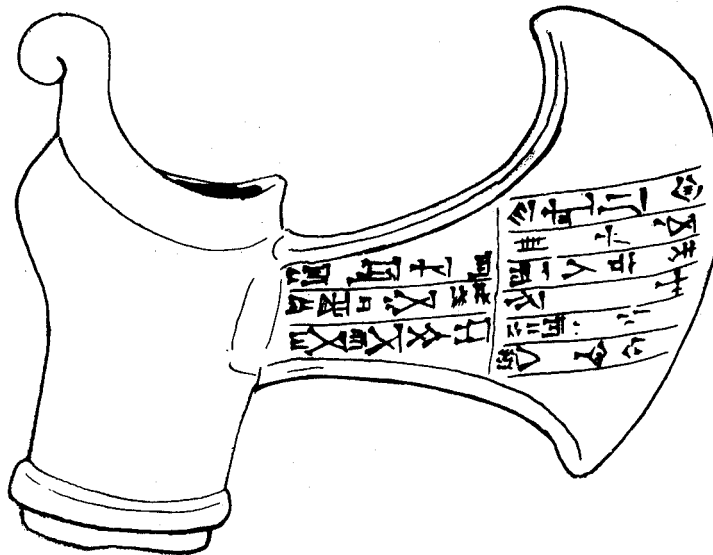
81. Suse. Modèle de haches en terre cuite. Fin III - début II^e millénaire Voir p. 156, 157.



82. Suse. Modèles d'armes en terre cuite et pierre. Fin III^e - début II^e millénaire Voir p. 156, 157.



83. Suse. Empreinte du sceau de Kuk-Simut, chancelier d'Idadu II. XX^e siècle av. J.-C. Voir p. 152, 156, 164, 195.



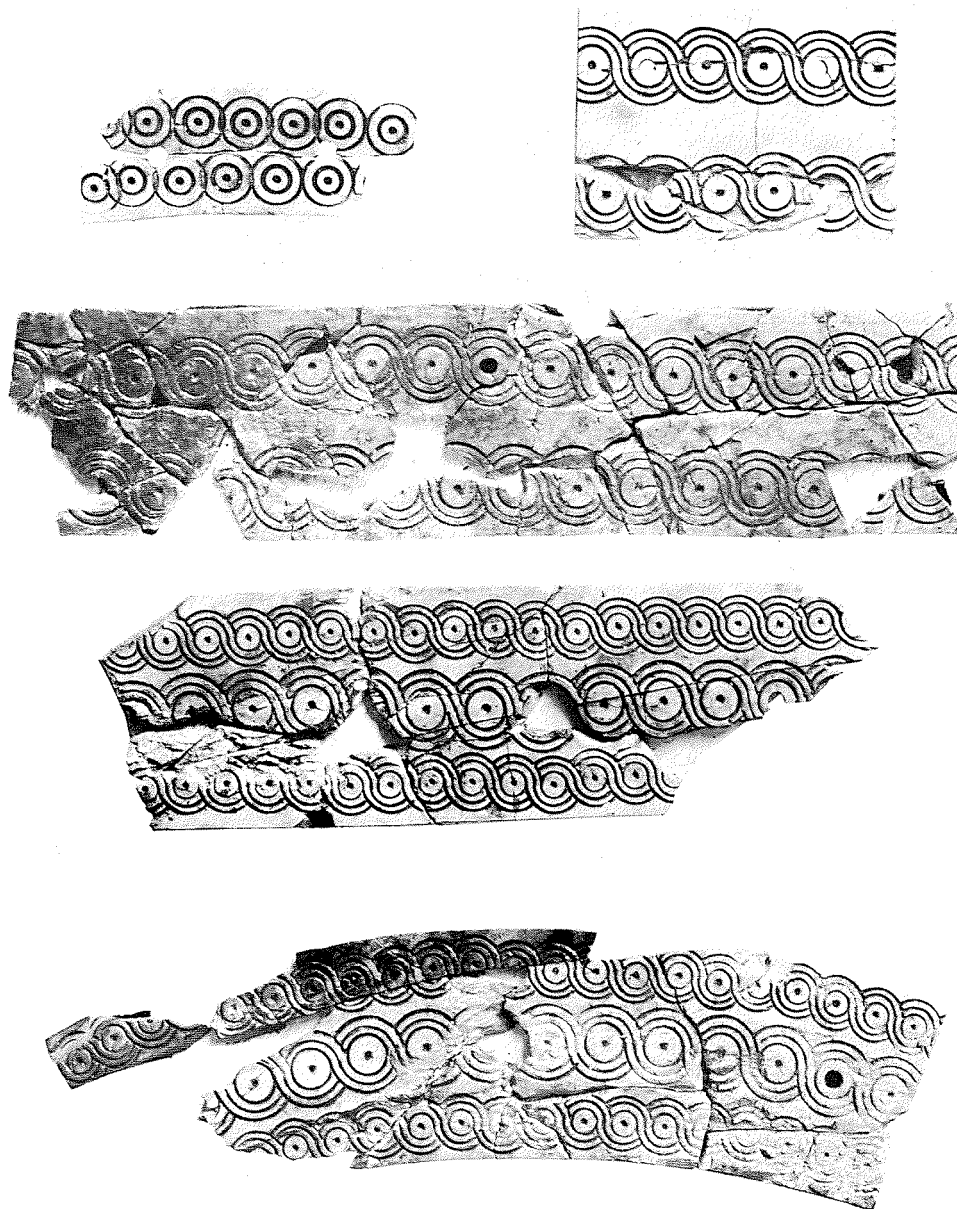
84. Luristan. Hache vouée par Attahushu. XIX^e s. avant J.-C. Voir p. 152, 156, 195.



85. Suse. Sceau de Sirahupitir, serviteur de Attahushu. XIX^e s. avant J.-C. Voir p. 153, 196.



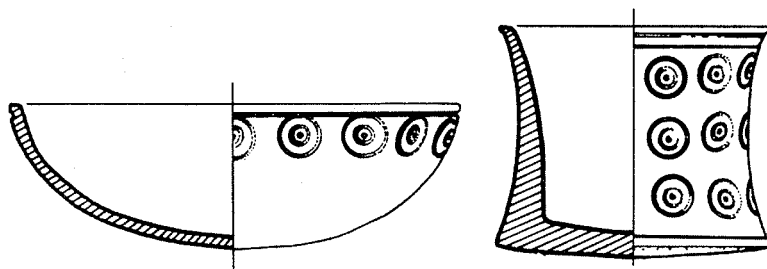
86. Chogha Gavaneh. Sceau-cylindre de She-mitum. XIX^e-XVIII^e s. avant J.-C. Voir p. 154.



87. Suse. Éléments de placage en os, sur le bois d'un char. Début II^e millénaire. Voir p. 152.



88. Tello. Bol en chlorite voué par Ur Bawu, au temps d'Amar-Sin, roi d'Ur. Voir p. 146, 147, 149.



89. Suse. Vases en chlorite importés du golfe Persique. Fin du III^e millénaire. Voir p. 146, 147, 149, 176.



a

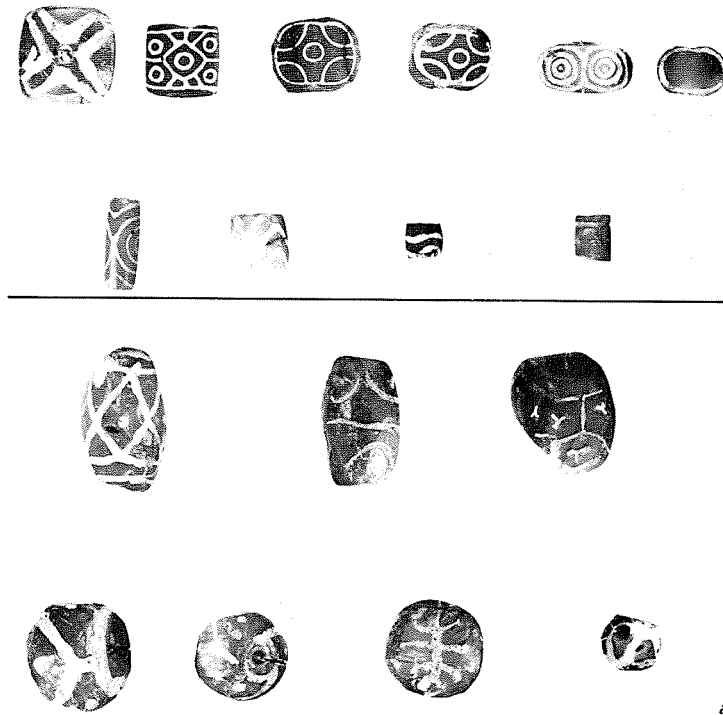


b

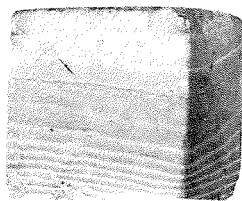
91. Suse. Pommeau taillé dans un coquillage. Début du II^e millénaire. Voir p. 146, 150.



90. Suse. Sceaux du Golfe Persique (1-7) et imitations élamites (8-10). Voir p. 146, 150.



92. Suse. Perles exotiques : a) perles en cornaline: à décor blanc. En bas: perles tardives



93. Suse. Poids importé d'Inde harappéenne. Voir p. 143



94. Suse. Sceau-cylindre et cachet avec inscriptions harappéennes. Voir p. 143, 148, 177.

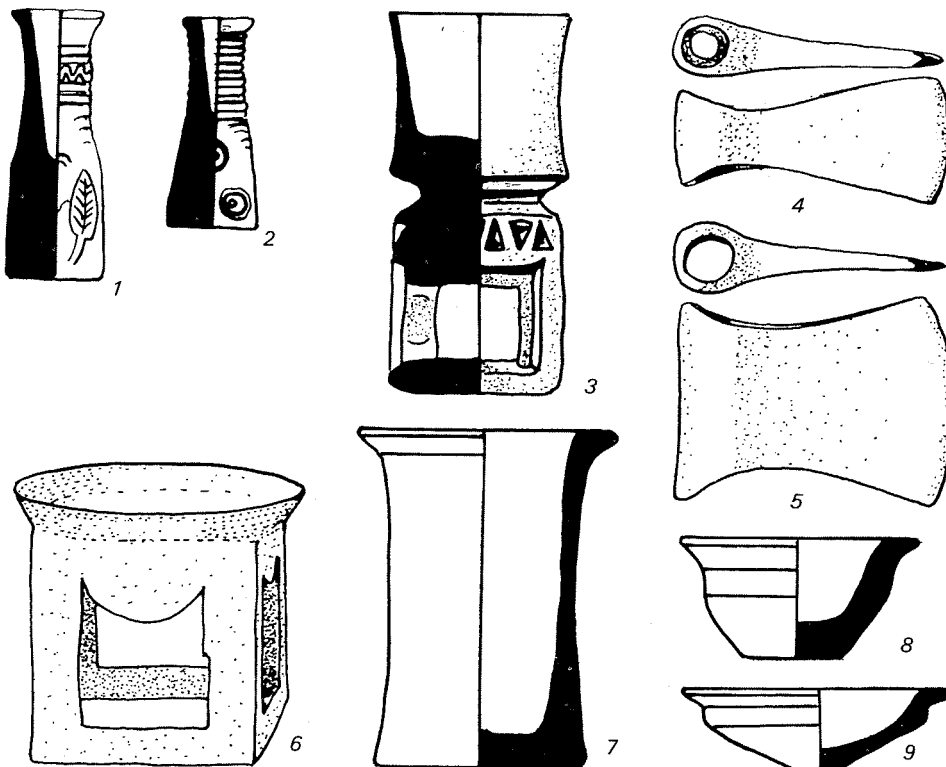


b

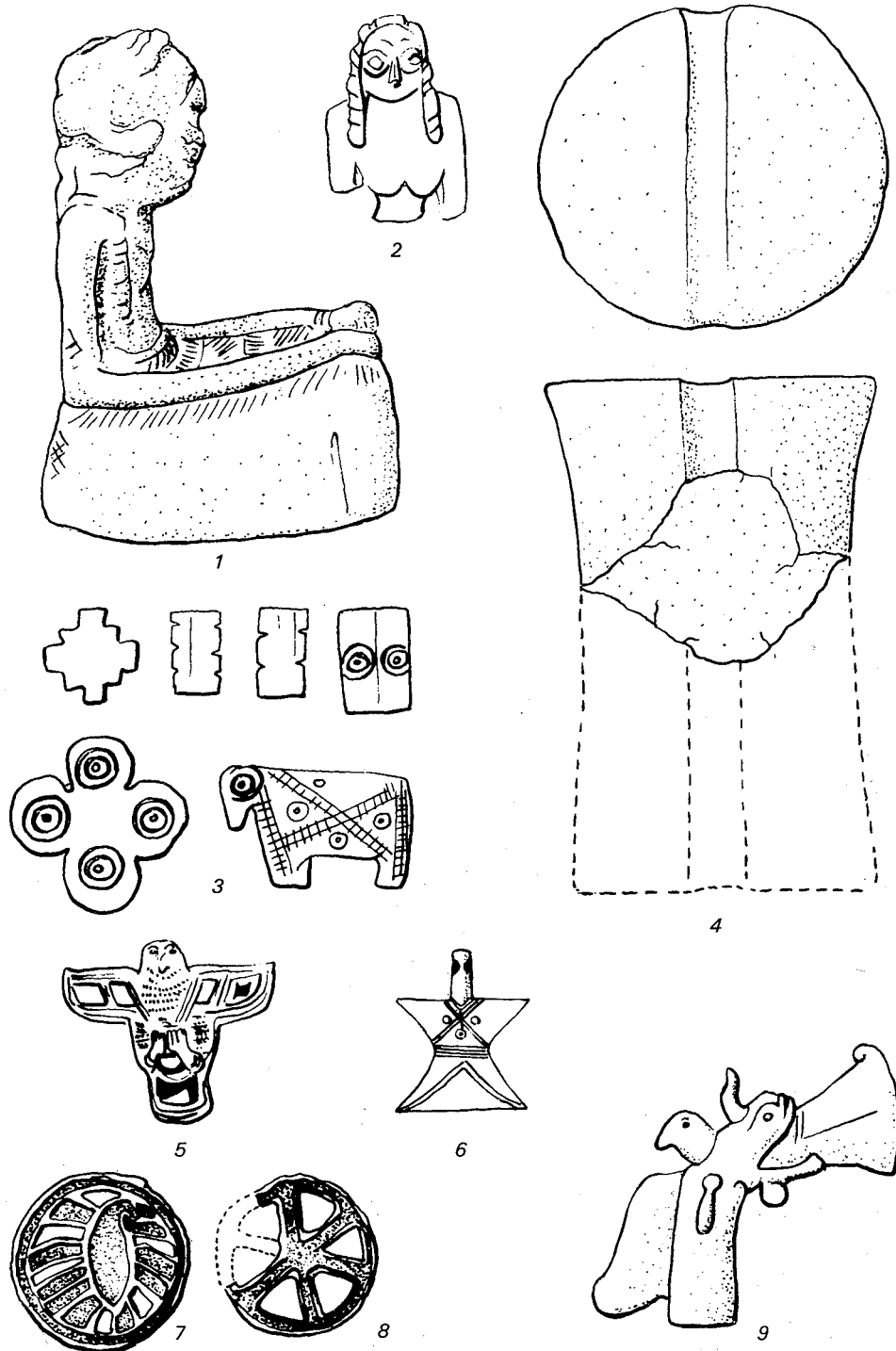
92. Suse. Perles exotiques : b) Collier de perles en cornaline à décor blanc et perles diverses dont une importée d'Asie centrale Voir p. 144, 148.



95. Suse. Tête de statuette importée d'Inde harappéenne Voir p. 144, 148.



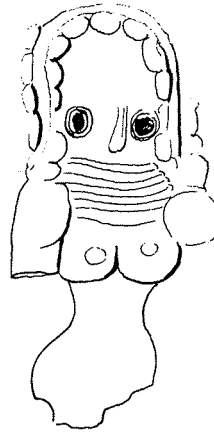
96. Suse. Objets importés d'Iran du Sud-Est. Voir p. 125, 126, 147, 164, 178, 187, 201.



97. Suse. Objets importés d'Iran oriental et d'Asie Centrale. Voir p. 127, 144, 147, 148, 163, 199.



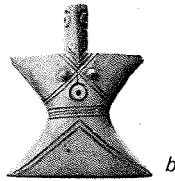
98. Suse. Buste de statuette importé d'Afghanistan (ou imité). Voir p. 148



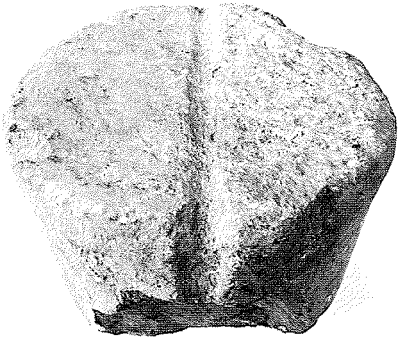
99. Chalgari (Pakistan). Figurine en terre cuite. 2^e moitié du III^e millénaire Voir p. 148



100. Suse. Importations d'Asie Centrale. a) parure, b) idole féminine Voir p. 144, 147, 199



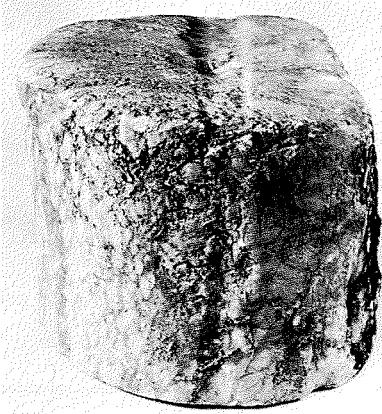
104. Suse. Trois blocs semi-cylindriques



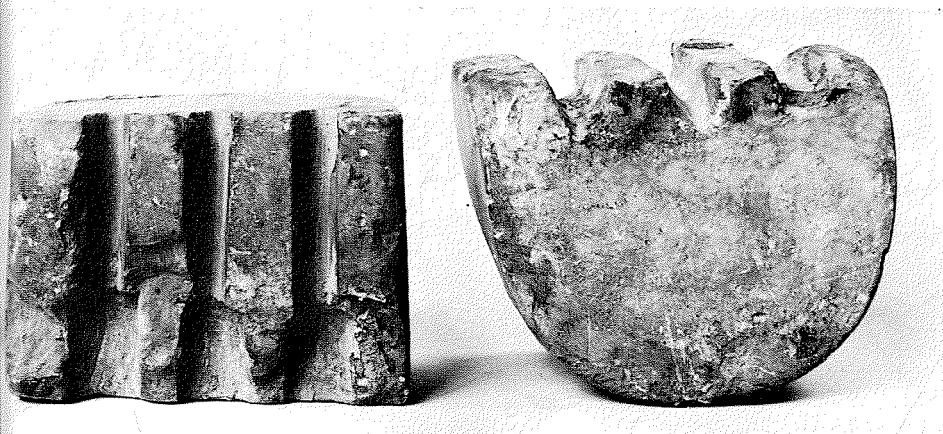
101. Suse. Fragment de colonnette à gorge, importée d'Iran Oriental ou d'Asie Centrale Voir p. 148, 165.



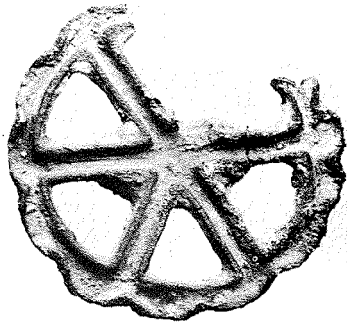
103. Suse. Bloc semi-cylindrique à rainures Voir p. 148



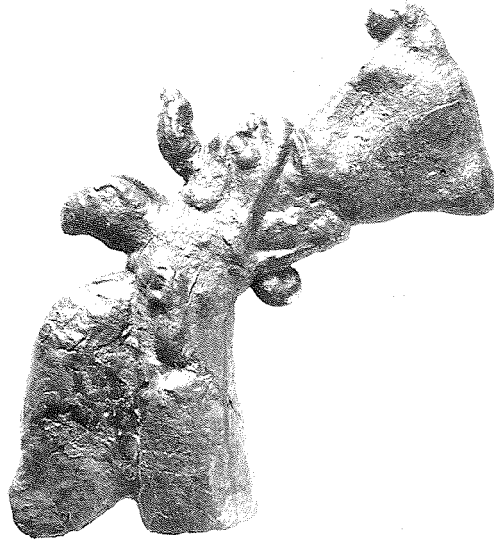
102. Suse. Section de colonnette à gorge importée d'Iran oriental Voir p. 148, 165



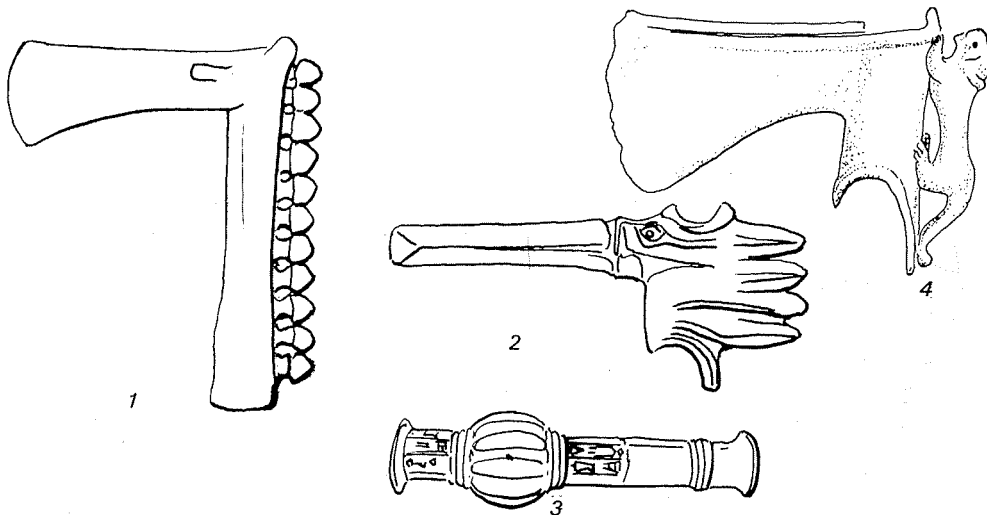
semblables, à rainures Voir p. 148



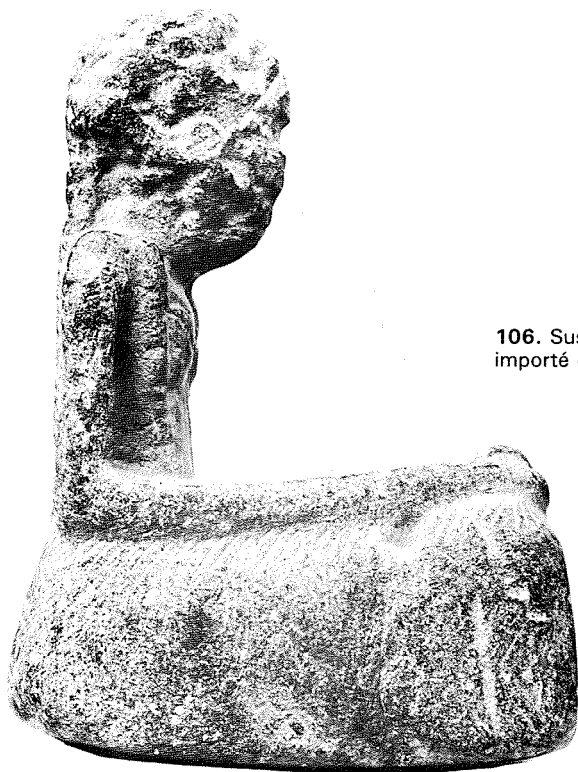
105. Suse. Cachets compartimentés en cuivre, importés d'Iran du Sud-Est Voir p. 147.



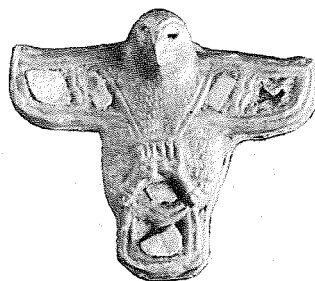
107. Suse. Hache d'apparat probablement importée d'Iran Oriental ou de Bactriane Voir p. 149, 195, 196.



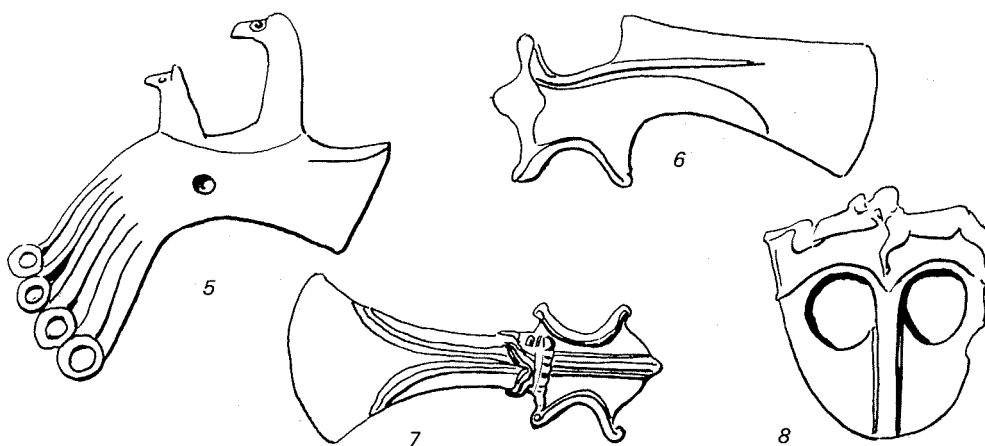
109. Luristan. « Bronzes » contemporains d'Agadé et Ur III. Voir p. 155, 156.



108. Suse. Statuette importée de Bactriane Voir p. 202.



106. Suse. Pendentif en forme d'aigle, importé de Bactriane. Voir p. 147, 201.

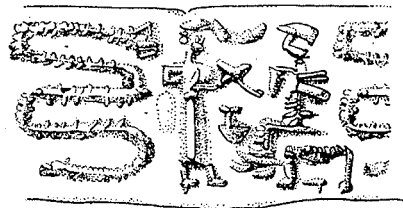


109. Luristan. « Bronzes » contemporains d'Agadé et Ur III Voir p. 155, 156.



110. Plaine de Marv Dasht. Vase en argent avec inscription élamite. Voir p. 157, 197.

28



1



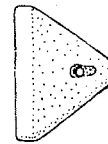
3



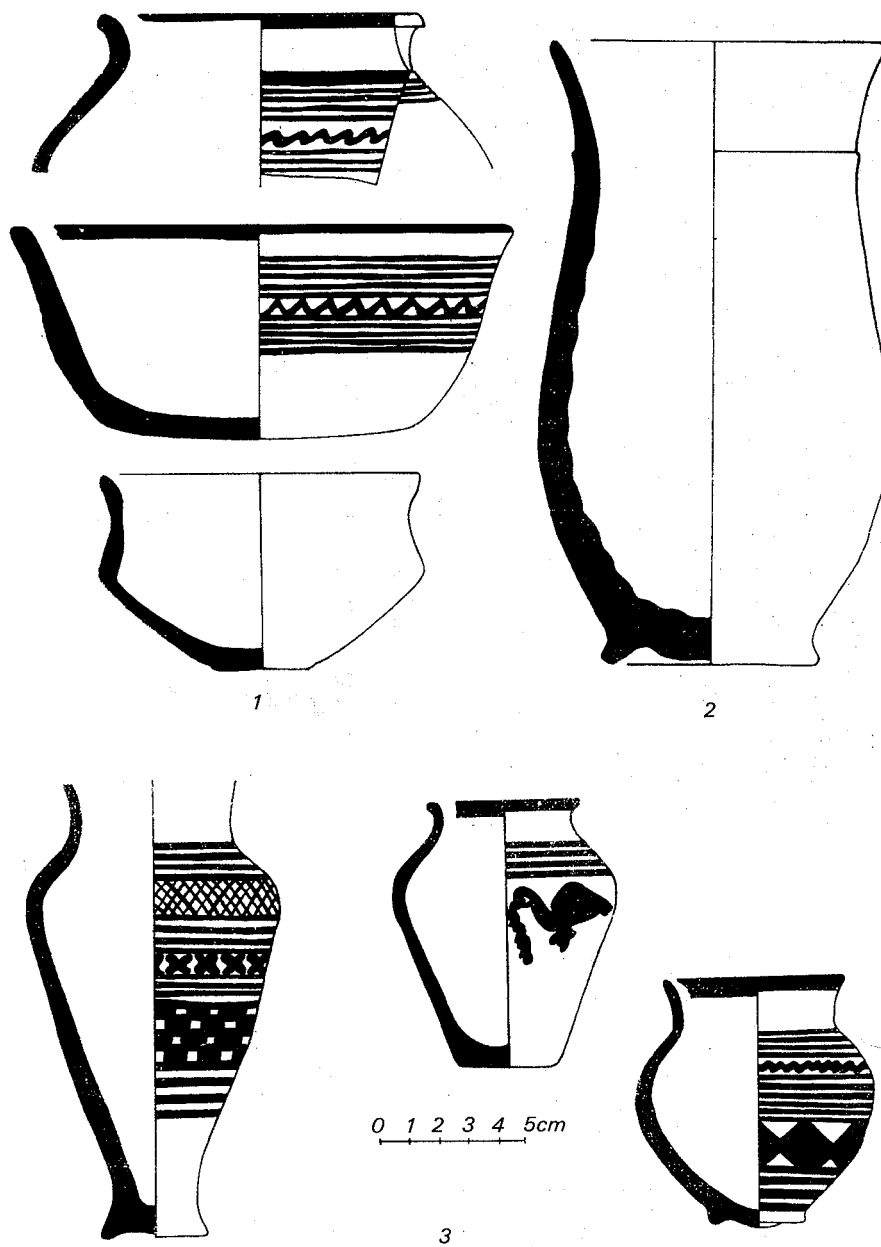
2



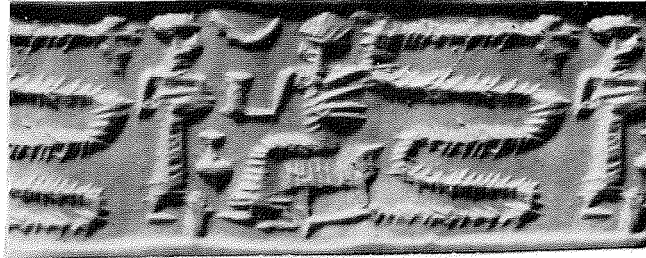
4



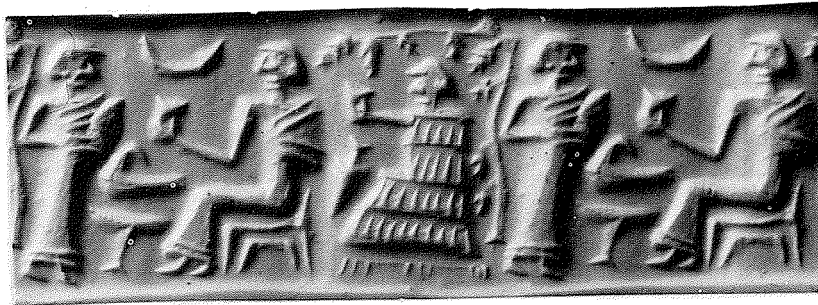
112. Tell-i Malyan (Anshan). Sceau-cylindres et cachets anshanites. Epoque de Kaftari. Voir p. 150, 153, 158, 199.



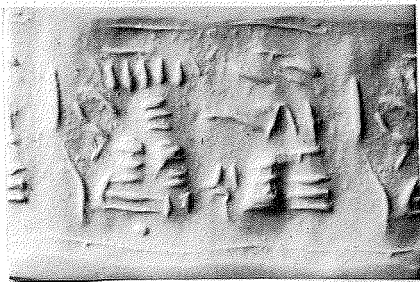
111. Tell-i Malyan (Anshan). Céramique de l'époque de Kaftari. Voir p. 158.



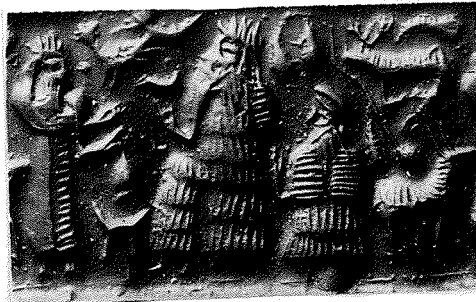
1



2



3

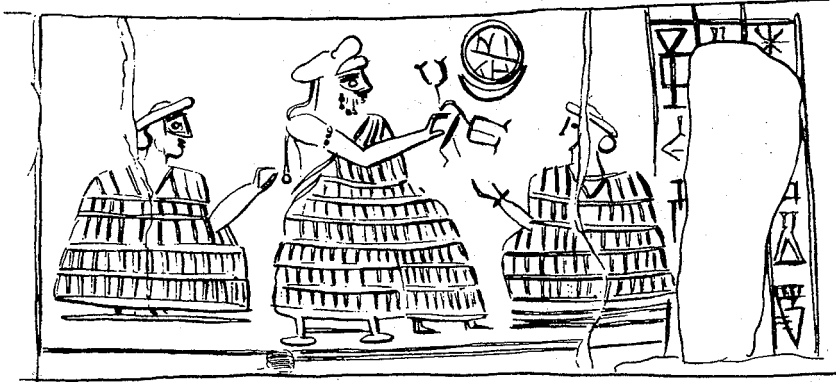


4

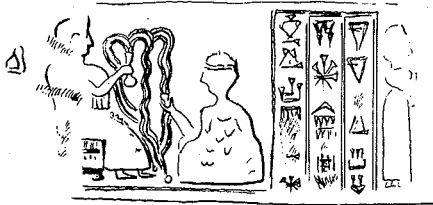


5

113. Sceaux-cylindres anshanites. Suse (1, 2, 3) et collection particulière (4, 5) Voir p. 150, 153, 159, 199.



1



2



3



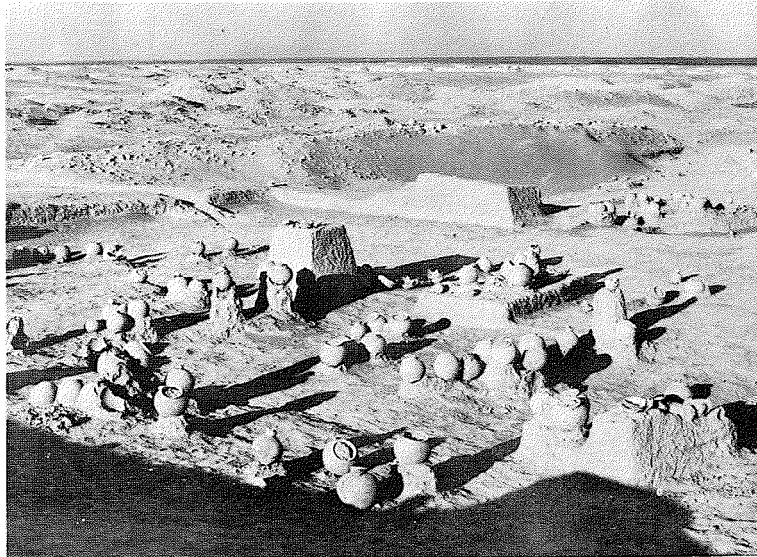
4



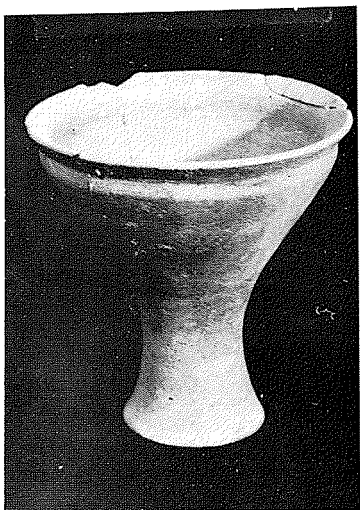
5



6



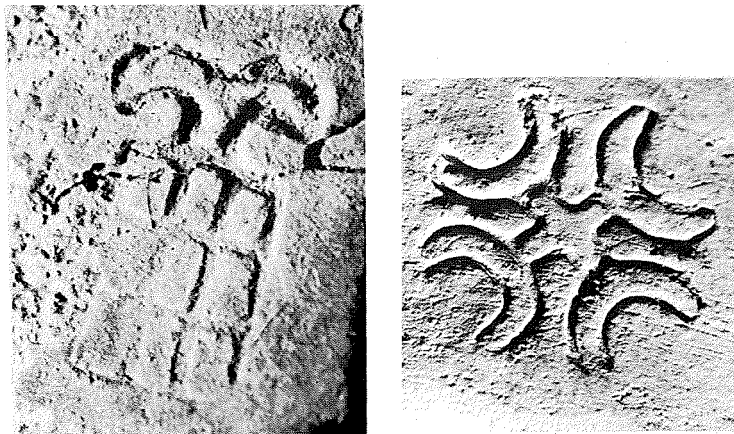
115. Shahdad (Désert de Lut). Ensemble de vases in situ *Voir p. 162.*



116. Shahdad. Vase en forme de corne *Voir p. 163, 188, 194.*



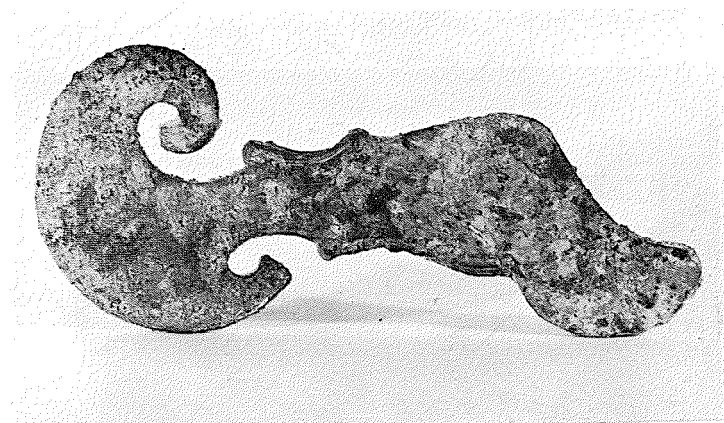
117. Shahdad. Vase peint de type de Khurab. *Voir p. 162.*



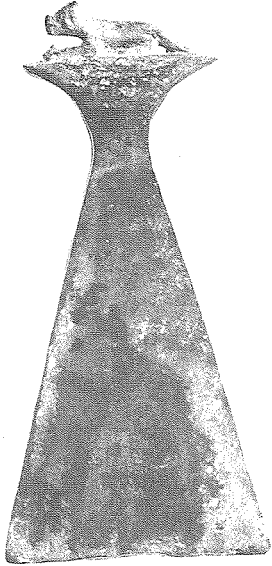
118. Shahdad. Empreintes sur céramique de cachets compartimentés. Voir p. 163.



119. Shahdad. Haches à collet en cuivre. Voir p. 163.



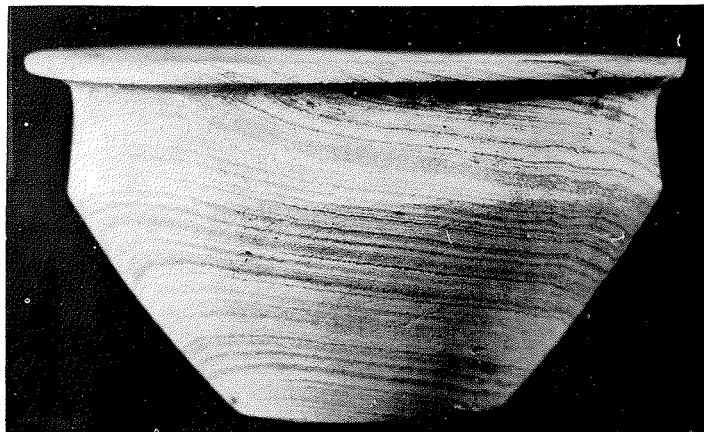
120. Shahdad. Hache à collet et aileron, en cuivre. Voir p. 164, 195.



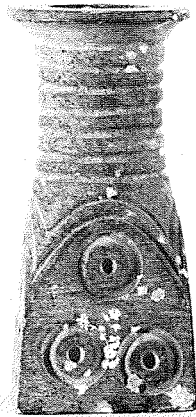
121. Civilisation du désert de Lut. Hache en cuivre. *Voir p. 164.*



122. Civilisation du désert de Lut. Plat décoré d'un bison. *Voir p. 164.*



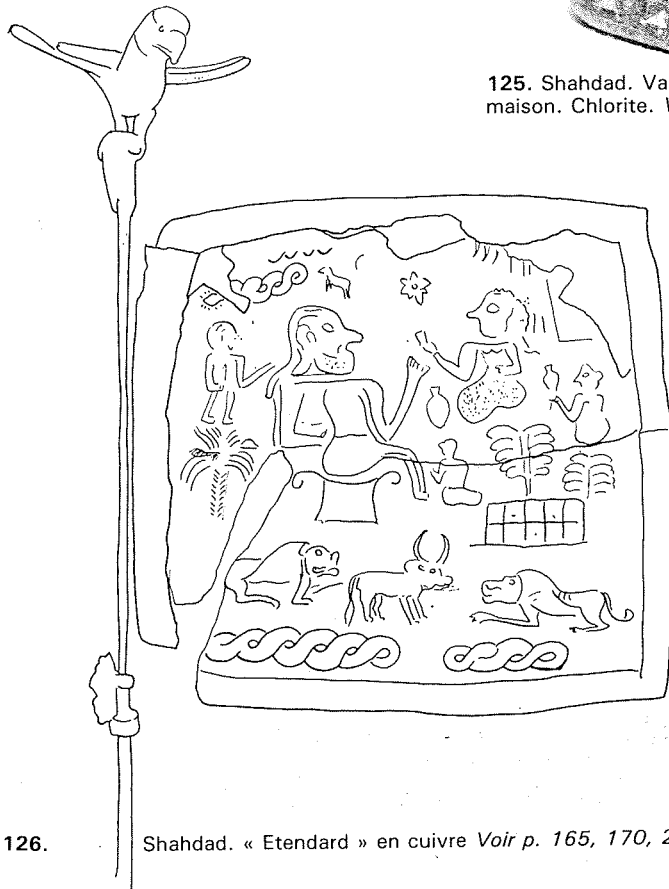
123. Shahdad. Vase en albâtre *Voir p. 165.*



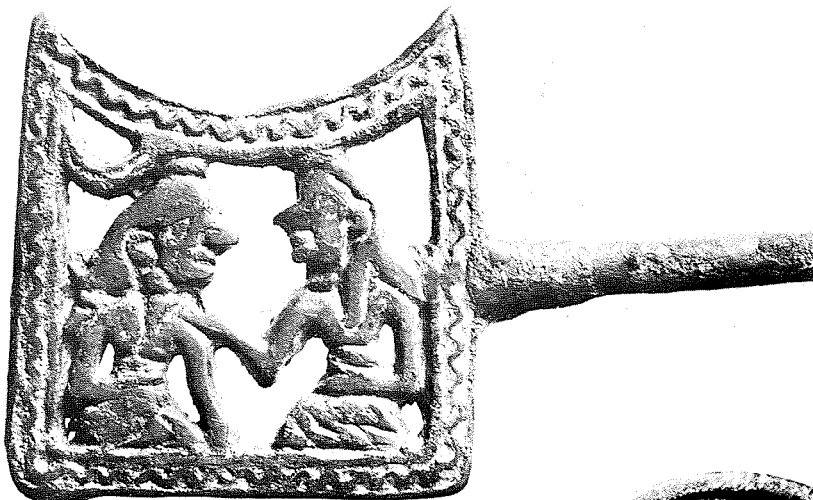
124. Shahdad. Fiole en chlorite. Voir p. 165, 187.



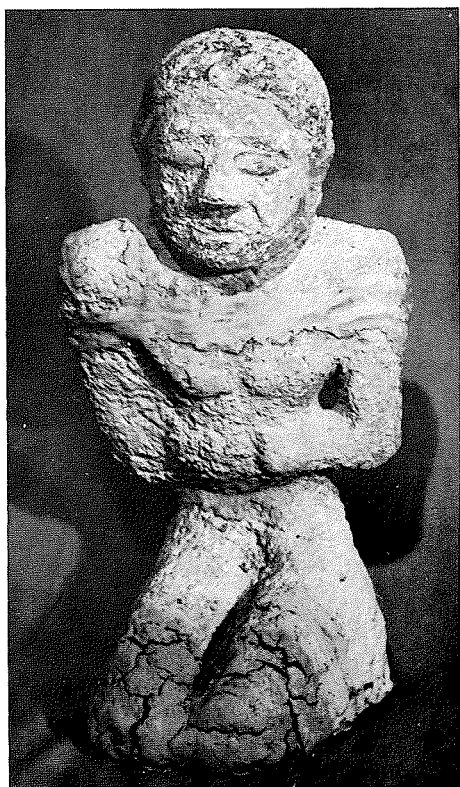
125. Shahdad. Vase à support en forme de maison. Chlorite. Voir p. 164.



126. Shahdad. « Etendard » en cuivre Voir p. 165, 170, 202.



127. Iran du Sud-Est. Tête de longue épingle
Voir p. 169.



130. Shahdad. Statue funéraire en terre.
Voir p. 165.

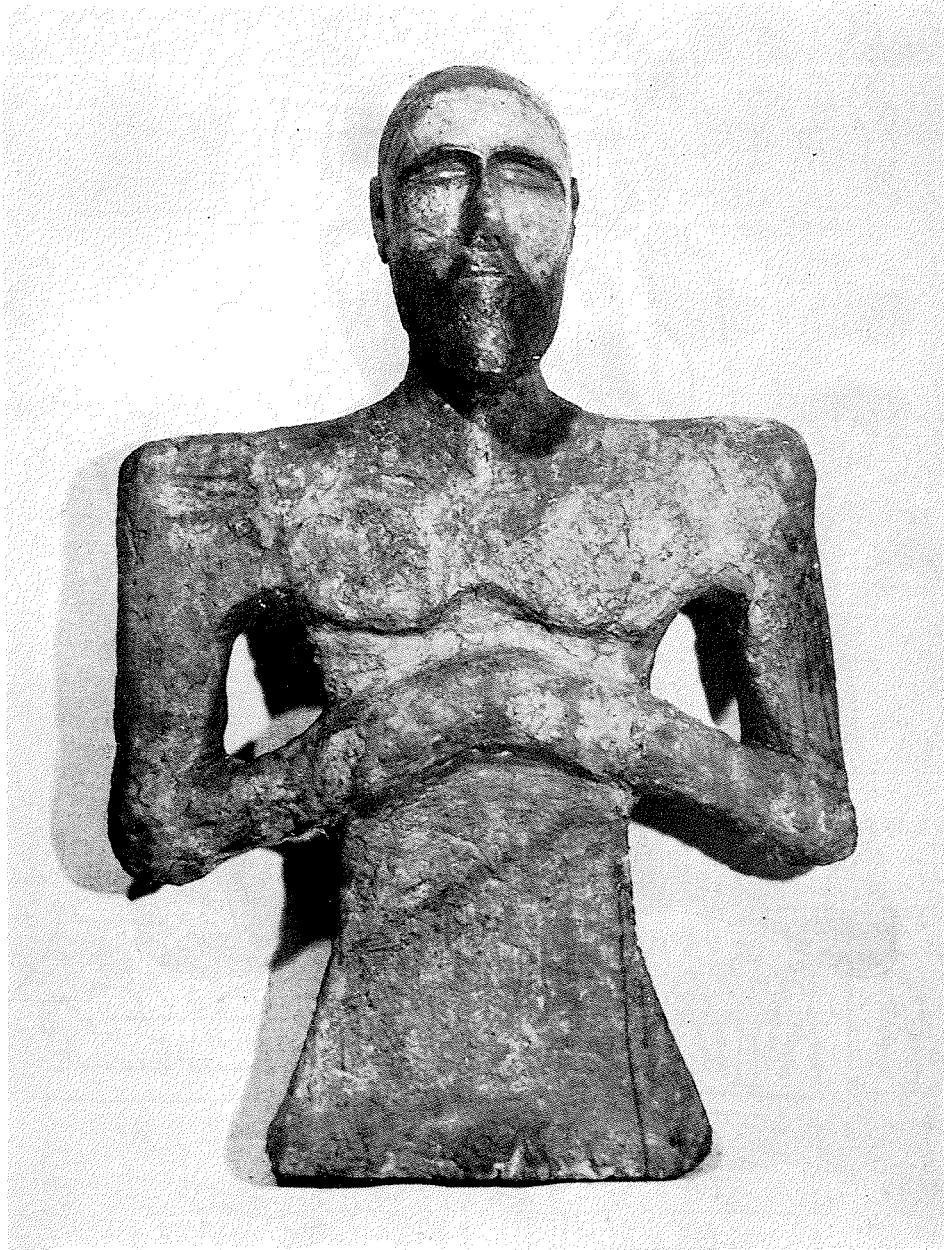


a



b

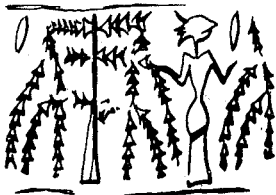
128. Iran du Sud-Est. « Jeton » en lapis-lazuli
Voir p. 169.



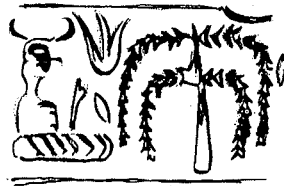
129. Shahdad. Statue funéraire en terre. Voir p. 165.



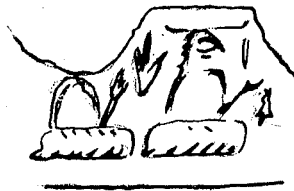
131. Shahdad. « Eventail » peint, en palmes tressées. Voir p. 165.



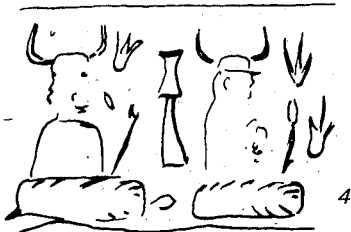
1



2



3

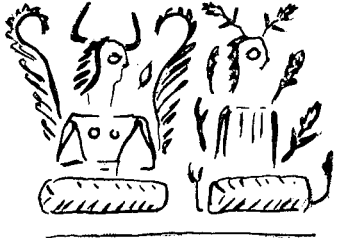


4



5

132. Iran du Sud-Est. Sceaux-cylindres. (1, 3, 5, 6, 9) : Tépé Yahya (7,8) : Shahdad. (11) : Trésor de Tôd. (2, 10) : coll. particulières Voir p. 133, 134, 162, 165, 166, 167, 168, 169.



6



7



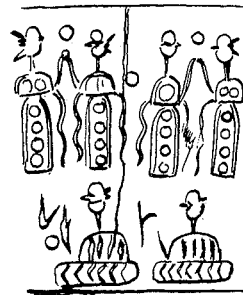
8



9



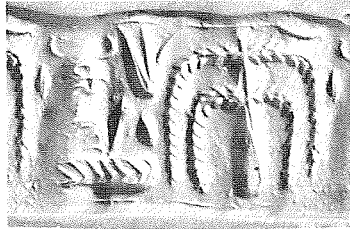
10



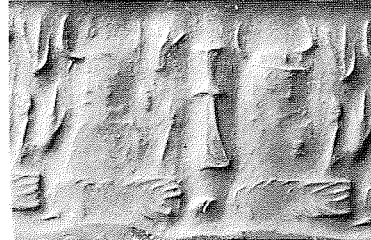
11



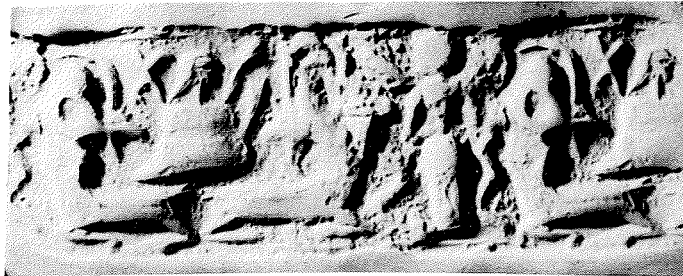
12



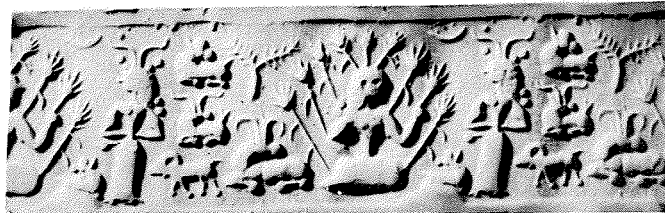
133. Iran du Sud-Est. Sceau-cylindre *Voir p. 165.*



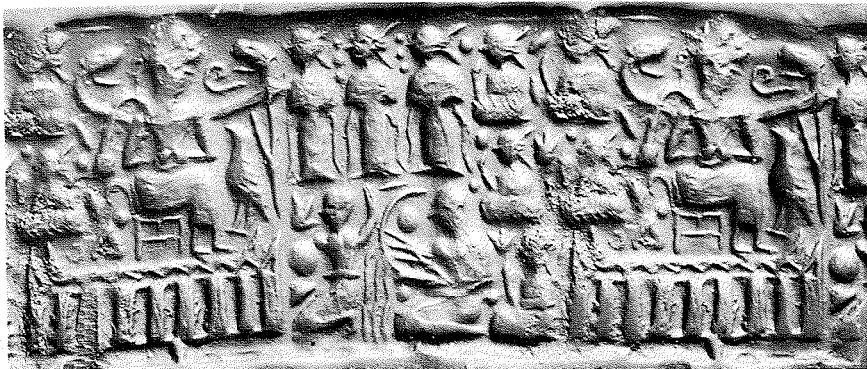
134. Iran du Sud-Est. Sceau-cylindre. Louvre *Voir p. 165.*



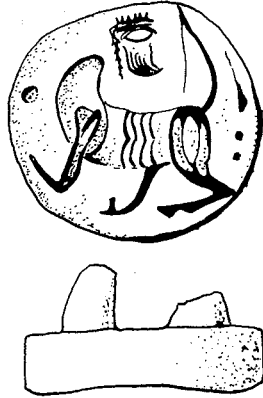
135. Shahdad, Sceau-cylindre *Voir p. 165, 166.*



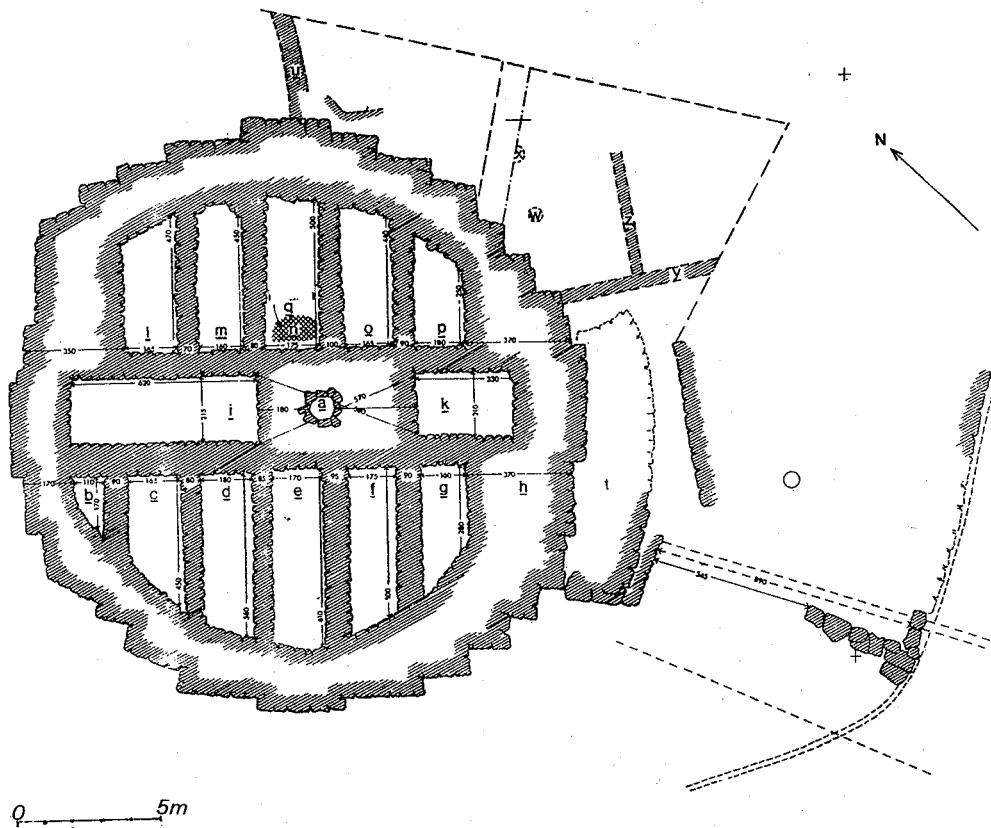
136. Shahdad. Sceau-cylindre. *Voir p. 165.*



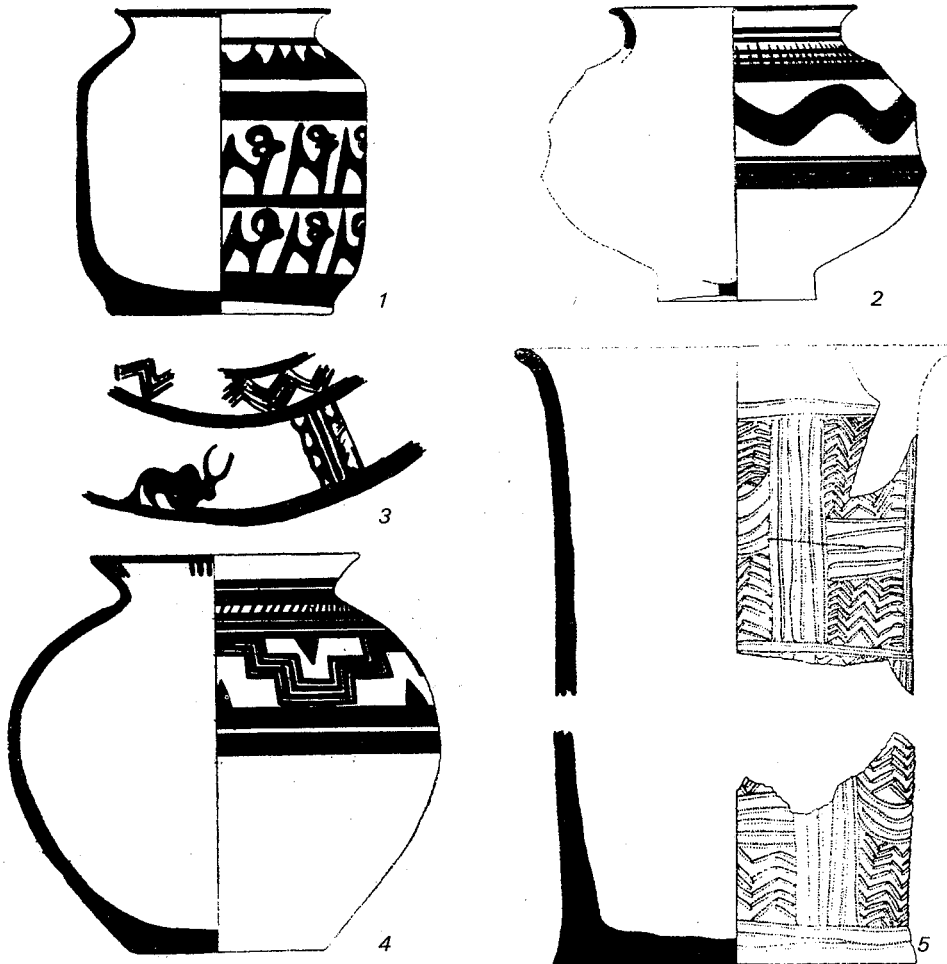
137. Iran du Sud-Est. Sceau-cylindre. Coll. part. New York. *Voir p. 165, 168.*



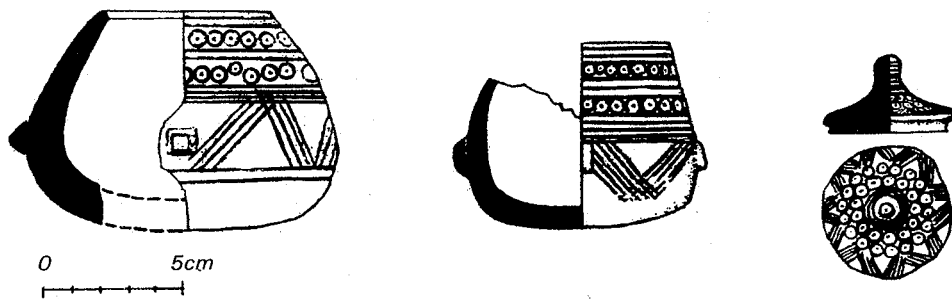
138. Tépé Yahya, niv. IV B 2. Cachet, Voir p. 133.



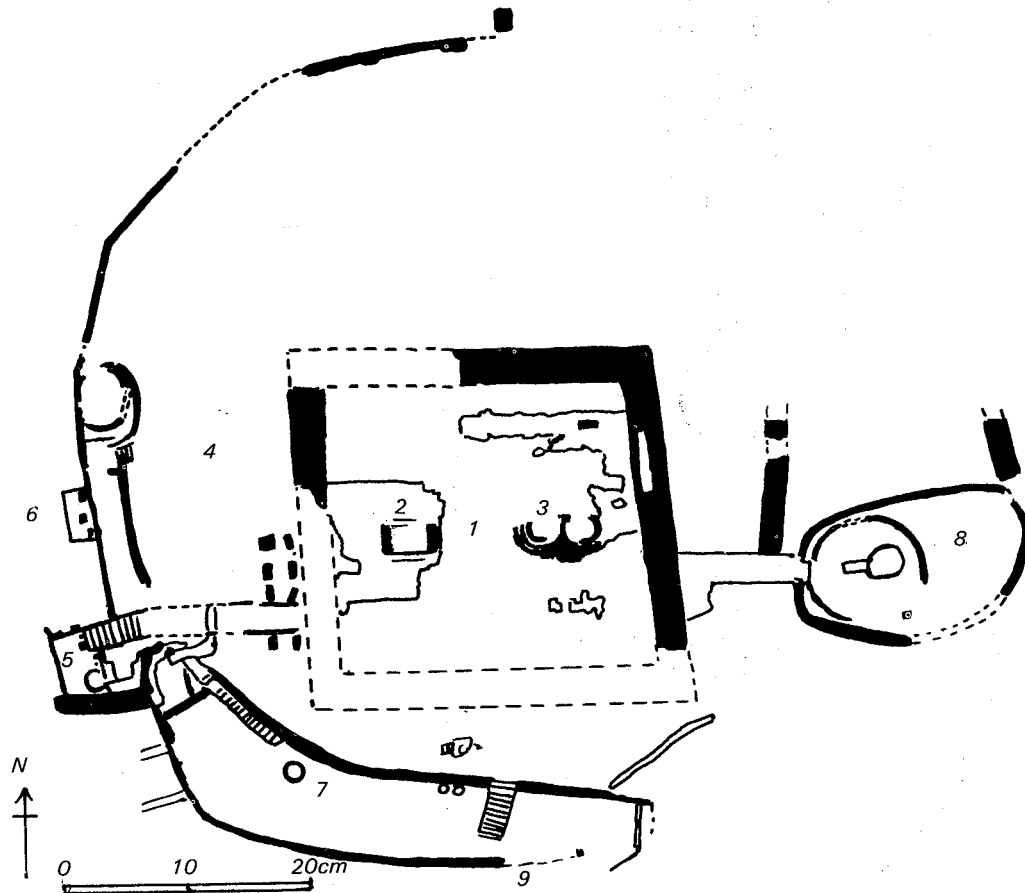
139. Bat (Oman). Plan de « tour » compartimentée Voir p. 173, 175.



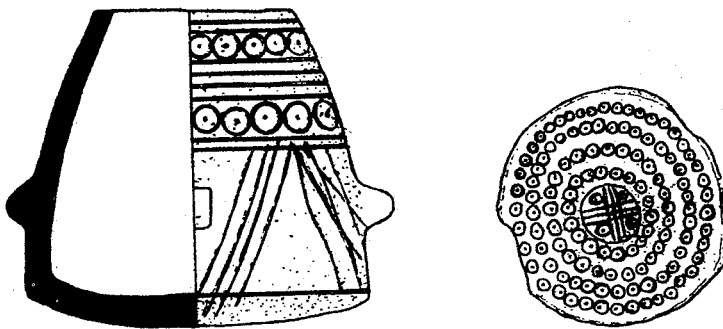
140. Umm an-Nar. Céramique de la 2^e moitié du III^e millénaire et du début du II^e. Voir p. 174, 183.

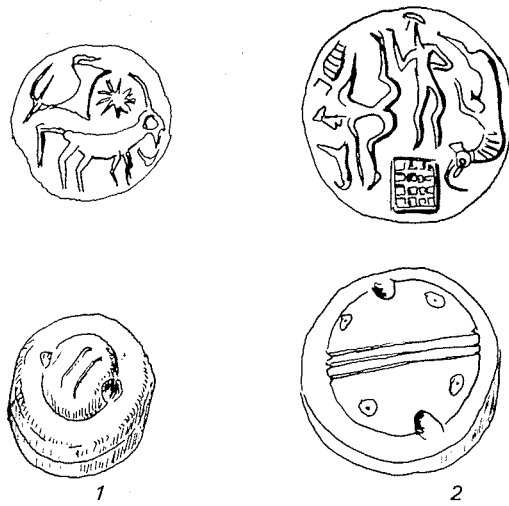


141. Oman. Vases en chlorite. Début du II^e millénaire. Voir p. 147, 164, 174, 176.



142. Bahrein. Plan du Temple de Barbar, état II : début du II^e millénaire Voir p. 177.

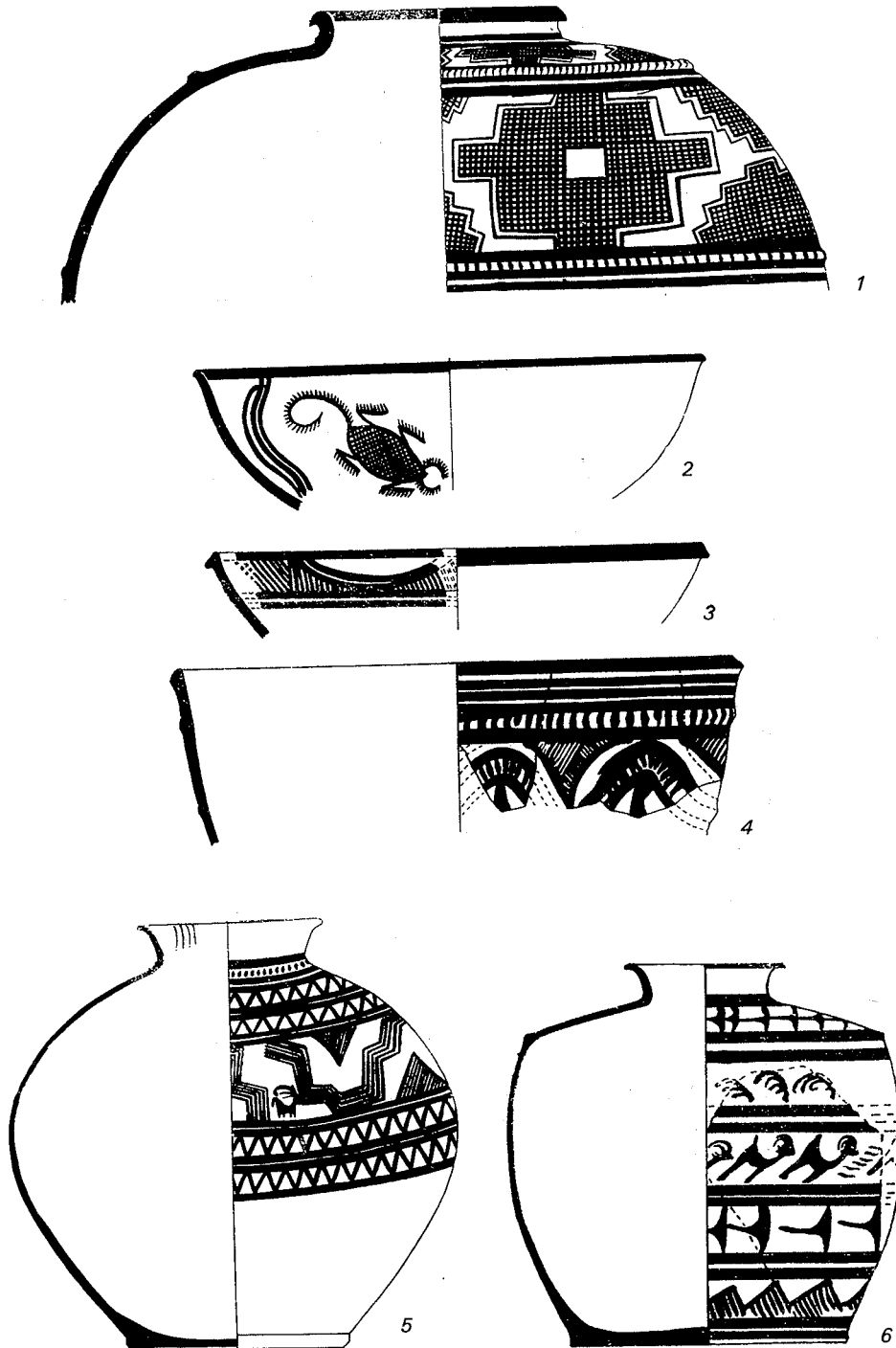




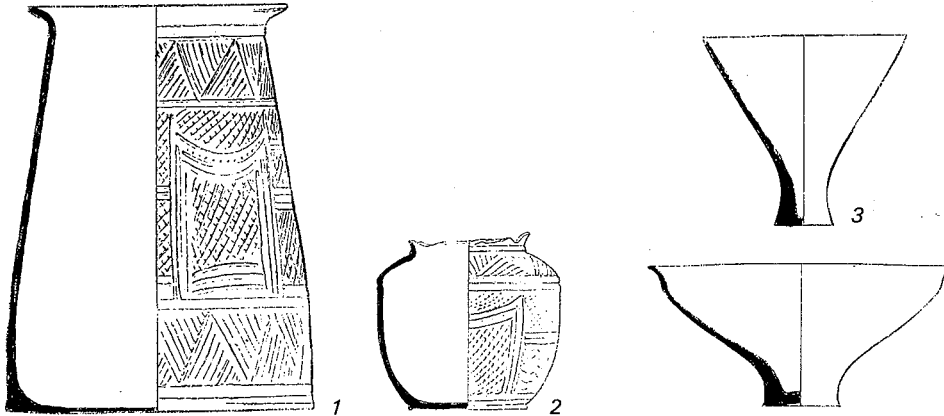
143. Qalaat al-Bahrain, cité II. Cachets (1) de type « ancien », (2) de type « récent »
 Voir. p. 147, 176.



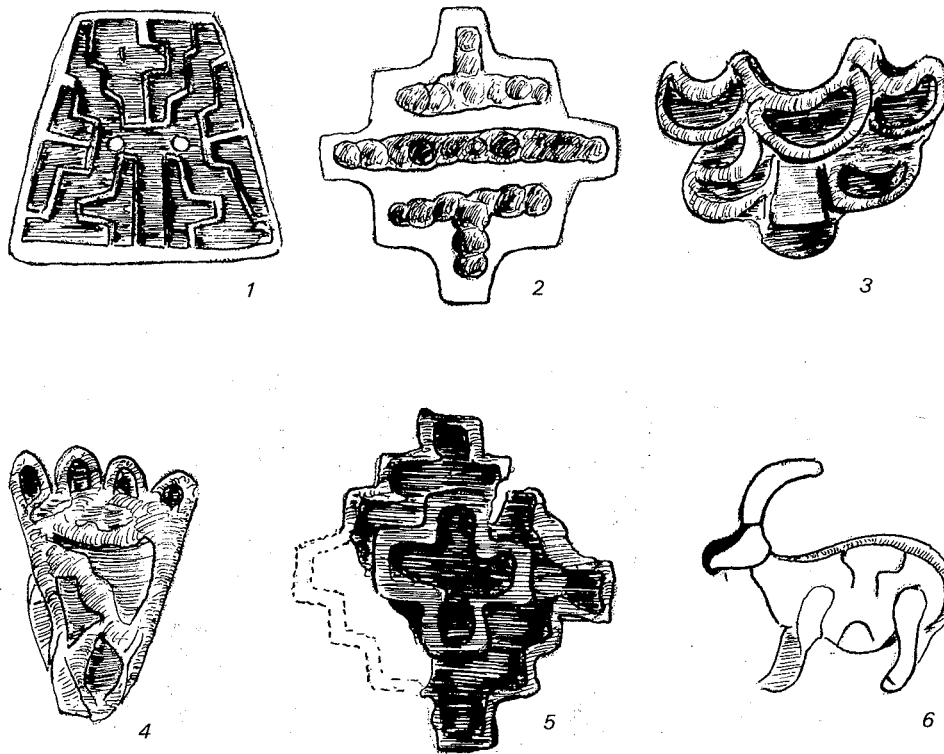
144. Cachets « du Golfe Persique » Louvre et (5) coll. part. Voir. p. 176, 179.



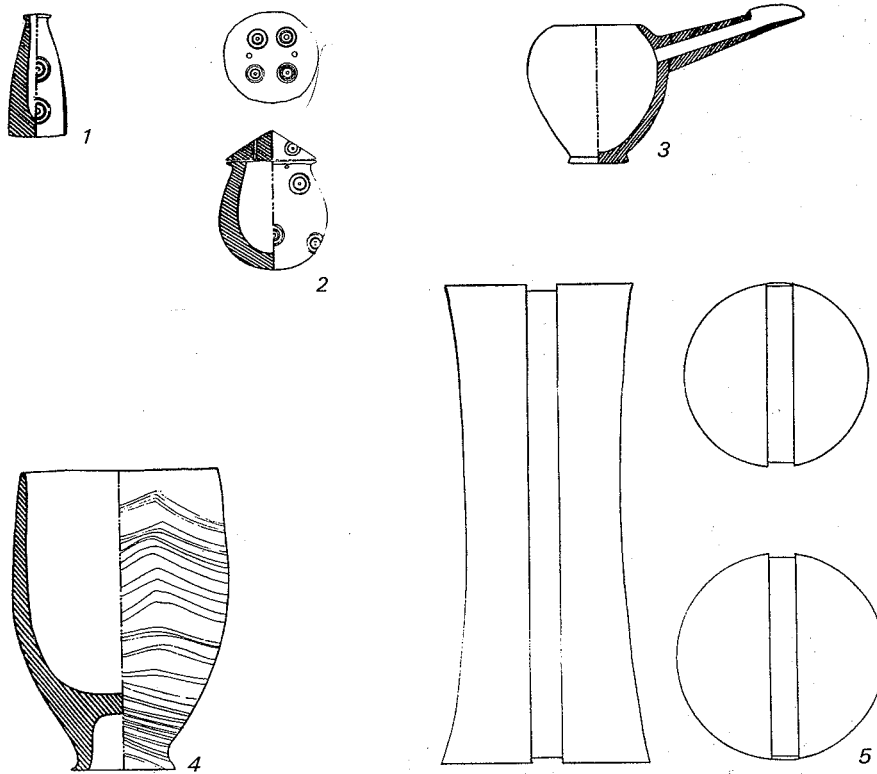
145. Bampur. Céramique peinte. (1) : période II. (2, 3, 4): période IV. (5) : période V (6) période VI Voir p. 162, 181.



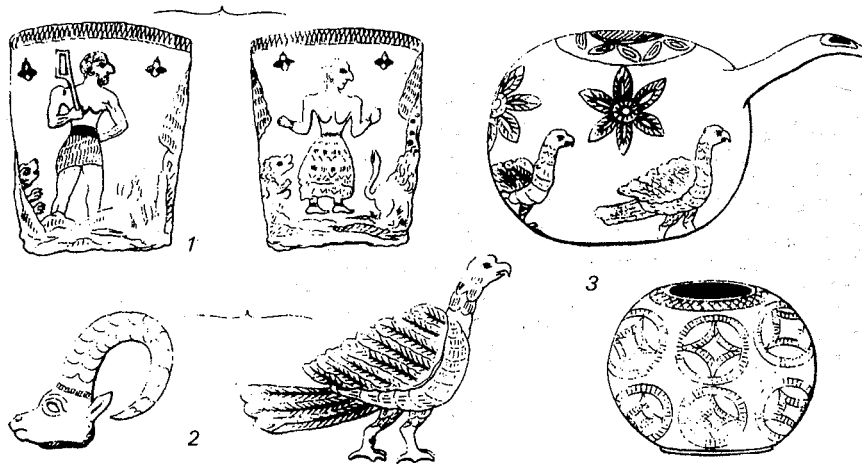
146. Vallée de Bampur. Céramique contemporaine de Bampur VI: première moitié du II^e millénaire Voir p. 147, 162, 181, 194.



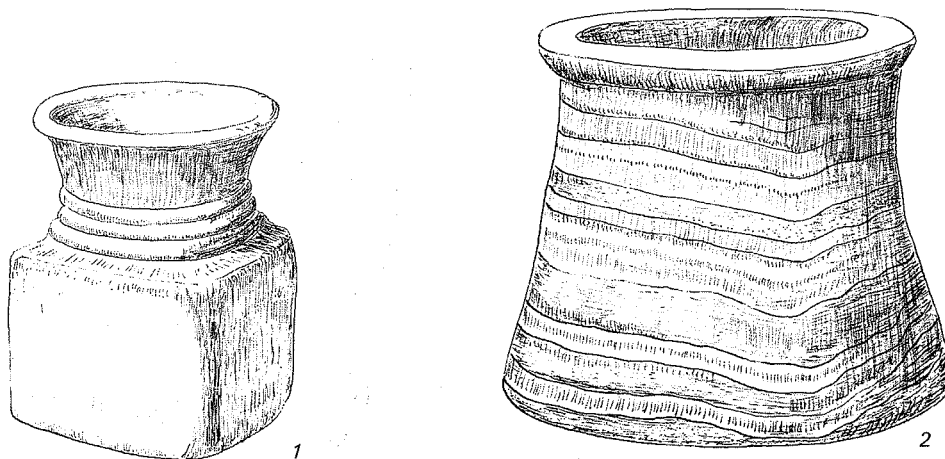
147. Shahr-i Sokhta. Cachets compartimentés. (1, 2) en chlorite, période II. (3-5) en cuivre, et (6) empreintes sur céramique. Périodes II et III. (Voir p. 163, 183).



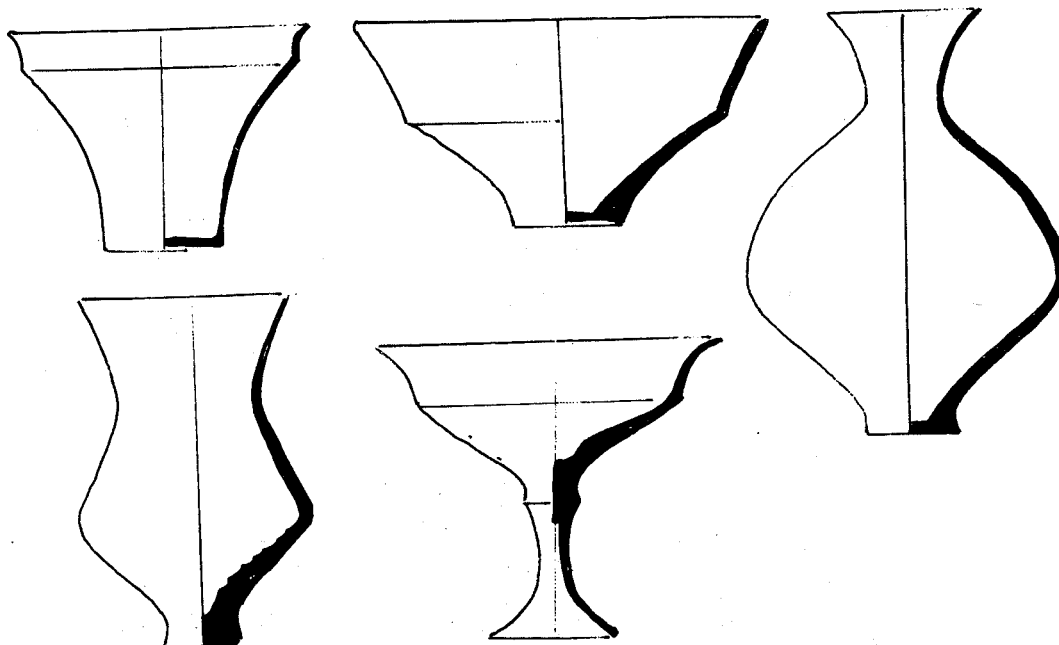
148. Tépé Hissar, période III C, vers 2 000 av. J.-C. Vases et colonnette à gorge. Albâtre. Voir p. 148, 165, 185, 187.



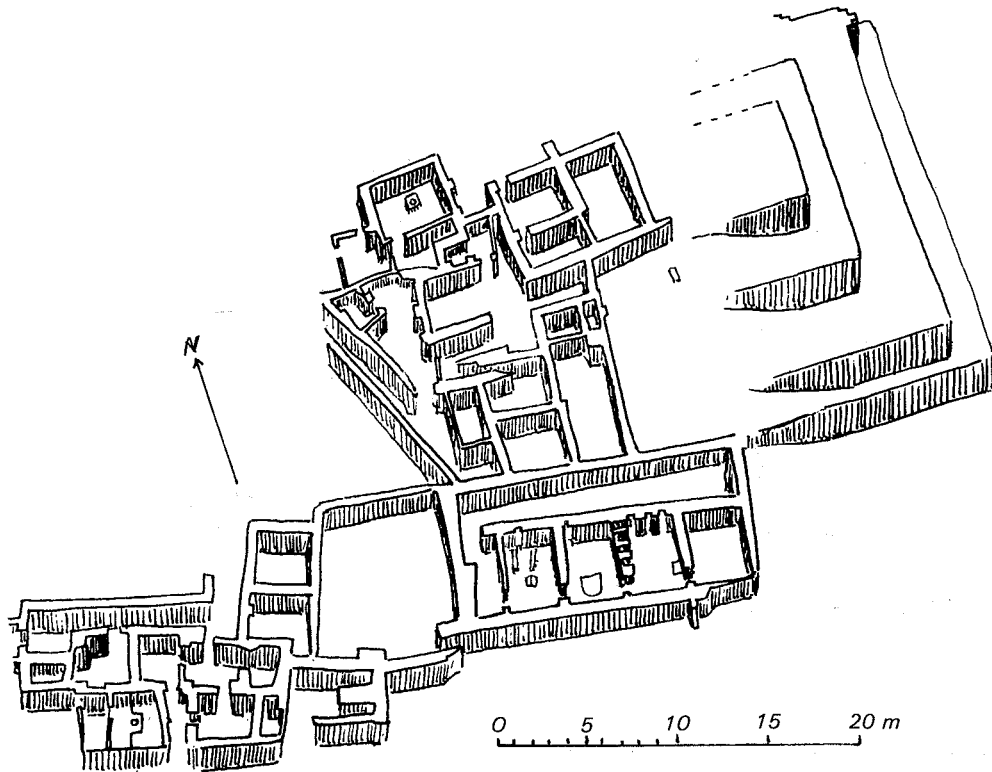
149. Plaine de Gorgan. Vases du « Trésor d'Astrabad » Voir p. 186, 203.



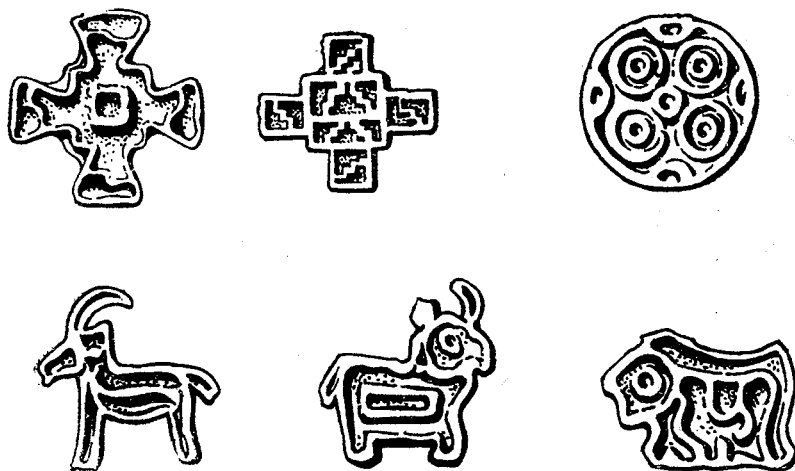
150. Ulug dépé, Turkménie méridionale. Vases en albâtre. Epoque de Namazga V. Voir p. 187.



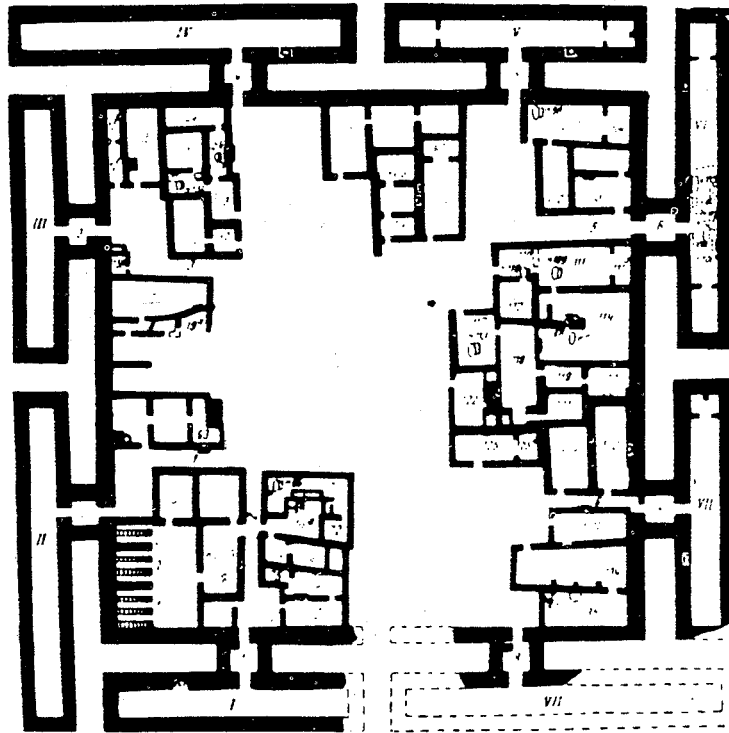
151. Altyn-dépé (Turkménie sud). Céramique de l'époque de Namazga V Voir p. 188.



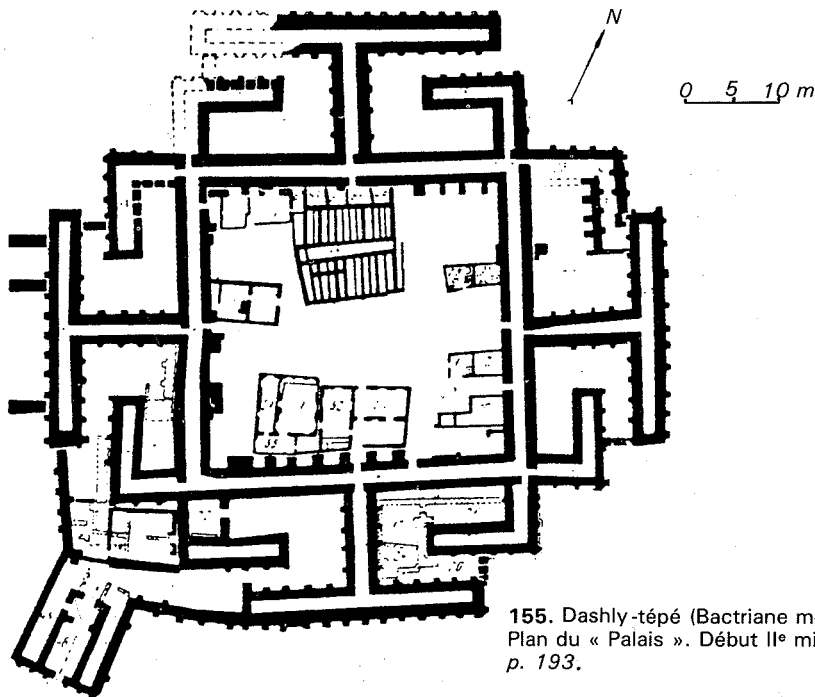
152. Altyn-dépé (Turkménie sud). Plan de l'édifice à degrès et du complexe funéraire Voir p. 188.



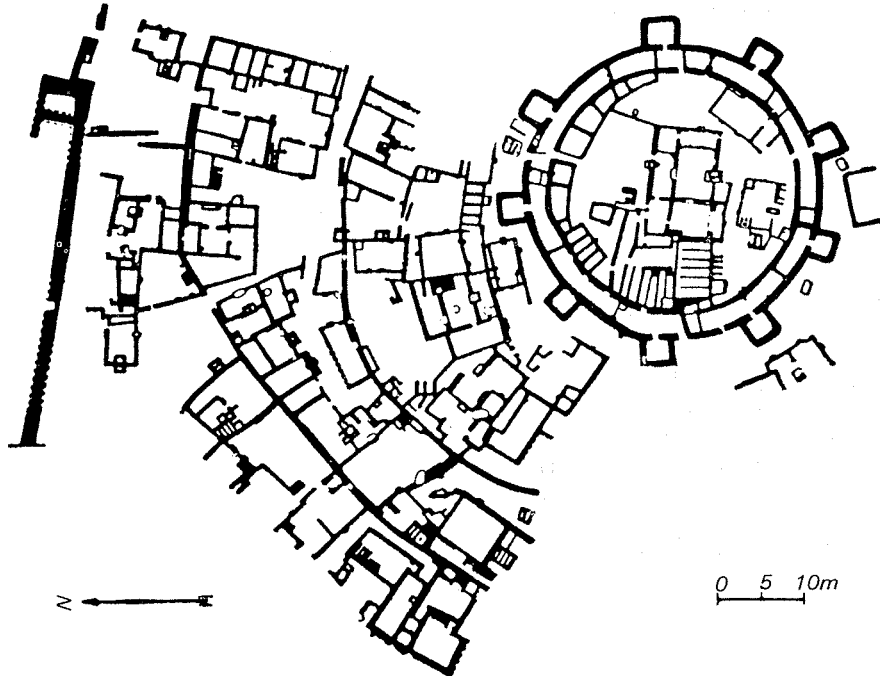
153. Turkménie sud. Cachets compartimentés trouvés à Namazga-tépé et Altyn-dépé Voir p. 188.



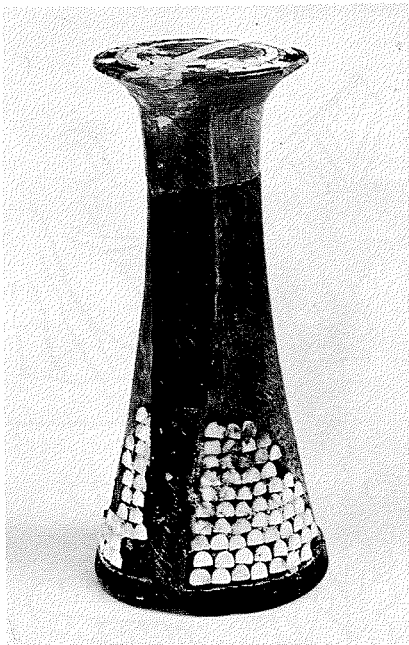
154. Sapalli-tépé (Bactriane nord): Plan de la forteresse. Début II^e millénaire Voir p. 191.



155. Dashly-tépé (Bactriane méridionale). Plan du « Palais ». Début II^e millénaire Voir p. 193.



156. Dashly-tépé 3 (Bactriane méridionale). Plan du « temple » Début du II^e millénaire Voir p. 193.



157. Bactriane. Colonnnette à gorge, avec revêtement d'écaillés en calcaire blanc Voir p. 165, 194.



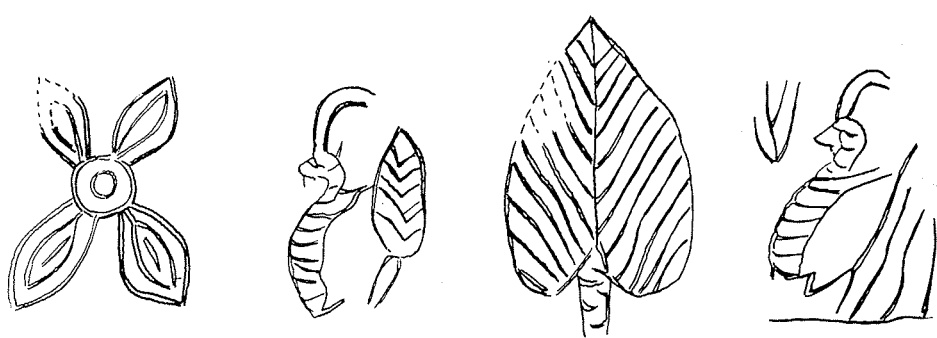
158. Bactriane. Colonnnette à gorge avec capsules en cuivre Voir p. 148, 165, 194.



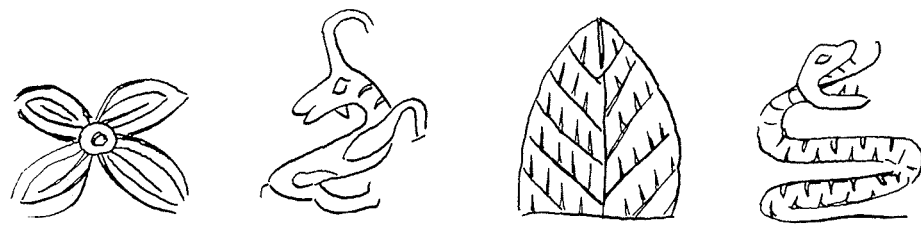
1

2

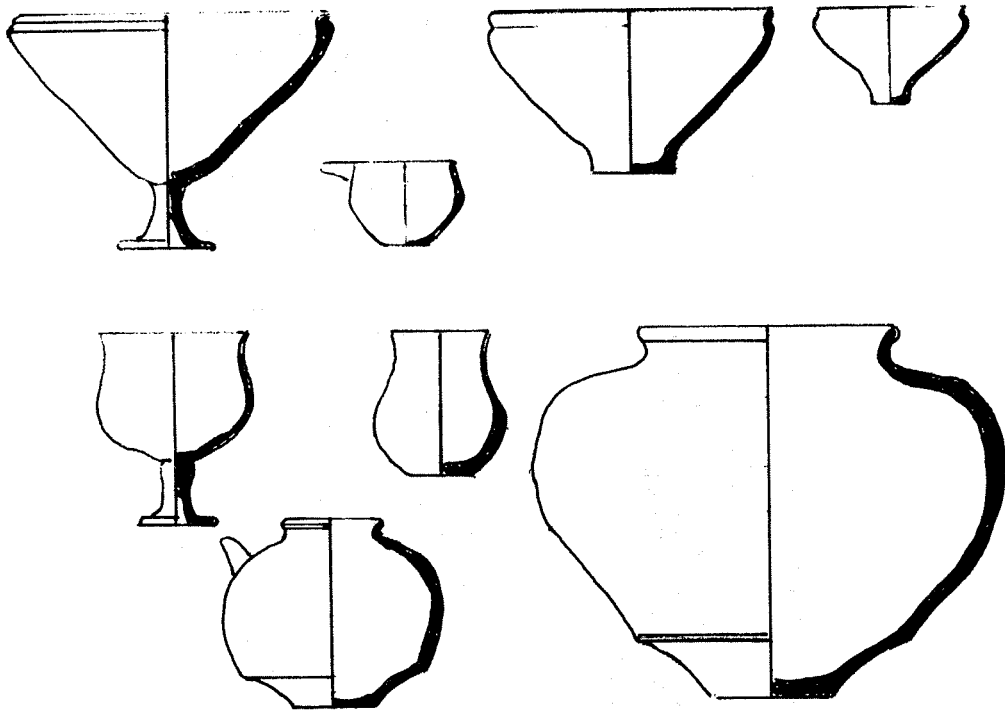
a



b



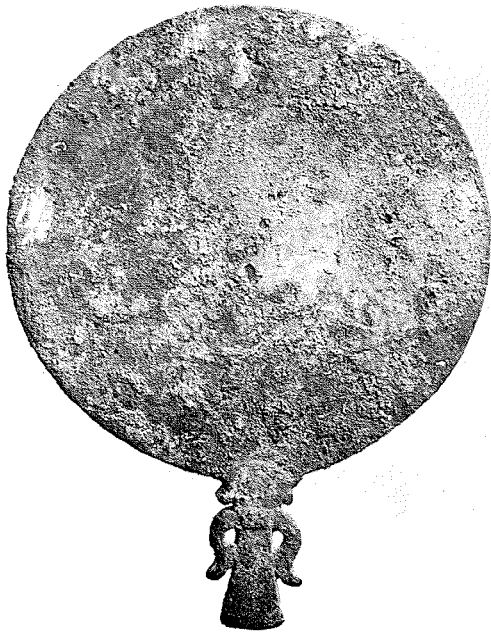
159. (a) 1: Bactriane : flacon en chlorite. 2: Suse : flacon en chlorite (b) Dessin du décor des deux flacons Voir p. 147, 194.



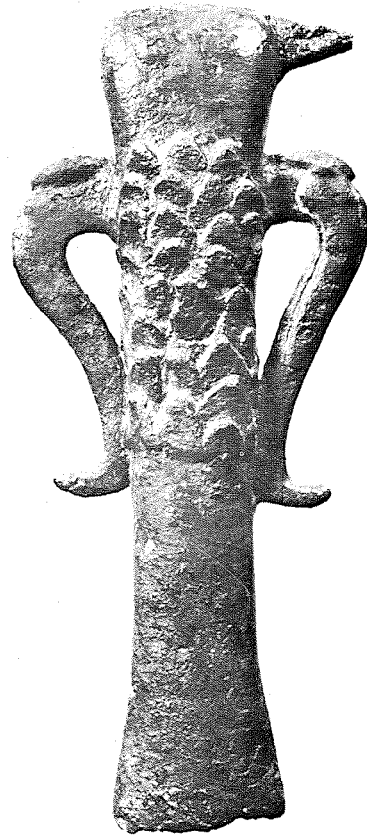
160. Sapalli-tépé (Bactriane nord). Céramique *Voir p. 191, 194.*



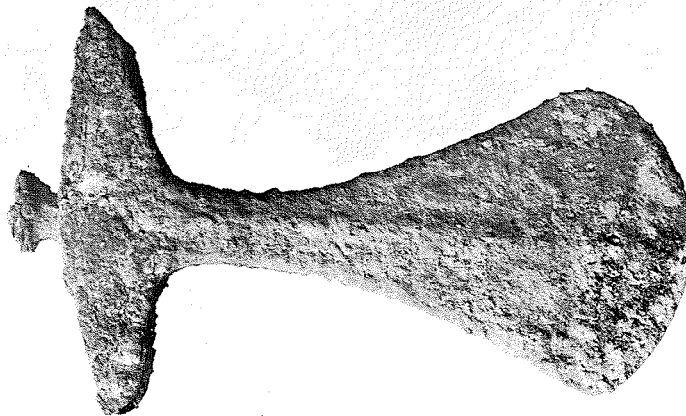
161. Bactriane. Vase en cuivre à long bec-verseur. *Voir p. 196.*



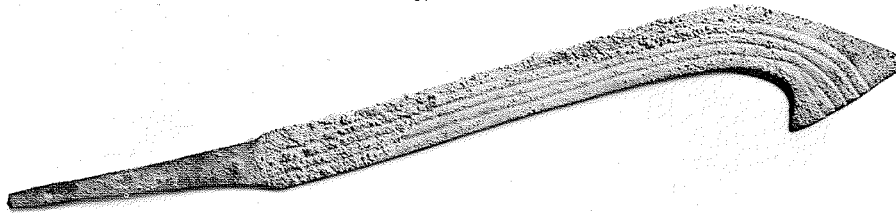
162. Bactriane. Miroir en cuivre. Voir p. 194, 198, 200.



163. Bactriane. Manche de miroir en cuivre. Voir p. 194.



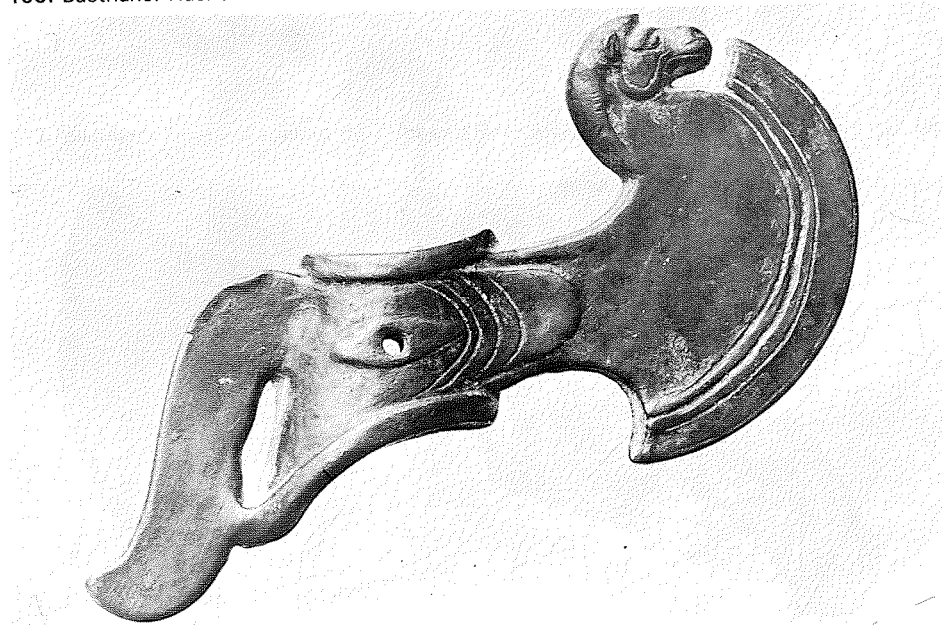
165. Bactriane. Hache en cuivre. Voir p. 195, 196.



164. Bactriane. Harpé. Voir p. 196.



166. Bactriane. Hache à aileron sur le talon. Cuivre. Voir p. 195.



167. Bactriane. Hache d'apparat en cuivre arsénié. Voir p. 164, 195.



168. Bactriane. Hache à lame non tranchante. Cuivré arsénié. Voir p. 195.



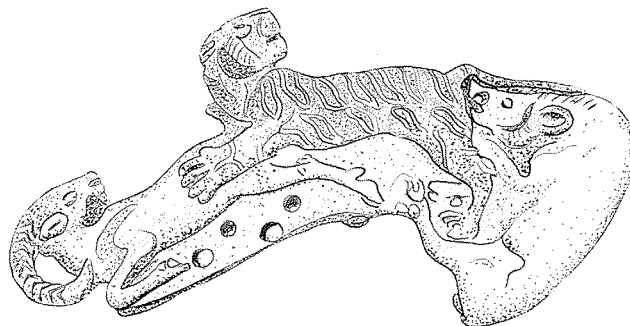
169. Bactriane. Hache d'apparat en cuivre. Voir p. 195.



170. Bactriane. Hache d'apparat en cuivre. Voir p. 195.



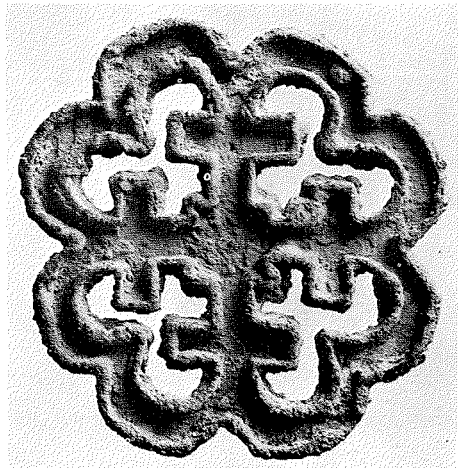
171. Bactriane (?) Marteau de type élamite en forme de sanglier. Argent. Voir p. 195.



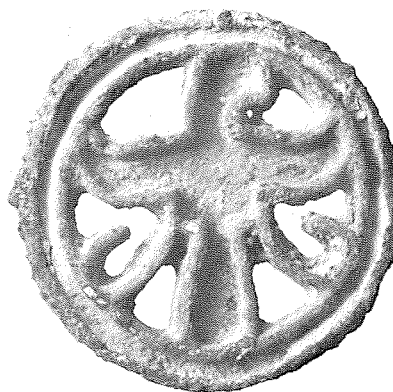
172. Bactriane. Hache d'apparat du « Trésor l'Oxus » Voir p. 195.



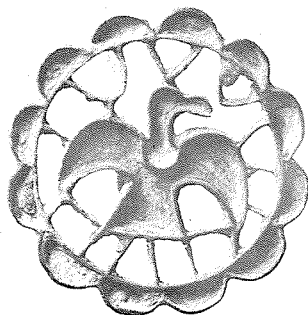
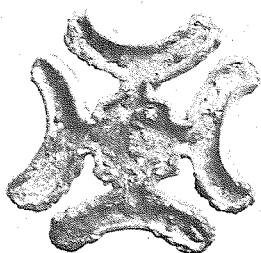
173. Bactriane. Hache d'apparat en argent partiellement doré. Voir p. 195, 197, 205.



174. Bactriane. Cachet compartimenté. Cuivre. Voir p. 147, 196.



175. Bactriane. Cachet compartimenté. Cuivre. Voir p. 147, 196.



176. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 147, 196.

177. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 146 n, 147, 196.

178. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 147, 196.



179. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 147, 196.



180. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 147, 196.



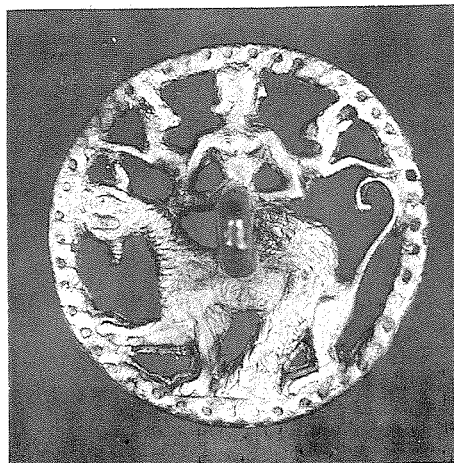
181. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 181, 195, 196.



182. Bactriane. Cachet compartimenté en argent Voir p. 147, 195, 196.



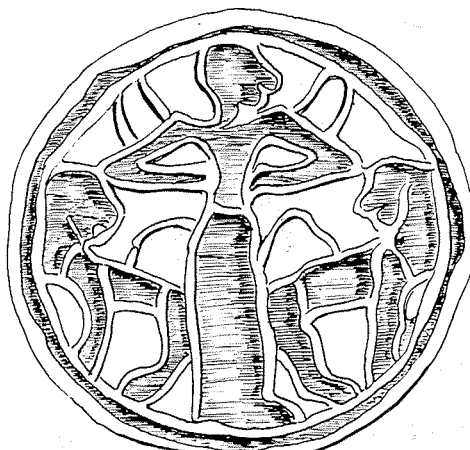
183. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre. Voir p. 147, 195, 196.



184. Bactriane. Cachet compartimenté en argent Voir p. 147.

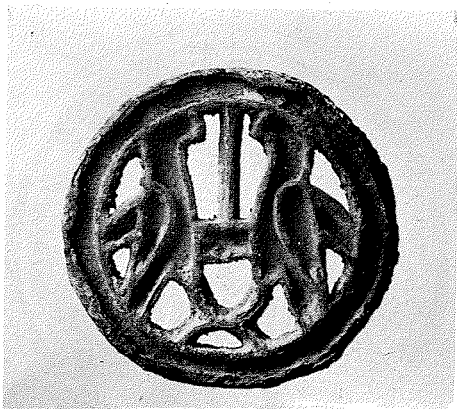


185. Bactriane. Cachet compartimenté en argent Voir p. 147, 195, 196, 197.

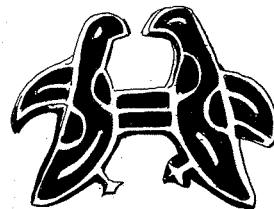




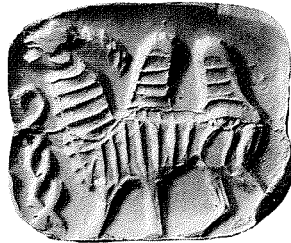
186. Bactriane. Revers de cachet compartimenté en cuivre *Voir p. 147, 196, 197, 200.*



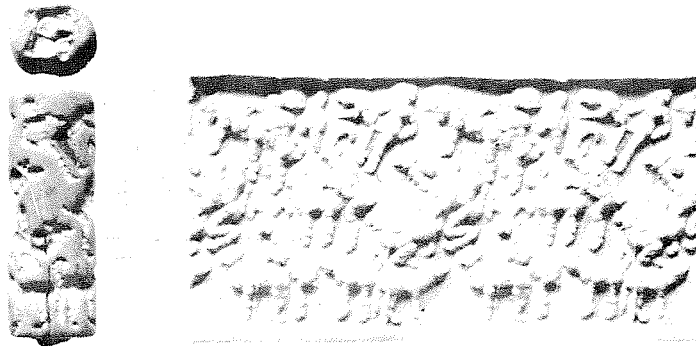
187. Bactriane. Cachet compartimenté en cuivre *Voir p. 147, 196, 198, 200.*



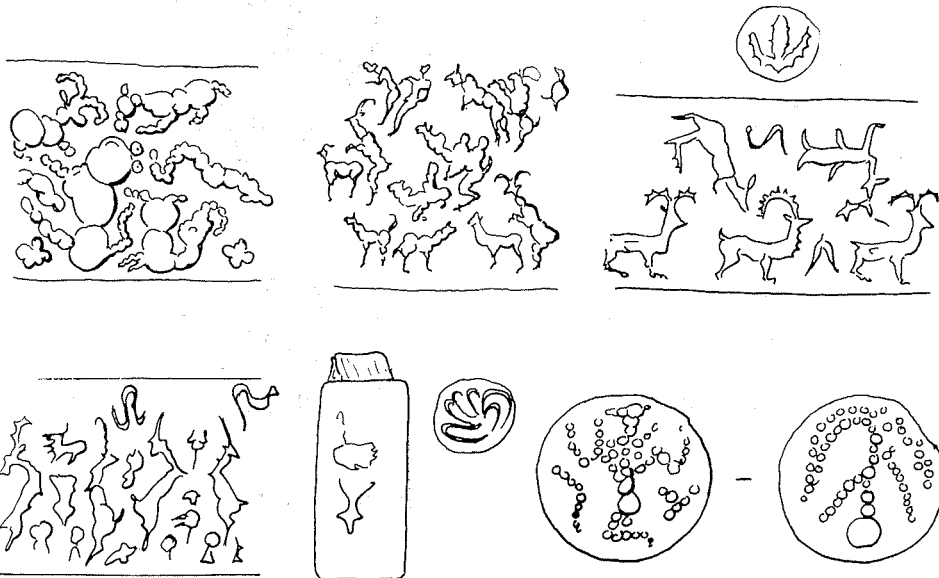
188. Ordos (Asie centrale, nord-ouest de la Chine). Cachet compartimenté en cuivre. *Voir p. 198.*

*a**b**c**d*

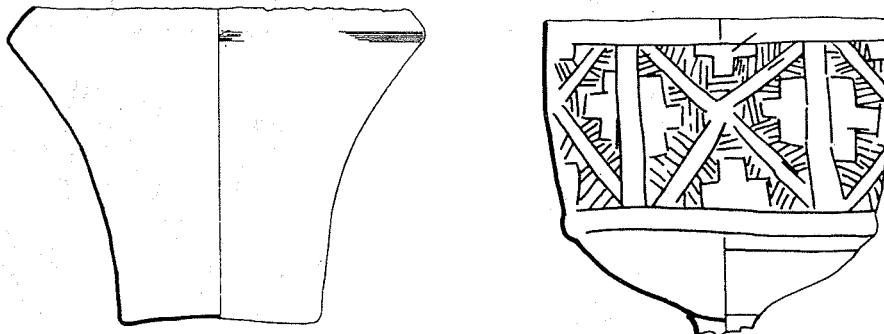
189. Bactriane et Margiane. Cachets dits « du Murghab » en chlorite Voir p. 190, 197.



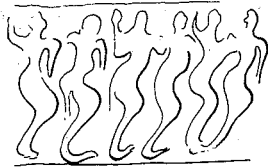
190. Bactriane. Sceau-cylindre-cachet en turquoise. Voir p. 196, 198.



191. Bactriane. Sceaux-cylindres à bélière et base-cachet, et cachet biface. Voir p. 196, 198.



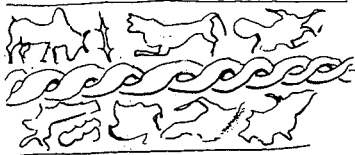
193. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Quatre vases fragmentaires en or et en argent. Voir p. 196, 200, 201.



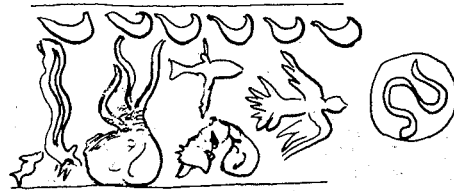
1



2



3



4

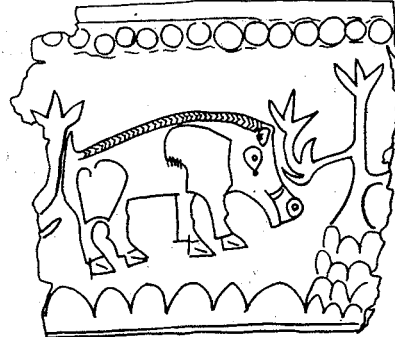
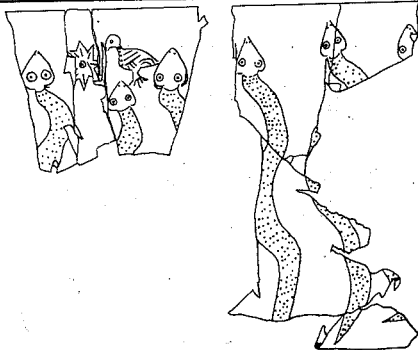


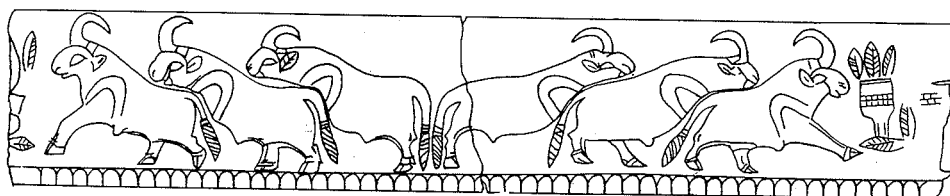
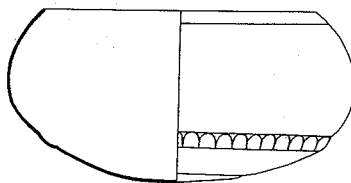
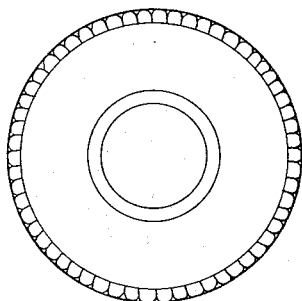
5



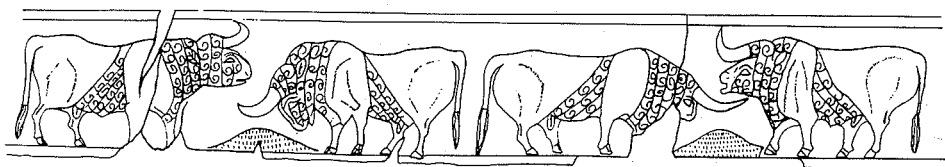
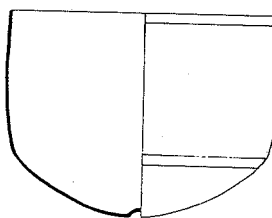
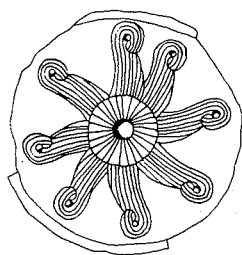
6

192. Plaine de Murghab, antique Margiane. Sceaux-cylindres (1, 2, 4, 5) et empreintes (3, 6)
 Voir p. 190, 198.

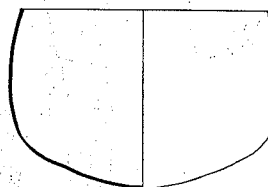
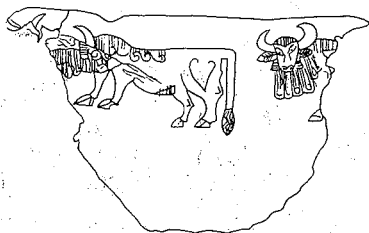




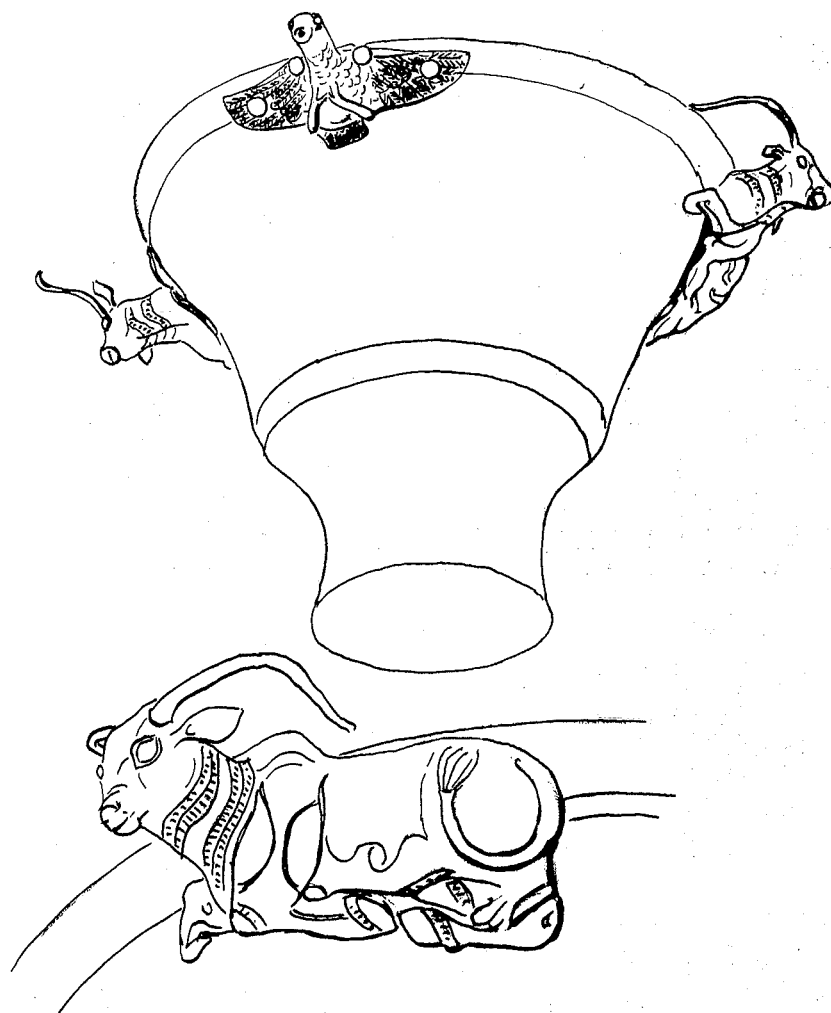
194. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Vase en argent. Voir p. 196, 200.



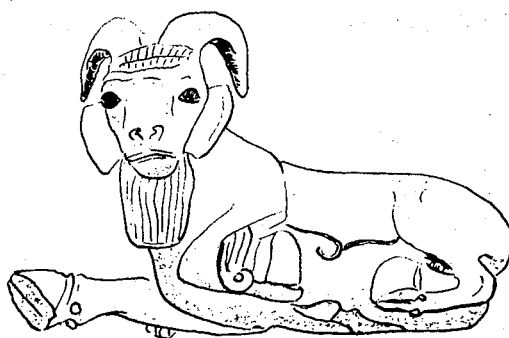
195. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Vase en argent Voir p. 200.



196. Trésor dit de Fullol (Nord-Afghanistan). Vase en or Voir p. 200.



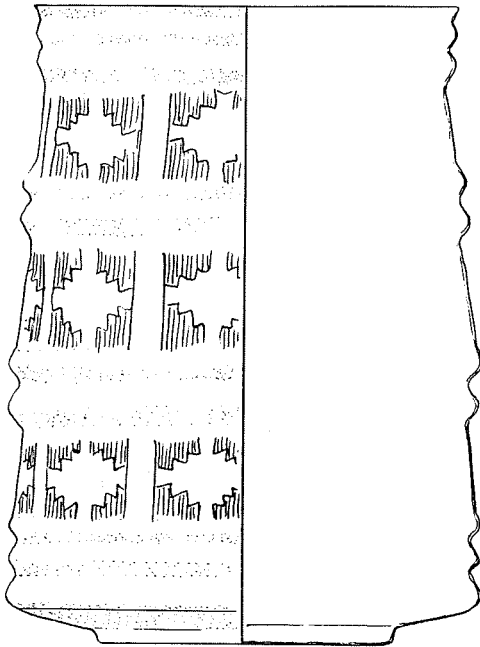
197. Bactriane. Coupe en or décorée de figures rivetées. Coll. particulière. Voir p. 147, 201.



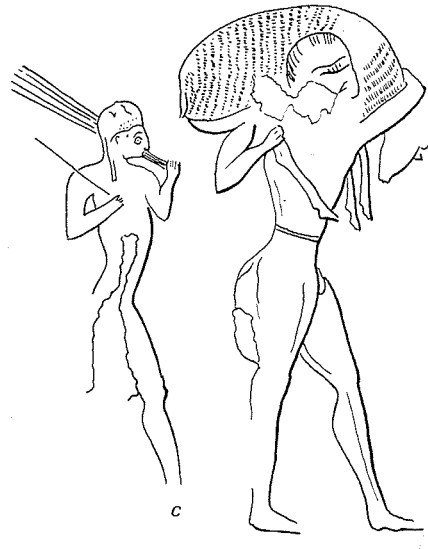
198. Bactriane (?) Statuette de bouquetin en argent Voir p. 201.



199. Bactriane. Pendentif en chlorite Voir p. 147, 197, 201.



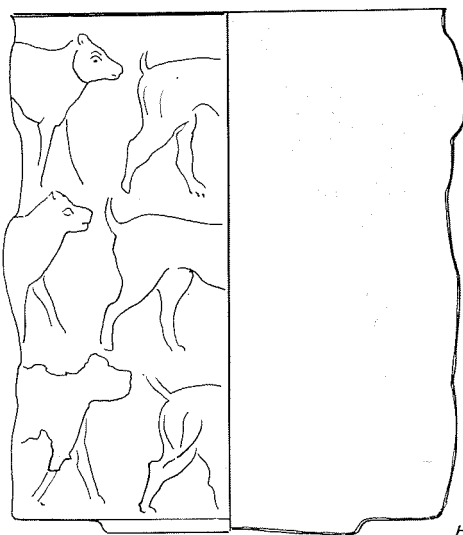
200. Bactriane. Gobelet en argent. Coll. particulière Voir p. 201



201. a-d. Bactriane.

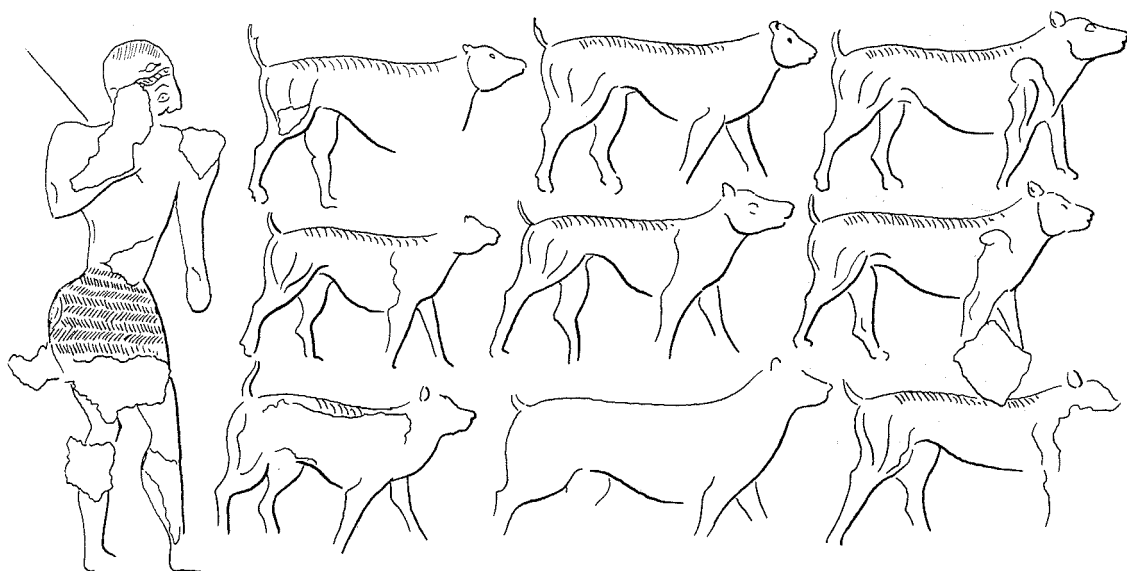


a

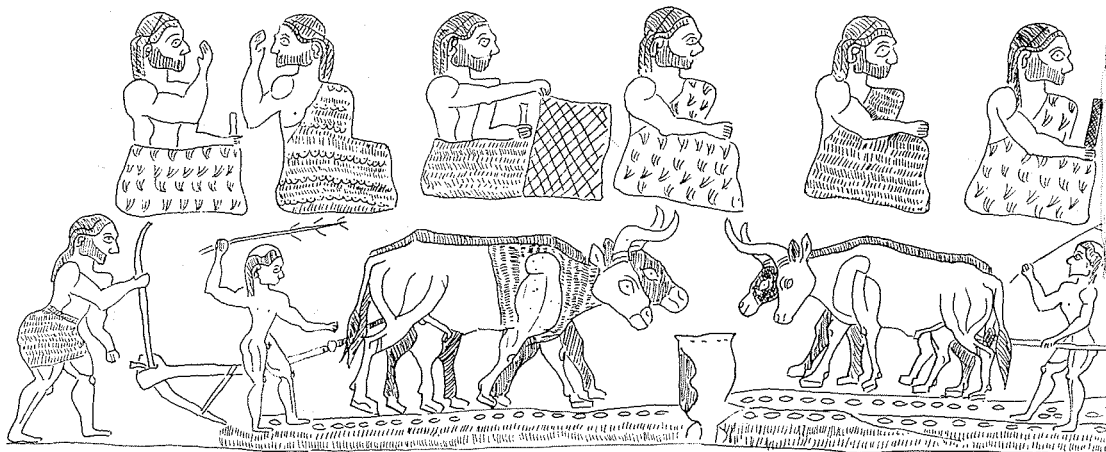
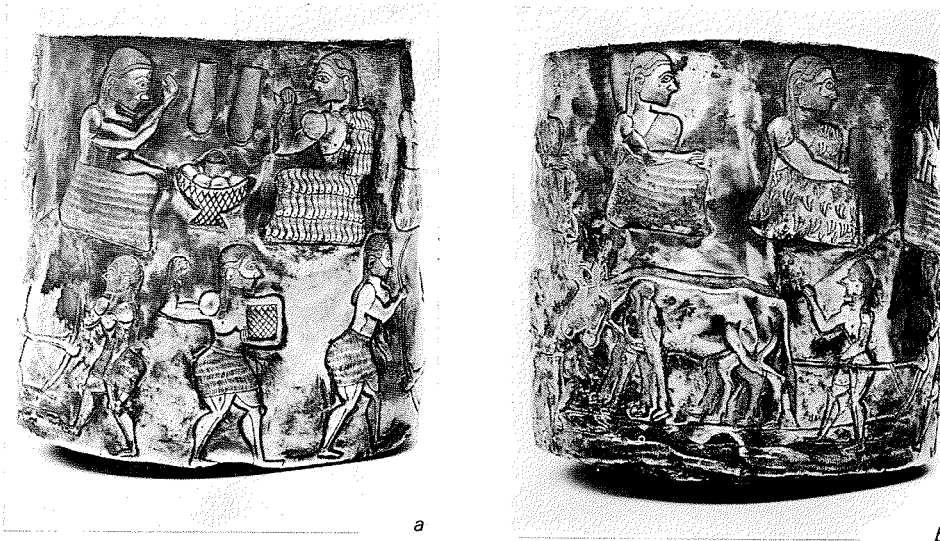


b

0 5 10cm



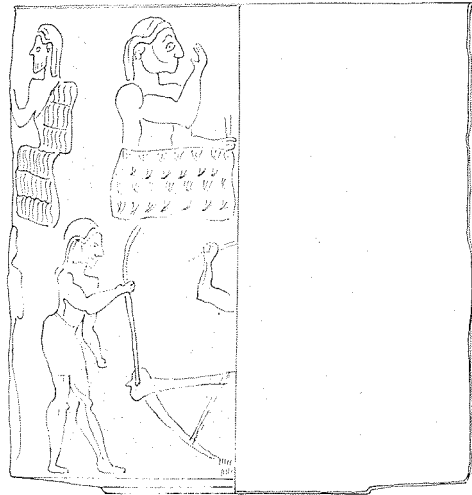
Gobelet en argent. Coll. particulière Voir p. 201



202. a-f. Bactriane. Gobelet en argent. Coll. particulière Voir p. 201.



c



d



e



f



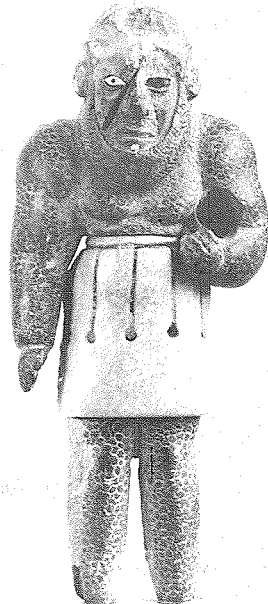
203. Bactriane. Statuette composite en chlorite et calcaire *Voir p. 196, 199.*



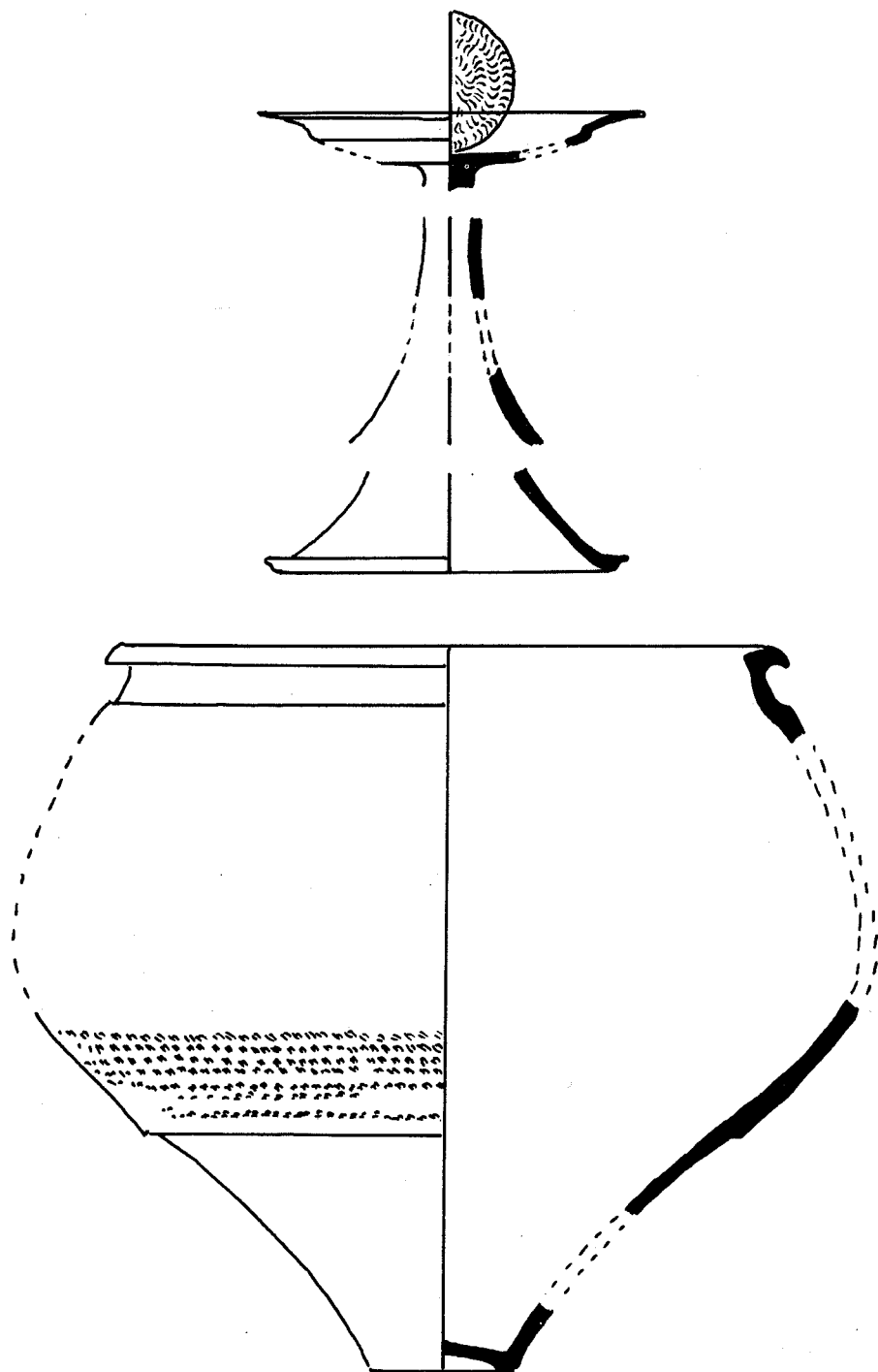
204. Bactriane. Statuette composite en chlorite et calcaire. *Voir p. 196, 199.*



205. Bactriane. têtes de statuettes composites Voir p. 199.



206. Bactriane (?) Statuette composite masculine Voir p. 199.



207. Shortughai (Bactriane orientale). Céramique de type harappéen. Voir p. 204

Achévé d'imprimer
le 30 mai 1986
sur les presses des
Nouvelles Impressions Graphiques
à Poitiers.
Photocomposition Nord-Compo
à Villeneuve-d'Ascq.
Photogravure couleur SRG
à Paris.
Sur des maquettes
de Paul-Henri Moisan.

Le plateau iranien a pu passer longtemps pour une région marginale de l'ancien Orient, avant la venue des Mèdes et des Perses au 1^{er} millénaire avant J.-C.

Auparavant, dans le vaste ensemble montagnard ou désertique, seul le pays d'Elam avec Suse sa capitale, avait une stature historique, mais restait mal connu. Or une recherche archéologique intense a révélé récemment qu'au cours d'une période ou « âge » spécifique de quelque 1800 ans, des courants d'échanges avaient vivifié le plateau et les régions adjacentes, tandis que prenaient leur essor des communautés culturelles originales, vouées à l'exploitation, à la mise en oeuvre et au transport des ressources naturelles.

Au cours des derniers siècles du III^e millénaire, l'époque des premiers empires mésopotamiens vit l'intensification des échanges avec les civilisations urbaines de Turkménie, en Asie Centrale, et de l'Inde harappéenne. L'Iran élamite s'élargit ainsi en un « Iran Extérieur » qui groupait des entités culturelles apparentées.

La plus originale a été découverte depuis peu en Bactriane, dans le nord de l'actuel Afghanistan, avec des affinités élamites évidentes.

Une crise mystérieuse frappa les communautés nomades et sédentaires de l'Iran, comme les civilisations de l'Iran Extérieur, vers le XVII^e siècle avant J.-C.

L'âge des échanges inter-iraniens était clos, pour quelque 1100 ans, en attendant que le grand Cyrus ne reconstitue sur des bases nouvelles une communauté d'échanges comparable, dans le cadre de son empire universel.

Titres parus dans la même collection :

- 1 La naissance du musée du Louvre
- 2 Les antiquités de Chypre. Age du bronze
- 3 Les ampoules à eulogie du musée du Louvre
- 4 La Galerie espagnole de Louis-Philippe au Louvre 1838-1848
- 5 Felix de Saulcy et la Terre Sainte
- 6 Recherches sur la céramique étrusque à figures rouges tardive du musée du Louvre
- 7 Ernest Hébert (1817-1908)
- 8 Le Serment du Jeu de Paume de Jacques-Louis David
- 9 Recherches gallo-romaines au Laboratoire de recherche des Musées de France
- 10 Le Verre d'époque romaine au Musée archéologique de Strasbourg

PRIX : 160 F

I S S N : 0293-6771
I S B N : 2-7118. 0290.6
8040.137